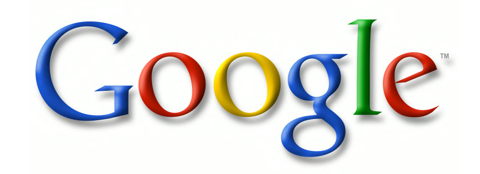
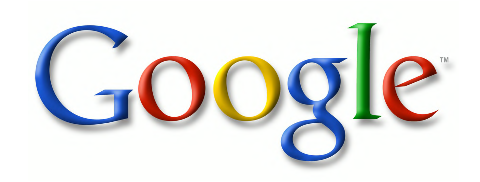
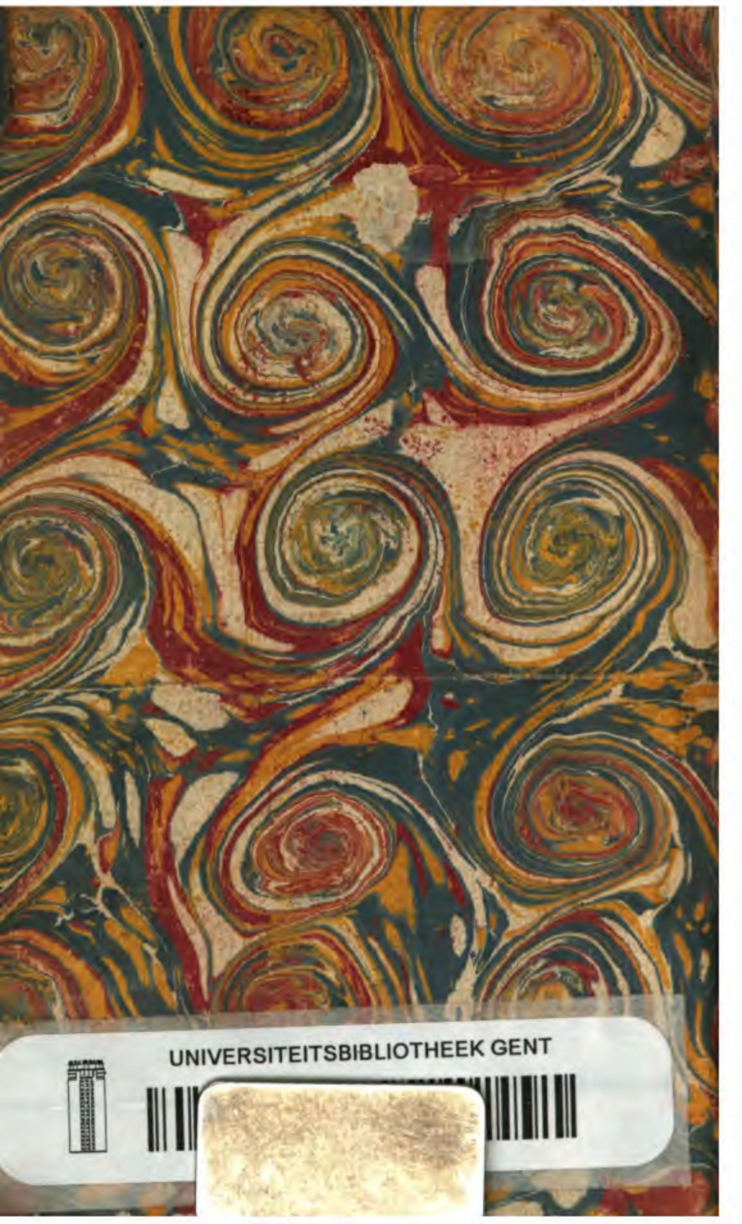
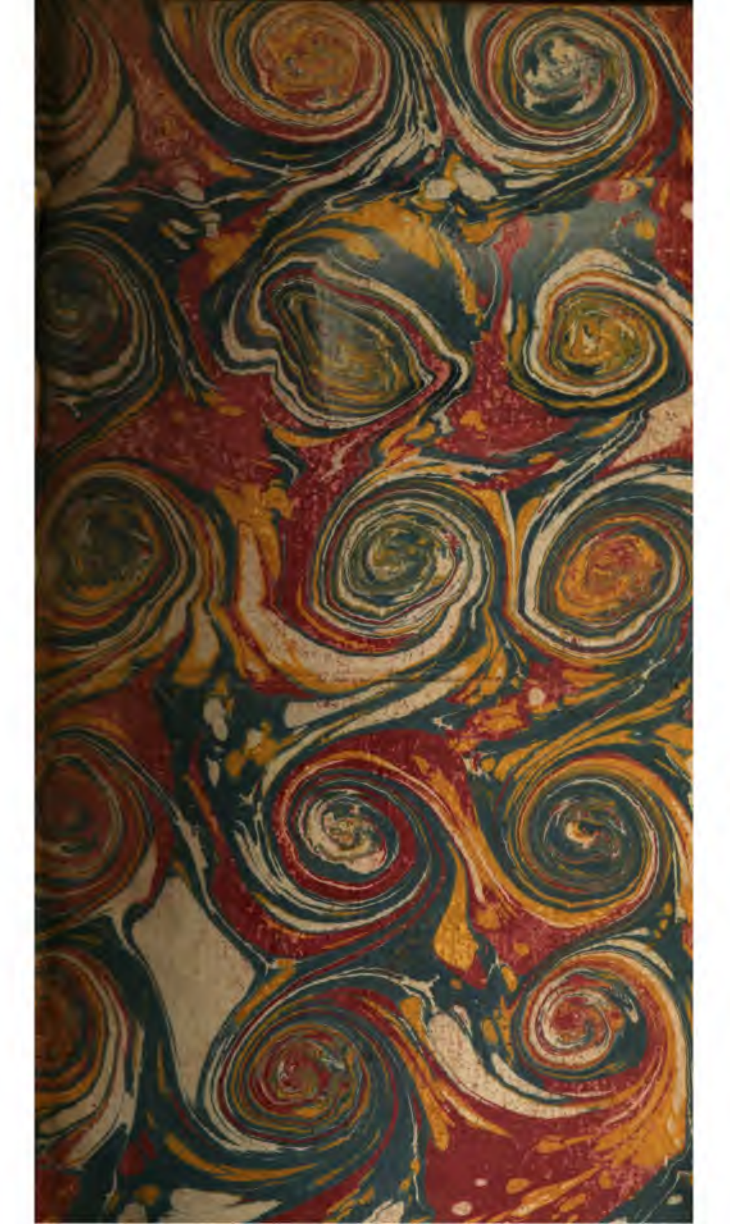





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



DICTIONNAIRE
D'HISTOIRE NATURELLE.
TOME QUATRIEME.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature.

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Economie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle; Honoraire de la Société Economique de Berne; Aſſocié de l'Académie Royale des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen; Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier; Aſſocié de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen; Membre de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez
- DIDOT, le Jeune, Quai des Auguſtins.
- MUSIER, Fils, Quai des Auguſtins.
- DE HANSY, Pont-au-Change.
- PANCKOUCKE, rue & près de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'HISTOIRE NATURELLE.

OAILLE. *Voyez* PHOLLADE.

OBIER ou AUBIER ou OPIER, *Opulus*. C'est un arbrisseau, dont il y a plusieurs especes : l'une assez jolie, qui croît dans les haies ; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere espece sont fragiles, & remplies d'une moëlle blanche comme le sureau. Ses feuilles sont anguleuses. Ses fleurs sont blanches, odorantes, disposées en parasol ; mais de deux sortes. Celles de la circonférence sont plus grandes que les autres : elles sont découpées en rosettes à cinq quartiers, & sont stériles ; les fleurs plus petites, qui sont au centre, sont en godets, découpées de même ; celles-ci sont hermaphrodites : on voit succéder à ces fleurs, des baies molles, assez semblables à celles du sureau, mais qui sont vomitives & purgatives ; souvent cet obier s'appelle le *Sureau d'eau*.

L'arbrisseau que l'on cultive, pour faire des bosquets, &c. ne differe du précédent que par ses fleurs, qui, étant blanches ou quelquefois purpurines & ramassées en un globe épais, font un coup d'œil charmant : toutes les fleurs en sont stériles. On donne à cet arbrisseau divers noms, tels que ceux de *Rose-gueldre*, ou *Pelotte de neige*, ou *Pain blanc*, ou *Caillebote*. Cet arbrisseau se multiplie facilement par marcottes ou par drageons enracinés. Il

aime, par préférence, les lieux humides & gras : il fleurit au printems. Les oiseaux sont fort friands des baies de l'obier ; ainsi il est propre à être mis dans les remises : on met ses fleurs dans les appartemens pour le plaisir de la vue & de l'odo rat.

OBIER ou AUBIER, est la couche ligneuse qui se trouve immédiatement sous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez au mot* ARBRE.

OBSIDIENNE. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

OCÉAN. *Voyez au mot* MER.

OCHRES, *Ochræ*, sont des terres mélangées, grasses, pesantes, qui ont de la saveur & une couleur dont l'intensité s'augmente par l'action du feu ; quelquefois, mais rarement, elles y entrent en fusion, & donnent un culot demi métallique ou métallique : propriétés qui font regarder les Ochres comme terres métalliques.

Wallerius dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être dissous par l'eau qui donnent des Ochres chacuns selon leur espece ; c'est par la même raison, dit-il, qu'il y a différens vitriols.

L'Ochre n'est point un métal proprement dit, mais une décomposition, une terre métallique, qui se sépare du vitriol après qu'il a été dissous dans l'eau, & se précipite : elle est d'une consistance terreuse, & l'origine en est probablement dûe à la décomposition des pyrites sulfureuses, martiales, &c. Parmi les Ochres, il y en a d'une consistance pulvérulente ; & d'autres qui sont par croûtes, placées dans la terre, les unes au dessus des autres : on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles sont formées ; par leur poids qui surpasse celui des terres ordinaires, & par leur réduction. On trouve les Ochres dans la plupart des sources minérales : ce sont ces substances qui en alterent la transparence, & qui ensuite se déposent au fond des coulοirs ou des bassins sous la forme d'une rouille. On rencontre encore l'Ochre dans les terres bolaires, dans la marne. Voici les différentes sortes d'Ochres.

L'*Ochre de Zinc*, c'est une *terre calaminaire*, qui contient du *Zinc*, & communément du *Fer*. Voyez *les mots* ZINC & PIERRE CALAMINAIRE.

L'*Ochre de Cuivre*, est un cuivre dissous & préci-

pité dans l'intérieur de la terre: selon le dégré de couleur de cette substance, on lui donne differens noms : celle qu'on appelle *Verd de montagne*; *Terre verte*, *Terre de Verone* ou *Ochre verte*, est ou en poussiere, ou en morceaux, de couleur verte, brunâtre; grasse au toucher comme de la glaise, & contenant très peu de terre métallique. La *Terre* ou *Cendre bleue de montagne* est aussi une Ochre de cuivre : elle se trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La *Terre mêlée de bleu & de verd* participe du fer & du cuivre, & a pour matrice ordinaire une terre argilleuse, mêlée d'un guhr de craie.

L'Ochre de fer est effectivement une terre ferrugineuse, précipitée, qui n'est minéralisée, ni par le soufre ni par l'arsenic; & qui de jaune ou de brune qu'elle est ordinairement, devient rouge au feu, comme l'argile à brique; enfin, qui peut, à l'aide d'un phlogistique, produire une petite quantité de fer cassant à chaud.

L'*Ochre jaune* est d'une consistance peu ferme, friable, elle a la propriété de tacher les mains. Il s'en trouve des minieres dans le Berry, dont les filons ont depuis cent cinquante jusqu'à deux cens pieds de profondeur, & de l'épaisseur de quatre jusqu'à huit pouces : au dessus est un lit de sablon blanc, au dessous une couche de terre argilleuse, jaunâtre : on l'appelle dans le commerce *Terre jaune*, *Jaune de montagne*, & *Ochre jaune*.

On trouve aussi dans les boutiques, sous le nom de *Terre* ou *Jaune de Naples*, une autre substance pesante, quoique poreuse, également utile en peinture. On est encore incertain si son origine est due aux volcans, ou si c'est un tuf ochreux, jaunâtre, formé ou par précipitation, ou par dépôt.

L'*Ochre brune* n'est que le jaune de montagne altéré par une couleur étrangere : elle ressemble tantôt à l'*Ochre de rue des Peintres*, laquelle n'est que la terre jaune calcinée en jaune safrané; & tantôt à la *Terre cimolée* ou *Moulard des Couteliers*. Voyez *ces mots*.

L'*Ochre rouge*, ou *Rouge de montagne*, est d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert de l'intensité au feu, elle est friable : on l'emploie, ainsi que le *Jaune de montagne*, dans la grosse peinture à l'huile & en dé-

trempe pour mettre les planchers en couleur. On nomme *Rouge d'inde* ou *d'Espagne*, *l'Ochre de Murcie* : il est sec, peu dur, on s'en servoit autrefois pour rougir les talons des souliers, c'est le *Brun rouge*, dont les frotteurs se servent en France. On en envoie une autre espece d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la nature ou par l'art; les Ouvriers l'appellent *Potée de montagne*, ou *Rouge-brun* ou *Bianty* : on s'en sert aux mêmes usages que les précédentes, & pour polir les glaces.

Lorsque ces sortes d'Ochres font effervescence avec les acides, elles décelent alors un mélange de craie.

La *Terre d'ombre* est une sorte d'Ochre brunâtre, subtile, legere, abondante en glaise & en matiere inflammable : elle devient blanche par la calcination : on l'appelle quelquefois *Brun de montagne* ou *Ochre brune* : celle d'Italie est préférée à celle de Salberg en Suéde.

La *Terre de Cologne*, est d'un brun noirâtre, grasse au toucher, s'imbibant difficilement d'eau, repandant une odeur bitumineuse, bien plus fétide & plus désagréable que la *Terre d'ombre*. On la nomme *Terre de Cologne*, parcequ'elle nous vient de cette ville : en Saxe on s'en sert en teinture; & dans la plupart des pays elle est utile en peinture.

Enfin, on trouve souvent, dans la deuxieme couche de la terre d'étang ou de prairie, un tuf d'Ochre disposé par lits : ailleurs on rencontre des Ochres qui contiennent du charbon & de l'alun, &c. Gmélin, *dans la Relat. de son Voyage en Syberie*, *Vol. II. p. 59*, dit avoir trouvé une Ochre de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le Crayon rouge, & quantité de mines limoneuses, comme une sorte d'Ochre de fer.

Divers Minéralogistes regardent aussi les Ghurs des métaux comme des especes d'Ochres, mais on n'a que trois sortes d'Ochres qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus, savoir du *Zinc*, du *Cuivre* & du *Fer* : selon la nature de la décomposion, de la précipitation & des mêlanges accidentels, ces terres paroissent sous différentes couleurs.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à une espece de Pic & à une perdrix de montagne de leur pays.

Le *Pic Ococolin* est d'un plumage magnifique, d'un noir d'ébene, varié ça & là d'un bleu céleste & éclatant, le bout de ses plumes est coloré du même bleu; sa gorge est d'un pourpre très vif; son ventre & ses cuisses sont d'un bleu mourant; on l'apporte du Méxique & des forêts de Terzcocanara au Bresil.

La *Perdrix Ococolin* habite les montagnes du Méxique: elle est de la taille de notre Corbeau, & porte sur la tête une longue & belle crête: son bec est rougeâtre; ses yeux sont brillans & deffendus par des paupieres d'un rouge de sang; le plumage du corps est d'un brillant d'or mêlé de bleu & de verd: les aîles sont peintes d'un pourpre clair, le bout des grosses plumes est noirâtre, ses pieds sont courts, gros & ses doigts garnis de forts ongles. La Perdrix ococolin nous paroît être une espece de *Faisan*. Voyez *ce mot*.

OCOZOALT, c'est une espece de Serpent à sonnette, qui se trouve au Méxique dans la Province de Tlascala, & dont la morsure est mortelle: il a autant de sonnettes au bout de la queue qu'il a d'années; il les fait mouvoir violemment & sonner fort: il a deux dents courbées dans la machoire superieure, qui communiquent son venin: ceux qui sont blessés de ce serpent, meurent en vingt-quatre heures avec de grandes douleurs: tout leur corps se fend en petites crevasses: les Sauvages mangent sa chair, & leurs Médecins se servent de ses dents & de sa graisse. *Voyez le véritable* SERPENT A SONNETTES *au mot* BOICININGUA.

ODONTHOPÊTRES ou ODONTOLITES. *Voyez* GLOSSOPÊTRES.

ŒDICNEMON. Nom que l'on donne quelquefois au *Courlis de rocher*, & d'autrefois à l'*Outarde*. *Voyez ces mots*.

ŒIL, *Oculus*, est un des organes les plus admirables que les animaux aient reçus de la nature: sa propriété est de faire distinguer les différens objets qui se présentent à la vue: l'œil dans les divers animaux varie, ou pour la figure, ou pour les propriétés méchaniques. *Voyez* ce que

nous en avons dit entr'autres aux mots ARAIGNÉE, ŒIL A RÉSEAU *à l'article* INSECTE, *celui du* CHAT, *& l'article des sens, qui est vers la fin du mot* HOMME, &c.

ŒIL-DE-BŒUF, ou FAUSSE CAMOMILLE, *Bupthalmum*, est une plante qui croît dans les champs, aux bords des chemins, dans les sentiers & dans les ravines, en Allemagne, en Italie, en Provence, &c. Sa racine est dure, ligneuse & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied & demi, grêles, un peu velues : ses feuilles sont découpées comme par paires, dentelées aux bords, & lanugineuses : ses fleurs sont jaunes & radiées comme celles de la Camomille, ressemblantes à l'œil d'un Bœuf : il leur succede vers la fin de l'été des semences menues & anguleuses. Cette plante est détersive, vulnéraire & résolutive : on la cultive dans les parterres, parcequ'elle produit beaucoup de fleurs, qui, quoique inodores, sont assez agréables à la vue. Jean Bauhin dit que ses fleurs ont toutes les facultés de la Camomille odorante, & qu'on peut l'employer en place des Sommités d'Absinthe. Il y a quelques cantons d'Allemagne où les Paysannes en ramassent les fleurs aux mois de Juin & de Juillet ; elles les séchent & les gardent pour le besoin : elles en frottent même leurs lits au lieu de safran.

ŒIL-DE-BŒUF. On donne aussi ce nom à un oiseau d'Afrique, qui se trouve à Sierra-Leona & au Cap de bonne Esperance : on l'appelle aussi *Elanceur* ; ces noms lui conviennent, 1°. à cause de ses mouchetures blanches, cerclées de noir, & qui ont l'apparence d'autant d'yeux. 2°. A cause de la légereté avec laquelle il s'élance pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

ŒIL-DE-BOUC. On donne ce nom à une espece de Marguerite & au Lepas. *Voyez* ces mots.

ŒIL-DE-CHAT ou BONDUC. *V.* POIS DE TERRE.

ŒIL-DE-CHAT, *Oculus cati*, est une espece d'Agate très fine, très transparente, dure, d'un gris de paille, ou jaune, ou verdâtre, qui est tachetée d'especes d'yeux, que les Lapidaires taillent fort adroitement. L'œil-de-Chat a un point dans le milieu, d'où partent, en rayonnant ou chatoyant, des traces verdâtres, très vives, couleur de poireau, comme entremêlées de taches dorées, & qui ne ressemblent pas mal au gris bril-

lant de l'œil d'un Chat. Cette pierre, qui est susceptible d'un beau poli, produit un effet assez agréable quand on l'expose entre la lumiere & l'œil. L'Œil-de-Chat est très rare & très estimé quand il est dans sa perfection : l'on en voit un dans le cabinet du grand Duc de Toscane, qui est plus gros que le pouce.

ŒIL-DU-MONDE, ou CHATOYANTE DES LAPIDAIRES, *Lapis mutabilis Gemmariorum.* Cette pierre est à peine demi-transparente. Elle est grise, roussâtre, ou cendrée, & entrecoupée de veines jaunâtres : elle est dure, un peu poreuse, reçoit très bien le poli, & reflechit fortement les rayons de la lumiere ; de façon qu'étant exposée au Soleil, elle reluit & en réfléchit continuellement l'image, avec un éclat qui fait plaisir, effet que l'on appelle *chatoyant.* Cette pierre a la propriété de paroître en quelque sorte opaque à l'air, & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau froide, mais de reprendre son premier état au sortir de l'eau. Ce phénomene seroit-il dû à des particules d'eau limpides, qui s'insinuant dans les pores de la pierre, en remplissent les espaces, & se réfléchissent elles mêmes ?

Cette Chatoyante nous vient, ainsi que l'Œil-de-Chat, de l'Arabie & de l'Egypte.

ŒIL-DE-PAON. Nom donné à un beau Papillon provenant d'une Chenille, qui se nourrit de feuilles d'orties. L'Œil-de-Paon est connu de tous les Curieux d'insectes.

ŒIL-DE-SERPENT. Les Jouailliers donnent quelquefois ce nom à la *Crapaudine* ou *Bufonite*, laquelle n'est que la dent, ou de la Dorade, ou du Grondeur. *Voyez* ces mots. D'autres fois ils appellent ainsi les taches cerclées d'une sorte d'Agate, connue sous le nom d'*Onix*, que l'on taille de façon à représenter un œil. *Voyez* ces mots & celui d'ONIX.

ŒILLET, *Caryophyllus hortensis*, est une plante que l'on éleve dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs, de leur douce odeur, & de sa taille légere. Sa racine est simple & fibreuse : ses tiges sont nombreuses, lisses, cylindriques, hautes d'une coudée, genouillées, noueuses & branchues : ses feuilles naissent de chaque nœud deux à deux ; elles sont longues, étroites, dures, épaisses & verdâtres. Les fleurs naissent aux sommets des

tiges ; elles sont à plusieurs feuilles disposées en rond & légerement dentelées, souvent de différentes couleurs, & d'une odeur douce de clou de Girofle. Le pistile des fleurs devient dans la suite un fruit arrondi, rempli de semences plates, comme feuilées & noires.

Qualités des Œillets.

Il y a un grand nombre de ces fleurs. Elles different par la grandeur, la couleur & le nombre des petales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture, & font regarder l'Œillet comme la premiere des fleurs. Les noms que les Fleuristes donnent aux Œillets, sont nombreux & dépendent de la fantaisie des Amateurs, qui les appellent, par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-César*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante* : ce dernier est un Œillet d'un rouge de sang sur un blanc de lait, &c. Les Œillets qu'on distingue communément sont les *violets*, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *rose*, les *piquetés* & les *Œillets tricolors*. Un Œillet pour être parfait doit avoir les panaches bien opposés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle. Ces panaches doivent s'étendre sans interruption, depuis la racine des feuilles jusqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié, sont plus beaux que les petits. Un bel Œillet doit avoir trois pouces de large & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze sont trop sujets à crever. L'Œillet doit se terminer en formant une houpe ronde ; il ne doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui le brouillent & le hérissent, & les feuilles ne doivent point s'allonger en pointe.

Culture des Œillets.

On les peut élever de graines, de marcottes & d'œilletons, mais on les multiplie plus souvent par des marcottes que l'on sépare des pieds, que par la graine ; car les fleurs qui viennent sur les pieds élevés de graine, deviennent sauvages, & donnent des fleurs plus petites, variées, mais moins odorantes, & simples, quoique la semence ait été tirée d'Œillets à fleur double.

La terre qu'on donne aux Œillets, doit être réglée sur l'espece dont ils sont : les *violets*, les *pourprés*, les *rouges*, les *piquetés*, demandent une terre composée d'un tiers de sable noir, qui se trouve sur le bord des eaux ; l'autre tiers, moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuse, le tout mêlé, passé à la claie & au crible quand on veut les empotter : les *Incarnats* veulent une terre composée moitié de terreau bien pourri, moitié de sable noir, ou de terre taupiniere. La Marcotte des Œillets dure depuis le 20 Juillet jusqu'au mois d'Août : elle se fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il les faut garantir du froid, au moyen des paillassons ou de la serre ; arroser au besoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également. Il faut encore ménager les feuilles, soutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réussisse ; faire la guerre aux Poux verds, aux Pucerons, aux Chenilles, & particulierement aux Perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. On recolte la graine à la fin de Septembre, & on la seme à la fin de Mars.

Propriété des Œillets.

L'odeur des Œillets est subtile, pénétrante, aromatique : on les recommande dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais sur-tout dans les maladies malignes & pestilentielles. Quelques-uns vantent le suc de cette plante entiere comme propre à resister au venin. On prépare dans les boutiques un syrop, une conserve, un vinaigre & une eau distillée d'Œillets : l'eau excite les sueurs ; le vinaigre, d'Œillets rouges, a une saveur & une odeur agréables, & une vertu cordiale. Dans les tems de peste, on en imbibe des linges, qu'on flaire, & dont on frote les tempes : on en prend aussi deux cuillerées le matin.

ŒILLET-DE-DIEU ou PASSE-FLEUR, *Lychnis*, Plante dont on distingue deux especes principales ; l'une cultivée & l'autre sauvage.

1°. La Passe-Fleur cultivée, *Lychnis vulgaris* : On cultive cette plante dans les jardins : sa racine est fibreuse, & pousse des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuses & cotonnées : ses feuilles sont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuses & molles : ses fleurs sont composées de cinq feuilles disposées en Œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur : sa couleur est variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair, ou incarnat, ou blanche. A cette fleur passée succede un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend souvent la figure d'un pot : il contient deux semences arrondies.

2°. La Passe-Fleur sauvage, *Lychnis sylvestris alba simplex.* Lemery dit que sa racine est longue de trois pieds, grosse quelquefois comme le poignet, blanche, fendue, & plongée profondement en terre, d'un goût âcre & amer. Les autres parties de la plante ressemblent assez à celles de l'espece précédente : elle croît dans les champs proche des haies.

Le suc de ces plantes aspiré par les narines, excite l'éternuement : leurs semences prises au poids de deux scrupules dans du vin, conviennent pour la piquure du Scorpion.

ŒILLET FRANGÉ, ou la Mignardise, *Diosanthos*, est une espece d'Œillet sauvage simple, dont les fleurs sont petites, & découpées comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate ; & comme elle représente, par la finesse de ses découpures, les franges ou effilures du linge qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée effilée : ses fleurs sont propres à résister au venin.

ŒILLET-D'INDE, *Tagetes*, Plante dont on distingue deux especes principales.

1°. Le Grand Œillet-d'Inde, *Caryophyllus Indicus major.* Sa racine est fort fibreuse ; elle pousse une tige haute d'environ trois pieds, grosse comme le pouce, nouée, rameuse, pleine de moëlle : ses feuilles ressemblent à celles de la Tanaisie : ses fleurs naissent seules

aux sommets, belles, garnies, radiées, rondes, & quelquefois grosses comme le poing. Il leur succede des semences rondes anguleuses & noirâtres.

2°. Le *Petit Œillet-d'Inde, Caryophyllus Indicus minor*. Sa racine est courte & fibrée; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuses: elle ressemble pour le reste à l'espece précédente.

On cultive les Œillets-d'Inde dans les jardins, à cause de la beauté de leur fleur. Les Auteurs sont peu d'accord sur les vertus médicinales de cette espece d'Œillet. Hernandez, dans son Histoire des plantes du Méxique, dit que le suc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la semence, les menstrues & les sueurs. Dodonée, au contraire, prétend que l'Œillet-d'Inde est un poison: il en cite plusieurs exemples. En attendant que cette contestation soit décidée, il vaut mieux ne point macher ni avaler les feuilles de cette plante, qui, employée extérieurement, est bonne pour déterger & pour resoudre.

ŒNANTHE, ou FILIPENDULE AQUATIQUE, ou PERSIL DE MARAIS, *Œnanthe*, Plante dont on distingue deux especes principales.

1°. L'ŒNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *Œnanthe apii folio*. Ses racines sont des especes de navets noirs en dehors, blancs en dedans, suspendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénetrent avant dans la terre: elles ont un goût de panais. Ses feuilles sont d'abord larges, répandues à terre, & semblables à celles du persil; ensuite elles prennent la forme de celles de la queue de pourceau. Il s'éleve d'entr'elles plusieurs tiges hautes de deux pieds, rameuses, cannelées: ses fleurs, qui paroissent pendant l'été, sont disposées en ombelles, composées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de Lys, de couleur blanche tirant sur le purpurin. Elles sont succédées par des semences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. Cette plante croît aux lieux marécageux: on la cultive aussi dans les jardins des curieux. Sa racine, qui ressemble un peu à celle de la Filipendule, est apéritive, dissipe les vents, & adoucit les hémorrhoïdes.

2°. L'Œnanthe a feuille de Cerfeuil, *Œnanthe Chariophylli foliis.* Cette plante, qui ne croît guere que dans les pays froids & Septentrionaux, le long des ruisseaux en Angleterre, &c. a beaucoup de rapport & de ressemblance avec la cigue, même pour les propriétés. Ses racines sont des navets, comme celles de l'Asphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, sans aucunes fibres, remplis du même suc que la plante. Il sort de la racine plusieurs tiges hautes d'environ trois pieds; éparses, rondes, rameuses, portant des feuilles assez semblables à celles du Cerfeuil, vertes brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant; remplies d'abord d'un suc laiteux, mais qui jaunit ensuite, & devient virulent, puant, vénimeux & ulcérant. Ses fleurs sont disposées en ombelles, comme celles de la cigue, composées de plusieurs feuilles rangées en rose ou en fleur de Lys : elles sont succédées par de petits fruits, composés de deux semences oblongues & cannelées.

Cette espece d'Œnanthe est un poison mortel. Il cause dans le ventricule une ardeur très douloureuse; il trouble la vue & l'esprit, resserre les machoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorrhagies par les oreilles, une tension considérable vers la region de l'estomac, & il en cautérise la tunique nerveuse. Les remedes à ce poison consistent à boire beaucoup d'huile, de graisse ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuses qui puissent adoucir le suc rongeant de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas.

Des Naturalistes ont aussi donné le nom d'*Œnanthe* à plusieurs oiseaux, tels que le *Cul blanc* & le *Traquet*, &c. *Voyez* ces mots.

ŒSIPE ou SUINT. *Voyez* au mot Laine.

ŒUF, *Ovum.* Ce nom se donne à la substance que pondent les femelles des oiseaux, de la plupart des poissons, des amphibies & des insectes; l'on dit ordinairement œuf de poule, œuf de tortue, œuf de carpe, œuf de fourmis. Tous les animaux ovipares produisent une substance semblable; mais les uns couvent leurs œufs, & les font éclorre par la chaleur de l'incubation; tels sont les oiseaux; d'autres les déposent au fond des eaux

pour être ensuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans ce même élément ; tels sont les poissons ovipares : d'autres enfin mettent bas leurs œufs dans un lieu, où quand ils viennent à éclorre par la chaleur de l'atmosphere, ils trouvent à se nourrir : tels sont la plupart des insectes qui naissent reptiles, & finissent par être volatiles.

Tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer & couver ; mais leurs œufs ne produiront rien, s'ils ne sont fécondés par l'approche du mâle. C'est ainsi que la poulette met bas souvent des œufs stériles ; souvent des poulettes en font de petits qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire superstitieux attribue faussement au coq. Ces Œufs se nomment *Œufs blancs ;* étant couvés, ils ne produisent rien. *Voyez* à l'article COQ l'extrait d'un *Mémoire de M. de la Peyronie imprimé dans l'Hist. de l'Acad. des Sciences, année* 1710, *sous le Titre d'Observations sur les œufs de poule sans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.*

Il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs sans coque, cela leur vient probablement, ou d'une maladie, ou par une grande fécondité ; il en est peut-être de même pour les œufs qui ont deux jaunes : on nomme les œufs sans coque, *œufs hardés.*

Pour completter l'histoire de l'œuf : *voyez* l'article INSECTE, celui de POISSON & celui d'OISEAUX. On verra dans ce dernier ce que contient l'œuf, & la maniere dont le petit s'y forme & en sort. Parmi les poissons, il y en a dont les œufs sont venimeux, ou du moins qui purgent violemment : tels sont ceux du brochet, du barbeau, &c. On peut conserver long tems un œuf d'oiseau qui n'aura pas été fécondé en le vernissant, soit avec de l'huile, ou de la graisse, ou même du vernis. Les œufs des premieres pontes sont moins gros que ceux de la seconde & de la troisieme.

Entre les animaux ovipares, il y en a qui, au sortir de l'œuf, se trouvent sous leur forme parfaite : ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront : tels sont la plupart des poissons & des amphibies cuirassées, les limaçons qui sortent de l'œuf avec une petite maison sur

le dos, les araignées qui changent de peau, ainsi que les crustacés & les amphibies ; d'autres passent par différens états : tels que les insectes qui se métamorphosent, la grenouille qui a d'abord une queue sans pieds, & ensuite des pieds sans queue. Les oiseaux sortent de l'œuf avec une sorte de duvet, mais bientôt ils acquierent des plumes qui les garantissent du froid, de l'humidité & leur servent à voler.

Les œufs different entre eux par le volume, par la dureté de la coque & la marbrure de cette enveloppe, dont le fond de la couleur est ou blanc, ou d'un bleu verdâtre, les taches sont ou noirâtres ou roussâtres : ils different aussi par la forme & par le goût de leur substance intérieure. Les œufs de serpent sont ronds, ceux d'autruche sont oblongs, également gros ou pyramidaux par les extrémités : ceux de poule ont un bout plus conique que l'autre ; enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre.

ŒUFS DE PIERRE ou PIERRE OVAIRE, nom que l'on donne à une pierre composée de petits grains gros comme des têtes d'épingles : *voyez* CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, *& sur-tout le mot* OOLITHES.

Il y a des Auteurs qui ont aussi donné le nom d'*Œufs de pierre* à un Oursin fossile ; *voyez* ECHINITES.

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS : *voyez* EGAGROPILE.

OFFE, est une espece de jonc qu'on apporte d'Alicante en Espagne, & qu'on emploie beaucoup dans nos Provinces méridionales, sur-tout à faire des filets pour la pêche : *voyez à l'article* JONC.

OIGNON, *Cæpa*, est une plante potagere, généralement connue : son nom est commun à la plante & au fruit ; sa racine est bulbeuse, de différentes couleurs & figures, suivant l'espece. L'Oignon est rempli d'un suc subtil & très âcre, qui pique les yeux & les fait pleurer ; ses feuilles sont fistuleuses : cette plante ne fleurit qu'à la seconde année ; elle porte à son sommet une tête de la grosseur du poing, composée de fleurs en lys : à ces fleurs succedent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Tout le monde sait les usages des oignons; les blancs sont plus doux & plus estimés que les rouges. Leurs vertus pour la santé sont très remarquables: ils sont pectoraux & apéritifs, & souverains dans plusieurs maladies. Dans la derniere peste de Marseille, on s'en est servi pour guérir les pestiférés; on donnoit au malade le suc exprimé d'un oignon, dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on substituoit un peu de thériaque, & qu'on faisoit cuire ensuite au four: le malade qui l'avoit mangé suoit abondamment & étoit guéri; on appliquoit aussi sur le bubon un semblable Oignon. On prétend qu'un oignon pelé, assaisonné de miel & de sel, est un souverain remede pour les morsures des chiens enragés: son jus exprimé, dont on imbibe un peu de coton, mis dans les oreilles, arrête les brouissemens.

La Ciboule a à-peu-près les mêmes qualités & propriétés que l'Oignon, elle en differe par la grandeur, mais elle lui ressemble par la fleur: on peut substituer l'un au défaut de l'autre: ils demandent tous les deux la même culture.

Les Oignons ne viennent que de graine, ils aiment une terre bien ameublie: lorsqu'ils sont devenus grands & qu'ils ne profitent plus, on en foule les montans avec le pied, afin qu'ils deviennent plus beaux: *voyez le Journ. Econom. Janv. 1758.*

OIE: *voyez* OYE.

OIGNON MARIN: *voyez* SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ, *Muscari*, est une plante que l'on cultive dans les jardins des Fleuristes: l'on en distingue plusieurs especes, qui different par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles, ou parce-qu'elles sont sauvages. M. de Tournefort a fait une différence de ce genre de plante d'avec la Jacinthe, par la fleur, qui dans le Muscari est un grelot, c'est-à-dire, une cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la Jacinthe est fort évasée. La racine de l'Oignon musqué est une grosse bulbe, couverte de plusieurs tuniques, d'un goût amer, garni en dessous de quelques fibres longues & grosses; cette racine est vomitive: elle pousse cinq à six feuilles cannelées & couchées à terre;

il sort d'entre elles une grosse tige, haute d'un demi pied, revetue, dans le milieu de sa longueur, de fleurs en grelots, crenelées, d'un verd bleuâtre ou purpurines d'abord, ensuite jaunâtres & aromatiques, comme musquées : à ces fleurs succedent des fruits triangulaires, qui renferment, dans trois loges, des semences grosses comme des orobes, rondes & noires.

OISEAU, *Avis*, est un animal bipede, ovipare, qui a des plumes & des ailes : ses plumes sont renversées en arriere, & couchées les unes sur les autres dans un ordre régulier : son corps n'est ni extrêmement massif, ni également épais par-tout, mais bien disposé pour le vol, aigu par devant, grossisant peu-à-peu ; par-là il est plus propre à fendre l'air. Tous les oiseaux viennent d'œufs : leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs suivant les saisons, leur chant, leurs différentes figures & grandeurs, tout mérite l'attention du Philosophe, & pique la curiosité de l'homme qui cherche à s'instruire. Nous en tracerons quelques esquisses dans le tableau racourci, que nous nous proposons d'en donner ici d'après les Naturalistes qui en ont traité.

Tous ceux qui, depuis Aristote & Pline, jusqu'à Mrs. Linnæus, Klein & Brisson, ont écrit sur la nature des Oiseaux, les ont divisés en *terrestres* & en *aquatiques*, puis en *Oiseaux domestiques*, en *passagers*, en *Oiseaux des bois*, *Oiseaux de riviere*, *Oiseaux de nuit*, & en *Oiseaux de proie*. Ils ont marqué, dans les différentes classes qu'ils en ont faites, ce qui les distingue les uns des autres ; soit par les plumes, le bec, les ongles, soit par la tête, le col, les ailes, les cuisses, les jambes & les pieds.

On peut réduire les Oiseaux à six familles principales.

1°. Ceux du *genre corbin*, c'est-à dire, qui ont le bec courbé & les ongles crochus ; tels sont les Oiseaux de proie qui sont carnivores, c'est-à-dire, qui vivent de rapine ou de chair, qui tiennent leur proie dans une patte, & qui la mangent étant appuyés sur une jambe, comme les Aigles, le Faucon, les Chat-huants, le Duc, le Milan, le Lanier, le Hobereau, le Vautour, l'Epervier,

le Coucou, même les Perroquets, & les Pies-griesches, &c. quoiqu'ils vivent plus communément de fruit que de chair. On distingue ces Oiseaux en *diurnes* ou *Oiseaux de jour*, & en *nocturnes* ou *Oiseaux de nuit.* On connoît les Oiseaux de rapine, sur-tout les diurnes, par leur tête & leur col court, par leur bec & leurs ongles crochus, par leur langue large & épaisse, & par leur vue perçante. Les *Oiseaux de proie nocturnes*, qui ne volent que la nuit pour butiner, ont la tête grosse & faite à-peu-près comme celle des Chats; tels sont les Hiboux cornus ou Chats-huants, la Frésaie, le Faucon de nuit, la Chevêche, &c. Les Oiseaux de nuit ont les doigts irréguliers, car le dernier n'est pas, à proprement parler, un doigt de devant, il est placé de côté & peut se tourner en arriere; ces Oiseaux l'allongent pour prendre leur proie, c'est ce qui fait que la plupart des Oiseaux de nuit semblent avoir deux doigts devant & deux derriere: ces Oiseaux ont une membrane calleuse, que les Naturalistes nomment *céra*, & qui fait le tour de la base du bec.

Presque tous ces Oiseaux vivent solitaires, ils sont très garnis de plumes, & vivent plus long-tems que les autres especes d'oiseaux: ils peuvent souffrir long-tems la faim. Dans ce genre d'Oiseaux, les femelles sont plus grandes que les mâles, d'un plus beau plumage, plus fortes, plus courageuses, & plus féroces, parcequ'elles ont seules soin de leurs petits. Ces Oiseaux sont non-seulement les tirans des airs, ils chassent aussi dans les plaines. On divise les *Oiseaux de rapine diurnes* en grands & en petits: les grands sont les Aigles & les Vautours; leur caractere est si féroce, si indomptable, qu'on ne peut les dresser pour la fauconnerie. Les petits Oiseaux de proie diurnes, sont encore considerés comme poltrons, tels que le Milan, ou comme courageux & de haut vol, tels que l'Autour, l'Epervier, le Gerfault & l'Emerillon; ceux de bas vol, sont le Faucon, le Lanier, le Hobereau & le Sacre: *voyez*, pour l'histoire & la maniere de dresser ces oiseaux à la chasse du vol, *au mot* FAUCON.

La seconde famille comprend les Oiseaux à *bec de pic*, tels que les Corbeaux, les Corneilles, les Pies,

les Pics, le Geai, la Huppe, le Loriot, l'Etourneau, les Merles, &c. Quelques-uns de cette famille ont le bec un peu oblong, fort & gros ; on les appelle *demi-Oiseaux de proie*, ou *demi-rapaces*. Ces Oiseaux fréquentent indifféremment les pâtis, les guérêts, les taillis, de même que les prairies & les rivages : ils vivent de fourmis, de moucherons, de fruits & de graines.

La 3ᵉ. famille contient les Oiseaux qui fréquentent les bords des eaux douces, & les rivages de la mer, qui volent autour de cet élément pour y trouver du poisson dont ils font leur nourriture, & qui cependant ne nagent pas ; ils ont les pieds fendus (fissipedes), les jambes & les cuisses fort longues (imantopedes), un bec long & pointu (scolopaces) ; ils n'ont point de plumes au dessous des genoux, afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuses ; tels sont les Hérons, la Grue, le Flamand, le Butor, la Cigogne, le Courlis. Quelques-uns de cette famille sont haut montés sur leurs jambes & ont le bec court, comme le Vanneau, le Chevalier, le Pluvier, &c. Souvent ces oiseaux se tiennent suspendus en l'air sur les eaux, & guettent d'en haut si par hazard quelque poisson remonte vers la surface des eaux, & quand ils en apperçoivent, ils se plongent sur-le-champ avec une rapidité étonnante, & il est rare qu'ils manquent leur proie.

La 4ᵉ. famille renferme les *Oiseaux aquatiques* par excellence, c'est-à-dire, qui marchent sur terre & nagent dans l'eau ; tels sont le Pélican, la Palette, le Cygne, les Oies, les especes de Canards, le Morillon, la Macreuse, le Cormoran, &c. en un mot tous les Oiseaux dont les doigts des pieds sont unis par une membrane, ou même qui peuvent nager sans être palmés, comme la Foulque. Plusieurs d'entre ces Oiseaux, qui ne se nourrissent que de poisson, ont le bec dentelé, crochu à son extrémité : ils sont la plupart *podicipedes*, c'est-à-dire, qu'ils marchent en se tenant presque droits sur leurs pieds comme l'homme ; ils paroissent boiter.

On comprend dans la 5ᵉ. famille, les Oiseaux qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futayes ; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérêts,

les buissons & les haies, où ils se nourrissent d'insectes, de graines, de baies, &c. : tels sont les Pigeons, la Tourterelle, les especes de Pinçons, l'Alouette, le Chardonneret, le Verdier, le Serin, l'Ortolan, la Linotte, la Bergeronette, les Bruants, la Fauvette, le Roitelet, les Hirondelles, le Tarin; & tous ces petits oiseaux, dont le bec est assez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les ailes fort étendues, un vol fort & rapide, & une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'insectes; ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuses, l'ont fort court & propre à broyer.

La 6e. & derniere famille renferme les Oiseaux du genre des Poules, tels que le Paon, le Coq d'Inde, le Coq privé & celui de Bruyere, le Faisan, la Perdrix, la Gélinote, &c. : ces Oiseaux ont le bec assez court, un peu recourbé, le corps gras, charnu & pesant, des ailes courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-tems; leurs pieds sont, ainsi que ceux de la premiere famille, garnis d'une peau : ils se retirent dans les lieux secs, & vivent d'herbes, quelquefois d'insectes : ils font leur nid à terre; leurs petits, qui sont couverts de duvet, suivent la mere, courant çà & là, & ramassent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'Oiseaux terrestres, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les Oiseaux de proie; ce sont ceux qui sont d'une énorme grandeur, & qui ont des ailes peu propres à voler; comme l'Autruche, l'Emeu ou le Casoar, & le Dodo. L'Autruche d'Afrique, n'a que deux doigts pardevant, & point sur le derriere : l'Autruche d'Amérique en a trois, point parderriere : le Casoar, la Canne pétiere, l'Outarde, &c. fournissent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile : pourroit prendre la suivante, qui est de M. Klein, elle consiste à ne considérer les Oiseaux que par leurs pieds; alors on en feroit huit familles. La premiere comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds sur le devant, & point parderriere : dans la deuxieme on rangeroit ceux qui en ont trois pardevant, & point parderriere; dans la troisieme, les Oiseaux qui ont qua-

ressemblance qui se trouve entre les nids des oiseaux d'une espece & ceux d'une autre, l'industrie, la propreté & la précaution qui regnent par-tout. Supposons, dans un seul endroit, un amas de brins de bois sec, des écorces, des feuilles séches, du foin, de la paille, de la mousse, de la bourre, du crin, du coton, de la laine, de la soie, des toiles d'araignées, des plumes, & quantité d'autres menues provisions, on verra nos habitans de l'air venir en faire emplette à cette foire. Celui-ci a besoin d'un brin de mousse; celui-là demande une plume; il faut à cet autre un fétu, à un autre de la laine: il y a quelquefois de grandes querelles, alors chacun tire de son côté, & emporte au nid ce qu'il peut. Les dehors du nid sont des matieres grossieres pour servir de fondement: on y emploie les épines, les joncs, le gros foin, & la mousse la plus épaisse: sur cette premiere assise encore informe, ils étendent, entrelassent & plient en rond des matériaux plus délicats, & disposés de maniere à fermer l'entrée aux vents & aux insectes. Mais chaque espece a son goût ou une façon pour se meubler: ils ne manquent point de tapisser le dedans de petites plumes, ou de l'étoffer avec de la laine, &c. de peur que leurs œufs ne se froissent ou ne se cassent, & pour entretenir une chaleur autour d'eux & de leurs petits.

L'étendue du nid est proportionnée au nombre des enfans qui doivent naître, & jamais la ponte n'en prévient la structure. Les outils des oiseaux sont leurs becs; avec un tel instrument, ils fabriquent des ouvrages où l'on trouve la propreté du Vannier, & l'industrie du Maçon: il y en a dont toutes les pieces sont proprement attachées & liées avec un fil que l'oiseau se fait avec de la bourre, du chanvre, du crin, les toiles d'araignées; telle est la *Mésange*. *Voyez ce mot.*

D'autres oiseaux, comme le Merle & la Huppe, enduisent l'intérieur du nid d'une petite couche de mortier, qui colle & maintient tout ce qui est dessous, & qui, à l'aide d'un peu de bourre ou de mousse qu'ils y attachent quand il est encore frais, forment par dedans une muraille ou un appartement meublé, d'une propreté parfaite. D'autres enfin, comme l'Hirondelle, font un nid sans bois, sans foin, sans liens: ils gâchent la pouf-

sere avec l'eau qu'ils ont prise en volant à la superficie de l'eau, & construisent un logement d'une structure tout-à-fait singuliere.

C'est ainsi que les oiseaux fabriquent, pour leurs petits, une habitation solide, & qu'ils ne la bâtissent pas indifféremment en toutes sortes d'endroits, mais toujours dans un lieu où ils puissent être tranquilles, & à l'abri de leurs ennemis. Tous couvent leurs œufs avec tant de patience, qu'ils aiment mieux souffrir la faim que de les exposer en allant chercher leur nourriture. L'Oiseau, cet animal si agile, si inquiet, si volage, oublie en ce moment son naturel, pour se fixer sur ses œufs pendant le tems nécessaire. Mais passons à l'histoire de l'œuf.

Les œufs des oiseaux different par la couleur de leur robe & par la grosseur; tous ont une coque ou écorce assez dure, blanche, fragile, calcaire, & en dedans une membrane qui enveloppe tout l'œuf. Prenons pour exemple l'œuf d'une poule, où les parties sont plus sensibles: on y distingue facilement le jaune qui est au cœur; le premier blanc, qui environne le jaune; un second blanc, dans lequel la masse du milieu nage, les ligamens qui soutiennent le jaune vers le centre de l'œuf, les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc, & une troisieme & une quatrieme qui environnent le tout; enfin la coque qui sert de défense à tout le reste. Tout ce qui est intérieur est façonné le premier; la coque se forme la derniere, & se durcit d'un jour à l'autre; l'usage de cette croûte est double, 1°. elle met la mere en état de se délivrer de l'œuf sans l'écraser; 2°. elle met le petit à couvert de tout accident, jusqu'à ce qu'il soit formé & en état de sortir. On peut dire de même, que l'œuf tient lieu aux petits oiseaux de la mamelle & du lait qui nourrit les petits des autres animaux, parceque le poulet qui est dans l'œuf, se nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & ensuite du jaune lorsqu'il est un peu fortifié, & que ses parties commencent à s'affermir. C'est sur la membrane qui environne le jaune, que se trouve la *cicatricule* ou petite tache blanche, qui est seule le véritable germe où réside le poulet en petit. Il a dès lors tous ses organes (dit M. Pluche d'après Villughbi & Malpighi) mais applatis, repliés &

enveloppés dans un point ; dès que la moindre portion de l'esprit vital, qui est destiné à l'animer, a passé au travers des enveloppes jusqu'au cœur, alors le poulet vit, & tout commence à se mouvoir en lui. Il y a, pour ainsi dire, une sorte de rapports généraux pour la maniere dont l'esprit vivifiant se glisse par les pores des membranes de l'oiseau encore dans son œuf, & du fœtus dans la matrice ; il en est à-peu-près de même pour la maniere dont le poulet reçoit des sucs nutritifs. Tous ces petits canaux, auparavant applatis, se gonflent ; tout prend nourriture, & le poulet commence à croître.

Il est presque impossible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent, la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le tems de l'incubation, jusqu'à ce qu'il perce son écaille. M. Pluche fait encore observer ici une précaution aussi sensible qu'admirable, qu'on remarque dans la situation de la *cicatricule* où le poulet se forme. Cette petite tache ronde, qui est sur l'enveloppe du jaune, se trouve toujours placée presque au centre de l'œuf, & vers le haut, du côté de la mere, pour en recevoir la chaleur dont il a besoin. De quelque maniere qu'on remue l'œuf, le petit n'est jamais renversé : le jaune est soutenu par deux ligamens, qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui est collée sur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne passeroit pas juste par le milieu du jaune, mais au-dessus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales ; en sorte que la moindre partie du jaune où le germe est posé, demeure nécessairement élevée vers le ventre de l'oiseau qui couve l'œuf ; & que l'autre partie, étant plus grosse & plus pesante, descend toujours vers le bas autant que les liens le permettent. Si l'œuf se déplace, le petit n'en souffre point, & il jouit, quoi qu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ses parties. Ne pouvant plus glisser en bas, il se nourrit à l'aise d'abord de ce blanc liquide & délicat, qui est à portée de lui ; ensuite il tire sa vie & son accroissement du jaune, qui est une nourriture plus forte. Lorsque son bec est durci, & qu'il

a presque rempli toute la capacité de sa maison, il se met en devoir de rompre la coque : il sort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque tems, jusqu'à ce qu'il puisse s'affermir sur ses pattes, & aller chercher lui-même à vivre, ou que le pere & la mere lui en viennent apporter.

Le Corbeau & les Corneilles mâles, dans le tems de la couvée, apportent à manger à leurs femelles. Avec quel art les oiseaux mâles partagent & adoucissent la peine de leurs fideles compagnes ! l'un réitere ses voyages sans se rebuter, & met dans le bec de la femelle, la mangeaille toute préparée ; un autre accompagne ces petits services de son ramage ; par-tout l'on voit l'inquiétude officieuse du mari, & l'assiduité pénible de la mere.

Les Pigeons, les Moineaux, & plusieurs autres oiseaux, qui ne s'accouplent point indifféremment, & font comme ménage à part de mâle à femelle, couvent tour-à-tour ; mais parmi les autres, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre soin de leurs petits, puisque même ils abandonnent leur femelle. On remarque que la plupart des canards, quand ils sont obligés de quitter leurs œufs, pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid. Quel soin, quelle sollicitude pour pourvoir à la nourriture de leurs petits nouvellement éclos, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour voler, & pour aller chercher eux-mêmes leur pâture !

Les petits Pigeons ne pourroient pas digérer des graines dures, si le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur gosier ; ensuite de quoi, ils les dégorgent dans le bec des pigeonneaux.

Le Hibou fait son nid sur le haut de quelque montagne escarpée, dans l'endroit qui est le plus exposé aux ardeurs du soleil, afin que les cadavres qu'il y apporte, se changent, par la chaleur, en une espece de bouillie propre à nourrir ses petits.

Souvent le Coucou pond ses œufs dans le nid des autres oiseaux : il laisse à ceux-ci le soin de les couver & de les faire éclorre. Mais quelle étrange surprise pour la mere, qui croit trouver de l'affection dans le nouveau

né ? A peine celui-ci a-t-il quelques jours, qu'il dévore les petits de l'oiseau dont le nid lui a servi de berceau, & souvent comme il extermine & mange sa prétendue mere.

Tous les oiseaux (excepté le Coucou) sont très attachés à leurs petits : ils sentent alors ce que c'est d'être chargé de famille; il faut trouver à vivre pour six ou dix, au lieu de deux. Dans le tems que les petits grandissent, le rossignol & la fauvette suspendent leurs concerts accoutumés; le besoin les fait aller en quête dès le soleil levant : de retour, ils distribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice, succede celui de sentinelle, & l'amitié change les humeurs, en corrigeant les défauts; c'est ainsi qu'une poule gourmande & insatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere, naturellement timide, ne savoit que fuir auparavant. A la tête d'une troupe de poussins c'est une héroïne qui affronte tous les dangers pour la défense de ses petits.

La Poule d'Inde, suivie de sa petite famille, a l'art de pousser un cri lugubre qui oblige tous ses enfans à se tapir sous les buissons, & de contrefaire les morts. Ce cri annonce qu'il y a dans l'air un oiseau de proie prêt à fondre sur eux; l'oiseau de proie disparoît-il, l'allarme cesse, & la mere de famille pousse un autre cri qui retire les petits de la consternation.

Les Perdrix blanches habitent les Alpes, où elles se nourrissent de semences du bouleau nain; & afin qu'elles fussent plus en état de courir parmi les neiges, la Nature leur a donné des pattes couvertes de plumes.

Le Pélican habite dans les déserts arides; & comme il fait son nid dans les lieux fort éloignés de la mer, & qu'il lui faut aller chercher bien loin la provision de l'eau qui lui est nécessaire, tant pour lui que pour ses petits, la Nature l'a pourvu d'un instrument propre à cet usage : il porte sous la gorge une espece de sac assez ample & profond : il le remplit d'une quantité d'eau, qui lui est suffisante pour s'abreuver pendant plusieurs jours.

Les Oies, les Canards & les Plongeons, qui vivent dans l'eau, y trouvent à se nourrir d'insectes aquatiques, de petits poissons, d'œufs de poissons, &c. La forme de

leur bec, de leur col, de leurs pattes & de leurs plumes; répond admirablement bien à l'instinct & au genre de vie qui leur sont propres. La même remarque se peut faire dans toutes les autres especes d'oiseaux.

Un Oiseau palmé de Norwege, qui est le *Struntjeger* de Ray, a une façon de vivre tout-à-fait particuliere. Comme il n'a pas la même facilité que les autres oiseaux aquatiques de plonger dans l'eau pour prendre des poissons, il se nourrit aux dépens des Mauves, qui, se voyant poursuivies, rejettent une partie de leur proie dont il fait son repas; comme les poissons se tiennent en automne au fond de l'eau, une espece de plongeon, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les mauves, fournit aussi de quoi vivre à cet oiseau.

La nourriture la plus ordinaire des petits oiseaux est le Polygone vulgaire, plante fort commune, qui se trouve par-tout jusques dans les grands chemins, & qui après la moisson est très abondante dans les champs. Les semences, dont elle est toute chargée, tombent à terre, & sont recueillies durant toute l'année par les oiseaux, qui portent le nom de *Graminivore*. Sur la fin de l'automne, quand les insectes commencent à disparoître, les *Hirondelles*, ne trouvant plus rien à manger, cherchent ailleurs un asile & des vivres. *Voyez* HIRONDELLE.

Les gros *Oiseaux de rapine* vivent de petits quadrupedes & de divers petits Oiseaux. Ceux d'entr'eux qui sont foibles & plus lâches que les autres, se contentent des cadavres que le hasard leur fait trouver. Dans tous les animaux qui passent l'hiver sans prendre de nourriture, on observe que le mouvement peristaltique des intestins est suspendu, ce qui fait que pendant ce tems là, ils ne sont nullement pressés de la faim: telle est l'expérience qu'en a fait Lister. Leur sang ne se coagule point dans la palette, comme celui des autres animaux, & en est par là plus propre à en entretenir la circulation.

Les *Coqs de Bruyere* se creusent souvent des retraites sous la neige, où ils se promenent pendant l'hiver, mais ils muent en été, de sorte que ne pouvant plus voler au mois d'Août ils sont contraints de courir à tra-

vers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins sans peine, parceque le fruit de l'airelle, qui est alors en sa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger. Les petits au contraire ne muent point au commencement de l'été, parceque n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont besoin de leurs aîles pour s'éloigner en cas de péril.

Les autres Oiseaux qui se nourrissent d'insectes, vont vivre chaque année sous un climat plus tempéré, tandis que toutes les terres situées plus près du Nord, où ils ont passé l'été fort agréablement, sont couvertes de neiges & de glaçons. Rien de plus singulier que la maniere dont voyagent les oiseaux de passage. Le jour du départ est marqué pour chaque espece : ils s'assemblent par troupes, la résolution étant prise & annoncée à chacun d'eux, ils se mettent en route, & maintiennent une sorte de discipline; nuls traineurs, aucuns déserteurs : sans boussole, & sans carte, mais par l'instinct des besoins, ils suivent invariablement la route qui conduit au lieu où ils se proposent d'arriver.

Ces migrations régulieres d'Oiseaux de toute espece, sont très avantageuses à plusieurs Nations différentes, qui profitent de la visite de ces nouveaux habitans. Ces Oiseaux sont nommés *Passagers*, & presque tous retournent chacun dans leurs climats à jour marqué : il en reste cependant beaucoup, qui ne sortent point du pays où ils sont nés.

Les *Grives*, les *Etourneaux*, les *Pinçons* & les *Cailles* nous quittent dans l'automne; & pour nous dédommager en quelque sorte de leur absence, le froid nous amene les Bécasses, les Bécassines, & toutes sortes d'Oiseaux aquatiques.

L'*Etourneau*, dit M. Linnæus, ne trouvant plus en Suéde, sur la fin de l'été, une aussi grande quantité de vermisseaux qu'auparavant, descend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Dannemarck.

Les femelles des *Pinçons*, ajoute le même Naturaliste, passent en grandes troupes par la Hollande aux environs de la S. Michel, & vont habiter, tous les hivers, les pays méridionaux.

Les *Oiseaux aquatiques* quittent les régions du Nord avant que les eaux soient glacées, & se retirent l'hiver dans celles du Midi.

Les *Grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour vivre dans les campagnes, & après l'hiver elles retournent à leur premiere demeure où regne un froid plus supportable.

On voit en automne, sur les marais de Pologne une multitude innombrable de *Canards*, d'*Oyes* & de *Cygnes*, qui par différentes rivieres vont se rendre au Pont Euxin, dont l'eau salée ne se gele point, & qui reviennent au retour du printems, vers les marais septentrionaux, pour y pondre leurs œufs; parceque dans ces régions, sur-tout dans la Laponie, ils trouvent une grande quantité de moucherons.

La *Bécasse* reste dans les vallons & les bois en Angleterre & en France pendant l'hiver, & en sort aux approches du printems, après que le mâle s'est appareillé avec sa femelle; ensuite elle remonte sur les montagnes.

Le *Canard d'Islande* passe en Suéde au mois d'Avril, & continue sa course jusqu'à la mer blanche. L'oiseau nommé *Bec recourbé*, se retire en Italie tous les ans chaque automne; le *Colymbe*, passe tous les étés, ainsi que tous les automnes, en Allemagne. La *Grive* remplit les forêts de Suéde au printems, & les quitte en hiver pour passer en France & ailleurs. Le *Moineau de neige* (Emberiza.) abandonne les Alpes pendant tout l'hiver & passe en Allemagne & en Suéde. La *Mauve* pendant l'hiver, voyage en Espagne, en Italie & en France. L'*Hirondelle* poursuit les differentes especes d'insectes qui voltigent dans l'air. Le *Pic*, pour se nourrir, tire avec sa langue, les insectes qui se tiennent cachés dans l'écorce des arbres. Les *Corbeaux* vivent de cadavres, & suivent quelquefois les armées.

Les *Oiseaux* évitent les ruses de leurs ennemis par le vol qui leur est particulier, & par ce moyen ils échappent même souvent aux Oiseaux de proie; car si le Pigeon, par exemple, voloit de la même maniere que l'Epervier, il ne pourroit presque jamais éviter ses griffes.

Les *Cicognes* & les *Faucons* sont des bêtes de rapines très nécessaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres especes. Ces Oiseaux, au rapport de Bélon, nettoyent l'Egypte d'une multitude infinie de Grenouilles, dont tout le pays est couvert après les inondations du Nil. Ils détruisent aussi les rats, qui infestent la Palestine.

Les Oiseaux, (dit M. Clayton, *dans les Transact. Philosoph.*) qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent jusques dans leur bec : c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude, ce qui est propre à leur servir de nourriture d'avec ce qu'ils doivent rejetter; choix qu'ils font uniquement par le goût, sans qu'ils voient les alimens : ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du Canard, aussi n'y a-t-il pas d'Oiseau qui fouille autant pour trouver sa nourriture. On trouve aussi deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la Corneille, & probablement les autres Oiseaux à bec rond ont ce même avantage.

La nature a aussi placé sous le gosier de ces animaux une poche qu'on nomme le *Jabot*, où ils mettent leur mangeaille en reserve : la liqueur, où elle nage dans ce jabot, aide à en faire la premiere digestion ; le gésier, où il n'entre que très peu de nourriture à la fois, fait le reste, souvent à l'aide de quelques petits cailloux raboteux, que l'Oiseau avale pour mieux briser sa nourriture, & peut-être pour tenir les passages libres.

Il n'en est pas, dit Bélon, des oiseaux comme des animaux terrestres, qui dans chaque espece, sont ou plus grands, ou plus petits, suivant les régions qu'ils habitent. Les oiseaux, suivant l'espece dont ils sont, conservent assez constamment par-tout leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur nature : un coq vivant en Afrique, est semblable au coq qui vit en Asie & en Europe.

Les oiseaux ont des yeux & des paupieres, comme les autres animaux ; ils couvrent leurs yeux d'une membrane qui sort du coin de l'œil, de la partie de dehors en l'amenant en bas vers le bec. Ils voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres ; les uns voient pendant

le jour, & les autres pendant la nuit. Les oiseaux de proie ont les yeux ombrés. Aucun oiseau n'a de cils, ni de sourcils, du moins qui portent du poil autour des yeux, comme chez les quadrupedes : il est vrai cependant qu'il y en a, tels que les Faisans, qui ont quelque chose d'approchant. Les oiseaux ont sur le bec deux trous qui leur servent pour l'odorat. Ils ont un bec sans dents ; mais il y a quelques oiseaux de riviere, qui ont le bec dentelé & souvent crochu ; d'autres vouté & tranchant, d'autres droit & rond, d'autres long & pointu, &c.

Non seulement les oiseaux different par le bec, mais encore par la langue : les uns l'ont courte, les autres large ; d'autres déliée & la plupart dure : il y en a qui ont la queue longue, d'autres courte, & d'autres qui n'en ont point du tout : tous ont les plumes fendues & attachées à la peau. La racine en est creuse : outre ces plumes ils ont encore une espece de poil, ou une espece de duvet.

En général les oiseaux vivent long-tems ; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoisoit, n'avoient pas une vie de si longue durée, que quand ils ne sont point esclaves. Les uns vivent deux ans, d'autres dix, il y en a qui vivent cinquante & même plus de cent ans : tels sont les oiseaux de proie, le Perroquet, dont le cours de la vie n'est pas reglé : au reste les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-tems que les mâles. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivieres, se lavent en tout tems dans l'eau : ceux qui ne volent pas fort haut, comme les poules, aiment à se vautrer dans la poussiere ; on voit qu'un oiseau est malade quand son plumage est hérissé & mal en ordre ; cette maladie est souvent indépendante de la mue qu'éprouvent tous ces animaux.

On connoît les oiseaux à la différence de leur vol & de leur marcher : plusieurs d'entre eux marchent toujours pas à pas comme le Paon ; d'autres ne peuvent aller qu'en sautant, comme la Pie ; d'autres en courant, comme la Perdrix ; d'autres en jettant leur pas devant ; quelques-uns ne pouvant marcher sur terre, ne cessent de voler, ou s'arrêtent bien peu.

Les oiseaux qui ont de grandes aîles, ainsi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les oiseaux de proie, ne marchent que difficilement. Il y en a qui pressent leurs aîles en volant, après avoir frappé l'air seulement d'un seul coup; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent souvent leurs aîles; d'autres s'élancent par reprises, ou avancent par bonds; d'autres semblent se glisser dans l'air, ou le fendre d'une course égale. Ceux-ci vont toujours terre à terre; ceux-là s'élevent jusqu'aux nues; d'autres ne s'élevent de terre qu'en jettant un grand cri avant que de partir; d'autres ne font aucun bruit. Les uns s'élevent tout droit de terre; d'autres ne peuvent s'élever sans prendre leur course: d'autres partent du sommet de quelque hauteur; d'autres enfin savent diversifier leur vol, ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paroissent se laisser tomber & se relever tout d'un coup, se suspendre & demeurer comme immobiles, planer ensuite, s'écarter à droite, à gauche, rebrousser chemin, &c.

La queue de l'oiseau sert à contrebalancer sa tête & son col; elle lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ses aîles. Mais ce gouvernail ne sert pas seulement à maintenir l'équilibre du vol: il sert aussi à hausser, baisser, tourner où l'oiseau veut; car la queue ne se porte pas plutôt vers un côté, que la tête se porte d'un autre.

Quand on considere un oiseau qui vole, rien de plus naturel aux yeux de l'habitude, rien de si étonnant aux yeux de la raison. Cette masse qui s'éleve dans l'air, malgré le poids de cet air qui gravite sur tous les corps, est emportée, non par une force étrangere, mais par un mouvement qui lui est propre, & qui s'y soutient long-tems avec vigueur & avec grace. Les gros & grands oiseaux ont l'art de s'enfler, & d'avoir toujours des provisions d'air en volant. On ne jouit point de cet aspect lorsque les oiseaux sont détenus en cage, pas même dans une grande voliere. Leur génie est flétri par la captivité: les visites fréquentes interrompent également ces petits prisonniers; ce n'est qu'après un certain tems qu'on y peut voir leurs caresses, leurs querelles, & leurs ménages. La nouvelle

nourriture qu'on leur donne, & qui ne consiste pas en vers, en chenilles, en mouches, en especes de graines particulieres, dont ils savent tous se traiter chacun suivant leur appétit dans chaque saison, ne leur fait pas moins regretter la solitude & la liberté; en un mot ils agissent moins librement, & on reconnoît moins la diversité de leurs caracteres & de leurs travaux. On dit communément que les oiseaux des Indes, sur-tout dans le pays de Juda, excellent pour le plumage, & ceux d'Europe pour le chant. Mais il nous semble que par la beauté même du plumage, nous n'avons rien à desirer dans nos oiseaux Européens: car sans parler du Paon, qui est sans contredit le Phœnix des oiseaux, ni de nos autres volailles domestiques, n'avons-nous pas le Faisan, la Perdrix rouge, les Canards, l'Outarde, le Francolin, les especes de Geais, la Huppe, le Loriot, l'Etourneau, le Pluvier doré, le Vanneau; la Pie, les Pics, le Bouvreuil, le Chardonnerte, le Martinet pêcheur, & plusieurs autres.

Les plumes du côté du corps sont garnies d'un duvet mol, chaud; du côté de l'air, elles sont garnies d'un double rang de barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes sont une enfilade de petites lames minces & plattes, couchées & serrées dans un alignement aussi juste, que si on avoit taillé les extrémités avec des ciseaux. Les plumes, sur-tout celles de l'aîle, sont outre cela disposées de façon que le rang des petites barbes de l'une se glisse, joue, & se découvre plus ou moins outre les grandes barbes de l'autre plume qui est au dessus: un nouveau rang de moindres plumes, sert de couverture aux tuyaux des grosses: l'air ne peut passer nulle part, & par-là, comme nous l'avons dit au mot AILE, l'impulsion des plumes sur ce fluide devient très forte & très agissante: on nomme les plumes de l'aîle le pennage. Mais comme cette économie si nécessaire pourroit souvent être altérée par la pluie, les oiseaux ont aussi un moyen de les en préserver au moyen d'une bourse pleine d'un suc huileux, faite comme un mamelon, lequel compose presque tout le croupion: ce mamelon a plusieurs ouvertures; & lorsque l'oiseau sent ses plumes desséchées, gâtées, entr'ouvertes

prêtes à se mouiller, il presse ou tiraille ce mamelon avec son bec : il en exprime une humeur grasse qui est en réserve dans des glandes, & faisant glisser successivement la plupart de ses plumes par son bec, il les passe à l'huile, il les lustre, il remplit tous les vuides avec cette matiere visqueuse, après quoi l'eau ne fait plus que couler sur l'oiseau. La poule de nos basse-cours est moins fournie de cette liqueur que les oiseaux qui vivent au grand air, d'où il arrive qu'une poule mouillée est un oiseau singulier à voir : au contraire, les Cygnes, les Oies, les Canards, les Macreuses, & tous les animaux destinés à vivre sur l'eau, ont la plume enduite d'huile dès leur naissance ; d'ailleurs leur réservoir graisseux est abondant, & une de leurs plus grandes occupations, est de se passer à l'huile continuellement.

Il y a des oiseaux qui chantent, d'autres ne chantent pas ; tels que les oiseaux de proie, & plusieurs femelles de divers oiseaux. C'est lorsque le tems est serein, qu'on entend ces animaux chanter dans les bois. Le printems est la saison de leurs mélodieux concerts : ils font alors, & sur-tout la nuit, l'agrément des bois. L'un chante à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au Soleil couchant, &c. tels sont le Coq, l'Oie, les Sarcelles, l'Alouette, le Vanneau, le Courlis, le Pluvier, la Gruë, le Rossignol, la Perdrix, & plusieurs autres, qui servent d'horloges aux Paysans.

On donne le nom de Voliere, *Aviaria*, à l'endroit où l'on tient des oiseaux enfermés. Les Grecs & les Latins ont aussi tiré la dénomination de chaque espece d'oiseau de la nourriture qu'il prend. C'est ainsi que les Grecs ont nommé *Sarcophages*, & les Latins *Carnivores*, ceux qui vivent de chair. On nomme les oiseaux de proie *Rapaces* ; & *demi-Rapaces* ceux qui, comme les Corbeaux, n'ont pas le bec crochu. On appelle *Entomophages* ou *Insectivores*, les mangeurs d'insectes ; *Acantophages*, ceux qui ne vivent que de chardons ; *Carpophages* ou *Frugivores*, les mangeurs de fruits ; *Graminivores*, les mangeurs de plantules ; *Piscivores*, ceux qui ne vivent que de poisson ; *Panphages*, ceux qui vivent également de toutes choses ; *Scolopaces*,

ceux qui ont le bec long & effilé; *Imantopèdes*, ceux qui ont les cuisses & les jambes longues; *Palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *Fissipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *Diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *Nocturnes*, ceux qui, comme la Chouette, ne sortent que la nuit. On appelle OISEAUX DE PASSAGE, *Passeres*, ceux qui ne restent qu'un certain tems de l'année dans un pays, &c.

Quant à la chasse de ce genre d'animaux, *Voyez* ce que nous en avons dit au mot FAUCON pour les oiseaux de proie. Les oiseaux de nuit sont universellement haïs; & dès qu'on en a découvert quelqu'un, il se fait une conjuration générale contre ce malheureux oiseau: petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il soit rare qu'il en soit attaqué aussi impunément qu'il en est insulté. Pour les autres oiseaux, ils se prennent ou au fusil ou à la piste, aux filets ou à *la trainasse*, ou aux gluaux; & par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'histoire particuliere des oiseaux. Nous avons parlé aussi des diverses qualités de leur chair, qui est plus ou moins délicate. Celle des oiseaux de proie est maigre, & n'est pas bonne à manger; celle des oiseaux de riviere est ordinairement fibreuse, & plus difficile à digérer que celle des oiseaux terrestres.

En général, les oiseaux qui se nourrissent de grains, d'herbes & de fruits, fournissent un meilleur suc & plus facile à digerer, que ceux qui se nourrissent d'insectes, de viandes ou de poisson. La chair des premiers n'est ni trop terrestre ni trop aqueuse. Au reste les saveurs sont analogues aux goûts des différentes nations: c'est ainsi que l'Autruche est un regal chez les Afriquains, comme l'est le poulet parmi nous. Les oiseaux les plus en usage sur les tables en Europe, sont le Courlis, la Poule d'eau, le Cul-blanc; la Poule-d'Inde, l'Ortolan, la Caille, le Pluvier, la Becasse, le Faisan, la Poule privée, les Pigeons & les Mauviettes. Les Paysans mangent volontiers le Paon, la Corneille, la Pie, le Geai, & tous les autres petits oiseaux. Dans tous ces

animaux les os sont si vuides & si minces, qu'ils n'ajoutent presque rien au poids des chairs.

Nous ne parlons point ici de l'utilité des diverses plumes des oiseaux, ni de leurs combats; nous en avons fait mention à chacun de leurs articles. Il nous suffira de dire que c'est avec les plumes de l'Autruche qu'on orne quelquefois la tête des Héros; celles du Coq servent aussi à faire des panaches; l'Ederdon, qui est une espece de duvet, est employé dans les couvrepieds; les grosses plumes de Cygne, &c. servent à écrire. Le caractere belliqueux des oiseaux se reconnoît dans le Coq, dans les oiseaux de proie, &c. Il est encore d'usage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre ensemble les Coqs, les Cailles, &c. chacun, selon son espece. C'est un spectacle pour tout le peuple, & souvent pour bien des Grands. *Voyez* aux mots COQ, CAILLES, &c. Il y a beaucoup d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers. Tels sont ceux dont nous allons faire mention. Ils ont conservé le nom général d'oiseau, avec une épithete qui sert à les désigner.

Par cet exposé des oiseaux, on voit qu'il y en a peu qui ne nous soient utiles. Les plus redoutables mangent les charognes qui nous infecteroient; & s'ils font quelquefois main basse sur nos volailles, combien d'autres oiseaux nous délivrent de cette immense quantité d'insectes, dont la multiplicité est un fléau. D'autres nous amusent par leur ramage, ou nous servent de nourriture. En Europe on récompense ceux qui tuent le Laemmer-geyer, *voyez* au mot AIGLE; au lieu que dans le pays de Benin, les habitans respectent un animal semblable, qu'ils appellent *Oiseau noir*: il est même défendu, sous peine de mort, de lui faire le moindre mal. Il y a des ministres établis pour servir ces oiseaux & pour leur porter de la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur est particulierement consacré.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. *V.* COLIBRI. On l'appelle aussi *Bourdonneur*, ou *Oiseau murmure*.

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE. *Voyez* PINTADE.

OISEAU DE COMBAT, *Avis pugnax*. Les Suédois, chez qui cet oiseau est commun, le nomment *Bruthane*. Ce volatile est de la grandeur du Pluvier : son bec & les plumes de son col sont longs. La bigarure du plumage dans les mâles est admirable ; il est toujours si varié qu'on n'en trouve pas deux de pareils. Les mâles aiment tant à se battre, que quand deux se rencontrent, le combat ne cesse point qu'il n'y en ait un de tué.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOULIMENE.

OISEAU-FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER, est l'Aigle. Quelquefois aussi on donne ce nom au Chardonneret.

OISEAU-MOUCHE. *Voyez* à l'article COLIBRI.

OISEAU DE NUIT. *Voyez* au mot OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODIATA, *Avis Paradisi*, est un oiseau très beau à voir par la singularité, la forme & la situation de ses aîles, différentes de celles de tous les autres oiseaux ; car des côtés de la poitrine sortent de très longues & nombreuses plumes qui passent de beaucoup la longueur de la queue, & qui sont très larges ; & du croupion de quelques-uns de ces oiseaux, sortent deux longs filets noirâtres non emplumés, mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux sont petits à proportion du corps, le bec est effilé comme celui de la Pie. Les Naturalistes & les Voyageurs en distinguent de plusieurs especes. Ray dit que ce sont des oiseaux de proie de la petite espece. On a faussement cru qu'ils se nourrissent de l'air, qu'ils volent toujours sans relâche, & qu'ils sont sans pieds. Ils ne les perdent que par la vieillesse ou par la maladie. Ils ont des ongles courbés & pointus. Ils font la chasse aux Pigeons, aux Verdiers & à d'autres petits oiseaux semblables, & se nourrissent comme les autres oiseaux de proie. Il est encore aussi faux qu'on n'en trouve que de morts. Ces oiseaux se perchent sur les arbres ; & par rapport à leur vol prompt & rapide, semblable à celui des Hirondelles, les Indiens les appellent *Hirondelles de Ternate*, du lieu où on en trouve beaucoup. Helbigius dit qu'on ne rencontre ces oiseaux que dans les terres Australes Orientales.

Clusius fait deux genres de ces Oiseaux de Paradis : savoir, la grande & la petite espece. Les grands sont les plus beaux, & se trouvent ordinairement dans la principale des Isles d'Arou : ils ont des filets au croupion. Les petits, qui sont moins beaux, se rencontrent dans les Isles nommées *Papua*, ou dans la nouvelle Guinée. Ils n'ont point de filets : ils sont blancs & jaunâtres.

Chacun de ces deux genres d'oiseaux a un Roi, distingué par sa petitesse, & par un vol plus élevé que ceux de son espece. Son plumage est éclatant : il porte à sa petite queue deux longues plumes, qui lui sont communes à la vérité avec ses sujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornées d'yeux à l'extrémité. Rien ne ressemble mieux aux crins d'une queue de cheval, dont les extrémités seroient terminées par une boucle de plumes frisées & colorées.

Ces magnifiques oiseaux, si recherchés des Européens curieux, sont nommés, dit Aldovrande, par les habitans des Isles Moluques, *Manucodiatæ*, c'est-à-dire, Oiseaux de Dieu, parcequ'on ignore leur origine. L'Oiseau de Paradis de la grande espece, est de la grandeur de la Colombe : ses aîles sont rouges. Helbigius dit qu'ils sont presque neuf mois sans plumes, à cause des pluies & des tempêtes, & qu'à peine les voit on une fois pendant tout ce tems : mais au commencement du mois d'Août, lorsqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent ; pendant le mois de Septembre & d'Octobre, ils suivent en troupe leur Roi, comme font les Etourneaux en Europe. Ils demeurent toujours immobiles sur l'arbre sur lequel ils se sont assemblés le soir, jusqu'à ce que le Roi passe, & emmene avec lui toute la troupe. Ils se nourrissent de baies rouges qui croissent sur des arbres branchus & élevés. On construit sur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de plusieurs trous, dans lesquelles on se cache avant l'arrivée des oiseaux ; & de là on les tue, en leur lançant de petites fléches faites avec des roseaux. Si le Roi est percé d'une fléche, on tue assez ordinairement tous les autres qui restent, s'il fait jour assez long-tems. Dès qu'ils sont tombés à terre, & qu'on les a ramassés, il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau, & ayant enlevé

les entrailles avec une partie de la chair ; ils introduisent dans la cavité un fer rouge, ensuite les font sécher à la cheminée, & les vendent à vil prix à des Marchands, sous le nom de *Burang-haru*. Les Portugais appellent l'Oiseau de Paradis *Oiseau du Soleil*.

Les Indiens de l'Isle de Papoë coupent les pieds & les ailes de l'Oiseau de Paradis noir, les étendent, les préparent & les séchent pour en faire des plumets, qu'on met au bout des casques. Cet Oiseau, quoique d'un plumage noirâtre, a aussi un éclat de pourpre, mêlé d'or très brillant. Les plumes de la queue sont les plus variées de verd, de bleu, & de rouge, très lustrés.

Le mélange des couleurs, dans les Oiseaux de Paradis, est infini : il n'est guere possible de déterminer la variété qui appartient à chaque espece, sans entrer dans une énumération plus ennuyeuse qu'utile. Nous nous contenterons donc de dire que toutes les plus belles couleurs principales s'y trouvent réunies, non pas généralement, mais par des nuances intermédiaires, dont le mélange & le lustre éclatant sont de la plus grande beauté : il y a toujours au moins une couleur dominante ; si c'est la rouge, elle est mélangée de verd, de bleu, de noir, de jaune pâle ou citron, de jaune doré, d'or, &c. Lorsque le dessus de la tête & du col sont jaunes, la gorge est verte, le dos chatain rougeâtre, ainsi que les ailes. Les plumes qui servent à couvrir l'animal sont longues, pointues au bout grises, blanches, jaunes & roussâtres : elles se réunissent & forment un faisceau de plumes, d'autant plus beau, que les plumes sont d'une grandeur différente.

On prétend que ceux qui ont le bec rouge, ainsi que les deux filets du croupion, sont les mâles : ce n'est encore qu'une conjecture.

OISEAU PEINT, *Avis picta*. C'est le même oiseau que la Poule de Barbarie. *Voyez* PINTADE.

OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE. Les Ornithologistes ont donné ce nom à un oiseau huppé & couvert de plumes qui, pour la plupart, égalent la beauté de celles du paon. Il est de la grandeur d'un pigeon ; son bec est courbé & roussâtre, ainsi que ses pieds. Sa queue est garnie de plusieurs longues plumes, d'un verd

clair, & couleur de paon, semblables, pour la forme, à des feuilles des glayeul; les autres, qui sont couvertes, sont noires par-dessus & par-dessous, & ressemblent à celles du paon. Sa huppe est composée de plumes très belles & luisantes : il a la poitrine & le bas du col rouges, & le haut comme le paon, ainsi que le dos, le dessous des ailes, & le dedans des cuisses. Les plumes des ailes sont longues & pointues; les petites plumes des épaules sont vertes.

Cet oiseau vit dans la Province de Tecolotlan vers Honduras : il aime à se promener au soleil, & ne peut être apprivoisé en cage : il se nourrit de vermisseaux, & de certains fruits sauvages, appellés *Mazatli* : il éleve ses petits dans des trous qu'il fait aux arbres; il a le cri du perroquet, & chante le matin, le midi & le soir : il vole en troupes. Les plumes de ces oiseaux sont plus estimées que l'or : on en fait des aigrettes, &c. On tâche de les prendre vivans, pour avoir leurs plumes sans les tuer. La chasse n'en est permise qu'aux riches du pays : quand ils ont de ces oiseaux sur leurs terres, ils les regardent comme un bien qui doit passer à leurs héritiers.

OISEAU DE ROCHE, *Avis charadrios.* Oiseau de nuit, qui fréquente le bord des eaux : il est de la grandeur du pluvier, & a le bec long & effilé; on en voit beaucoup dans les montagnes de la Laponie.

OISEAU ROYAL. Nom que les Habitans de Congo donnent au *Héron* & au *Butor.* Voyez *ces mots à l'article* HÉRON.

OISEAU DE SCYTHIE, espece d'Aigle, qui fait éclorre deux petits sans couver les œufs qu'il a pondus : il se contente de les mettre dans la peau d'un lievre ou dans celle d'un renard, & il les porte, ainsi enveloppés, au haut d'un arbre. Quand il ne chasse point, il reste perché auprès d'eux pour les garder; malheur à celui qui alors grimpe sur l'arbre pour lui enlever ses petits, car il les défend avec une vigueur extraordinaire, & devient agresseur à son tour.

OISEAU DU SOLEIL. *Voyez* OISEAU DE PARADIS.

OISEAU SORCIER ou DE MAUVAIS AUGURE. *Voyez* FRÉSAYE.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE EN CUL.

OISEAU VERD DU CAP DE BONNE ESPÉRANCE. Il ressemble assez au perroquet ; mais il n'en a pas toutes les manieres de faire. Il vole autour des arbres où les Mouches ont fait des rayons de miel ; il en en très avide, & en fait sa nourriture ordinaire. Quand les habitans du pays voient cet oiseau s'arrêter sur une branche, c'est pour eux une indice sûre de l'endroit où le miel est caché. Le plumage de cet oiseau est de la plus grande beauté.

Seba a donné la description d'un nombre infini d'Oiseaux, qui n'ont point de noms particuliers. *Voyez* l'Ouvrage de cet Auteur. La plupart se trouvent néanmoins décrits dans le corps de ce Dictionnaire, avec les noms adoptés par les nouveaux Voyageurs ou par les Naturalistes modernes.

OISEAU. Nom que l'on donne à une Coquille bivalve du genre des moules:on l'appelle aussi *Ailée* ou *Hirondelle* ou la *Mouchette*, parcequ'au coin de sa coquille, elle porte deux especes d'ailes qui augmentent sa largeur du double de sa longueur. M. Adanson la met dans le genre du *Jambonneau*. Voyez *ces mots*.

OISON est le petit d'une *Oye*. Voyez *ce mot*.

OLAMPI. *Voyez* RÉSINE OLAMPI.

OLEB. Faux lin, qu'on apporte d'Egypte, & qui est aussi bon que celui qu'on nomme *Forcette*, mais d'une qualité inférieure à celui du *Squinanti*, dont on fait dans le pays un très grand commerce.

OLIBAN ou ENCENS, *Olibanum, aut Thus*, est une substance résineuse, séche, dure, d'un jaune blanchâtre, à peine demi-transparente, en larmes grosses comme des noisettes, arrondies & oblongues, farineuses en dehors, brillantes en dedans, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur pénétrante, s'enflammant facilement, exhalant une vapeur très aromatique, & s'éteignant difficilement ; quelquefois ces larmes ou gouttes d'Encens, sont accouplées, & ressemblent à des testicules ou à des mamelles;c'est de là que sont venues les distinctions ridicules d'Encens mâle & d'Encens femelle. On appelle *Manne d'Encens* les miettes ou les petites parties

qui se sont formées par le frottement des morceaux.

L'Encens a été connu dans tous les tems, de presque toutes les Nations ; & son usage a été très fréquent & très célebre dans les sacrifices, car autrefois on les faisoit avec de l'Encens. On s'en servoit, comme l'on s'en sert à présent, pour parfumer les Temples d'une odeur agréable. Cette coutume a passé chez toutes les Nations & dans toutes les Religions.

On prétend que cette résine est tirée par incision d'un petit arbre, dont les feuilles sont semblables à celles du lentisque, & qui croît abondamment dans la Terre-Sainte & dans la partie de l'Arabie, appellée *Saba*. On appelle cet arbre *Arbor Thurifera* ; d'autres disent que l'Ethyopie, dont quelques peuples s'appellent aussi *Sabéens*, produit également cette résine odoriférante, &c. Nous ne sommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'Encens ; on dit cependant que c'est un genévrier à fruit jaune ; mais les Voyageurs s'accordent presque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant observent des cérémonies superstitieuses dans la maniere de récolter cette résine.

On recommande l'usage interne de l'Oliban pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, le flux de ventre, & pour le crachement de sang : on emploie l'Encens extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catarrhes & les vertiges ; dissous dans l'esprit-de-vin, il mondifie les plaies.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'Oliban l'écorce de l'arbre de l'Encens, qui est astringente : on ne s'en sert plus aujourd'hui. On la distribuoit dans le commerce sous le nom de *Narcaphte*, ou *Thymiama*, ou *Parfum*, ou d'*Encens des Juifs*, parceque ce peuple s'en servoit souvent dans ses Temples ; quelquefois aussi c'étoit une masse séche, un peu résineuse, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odeur pénétrante du storax liquide, tiré par décoction des écorces de l'arbre appellé *Rosa mallos*.

Oliban, selon Lemery, signifie *Huile du Liban*, parceque cette résine découle aussi, dit-il, d'une espece d'arbre qui est au pied du Mont Liban. Tout l'Encens

du commerce nous vient par la voie de Marſeille : il en vient cependant auſſi des Indes, ſous le nom d'*Encens de Moka* ; ce ſont les vaiſſeaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce Port de l'Arabie. Cet Encens eſt inférieur au précédent : on a donné le nom de *gros Encens*, d'*Encens commun* & de *Galipot*, à une autre réſine, qui découle des pins de différentes Contrées de l'Europe : *voyez au mot* Pin.

OLIVES PÉTRIFIÉES, nom donné à des pointes d'Ourſin foſſile, appellées des Naturaliſtes *Pierres Judaïques*. Voyez *ce mot*.

OLIVES, nom que des Conchiliologiſtes donnent à un genre de coquillage de la claſſe des univalves, dont M. d'Argenville compoſe ſa onzieme famille, appellée *Rouleau*, voyez *ce mot*; & que M. Andaſon met dans le genre des *Porcelaines*. Voyez *ce mot*.

OLIVIER, *Olea*. L'Olivier eſt un arbre fort utile, & la ſource de la richeſſe de quelques-unes de nos Provinces méridionales; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie, & auſſi en Eſpagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, ſur-tout en eſpaliers, mais ſeulement par curioſité ; ils ne nous y donnent du fruit, que dans les années chaudes & ſéches.

On compte pluſieurs eſpeces d'Oliviers, dont la plus grande partie ne ſont que des variétés : on les cultive toutes; les unes, parceque leurs fruits ſont propres à être confits; les autres, parcequ'elles donnent l'huile la plus fine ; d'autres enfin, parcequ'elles fourniſſent une plus grande quantité de fruits. L'Olivier à petits fruits ronds, eſt celui qui donne les Olives, que l'on nomme *Picholines*, & que l'on ſert ſur les tables, comme étant les meilleures & les plus agréables à manger : les ſecondes en groſſeur, ſe nomment *Amelodes*, on les mange auſſi, & bien des perſonnes les aiment autant en ſalade que les Picholines : enfin, les plus groſſes viennent d'Eſpagne ou de Verone, & ſont bonnes à tourner, c'eſt-à-dire, à être pélées ; on s'en ſert en cuiſine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres Olives, dont les différences ſe tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du ſuc, de la variété

des lieux, ou du nom des Inventeurs, qu'il seroit trop long de parcourir.

L'Olivier devient plus ou moins beau, & plus ou moins gros, suivant la nature des terreins. Il croît assez volontiers dans toutes sortes de terreins; néanmoins les terres légeres & chaudes lui conviennent mieux; dans les terres substantieuses, les arbres sont plus beaux, plus gros; au lieu que dans les terres maigres, le fruit est de meilleure qualité: les feuilles des Oliviers sont entieres, non dentelées, unies, épaisses, dures & opposées deux à deux sur les branches; elles ne tombent point l'hiver; il y en a de fort longues & d'autres très courtes, suivant l'espece d'Olivier. Les fleurs de ces arbres sont de petits tuyaux très courts, divisés par le bord en quatre parties ovales; aux fleurs succedent les Olives, qui sont des fruits charnus, ovales, plus ou moins allongés, & plus ou moins gros, suivant les especes; ils contiennent un noyau fort allongé, très dur, qui renferme deux semences, mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Les Oliviers se multiplient aisément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorsqu'on a eu soin de les greffer. On greffe les especes d'Oliviers qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruits, sur les especes médiocres & sur les mauvaises Chaque espece d'Olivier est désignée par des noms différens; ceux qui sont singuliérement estimés pour donner une huile fine, sont le *Cormeau*, ainsi nommé en Languedoc, parceque ses fruits ressemblent à ceux du Cormier; l'*Ampoulau*, dont les fruits sont gros & arrondis; & le *Moureau*, espece d'Olivier précoce à fruit rond. Ces especes, en Languedoc, & quelques autres en Provence, donnent l'huile la plus fine, quand elles sont dans un terrein favorable

On greffe les Oliviers à la pousse, lorsqu'ils sont en fleur; si on a tardé, & que les arbres aient du fruit, on se contentera d'enlever, au dessus de l'écusson le plus élevé, un anneau d'écorce, de deux doigts de largeur; dans ce cas les branches ne périssent point dans cette premiere année, elles nourrissent le fruit, & on

ne les retranche qu'au printems suivant. On a coutume de planter les Oliviers en quinconce, & par rangées fort éloignées les unes des autres; entre ces rangées, on plante de la vigne, ou on y seme du grain. On observe que les Oliviers, ainsi que quantité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres, consiste à les décharger du trop de bois; on a observé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit, ni si bien conditionné.

Lorsqu'on veut confire les Olives, on les cueille quand elles sont encore vertes, avant leur maturité. L'art de les confire consiste à leur faire perdre leur amertume, & à les impregner d'une saumure de sel marin aromatisé, qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On se servoit autrefois d'un mêlange d'une livre de chaux vive, avec six livres de cendres de bois neuf tamisées. Mais depuis quelque tems, au lieu des cendres, on n'emploie plus que la lessive; on prétend que les Olives en sont plus agréables au goût, & moins malfaisantes : ces lessives servent à adoucir les Olives. Quelques Provençaux retirent, au bout d'un tems, leurs olives de leur saumure, ils ôtent le noyau, & mettent à sa place une Câpre, & ils conservent ces olives dans d'excellente huile : ce fruit ainsi préparé, excite beaucoup l'appétit. En hiver, quand les olives sont parfaitement mûres, elles sont molles & noires; on les mange alors sans préparation, en les assaisonnant seulement avec du poivre, du sel & de l'huile, car elles sont alors très-âcres.

L'huile est, sans contredit, le revenu le plus certain qu'on puisse se promettre des Oliviers; sa bonté dépend de la nature du terrein, de l'espece d'olive qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte & pour l'expression de ces fruits. Les olives qui ne sont pas mûres, laissent à l'huile une amertume insupportable. Lorsqu'on est dans une position favorable, on s'attache à cultiver les especes d'oliviers qui donnent des huiles fines. Autrement on cultive des especes d'Oliviers qui donnent beaucoup de fruit, & on fait de l'huile pour les Savonneries, ou pour les lampes. Vers les mois

de Novembre & de Décembre, on fait la cueillette des olives ; le mieux est de les mettre aussi-tôt dans des cabas, & de les exprimer tout de suite dans le pressoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne font de l'huile que pour les Savonneries, les laissent entassées pendant quelque tems dans leurs greniers : on les exprime ensuite, & de cette maniere on en retire une plus grande quantité d'huile. Ceux qui recueillent l'huile, dont on fait usage dans les alimens, les laissent aussi quelquefois fermenter en tas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui est cause que l'huile fine est toujours très rare. Le marc qui reste, lorsqu'on a exprimé toute l'huile, est nommé *Grignon*, & ne peut plus servir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle, d'après les Anciens, la féce d'huile récente, *Amurca* ; c'est un bon remede pour les rhumatismes : on fait à Paris la cire à cirer les souliers avec la féce d'huile soutirée.

L'huile d'olive entre dans quantité de baumes, d'onguens, d'emplâtres, & de linimens adoucissans & relâchans ; elle est émolliente, résolutive ; elle adoucit les tranchées de la colique, & les douleurs de la dyssenterie ; c'est un des meilleurs remedes lorsqu'on a eu le malheur d'avaler des poisons corrosifs.

Le Baume Samaritain, ou de l'Evangile, n'est composé que d'huile & de vin. L'huile *Omphancine*, si célébrée des Auteurs, se tire des olives vertes : ce n'est, à proprement parler, qu'un suc visqueux & brunâtre. Les Athletes, qui se préparoient à la Lutte, s'oignoient le corps avec cette huile, ensuite se rouloient dans le sable, ce qui mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit les *strigmenta*, qu'on faisoit racler avec ces sortes d'étrilles dont Mercurial nous a donné la figure dans son *Traité de la Gymnastique* : ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient fort estimées pour plusieurs maladies, pour détruire les condylomes, les rhagades, &c. Les Marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices.

En Provence, les Paysannes se servent de l'eau des olives pour calmer les affections hystériques ; elles en font aussi avaler aux hommes qui sont hypocondriaques.

L'huile d'olive ne vaut rien pour la peinture, parcequ'elle ne séche jamais parfaitement bien. Le bois d'Olivier est très bien veiné, d'une odeur assez agréable; il prend un beau poli, c'est ce qui le fait rechercher par les Ebenistes & les Tabletiers : comme ce bois est résineux, il est excellent à brûler.

Le terrible hiver de 1709, qui fit périr grand nombre d'Oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse quantité de racines, & qu'elles subsistent en terre pendant des siécles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines, que des tiges & des branches des arbres; & plusieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fond. Les branches ou rameaux d'Oliviers, sont, depuis très long-tems, des signes de concorde, d'amitié & de paix, comme celles de Laurier sont présentement les marques de la gloire.

L'huile d'olive est employée avec la soude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur savon.

Les feuilles d'olivier sont astringentes, plusieurs personnes s'en servent dans les gargarismes pour l'inflammation de la gorge.

OLLAIRE : *voyez* PIERRE OLLAIRE.

OMBRE, *Umbra*, est un poisson à nageoires épineuses, connu, tout le long de la Côte du Languedoc, sous le nom d'*Umbrino* : les François l'appellent *Maigre* : il est orné de certaines lignes dorées & obscures, qui semblent faire ombre les unes sur les autres. Ce poisson, qui est de la grandeur d'une Carpe, a une verrue au menton, deux trous devant les yeux, & d'autres petits trous au bout du museau & à la mâchoire inférieure, point de dents, des nageoires noires : sa chair est estimée dans toute l'Italie.

L'*Ombre de riviere* est une espece de Truite; ses nageoires sont molles.

Les Habitans de Lausanne donnent aussi le nom d'*Ombre* ou d'*Omble*, au Saumon de leur Lac : sa chair a le goût de la Truite saumonée.

ONAGRE, *Onager*, Ane sauvage : *voyez ce mot*, *& la description de* l'ANE, *sur la fin*.

ONCE, animal quadrupede de l'Ancien Continent; dont nous parlons dans l'*article du mot* PANTHERE.

par couches de différentes couleurs, arrangées, ou en maniere de cercles, ou par lits, les unes sur les autres. Un Silex veiné, très dur, & également susceptible d'un beau poli, peut aussi porter le nom d'Onix.

La plus belle pierre Onix vient d'Arabie : l'on y distingue des cercles noirs, des zônes tannées ou brunes, & des cercles blancs & placés distinctement : on appelle *Onglet*, la partie laiteuse : la couche tannée, exposée entre la lumiere & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée. L'on a de la peine à trouver ces pierres bien parfaites, aussi sont-elles cheres quand elles ont un certain volume. Ceux qui travaillent à les scier & polir, choisissent celles dont les taches sont disposées de maniere à représenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux : c'est ainsi qu'en levant une partie de la premiere couche ; on évide la seconde, qui est blanche ou bleuâtre, & l'on peut travailler sur trois cordons de différentes couleurs : par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend assez cher au Peuple crédule. On en fait communément des cachets & des bagues : il étoit d'usage chez les Anciens, de travailler cette pierre, de façon, que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, soit en creux, soit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un si grand cas de l'Onix, que dans la Chine, où on l'appelle *You*, il n'y'a que l'Empereur qui ait droit de la porter ; elle est nommée la *Pierre des Pierres* dans l'Ecriture-Sainte.

La *Memphite* ou *Camée*, est encore une sorte d'Onix, composée de couches, l'une noire, roussâtre ou bleuâtre, ou couleur de chair ; & l'autre, blanche ou grise : il arrive que l'on peut quelquefois séparer ces couches les unes des autres. *Voyez l'article* AGATE.

ONOCROTALE ou GRAND GOZIER : *voyez* PÉLICAN.

ONOURÉ, oiseau de marécage, qui se trouve en Guyane ; il a les plumes émaillées de gris & de blanc ; son bec est court & pointu : dès que la nuit est venue, il fait entrendre ces quatre notes, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*. Les Negres en tuent beaucoup ; il n'est bon qu'à la daube.

OOLITHE, nom que les Naturalistes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les Cenchrites, les Méconites, la Pierre ovaire, ou avec les Stigmites, les Hammites, les Pisolites, les Orobites, les Phacites, &c. M. Schmidt, Professeur Honoraire en Antiquité, dans l'Université de Basle, qui vient de donner un Mémoire sur les *Oolithes*, dit que toutes ces pierres sont d'une nature très différente; & qu'elles ne se ressemblent, qu'en ce qu'elles sont toutes des amas de globules plus ou moins ronds, & de toute sorte de grandeur, de couleur & de matiere. Il dit, avec raison, que ces différens noms ont causé une telle confusion parmi les Naturalistes, qu'il est presque impossible de les entendre. M. Schmidt entreprend de fixer dans son Mémoire, la véritable nature des Oolithes; & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poissons, ou d'autres insectes & animaux ovipares aquatiques. Ainsi les véritables Oolithes ne se trouvent, selon lui, que rarement & en petite quantité. Les graines des plantes pétrifiées, ne sont pas plus communes; & il conclut que tout le reste, sur-tout les amas immenses de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entieres, ne sont autre chose que des jeux de la Nature, presque toujours formés par une terre glaise ou martiale, disposée par couches, sous une forme plus ou moins arrondie; mais l'Auteur des Annales Typographiques répond à cette assertion, que le hazard n'est point une cause; & quand il seroit en une, comment imaginer, dit-il, qu'une cause si aveugle eût pu produire des montagnes entieres de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neuf-Châtel, dans le Piémont & ailleurs.

Quant à notre sentiment sur les Oolithes, il est certain que parmi ces concrétions globuleuses, qui ressemblent plus ou moins bien à des œufs de poissons, d'écrevisses marines, &c. il y en a d'argilleuses, de martiales; & d'autres, qui sont spatheuses, semblables à des débris de coquilles roulées; d'autres, sont composées de couches, comme les bezoards; enfin, d'autres ressemblent beaucoup à des boutons d'étoiles marines. Toutes

ces varietés de figure & de couleurs, indiquent nécessairement une différence dans la cause comme dans le produit. *Voyez* le *Mémoire de M. Desmarets, sur ces sortes de Corps, lû à l'Academie des Sciences en 1761.* L'on a donné à ces corps pierreux, des noms analogues aux substances qu'ils représentent : *Orobites*, quand ils ont la figure d'Orobes ; *Pisolites*, quand ils imitent des Pois ; *Méconites*, quand ils ont la figure des grains de Pavot ; *Cenchrites*, quand ils sont de la grandeur des grains de Millet, &c.

OPALE, *Opalus.* Cette pierre précieuse désignée dans Pline sous le nom de *Pæderos*, est d'un bleu laiteux, presqu'entierement transparente, ayant la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris ou de les changer suivant la différente exposition au jour, sous laquelle on la regarde : on en distingue de plusieurs sortes.

1°. L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *Opalus ireos lacteus* ; elle est orientale. Boëce de Boot, Auteur du parfait Jouaillier, la regarde, avec raison, comme la plus précieuse des opales, & même comme la pierre la plus merveilleuse, que la nature produise en ce genre : elle est dure, luisante, transparente, resplendissante, d'un beau blanc laiteux, d'où sort, en chatoyant, le feu du rubis, la pourpre de l'améthyste, le jaune de la topaze, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude, & toutes les autres couleurs les plus brillantes des pierreries. Cet éloge magnifique n'est que la traduction du passage de Pline sur l'Opale. Cette pierre, dont il est fait mention dans l'*Apocalypse, chap. XXI*, sous le nom de la *plus noble des pierres*, étoit autrefois en si grande estime chez les Romains, que Nonius le Sénateur aima mieux être privé de sa Patrie, que céder son Opale à Antoine qui la lui demanda. Cette pierre orientale se trouve dans le Ceylan ; où on l'appelle *Pierre élémentaire* : on ne la taille point en facettes, mais en cabochon.

2°. L'OPALE OCCIDENTALE, *Opalus occidentalis* : est ou jaunâtre ou noirâtre : la premiere, qui se trouve en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs foibles ; celle

qui est noirâtre, laisse sortir un éclat d'escarboucle ; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté : on la trouve en Egypte.

Il est bien singulier que toutes les belles couleurs de l'Opale, soient susceptibles de disparoître ou de changer de modifications, quand on la divise en éclats : l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomene, fait croire que tout le jeu éclatant de l'Opale est dû à la réfraction des rayons de la lumiere, sur cette pierre, *disposée* naturellement pour produire cette réfraction : peut-être que l'œil de Chat, l'œil du Monde & le Girasol ne sont que des especes d'Opales : au reste toutes les Opales sont les seules pierres que l'art n'a pû contrefaire avec autant de succès que les autres pierreries.

OPASSUM, espece de Philandre. *Voyez* DIDELPHE.

OPERCULES, *Opercula*, sont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez l'article* OPERCULES *au mot* COQUILLAGE, *vol. II. pag. 86 de ce Dictionnaire.*

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE, ou PETITE SERPENTAIRE, ou LANGUE DE SERPENT, *Ophioglossum*, est une plante qui croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits montagneux où il y a des sources : sa racine s'enfonce profondément en terre, elle est garnie d'un nombre de fibres assez grosses & ramassées comme dans l'*Hellebore*. Voyez *ce mot*. Elle pousse une queue haute comme la main, laquelle soutient une seule feuille, assez semblable à une petite feuille de poirée, d'un goût douceâtre & visqueux. Du milieu de cette feuille, c'est-à-dire, du bout de la queue, sort un fruit qui a la figure d'une petite langue applatie, pointue, dentelée, & partagée en plusieurs petites *cellules* qui renferment, au lieu de semence, une poussiere menue qu'elles laissent échapper lorsqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité.

L'Ophioglosse, transplantée dans les lieux ombrageux des jardins, s'y conserve & repousse tous les ans en Avril ; elle reste en vigueur jusqu'au mois de Juin, ensuite elle se fanne entierement & disparoît. Cette plante est vulnéraire, on en fait une infusion au soleil avec de bonne huile d'olive ; alors c'est un baume excellent,

tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, particulierement dans les maux de gorge violens.

OPHIONOT. *Voyez* MUSIMOM.

OPHITES : *voyez* SERPENTINE.

OPIER. *Voyez* OBIER.

OPIUM ou AMPHION DES INDIENS : *voyez à l'article* PAVOT BLANC.

OPPOBALSAMUM. *Voyez* BAUME DE JUDÉE.

OPPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, substance gommo-résineuse, qui ressemble beaucoup à la meilleure myrrhe, & que l'on mêloit du tems de Gallien avec la myrrhe même : il étoit difficile, selon cet écrivain, de les distinguer l'une de l'autre, sinon par les effets : c'étoit un suc empoisonné, qui causoit l'assoupissement & l'étranglement subit : il dit avoir vu plusieurs personnes mourir pour avoir pris de la myrrhe, dans laquelle il y avoit de l'Opocarbasum sans qu'elles le sussent : peut-être n'étoit-ce qu'un suc composé d'une dissolution d'*Euphorbe*, dans laquelle on macéroit les *Larmes d'Opium*. Les poisons de cette espece ont été de tout tems aussi en usage en Afrique, que l'est en Amérique celui des fléches empoisonnées dans le suc du *Mancelinier*. Voyez *ces mots*.

OPPOPANAX : *voyez son article au mot* GRANDE BERCE.

OPUNTIA, FIGUIER D'INDE, RAQUETTE, NOPAL, OU CARDASSE ; c'est une plante d'Amérique qui se fait remarquer, dans les serres du jardin du Roi, par sa forme. Dans son pays natal elle devient grande & très belle. On dit communément que les feuilles de cette plante sortent les unes des autres, mais on pourroit dire, avec plus de justesse, que ce sont ses branches; les feuilles sont proprement ces petits boutons qui paroissent toujours aux endroits où les épines croissent par la suite. Au reste, puisque ce que nous appellons des branches, avec Bradley, a toujours été regardé comme des feuilles, nous continuerons à leur donner le même nom que tout le monde.

Il y a plusieurs especes de ces plantes, qui different principalement par la grandeur de leurs feuilles, la couleur de leurs fleurs & de leurs fruits, & par la couleur & la

longueur de leurs épines. En général, elles ont toutes les feuilles de figure ovale ; il y en a des especes qui les ont de près d'un pied de longueur, & d'autres seulement de deux ou trois pouces : leurs feuilles sont ordinairement garnies, de distance en distance, de nœuds d'épine ; il y en a de si longues, que les Indiens s'en servent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines si courtes qu'on les apperçoit à peine. Les petites épines causent des piquures cuisantes, & quand elles sont entrées dans la chair, elles sont quelquefois plus d'un mois à sortir, si on n'a bien soin de les chercher sur-le-champ. Le fruit paroît toujours avant les fleurs sur cette espece de plante, & lorsqu'il semble être bien mûr, la fleur s'épanouit au bout ; elle est composée d'environ dix pétales & d'une grappe de petits filets au milieu. Cette fleur s'ouvre toujours pendant la chaleur du soleil, & se referme aussitôt que le soleil est passé. Quand le fruit est mûr, il a une ressemblance grossiere avec nos figues : *voyez Hist. de la Jamaïque de Sloane.* Il est ordinairement d'une couleur rouge foncée, & il a cela de particulier, qu'il rend l'urine de celui qui en mange, rouge comme du sang, sans cependant lui faire aucun mal. C'est le suc de ce fruit, qui donne la couleur rouge à la Cochenille qui s'en nourrit ; aussi cet insecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs. On dit que les teinturiers Indiens se servent du suc même du fruit pour teindre en rouge.

Les fleurs des Opuntia sont jaunes pour l'ordinaire, à l'exception d'une espece qui a des fleurs couleur d'écarlate ; mais cette espece est plus tendre, plus difficile à conserver, & plus sujette à pourrir que les autres. Les unes se plaisent à ramper sur la terre, d'autres croissent plus droites ; mais toutes aiment les endroits pierreux & les rochers. Ces plantes demandent une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent : il y en a une petite espece à feuilles rondes, qui vient d'Italie ; on peut la la laisser dehors tout l'hiver ; & elle porte du fruit en abondance. Les especes de la Caroline & de la Virginie, peuvent aussi résister en plein air à l'abri d'une muraille bien exposée. On les multiplie toutes en plantant des feuilles simples à deux pouces de profondeur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations ces Nopals, sur lesquels ils esperent de faire plusieurs recoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles, comme celles de quantité de plantes grasses des pays chauds, peuvent rester longtems hors de terre, sans se dessécher & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des Cochenilles, (insectes qui sont l'objet d'un très riche commerce) donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles, trop maigres, ou comme épuisées par d'autres plantations: elles y croissent jusqu'à la hauteur de huit pieds, quand on a bien soin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. *Voyez* COCHENILLE.

OR, *Aurum*, est un métal ordinairement jaune, peu dur, peu élastique, à peine sonore, mais très compacte; il surpasse tous les autres métaux en flexibilité, en pesanteur, en ductilité, en tenacité & en valeur. L'or n'est altéré, ni par l'air, ni par l'eau, ni par le feu des fourneaux. Il tombe au fond du vif argent qui le dissout en tout ou en partie; tandis que tous les autres métaux y surnagent jusqu'à ce qu'ils aient été dissous par ce menstrue.

Nous disons que l'Or est le métal le plus malléable; c'est ce que l'art du Bateur d'Or & celui du Tireur d'Or démontrent tous les jours: le premier peut multiplier une étendue donnée d'Or, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann.* 1713, qu'une once de ce métal peut-être tirée en un million quatre vingt-quinze mille pieds de long, c'est-à-dire, en une ligne de soixante treize lieues de long, à deux mille cinq cens toises la lieue. Enfin l'idée avantageuse que nous avons de l'Or est fondée sur son excellence réelle.

L'Or varie par la dureté, la couleur & la pesanteur; ce qui provient peut-être de ses degrés de pureté: c'est ainsi que l'Or d'une Guinée, est, à volume égal, moins pesant que le Louis d'Or, celui-ci moins que le Ducat dont le pied cube pese vingt & un mille deux cens vingt onces. L'Or de Siam est moins cassant que le nôtre, & le son des cordes de clavecin, qui en sont faites, est infiniment

infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles prismatiques ; sa couleur est plus ou moins foncée. L'Or d'Europe est plus haut en couleur que celui d'Amérique. Ce dernier est pâle, & l'on prétend que celui de Malacca, en Madagascar, est tout-à-fait pâle & se fond aussi promptement que du plomb. L'Or entre en fusion un peu plus facilement que le cuivre, & aussitôt après avoir rougi : on remarque que lorsqu'il se fond il prend une couleur d'aigue-marine, ou de bleu céladon. Il est de tous les métaux, celui qui s'échauffe le plus dans le feu, & qui s'amalgame le plus facilement avec le mercure : on diroit qu'il y a une sympathie entre ces deux métaux. C'est un axiôme en Métallurgie, que l'Or n'est jamais minéralisé par le soufre ni par l'arsenic ; mais la seule vapeur d'un grain d'étain suffit pour ôter la propriété malléable de ce métal. Le menstrue ou dissolvant de l'Or est l'eau regale : si l'on en précipite la dissolution par un alcali volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui détonnera avec soixante-quatre fois autant de force élastique qu'un pareil volume de poudre à canon.

L'Or se trouve dans des mines qui lui sont propres, ou particulieres, comme en Asie, à Aracan, & dans le Pegu, au Japon & près de Batavia, dans la Guinée, en Afrique, sur-tout à l'endroit nommé *la Côte d'Or* (M. de la Chapelle a observé que l'Or de Guinée ne peut se battre en feuilles, ni se tirer par la filiere) ; à Malacca, en Madagascar. En Europe, on rencontre des mines d'Or en Suéde, en Norwege & en Hongrie. Dans l'Amérique l'Or se trouve dans le pays de Maricabo, à Valdivia dans le Chili, dans la Province de Quito, dans le Potosi au Pérou, dans le Mexique & dans le Brésil.

Les Gallions d'Espagne importent de ces dernieres contrées l'Or en barres ou en lingots, par la voie de Cadix.

L'Or Vierge est d'une couleur jaune aurore ; sa matrice ordinaire est le quartz, quelquefois la pierre cornée ; souvent le spath & l'argent ; tantôt il est en petits points ou en grains, tantôt en feuilles, ou en masses, ou en rameaux. On reconnoît facilement, que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre, sont de l'Or, quand

avec la pointe d'un ciseau on y trace facilement des lignes, ou quand en lui faisant recevoir la vapeur du mercure, il blanchit; & que jetté dans le feu, il ne se détruit point. C'est par un procédé semblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene, au Méxique, dont le métal ressemble tout-à-fait à une mine de cuivre chatoyante grillée, étoit de l'Or.

On trouve aussi de l'Or dans la belle espece de *Lapis Lazuli* de Perse: *voyez ce mot*. Combien de sables des rivieres sont aurifères, sur-tout à l'endroit où elles font angle! Rien ne ressemble mieux à des grains de mica. Nous avons plusieurs rivieres en France qui en contiennent des quantités trop petites pour mériter attention; tels sont le Rhin; le Rhone, dans le pays de Gex; le Doux, en Franche-Comté; la Cése, dans les Cevennes; le Gardon, près Montpellier; la Rigue, près Pamiers; l'Arriége, dans le Pays de Foix; la Garonne, près de Toulouse; *voyez à ce sujet un Mémoire de M. de Réaumur dans les Mém. de l'Acad. des Sciences, ann.* 1708, *p.* 198, *& suiv.* & *l'Histoire de l'Academie des Belles-Lettres, T. XXI, pag.* 24. à l'occasion du Pactole. On abandonne ces paillettes d'Or aux recherches des gens du pays, dont la peine est rarement récompensée par les découvertes qu'ils font. Il y a des rivieres dans la Germanie & la Silésie, où l'on trouve des grains d'Or gros comme des pois; il est certain qu'en rétrogradant & fouillant avec attention les bords de ces rivieres, au-dessus du lieu où elles font angle, l'on parviendroit à découvrir la miniere; peut-être que les Souverains feront un jour exécuter ce projet chacun dans leurs États.

On nomme *Pailloteurs* ceux qui, par le moyen d'une Sébille, (espece d'écuelle ou de vaisseau profond de bois, dont l'intérieur est tout sillonné ou rempli de rainures), lavent le sable des rivieres, pour en retirer la substance métallique précieuse. Lémery, *Dict. des Drogues, p.* [illegible] dit qu'on voit beaucoup de Négres en Afrique, qui ne sont employés qu'à plonger & aller chercher de l'Or. On en ramasse aussi de cette maniere une grande quantité dans le Pérou. M. Frézier prétend qu'on y trouve souvent dans le fond des rivieres de l'or en

petites masses, du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus considérables ; c'est dit-il, ce qu'on nomme *Pépites*.

Lorsque l'Or est répandu dans différentes especes de terres ou de sables, il n'a point de figure déterminée : il y en a aussi de différentes couleurs, qui sont comme masquées ; il est ordinairement semblable à de petites pointes d'épingles. On en trouve cependant une espece, qui est sous la forme de petits grenats bien rouges, & transparens : c'est ce qu'on appelle *Grenats d'Or* ; on en trouve aux Monts Crapacks en Hongrie.

Quand on trouve l'Or pur, on l'appelle *Or natif* ou *Or Vierge* : il est facile à graver ; c'est celui de la premiere espece. L'Or, qui forme des especes de filons dans des pierres, ou ferrugineuses, ou schisteuses, ou quartzeuses, est celui de la seconde espece : l'Or qui se rencontre dans les glaises & les sables, & qui est en petites paillettes, n'a besoin que d'une simple lotion pour en être séparé ; cet Or de lavage est celui de la troisieme espece, on l'appelle *Or paléole* : enfin l'Or qui est en grains, & que des Plongeurs retirent des rivieres est celui de la quatrieme espece, il s'appelle *Or pépite*, c'est le moins bon, il n'est gueres qu'à dix-huit karats.

La méthode usitée pour l'extraction & la purification de ce métal interposé dans les pierres, consiste dans le lavage, le pilage, l'amalgame, & l'ignition. S'il y a mélange de métaux, l'on a recours, ou aux dissolvants, ou à la fusion : le procédé en est fondé sur le même principe, que pour le traitement de la mine d'*Argent*. *Voy. ce mot*, & ce qui en est dit dans notre *Minéralogie* ; mais particulierement dans le *Dictionnaire de Chymie*.

L'Or n'est pas seulement un moyen général d'échange entre les peuples, il devient une source de chefs d'œuvres dans les mains industrieuses d'une multitude d'Ouvriers.

On trouve chez les Batteurs d'Or de quatre sortes d'Or en feuilles. Le plus beau sert aux Damasquineurs, on l'appelle *Or d'épée* ; la seconde sorte est employée par les Armuriers, on le nomme *Or de Pistolet* : la troisieme sert pour dorer les livres, on l'appelle *Or de Relieur* :

le quatrieme, enfin, sert aux Peintres & en Pharmacie; on l'appelle *Or d'Apothicaire.*

Les Doreurs se servent d'un mêlange d'Or & d'Argent qu'ils appellent *Amalgame d'Or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement sur les ouvrages. On dore sur les métaux, ou sur les cuirs, ou sur le bois, ou sur les lambris de pierre. Ceux qui dorent sur le bois commencent par l'enduire de plusieurs couches de blanc, ensuite de jaune, enfin d'une pâte composée de bol & de molybdæne, &c. c'est sur cette derniere couche, mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'Or. On doit à M. de Montamy la maniere de retirer ce métal précieux employé sur le bois: elle consiste à faire subir une simple ébullition au bois doré; le métal s'en détache avec la colle qui l'assujettissoit; on évapore l'eau, il reste une matiere qu'on pulvérise & qu'on jette aussitôt dans le feu pour bruler la portion de colle, puis l'on procede par la voie de l'amalgame avec le mercure en la maniere usitée.

Les ouvriers appellent *Or trait*, un lingot d'argent doré au feu & qui a passé par la filiere. L'*Or en lame* qui est presque le même, est un fil applati entre deux rouleaux d'acier poli; on l'emploie, comme l'*Or filé*, dans la fabrique des étoffes de soie ou des broderies.

Ce que l'on appelle *Or en coquille*, sont les bractéoles, c'est-à dire, les rognures de feuilles d'Or, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel; on les met ensuite dans de petites coquilles: cet Or ainsi préparé sert aux Peintres en mignature.

Les Orfévres désignent la pureté de l'Or par le mot *Karat*. Un karat est la vingt quatrieme partie du titre de l'Or: l'Or pur est nommé *Or à vingt-quatre karats.* Le karat est un scrupule; le scrupule est 24 grains ou le tiers d'un gros; si l'Or diminue au feu d'un vingt-quatrieme, il n'en restera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *Or à vingt-trois karats.* On détermine aussi le karat d'Or par l'épreuve de la *Pierre de touche.* Voyez ce mot.

OR BLANC: *voyez* PLATINE.

OR DE CHAT: *voyez au mot* MICA.

ORAGE, nom que l'on donne, ou à une tempête de

vent sur mer, ou à une grosse pluie souvent mêlée d'éclairs & de tonneres, ou de grêle; alors les nuées sont fortement agitées. Ce phénomene n'est jamais universel : il suit le courant d'un vent impétueux, qui siffle & tourbillonne; aussi ne se fait-il souvent remarquer que dans une petite étendue de quelques contrées, mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la désolation & l'horreur C'est dans des instans semblables, que des campagnes fleuries se convertissent en des déserts d'un aspect affreux. La cause des orages tient au systême des autres météores, tels que les *vents*, les *tourbillons*, le *tonnere*, les *éclairs*, la *grosse pluie*, &c. Voyez *ces mots.*

ORANGER, *Malus Aurantia.* L'Oranger est un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur suave de ses fleurs, par ses feuilles d'un beau verd, & dont il n'est jamais dépouillé, par ses fruits couleur d'or, & sur-tout par le spectacle agréable qu'il réunit en même-tems, de boutons, de fleurs épanouies, & de fruits. Quoique cet arbre ne soit naturel qu'aux Provinces méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parcequ'on l'éleve en caisse, & qu'on le garantit, dans les serres, des rigueurs de l'hiver. Louis XIV étoit si grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des orangers en fleurs, même pendant l'hiver, dans une gallerie de son Palais, où ils étoient placés sur des pieds d'estaux dans des caisses gravées & argentées Pour parvenir à lui procurer ce délicieux spectacle au milieu de l'hiver, les jardiniers choisissoient un nombre d'arbres suffisans, cessoient de les arroser jusqu'à ce que les feuilles tombassent, & ayant mis ensuite de la terre nouvelle sur la surface de leurs caisses, ils les arrosoient souvent dans un réduit garni de vitrages; d'où ils ne sortoient que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les diverses especes d'Orangers, il y en a deux principales, dont le fruit est en usage parmi nous; savoir, l'*Oranger à fruit aigre* ou *bigaradier*, & l'*Oranger à fruit doux*. Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux sortes d'Orangers. La description que nous allons en donner, con-

viendra donc aux deux, si ce n'est pour les fruits qui ont des différences bien sensibles.

L'Oranger devient d'une hauteur médiocre ; ses racines sont jaunes & s'étendent beaucoup : le bois du tronc est dur, compact, blanc vers le cœur, odorant : ses feuilles sont toujours vertes, épaisses, lisses, portées sur des queues feuillées, & qui représentent la figure d'un cœur ; remplies d'une infinité de petites cellules huileuses, transparentes, qui paroissent autant de petits trous, de même que dans le mille-pertuis. Ses fleurs sont en rose, odorantes, composées de cinq pétales blancs, disposés en rond. Dans le Bigaradier le pistille se change en un fruit presque sphérique. Avant que d'être mûr, il est de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue ; lorsqu'il est mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un suc acide. Les Bigarades sont d'un jaune pâle : au lieu que les Oranges douces sont d'une couleur vive de safran ; leur jus est doux & agréable.

Ces arbres sont naturels à nos Provinces méridionales : dans les Isles d'Hyeres & en Provence, ils forment des forêts agréables par leur verdure qui ne change point, & par les fruits, dont ils sont toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des Orangers sont d'usage. Cet arbre nous charme trop par sa beauté, pour que nous ne disions pas quelque chose sur sa culture. M. de la Quintinie a donné un Traité sur cet objet.

L'Oranger doux est le préférable, tant pour la beauté de ses feuilles, que pour la bonté de son fruit. L'Oranger de la Chine ne fait jamais un bel arbre ; car il a toujours l'air malade, & son fruit mûrit rarement. L'Oranger de Gênes, à feuilles de plusieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cause de la beauté de ses feuilles.

On peut élever des Orangers par le moyen de quelques jeunes Orangers qui nous viennent de Provence ou de Gênes, ou en semant des pepins de Bigarade dans une terre préparée : on les greffe ensuite. Une caisse de douze ou quinze pouces leur suffit jusqu'à l'âge de sept ou huit ans ; alors on les transplante dans la derniere

caisse, qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les Orangers, est un mélange d'un tiers de terreau de brebis, reposé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre grasse de marais. En taillant l'Oranger, on cherche à lui donner une belle forme. Lorsque par maladie un Oranger jaunit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne l'expose au soleil que pendant deux ou trois heures. S'il est attaqué par les gallinsectes qui le sucent, on doit frotter l'arbre avec du vinaigre. Il faut sur-tout défendre les Orangers du froid & du vent. Le fumier à contre-tems leur est également pernicieux : on n'en doit jamais mettre de celui de vaches ni de pourceaux ; tous les autres doivent être bien consommés, & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périssent bientôt lorsqu'on leur donne trop d'humidité ; le fumier de brebis ou de chévre, trempé dans l'eau dont on arrose les Orangers, les rend sains & vigoureux. L'effet que produisent les arrosemens fréquents & trop abondans sur ces arbres, est de faire jaunir, & souvent tomber les feuilles ; ils languissent un an ou deux sans pousser aucune tige, & à la fin ils meurent entierement. On doit serrer les Orangers depuis le milieu d'Octobre jusqu'au retour de la belle saison. Il y a dans le *Journal Économique pour le mois de Juillet, année* 1757, un *Mémoire sur la culture des Orangers*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans des pots de terre, plutôt que dans des caisses, à l'exemple des Gênois, parceque ces pots s'échauffent plus aisément, se réfroidissent moins vite, & conservent mieux tous les sels de la terre que les caisses.

Les fleurs d'orange, à cause de leur odeur agréable qui est préférée à celle des roses, de l'ambre & du musc, sont fort en usage parmi nous, soit dans les parfums, soit dans les assaisonnemens. On en tire, par la distillation, une eau qui est céphalique, stomachique, hystérique, & une huile essentielle, qui porte le nom de *Néroly* ; c'est un excellent parfum. On fait avec ces fleurs des conserves différentes, soit solides,

ſoit molles ; des tablettes qui ſont très agréables au goût & que l'on ſert au deſſert, ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût déſagréable, & pour fortifier l'eſtomac. On fait auſſi, avec ces fleurs, un ratafiat délicieux. On confit les écorces de ce fruit. Tout le monde ſait combien la pulpe d'orange douce eſt agréable. On prétend que ſi on mange une orange douce toute entiere avec l'écorce, avant l'accès de la fievre intermittente, & ſur-tout de la fievre tierce, elle arrête ſouvent l'accès, & guérit quelquefois la fievre. Enfin, avec le ſuc exprimé d'oranges aigres, délayé dans l'eau & adouci avec le ſucre, l'on fait une boiſſon, que l'on appelle communément *Orangeat* ou *Orangeade ;* c'eſt un bon rafraîchiſſant.

ORANG-OUTANG, nom que l'on donne, aux Indes Orientales, à l'*Homme ſauvage*, eſpece de *Singe*. V. *ces mots.*

ORBIS, nom que les Voyageurs donnent au *Poiſſon rond*, & quelquefois à la *Lune poiſſon*. Voyez *ces mots.*

ORCA eſt le cétacée que les Anglois appellent *Witlepoole*, & les Naturaliſtes *Epaular*. Voyez *au mot* Baleine.

ORCANETTE, *Anchuſa*, eſt une eſpece de Buglose, qui croît dans le Languedoc & dans la Provence aux lieux ſabloneux. Sa racine eſt groſſe comme le pouce, rouge en ſon écorce, blanchâtre en ſa partie ligneuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges, hautes de huit pouces ou environ, ſe courbant vers la terre. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la buglose ſauvage, longues, garnies de poils rudes ; ſes fleurs ſont en entonnoir, à pavillon découpé, de couleur purpurine : il ſuccede à chacune quatre ſemences griſâtres, qui reſſemblent à une tête de vipere.

On fait ſécher la racine d'Orcanette au ſoleil, & on l'envoie aux Droguiſtes qui la débitent : on choiſit celle qui eſt nouvellement ſéchée, un peu flexible, de couleur rouge foncée extérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. On s'en ſert pour donner une teinture rouge à l'onguent roſat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile, étant infuſée dedans : il n'y a

que son écorce qui colore : l'intérieur n'est point colorant. Cette racine est astringente ; prise en décoction, elle arrête le cours de ventre.

On nous apporte quelquefois du Levant une espece d'Orcanette, appellée *Orcanette de Constantinople ;* c'est une racine presque aussi longue & grosse que le bras, mais d'une figure particuliere ; car elle paroît, dit Lémery, un amas de grandes feuilles, entortillées comme le tabac à l'andouille, de couleurs différentes, dont les principales sont un rouge obscur, & un très beau violet ; il paroît au haut de cette racine une sorte de moisissure blanche & bleuâtre. Dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince, roulée, d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroisse artificielle, elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre.

Comme la teinture de l'Orcanette ne consiste que dans le rouge dont sa superficie est couverte, Pomet conseille, avec raison, de préférer celle qui est menue à une plus grosse : on la tire de Marseille & de Nismes.

ORÉILLE D'ANE. *Voyez* CONSOUDE GRANDE.

ORÉILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDA. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE-FEUILLE VIVACE, *au mot* PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *Haliotis*, est un coquillage univalve, fait en bassin ovale, qui se trouve sur les côtes de la Bretagne, & très communément dans l'Inde.

Il est très fortement attaché aux rochers à fleur d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainsi que le Lépas. L'Ormier a une sorte de ressemblance avec l'oreille d'homme. M. d'Argenville dit que le poisson meurt dès qu'il est détaché du rocher : sa chair est jaunâtre, & l'on en mange. Cet Auteur dit aussi qu'il vuide ses excrémens par les trous qui sont sur la superficie de sa coquille. A mesure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à sa coquille, & en ferme un autre : on voit de ces coquilles qui ont deux trous ; d'autres en ont communément six, sept ou huit. Ces trous sont disposés sur une ligne courbe, cependant parallele à la lon-

gueur de la coquille. Les trous qui ont *été bouchés*, paroissent toujours sous la forme de mamelons. M. Adanson dit en avoir compté jusqu'à cinquante. Lorsque l'Oreille de mer est en marche, son pied déborde beaucoup l'étendue de la coquille, qui est revêtue en *son sommet* de quelques spires : sa couleur est assez variée ; il y en a d'un cendré noir, de vertes, de rougeâtres, avec une très belle nacre en dedans, dont la couleur *passe alternativement* du blanc au verd, du verd au violet mêlé de pourpre, suivant les différens aspects, sous lesquels on la regarde. La surface extérieure de la coquille est coupée par un nombre infini de sillons creusés légerement, & qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, se répandre sur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils se perdent. Les *spires* qui paroissent en relief en dehors, sont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur, & environ un pouce de profondeur. La levre droite est courbée en arc, mince dans les jeunes, épaisse dans les vieilles. La levre gauche, au contraire, est épaisse, repliée comme un large bourrelet au dedans de la coquille, & nacrée comme elle : on trouve aussi de ces coquilles plus allongées, d'autres fois plus courtes qu'ovales. Le nombre des sillons, comme des trous, augmente avec l'âge ; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles Oreilles de mer neuf trous & cent cinquante-quatre sillons; tandis que les jeunes n'ont souvent que trois ou quatre trous & cinquante sillons. Les vieilles d'entre ces coquilles sont presque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuse, qui les défigure. Il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui est un fond rouge marbré de blanc : la partie nacrée est souvent sursemée d'especes de perles.

M. Adanson dit qu'il y a peu de coquillages, dont l'animal soit aussi varié pour la couleur : tous les rochers de la côte du Sénégal, nourrissent, dit-il, une grande quantité de ce coquillage ; les Negres en mangent beaucoup.

ORELLE D'OURS ou AURICULE, *Auricula ursi*. C'est une des plantes les plus agréables, par la va-

riété de ses especes, la beauté des couleurs & l'odeur suave de ses fleurs, & par la durée de ses bouquets. On contemple, avec plaisir, la richesse du pinceau de la Nature, sur un théâtre garni des especes de ces plantes. Ces fleurs méritent, avec raison, les soins de l'Amateur de la belle nature.

L'Oreille d'ours est une plante dont les feuilles sont longues de deux à trois pouces, polies, grasses, tantôt dentelées, tantôt entieres, & d'un goût amer; le nom de cette plante lui est venu de la ressemblance de ses feuilles avec l'oreille d'un ours. Du milieu de ses feuilles s'élevent des tiges qui soutiennent en leur sommet des fleurs en forme d'un tuyau évasé en entonnoir à pavillon, & découpé en six ou sept parties. Ces fleurs varient en couleur suivant les especes.

Les Amateurs les distinguent en trois classes, l'*Oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La pure est celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoisi, violet, pourpre, &c. Les jaunes & les blanches sont dégénérées: on préfere les pures, parcequ'elles sont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les panachées ont leurs partisans, on exige que leur panaches soient nets; les panaches blanc de lait & d'un jaune doré, sont les plus beaux. Les bizarres ont diverses couleurs opposées comme le blanc au noir dans le même fleuron. Le caractere de la belle Oreille d'ours, est d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur; que les pistiles soient placés à fleur de l'œil, le remplissent & le surpassent: les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il seroit trop long d'expliquer. Les Oreilles d'ours estimées les plus belles, sont toutes simples; celles qui sont doubles n'ont point l'œil qui est la principale beauté de cette fleur, & ne se soutiennent pas. Un point essentiel dans la culture des fleurs, est d'approprier la nature du sol à l'espece de fleur: c'est de la Nature qu'il faut apprendre l'exposition, & l'espece de terre dans laquelle elles se peuvent plaire.

L'Oreille d'ours est une plante humide, montagneuse, & qui aime l'ombre: il lui faut une terre qui réponde à son tempérament, & qui conserve toute sa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, est un mé-

lange de terre de taupiniere, de cutures de riviere ou de fossés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il est essentiel, lorsqu'on empotte une plante, de ménager l'écoulement des eaux superflues; c'est pourquoi il faut mettre, au fond du pot, *une écaille* d'huître sur le trou. La terre des Oreilles d'ours ne demande à être renouvellée que tous les trois ans; *plus* souvent, on courroit risque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe sur la structure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainsi que celle de les œilletonner. On sépare, dans la longueur de toute la racine, les œilletons *avec* le doigt ou avec un couteau de buis; la plante principale en porte des fleurs plus belles & plus fortes : *on* éleve ces œilletons séparés. Le Fleuriste attentif enduit la blessure avec la térébenthine de Venise, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine On laisse *fleurir* ces plantes dans un endroit où il y a très peu ou point de soleil, parcequ'il en brûleroit les nuances. Le goût du Fleuriste se fait remarquer dans l'art de disposer les fleurs sur son théâtre, afin de les faire contraster, & d'en relever les beautés par leur opposition. C'est dans le tems de la floraison, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégénerent, ce qui se reconnoît quand elles deviennent entierement de la couleur dont elles panachoient. La beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conservés à l'ombre, même lorsque la fleur est passée : le Fleuriste ne doit jamais épargner les plus petits soins. La meilleure maniere de les conserver, est de les mettre dans une serre (froide ou non) parceque ces plantes ne craignent pas la gelée. Il faut dépotter tout œilleton, dont les feuilles se recoquillent, afin de le garantir de la pourriture, dont c'est une marque infaillible : on y remédie en coupant le navet jusqu'au vif. Lorsqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut semer, & se fier à la nature, qui est inépuisable dans ses couleurs, sur-tout sur les oreilles d'Ours, dont les especes ne se reproduisent jamais sans variétés. Il faut faire choix, pour semence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur, avoir

ſoin que la graine ait toutes les qualités requiſes de maturité Il faut ſemer en Décembre, dans des terrines, ſur une terre préparée, ainſi que nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre ſéche tamiſée, environ de l'épaiſſeur d'un liard : il eſt eſſentiel de ne les arroſer qu'avec un arroſoir très fin. Dès le mois d'Avril la graine commence à lever ; lorſque le plant a ſix feuilles, on le repique, & au bout de deux ans l'Amateur choiſit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaiſir à embellir. Il eſt, dans la culture de ces fleurs & des autres que l'on cultive par prédilection, mille petits ſoins qui font le plaiſir de l'Amateur. C'eſt vraiement dans la culture des fleurs & celle des fruits, que l'on admire l'empire que l'Auteur de la Nature a accordé à l'homme ſur ces individus. Avec quel délice ne voit-il pas paroître par ſes ſoins de nouvelles beautés inconnues juſqu'alors ? Par combien de titres l'Oreille d'ours mérite-t-elle d'être chérie ! elle le diſpute à la tulipe, par ſon brillant, par ſon étoffe veloutée ; elle a de plus une odeur ſuave, un air fin. Sans vouloir relever ſes attraits par la comparaiſon avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots font ſon éloge : elle fleurit deux fois par an, & ſon feuillage eſt toujours verd. L'Oreille d'ours eſt la *Sanicle des Alpes* : ſes feuilles ſont vulnéraires & bonnes pour les coupures.

L'Oreille d'ours de Mycone, dont on ſe ſert plus communément en Médecine, eſt une ſorte de petit bouillon blanc, qui croît naturellement ſur les Pyrenées & en Catalogne, ſur le Mont-Ferrat, & autres lieux ombrageux. Ses racines ſont auſſi déliées que des cheveux ; ſes feuilles ſont éparſes & courbées ſur terre, ayant à peu près la figure de celles de la bourrache, un peu découpées, & chargées de poils. Il s'éleve, d'entre ces feuilles, deux ou trois petites tiges, hautes de huit pouces, rondes, ſolides, pleines de ſuc, rougeâtres, & d'un goût aſtringent. Les fleurs ſont bleues, à une ſeule feuille diſpoſée en roſe. A cette fleur paſſée ſuccede un petit fruit ovale, qui ſe diviſe en deux loges, remplies de ſemences menues anguleuſes. Cette plante priſe en décoction, eſt eſtimée propre pour la gravelle ; on en fait diſtiller une eau, dont les Eſpagnols ſe ſervent pour la

toux ; & par cette raison, ils ont donné, à cette plante, de nom de *Yerva tussera.*

ORELLLE DE RAT ou DE SOURIS : *voyez* PILOSELLE.

ORELLLE DE SOURIS, *Myosotis*, est un genre de plante, qui, selon Lémery, différe de la Morgeline par la figure de son fruit. M. de Tournefort en a cité de plusieurs especes. L'Oreille de Souris la plus usitée, croît aux lieux montagneux, notamment sur les Alpes ; sa racine est fibrée ; ses tiges, qui sont couchées à terre, sont velues & garnies de petites feuilles lanugineuses, faites comme des oreilles de souris : sa fleur est à plusieurs feuilles, disposées en rose ; il lui succede une capsule qui a la figure de la corne d'un bœuf, & qui renferme plusieurs semences menues, arrondies : cette plante est astringente, rafraichissante ; & sa racine est estimée propre pour les fistules lachrymales.

OREILLERE, *voyez* PERCE-OREILLE.

OREILLETTE : *voyez* CABARET.

ORFRAYE : *voyez au mot* FRESAYE.

ORGE, *Hordeum.* Les Botanistes font mention d'un nombre assez considérable d'especes, ou de variétés d'Orges ; mais nous ne parlerons ici que de celles que l'on cultive communément.

L'Orge, comme toutes les autres plantes dont la tige est en tuyau, a beaucoup de racines fibreuses : sa tige a 2 à 3 pieds de hauteur, & est garnie de cinq à six nœuds, à chacun desquels naissent des feuilles assez semblables à celles du chiendent, & verdâtres : ses épis sont composés de paquets de fleurs, garnies en leur base de filets barbus, & auxquelles succedent des graines longues, pâles ou jaunâtres, farineuses, pointues & renflées en leur milieu : un même grain pousse plusieurs tuyaux ; chaque tuyau qui est penché vers terre, porte en son épi quelquefois vingt grains sur chaque côté.

Il y a une espece d'Orge, qu'on peut appeller *Orge d'hiver*, parcequ'elle se seme en même-tems que le Froment ; on la nomme en françois *Orge quarré*, parceque les grains qui sont rangés sur quatre lignes paralleles, donnent une forme quarrée à l'épi ; on la nomme aussi *Escourgeon.* Les grains en sont fort gros. Les

Brasseurs font usage de ce grain, soit seul, soit mélangé avec du Froment pour faire la Bierre.

On peut faire avec l'Escourgeon, des prés artificiels; on le coupe en verd, on le donne aux chevaux & aux ânesses dont on tire le lait pour les malades : on pourroit en faire une seconde coupe, mais pour l'ordinaire on laboure la terre, & on y seme des haricots ou des pois. Il est bon d'avertir ici, avec M. Duhamel, que l'herbe de Froment, donnée en trop grande quantité aux bestiaux, les rend malades. L'Orge quarré est excellent pour nourrir la volaille; ce grain est d'un grand secours pour les pauvres dans les années de disette, quoiqu'il fournisse une nourriture assez grossiere : il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres especes d'Orge, qui sont du nombre de ces grains qu'on appelle *Mars*, parcequ'on ne les seme que dans le mois de Mars; on les appelle *Orge avancé* : il y a aussi une de ces especes d'Orge qui est quarrée. L'Orge le plus commun, dont les épis sont plats, est celui qui se cultive, en plus grande quantité, dans plusieurs Provinces; il graine beaucoup : il y en a encore une autre espece, que les Paysans nomment *Ris*, parce que les grains en sont blancs, & qu'ils rendent peu de son. Les épis d'Orge sont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les especes d'Orge produisent quantité de grains, quand on les seme dans un bon fond bien cultivé & bien fumé : elles se plaisent mieux dans les terres douces que dans les argilleuses. Il y a des Provinces où cette récolte est si importante, qu'on y cultive les Orges presque avec autant de soin que les Froments.

L'Orge, mêlé avec le froment, fait de très bon pain; mais seul, il en fait un qui n'est pas si estimé; cependant les pauvres s'en nourrissent dans certains pays : il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux, parcequ'il est difficile à digérer. L'Orge n'a pas les mêmes vertus que le Froment, qui échauffe; mais de quelque maniere qu'on prépare l'Orge, il rafraichit. On dépouille l'Orge de sa peau, & on en fait ce qu'on appelle l'*Orge mondé* ou *Orge grué*, de même qu'on prépare l'Avoine pour en faire du *Gruau* ; ces nourritures

ſont excellentes pour les perſonnes infirmes, & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tiſanes d'Orge mondé, ſont très bonnes pour appaiſer l'ardeur des fievres bilieuſes.

L'Orge eſt fort recherché pour faire de la Bierre : cette liqueur, nommée autrefois *Cervoiſe*, tient le milieu entre le vin & l'eau. Les Peuples du Nord en font un grand uſage ; l'orge leur eſt auſſi néceſſaire pour faire de la boiſſon, que le froment pour faire du pain : ils ſont dans l'habitude de n'employer, dans la compoſition de leur Bierre, que du Malt ; c'eſt-à-dire, du grain germé par une ſorte de fermentation faite à l'air libre, immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve : le grain commençant à germer, on le torrefie légétement, enſuite on l'écraſe à la meule, puis on l'arroſe d'eau chaude, on agite le tout, &c. : on ajoute du houblon & du levain, ou de la lie de Bierre, & l'on procede à une bonne fermentation.

En quelques pays on nomme l'Orge, *Pain de diſette*. Du tems de Pline, les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de ſe nourrir d'Orge, étoient ſurnommés *Hordearii*. Le Maza ou Maſſe-huile des Anciens, étoit composé de farine d'Orge roti, mêlée & pêtrie avec quelque liqueur, comme de l'eau, de l'huile, du lait, du vin cuit, du miel, &c. On faiſoit auſſi une bouillie d'Orge, appellée *Polenta*. L'Orgeat, dont on fait tant d'uſage pour déſalterer agréablement, doit avoir pour baſe une décoction d'Orge : l'orgeat eſt la Crême d'Orge des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres, un Orge réduit en des grains ronds très blancs, de la groſſeur d'un grain de millet ; c'eſt ce qu'on appelle *Orge perlé*, parcequ'il reſſemble groſſierement à des perles ; on le fait avec l'Orge mondé, que l'on met ſous une meule ſuſpendue ; le grain étant briſé en partie, on paſſe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'uſage que nous : ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande.

ORGE PETIT ou PETIT ORGE : *voyez* CEVADILLE.

ORGUE DE MER, ou TUYAUX D'ORGUE, *Tubularia*

bularia marina purpurea, espece de coquillage, du genre des Vermisseaux de mer. L'arrangement de ces Tubes testacées est admirable ; chaque ver a son tuyau, & ce tuyau est adhérent à celui de son voisin, par le moyen d'une glu qui leur est commune, & qui sert à joindre leurs différens étages : *voyez* VERMISSEAUX DE MER.

ORHCETTA, nom donné, sur la Côte de Gênes, à une espece de Squille à tête large, de la grandeur d'une Langouste. On en prend peu du côté de Marseille, mais beaucoup sur les Côtes de Barbarie.

ORIGAN, *Origanum*, plante dont les Botanistes distinguent plusieurs especes : nous en citerons deux qui sont en usage, & qui se trouvent dans notre pays ; savoir, l'Origan commun, & le petit Origan.

1°. L'ORIGAN COMMUN OU GRAND ORIGAN, ou la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BATARDE, *Origanum vulgare*, est une plante qui croît non-seulement dans les pays chauds, mais aussi dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre & en France : on la trouve fréquemment aux lieux secs & exposés au soleil, dans les broussailles, le long des haies, & principalement sur les collines & les montagnes ; ses racines sont ligneuses, filamenteuses, traçant obliquement en terre : elles jettent plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, quarrées, velues : ses feuilles naissent des nœuds des tiges, opposées, (les plus grandes ressemblent à celles du Calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine), velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique : ses fleurs paroissent en été, elles sont comme en parasol aux sommités des tiges, dans des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets ; chaque fleur est en gueule & d'un rouge blanchâtre : il leur succede des semences très menues & arrondies. Cet Origan varie beaucoup par ses feuilles & par ses fleurs. Tragus observe que ces fleurs sont de trois sortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la derniere toute blanche. L'Origan commun, qui se trouve en Espagne, est préférable au nôtre.

2°. LE PETIT ORIGAN, ou la PETITE MARJOLAINE SAUVAGE, *Origanum minus*. Cette plante est assez rare,

excepté dans la Forêt d'Orléans, où elle est abondante : sa racine est ligneuse, roussâtre & fibreuse : sa tige est petite, ronde, haute de six à sept pouces, rameuse : elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente, même pour les vertus.

L'Origan est diurétique, hystérique, stomacal, & bon pour la tête : on en prend en infusion théiforme dans l'asthme & dans la toux violente : elle est utile dans les indigestions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux Nourrices. Son huile essentielle est excellente contre la douleur des dents causée par la carie ; on tampone le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur cesse bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles couleurs, contre la paralysie & les rhumatismes, notamment pour celui du col, appellé *Torticolis.*

ORIGNAC, espece d'Elan de l'Amérique : *voyez* Elan.

ORME, *Ulmus* : est un grand & gros arbre de futaie, connu aussi sous les noms d'*Ormeau*, *Ormille*, & *Arbre au pauvre homme.* On distingue plusieurs especes d'ormes qui different par les feuilles & par la nature de leur bois ; mais il y en a beaucoup qui ne sont que des variétés, ainsi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'orme, d'où il naît des arbres dont quelques-uns ont des feuilles aussi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main ; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles. On dit vulgairement que l'orme à larges feuilles est femelle, & que celui à petites feuilles est mâle, mais c'est improprement. Voici la description de l'orme ordinaire : sa racine est grosse, dure, & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre : son tronc est fort rameux, assez droit, couvert d'une écorce crevassée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & souple en dedans : son bois est robuste, dur, jaunâtre, tirant un peu sur le rouge : ses feuilles sont assez larges, ridées, veineuses, oblongues, dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuses : sa fleur, qui naît avant les feuilles au sommet des ra-

neaux, est un entonnoir à pavillon découpé : à cette fleur succede un fruit membraneux qui contient une semence blanche, douce au goût ; les Latins appellent cette graine *Samara*.

L'orme croît dans les champs & dans les plaines, en terre grasse & humide, proche des rivieres : il fleurit en Mars & Avril. C'est un arbre assez long à venir ; la voie la plus courte est de l'élever de rejettons qui sortent de ses racines, en pépinieres. Le tems le plus favorable de le planter, est au mois de Février : on peut greffer en écusson à œil dormant les especes qu'on aime davantage, sur celles dont on fait moins de cas. Ces arbres sont très propres pour faire des bosquets, des allées & de grandes avenues, qu'on appelle *Ormaies* ou *Ormoies* : nos anciens avoient ordinairement une Ormaie derriere leur maison pour leur servir d'abri, de vue, de promenade, & pour leur fournir le bois de chauffage & de charronage dont ils avoient besoin L'orme à petites feuilles convient le mieux pour les palissades : en Italie, où l'on n'a que des vignes hautes, on plante des ormes pour les accoler & les soutenir : c'est ce que les Latins ont nommé *Ulmus marita*, comme qui diroit *Orme marié* avec la vigne.

Il y a peu d'arbres qui souffre si facilement la transplantation, que l'orme : on le peut transplanter avec succès, même au bout de vingt ans On prétend que l'orme reprend de sa nature si aisément, que des personnes ayant semé des copeaux d'orme dans une piece de terre labourée, il en a poussé une grande quantité de ces arbres. Bradeley qui ne nie pas la possibilité du fait, dit dans ses observations physiques sur le jardinage, qu'il y a certainement des cas où des bourgeons, des feuilles, & même des racines fibreuses de plante, végetent & produisent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'orangers qui ont poussé des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit, en les enfonçant à moitié en terre : on a fait la même chose avec des feuilles de laurier thym. Revenons aux plants d'orme : on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre dans des trous fort larges & peu profonds Lorsque l'orme a douze ou quinze ans, on peut en couper les branchages tous

les cinq ans pour en faire des fagots ; à trente ans ils produisent le double & au de-là à proportion de leur crue, & si on en a beaucoup, on les ébranche par coupe reglée : depuis quarante ans jusqu'à soixante, ils sont dans leur force On fait ordinairement avec le bois d'orme des moyeux, des essieux, des jantes, des fleches, des canaux, des pompes, des moulins, les parties des vaisseaux qui sont toujours dans l'eau, &c. On débite ces pieces en grume.

L'on a observé que l'orme à feuilles très larges, & qui ne pousse point de rejets sur le tronc, ni sur les grosses branches, a le bois tendre & presque aussi doux que le noyer : l'autre espece d'orme aussi à larges feuilles, mais qui pousse beaucoup de branches, est tout rempli de nœuds : c'est le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

L'écorce de l'orme & ses feuilles sont remplies d'un suc mucilagineux & gluant, qui est propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ses racines contre toutes sortes de pertes de sang : on trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme, certaines vessies qui s'enflent jusqu'à la grosseur du poing, semblables en figure aux truffes ; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des pucerons verdâtres. Ces vessies ont été formées, dit Lemery, par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'orme au printems, & qui ont donné lieu au suc de la feuille de s'étendre ; les pucerons qui sont sortir de leurs œufs des moucherons, sont comme autant de masques qui couvrent de nouveaux moucherons ; ces vessies sont nuisibles à l'arbre, mais le baume qu elles renferment est très bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chutes : on passe ce baume naturel par un linge pour en séparer les pucerons. Les Paysans d'Italie & de Provence y font infuser les sommités de millepertuis ; la liqueur devient rouge & se conserve plusieurs années ; la plus vieille est la meilleure.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voyez* ORE1LLE DE MER.

ORMIN : *Horminum verum* : est une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la

sauge, & plusieurs la confondent avec l'*orvale*. Voyez *ce mot*.

L'Ormin a une racine ligneuse & fibreuse; ses tiges sont hautes d'environ un pied, rougeâtres, quarrées, velues & rameuses; ses feuilles sont opposées & lanugineuses, peu odorantes & d'un goût légerement amer: les sommités des branches sont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant sur le violet: ses fleurs, qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche; il leur succede des capsules qui contiennent des semences arrondies: toute la plante est détersive, résolutive & stomachique.

ORNE: nom donné à une espece de Frêne qui croît dans les forêts & sur les montagnes, & dont l'écorce est lisse & roussâtre. *Voyez* le mot FRÊNE.

ORNITHOGALE ou CHURLE, *Ornithogalum vulgare*: est une plante qui croît dans les haies & dans les bleds. Sa racine, qui est une bulbe en grappe, blanche & fibreuse, est empreinte d'un suc visqueux tirant sur l'amer; on la mange en guise d'oignon dans les lieux où elle se trouve: ses feuilles ressemblent un peu à celles du gramen, elles sont creuses & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur. La tige est haute d'un demi pied, & porte en son sommet plusieurs pédicules en maniere d'ombelle, qui soutiennent des fleurs disposées en rose, verdâtres en dehors, blanches en dedans; il leur succede des fruits arrondis, relevés de trois coins, & divisés intérieurement en trois loges qui renferment des semences noirâtres. En Médecine on se sert de la racine d'ornithogale pour exciter les crachats & les urines.

ORNITHOLITES: nom que l'on donne à des parties d'oiseaux pétrifiées: telles que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. celles que nous avons toujours vues sous ce nom, ne sont que des empreintes ou des incrustations.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *Ornithopodium*, est une plante qui croît dans les champs, tant avant qu'après la moisson, sur les collines, dans les prés arides & exposés au soleil, le long des chemins dans les sables. Sa racine est petite, blanche, simple, fibreuse, & un peu tuberculaire; elle pousse plusieurs petites tiges

grêles, rameuſes, preſque couchées à terre & velues; ſes feuilles ſont oppoſées : ſes fleurs ſont petites, légumineuſes & jaunâtres : il leur ſuccede des gouſſes courbées en faucilles, & réfléchies en haut, compoſées chacune de cinq, ſix, ou ſept pieces attachées bout à bout, & terminées par un ongle pointu. Ces ſiliques naiſſent deux ou trois enſemble, diſpoſées comme les griffes d'un oiſeau : on trouve dans chacune de leurs pieces une ſemence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin : priſe en décoction, elle eſt apéritive & excellente pour chaſſer les graviers des reins : pilée & appliquée en cataplaſme, elle convient pour les hernies.

OROBANCHE, *Orobanche.* Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales :

1°. La Grande Orobanche, *Orobanche major caryophyllum olens :* elle croît toujours au voiſinage de quelque autre plante dans les champs, entre les légumes, entre le lin, le chanvre, le fœnugrec, & dans les bleds proche le genêt. Ses racines ſont bulbeuſes, groſſes comme le pouce, arrondies, formées en cône, écailleuſes & noires en dehors, blanchâtres ou jaunâtres en dedans, tendres, empreintes d'un ſuc viſqueux & amer : en ſe ſéchant elles deviennent dures comme de la corne : elles pouſſent une tige haute d'environ un pied & demi, droite, arrondie, d'un rouge jaunâtre, velue fiſtuleuſe & fragile : elle ne porte que des feuilles avortées & ſpongieuſes, leſquelles ſe corrompent en peu de tems : ſes fleurs ſont velues, purpurines ou jaunâtres, odorantes; chacune d'elles eſt, ſelon M. Tournefort, un tuyau évaſé & taillé en maſque d'une maniere groteſque : à cette fleur ſuccede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de ſemences très menues & blanchâtres. C. Bauhin dit, que quand cette fleur naît contre le genêt commun, elle eſt verdâtre; mais ſi elle naît contre le genêt d'Eſpagne, elle eſt jaunâtre & plus grande. On mange l'orobanche comme les aſperges.

2°. La Petite Orobanche, *Orobanche ramoſa minor.* Sa racine eſt tubéreuſe, groſſe comme une aveline & fibreuſe ; ſes tiges ſont hautes d'environ demi

pied, plus menues & plus dures que celles de l'orobanche vulgaire. Ses fleurs sont disposées en épis. Elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente ; elle naît ordinairement entre le chanvre & les bleds.

L'Orobanche séchée & pulvérisée est propre pour la colique venteuse ; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros : on prétend que cette plante met le Taureau en rut quand il en a mangé : c'est pourquoi on la nomme aussi *Herbe de Taureau.*

OROBE ou ERS ou POIS DE PIGEON, *Orobus, seu Ervum verum*, est une plante dont on distingue plusieurs especes :

1°. L'OROBE VULGAIRE DES HERBORISTES, *Orobus vulgaris Herbariorum.* Cette plante se seme dans les champs en plusieurs Provinces de France pour la nourriture des bestiaux : elle croît aussi, naturellement, parmi les bleds en Espagne & en Italie. Sa racine est menue & blanchâtre ; ses tiges sont hautes d'un pied, anguleuses, très rameuses ; ses feuilles sont semblables à celles de la lentille, & rangées par paires le long d'une côte ; ses fleurs sont légumineuses, petites, purpurines, quelquefois blanches : elles sont succedées par des gousses longues d'un pouce, menues, pendantes, ondées, blanchâtres étant mûres, & contenant des semences semblables à de petits pois, d'un rouge brun, & d'un goût de légumes qui n'est, ni amer, ni désagréable.

Cette plante fleurit à la fin du printems, & sa semence est mûre en Juillet. C'est une nourriture très agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier : l'orobe se plaît en terre maigre & sablonneuse.

2°. LA PETITE ESPECE D'OROBE, *Ervum semine minore.* On l'appelle communément *Orobe de Candie* : elle ne differe de la précédente que par sa petitesse : on la cultive entre les choux.

3°. L'OROBE SAUVAGE, *Orobus sylvaticus* : ses fleurs sont purpurines bleuâtres, ses semences sont ovales, plus menues que celles de la vesce, un peu ameres : cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes.

La semence d'orobe est la seule partie de cette plante

qu'on emploie en Médecine : elle est résolutive, apéritive, & augmente le lait aux nourrices. Les anciens Médecins la réduisoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'asthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de disette ; mais il étoit de mauvais goût, & fournissoit peu de nourriture : aujourd'hui cette semence est une des quatre farines résolutives qu'on emploie si communément en Chirurgie.

OROBITES. *Voyez* au mot OOLITHES.

ORPHIE : poisson très commun sur les côtes de Normandie : on l'appelle *Eguillette* en Bretagne. Il est long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu & plus quarré ; sa peau est d'une couleur argentée bleuâtre ; sa chair est blanche, ferme, un peu seche & a un assez bon goût. Il est également bon à toutes sauces. L'Orphie n'a qu'une seule vertebre qui devient verte par la cuisson, & se détache aisément de la chair : il a sur le nez un avant-bec, qui est pour l'ordinaire d'une cinquieme partie de la longueur du reste du corps.

Voici la maniere de faire la pêche de ce poisson, qui dure depuis le mois de Mars, jusqu'en Juin plus ou moins, suivant la situation & l'exposition des côtes que ce poisson vient ranger, comme tous ceux de son genre qui nagent en troupes & par bandes. Les Pêcheurs se mettent la nuit quatre dans leurs bateaux ; l'un est placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les Orphies, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche est reçu ; ces instrumens ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de six pouces de haut & fort pressées ; la tête du rateau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les Pêcheurs voient les Orphies ou Eguillettes attroupées, ils lancent leurs dards & en prennent souvent plusieurs d'un seul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les Orphies. Les Pêcheurs qui sont les plus heureux ou les plus adroits en peuvent prendre jusqu'à douze ou quinze cens dans une seule nuit ; mais il faut qu'elle soit fort obscure, &

que le tems ſoit calme, ainſi que pour toutes les autres pêches qui ſe font au feu dans l'obſcurité de la nuit. *Diction. des Animaux*, T. *III*.

Tout le produit de cette pêche ne ſert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appas pour garnir les hameçons des lignes.

On donne auſſi le nom d'*Orphie* à un poiſſon qui ſe trouve aux Antilles, & qui reſſemble beaucoup à l'*Aiguille de mer*. Voyez *ce mot*. Il ſe jette quelquefois en l'air & fait des ſauts de trente pas de long : on prétend que ſi dans ce tems il rencontroit quelqu'un dans ſon chemin, il le perceroit de part en part ; ſa chair eſt d'un aſſez bon goût, quand il n'a pas mangé du fruit de *Mancelinier*. Voyez *ce mot* : ce qu'on reconnoît en lui voyant les dents blanches ; ſi elles ſont autrement, il eſt fort dangereux d'en manger. L'Orphie du Cap de Bonne-Eſpérance reſſemble preſque entierement à l'Orphie de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *Auri pigmentum* : eſt une ſubſtance minérale d'un jaune verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arſénicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes talqueuſes & dorées, & de veines ſpatheuſes, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant ſur le feu une legere flamme d'un bleu blanchâtre, accompagnée d'une fumée fort épaiſſe, & d'une odeur ſuffoquante de ſoufre & d'ail.

On trouve l'orpiment natif en morceaux de différentes groſſeurs, diſpoſés par lits, dans la Luſace, dans le territoire de Neuhſol, de Servie & du Piedmont, particuliérement dans la Turquie d'Aſie, dans la Myſie. Tout l'orpiment du commerce nous vient, par l'entremiſe de l'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Suede & d'Italie.

L'on trouve dans les boutiques une eſpece d'Arſenic jaune factice qui ſe fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arſénicale, qui contient plus ou moins de ſoufre, ſelon que la couleur en eſt plus ou moins vive : on l'appelle ou *Orpin pur* ou *Réalgar*. *Voyez* RÉALGAR.

On emploie l'orpiment à divers uſages, par la fuſion & par la ſolution, dans la peinture & dans la verrerie: mis en poudre, il prend le nom d'*orpin*; des Marchands de bois de couleur s'en ſervent pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin de les faire paſſer pour du buis. Cette ſophiſtication eſt dangereuſe & criminelle, en ce que des perſonnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devroit même le défendre en peinture: car non-ſeulement il altere les couleurs avec leſquelles on le mêle, & celles qui ſont dans ſon voiſinage, mais il en exhale ſouvent des odeurs pernicieuſes qui portent fortement à la tête, & influent certainement ſur la ſanté. Les Maréchaux en font entrer auſſi dans leurs onguens eſcarrotiques. On fait avec l'orpiment & la chaux, une liqueur dépilatoire qui eſt d'uſage chez quantité de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en ſervent dans la compoſition de leur *Ruſma* artificiel. *Voy.* RUSMA. L'Orpiment & la Chaux donnent une encre de ſympathie & une liqueur à éprouver le vin. *Voy.* le *Diction. de Chymie* & notre *Minéralogie.* On a banni l'orpiment de la Médecine comme un poiſon funeſte.

ORPIN, *Anacampſeros.* Cette plante également connue ſous les noms de *Repriſe*, de *Joubarbe des vignes*, de *Graſſette*, & de *Feve épaiſſe*, reſſemble à la joubarbe par ſa fleur, ſon fruit & ſes feuilles, qui ſont épaiſſes & ſucculentes: on l'en diſtingue cependant, parceequ'auſſitôt qu'elle pouſſe, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la Joubarbe ſe ramaſſent en des globules, qui reſſemblent à des yeux de Bœuf. La racine de l'Orpin eſt formée de tubercules charnus & blancs. Ses tiges ſont droites, rondes, ſolides, comme rameuſes, hautes de deux pieds: ſes fleurs ſont rougeâtres.

L'Orpin croît dans les lieux ombrageux & humides, ſur-tout le long des haies: on fait uſage de ſes racines & de ſes feuilles; elles ſont vulnéraires, conſolidantes; leur ſuc exprimé, appliqué extérieurement dans les plaies récentes, arrête le ſang, déterge les ulceres, les fait cicatriſer, excite la ſuppuration des tumeurs, & adoucit les douleurs des hémorrhoïdes.

Il y a une autre eſpece d'Orpin, qu'on appelle Or-

PIN ROSE, *Rhodia Radix*, parceque le goût & l'odeur de la rose se trouvent en sa racine, qui est grosse, tubereuse, inégale, blanche, charnue, succulente: on en fait usage pour guérir les maux de tête, & les taches qui viennent de coups de soleil. On nous envoie la racine séche, des Alpes. Elle pousse plusieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes. Les fleurs sont des bouquets en ombelles, disposées en rose, jaunâtres ou purpurines: il leur succéde des fruits ramassés en maniere de tête, & remplis de semences oblongues & pâles: cette plante croît aux lieux ombrageux.

L'Orpin doit être cultivé en terre grasse & à l'ombre, il se multiplie de semence & de plant enraciné.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le Commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge violet, parsemée de taches, comme marbrée. On en distingue deux especes: l'une qui est commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle est appellée *Perelle*, & se tire d'un lichen, espece de mousse qui croît sur les rochers. *Voyez* PERELLE: on la prépare avec la chaux & l'urine; nous l'appellons à Paris *Orseille d'Auvergne*, ou *Orseille de terre*. La seconde espece, qui est superieure en tout à la précédente, est appellée *Orseille d'Herbe*, ou *des Canaries*, ou *du Cap Verd*; on la prépare à Amsterdam, à Londres & même à Paris. Cette *Orseille d'Herbe*, qui est le *Lichen græcus polypoïdes tinctorius saxatilis*; *Cor.* 40, ou le *Fucus verrucosus*, *J. Bauh. & Inst. rei Herbar.* croît abondamment dans les Isles Canaries, sur les rochers qui sont les plus exposés à la mer. Les isles de la Gomere & de Fer produisent la plus excellente: elle est brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainsi que le porte le Mémoire de M. Porlier Consul, datté de Sainte Croix de Teneriffe, 29 Janvier 1731: il dit que dans une année ordinaire l'on recolte cinq cens quintaux d'Orseille à Teneriffe; quatre cens aux Canaries; trois cens à Fuerta ventura; trois cens à Lansarotta; autant à la Gomere & huit cens à l'isle de Fer, ce qui produit deux mille six cens quintaux d'Orseille Afriquaine. Il en vient aussi de l'isle de Candie, qu'on nomme *Alga tinctoria.*

M. de Tournefort, d'après J. Bauhin, la met dans le genre des *Fucus*.

Les Orseilles de Teneriffe, de Canaries & de Palêne, sont affermées, pour le Roi d'Espagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730, on donna quinze cens piastres pour cette ferme, sans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres isles appartiennent à des Seigneurs qui en tirent aussi un bon parti. Dans les années de disette, l'on recolte une plus grande quantité d'Orseille que ci-*dessus*, parceque c'est tout le gagne-pain des pauvres de ce pays; c'est depuis 1725, que l'Orseille est devenue chere; des Négocians de Londres l'acheterent jusqu'à quatre *livres* sterling le quintal.

Les isles de Madere, de Porto-Sancto, & les Sauvages, produisent aussi de l'Orseille. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaisseau Anglois, venant des isles du Cap Verd, apporta à Sainte-Croix un sac d'Orseille pour montre, & communiqua son secret aux Espagnols & aux Génois: l'année suivante, en Juillet, ces Nations envoyerent aux mêmes isles un bateau, sur lequel ils mirent huit Espagnols accoutumés à faire la cueillette de l'Orseille; ils aborderent aux isles de Saint Antoine & de Saint Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent si prodigieusement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cens quintaux: elle y étoit si abondante que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piastre *par* quintal. Elle sembloit d'abord préférable à celle des Canaries, mais on a cessé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on recolte aux Canaries.

M. Hellot, Membre de l'Académie des Sciences, homme très connu des Savans par ses Ouvrages utiles, dit, dans son *Traité de la Teinture des laines*, que les Ouvriers font un mystere de la préparation de cette plante; mais on la trouve, dit-il, assez bien détaillée dans un Traité d'Antoine-Pierre Micheli, intitulé *Nova plantarum genera*, imprimé en latin, *in*-4°, à Florence, en 1729, p. 78. Voici l'extrait que nous en traduisons.

Des ouvriers de Florence appellent l'Orseille *Rocella* ou *Orcella* ou *Raspa*: ils ont l'art de tirer de cette

plante non-seulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en servent pour colorer la laine, la soie, &c. Pour cette opération, ils réduisent la plante en une poudre fine, & la passent par un tamis; ensuite ils l'arrosent légerement d'urine vieille, d'homme, (*nam mulieris perniciosa habetur.*) Ils remuent plusieurs fois ce mélange dans le même jour, en y jettant à chaque fois, pendant plusieurs jours, un peu de soude en poudre, jusqu'à ce que la matiere fournisse une couleur colombine. C'est alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en observant de garnir la surface, ou d'urine, ou d'une lessive de chaux, ou de gypse; tel est l'*Oricello* ou *Orseille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'Orseille dans un petit livre Italien, intitulé *Dell 'arte tintoria ou plitto*. C'est un petit *in*-12. A la pag. 210 on trouve cette préparation.

Prenez une liv. d'Orseille du Levant bien nette; ayez soin de l'humecter avec de l'urine (M. Hellot dit qu'il faut qu'elle soit demi putréfiée), du salpêtre, du sel gemme, du sel ammoniac, de chaque deux onces. Faites un mélange du tout après l'avoir pilé, & laissez-le macérer pendant douze jours; ayant soin de l'agiter de tems-en-tems, jusqu'à ce que le mélange soit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potasse pilée, & une livre & demie de vieille urine; laissez reposer encore la matiere pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enfin deux gros d'arsenic en poudre: alors la matiere, ayant bien fermenté, sera en état de servir à la teinture.

Il paroît que M. Hellot, dans son art de la teinture, a imité, en quelque façon, ce procédé: il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge (cachée dans l'Orseille) par un volatil urineux, excité par un alkali terreux, c'est-à-dire, qu'il lui a suffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réussi de même, ou à peu de chose près, sur l'Orseille de terre, appellée *Perelle d'Auvergne.*

On reconnoît la bonté d'une Orseille préparée, en

mettant un peu de cette pâte liquide sur le dos de la main, & la laissant sécher; ensuite on lave cette tache avec de l'eau froide: si elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de sa couleur, l'on doit juger & conclure que l'Orseille est en état de réussir; aussi les Teinturiers veulent que la teinture de l'Orseille se tire en deux fois.

M. Bernard de Jussieu nous a appris que le *Lichen saxatilis tinctorius*, n'est pas la seule plante de ce genre dont on puisse préparer l'Orseille; il en a rapporté de la forêt de Fontainebleau qui ont pris la couleur pourprée avec la chaux & l'urine: c'est une expérience facile à faire sur celles qui peuvent se convertir en Orseille; il suffit d'enfermer, dans un petit bocal, la plante, & de l'humecter d'esprit volatil de sel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux premiere, avec une pincée de sel ammoniac: au bout de quatre jours, la liqueur sera rouge; & en s'évaporant, la plante se chargera de cette couleur; sinon il n'y auroit rien à espérer.

Nous terminerons cet article intéressant pour les Arts, en disant: que l'on préfere l'*Orseille des Canaries* à celle d'Auvergne; car, quoiqu'elle soit plus chere, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre; d'ailleurs sa couleur est infiniment plus belle, & ne se ternit point. C'est un beau gris de lin, tirant sur le violet d'amaranthe; couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c.

ORTHOCÉRATITES, *Orthoceratiti*, est le nom que les Naturalistes donnent à des pierres cloisonnées, cylindriques, tantôt droites, tantôt recourbées ou arquées à une de leur extrémité, comme une pomme de canne en bec de corbin. On distingue extérieurement des articulations; & dans l'intérieur, ces tuyaux, quoique remplis, sont séparés par chambres ou cloisons comme les nautiles. Ces cloisons, qui sont comme autant de calotes empilées les unes dans les autres, sont percées par un petit siphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre, quelquefois par le milieu, plus souvent par les côtés. Ces tuyaux, qu'on trouve toujours fossiles, & légerement altérés & mutilés, sont communément remplis de la même terre, où il se trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nétoyer, on apperçoit alors les

cellules & le siphon : pour cela, on les met macérer quelque tems dans l'eau, qu'on charge peu-à peu de vinaigre, qui détache ou dissout la partie terreuse ou sableuse. On peut aussi reconnoître la structure intérieure des Orthocératites, en les faisant scier longitudinalement. On donne à ces Orthocératites le nom de *Tuyaux cloisonnés*, lorsqu'ils sont droits ; & celui de *Lituites*, quand ils sont arqués. Ceux qui sont applattis ou comprimés, de maniere à représenter des queues de crabes, sont appellés *Queue de crabe.* Tout annonce que l'Orthocératite est une espece de coquillage chambré & fossile.

ORTIE, *Urtica.* Plante dont on distingue plusieurs especes : nous rapporterons ici celles qui sont d'usage en Médecine.

1°. La GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE ou VULGAIRE, *Urtica urens maxima.* Cette plante croît presque par-tout en abondance, particulierement aux lieux incultes & sablonneux, dans les haies, dans les fossés, contre les murailles, dans les bois mêmes, & dans les jardins : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds, quarrées, cannelées, roides, couvertes d'un poil très piquant, creuses & rameuses. Ses feuilles sont opposées, oblongues, pointues & dentelées, également garnies de poils piquans & brûlans. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges & des rameaux, & dans les aisselles des feuilles, disposées en grappes branchues : chacune d'elles est à plusieurs étamines, soutenues par un calice à quatre feuilles, de couleur herbeuse. Ces fleurs ne laissent aucune graine après elles.

L'on distingue les Orties, comme le Chanvre, en mâle & en femelle. L'Ortie mâle porte, sur des pieds qui ne fleurissent point, des capsules pointues, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, qui contiennent chacune une semence ovale, applatie & luisante. L'Ortie femelle ne porte que des fleurs, & ne produit aucun fruit : ce qui est une maniere de parler, usitée seulement chez le vulgaire ; car les Botanistes appellent proprement *Fleurs mâles*, celles qui ne sont point suivies de graines, & *Fleurs femelles* celles qui en sont suivies.

L'Ortie fleurit en Juin, & sa graine se mûrit en Août.

Ses feuilles se flétrissent chaque hiver, mais sa racine ne périt point : elle repousse de nouvelles feuilles dès le premier printems. Excepté la tige, toute la plante est d'usage en Médecine : de ses tiges on peut aussi faire de la toile, comme l'on en fait de celles de chanvre. M. Linnæus dit qu'au printems l'on fait cuire ses jeunes pousses avec les légumes. Cette espece d'Ortie varie quelquefois par la couleur de ses tiges, de ses racines & de ses feuilles : on l'appelle alors *Ortie rouge*, *Ortie jaune* ou *panachée*.

2°. La Petite Ortie ou Ortie griesche, *Urtica urens minor*. Elle croît fréquemment le long des maisons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins potagers, où elle se renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver. Ses tiges sont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues; ses feuilles très découpées. Ses fleurs, tant mâles ou stériles, que femelles ou fertiles, naissent toutes sur le même pied.

3°. L'Ortie Romaine, ou Ortie Grecque, ou Ortie male, *Urtica Romana*. Cette plante, qui est aussi annuelle, croît en toutes sortes de pays; cependant elle est plus rare que les deux especes précédentes. On la seme, pour l'agrément, dans les jardins : sa tige est haute de quatre ou cinq pieds, ronde, foible, rameuse, & garnie de poils qui causent beaucoup de mal quand on les touche. Les feuilles & les fleurs sont comme les précédentes : il succede aux fleurs de celle-ci, des globules ou pilules vertes, qui sont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & composés de plusieurs capsules qui s'ouvrent en deux parties, & renferment chacune une semence ovale, semblable à de la graine de lin : elle fleurit en Juin, & sa graine est mûre en Août.

Les Latins ont nommé cette plante *Urtica*, *ab urere*, brûler, parceque l'Ortie est couverte d'un poil très fin, roide, pointu, qui, s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénetre, & fait sur leurs nerfs la même impression de douleur, que si la partie avoit touchée par le feu. Elle y excite aussi-tôt une chaleur vive, des pustules, & des démangeaisons importunes; à quoi l'on peut

peut remédier, dit Parkinſon, avec le ſuc de la plante même.

Hook a découvert au miſcrocope, que la baſe des piquans de l'Ortie eſt une véſicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuſe, & que la pointe eſt une ſubſtance très dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur. Il faut que Langius n'ait pu trouver un microſcope, tel que celui de Hook, puiſqu'il n'a pu appercevoir ces ſortes de véſicules, ni les cavités ou trous des Orties.

Les feuilles des Orties dont on vient de parler, ont un goût fade & gluant, & un peu ſtyptique. Le ſuc d'Ortie dépuré, arrête le crachement de ſang, l'hémorrhagie du nez, & le flux des hémorrhoïdes : il convient auſſi pour la dyſſenterie & pour les fleurs blanches. Les tendrons d'Ortie cuits, purifient le ſang : la racine d'Ortie confite, eſt un bon remede pour la jauniſſe & pour la vieille toux. Le cataplaſme d'Ortie eſt émollient & réſolutif, & ſoulage les gouteux. Pluſieurs Médecins praticiens recommandent auſſi, comme un bon remede contre la ſciatique & la paralyſie, de frapper les parties affligées juſqu'à rougeur avec un paquet d'ortie, & de les laver enſuite avec du vin chaud. Paſſons à quelques autres eſpeces d'Orties différentes, & qui ſont auſſi d'uſage en Médecine.

4°. L'Ortie morte, blanche, ou Ortie qui ne pique point, *Urtica iners*. On trouve cette plante dans les lieux incultes ; ſes rejettons ſont nombreux & rampans. Ses tiges ſont longues, quarrées & moins groſſes vers la terre ; branchues, entre-coupées par quelques nœuds, purpurines en leur baſe ; le duvet de leurs feuilles ne fait point de mal : ſes fleurs ſont verticillées, petites, blanches, & formées en gueule ; les ſommets des étamines ſont bordés de noir, & ne repréſentent pas mal un 8 de chiffre. A chaque fleur paſſée, ſuccedent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luiſantes, tombant d'elles-mêmes, quand elles ſont mûres.

Toute la plante a une odeur diſgracieuſe. Les Médecins modernes recommandent cette eſpece d'Ortie pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les

tumeurs & les duretés de la rate, & sur-tout pour arrêter les hémorrhagies de la matrice, & pour consolider les plaies ; on fait usage de ses sommités fleuries, en infusion théiforme.

Il y a une autre espece d'*Ortie morte à fleurs purpurines*, qui ne differe de la précédente que par sa couleur rougeâtre.

5°. L'ORTIE MORTE PUANTE OU GALIOPSE, ou ORTIE ROUGE, *Lamium purpureum*. Sa racine n'est pas rampante : ses tiges sont garnies d'une ou deux paires de feuilles presque nues. Ses fleurs sont purpurines, & ses graines triangulaires & brunâtres.

Toute cette plante a une odeur fétide & désagréable, & vient dans les lieux incultes : elle est vulnéraire, résolutive, adoucissante, & propre à déterger les ulceres putrides. L'on donne aussi le nom d'*Ortie-pied-de-poule* à une sorte d'Ortie rouge, annuelle & des jardins

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, *Urtica marina*. On donne, assez improprement, ce nom à certains corps marins, dont on distingue deux especes ; savoir, les *Orties marines fixes* & les *Orties errantes*.

Les premieres sont appellées *Fixes*, de la lenteur de leur mouvement progressif : on diroit qu'elles sont immobiles ; l'on en trouve beaucoup sur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *Culs de chevaux* ; on les nomme *Culs d'âne* sur les côtes de Normandie. M. de Réaumur dit, dans un *Mém. de l'Académie des Sciences*, *année* 1710, *pag.* 466, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur est commun avec une plante terrestre, puisqu'ils retracent une image de la figure, que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonstances. Cet Académicien dit que ces Orties ne causent point de démangeaisons cuisantes à ceux qui les touchent, comme on l'a prétendu ; que ces corps marins sont de véritables animaux bien organisés, susceptibles de sentiment, quand on les touche, qui attrapent des poissons & des coquillages pour s'en nourrir.

Quoique ces Orties prennent successivement quantité de figures différentes, on peut cependant dire qu'en

général elles ont extérieurement la figure d'un cône tronqué ; leur base est très fortement appliquée sur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres, & de couleur de rose. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres sur les parages de l'Isle de Ré, & sur la côte de Plugastel au-delà de Brest. Dans quelques Orties, ces couleurs paroissent par-tout sur la surface ; dans d'autres, elles sont mêlées par raies ou par taches, distribuées d'une maniere très agréable : on en trouve aussi dans les fentes des rochers qui bordent la mer ; elles ressemblent à une grande chevelure.

2°. Les ORTIES ERRANTES. Celles-ci n'ont de commun que le nom avec les précédentes : on les appelle *Orties détachées* ou *Orties errantes*, &c. Mais M. de Réaumur dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, il les appelleroit *Gelée de mer* ; nom qui effectivement caractérise si bien la substance dont elles sont formées, qu'il vaut seul une petite description pour aider à les reconnoître. Leur chair, leur ensemble, a la consistance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau, les Gelées marines remuent avec assez de vitesse ; mais jettées à sec sur la grève, elles paroissent sans aucune action.

Sur les bords de la Méditerranée, les Gelées de mer se nomment *Capello di mare* (*Chapeau de mer*). Rondelet dit que c'est un masse spongieuse, ronde, creuse, & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge ; par cet endroit, elle ressemble à un Chapeau ; l'autre partie ressemble aux pieds des poulpes ; elle en a, dit-il, huit, gros & quarrés dans leur commencement, & qui finissent en pointe ; on en trouve aussi qui n'en ont que quatre. Son corps est fort transparent, & d'un luisant à éblouir : nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux Isles d'Hyeres. Si on les manie long-tems, elles causent une petite démangeaison aux mains : il paroît que M. Linnæus regarde la Gelée de mer, comme une espece de *Meduse*. Voyez *ce mot*.

ORTOLAN, *Hortulanus*, est un oiseau de passage, très connu par l'excellence de sa chair : on en distin-

lides & très séches, entrelacées les unes dans les autres, incapables de flexibilité, & servant de base, de soutien d'appui ; d'attache, de passage, de rempart, de borne & de défense à toutes les parties qui les environnent.

La charpente de l'Os, appellée *Fulchrum*, n'a pas de solidité par elle-même ; elle est cartilagineuse, poreuse, on diroit d'un réseau dont les mailles & tous les intervalles sont remplies d'une matiere calcaire. Si l'on prend l'Os de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde, qu'on le dépouille bien de ses chairs, l'on pourra alors le couper par tranches aussi facilement que les cornichons du cerf, qui s'endurcissent aussi par la suite. Ces Os, tendres comme les cornichons, sont flexibles ; ils se consument entierement dans le feu : ils ne font point d'effervescence avec les acides ; mais dès que des sucs, chargés de parties calcaires, ont commencé à se déposer dans les pores de ces Os, alors ils prennent de la consistance, de la solidité, & de la dureté. Si l'on expose des Os à l'action du feu, la partie cartilagineuse brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées. Que reste-t'il ? une terre blanche, calcaire, soluble dans les acides. Si l'on se contente d'enlever seulement par l'ustion, le gluten animal, qui masque les surfaces de cette terre, l'acide y aura également prise, & la détruira ; de sorte que l'Os qui étoit dur, peut ensuite redevenir mol, être replié & chifonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des Os des animaux, qui a un rapport assez immédiat avec les madrepores & les coquilles, & la maniere de les ramollir par une partie d'esprit de nitre fumant, affoibli par six parties d'eau commune (opération qui est due à M. Hérissant de l'Académie des Sciences) ; par cette théorie, dis-je, l'on peut concevoir l'ossification & le ramollissement des Os.

M. de Haller a donné aussi deux Mémoires sur la formation des Os, fondés sur des expériences. On y voit avec plaisir, la structure organique de ces corps, qui commencent par être une colle, qui deviennent cartilage, & qui finissent par être un Os.

De la glu au cartilage, dit M. de Haller, le passage

eſt prompt & facile, il paroît qu'il ne faut qu'un degré de ſolidité de plus; mais du cartilage à l'Os, la marche eſt plus longue & plus obſcure; il faut former des fibres, des lames, des alveoles, des vaiſſeaux, de la moëlle, & douer le cartilage de toutes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a gueres, ſelon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer, dans le cartilage, les changemens qui le transforment en Os. La nature oſſeuſe ſe déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales, & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage: le noyau oſſeux eſt une nouvelle preuve de l'influence des arteres ſur l'oſſification; ces arteres naiſſent du milieu de l'Os & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas oſſeux, il faut l'attribuer à la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, toujours trop fins pour admettre les particules du ſuc oſſeux.

Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les Os des animaux? Les dents, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des eſpeces d'Os, en fourniſſent un exemple; il nous ſuffira de citer celles du Cachalot, de l'Elephant, du Narhval, de la Lamie, du Lion, de la Dorade, de la Vache marine, du Crocodile, du Marſouin, & celles de l'Homme.

Peut-être que ſi les cornes du Bœuf, du Bouc, &c. euſſent été remplies de ſucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celles du Cerf, de l'Elan, du Chevreuil, qui ſont des eſpeces d'Os. Ne pourroit-on pas en dire autant des ongles des Oiſeaux & des Quadrupedes?

Dans la tête de la Sêche, de la Carpe, de l'Aloſe, du Merlan, dans le cœur du Cerf, & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une ſinguliere variété d'Os: il y a quelques poiſſons, tels que l'Orphie, dont les Os verdiſſent par la cuiſſon: les os des cruſtacées, animaux que l'on ne peut gueres s'empêcher de regarder comme couverts d'une eſpece d'Os, deviennent rouges par une ſemblable cuiſſon: les Os des quadrupedes & des volailles, même l'ivoire, ſe ramolliſſent & deviennent friables, en les faiſant bouillir dans un vaſe fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne ſont pas les Os dans les beſoins de la vie ? Sans parler de ceux qui ſont, dit-on, utiles en Médecine ; tels que ceux du talon & du cœur du Cerf, l'Os de la Séche, celui du crâne humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme aſtringens, anti-épileptiques, alexipharmaques, &c. les Os ſont employés par les Tablettiers, pour faire des touches d'épinettes, des ſpatules, des peignes, des jettons, & quantité d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'ivoire. L'Os de Séche, connu ſous le nom de *Biſcuit de mer*, ſert aux Oiſeliers pour amuſer les Serins, & à quelques Fondeurs, qui en mettent dans la compoſition de certains moules où ils coulent des métaux : les Os de Mouton calcinés, donnent une poudre dont les Diamantaires ſe ſervent pour dégraiſſer leurs pierreries : enfin, l'Os du Bœuf, qui ne ſembloit être qu'une matiere de rebut, & ſeulement propre aux Cordonniers pour polir la ſemelle de leurs ſouliers, vient d'être employé avec ſuccès, comme un moyen de ſubſiſtance pour les Pauvres, & même pour les Riches dans un tems de diſette. C'eſt en employant ces Os cruds ou cuits, que la Société Litteraire de Clermont-Ferrand a, ſinon appris, au moins rectifié l'Art utile d'en faire des bouillons gras, très bons, très nourriſſans, de la gelée, & de les réduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. *Voyez* ſon *Mémoire ſur l'uſage économique du Digeſteur de Papin*, *ann.* 1761.

Les tablettes de bouillon oſſeux, peuvent auſſi ſervir de coulis de viande, elles ne reviennent pas à un ſol chaque : cependant une tablette eſt la doſe d'un excellent bouillon, ou d'un potage très ſain, pour une perſonne.

Dans les animaux, les Os compoſent preſque tout le volume : réunis enſemble, ils portent le nom de *Squelette*, lequel eſt l'image de la corformation de l'animal. Prenons pour exemple celui de l'Homme : quelle ſtructure merveilleuſe ! quel appareil d'Os ! chacun a ſon uſage connu. La plupart des Brutes ont, pour ainſi dire, une charpente ſemblable au Squelette de l'Homme : ceci étant, on les pourra comparer dans l'Hiſtoire des Os du Corps humain, que nous allons donner.

Description du Squelette de l'homme.

Nous disons que le squelette est l'assemblage de tous les os du corps humain : on le divise en tête, en tronc & en extrémités : la tête comprend le crane & la face.

Le crane est une boîte osseuse, arrondie, un peu ovale, formée de huit os, qui sont le coronal ou frontal, l'occipital, les deux pariétaux, les deux temporaux, le sphénoïde & l'ethmoïde. On regarde communément les six premiers comme les os propres du crâne, & les deux derniers, comme communs au crâne & à la face. Ces os sont plus durs à la surface, que dans le milieu de l'épaisseur : c'est ce qui les fait distinguer en deux tables, l'externe & l'interne, & en partie moyenne appellée diploé, qui est d'une substance spongieuse.

La face est formée de l'assemblage de plusieurs pieces qu'on renferme sous deux principales, appellées mâchoires, dont l'une est supérieure & l'autre inférieure. La mâchoire supérieure est immobile & composée de 13 os, savoir de deux os maxillaires, qui sont les plus grands, & sont proprement la mâchoire supérieure ; de deux os propres du nez, de deux os de la pomette, des deux os unguis, des deux lames inférieures du nez, des deux os du palais & du vomer, à quoi il faut ajouter seize dents : savoir quatre incisives, deux canines ou œilleres & dix molaires. La mâchoire inférieure est faite d'un seul os, qui contient aussi seize dents, quatre incisives, deux canines & dix molaires.

Le tronc peut être divisé en trois parties, une commune appellée l'épine; & deux propres qui sont le thorax ou la poitrine, & le bassin.

L'épine est une colonne osseuse composée de vingt-quatre vertebres, distinguées en cervicales, en dorsales & en lombaires, & de l'os sacrum à l'extrémité duquel se trouve joint un autre os appellé coccix.

Le thorax ou la poitrine est formé 1°. par vingt-quatre côtes, douze de chaque côté, dont on appelle les sept supérieures vraies, & les cinq inférieures fausses, 2°. par le sternum qui est ordinairement composé de deux pieces : 3°. & par les vertebres dorsales.

d'Allemagne : on prétend que prise intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus ; mais toute sa propriété ne consiste gueres que dans les préjugés.

OSTÉOLITHES ou OS PÉTRIFIÉS. En général on donne ce nom à des Os d'animaux qu'on retire de la terre, & qui sont plus ou moins altérés : il y en a qui peuvent recevoir le poli ; quelques-uns sont colorés ; d'autres sont calcinés : on en trouve des exemples dans les Turquoises, l'Unicorne fossile, les Glossopètres, les Os humains, ceux d'oiseaux & de quadrupedes. On reconnoît souvent à quelle espece d'animaux ces os ont appartenu : on trouve quelquefois des arrêtes de poissons très-bien conservées, sur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matieres marines.

OSTRACITE, *Ostracites*. On appelle ainsi toutes les especes d'huitres fossiles, parmi lesquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogue marin, telles que les Gryphites, la Corne d'Ammon, &c. Quantité d'Ostracites font encore effervescence avec les acides ; & d'autres sont, en quelque sorte, assez pétrifiés & assez durcis pour faire feu avec le briquet : on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires.

Les anciens Métallurgistes ont aussi donné le nom d'*Ostracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie. *Voyez* CADMIE.

OUACAPOU, arbre de la Guyane, qui a les mêmes propriétés & usages que l'*Ouapa*. *Voyez ce mot.*

OUAILLE, arbre qui croît dans la plaine & sur les hauteurs de la Guyane, & qui sert à faire des canots & des bois de bâtiment ; celui des montagnes est rouge, & celui des plaines est blanc.

OVAIRE ou ŒUFS DE PIERRE : *voyez* OOLITHES.

OUANDERONS, nom donné aux singes du Ceylan ; il y en a en grande abondance, & de diverses especes ; les uns sont grands comme nos épagneuls ; ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards sauvages ; il y en a aussi dont la barbe & le corps est couleur d'écarlate pâle ; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons : d'autres qui se nomment *Rilloüre*, sont sans barbe, mais leur visage est blanc, &

leurs cheveux se partagent comme ceux de l'homme : cette espece de Singe fait beaucoup de tort aux grains. On lit dans l'*Hist. génér. des Voy. T. VIII*, *p. 546*, *Edit. in-12*, que les Chingulais estiment autant la chair de ces especes de Singes, que celle de chevreuil.

OUANGUE ou OUANGLE : *voyez* Sesame.

OUAPA est l'orobe en arbre qui croît en Guyane dans les terres grasses : il est tortueux, & souvent creux ; mais il est utile pour divers ouvrages : on en fait des fourches & des piquets qu'on employe au soutien des terres. On s'en sert dans le Pays avec le plus grand succès pour le pilotis, parcequ'il se conserve dans l'eau & dans la vase. *Mais. Rust. de Cay.*

OUAROUCHI est l'arbre de suif de la Guyane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé, sous le nom d'*Arbre de suif* de la Chine : celui de Cayenne est laiteux, & passe pour un figuier : sa graine, qui est jaune, de la figure d'une muscade, & de la grosseur d'une noisette, est couverte d'une petite pellicule, qui renferme son amande : c'est de cette amande grattée, lavée & pilée, qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere jusqu'à ce qu'elle se couvre d'humidité & d'une espece de fumée : on la met alors à la presse, & il en sort le suif qui se fige : on le fait rebouillir le lendemain, on le passe dans un linge, ensuite on le jette dans un moule. L'on recolte la graine en Mars, temps où elle tombe ; on la laisse sécher pendant deux ou trois jours avant que de la mettre en œuvre.

Le lait qu'on fait sortir de l'arbre, en l'entaillant, est un remede contre les vers auxquels les enfans sont sujets : on fait prendre cette matiere laiteuse avec de l'huile & du citron.

OUASSACOU, arbre de la Guyane auquel on donne des coups de hache, pour en faire sortir le lait, prenant garde qu'il n'en saute dans les yeux, à cause de sa vertu corrosive : on prend autant d'eau que de lait, que l'on brasse avec un peu de vase ; on met le tout dans une feuille, ou linge qu'on laisse tremper dans les fosses à prendre du poisson : la subtilité du poison est telle, que ce poisson, enivré de cette façon, paroît sur le champ sur l'eau : il faut même éventrer ce poisson

aussi tôt après, car il se gâte en très peu d'instans. *Maisf Rust. de Cayen.*

OUATTE ou HERBE DE LA HOUETTE : *voyez* APOCIN.

OUAYE, plante de la Guyane, appellée ainsi du nom de la Nation Indienne des Ouayes, où elle a été d'abord connue ; elle est fort rare en Guyane, & ne vient que dans les endroits qui lui sont propres ; on en garnit les chapeaux de paille contre la pluie. La tige sert de bois de méche, ou d'amadoue : son corps, dont la couleur est brune, fait des cannes très propres, partagées de nœuds : sa feuille sort de terre, elle est platte, courte, en éventail, & formée comme celle du Latanier : ses feuilles sont les meilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maisons ; elles durent très long tems, sur-tout quand elles sont employées par les Indiens : le feu n'y fait que son trou, & ne se communique pas au reste.

OUCLE, est une liane grosse & épineuse fort commune à la Côte de Mahury : on peut s'en servir pour faire des cercles de bariques.

OVIPARE : *voyez au mot* VIVIPARE.

OULEMARY, est un des grands arbres du pays de la Guyane ; sa feuille est luisante, & ressemble à celle du Citronnier. Il est revêtu d'une écorce brune, épaisse de près d'un pouce. Le dedans se sépare en plusieurs feuillets roussâtres, unis, minces comme les feuilles du Balisier, & sur lesquelles on peut écrire comme sur du papier. M. de Préfontaine dit qu'il se souvient que ce fut par un feuillet de cet arbre, sur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock est pris*, qu'on apprit en 1745 à Cayenne la prise du Fort d'Oyapock : cet Indien, qui étoit alors à Oyapock, trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

Ces feuillets servent aux Indiens à un autre usage ; ils roulent dedans, le plus serré qu'ils peuvent, une feuille de tabac, & en font ainsi ce qu'on appelle aux Isles une *Cigale*, ce qui leur sert de pipe. *Maisf. Rust. de Cayen.*

OURDON, espece de plante qu'on nomme aussi *petit Senné*, & dont les feuilles se trouvent quelquefois dans les balles de senné qu'on envoie en Europe : souvent ce n'est que du plantain séché & brisé.

OURS,

OURS, *Urſus*, eſt un animal quadrupede & ſauvage d'une ſtructure informe par lui-même, & qui nous le paroît encore davantage, parcequ'il eſt couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de ſon corps; ſa tête a quelque rapport à celle du Loup par la forme & la poſition oblique des yeux; les pieds de devant de l'Ours poſent ſur la terre juſqu'au poignet, & les pieds de derriere juſqu'au milieu de la plante; ſon garot paroît fort élevé, parcequ'il eſt couvert d'un poil long & hériſſé; ſa queue a peu de longueur, & ſes pieds de devant ſont un peu tournés en dedans.

L'Ours, dit M. de Buffon, a le ſens de la vue, de l'ouie & du toucher très bons, quoiqu'il ait l'œil très petit, relativement au volume de ſon corps, les oreilles courtes, la peau épaiſſe, le poil fort touffu: il a l'odorat excellent, & même plus exquis qu'aucun autre animal; car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue: on y compte quatre rangs de plans de lames oſſeuſes, qui, ſéparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, multiplient prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir les impreſſions des odeurs. Il a les bras & les jambes charnus comme l'homme; il a cinq orteils aux pieds de derriere; le plus gros doigt eſt en dehors de cette eſpece de main, au lieu que dans celle de l'homme, il eſt en dedans; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains, comme aux pieds; les ongles ſont noirs & fort durs. Il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens: mais ces vraiſemblances groſſieres avec l'homme ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui ſont aſſez généralement connus, ſur lequel les Auteurs d'Hiſtoire naturelle aient autant varié que ſur l'Ours: leurs incertitudes, & même leurs contradictions m'ont paru venir, dit M. de Buffon, de ce qu'ils n'ont pas diſtingué les eſpeces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'Ours de terre avec l'Ours de Mer, appellé communément *Ours blanc*, *Ours de la Mer glaciale*; ce ſont des animaux très différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes na-

turelles : ensuite il faut distinguer deux especes dans les *Ours terrestres*, les *bruns* & les *noirs*, lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appetits naturels, ne peuvent être regardés comme des variétés d'une seule & même espece, mais doivent être considérés comme deux especes distinctes & séparées. De plus, il y a encore des Ours terrestres qui sont naturellement blancs, & non point par la rigueur du climat qui les fasse blanchir dans l'hiver, comme les hermines ou les lievres.

Quoique ces Ours ressemblent aux Ours de mer par la couleur, ils en different par tout le reste, autant que les autres Ours. On trouve ces especes d'Ours dans la grande Tartarie, en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres Provinces du Nord.

C'est dans les Alpes que se trouve assez communément l'*Ours brun*, & rarement l'*Ours noir*, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des Pays septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* est féroce & carnassier : le *noir* n'est que farouche, & refuse constamment de manger de la chair ; celui-ci est si friand de miel & de lait, lorsqu'il en rencontre, qu'il se laisseroit plutôt tuer, que de lâcher prise. Suivant le témoignage de M. du Pratz, on les voit à la Louisiane descendre en troupes des montagnes couvertes de neige ; pressés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes carnassieres refusent de manger. Il y a en Savoie, & aussi en Canada des *Ours rougeâtres* qui sont aussi carnassiers que les Loups.

Les *Ours noirs* n'habitent guères que les Pays froids ; mais on trouve des Ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les Régions du Midi. Ils étoient communs chez les Grecs ; les Romains en faisoient venir de Libye, pour servir à leurs spectacles : on trouve des Ours dans tous les Pays déserts, escarpés, ou couverts ; on n'en trouve point dans les Pays bien peuplés, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'Ours, selon M. de Buffon, est non-seulement sauvage, mais solitaire : il fuit par instinct toute société ; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès ; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent

à la vieille nature : une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le tems dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile ; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines : cependant il n'est point engourdi, ni privé de sentiment, comme le Loir ou la Marmotte. Mais, comme il est naturellement gras, & qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, tems auquel il se recele cette abondance de graisse lui fait supportor l'abstinence, & il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé.

On prétend que c'est environ au bout de quarante jours que les mâles sortent de leurs retraites ; mais que les femelles y restent quatre mois, parcequ'elles font leurs petits. J'ai peine à croire, continue M. de Buffon, qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore allaiter leurs petits, sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de tems. S'il est vrai que les mâles, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, sortent au bout de quarante jours, il n'est pas naturel de penser que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin, puisqu'en allaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées ; à moins qu'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques uns avec leurs enveloppes, & tout le reste du produit superflu de leur accouchement ; ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste, nous ne parlons ici que de l'espece des Ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les Oursons nouveaux nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs nids. Mais les femelles, au contraire, semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles ; elles combattent, & s'exposent à tout pour sauver leurs petits.

C'est vers l'automne que les Ours se recherchent ; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle ; on prétend qu'elle se couche sur le dos, pour le recevoir, qu'elle l'embrasse étroitement, qu'elle le retient longtems ; mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des Ours captifs s'ac-

coupler & produire; mais on n'a point obſervé le tems de la geſtation : comme l'Ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le tems de la geſtation eſt ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie, li y a lieu de croire que la geſtation eſt de pluſieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point enſemble, ils ont chacun une retraite ſéparée, & même fort éloignée. Lorſqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour ſe gîter, ils caſſent & ramaſſent du bois pour ſe faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ſes petits un lit de mouſſe & d'herbe dans le fond de ſa caverne : elle n'en a ordinairement qu'un, deux, trois ou quatre, qui ont beſoin du ſecours de leur mere, & la ſuivent pendant un an ou deux.

La voix de l'Ours eſt un grondement, un gros murmure, ſouvent mêlé d'un frémiſſement de dents, qu'il fait ſur-tout entendre, lorſqu'on l'irrite : il eſt très ſuſceptible de colere, & ſa colere tient toujours de la fureur & ſouvent du caprice. Quoiqu'il paroiſſe doux pour ſon maître, & même obéiſſant, lorſqu'il eſt apprivoiſé, il faut toujours s'en défier, & le traiter avec circonſpection; ſur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni aux parties de la génération. On lui apprend à ſe tenir debout, à geſticuler, à danſer; il ſemble même écouter le ſon des inſtrumens, & ſuivre groſſierement la meſure : mais pour lui donner cette eſpece d'éducation, il faut le prendre jeune, & le contraindre pendant toute ſa vie. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suiſſe, la foſſe aux Ours; ce ſont deux eſpeces d'antres ouverts, dans leſquels on nourrit pluſieurs Ours, qui, pour être habitans d'une cité très peuplée, n'en paroiſſent pas moins féroces : ce monument eſt ſans doute conſacré aux armes de la Ville & du Canton, qui ſont un Ours L'Ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme; cependant on prétend que par un coup de ſifflet on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe leve ſur les pieds de derriere : c'eſt le tems qu'il faut prendre pour le tirer; ſi on ne fait que le bleſſer, il vient en furie ſe jetter ſur le Chaſſeur, & l'embraſſant des pattes de devant, il l'étoufferoit s'il n'étoit ſecouru.

On chasse & on prend les Ours de plusieurs manieres en Suéde, en Norvége, en Pologne. La maniere, dit-on, la moins dangereuse de les prendre, est de les enivrer en jettant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane & en Canada, où les Ours noirs sont très communs, ils se nichent dans des troncs d'arbres pourris à la hauteur quelquefois de trente ou quarante pieds, car ils grimpent très bien : on met le feu à l'arbre, & quand la mere descend on la tue avant qu'elle soit à terre. Les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au col, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'Ourson est délicate & bonne : celle de l'Ours est mangeable ; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guere que les pieds, dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils sont encore reservés pour la table des Princes, où l'on sert des pattes d'Ours salées & & enfumées.

La chasse de l'Ours, sans être fort dangereuse, est très utile lorsqu'on la fait avec quelque succès. La peau est, de toutes les fourures grossieres, celle qui a le plus de prix ; la quantité d'huile qu'on retire de l'ours est considérable. A la Louisiane on voit dans l'automne des Ours, qui se sont tellement engraissés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins qu'ils ne peuvent courir aussi vîte qu'un homme. Les Ours noirs de ce pays s'engraissent ainsi en mangeant des patates, du mahis & les fruits des plaqueminiers sur lesquels ils grimpent, se mettent à califourchon sur une branche, se tiennent d'une patte, & de l'autre cueillent les fruits. La graisse dont les Ours sont chargés, les rend très legers à la nage, on leur trouve en automne jusqu'à dix doigts d'épaisseur de graisse aux côtes & aux cuisses : le dessous de leurs pieds est gros & enflé : lorsqu'on le coupe il en sort un suc blanc & laiteux. Cette partie paroît composée de petites glandes, qui sont comme des mamelons, & c'est ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent continuellement leurs pattes. On

prépare la graisse d'Ours, on la purifie, on en retire une huile claire qui surnage, qui est aussi bonne que la meilleure huile d'olive, qui sert aux mêmes usages. Au dessous de cette huile on trouve un sain-doux aussi blanc, mais un peu plus mou que le sain-doux de porc, & qui sert aux besoins de la cuisine. Les Sauvages trafiquent beaucoup, avec les François, de l'huile d'Ours; on dit qu'elle ne se fige guére que par un grand froid, que quand cela arrive elle est toute en grumeaux, & d'une blancheur à éblouir. En France, les épiciers-droguistes ne tiennent point d'huile d'Ours; mais ils font venir de Savoie, de Suisse ou de Canada, de la graisse ou axonge, qui est rarement purifiée: on se sert de cette graisse, comme de topique, pour les hernies, les rhumatismes, &c. & beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets.

OURS DE MER. Nom donné à un Crustacée, sans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie: c'est le même qu'on appelle, à Naples & à Messine, *Messacara.*

OURSIN DE MER, BOUTON OU CHATAIGNE DE MER, ou HÉRISSON DE MER, *Echinus marinus*, est un genre de coquille multivalve, de forme ronde, ovale, à pans irréguliers, quelquefois plate & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'Oursin est composé d'une quantité prodigieuse de pièces de rapport fragiles, couvertes d'épines, fort nombreuses, assez semblables en cela, & pour la forme, aux enveloppes des chataignes.

Ce poisson testacée est fort connu sur le bord des mers, & particulierement sur les côtes de la Méditerranée: il y en a de noirs, de verds, de rouges, de purpurins ou violets; mais ces couleurs s'altèrent après la mort de l'animal: on nomme *Echinomètres* les plus grands, *Brissi Spathagi*, ceux qui vivent en haute mer. Leurs piquants sont plus ou moins gros & plus ou moins longs, les uns sont obtus, d'autres très pointus, mais tous sont très durs & se cassent net, ils servent de pieds à l'animal; car quand il veut aller d'un lieu à un autre, il s'appuie sur ces pointes mobiles dans leurs charnieres,

& tourne non sur lui même ; mais horisontalement : son mouvement progressif est si prompt, qu'il est souvent difficile de l'attraper.

Ce qui sert de tête aux Oursins est dessous, c'est la partie concave, qui est toujours contre terre ; mais la partie par où ils sentent est en-dessus, quelquefois aussi en dessous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & visibles, creuses en dedans, semblables à des osselets, qui toutes ensemble ont la figure d'une lanterne ; & entre lesquelles est un petit morceau de chair qui lui sert de langue, à laquelle est attaché le gosier, ensuite le ventre, divisé en cinq parties, de sorte que l'on diroit que l'Oursin a plusieurs ventres séparés les uns des autres & pleins d'excremens ; mais ils dépendent d'un seul ventricule, & tous se terminent à un boyau culier.

Les Oursins n'ont point de chair vers le ventre comme au reste du corps : leurs œufs sont attachés aux cinq pans ou lobes intérieurs de la coquille en grand nombre ; les Oursins sont tous bons à manger ; leur couleur est rouge étant cuits, ils ont le gout des écrevisses, sur-tout ceux de la Méditerranée.

On a remarqué que ces animaux présagent la tempête, & qu'ils coulent à fond pendant l'orage, en s'attachant aux plantes du fond de la mer, ou à d'autres corps, avec une substance assez semblable aux cornes des Limaçons : on a compté plus de douze cens de ces filets, dont l'animal se sert, soit pour tâter le terrein soit pour se tenir à l'ancre. Dès que l'Oursin est à flot, il contracte ces filets entre les bases ou mamelons de ses pointes, dont le nombre va quelquefois à deux mille. On apperçoit aussi l'Oursin, sur la greve, par un beau tems ; & comme il est souvent couvert de dix à douze pieds d'eau, on se sert pour le prendre d'un long roseau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties : on l'enfonce dans l'eau, on le darde sur l'Oursin, & à la place du morceau de bois, qui se dégage aisément de lui-même, l'Oursin s'y loge ; alors on le retire de l'eau : quelquefois, quand le flux & le reflux est grand, on le suit sur la greve très avant dans la mer, alors, ou peut le prendre à la main. On vend

car, par cette marque & par sa grandeur, elle est suffisamment distinguée de tous les autres oiseaux de ce genre. Elle n'a que trois doigts au pied, dont les ongles sont larges, courts, peu crochus, peu pointus, de figure ovale & convexe, tant en dessus qu'en dessous.

En hiver les Outardes sont en grandes bandes dans les plaines, elles ne se séparent qu'en Avril, qui est la saison de leurs amours. Lorsqu'elles sont à terre, en bande, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe, qui font sentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir les autres quand quelqu'un paroît; & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, à cause de leurs ailes courtes, elles s'y prennent de bonne heure; cependant on peut les prendre avec de bons lévriers, qui souvent les attrapent lorsqu'elles sont à peine élevées de terre. On les prend aussi à l'hameçon, en y attachant de la pomme ou de la viande.

Les Outardes se nourrissent de grenouilles, de souris, de mulots, de petits oiseaux, & de différens insectes: elles sont carnassieres; pendant l'hiver elles mangent des feuilles de navets, de choux, & des graines. On a trouvé souvent, dans leurs estomacs, de petits cailloux qu'elles avalent, comme l'autruche, pour faciliter le broyement des grains qu'elles mangent.

Ces oiseaux s'accouplent pendant l'été: ils se battent à toute outrance, & on trouve de tems-en-tems de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Le mâle fait la roue avec sa queue, comme le Coq d'Inde dans le tems de ses amours. Ils font leurs nids dans les terres en friche, & se contentent le plus souvent de creuser la terre pour y poser deux œufs, qui sont blancs, avec quelques taches rousses au gros bout; du reste, ils sont aussi blancs que des œufs de Cygne.

La ponte se fait sur la fin de Mars ou de Juin. La couvaison est d'à-peu-près cinq semaines, comme celle des Dindes. Les petits courent, comme les poulets, aussitôt qu'ils sont éclos. Le cri des Outardes est à peu-près semblable à celui du corbeau. La chair de cet oiseau a le goût de celle du Dindon.

On voit beaucoup d'Outardes aux environs de Châlons en Champagne: il y a en aussi en Poitou; on

trouve quelquefois de ces oiseaux engourdis au milieu des neiges, & on les prend aisément.

La vraie Outarde est fort rare dans bien des pays. La graisse de cet oiseau est anodine & résolutive. Les Sauvages se font des robes des plumes d'Outardes : on trouve la description anatomique de l'Outarde, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

Belon dit que l'Outarde ne differe de la Canne-Pétiere, que par la grandeur. Willughby regarde aussi la Canne-Pétiere comme une espece d'Outarde ; elle en a toutes les manieres de faire. Quand elle se met en colere, elle enfle la peau qui lui pend tant soit peu au-dessous du bec : on assure que quand la femelle soupçonne qu'on veut lui dérober ses œufs, elle les transporte sous ses ailes dans un autre endroit. Son col est fort allongé : le mâle, dans le tems de l'amour, fait aussi la roue avec sa queue.

OUTIN. *Voyez* HAUTIN.

OUTREMER EN PIERRE : *voyez* LAPIS LAZULI.

OXICEDRE ou PETIT CEDRE : *voyez au mot* CEDRE.

OXIPETRE, est tantôt une terre farineuse, & tantôt une pierre cristalline, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, laquelle se trouve dans le territoire de Rôme : on s'en sert dans le pays en boisson, pour modérer la chaleur de la fievre. Les Oxipétres que nous avons reçues de cette Contrée, étoient alumineuses & vitrioliques : *voyez* ALUN & VITRIOL.

OYE ou OIE, *Anser*, est un oiseau très vorace, aquatique, palmipede, & dont on distingue beaucoup d'especes. Nous donnerons ici l'Histoire de l'*Oye domestique*, & nous ne rapporterons que les singularités des autres especes qui sont sauvages.

1°. L'OYE DOMESTIQUE OU PRIVÉE, *Anser vulgaris* : c'est un oiseau de basse-cour, connu de tout le monde ; il est plus petit que le Cygne, mais plus grand que le Canard : il pese jusqu'à dix livres étant engraissé : sa longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds, est de trois pieds ; l'envergeure a plus de quatre pieds & demi : le bec est long de deux pouces & demi ; la queue longue de six pouces & demi, & composée de dix-huit

dans les rues de Marſeille les Ourſins, comme l'on vend à Paris les huitres. Pour les ouvrir on a une main gantée à cauſe des pointes, & des ciſeaux à l'autre; on les cerne tout autour, puis avec de petits morceaux de pain faits en quarrés longs, comme quand l'on veut manger un œuf à la coque, on ratiſſe la ſubſtance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, avec ce pain, & on le mange ainſi aſſaiſonné : on en eſt dégouté dans les premiers jours, car rien ne reſſemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs qui procure ſouvent un petit cours de ventre; mais on s'accoutume bientôt à ce mets. On nomme l'intérieur de l'Ourſin, *Echinus ovarius*, & l'exterieur *Echinus digitatus*.

Les Ourſins de la Mer Rouge ſont plus épais que ceux de la Méditerranée; ceux-ci ſont d'un meilleur goût que ceux de l'Ocean & de la Manche. On ne peut qu'admirer la ſymétrie des pointes & des mammelons de l'Ourſin. M. d'Argenville dit avoir compté, ſur la ſuperficie d'un Ourſin de la Mer Rouge, cinq diviſions à deux rangs de mammelons, & de grandes pointes au nombre de ſoixante-dix, ſans compter cinq autres rangs de petites, & toutes les bandes qui ſéparent les rangs des mammelons, leſquelles ſont percées d'une infinité de petits trous par où ſortent ſes cornes.

Voici les eſpeces principales des Ourſins, & les endroits où on les trouve.

1°. Celui dont la forme eſt ronde, ainſi que ſes petites pointes, (Méditerrannée.)

2°. Celui qui eſt ovale & à grandes pointes, (Amérique) : on l'appelle *Chardon*.

3°. Celui dont le dos eſt en cœur, (Méditerrannée).

4°. Celui qui eſt étoilé, (Moluques).

5°. Le Pas de Poulin, (Méditerrannée); c'eſt une eſpece de *Spatagus*.

6°. L'Ourſin à groſſes baguettes obtuſes, (Mer Rouge).

7°. L'Ourſin violet ſtrié, (Iſle de France); ſes pointes ſont faites en forme de pignon de pommes de Pin.

Enfin il y en a dont les pointes ſont cannelées, & inſérées dans de gros mammelons : d'autres Ourſins ſont très applatis. Redi a fait mention d'une eſpece d'Ourſin

fort remarquable, en ce qu'elle est environnée de touffes de crins ou de pinceaux.

OURSINS DE MER FOSSILES, *Echinites*, sont les mêmes coquilles multivalves que les précédentes, devenues fossiles par la récession des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve présentement. Il y a de ces fossiles qui sont mutilés ou changés de nature ; l'on en trouve qui sont d'une nature spatheuse, d'autres sont changés en silex, & ont conservé leur forme & leurs caracteres primitifs. On distingue encore sur ces coquilles, les sutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les especes de gravures autour des mamelons, dont il est parlé dans l'article des *Oursins vivans*. On peut consulter l'ouvrage latin sur les Oursins de M. Klein, & qui est traduit en françois par M. Desbois, & imprimé *à Paris en* 1754, *in* 8°.

On peut aussi rapporter aux Oursins fossiles, les parties qui en sont séparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs dents, leurs osselets, leurs pointes & leurs mammelons.

Les pierres ou pointes Judaïques, sont aussi des dards d'Oursins : *voyez* PIERRE JUDAIQUE.

Les pointes d'Oursins fossiles & ordinaires, sont des baguettes pierreuses, communément spatheuses, cylindriques, lisses ou striées, & de différentes grandeurs : *voyez* OURSIN DE MER & BELEMNITES.

On donne le nom d'*Ecusson d'Oursin pétrifié*, à ces pieces quarrées, ou de figure irréguliere, dont l'assemblage d'un certain nombre compose l'Oursin lui-même ; on en peut souvent compter jusqu'à six cens. Les écussons orbiculaires, sont les mamelons de l'Oursin mamillaire : *voyez* MAMELONS.

OURSINE, est le nom que l'on donne à une phalêne, (Papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle se trouve sur la laitue.

OUTARDE, OTARDE ou BITARDE, *Tarda avis*. L'Outarde est un oiseau de la grandeur du Coq d'Inde, elle a la tête & le col de couleur cendrée, le ventre est blanc & le dos bigarré par des lignes transversales, rousses & noires ; son bec est semblable à celui d'une poule : elle n'a point de doigts de derriere, ce qui est fort notable,

des yeux, dégarnie de plumes : elle n'a point de narines ; mais il y a une rigole à leur place qui s'étend des deux côtés tout le long du bec : les bords des deux mâchoires sont toujours gluans ; les quatre doigts sont liés ensemble par la membrane qui va jusqu'à la naissance des ongles ; ses pattes sont noires. Cette espece d'Oye ne multiplie que dans l'Isle de Bass en Ecosse, où il en vient annuellement un nombre prodigieux ; chaque femelle ne pond qu'un œuf. Elle fait son nid dans les rochers élevées de l'Isle située dans la mer d'Ecosse : elle aime ses petits si tendrement, que lorsque les enfans du pays vont pour les dénicher, ils s'exposent à perdre la vie. Comme on tire rarement sur ces oiseaux, & que personne ne les effraye, ils nourrissent, avec confiance, leurs petits tout près des habitations. Leur nourriture est de poisson. Les Ecossois disent que la chair de cette Oye est exquise : ils se servent de sa graisse pour la composition de quelques remedes. Le Seigneur de l'Isle en tire annuellement de grands revenus, car on les vend cher : elles ne viennent que dans le printems, & s'en vont dans l'automne. Ces oiseaux sont fort industrieux & adroits pour attraper les poissons ; moyennant quoi, les Insulaires sont fournis, pendant tout l'été, de poisson frais.

6°. L'Oye de Moscovie est plus grande que les Oyes ordinaires ; la mâchoire supérieure est chargée d'une bosse large & ronde ; & le dessous du bec a une grande bourse. Le bec, les jambes & les pieds sont d'une belle couleur d'orange ; le plumage est d'une couleur sombre.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes d'Oyes : il y a celle de Brenta, celle de Canada, celle d'Espagne qui est très grande, & qui semble être une espece de Cygne abâtardie par l'accouplement du Cygne & de l'Oye ; sa chair est excellente. L'Oye de marais est la même que l'Oye sauvage ; l'Oye d'Islande est le Canard de montagne de Spitzberg. M. Anderson dit que les Oyes d'Islande sont connues sous le nom de *Margées* ; & qu'elles y viennent en si grande quantité, que leurs troupes sont par milliers. Ces oiseaux sont, dit il, si fatigués en arrivant, vraisemblablement par la grande

route qu'ils viennent de faire en traversant la mer, qu'on en peut tuer des milliers à coups de bâton. L'Oye de Magellan est, selon Ray, le Penguin des Anglois. *Voy.* PENGUIN.

Au Cap de Bonne Espérance, on trouve trois sortes d'Oyes; savoir l'*Oye sauvage*, celle de *montagne*, & l'*Oye aquatique*: elles different beaucoup, soit pour la couleur, soit pour la grosseur; celle de montagne est plus grosse que nos Oyes d'Europe. Ses plumes sont d'un beau verd éclatant: on donne à ces Oyes sauvages le nom de *Jabotieres*, à cause de la grosseur extrême du jabot qu'elles ont. On dit que les soldats & le commun du peuple en font des poches pour mettre du tabac, qui peuvent en contenir environ deux livres. Ces Oyes ne seroient-elles pas des especes de *Pélicans*? Voy. *ce mot.*

Les *Oyes sauvages* de la Gambra ont des éperons aussi longs que ceux de nos coqs; celles du Sénégal ont les ailes armées d'une substance dure, épineuse & pointue: les lacs de la Chine sont aussi remplis d'Oyes.

Enfin, les marques caractéristiques de ces oiseaux, sont d'être grands de corps, d'avoir le col long, les ailes amples, ainsi que la queue qui est ronde; un anneau blanc proche du croupion; le dos élevé & rond, & non aussi plat que dans le genre des Canards; le bec épais à la base, pointu vers le bout, & plus crochu que celui des canards.



PAC

PAC est le nom que les Persans donnent à une espece d'*aigle de mer*, nommée en Afrique *Maroly*.

PACA, petit quadrupede semblable à un Pourceau de deux mois, & que M. Brisson met dans le genre du *Lapin*. Il y en a une grande quantité dans le Bresil : quelques-uns sont d'un blanc de neige ; leur chair est tendre, ainsi que leur peau, mais difficile à cuire : elle a le goût de celle du Lievre : c'est un mets exquis pour les habitans du Pays ; les blancs se trouvent rarement ailleurs qu'aux rivages de la riviere de Saint François. Le Paca a, depuis le bout du museau jusqu'à la queue, environ un pied de long ; sa tête est grosse, sa machoire inférieure courte : cet animal a une grande barbe de lievre, des oreilles pointues & très courtes, ainsi que la queue ; les jambes de devant plus courtes que celles de derriere : il a cinq doigts à chaque pied ; le corps couvert de poils courts, rudes au toucher, d'un fauve foncé en dessus, avec trois bandes étroites, longitudinales, de chaque côté, qui sont d'un blanc jaunâtre, & le reste du corps en dessous est de la même couleur : les Guianois l'appellent *Ourena* & *Pax*. Klein range le *Paca* parmi les Cavia, petits animaux, dit-il, que les Portugais nomment *Ratos do matto*, qui habitent les bois, qui ont le poil & le cri du cochon, & qui se retirent dans des trous ou dans des creux d'arbres.

PACAL, petit arbre de l'Amérique méridionale, qui croît aux bords d'une riviere distante de vingt-cinq lieues de Lima : les Indiens en retirent par l'ustion une cendre qu'ils mêlent avec du savon, pour guérir toutes sortes de vieilles cicatrices, de dartres & de feux volages.

PACANE ou PACANIER, espece de Noyer de la Louisiane : *voyez au mot* NOYER.

PACHÉE : *voyez au mot* ÉMERAUDE.

PACOCEROCA, plante de la Martinique & du Bresil, qui a le port & le feuillage de la canne d'inde. Sa tige principale est haute de six à sept pieds, droite, spongieuse, verte, & ne donne point de fleurs ; mais

de sa racine, & même à côté d'elle, s'élevent deux ou trois autres tiges moins hautes, d'environ un pied & demi, grosses comme le petit doigt, & chargées de fleurs rouges, auxquelles succedent des fruits gros comme une prune, oblongs, triangulaires, remplis d'une pulpe filamenteuse, succulente, d'un jaune safrané, d'une odeur vineuse & agréable au goût, renfermant beaucoup de semences triangulaires, jaunâtres & ramassées en un petit peloton, contenant chacune une petite amande blanche : le suc du fruit donne une teinture d'un très beau rouge, ineffaçable à la lessive. Si l'on y mêle un peu de suc de citron, le mélange teindra alors en un beau violet. La racine de cette même plante est noueuse, & rend une belle couleur jaune, étant bouillie dans de l'eau : Léméry dit que toute la plante étant écrasée avant que son fruit soit mûr, rend une odeur de gingembre, & que les Indiens l'emploient dans leurs bains.

PACOS ou PACO : *voyez* ALEPAONE.

PACQUIRES, especes d'animaux semblables aux porcs, lesquels se trouvent dans l'Isle de Tabago : ils ont le lard ferme, peu de poil, & le nombril sur le dos : les Sauvages en mangent beaucoup.

PADUS ou BOIS DE STE LUCIE : *voyez à l'article* CERISIER.

PAGALOS, oiseau étranger assez semblable à une poule pour le port & la hauteur. Son plumage est de différentes couleurs fort vives ; sa queue a environ deux pieds de longueur : on en a vu dans la Ménagerie de Chantilli.

PAGANELLO. A Venise on donne ce nom à une espece de Goujon de mer, qui est mis dans le rang des poissons à nageoires épineuses : *voyez* BOUILLEROT *au mot* GOUJON.

PAGAYE, arbre de Cayenne, mal bâti, creux, mais fort droit. Il y est fort commun ; il dure long tems ; il est bon à faire des fourches ; on en fait principalement des canots, qu'on appelle de son nom.

PAGE DE LA REINE. En Hollande, on donne ce nom à un beau papillon de Surinam, qui provient d'une chenille toute couverte de pointes, au bout desquelles

pend une toile noire. (*Voyez l'Histoire des Insect. de Surinam*, *Pl.* 48.

PAGEL, poisson de mer à nageoires épineuses, mis par Artedi dans le rang des *Spares*. En hiver, ce poisson ne quitte point la haute mer; mais en été, il vient proche des rivages où on le pêche : la couleur de son dos est rousse, en hiver; bleuâtre en été; celle de son ventre est blanche, il a beaucoup de ressemblance extérieure avec le pagre : cependant il en differe par son museau plus pointu, plus étroit : il a le corps moins large, les yeux grands, la bouche petite, ainsi que les dents qui sont rondes & pointues : sa chair est blanche, nourrissante, laxative & de bonne digestion. Il a des pierres dans la tête; on pêche plus de femelles que de mâles.

PAGGERE. Les Portugais appellent ainsi un animal testacée du Cap de Bonne Espérance. Kolbe dit qu'il a une espece de corne ou piquant si venimeux, que si la main en est blessée, on y sent aussi-tôt des douleurs cruelles; l'inflammation s'y joint, & même on perd la main, si l'on n'est secouru promptement.

PAGRE, poisson de mer à nageoires épineuses qu'Artedi met, ainsi que le Pagel, au rang des spares. *Voyez* ce mot. Ce poisson se trouve souvent dans le Nil : Rondelet dit qu'il ressemble, par les nageoires, à la petite Dorade; mais il en differe par les aiguillons, par la queue & par la couleur qui est rousse en tout tems; il a le museau épais, & figuré en nez aquilin : ce poisson a une grande vessie pleine d'air. On lui trouve des pierres dans la tête : il vit de bourbe, d'algue, de seches, & de petits poissons.

PAGUL ou PAGURUS est une des especes de cancres de la Méditerranée : il y en a qui pesent jusqu'à dix livres. *Voyez* Cancre.

PAILLE-EN-CUL ou FÉTU-EN-CUL ou OISEAU du TROPIQUE. On a donné ce nom à un oiseau qui habite la Zône Torride, c'est-à-dire, l'espace qui est entre les deux Tropiques. Le Pere Labat, dans ses *Voyages aux Isles de l'Amérique*, *Tome VIII*, *p.* 305, dit que ces oiseaux sont à peu-près de la grosseur d'un pigeon : ils ont la tête petite & bien faite; le bec d'environ trois

pouces de longueur, assez gros, fort, pointu & tout rouge, ainsi que les pieds qui sont palmés : leurs ailes sont très grandes, à proportion de la grandeur du corps; le plumage est assez blanc; la queue est composée de douze à quinze plumes de cinq ou six pouces de longueur, du milieu desquelles sortent deux plumes longues d'environ quinze à seize pouces, lesquelles semblent accollées, & n'en faire qu'une : c'est ce qui a donné occasion aux matelots d'appeller cet oiseau, *Paille-en-cul*. Il vole très bien, & s'éloigne de terre, autant que l'oiseau nommé *Frégate*; mais il se repose sur l'eau, comme les canards. Il vit de poissons; il pond, couve & éleve ses petits dans les Isles désertes.

PAIN BLANC : *voyez* OBIER.

PAIN DE CASSAVE OU DE MADAGASCAR : *voyez* MANIHOT.

PAIN A COUCOU, est la plante appellée *Alleluia* : *voyez* ce mot.

PAIN D'OISEAU OU VERMICULAIRE BRULANTE : *voyez* à l'article JOUBARBE.

PAIN DE POURCEAU, *Cyclamen* : Est une plante qui croît dans les bois parmi les buissons, & sous les arbres; on la cultive aussi dans nos jardins : sa racine est orbiculaire, grosse, large, charnue, fibreuse, noirâtre en dehors, & blanchâtre en dedans; d'une saveur âcre, piquante, désagréable, & sans odeur; elle pousse de larges feuilles arrondies, d'un verd brunâtre, piquetées de blanc en dessus, & de pourpre en dessous : il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs qui soutiennent de petites fleurs en rosette, purpurines, penchées vers la terre, & d'une odeur agréable : elles sont succédées par des fruits sphériques & membraneux, renfermant des semences anguleuses & brunâtres.

Cette graine semée dans la terre, ne germe pas; mais, contre l'ordinaire de toutes les graines, elle se change en un tubercule ou en une racine qui pousse des feuilles dans la suite : ses fleurs paroissent au commencement de l'automne : ses feuilles durent tout l'hiver; mais elles périssent vers le mois de Mai : sa racine étant séchée, n'est plus âcre; c'est cependant un violent purgatif : souvent elle excite des inflammations à la gorge, à l'estomac,

aux intestins : on s'en sert extérieurement pour résoudre les tumeurs dures & squirrheuses ; appliquée en cataplasme sur l'estomac, elle produit des nausées & le vomissement.

PAIN-DE-SINGE. Les François donnent ce nom au fruit d'un arbre monstrueux, qu'ils nomment *Calebassier*, & qui croît au Sénégal, où cet arbre est appellé, par les gens du pays, *Goui ;* & son fruit, *Boui*. Le véritable nom de cet arbre, est *Baobab*. M. Adanson a donné, dans les Mémoires de l'Académie, une exacte description de cet arbre, dont nous allons tracer l'idée d'après l'Extrait de l'Histoire de l'Académie.

On dit communément, observe l'Historien de l'Académie, que la Nature a des bornes & des limites, dont elle ne s'écarte pas dans ses productions : mais ne se presse-t on pas trop quelquefois de poser ces bornes & d'assigner ces limites ? On regarderoit comme une chose dénuée de vraisemblance la description d'un arbre qui forme seul un bois considérable, dont le tronc a communément deux fois autant de diametre qu'il a de hauteur, & qui met peut-être un grand nombre de siécles à parvenir à cette énorme grosseur ; c'est cependant la peinture fidelle de l'arbre dont nous parlons

Le Baobab ne peut croître que dans les pays très chauds ; il se plaît dans un terrein sabloneux & humide, sur-tout si ce terrein est exempt de pierres qui puissent blesser ses racines ; car la moindre écorchure qu'elles reçoivent, est bientôt suivie d'une carie, qui se communique au tronc de l'arbre, & le fait infailliblement périr.

Le tronc de ce singulier arbre n'est pas fort haut, M. Adanson n'en a gueres vu qui excédassent douze à quinze pieds de hauteur ; mais il en a vu plusieurs qui avoient soixante & quinze, ou soixante & dix-huit pieds de tour ; c'est à-dire, vingt-cinq à vingt-sept pieds de diametre. Les premieres branches s'étendent presque horizontalement ; & comme elles sont grosses, & qu'elles ont environ soixante pieds de longueur, leur propre poids en fait plier l'extrêmité jusqu'à terre ; ensorte que la tête de l'arbre, d'ailleurs assez réguliérement arrondie, cache absolument son tronc, & paroît une masse

hémisphérique de verdure, d'environ cent vingt ou cent trente pieds de diametre.

L'écorce de cet arbre est grisâtre, celle des jeunes branches est parsemée de poils fort rares. Le bois de l'arbre est tendre & assez blanc. Les feuilles sont longues d'environ cinq pouces, sur deux pouces de large, attachées, trois, cinq ou sept, sur un pédicule commun, à-peu-près comme celles du maronier, auxquelles elles ressemblent beaucoup : elles ne naissent que sur les jeunes branches.

M. Adanson a vu de ces arbres, quoique de médiocre grosseur, dont il estimoit que la racine pouvoit avoir cent cinquante ou cent soixante pieds de longueur. Les fleurs sont proportionnées à la grosseur de l'arbre ; elles ont, lorsqu'elles sont épanouies, quatre pouces de longueur sur six de diametre. Ces fleurs sont du genre des malvacées, on pourroit les appeller des *Belles de jour* ; parcequ'elles ne s'ouvrent que le matin, & se ferment à l'approche de la nuit. Elles sont composées de cinq pétales, égaux entre eux, courbés en dehors en demi cercle, blancs, épais, parsemés de quelques poils. Cette fleur est garnie de sept cens étamines, qui se rabattent sur le pistile comme une houppe ; & chacun de ces filets porte, à son extrémité, un sommet en forme de rein ; en s'ouvrant il laisse échapper la poussiere fécondante, qui est reçue par les stigmates du pistile. Aux fleurs succedent des fruits oblongs, pointus à leurs deux extrêmités, ayant quinze à dix-huit pouces de long, sur cinq à six de large, recouverts d'une espece de duvet verdâtre, sous lequel on trouve une écorce ligneuse, dure, presque noire, marquée de douze ou quatorze sillons qui la partagent comme en côtes, suivant sa longueur ; ce fruit tient à l'arbre par un pédicule d'environ deux pieds de long.

Ce fruit renferme une espece de pulpe ou substance blanchâtre, spongieuse, remplie d'une eau aigrelette. Cette pulpe ne paroît faire qu'une seule masse, quand le fruit est frais ; mais en se desséchant, il se retire, & se sépare en un nombre de corps à plusieurs facettes, qui renferment chacun une semence luisante, de la figure à-peu-près de la feve de haricot, de cinq lignes de

largeur. Prosper Alpin dit que la pulpe qui les enveloppe, se réduit aisément en une poudre qu'on apporte ici du Levant, & que l'on connoît, depuis long-tems, sous le nom très impropre de *Terre sigillée de Lemnos*; parceque effectivement les Mandingues la portent aux Arabes, qui la distribuent ensuite en Egypte, & dans toute la partie Orientale de la Méditerranée. Cet Auteur prétend qu'il savoit que cette poudre étoit végétale; mais on ne se seroit certainement pas avisé de chercher au Sénégal, l'origine d'une drogue que l'on tiroit de l'Archipel : nous ajouterons cependant, quoi qu'en dise Prosper Alpin, que la terre sigillée de Lemnos est une véritable terre argilleuse bolaire, & non une substance immédiatement végétale. Il peut bien exister des pastilles de pulpe de Baobab; mais tous les Naturalistes qui ont voyagé, & les Négocians instruits, savent très bien quelle est la nature de la terre de Lemnos, & d'où elle vient.

Outre la carie qui attaque, comme nous l'avons dit, le tronc de cet arbre lorsque ses racines sont entamées, il est encore sujet à une autre maladie, plus rare à la vérité, mais qui ne lui est pas moins mortelle; c'est une espece de moisissure, qui se répand dans tout le corps ligneux, & qui, sans changer la texture de ses fibres, l'amollit au point de n'avoir pas plus de consistance que la moëlle ordinaire des arbres; alors il devient incapable de résister aux coups de vents, & ce tronc monstrueux, est cassé par le moindre orage.

La véritable patrie du Baobab est l'Afrique : si on en voit actuellement en Asie ou en Amérique, ils doivent probablement leur origine à des graines transportées; car les Negres esclaves, qu'on fait passer tous les ans d'Afrique dans nos Colonies, ne manquent gueres d'emporter avec eux, un petit sachet de graines, qu'ils présument devoir leur être utiles; & dans le nombre, est toujours celle de Baobab.

On ne verra de long-tems, en Asie & en Amérique, de ces Baobabs aussi gros qu'en Afrique; car quoique ces arbres soient d'un bois fort tendre, ils sont fort longtems à parvenir à cette énorme grosseur. M. Adanson a rassemblé soigneusement tous les faits, dont il a cru

pouvoir tirer des connoissances sur cet article. Il a vu deux de ces arbres, dans l'une des Isles de la Magdelaine, sur l'écorce desquels étoient gravés des noms Européens, & des dates, dont les unes étoient postérieures à 1600, d'autres remontoient à 1555, & avoient été probablement l'ouvrage de ceux qui accompagnoient Thevet dans son voyage aux terres australes; car il dit lui-même avoir vu des Baobabs dans cet endroit: d'autres enfin paroissent antérieures à 1500; mais celles-ci pourroient être équivoques. Les caracteres de ces noms, avoient environ six pouces de haut, & les noms occupoient deux pieds en longueur; c'est-à-dire, moins de la huitieme partie de la circonférence de l'arbre. En supposant même que ces caracteres eussent été gravés dans la premiere enfance de l'arbre, il en résulteroit, que, si en deux cens ans il a pu croître de six pieds en diametre, il faudroit plus de huit siécles pour qu'il pût arriver à vingt-cinq pieds de diametre, en supposant qu'il crût toujours également; mais il s'en faut bien que cette supposition puisse être regardée comme vraie, car M. Adanson a observé que les accroissemens de cet arbre, très rapides dans les premieres années qui suivent sa naissance, diminuent ensuite assez considérablement; & quoique la proportion, dans laquelle se fait cette diminution, ne soit pas bien connue, il croit cependant devoir soupçonner que les derniers accroissemens du Baobab se font avec une extrême lenteur; & que ceux de ces arbres qui sont parvenus à la grosseur dont nous avons parlé, peuvent être sortis de terre dans des tems peu éloignés du Déluge universel. Mais ce qui est bien à remarquer, c'est que ceux que l'on éleve ici dans des serres, tenues soigneusement à la température de leur climat, n'y prennent tout au plus que la cinquieme partie de l'accroissement qu'ils reçoivent au Sénégal, dans un tems semblable; observation qui prouveroit bien, s'il étoit possible d'en douter, que la chaleur artificielle ne peut, que très imparfaitement, tenir lieu aux plantes étrangeres de la température de leur climat naturel.

Le Baobab, comme toutes les autres plantes de la famille des Malvacées, a une vertu émolliente, capable d'entretenir dans le corps, une transpiration abondante,

& de s'opposer à la trop grande ardeur du sang. Les Negres font sécher ses feuilles à l'ombre, & ils en font une poudre qu'ils nomment l'*Alo*; ils la mêlent avec leurs alimens, non pour leur donner du goût, car cette poudre n'en a presque aucun, mais pour en obtenir l'effet dont nous venons de parler. M. Adanson luimême en a éprouvé la vertu : la tisane, faite avec ces menues feuilles, l'a préservé, lui & un seul des Officiers François qui voulut s'astreindre à ce régime, des ardeurs d'urine & des fievres ardentes, qui attaquent ordinairement les étrangers au Sénégal, pendant le mois de Septembre; & qui regnerent encore plus furieusement en 1751, qu'elles ne l'avoient fait depuis plusieurs années.

Le fruit recent de cet arbre, n'est pas moins utile que ses feuilles; on en mange la chair, qui est aigrelette & assez agréable; on fait, en mêlant le jus de cette chair avec de l'eau & un peu de sucre, une boisson très propre dans toutes les affections chaudes, dans les fievres putrides & pestilencielles : enfin, lorsque ce fruit est gâté, les Negres en font un excellent savon en le brûlant, & mêlant ses cendres avec de l'huile de Palmier qui commence à rancir.

Les Negres font encore un usage bien singulier de cet arbre prodigieux; ils agrandissent les cavités de ceux qui sont carriés, & en font des especes de chambres, où ils pendent les cadavres auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture : ces cadavres s'y dessechent parfaitement, & y deviennent de véritables momies, sans aucune autre préparation. Le plus grand nombre de ces cadavres, ainsi desséchés, sont ceux des Guiriots, qui peuvent être comparés aux anciens Jongleurs, si fameux chez nos ayeux : ce sont des Poëtes-Musiciens, en assez grand nombre à la Cour des Rois des Negres, qui les divertissent, & qui les flattent avec excès dans leurs Poésies. Cette supériorité de talens les fait regarder des autres Negres comme des Sorciers.

PAISSE SOLITAIRE ou PASSE, *Passer solitarius*, est un oiseau assez commun en France, il tient beaucoup du Rossignol par sa contenance; il est de la grosseur d'un Mauvis; on le pourroit prendre pour une espece de Grive; son plumage est d'un roux fauve grivelé de

gris : il remue sa queue après avoir volé ou marché en avant ; son bec est rond & pointu, d'un gris noirâtre, & plus fort que celui d'un Merle. Il a les jambes & les pieds comme ceux d'une Grive & de la même couleur ; il se nourrit d'insectes, & se plaît dans les vallées ; il se retire dans certains tems de l'année sous les toits des maisons couvertes de tuiles concaves ou imbricées : il fait son nid dans les lieux pleins de rochers & de buissons. On éleve cet oiseau en cage à cause de son chant doux & agréable ; il chante la nuit comme le jour, surtout à la clarté de la lumiere : cet oiseau est sujet aux mêmes maladies que le serin commun, sur-tout à l'épilepsie.

PALAIS DE LIEVRE. *Voyez* LAITRON.

PALE ou PALETTE ou BEC A CUILLER ou BEC A SPATULE, *Albardeola*, *aut Platea*. M. Perrault, qui, dans les *Mém. de l'Academie des Sciences*, *T. III. Partie III*, a donné la description anatomique de quatre palettes, dit qu'il ne sait pas pourquoi l'on a mis cet oiseau au nombre des Hérons ; car d'avoir un panache au derriere de la tête & vivre de poissons comme le Héron, sont des choses qui lui sont communes avec beaucoup d'oiseaux : cet oiseau en est, dit il, d'ailleurs très différent. Les noms qu'on lui a donnés à cause de la figure de son bec, semblent avoir plus de fondement ; son bec vers le bout est large, arrondi & applati comme une pelle, & la partie voisine de la tile est étroite & faite comme le manche d'une palette.

L'oiseau *Bec à cuiller* ne doit pas être non plus confondu avec le Pélican. M. Perrault dit que ceux qu'il a disséqués étoient blancs par tout le corps, & d'un blanc sale vers l'extrémité des plumes, ayant des plumes courtes au col, fort longues & fort étroites au derriere de la tête, où elles faisoient comme un panache renversé en arriere, les jambes étoient garnies de plumes jusqu'à moitié, le reste étoit couvert d'écailles, les ongles longs & pointus, le bout du bec supérieur avoit une petite pointe recourbée en dessous ; ce bec qui est d'une figure particuliere & extraordinaire, quoique d'une substance ferme, nuancée de gris, de brun, de noir &

de rouge, ne sauroit serrer que foiblement, parcequ'il est long, mince, uni & flexible. Sur la partie du bec la plus large, il y a quatorze grandes cannelures.

Albin dit que ces oiseaux font leur nid dans un petit bois près de Leyde en Hollande sur le sommet des arbres les plus hauts, & qu'ils y engendrent annuellement en grand nombre. Lorsque les petits sont presque en état de s'envoler, ceux qui tiennent le bois à ferme les descendent avec des crochets attachés à de longues perches; les œufs en sont aussi gros que ceux d'une grande poule, ils sont blancs & mouchetés de rouge. La Palette a trente-quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des griffes, & vingt-quatre pouces de cette pointe jusqu'au bout de la queue; elle n'a ni plume ni duvet au-delà des yeux; l'angle de la mâchoire inferieure est chauve: & selon Albin, les doigts de devant sont attachés ensemble par une membrane: il ajoute encore que les bouts de quelques grandes plumes sont noirâtres.

Belon prétend que cet oiseau se voit aussi sur les confins de la Bretagne & du Poitou.

PALÉTUVIER ou PARÉTUVIER. On croit que c'est le même arbre que le *Figuier admirable*. Voyez *ce mot*.

M. de Préfontaine dit, dans la *Mais. Rust. à l'usage de Cayenne*, qu'il y a trois sortes de Palétuviers, le *blanc*, le *rouge* & le *violet*. Le bois n'en est bon qu'à brûler. Les Indiens se servent de l'écorce du violet pour teindre en cette couleur & en noir: elle seroit propre aussi à tanner les cuirs, de même que le chêne & l'orme. Il pousse le long des Parétuviers un grand nombre de filets, qui leur sont incorporés & qui prennent racine. Les Caraïbes s'en servent pour lier. Quand on veut conserver les seines, les lignes & les autres instrumens de pêche, on les fait bouillir avec l'écorce de cet arbre, à laquelle on joint un morceau de gomme d'Acajou; la teinture violette, qu'ils acquierent, les rend plus durables.

Suivant M. de Préfontaine, le Palétuvier blanc de Cayenne differe beaucoup par ses parties essentielles du *Mangle véritable*. Voyez *ce mot*.

PALIPOU ou PAREPOU, *Palma dactylifera, fructu*

minori turbinato. Barr. Est un Palmier de Cayenne, dont le régime ressemble à celui du *Palmier Aouara*. Voyez *ce mot.*

Le fruit est petit : on le présente au dessert, cuit simplement avec de l'eau & du sel. Son goût est si peu attrayant, qu'on a de la peine à s'y accoutumer ; mais on s'y fait, & on le mange ensuite, avec d'autant plus de plaisir, qu'il excite à boire & provoque l'appétit.

PALIURE, ou ÉPINE DE CHRIST, ou PORTE CHAPEAU, ou L'ARGALOU DES PROVENÇAUX, *Paliurus*. Espece d'arbrisseau, qui croît naturellement dans les haies, aux lieux humides & incultes des pays Méridionaux de la France & de l'Italie : il est quelquefois de la hauteur d'un arbre. Sa racine est dure, ligneuse ; ses longues tiges sont d'un bois très ferme, courbées & garnies, à chaque insertion, de deux épines, dont l'une est droite & l'autre crochue. Les épines qui se rencontrent proche des feuilles, sont plus petites & moins nuisibles que celles des autres endroits, qu'on ne manie pas impunément, tant elles sont aigues & roides. Ses feuilles sont petites, arrondies, d'un verd brillant ou rougeâtre. Ses fleurs, qui paroissent en Juin, sont jaunes, petites, ramassées aux sommets des branches, disposées en rose : elles se changent ensuite en un fruit fait en chapeau déganssé, contenant un noyau divisé en trois loges, qui renferment ordinairement chacune une semence de la couleur & du poli de la graine de lin.

Les fleurs du Paliure paroissent à la fin du printems : son fruit mûrit en automne, & tient à l'arbrisseau tout l'hiver. Quelques-uns nomment le Paliure *Epine de Christ*, parcequ'ils croient que la couronne d'épine, que les Juifs mirent sur la tête de Notre Sauveur, étoit faite de cet arbrisseau. Aujourd'hui, l'on en fait des haies vives, très commodes pour empêcher les incursions des animaux. Il supporte aussi assez bien l'hiver : cet arbuste n'est pas encore bien commun en France. La racine, les tiges & les feuilles de cet arbrisseau, prises en décoction, arrêtent le flux de ventre ; son fruit est très diurétique, & facilite l'expectoration dans l'asthme humide.

PALMA-CHRISTI ou KARAPAT, sous-arbrisseau,

dont le tronc & les branches ſont comme un roſeau, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Plane ; mais elles ſont plus grandes & plus noires. Les Negres tirent de ſa graine, qu'on appelle *Faux Caffé*, une huile fort commode dans nos habitations d'Amérique, ſur-tout pour éclairer, & pour faire mourir la vermine ou pour s'en préſerver. Les Caraïbes en levent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuſe, & en reçoivent du ſoulagement. On ramaſſe ce fruit en Novembre : il s'ouvre de lui-même au ſoleil. Quand on en a tiré l'huile avec précaution, on s'en ſert pour purger. Huit groſſes graines de Carapat, pilées & braſſées dans un verre d'eau chaude, paſſées enſuite par une étamine, ſont un remede dont on ſe ſert contre les fievres des Negres.

On donne auſſi le nom de *Palma-Chriſti* à la racine d'une eſpece d'Orchis ou Satyrion, qui eſt diſpoſée en main ouverte.

PALME MARINE ou PANACHE DE MER, *Litophyton reticulatum purpuraſcens*, eſt une eſpece de Litophyte à réſeau, étendu en éventail. Le *lacis* ou les *mailles* de cette production à polypier, reſſemblent à un rets à prendre des poiſſons & des oiſeaux : il y en a de différentes couleurs, mais plus communément d'un rouge violet ; les beaux ſe trouvent en Amérique & aux Indes Orientales. Les Dames Indiennes s'en ſervent comme d'éventail dans les grandes chaleurs. *Voyez l'article* LITHOPHYTE, *à la ſuite du mot* CORALLINE, *Vol. II ; pag.* 108 *de cet Ouvrage.*

PALMIER DE L'AMÉRIQUE, *Papyracea arbor.* Sa feuille eſt grande ; les Indiens s'en ſervent pour leur papier. Son fruit a la figure d'un gros navet : il eſt doux & fort agréable à manger.

Il croît dans la nouvelle Eſpagne un autre arbre, appellé auſſi *Papyracea*, & par les Habitans du pays *Guajaraba.* Sa tige eſt ronde, compacte, rougeâtre ; ſa feuille eſt fort grande, verte, rougeâtre, épaiſſe & ronde. Les Indiens, dit Lémery, écrivent avec des ſtilets ſur cette feuille, qui leur ſert de papier. Son fruit eſt une eſpece de raiſin, gros comme une aveline, de la couleur des mûres, contenant un noyau fort dur. Ce

fruit est bon à manger : on trouve dans l'Amérique plusieurs autres arbres, dont les feuilles ou l'écorce servent de papier aux Indiens : *voyez* PAPIER.

PALMIER AOUARA, espece de chou palmiste, qui naît à Cayenne ; il croît aussi Sénégal, au Bresil & aux Indes orientales. Il est fort haut & épineux le long de sa tige. Quand la gousse de son fruit, qui vient par régime, est en maturité, elle se creve & laisse paroître le bouquet de fruits, qui, étant mûrs, sont gros comme des œufs de poule, charnus & de couleur jaune dorée, &c. Les Indiens en mangent : sa chair renferme un noyau gros comme des noix de noyer, ayant trois trous, dont deux sont plus petits. L'écorce de ce noyau a deux lignes d'épaisseur, & peut être travaillée au tour : l'amande est blanche, & d'une très grande dureté ; étant mâchée, elle a d'abord un goût agréable, qui devient bientôt âcre, semblable à celui d'un fromage rance. Les Habitans de la Guyane s'en servent pour engraisser leurs bestiaux ; mais une autre utilité bien plus grande, c'est qu'on tire de cette amande, par décoction ou par expression, une huile épaisse comme du beurre, de couleur jaune dorée, & d'un goût assez doux.

Dès qu'on a récolté la graine d'Aouara, qu'on ramasse au pied de l'arbre, on la met par tas, qu'on couvre de feuilles, & qu'on charge de bois, pour la garantir du grand air & du soleil. Elle est pourrie au bout de quinze jours : on la pile alors dans un canot (espece d'auge qui ne sert qu'à cet usage), afin de séparer toute la chair d'avec le noyau. On acheve, avec la main, ce que le pilon n'a pu faire : on jette cette chair dans une chaudiere placée sur le feu ; & quand elle fume fortement, on la met sous une presse : l'huile qui en sort est reçue dans un vase, & mise tout de suite dans des pots. Quand toute la récolte est finie, on fait rebouillir cette huile pour la purger de ses parties aqueuses ; alors elle est de garde : on s'en sert pour éclairer dans les maisons ; elle brûle en entier, sans la moindre perte. Les Negres de l'Amérique & de l'Afrique en mangent comme du beurre : ils en assaisonnent leurs mets. Les Blancs s'en servent aussi pour le même usage, quand ils n'en ont point d'autre. Cette graisse s'appelle *Huile de Sénégal*

ou *de Quioquio* ou *de Pumicin*, ou *de Palme des Isles*. Etant extérieurement appliquée, elle est propre pour adoucir la goutte & les rhumatismes, pour les douleurs de coliques & celles d'oreilles, & pour fortifier les nerfs. Cette huile de palme est différente de celle du commerce, qui, communément, est falsifiée.

L'amande du fruit Aouara est adoucissante & astringente. Le noyau, qu'on a séparé de la graine, se conserve pendant une année; au bout de laquelle, on le casse pour en tirer l'amande. Il ne faut prendre de ces amandes que trois ou quatre poignées, qu'on jette dans une chaudiere moyenne, mise sur un feu modéré, pour pouvoir les brasser à son aise. La graisse surnage peu-à-peu: on l'enleve à mesure avec une cuiller; on a grand soin de la passer avant que de la mettre dans un vase, parcequ'elle se fige presque aussi-tôt. Si on la veut employer en friture, on la fait bouillir auparavant avec un peu de cassave; ce qui acheve de lui ôter un goût aromatique qui lui est naturel. Huit cuillerées de cette graisse dans quatre d'eau de pourpier, purgent fortement, mais sans tranchées, le Negre le plus robuste. *Mais. Rust. de Cayenne.*

PALMIER A COCO. *Voyez* Coco.

PALMIER DATTIER: *voyez* DATTES.

PALMIER DES INDES, *Palmites*. Son tronc est fort gros; ses feuilles sont très longues. Son fruit est un peu plus gros qu'un pois, rond, fort dur, couvert d'une petite écorce grise, facile à séparer, sous laquelle il est poli, compacte & marbré: on en fait des chapelets.

PALMIER MARIN. C'est un animal marin, que M. Guettard a vu dans le Cabinet de Madame de Bois-Jourdain. Par le dessein exacte qu'il en a fait tirer, ainsi que par l'examen qu'il en a fait, il a découvert quelle étoit la véritable origine de divers corps fossiles, qui avoit été inconnue jusqu'à présent. Ces fossiles sont les *Encrinites*, les *Pierres étoilées* ou *astéries*, les *Trochites* & les *Entroques*, dont il est parlé d'une maniere fort obscure dans les Auteurs. Il est bon de prendre une idée de ces différens fossiles, que l'on voit aujourd'hui dans quantité de Cabinets d'Histoire Naturelle.

Les Pierres étoilées ou astéries, sont des corps plats à

à cinq rayons, sur le plat desquels on apperçoit deux lignes courbes, se réunissant aux extrémités, & qui, par leur concours au centre, forment une espece d'étoile. Plusieurs de ces astéries, mises les unes sur les autres, forment une colonne pentagône, à laquelle on donne le nom d'*Astérie* ou *Colonne en étoile*.

Les Trochites different des Astéries, en ce qu'elles n'ont point de pointes, & qu'elles sont circulaires : on observe, sur leur plat, des rayons partant du centre & allant à la circonférence. Les colonnes, composées de celles-ci, sont cylindriques, & se nomment *Entroques*.

Les Trochites, ainsi que les Colonnes qui en sont composées, sont percées dans leur milieu, d'un petit trou qui forme un canal dans l'axe de la Colonne : on observe de petites dentelures à la circonférence de toutes ces pierres.

Les Encrinites sont des amas de petits corps de différentes figures, qui forment, par leur réunion, des lames longues & sillonnées en travers, dont l'assemblage a quelque ressemblance avec la fleur d'un lys. Quelquefois l'Encrinite se trouve soutenue par une de ces colonnes formées d'Astéries ou de Trochites dont nous venons de parler, & alors on la nomme *Encrinite à queue*. On va voir, par la description du Palmier marin, le rapport qu'il a avec ces fossiles.

Qu'on imagine une colonne pyramidale, composée de pierres étoilées à cinq pans, mises les unes sur les autres, on aura une idée assez juste de ce qui compose le corps de cet animal. Cette colonne a, d'espace en espace, des renflemens, d'où partent cinq pattes, composées de plus ou moins de vertebres, suivant leur longueur, & qui finissent par un crochet pointu. M. Guettard compare l'ensemble de cet animal à la plante qu'on nomme *Prêle* ou *Queue de Cheval*, qui offre des verticilles semblables, & rangées de même par étages décroissans. La colonne qui, dans la planche gravée est de six pouces de longueur, est surmontée par une espece d'étoile, composée de cinq pattes, mais qui se subdivisent communément trois fois en deux branches. Ces pattes sont garnies de doigts crochus, & de mamellons qui peuvent

l'eau dont il est rempli ; ces deux tuyaux se communiquent intérieurement, de maniere que l'eau de la mer, qui s'insinue, soit par le canal supérieur, soit par le canal inférieur, se vuide tout d'un coup, quand l'animal veut se remplir de nouvelle eau. Au moyen de cette opération réitérée, l'animal peut jetter de l'eau à près de quinze pieds de distance. Tout son mouvement consiste à porter en ligne droite une jambe triangulaire, de couleur blanche, dans l'endroit où la coquille est située, & à l'opposite des deux tuyaux, sans la replier sur elle-même. (*Dict. des Animaux.*)

PAMBUS. Petit poisson large & verdâtre, fort estimé, dont on fait beaucoup d'usage dans toutes les Indes Orientales, sur-tout dans l'isle d'Amboine. Pour le conserver long-tems, il suffit de le dessécher au *soleil*, & quand on veut le manger, on le laisse quelque tems tremper dans l'eau, pour l'attendrir : les vaisseaux exposés à de longs voyages en font de grandes provisions. Ce petit poisson est garni d'aiguillons tournés vers la tête, audessous desquels il y a une longue pointe, tant sur *le dos* qu'au ventre, à laquelle sont attachées ses nageoires, qui s'étendent jusqu'à la queue : sa couleur est un *peu* changeante.

PAMPELMOUSE, c'est le nom que les Siamois donnent à une espece d'orange de la grosseur de la tête, qui a un goût de fraise, & dont la peau est épaisse comme le doigt, & fort amere : le jus de ce fruit est très *rafraichissant. Hist. Nat de Siam.* Ce fruit se trouve aussi à Cayenne, en Amérique, où il a été apporté du Bresil. *Barrere.*

PANACHE ou PANESSE. *Voyez* PAON.

PANACHE DE MER. *Voyez* PALME MARINE.

PANACOCO, est un très grand arbre, qui passe à Cayenne pour l'ébene noire : son aubier, dit M. de Préfontaine, est aussi compacte que son cœur ; il sert à faire des pilons si durs qu'ils émoussent le fer : chaque graine de cet arbre est comme un pois parfaitement rouge, avec une petite tache noire. Les Négresses en font des colliers, des chapelets, &c. Il y a un petit Panacoco, qui est une liane, dont on se sert en prisanne : ses fleurs

sont jaunes ; le fruit est petit, rouge, marqueté de noir.

PANAIS ou PASTENADE, *Pastinaca*, est une plante dont on distingue plusieurs especes.

1°. LE PANAIS ORDINAIRE DES JARDINS, OU PASTENADE, OU LE GRAND CHERVI CULTIVÉ, *Pastinaca sativa*. Cette plante, fort en usage dans la cuisine, est cultivée dans les jardins potagers, & dans les terres grasses. Sa racine est longue, quelquefois grosse comme le poignet ; charnue, jaunâtre, ayant au milieu une corde ou nerf qui parcourt sa longueur ; elle est d'une assez bonne odeur & d'un gout agréable : elle pousse une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, grosse, droite, ferme, cannelée, vuide & rameuse ; ses feuilles sont amples, composées d'autres feuilles semblables à celles du frêne, rebinte, oblongues, dentelées, velues, d'un verd brunâtre, rangées par paires, d'un goût assez agréable & aromatique. Les sommités sont terminées par des parasols qui soutiennent de petites fleurs jaunes, disposées en rose, auxquelles succedent des semences jointes deux à deux, grandes, ovales, minces & bordées d'un feuillet. Cette plante fleurit en Juillet & Août, la seconde année après qu'elle a été semée. Les racines de Panais sont plus nourrissantes que les Carottes.

Les Anglois prétendent que les Panais trop vieux causent le délire & la folie, ce qui fait qu'ils les appellent alors *Panais foux*.

2°. LE PANAIS SAUVAGE, OU LE PETIT PANAIS, *Pastinaca sylvestris*. Cette plante differe de la précédente, non seulement en ce que ses feuilles sont plus petites ; mais aussi en ce que sa racine, est plus menue, plus dure, blanche, & moins bonne à manger : elle croît aux lieux incultes, dans les prés secs, sur les collines & ailleurs, parmi les plantes sauvages : quoique ce Panais soit moins recherché pour la cuisine, on peut le substituer au précédent dans l'usage médecinal : sa fleur paroît en été : on prétend que par la culture & une semaille réitérée de sa graine, on lui fait produire le Panais cultivé ; de même qu'avec la carotte sauvage, on fait naître la carotte cultivée.

3°. LE PANAIS SAUVAGE-ÉTRANGER, *Panax Costi-*

num : sa tige s'éleve beaucoup plus que les précédentes : ses racines sont vivaces, d'une odeur forte : il en sort, dans le pays, une gomme-résine, jaunâtre, semblable à l'*Oppopanax*, voyez *ce mot*. Ses racines s'emploient pour purger : c'est un faux *Costus*.

La racine de la premiere espece de panais est la plus tendre, d'une odeur & d'un gout beaucoup plus agréable, & plus facile à digerer qu'aucune autre espece : elle est diurétique, hystérique & fébrifuge : la marmelade de panais, legerement sucrée, excite de l'appetit, & est très propre pour les convalescens

Jean Bauhin avertit avec raison de prendre garde de confondre les racines de panais avec celles de la ciguë, qui ont beaucoup de ressemblance, tant par le goût douceâtre, que par la figure : on en a vu arriver des accidens funestes.

PANAVA. *Voyez* Bois des Moluques.

PANGGOELING. Les Orientaux donnent ce Nom au Pholidote ou Manis, dont nous avons parlé sous le nom de *Lézard écailleux*.

PANORPE. Nom que divers Naturalistes donnent à la *Mouche Scorpion*, appellée ainsi de sa partie antérieure, faite comme celle du Scorpion : c'est la fausse Guêpe de Swammerdam, qui infeste les raisins : elle fréquente les prairies, porte une trompe dure, cornée : elle a le corps brun, les côtés jaunes, la queue articulée, les pinces rousses & fourchues comme celles du Scorpion ; ses aîles sont blanches, marquées de taches ou de bandes faites en réseau.

PANICAUT, & PANICAUT DE MER : *voyez* Chardon roland.

PANIC ou PANIZ, *Panicum*, est une plante que Dioscoride compte parmi les especes de Bled, & Gallien parmi les Légumes : selon Lémery, le Panis ressemble en tout au millet, excepté que ses fleurs & ses graines naissent dans des épis fort serrés ; au lieu que celles du millet naissent en bottes & en bouquets. Les graines du Panis sont en grand nombre, plus petites & plus rondes que celles du millet, luisantes, enveloppées de follicules blancs, jaunâtres ou purpurines.

On seme cette plante dans les champs en Allemagne, en France, en Italie : elle demande une terre légere, sablonneuse, humide. On faisoit autrefois beaucoup plus d'usage du Panis dans la boulangerie qu'aujourd'hui : on voit cependant encore dans la Hongrie, dans la Bohême, & en quelques autres lieux de l'Allemagne, des personnes qui font, avec la semence mondée de son écorce, des bouillies & des crêmes qui ne sont pas désagréables ; on la fait cuire dans du lait comme du riz. Elle est astringente, elle nourrit peu, & se digere difficilement. Les oiseaux en sont assez friands.

PANTAGA, est l'arbre du Santal rouge : *voyez au mot* SANTAL.

PANTHERE, ONCE, & LEOPARD. Nous allons réunir sous cet article, d'après l'illustre M. de Buffon, ces trois especes d'animaux, qui non-seulement ont été pris les uns pour les autres par les Naturalistes, mais qui même ont été confondus avec les especes du même genre qui se sont trouvées en Amérique. Ces animaux sont propres à l'Ancien Continent, & aux climats chauds de l'Asie ; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées.

La premiere espece de ce genre, est la grande Panthere, que nous appellerons simplement *Panthere*.

Le corps de cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement entier, a cinq ou six pieds de longueur, en le mesurant depuis l'extrêmité du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle est longue de deux pieds. Sa peau est, pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos & sur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre sous le ventre : elle est marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de rose ; ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évuidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou plusieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales, & les autres circulaires, ont souvent plus de trois pouces de diametre : il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre, & sur les jambes.

La seconde espece est l'*Once*. Cet animal est beau-

coup plus petit que la Panthere, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la Panthere, la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'Once est d'un gris blanchâtre sur le dos & sur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc sous le ventre ; les taches sont à-peu-près de la même forme, & de la même grandeur que celles de la Panthere.

La troisieme espece, est le *Léopard*. C'est un animal du Sénégal, de la Guinée, & des autres pays méridionaux : il est un peu plus grand que l'Once, mais beaucoup moins que la Panthere, n'ayant guere plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds ou deux pieds & demi : le fond du poil, sur le dos & sur les côtés du corps, est d'une couleur fauve, plus ou moins foncée : le dessous du ventre est blanchâtre : les taches sont en anneaux ou en roses ; mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la Panthere ou de l'Once, & la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a aussi de ces taches pleines, disposées irrégulierement.

Ces trois animaux sont, comme l'on voit, très différens les uns des autres. Les Fourreurs appellent les peaux de la premiere espece, *peaux de Panthere* ; ils appellent celles de la seconde espece, *peaux de Tigre d'Afrique* ; enfin, ils appellent improprement *peaux de Tigre*, celles de l'animal que nous appellons *Léopard*.

La Panthere, que nous avons vu vivante, continue M. de Buffon, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, & le cri semblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, semée de taches noires arrondies en anneaux. La Panthere est de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

La Panthere paroît être d'un naturel fier & peu flexible, on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise ; jamais elle ne perd en entier son caractere féroce ; cependant on s'en sert pour la chasse, mais il faut beaucoup de soin pour la dresser, & encore plus de précautions pour

la conduire & l'exercer. On la mene sur une charette, enfermée dans une cage ; dont on lui ouvre la porte, lorsque le gibier paroît ; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse & l'étrangle : mais si elle manque son coup, elle devient furieuse, & se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger, en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans ; comme des agneaux, des chevreaux, & il lui en jette un pour calmer sa fureur.

L'Once, au contraire, s'apprivoise aisément ; on la dresse à la chasse ; elle est assez douce pour se laisser manier & caresser à la main. Il y en a de si petites, qu'un cavalier peut les porter en croupe. Aussi-tôt que le Chasseur apperçoit une gazelle, il fait descendre l'Once, qui est si légere, qu'en trois bonds elle saute au col de la gazelle, quoiqu'elle courre fort vîte : si la gazelle lui échappe, elle demeure sur la place honteuse & confuse.

L'espece de l'Once paroît être plus nombreuse & plus repandue que celle de la Panthere ; on la trouve très communément en Barbarie, en Arabie, & dans toutes les parties méridionales de l'Asie ; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine, où on l'appelle *Hinen-pao.*

Ce qui fait qu'on se sert de l'Once pour la chasse, dans les climats chauds de l'Asie, c'est que les chiens y sont très rares ; il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, & encore perdent-ils, en peu de tems, leur voix & leur instinct. En Europe, nos chiens n'ont point d'ennemi que le Loup ; mais dans un pays rempli de Tigres, de Lions, de Pantheres, de Léopards & d'Onces, qui sont tous plus forts & plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'Once n'a point l'odorat aussi fin que le chien, elle ne sent pas les bêtes à la piste, il ne lui seroit pas possible non plus, de les atteindre dans une course suivie, elle ne chasse qu'à vue. Souvent elle grimpe sur les arbres, pour attendre les animaux au passage, & se laisser tomber dessus : cette maniere d'attraper la proie est commune à la Panthere, au Léopard & à l'Once.

Le Léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que

la Panthere, & je ne vois nulle part, dit M. de Buffon, qu'on l'ait apprivoisé comme l'Once, ni que les Negres de Guinée & du Sénégal, où il est très commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. L'espece du Léopard paroît être sujette à plus de variétés que celle de la Panthere & de l'Once; cependant dans toutes les peaux de Léopard, les taches sont chacune à-peu-près de la même grandeur, & c'est plutôt par la force de la teinte qu'elles different, étant moins fortement exprimées dans quelques unes de ces peaux, & beaucoup plus fortement dans d'autres.

La Panthere, l'Once & le Léopard, se plaisent en général dans les forêts touffues, & fréquentent souvent les bords des fleuves & les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques, & les bêtes sauvages qui viennent chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués: la seule vue d'un homme, met le Léopard en fuite. Ils grimpent aisément sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages, & les autres animaux, qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie, & qu'ils soient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger; les Indiens & les Negres la trouvent bonne, mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme si c'étoit un met délicieux: à l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses, & font de très belles fourrures. La plus belle & la plus chere est celle du Léopard, une seule de ces peaux coute huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif & brillant, & que les taches en sont bien noires & bien terminées.

Dapper (*Descript. du pays des Negres, pag. 257.*) dit, que quand on a pris quelque Léopard, dans un des Villages, où le Roi du pays des Negres ne demeure pas, on est obligé de le porter au lieu de sa résidence. Ils regardent le Léopard comme le Roi des forêts; ce qui a produit une plaisante coutume. Les Habitans du Village Royal, vont au devant des porteurs du Léopard, pour se battre avec eux, croyant qu'il leur seroit honteux, qu'un autre Roi que le leur entrât dans la Place, sans

avoit résisté auparavant : on en vient d'abord aux mains ; enfin, le combat finit, & un homme qui arrive de la part du Roi, introduit les Athletes dans le Village ; on les mene sur le marché, où tout le Peuple est assemblé : là on écorche le Léopard ; on donne la peau & les dents au Roi, & après avoir fait cuire la chair, on la distribue au Peuple, qui passe tout ce jour-là comme si c'étoit une fête solemnelle Le Roi ne mange point de cette chair ; parceque, dit il : *Nul animal ne mange son semblable* : il ne veut pas même s'asseoir sur sa peau, ni marcher dessus. Pour éviter ce malheur, il la fait vendre aussi-tôt. Quant aux dents, il en fait présent à ses Femmes, qui les pendent à leurs habits, ou en font des colliers, mêlés de corail.

PANTOUFLIER : *voyez* MARTEAU.

PAON, *Pavo*, est un oiseau connu de tout le monde, & distingué de tous les autres oiseaux, par la longueur de sa queue & par les yeux brillans dont elle est ornée. Le Paon est du genre des Poules, & grand comme une Dinde : le mâle a la tête, le col & le commencement de la poitrine, d'une couleur bleue foncée ; la tête petite à proportion du corps, ornée de deux taches grandes, oblongues, dont l'une passe pardessus les yeux ; l'autre plus courte, mais plus épaisse, est située au dessous des yeux, puis suivie d'une troisieme marque noire : il porte, au sommet de la tête, une huppe qui n'est point entiere comme dans quelques autres oiseaux ; mais composée, en quelque sorte, de tiges nues, foibles, verdâtres, qui portent en leurs sommités des especes de fleurs de lys bleuâtres. Le Paon a le bec grisâtre, très ouvert, courbé comme dans tous les oiseaux qui vivent de grain, avec des narines fort larges : l'iris des yeux est jaunâtre : le col est un peu long & fort menu, à proportion du corps ; le dos est d'un blanc tiqueté de fauve & de taches noires transversales ; les ailes sont pliées, noires en dessus du côté du dos, & rousses en dessous du côté du ventre, ainsi qu'en dedans : la queue disposée de façon qu'elle est comme divisée en deux, car lorsqu'elle s'étend en forme de roue, il y a des plumes plus petites, brunâtres, qui semblent composer la queue entiere : elles ne sont pas roides comme les plus longues ; mais éten-

dues comme dans la plupart des oiseaux ; de sorte qu'il faut nécessairement que les plus longues s'inserent dans un muscle, au moyen duquel elles puissent se redresser & s'étendre. Belon dit que ces dernieres naissent du croupion, & que les premieres sont faites pour les soutenir. Le croupion est d'un verd foncé, & l'oiseau le dresse avec sa longue queue : les plumes du croupion sont courtes & comme tuilées ; elles dérobent la vue d'une partie des longues plumes de la queue, qui étant étendues, sont toutes de couleur de chataigne, ornées de lignes dorées très élegantes, qui vont de bas en haut, & terminées par d'autres plumes fourchues, d'un verd très foncé, qui ressemblent à des queues d'hyrondelles. Les ronds, ou comme le dit Pline, les yeux des plumes ont l'éclat du chrysolite, & des couleurs d'or & de saphir. Ces mêmes yeux sont composés de quatre cercles, dont le premier est d'or, le second chatain, le troisieme verd, & celui du milieu est bleu ou de saphir, à-peu-près de la figure & de la grandeur d'une féverole : les cuisses, les jambes & les pieds, sont d'un cendré parsemé de taches noires, & armés d'éperons, à la maniere des coqs : le ventre, près de l'estomac, est d'un bleu verdâtre, noirâtre, ou du moins brunâtre vers l'anus.

La femelle, qui s'appelle *Paonesse ou Panache*, n'a pas les couleurs du plumage si brillantes que le mâle : elle est d'un gris cendré, tirant sur le brunâtre : le sommet de la tête & la huppe sont de même couleur ; tachetés cependant de points verdâtres ; l'iris des yeux est tout à fait plombé ; le menton tout blanc ; les plumes du col ondées, vertes, blanches aux extrêmités près de la poitrine. Sa queue n'a pas le beau pennage du mâle.

La Nature a pourvu le Paon de très grandes ailes, afin qu'il puisse s'élever en l'air, & aller se percher sur les toits, dans les arbres, & sur les lieux élevés, où il se plaît. Comme l'Oye, il sert de garde aux maisons où il est ; car il crie ordinairement quand il voit quelqu'un.

Le Paon se nourrit des mêmes alimens que les Poules, mais il aime sur-tout l'orge : il a la lubricité du Coq : il peut satisfaire à six femelles ; à ce défaut il attaque celle qui couve, & casse ses œufs, à moins qu'il n'en trouve une autre pour la cocher, aussi la femelle cache-t-elle

son nid autant qu'elle le peut. La femelle pond douze œufs à chaque couvée, mais la premiere couvée n'est que de six ; ces œufs ont la coque dure, grisâtre & joliment tachetée : les petits sont difficiles à élever ; on les nomme *Paonneaux*. Les Paons causent beaucoup de dégât aux jardins, & renversent les tuiles & autres couvertures des maisons.

L'on prétend que ces oiseaux sont étrangers d'origine, & qu'ils ont été apportés des Indes en Europe, où ils sont à présent communs par-tout : ils tiennent le premier rang parmi les oiseaux domestiques, comme l'Aigle entre les oiseaux de proie ; mais ils étoient autrefois si rares, qu'on n'en voyoit que dans les Cours des Princes, à cause de leur beauté exquise : on les appelloit *Oiseaux de Médie* ou *de Perse*.

Le Paon est le seul des oiseaux, à l'exception du Coq d'Inde, qui ait la faculté d'étendre sa queue en rond, comme s'il se plaisoit à en faire voir les yeux rayonnans : c'est sur-tout devant sa femelle, qu'il se mire dans sa roue, en se présentant du côté du soleil. M. Pluche observe que le Paon est à la vue ce qu'est le Rossignol à l'oreille : cet oiseau, dit-il, l'emporte sur le Coq, les Canards, le Martin-Pêcheur, le Chardonneret, les Perroquets, le Faisan, &c. Au milieu de tous ces oiseaux, dont la parure est magnifique, on distingue le Paon, les yeux se réunissent sur lui ; l'air de sa tête, la légéreté de sa taille, les couleurs de son corps, les yeux & les nuances de sa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, cette roue qu'il promene avec pompe, sa contenance pleine de dignité, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amene ; tout en est singulier & ravissant. Cet oiseau est tout seul un spectacle ; & sa beauté a été cause qu'il a été consacré à la Déesse *Junon*.

On voit plus communement dans les pays septentrionaux des Paons blancs, que des Paons colorés, & quoiqu'ils aient la même configuration & les mêmes caracteres que notre Paon vulgaire, nous ne savons pas trop par quelle raison il y a des personnes qui les trouvent plus merveilleux que les nôtres, au reste les Rus-

découpées en six ou sept parties, attachées à des queues longues, grosses, rondes, creuses, rougeâtres & recourbées: ses fleurs sont longues, disposées en étoiles jaunâtres inodores: elles sont stériles. Ce Papayer porte rarement du fruit, s'il n'est transplanté & cultivé pendant environ trois années: son fruit naît sur un pied différent de celui qui a des fleurs stériles; il ressemble à celui du Papayer femelle, mais il est plus petit, il est attaché à un long pédicule, & sa chair n'est point si jaune ni de si bon goût: ce fruit qu'on nomme *Papaye*, est, ainsi que l'arbre, avant qu'il soit mûr, rempli d'un suc laiteux, dont on se sert pour effacer les taches de la peau produites par la chaleur du soleil.

2°. Le PAPAYER FEMELLE, *Pinoguacu fœmina*, que l'on cultive dans les jardins au Bresil & aux isles Antilles, est un peu plus élevé; ses feuilles sont bien plus grandes & attachées à des queues vertes. Cet arbre porte toute l'année des fleurs & des fruits sans pédicules: ses fleurs ont une odeur de muguet: son fruit a la figure & la grosseur d'un melon médiocre, verdâtre d'abord, & ensuite jaune, mais il contient un suc laiteux, d'un goût moins exquis que la chair du melon: le milieu de la chair est garni d'un grand nombre de semences, grosses comme des grains de coriandre, ovales, cannelées, rougeâtres en dessus, blanchâtres en dedans, d'un gout aigrelet. Chacune de ces semences produit, dans l'espace d'une année, un arbre Papayer portant fruit. Lemery dit que, quoique ce fruit soit très bon étant mangé crud, il est encore meilleur quand il a été cuit avec de la viande, ou confit en marmelade avec du sucre & de l'écorce d'orange: c'est un bon stomachique; ses semences sont estimées propres pour le scorbut, diuretiques & hystériques.

On lit dans la *Maison rustique de Cayenne*, que les semences du Papayer commun, dont les Créoles mangent le fruit, ont un goût de poivre; & qu'un scrupule de ces semences en poudre, pris pendant quelques jours, fait mourir les vers.

Le fruit du Papayer sauvage ne se mange point. Cet arbre est plus gros que le Papayer ordinaire, & il ne rapporte des feuilles qu'au haut de la tige. Il n'est pas rare de

de rencontrer, vers le pied de ces arbres, de petits serpens cachés; que les Portugais appellent *Cobre de Capello*. Voyez *ce mot.*

PAPE, *Fringilla tricolor*. Catesbi donne ce nom à un bel oiseau de la Caroline, qui est de trois couleurs & gros comme un serin: il a la tête & le dessus du col d'un bleu d'outre-mer, la gorge, la poitrine & le ventre sont d'un rouge brillant, le dos est verd; le bas du dos, de même que la queue, sont d'un rouge foncé, le dos, en approchant des ailes, est d'un jaune verdâtre; les plumes de l'aile qui sont près du dos, sont de couleur rouge; les ailes sont violettes, les cuisses rouges, & les pieds grisâtres.

PAPEGAI est le gros perroquet que les Portugais appellent *Papagayos;* selon Oviedo, on trouve cet oiseau dans l'Isle de Cuba à la nouvelle Espagne: on le rencontre aussi à la Jamaïque. Voyez *ce mot.*

PAPYRACÉE. Les Naturalistes donnent ce nom à une espece de Nautile blanc, qui se trouve dans la Méditerranée. Sa coquille est mince comme du papier.

PAPIER, *Papyrus Nilotica*, est, selon Lémery, une plante qui ressemble au souchet. Ses tiges croissent à la hauteur de neuf ou dix pieds: elles sont grosses, de couleur pâle ou cendrée. Ses fleurs sont longues comme celles du roseau. Ses feuilles sont à plusieurs étamines, disposées en bouquet aux sommités des branches, comme au souchet; ses racines sont grandes, grosses, ligneuses, nouées, d'une odeur & d'un goût foibles. Cette plante croît en Egypte le long du Nil & en Sicile; les Anciens en séparoient l'écorce, & la polissoient pour leur servir de papier à écrire. Le même Auteur ajoute que ses feuilles étoient autrefois employées par les Chirurgiens, pour faire suppurer & pour déterger les ulceres.

Nous avons sur le Papier une dissertation très savante, par M. le Comte de Caylus (en 1758), dans laquelle cet Académicien, aussi éclairé que bon Citoyen, prouve que le *Papyrus* ou Papier d'Egypte, dont il est si souvent fait mention dans les Ouvrages modernes, & qui a servi à nous transmettre les Auteurs anciens, est une matiere encore assez neuve pour être exa-

minée de nouveau. A l'aide des idées que les Auteurs anciens lui ont données, & des secours qu'il a tirés d'un des plus grands Botanistes de l'Europe (M. de Jussieu) M. de Caylus a discuté ce que Guilardin & Pline avoient dit sur le *Papyrus*. L'on voit que cette plante naît dans les marais de la basse Egypte, ou même au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. Sa racine est tortueuse, rampante, & de la grosseur du poignet; la tige est triangulaire, & ne s'éleve pas à plus de sept à neuf coudées: elle est remplie d'une substance fongueuse; elle va toujours en diminuant, & se termine en pointe. Cette espece d'arbre porte une chevelure, un panache en parasol, & un épi qui forme un thyrse. Ses feuilles, qui sortent immédiatement de la racine, ressemblent à celles du *Sparganium* ou *Ruban d'eau*. Les habitans du pays mangent la partie inférieure & succulente de la tige; mais on a cessé de faire du Papier avec le *Papyrus*.

Ainsi le *Papyrus* ou *Berd des Egyptiens*, est une plante aquatique, qu'il ne faut pas confondre avec le figuier d'Adam, appellé *Musa*; c'est le *Cyperus Niloticus, vel Syriacus maximus, papyraceus*, lequel paroît être le même que le *Sanga-Sanga* qui croît à Madagascar, dans la riviere que les Malgaches appellent *Tartas*, & qui est voisine de Foulepointe: on y emploie l'écorce du *Papyrus* pour faire des nattes, des cordes pour les filets, & des cordages pour les bateaux de pêche; ils en font aussi des voiles. On soupçonne aussi que le *Papero* de Sicile est une espece de *Papyrus*. Les habitans du Nil employoient les racines du *Papyrus* pour brûler & pour faire différens vases à leurs usages. On entrelassoit la tige en forme de tissu pour construire des barques qu'on goudronnoit; & de l'écorce intérieure ou *liber*, on faisoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit & pour les maisons, des cordes, des especes de chapeaux & du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appellé *Sacré* ou *Hiératique*: il ne servoit que pour les Livres de la Religion Egyptienne. Porté à Rome, & différemment préparé, lavé, battu & lissé, ce papier prit le nom d'*Auguste*, de *Livie*, même celui du Papetier *Fannius*.

Le Papier se préparoit en Egypte avec les fortes tiges du *Papyrus* : on les divisoit en vingt lames fort minces ; on les arrosoit avec de l'eau ; on les faisoit dessécher au soleil ; puis on les croisoit en différens sens, & on les mettoit à la presse ; on faisoit aussi du papier avec les feuilles. On appelloit *Papier lénéotique* l'espece de gros papier emporétique, qu'on faisoit avec les parties qui touchoient le plus près l'écorce du *Papyrus* ; car le beau Papier étoit fait avec la matiere qui est au-dessous de l'écorce & de la lame qui la touche immédiatement. Il étoit très léger, comme calandré, & d'une assez mauvaise odeur ; mais il se perfectionna sous le Prince Claude.

Après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, on employoit encore la partie intérieure moëlleuse & spongieuse, pour en faire les mêches des flambeaux qu'on portoit dans les funérailles, & qu'on tenoit allumés tant que le cadavre restoit exposé. Antipater dit que ces mêches de *Papyrus* étoient enduites de cire ; au reste, elles ressembloient assez à cette mêche de jonc que nous avons vû, il y a quelques années, à Paris, & qu'on présentoit aux passans, en la décorant du titre de *Mêche éternelle* ; tel est l'Extrait du Mémoire de M. de Caylus. Mais il y a trop à perdre de ne pas lire cette Dissertation en entier : elle est pleine de recherches les plus instructives. L'usage du Papier d'Egypte paroît avoir succédé à celui de plusieurs autres substances, dont se sont servis les Anciens ; car on écrivoit sur des peaux d'habillement, sur des tablettes de cire, sur des coquilles, sur des métaux, sur l'écorce intérieure d'arbre, sur des boyaux, sur l'ivoire, sur les feuilles de palmier, sur la toile de lin & de coton, & ensuite sur du parchemin, &c. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *An* 1751, qu'avant l'invention de notre Papier (l'époque du Papier de chiffons est de 1470) ; on en faisoit en Orient avec les chiffons de toile de coton ; & avant celui-ci, les Egyptiens préparoient la deuxieme écorce d'une espece de chiendent, connu sous le nom de *Papyrus*, dont ils tiroient du Papier, & dont le nôtre a retenu le nom. On trouve, de tems immémorial, du Papier chez les Chinois, & de très beau : ils y em-

ployoient le chanvre, le coton, la soie, les écorces d'arbres, dont la principale est celle du Bambou. Le P. Parennin en a envoyé de plus de quarante sortes, toutes curieuses par quelques circonstances particulieres. Leur Papier est doux & uni, d'une grande beauté, & les feuilles sont d'une grandeur, à laquelle toute l'industrie de nos ouvriers n'a encore pû atteindre. On sait que les chiffons sont débarrassés, par les lessives, de la partie spongieuse, nommée *Parenchyme*; mais on n'auroit pas cru que la filasse, simplement battue, pût produire une pâte dont on a formé un Papier assez fin, & qui paroît se perfectionner. Il est plus probable que les filasses d'aloës, d'ananas, de palmier, d'ortie, & d'une infinité d'autres plantes ou arbres seroient susceptibles de la même préparation. Nous ne sommes point aussi riches en plantes & arbres dont on puisse détacher les fibres ligneuses, que les Indiens de l'un & de l'autre hémisphere. Nous avons cependant l'aloës sur certaines côtes. En Espagne, on a une espece de sparte ou de genêt, qu'on fait rouir pour en tirer la filasse, & dont on fabrique ces cordages, que les Marins appellent *Sparton*; on en pourroit donc tirer du Papier. M. Guettard en a fait avec nos orties & nos guimauves des bords de la mer; & il ne désespere pas qu'on en puisse faire avec quelques-unes de nos plantes & de nos arbres mêmes, sans les réduire en filasse. Le raisonnement qui avoit conduit cet Académicien à fabriquer du Papier immédiatement avec la filasse, lui a fait essayer d'en faire avec du coton, & il a réussi. Il vouloit s'assurer si ce duvet étranger donneroit une bonne pâte, pour travailler avec plus de sûreté sur le duvet de nos chardons, & sur celui de l'apocin de Syrie, qui, quoique étranger, vient bien chez nous. Enfin M. Guettard, dont le zele & la sagacité sont très connus, a voulu nous faire voir les avantages que nous pourrions tirer, à cet égard, d'une infinité de substances que nous rejettons comme inutiles : on en trouve le détail dans son Mémoire, & dans le Journal Économique, aux mois de Juillet & d'Août 1751.

A l'égard de notre Papier ordinaire, on le fait avec de vieux drapeaux ou chiffons de linge, blanchis, hachés & brisés au moulin en parties très menues, humec-

tées avec de l'eau, & tellement délayées, qu'elles ne paroissent que comme une eau remplie de petits floccons visqueux & collans. On leve cette liqueur par parties, prenant toujours la superficie avec un chassis garni de fils de laiton très serrés, & qui est de la grandeur de la feuille qu'on veut faire. On met ensuite égoutter ces feuilles : on les passe à la colle, pour que le papier ne boive point, & enfin on le met à la presse. Le Papier gris n'a point été collé : il est fait de chiffons plus grossiers, moins lavés, &c. Le Papier bleu a reçu la teinture du Tournesol. Le Papier marbré de diverses couleurs se fait en appliquant une feuille de papier sur différentes couleurs, détrempées en huile & mêlées avec de l'eau, qui en empêche la liaison ; & selon la disposition ou l'arrangement qu'on donne ensuite à ces couleurs, on forme, dit Lémery, des ondes & des panaches.

Le Papier d'Hollande a la finesse, le corps, la blancheur, le lisse & le poli au-dessus du nôtre ; ce qui dépend de la pureté de l'eau & du choix des chiffons &c. qu'on emploie. On a encore l'art d'amincir le Papier par la presse & à coups de marteaux. *Voyez* le *Dictionnaire des Arts & Métiers*.

PAPIER FEUILLE D'ARBRE. *Voyez les mots* ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE, PALMIER DE L'AMÉRIQUE *&* COQUO *ou* COCO.

PAPIER FOSSILE. *Voyez* CUIR FOSSILE.

PAPILLON, *Papilio*, petit insecte qui a des pieds, quatre aîles, des yeux & des antennes. L'histoire des Papillons est nécessairement liée avec celle des Chenilles, puisque tous les Papillons ont été originairement des Chenilles, qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenés à l'état de chrysalide, & enfin à celui de Papillon ; ainsi on trouvera réunis sous ces trois mots de Chenille, de Chrysalide & de Papillon, l'histoire complette des Papillons dont la vie est la plus remplie de phénomenes singuliers.

La Chenille après avoir changé plusieurs fois de peau, & avoir filé sa coque, ou s'être simplement suspendue à des fils de soie, s'est changée en chrysalide. Lorsque le Papillon quitte sa dépouille de chrysalide, cette dépouille retient avec elle plusieurs grands cordons de trachées.

Le Papillon qui vient de paroître au jour, a les aîles si petites, qu'on les prendroit d'abord pour celles d'un Papillon manqué. Aussitôt qu'elles sont à l'air & libres, les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à se developper. Pour accélérer & donner plus de force à ce développement, le Papillon nouvellement éclos, les agite de tems en tems, & les fait frémir avec vitesse : en même-tems tous ceux qui ont une trompe (car tous n'en ont pas) qui étoit étendue & allongée sous le foureau de la chrysalide, la retirent & la roulent en spirale pour la loger dans le réduit qui lui est préparé. Si quelque cause, soit intérieure, soit extérieure, s'oppose à l'extension des aîles dans le tems qu'elles sont encore aussi flexibles que des membranes, la sécheresse qui les surprend dans cet état arrête la suite du développement, les aîles restent contrefaites, incapables de lui servir, & le pauvre animal reste condamné à périr, faute de pouvoir aller chercher sa nourriture.

C'est ainsi que tous les Papillons sortent de leur état de nymphe ou de chrysalide, tant ceux qui viennent de chenilles qui font des coques, que ceux qui viennent de celles qui se lient & qui se pendent. Ces dernieres en sortant se trouvent d'abord à leur aise & en plein air. Mais comment les Papillons qui sont renfermés dans des coques d'un tissu si serré, que nous ne pourrions pas les déchirer avec nos doigts, telle, par exemple, que la coque du vers à soie, comment ces papillons auxquels nous ne connoissons aucun instrument capable de faire cette opération s'y prendront-ils ? On peut parvenir à voir cette industrie en enlevant une partie d'une coque, & la collant ensuite sur un verre : on verra que les papillons dégorgent de leur bouche (on connoîtra par la suite que c'est le seul usage pour lequel elle leur ait été donnée) une liqueur mousseuse qui humecte le bout de la coque ; alors à coups de tête donnés à plusieurs reprises contre cet endroit affoibli par la liqueur, ils viennent à bout de le crever, & se glissent par cette ouverture. Dans toutes ces coques, on trouve toujours deux dépouilles, celle de la chenille & celle de la chrysalide.

D'autres papillons, qui ont encore des coques plus

épaisses, se sont ménagés une ouverture, lorsqu'étant chenilles, ils ont filé leur coque. Telle est la chenille à tubercules, qui donne le papillon paon. *Voy.* CHENILLE A TUBERCULES.

Lorsque les ailes des papillons ont acquis assez de fermeté; les uns prennent leur vol dans le moment; d'autres se contentent de marcher & d'aller se placer à quelque distance; mais tous se purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leurs coques, d'autres après. Cette évacuation est le superflu du corps graisseux, & de toutes les matieres que la nature a employées pour leur faire changer d'état. Ces restes sont liquides & assez ordinairement rougeâtres; ceux de ces papillons qui firent autrefois si grande peur à la Ville d'Aix en Provence, sont comme du sang. *Voyez* l'exposé de cet évenement au mot CHENILLE EPINEUSE.

Description des Organes du Papillon.

On ne remarque plus dans l'intérieur du papillon ce grand nombre de trachées que l'on voit le long des côtés de la chenille. De ces dix-huit stigmates, il n'en reste que deux qui sont sur le corselet; mais l'on trouve dans la partie superieure du ventre une vessie pleine d'air, d'une grandeur assez considérable. Cette vessie a un col qui aboutit à la bouche ou à la trompe de ceux qui en ont une. C'est par ce canal, aussi bien que par celui des deux stigmates, que l'air entre & sort; au lieu que dans l'état de chenille, les organes de la respiration étoient distribués des deux côtés de son corps. Ce changement jusque dans les organes de la respiration, fait juger de la prodigieuse révolution qui se fait dans l'intérieur de l'animal, pendant qu'il nous paroît si tranquille sous la forme de chrysalide: c'est à la poitrine, que sont attachés les muscles qui font mouvoir les ailes.

Lorsqu'on ouvre le papillon, on découvre l'estomac, le cœur & la moëlle épiniere, qui sont autant de canaux, dont une partie réside dans le ventre, & l'autre en passant par la poitrine, va se terminer dans la tête. Le cœur du papillon est le même qu'étoit celui de la chenille, c'est-à-dire, en quelque sorte un assemblage de

vaisseaux qui règnent dans toute la longueur du corps. Mais on peut remarquer que la circulation s'y fait dans un sens contraire à celui où elle se faisoit dans la chenille. Cependant cette circulation n'est pas toujours constante: je l'ai vu souvent changer, dit l'Observateur, cela avoit-il à l'occasion des douleurs que je lui faisois sentir. Mais quelle qu'en soit la cause, on voit toujours avec grand étonnement que cet insecte ait une si grande facilité de changer la circulation de son sang. La moëlle épiniere est la même que celle qui étoit dans la chenille: elle remonte du bas ventre vers la tête: mais ce qu'elle fait voir de particulier, c'est qu'elle est dans un mouvement continuel & vermiculaire, mouvement qu'elle n'avoit point dans la chenille. On peut observer ce phénomene en faisant tomber le poil de dessus la peau du ventre de la femelle du papillon provenant de la chenille à oreilles. La peau en est si transparente, qu'en la frottant d'un peu d'huile, on voit très distinctement à travers de son épaisseur, tout le jeu de cette moëlle épiniere, qui est fort vif.

Les organes des sexes dont on ne trouve aucune trace dans la chenille, se trouvent tous formés dans le papillon naissant, & situés comme la nature a coutume de les placer dans les autres insectes. Les femelles se font reconnoître aisément à la grosseur de leur ventre, qui est si prodigieusement rempli dans certaines especes, qu'il en paroît prêt à crever; il arrive même quelquefois aux femelles de papillon de la chenille à oreille & de la chenille commune, de commencer à déposer leurs œufs avant qu'ils aient été fécondés, tant elles sont pressées du besoin de pondre. Il y a des especes de papillons femelles qui pondent jusqu'à quatre, cinq, six & sept cens œufs de suite.

Beauté des Papillons.

La beauté du papillon, la vivacité, la surprenante variété de ses couleurs, l'élégance de sa forme, font le charme des yeux; sa légéreté, son air animé, sa course vagabonde & volage, tout nous plaît en lui. Une collection de papillons nous présente le plus beau spectacle, tel qu'on le voit au Cabinet du Roi, & dans ceux

des Curieux. Ces insectes semblent se disputer à l'envi la beauté des couleurs, l'élégance de la forme. Les Papillons de la Chine, sur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazones, se font remarquer par leur grandeur, & par la richesse & le vif éclat de leurs couleurs; c'est un spectacle à voir, & non point à être décrit. A la Chine on envoie les papillons les plus beaux & les plus extraordinaires à la Cour de l'Empereur; ils servent à l'ornement du Palais.

Lorsqu'on considere le papillon, quatre de ses parties paroissent mériter entre autres une attention particuliere, savoir, les ailes, les antennes, la trompe & les yeux.

Les ailes qui sont toujours au nombre de quatre, lui constituent un genre particulier parmi les insectes ailés, en ce qu'elles sont couvertes d'une espece de poussiere ou farine qui s'attache aux doigts qui les touchent; cette prétendue poussiere considérée au microscope, est un assemblage très régulier de petites écailles colorées, taillées sur différens modeles, couchées & implantées sur une gaze solide, quoiqu'extrêmement légere. C'est la dureté & le poli de ces petites écailles qui les rend si brillantes. Le dessus & le dessous des ailes en sont également couverts. Avec de grandes ailes légeres, la plupart des papillons volent de mauvaise grace, ils vont toujours par zic-zags, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très avantageux, parcequ'il leur fait éviter les oiseaux qui les poursuivent, car comme le vol des oiseaux est en ligne droite, celui du papillon est continuellement hors de cette ligne.

Telle est la structure la plus ordinaire des ailes des papillons, mais il y en a d'autres especes que l'on a surnommées *Papillons à ailes d'oiseaux*, parcequ'effectivement leurs ailes paroissent disposées comme celles des oiseaux; ces ailes sont cependant recouvertes d'écailles, taillées de maniere à en imposer & à paroître comme des plumes. On voit voltiger quelquefois sur le bord des ruisseaux de ces petits papillons, qui sont blancs &

des plus jolis. Une autre espece porte des ailes vitrées, ainsi nommées, parceque n'étant pas entiérement couvertes d'écailles, les parties qui en sont dégarnies, semblent autant de vitres; enfin la troisieme espece, sont les ailes d'un petit papillon provenant d'une teigne, qui vit dans l'épaisseur des feuilles d'orme & de pommier; ces ailes présentent au microscope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or, en argent, en azur & en nacre.

Les papillons portent, comme la plupart des autres insectes, des antennes sur la tête: on peut voir au mot ANTENNE, de quel usage on croit que ces parties sont aux insectes. Comme les antennes sont très apparentes dans les insectes, on s'en est servi pour diviser les papillons en classes & en genres, suivant leurs différentes formes.

La premiere division & la plus simple, est celle qui distingue les papillons en papillons de jour, & en papillons de nuit ou phalênes: ces derniers sont en bien plus grand nombre que les autres. Swammerdam en a observé cent quatre-vingt-treize sortes: savoir, treize des plus grands, vingt-huit d'une moyenne grandeur, quatre-vingt-six plus petites, & soixante-six de la plus petite espece. Il en a décrit cent quatorze especes avec leurs nymphes dorées. Aldovrande en a fait mention de cent dix-huit sortes; Mouffet en représente quatre-vingt-six, & Hoffnagel cinquante. Ces papillons ne volent que la nuit; Goëdard n'a fait mention que de soixante-dix-sept sortes de papillons de jour.

Ces deux genres de papillons se distinguent par les antennes. Ceux qui composent la classe des diurnes, ont des antennes de trois différentes formes. Il y a 1°. celles que l'on appelle *antennes à masse ou à bouton*, parcequ'elles se terminent par un bouton, qui a le plus souvent la figure d'une olive, & quelquefois d'une olive tronquée. Le plus grand nombre des papillons que l'on voit pendant le jour se reposer sur les fleurs, portent des antennes de ce genre.

2°. Les *antennes en forme de massue*.

3°. Celles qui sont tournées en forme de *cornes de Béliers*.

La classe des phalènes ou papillons nocturnes se distingue aussi par des antennes de trois formes différentes. La premiere est celle à qui on a donné le nom d'*antennes prismatiques*, à cause de leur forme; la seconde comprend les *antennes à filets coniques ou grainés*, parcequ'ils sont formés d'une suite de grains disposés comme ceux d'un chapelet. La troisieme est celle des *antennes à barbes de plumes ou en plumes*, à cause de leur ressemblance avec une plume d'oiseau. Dans les différents genres de papillons qui portent de ces antennes, elles servent à distinguer les sexes; celles des mâles sont plus belles & mieux formées que celles des femelles : parmi ces papillons, il y en a de tout unis, de velus, de colorés & de transparens.

On peut distinguer encore les papillons en ceux qui sont pourvus de trompes, & ceux qui n'en ont pas. Tous les papillons diurnes en sont pourvus, mais parmi les phalènes, plusieurs paroissent en manquer, d'autres en manquent tout-à-fait. Le véritable instant de distinguer la structure de la trompe des papillons qui en sont pourvus, c'est lorsque le Papillon ne fait que quitter sa chrysalide; sa trompe est encore étendue sur l'estomac, elle se dégage, elle se roule en spirale; mais dans le premier instant, les deux parties ne se dégagent pas toujours ensemble, & l'on apperçoit deux lames creusées en gouttiere, qui forment par leur réunion la trompe du papillon, c'est l'organe qui seul fait les fonctions de la bouche & du nez. Lorsque le papillon veut pomper le suc des fleurs, dont la consistance est quelquefois trop visqueuse pour pouvoir être attirée, sa bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend l'extrait de la plante plus fluide : on peut voir cette manœuvre en présentant un morceau de sucre à un papillon diurne qui vient de paroître au jour. Quant aux yeux des papillons, ils sont d'une structure admirable. Voyez au mot INSECTE, l'article YEUX A RÉSEAU.

On se fait ordinairement une idée agréable de la vie d'un papillon : on se le représente comme un animal toujours en joie, dont l'amour & la bonne chair sont l'occupation, volant de fleurs en fleurs, de femelles en femelles : mais il s'en faut bien que tout le peuple papil-

son jouisse d'un bonheur si complet. Si on considere les papillons de nuit, on voit que c'est à leur dernier changement, que se terminent les desseins qu'avoient la nature en les faisant naître. La propagation de l'espece est le seul signe de vie qu'ils donnent; c'est pour les amener là qu'elle les a fait passer par tant de métamorphoses, de travaux & de dangers. Plusieurs especes n'ont point de trompe, ni aucun organe propre à prendre de la nourriture: aussi n'est-ce point pour ceux-ci que des fleurs ont des sucs. Plusieurs ne font aucun usage de leurs ailes pour voler, tel que le papillon mâle du ver à soie. Quoi qu'il en soit, on peut croire que ces ailes lui servent à animer ses esprits & à exciter le cours de ses liqueurs: car elles sont dans une agitation prodigieuse, dans le tems de l'accouplement. Lorsque les mâles ont consommé toutes leurs forces à s'acquitter de leur emploi, & les femelles à pondre & à mettre leurs œufs à couvert, tout est fini. Un épuisement total dans les uns & dans les autres, termine une vie qui ne leur avoit été donnée que pour cela. Une singularité remarquable; c'est que ces mâles qui ont observé un jeûne complet, depuis le moment qu'ils ont commencé à faire leurs coques, jusqu'à celui dont nous parlons, se trouvent encore avoir assez de vigueur pour se montrer les plus amoureux & les plus pétulans des animaux de leur espece.

C'est parmi les papillons nocturnes que l'on trouve les grandes especes, comme le *Papillon à tête de mort*, les *Papillons-Paons*, ceux du Titimale, &c. Ceux-ci restent ordinairement durant tout le jour appliqués contre des troncs d'arbres ou contre des murs; mais la nuit les réveille & les rappelle à l'usage de la vie. Comme les papillons nocturnes ou phalenes fuient la lumiere du jour, on voit avec étonnement que ce sont précisément ceux qui se rendent auprès d'une lumiere qu'on porte dans un jardin. Voici la conjecture bien voisine du vrai que l'on en donne. Il se peut faire que les femelles de ces papillons, jettent une lumiere qui est imperceptible pour nos yeux, mais très perceptible pour le papillon qui a plus de trente-quatre mille yeux. Cette conjecture est appuyée sur un fait qui lui donne beaucoup de vrai-

semblance ; c'est que tous ces papillons qui viennent la nuit tourner autour de la lumiere & s'y brûler, sont toujours des mâles.

PAPILLON DES BLEDS. C'est sous ce nom qu'est connu dans l'Angoumois, parceque c'est sous cette forme que se manifeste le plus sensiblement, un très petit insecte, qui jusqu'à présent n'avoit été connu que des Naturalistes ; mais qui vient de s'attirer l'attention du Gouvernement, par les ravages qu'il fait dans cette Province. Il faut bien distinguer ces Papillons de la Chenille des grains, des Papillons des fausses teignes ; ces derniers sont très communs dans toutes les Provinces de France, ils ont à l'extérieur, beaucoup de ressemblance avec ceux de la Chenille du grain ; mais cependant ils en different beaucoup par la maniere de vivre ; & ceux-ci, font un tort bien moins dangereux que les Papillons de la Chenille des grains. Comme on distingue mieux les choses par la comparaison, nous donnerons l'histoire du Papillon de la fausse teigne, à la suite de celle-ci.

Quant aux Papillons de la Chenille des grains, depuis environ trente ans, on s'étoit apperçu dans l'Angoumois, qu'en certaines saisons il sortoit des Papillons des tas de bleds : ces insectes n'exciterent d'abord que de la surprise ; M. de Réaumur en donna une histoire curieuse. Depuis quelques années, cet insecte s'y est multiplié, au point de consommer, en peu de mois, les récoltes les plus abondantes : il commence à dévorer les grains dans les épis flottans au milieu des champs ; il continue ses ravages dans les granges, & acheve de tout dévaster dans les greniers. Le Cultivateur, qui se voit frustré de ses plus douces espérances, est découragé. L'Académie des Sciences envoya, par Ordre du Gouvernement, des Académiciens pour observer sur les lieux cet insecte, pour opposer à ses ravages les remedes les plus prompts & les plus efficaces, & pour faire les expériences nécessaires, afin d'en détruire l'espece, s'il étoit possible. C'est dans ces vues, que M. Duhamel & M. Tillet se rendirent dans l'Angoumois, en 1760 : ils y retournerent en 1761, ils trouverent plus de deux cens Paroisses désolées par cet insecte. Plusieurs Curés & quelques Gentilshommes qui s'étoient appliqués à la destruction de ces insec-

tes, leur firent part de leurs conjectures sur leur origine, & sur les moyens d'en arrêter la multiplication. C'est du concours de toutes ces expériences, & des observations de nos Académiciens, dans leurs deux voyages dans cette Province, que résulte un Ouvrage in-douze, livre intéressant pour le Naturaliste, utile au Citoyen, & nécessaire au Cultivateur.

Nous pensons ne pouvoir rien faire de mieux, que de nous aider de l'extrait qu'ont donné de ce livre, les Auteurs du Journal des Savans.

Le Papillon auquel on attribuoit en Angoumois tout le mal fait aux grains, quoiqu'il soit destitué d'organes capables de leur nuire, est de la classe des Phalênes : il a des antennes à filets grainés : il porte ses ailes inclinées en forme de toît; elles sont longues par rapport à leur largeur, de couleur de caffé au lait, brillantes au soleil, bordées d'une frange de poils, sur-tout du côté intérieur : il a deux barbes, qui partent de dessus la tête, passent entre les antennes, se prolongent jusqu'au dessus des yeux, où elles rencontrent un toupet de poils relevé en arriére. A la premiere vue, ce Papillon paroît être assez semblable à celui des fausses teignes.

Ce Papillon ne semble occupé que du soin de se multiplier, il s'accouple la nuit ou dans l'obscurité; l'accouplement dure plusieurs heures : le mâle & la femelle se réunissent quelquefois après s'être séparés. A peine les œufs sont-ils fécondés, que la femelle s'en délivre; elle jette çà & là des paquets de quatre, cinq, trente œufs, ensorte que chaque femelle produit depuis soixante jusqu'à quatre-vingt-dix œufs. Les œufs sont imbibés d'une humidité visqueuse, qui les rend adhérens aux différens corps sur lesquels ils ont été déposés; ils sont de taille à passer par un trou fait, dans une feuille de papier, avec la pointe de la plus fine aiguille; au microscope ils paroissent striés dans leur longueur, & comme chagrinés.

Quatre, six, ou huit jours après que l'œuf a été pondu, selon la température de la saison, il en sort une Chenille grosse comme un cheveu, de la longueur d'un quart ou d'un cinquieme de ligne; aussi-tôt elle travaille à s'introduire dans l'intérieur du grain, pour se nourrir

de sa substance farineuse. Elle se glisse d'abord dans la rainure qui sépare les deux lobes, elle y file quelques fils de soie, puis elle déchire le son avec ses dents, qu'elle range de côté & d'autre, de façon que lorsqu'elle a pénétré dans l'intérieur du grain, le son retombe & ferme assez exactement l'ouverture.

Il en périt plusieurs avant qu'elles soient parvenues à s'introduire dans la substance farineuse; soit que la fatigue, l'épuisement ou la faim les fassent mourir, ou que, comme le soupçonne M. de Réaumur, elles s'entre-détruisent elles-mêmes dans des combats cruels qu'elles se livrent, pour s'assurer la possession d'un grain dans lequel elles veulent s'introduire.

Une Chenille se contente d'un seul grain de bled, elle n'en sort point pour en attaquer un autre; mais on n'en trouve jamais deux dans le même grain, une seule suffit pour en consommer toute la substance farineuse, elle ne laisse absolument que la pellicule du son. Lorsqu'elle a pris tout son accroissement, elle se dispose à filer sa coque; la Chenille peut avoir alors deux lignes & demi de longueur, sa grosseur peut égaler la moitié du grain de bled qu'elle a consommé; son corps est ras, entiérement blanc; elle a deux especes de cornes sur la tête, qui se dirigent vers la partie postérieure; elle en a deux autres plus longues dans la même direction, placées vers l'anus; elle a seize jambes.

Comme si elle prévoyoit que sous la forme de Papillon, il ne lui restera aucun organe avec lequel elle puisse entamer la pellicule du son qui la renferme, elle prend la précaution de tailler avec ses dents, vis-à-vis l'endroit où doit être la tête de la Chrysalide, une trappe assez large pour donner issue au Papillon, & qui reste fermée jusqu'à ce que cet insecte ait quitté sa dépouille de Chrysalide. Cette sage mesure étant prise, elle file une coque, qui remplit exactement un des lobes du grain; l'autre est occupé par les excremens. Le Papillon étant dégagé de sa robe de chrysalide, perce la coque à coup de tête, leve la trappe faite à l'écorce du son, & sort de cette espece de tombeau, pour travailler à la propagation de l'espece.

Tel est le cercle de la vie, & des développemens de

cet insecte : les différentes températures des saisons en allongent ou racourcissent la durée. Il paroît que dans le tems le plus favorable, une génération s'accomplit en vingt-huit ou vingt-neuf jours, ainsi il s'en fait plusieurs dans une année. Sur la fin de Mai, & au commencement de Juin, on trouve des œufs & de petites Chenilles sur les épis de la campagne ; en Juillet il en naît des Papillons, qui déposent sur les mêmes épis une nouvelle postérité ; celle-ci peut en donner encore une autre dans la grange, ou dans le grenier, vers la fin d'Août : si les premiers froids sont retardés, on en voit une nouvelle en Septembre ; & enfin, une derniere en Novembre, si ce mois est encore chaud : ce seroit cinq générations en un an ; le concours de toutes ces circonstances est très rare ; mais il n'est pas nécessaire que cet insecte multiplie jusqu'à ce point, pour faire de grands ravages. Jusqu'aux premiers froids on voit continuellement sortir des Papillons des tas de grains, & chaque Papillon vit encore un mois ; mais il y a certain tems, où on voit éclore, presque à la fois, une quantité prodigieuse de Papillons qui couvrent le tas, & semblent lui communiquer une sorte de frémissement. Ce sont ces essaims que nos Auteurs appellent *une volée*. Cette volée est toujours précédée d'une chaleur considérable, qui s'excite dans le tas, & fait monter le thermometre à vingt-cinq, trente, & quelquefois cinquante dégrés, tandis que la température extérieure n'est qu'à treize ou quatorze dégrés : une telle chaleur favorise considérablement les progrès des Chenilles qui se trouvent dans les grains voisins ; quand il ne doit pas y avoir de volée, la chaleur du tas n'excede pas sensiblement celle de l'air extérieur.

Il y a ordinairement trois volées bien sensibles ; celle du printems vers la mi-Mai, ou le commencement de Juin ; celle d'Août, & une autre dans quelques-uns des mois suivans. La volée du printems a une inclination décidée à sortir des greniers ; tous les soirs au coucher du soleil, on voit des essaims de Papillons se répandre dans la campagne. Les volées des autres mois passent le jour en repos, s'agitent la nuit, voltigent sur les tas, sans qu'on voie aucun de ces insectes se montrer au dehors.

Qui

Qui a appris aux Papillons du printems, qu'ils trouveroint au milieu des champs, un aliment plus tendre & plus propre à leur postérité, que celui dont ils ont vécu; & à ceux de l'été, que la famille qu'ils vont mettre au jour, mourroit de faim par-tout ailleurs que dans l'endroit où ils sont nés?

Nos Académiciens ont eu l'attention de chercher au printems, la lanterne à la main, ces Papillons vagabonds; ils les ont trouvés en grand nombre, accouplés sur les épis encore verds, & y déposant leurs œufs. Ils ont eu la précaution de les montrer aux Habitans de la Province, pour lesquels, alors seulement, l'origine des Chenilles que l'on trouve en Juin dans les épis cessa d'être une énigme.

Cette découverte a encore expliqué une autre observation qui auroit pu embarasser, c'est que les récoltes sont ordinairement d'autant plus endommagées, qu'elles sont plus près d'un hameau & d'un lieu habité. Ces Papillons peuvent même se transporter assez loin.

Moyen de faire périr ces Insectes & de conserver les Bleds.

Un certain dégré de chaleur suffit pour faire périr les Insectes, Chenilles, Chrysalides, Papillons: un autre dégré de chaleur, peut endommager le germe des grains, & les empêcher de lever. Il a fallu trouver un dégré fixe, qui pût faire jouir de l'avantage du premier, sans entraîner l'inconvénient du second. Les étuves, telles que celles décrites dans le *Traité de la Conservation des Grains*, produiroient tous ces avantages; mais la construction en est dispendieuse, ainsi on a eu recours à l'usage des fours, en remédiant aux inconvéniens qui s'y rencontrent.

Les expériences ont appris les faits suivans. Une chaleur de soixante dégrés suffit pour dessécher en onze heures, les Chenilles, les Papillons, les Chrysalides, & les chauffe tous au point de les rendre friables; cette même chaleur n'ôte point au bled la faculté de germer: & une chaleur de trente-trois dégrés, continuée pendant

deux jours, suffit pour faire périr tous ces insectes. Comme la chaleur ordinaire des fours, deux heures après qu'on en a retiré le pain, est environ de cent dégrés, on ne doit mettre dans le four le grain de bled que l'on veut étuver pour le conserver, que cinq ou six heures après que le pain a été retiré du four; le grain y éprouve alors un dégré de chaleur, capable de faire périr les insectes en moins de quarante-huit heures, mais qui ne sauroit altérer le germe. Lorsqu'on veut se procurer une semence bien pure & bien nette, on trempe, pendant deux minutes, les paniers dans lesquels on a mis du bled, dans une forte lessive de cendres, à laquelle on a ajouté de la chaux vive: cette lessive acheve de faire périr les insectes qui peuvent avoir résisté à la chaleur; & de plus, elle sauve encore les moissons de la carie, qu'on nomme *Pourri* en Angoumois. Lorsqu'on veut garder les bleds étuvés, un excellent moyen d'empêcher que d'autres Papillons n'y viennent de nouveau déposer leurs œufs, c'est de couvrir le tas de bled, de chaux en poudre, d'un pouce d'épaisseur; il suffit même de le couvrir de cendres, ou de l'envelopper dans des sacs de toiles, ou de le mettre dans des tonneaux. Quand il ne s'agit que d'étuver le grain, pour en faire du pain ou un objet de commerce, il y a fort peu de précautions à prendre du côté du dégré de chaleur. Deux heures après que le pain a été retiré du four, on peut y introduire une grande masse de grains, & l'y laisser deux ou trois jours, en le remuant de tems-en-tems. Une des précautions importantes, est de battre le bled le plutôt qu'il est possible, le fléau, le van, le crible, détruisent ou emportent toujours un grand nombre de Chenilles.

Il seroit aisé, par ces moyens simples & peu dispendieux, de parvenir à la destruction totale de cet insecte dans l'Angoumois, ou du moins d'en approcher beaucoup, il ne s'agiroit que de les appliquer pendant un an ou deux à toutes les récoltes de la Province. Il y a sur cela d'excellentes vues, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même de Mrs. Duhamel & Tillet.

Papillons de la fausse Teigne du bled.

Les Papillons de la fausse Teigne, qui paroissent dans le courant du mois de Juin, sont du genre des Phalênes ; ils ont quatre ailes, plus larges du côté de la queue que du côté de la tête ; la couleur des ailes supérieures est gris-blanc ; la superficie en est assez brillante, & elle paroît au soleil comme argentée. On apperçoit sur les ailes, avec la loupe, des taches de figure irréguliere & un peu plus brunes que le fond ; ces Papillons portent leurs ailès en forme de toit, & les bords intérieurs sont frangés ; leur tête est garnie de deux antennes assez longues, formées de grains articulés ; entre ces antennes & les yeux, il y a un toupet de poils.

Ces Papillons viennent d'une fausse Teigne, qui est une petite Chenille, dont le corps est ras & blanchâtre : elle est pourvue de seize jambes : elle ne se loge point dans les grains, mais elle à l'adresse d'en lier plusieurs ensemble, avec de la soie qu'elle file, & dont elle se forme un tuyau, comme celui des Teignes ordinaires ; ce tuyau est ordinairement recouvert du son & de la farine que cet insecte a broyés. C'est dans ce tuyau que la fausse Teigne se loge, au milieu du tas de grains qu'elle a choisi pour sa provision. Mais elle a la liberté de sortir de son fourreau, pour manger, les uns après les autres, les grains qui l'entourent ; cette manœuvre la distingue de la vraie Teigne : souvent même elle en attaque plusieurs à la fois, & toujours sans ordre ; car elle ronge tantôt de l'un tantôt de l'autre, sans qu'aucun soit entiérement mangé.

Quand il se trouve une grande quantité de ces fausses Teignes dans un grenier, on voit tous les grains de la superficie du tas, liés les uns aux autres par des fils de soie ; ce qui forme une croute, qui est quelquefois de trois pouces d'épaisseur. Cette Teigne se transforme en Chrysalide, dans un grain qu'elle a creusé, ou dans le tuyau qu'elle s'est formé ; & vers le mois de Juin, on l'en voit sortir en Papillon. Lorsqu'on remue un tas de grains, où il y a beaucoup de fausses Teignes, elles montent aux murailles ; mais elles ne tardent pas à ren-

trer dans le tas, qui se trouve, dès le lendemain, couvert d'une nouvelle nappe soyeuse.

PAPILLON DE FAUSSE TEIGNE. *Voyez à la suite du mot* PAPILLON DES BLEDS.

PAPILLON PAON. *Voyez* CHENILLES A TUBERCULES.

PAPILLON PAQUET DE FEUILLES SÉCHES. Ce Papillon a été très bien nommé, à cause de sa forme & de sa couleur, il n'y a personne qui ne prît ce Papillon, lorsqu'il est en repos sur un arbre, pour un paquet de feuilles séches. Tout concourt à faire prendre cette idée à qui le voit pour la premiere fois. Ses aîles supérieures, qui couvrent tout le corps, ont des nervures, qui par leur espece de relief & leur disposition, imitent celle des feuilles; leur contour est dentelé, comme est celui de plusieurs feuilles; les aîles inferieures, qui débordent les superieures, sont comme d'autres feuilles qui seroient mêlées confusément; une espece de bec, qu'il porte au devant de la tête, formé par deux tiges barbues & appliquées l'une contre l'autre, semble être la queue d'une de ces feuilles.

Ce Papillon provient d'une Chenille qui habite communément les pêchers, les poiriers, les pommiers, les amandiers; quoiqu'elle ne soit pas rare, elle est difficile à trouver, parceque sa figure en impose, ainsi que celle de son Papillon. Cette Chenille est de la classe des demi-velues, sa couleur est d'un gris brun, le dessous de son ventre est d'un jaune feuille morte, elle porte sur son pénultieme anneau, une corne assez courte & de substance charnue, & deux autres à peu près semblables, aux deux côtés de la tête; sa tête est bleuâtre. Cette Chenille a quatre pouces de longueur quand elle a acquis toute sa grandeur; elle ne mange que la nuit, & se tient pendant tout le jour appliquée contre le tronc ou les grosses branches de l'arbre, mais si ramassée qu'on ne lui voit ni tête ni queue; on la prendroit pour une de ces tubérosités ou bosses qui s'élevent souvent sur l'écorce des arbres, sa couleur grise donne d'autant plus lieu d'en imposer.

Elle se construit contre les branches ou contre le mur une coque grisâtre, d'un tissu peu serré, & fait entrer

ses poils dans sa construction. Aussitôt qu'elle s'y est renfermée, elle répand une bouillie blanche, qui se séche promptement, se reduit en poudre, & rend sa coque opaque. La Chenille instruite que son papillon n'auroit pas la force de percer sa coque, lui ménage une sortie.

PAPILLON DES TEIGNES. *Voyez à la suite du mot* TEIGNES.

PAPILLON A TÊTE DE MORT. Ce Papillon, l'un des plus singuliers, & qui porte des caracteres uniques, vient de l'espece la plus grande de nos Chenilles : lorsque cette Chenille a acquis toute sa grandeur naturelle, elle a quatre pouces & demi de longueur. Sa couleur est un jaune clair, pointillé de noir sur certains anneaux ; on observe sur son dos comme des espéces de chevrons. Cette Chenille a cela de singulier qu'elle porte une corne à l'extrémité postérieure, contournée en sens contraire de celle des autres ; cette corne est rougeâtre & toute chargée de petits grains graveleux, qui imitent assez bien une rocaille : on trouve cette Chenille principalement sur le jasmin, quoiqu'elle s'accommode aussi de feuilles de féves de marais & de celles de chou ; c'est dans le mois d'Août qu'il faut la chercher. Vers ce tems elle se créuse un trou dans la terre ; c'est là qu'elle se change en Chrysalide de laquelle, au mois de Septembre, sort le Papillon à tête de mort, qui a porté plus d'une fois l'allarme & l'effroi dans l'esprit du peuple imbécille, & des gens foibles & ignorants. Ce Papillon est très grand : il a trois pouces de longueur de la tête à la queue, c'est un phalène, ses aîles étendues ont cinq pouces de vol ; la couleur de ses aîles est lugubre, d'un brun noir mêlé avec des taches de jaune feuille-morte, ce jaune divisé par quelques traits noirs, forme sur son corselet une figure qui n'imite pas mal une tête de mort, ce qui lui en a fait donner le nom. A cette image funebre, peinte sur son corps, se joint encore une singularité unique dans ce Papillon, le seul dans lequel on l'ait observée, il fait entendre un bruit fort & aigu, qui approche un peu de celui d'une souris, mais qui a quelque chose de plus plaintif. En falloit-il davantage pour jetter l'effroi dans l'esprit du peuple ? aussi l'allarme se répandit-elle, il y a quelques années, dans certains cantons de la Basse Breta-

gne ; parceque ces Papillons y furent plus communs que d'ordinaire, positivement dans un tems où il y avoit beaucoup de maladies. On leur attribuoit tout le mal, on ne les voyoit qu'avec frayeur, on les regardoit comme les avant-coureurs des malheurs ; & même encore présentement le peuple s'allarme, dit-on, à leur présence : tant les préjugés populaires sont difficiles à déraciner. Le cri singulier que fait entendre ce Papillon, sur-tout lorsqu'il est troublé dans sa marche, ou renfermé, & qu'il redouble sans cesse lorsqu'on le tient entre les doigts ; ce cri, dis-je, sujet de tant de frayeurs, est occasionné par le bruit que fait la trompe de ce Papillon, qui est courte & écailleuse, en frottant contre deux lames mobiles & très dures entre lesquelles elle est logée : l'épreuve en est facile ; que l'on écarte avec la pointe d'une épingle une des deux lames d'auprès de la trompe, l'animal ne rend que la moitié du son ordinaire ; quon les écarte toutes deux, il est muet. C'est en Septembre & Octobre que l'on voit ces Papillons en diverses provinces du Royaume ; on le trouve aussi sous divers climats, en Angleterre, en Egypte.

Nous avons déja eu occasion de dire que chaque plante a son insecte, & peut être n'y a-t-il point d'arbres, d'arbustes, d'arbrisseaux & de plantes qui n'aient aussi leur Chenille & son Papillon : c'est pourquoi nous renvoyons, pour les Papillons qui sortent des Chenilles, au mot même CHENILLE, où nous avons décrit les principales : on trouvera à leur article, suivant l'ordre alphabétique, l'Histoire d'une quantité d'autres Chenilles & de Papillons célebres, sous les noms particuliers qu'ils portent. Nous terminerons cet article en disant que si les Papillons des Indes sont plus grands & plus beaux que les nôtres, ils sont en plus petit nombre que ne le sont chez nous ces sortes d'insectes.

PAQUERETTE ou PASQUETTE. *Voyez* MARGUERITE PETITE.

PARANACARE, espece de crâbe du Bresil, qui, selon Margrave, n'est pas bon à manger. Il est long de trois doigts ; il a deux bras garnis de pinces, quatre jambes longues de trois doigts, & quatre autres qui sont très courtes ; une queue striée & longue d'un doigt

& demi; deux yeux longs & élevés, & deux filets. Sa coquille est brunâtre, ainsi que les poils qui la recouvrent; toutes les parties inférieures sont bleuâtres, de même que les yeux & les filets : on le trouve sur le rivage, proche du fleuve Paraiba. *Ruich, exsang. p.* 27.

PAREIRA BRAVA ou BUTUA. C'est le nom d'une racine qui nous est apportée du Bresil par les Portugais : on ne connoît pas encore bien la plante dont on la retire. Cette racine est ligneuse, dure, tortueuse, brune en dehors, d'un jaune obscur intérieurement; étant coupée tranversalement, on y voit plusieurs cercles concentriques, traversés de plusieurs rayons qui aboutissent au centre; elle n'a point d'odeur, & est un peu amere; elle est de la grosseur du doigt, & quelquefois du bras d'un homme. Les Portugais & les habitans du Bresil la regardent comme une panacée souveraine. Ils sont dans l'usage de la tremper dans l'eau, & de l'user sur une pierre à aiguiser; ils la delayent ensuite dans quelque liqueur appropriée, & la font prendre à leurs malades : nous l'employons aussi rapée. L'expérience a appris que son usage est spécifique dans la colique néphrétique & la suppression d'urine : la douleur est dissipée presque en un instant par un écoulement abondant d'urines. Cette racine produit son effet en divisant les matieres muqueuses qui engorgent les couloirs des reins. Elle a été employée avec succès dans un asthme humoral qui suffoquoit le malade; son usage a été suivi d'expectoration. Cette racine est fort utile dans la Gonorrhée, & pour arrêter les hémorrhagies. A Cayenne on l'emploie en tisane au défaut du sassafras. *Pareira Brava* est un nom Portugais, qui signifie *vigne sauvage* ou *batarde*. *Butua* est un nom Indien, qui signifie un bâton. Les Bresilois donnent aussi le nom de *Membrocq* à cette racine.

PARELLE, *voyez* PATIENCE.

PAREPOU, *voyez* PALIPOU.

PARESSEUX ou AI, petit quadrupede de l'Amérique & du Ceylan, dont on distingue deux especes; le grand & le petit. M. Linnæus les met dans l'ordre des *Antropomorphes*, ou animaux à figure humaine. Il nomme *Bradype* celui d'Amérique. Cet animal habite les en-

droits les plus chauds de cette partie du monde. Il a trois doigts aux pieds de devant, & il est sans queue. C'est l'*ignavus gracilis aut agilis* de Seba. La grande espece a cependant une sorte de queue longue d'un demi doigt, & ronde. L'animal est de la grandeur d'un Renard de moyenne taille, & a des yeux noirs fort endormis. Le même Auteur nomme le second *Tardigradus Ceylanicus*. Ce grand *Ai* est l'*Ignavus major hirsutus, pilis longis & griseis* des Auteurs.

M. Klein fait aussi une différence de l'*Ai du Ceylan*, d'avec celui de l'Amérique. Celui du Ceylan n'a que deux doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derriere, tous armés d'ongles forts & crochus. Ses oreilles, qui sont placées & appliquées contre la tête, sont cachées sous les poils. Il n'a point de queue : tout son corps est couvert de poils épais, roux ou de couleur incarnat par-dessus le dos, & d'un cendré clair par-dessous le ventre. Il a le museau un peu plus allongé que celui de l'Amérique. On dit que les femelles de ces animaux ont deux mammelles entre les pieds de devant.

M. Brisson met le *Paresseux* dans l'ordre second de la classe des quadrupedes, qui n'ont que des dents molaires. Le caractere de l'*Ai* est, dit-il, de n'avoir ni dents incisives, ni dents canines, mais des dents molaires seulement, & d'avoir le corps couvert de poils. Les dents molaires ne sont point à lobes, comme celles des autres quadrupedes ; elles sont cylindriques, & terminées par un bout arrondi.

Le petit que la femelle de l'*Ai* met bas, naît sans poils ; il ressemble au petit chien par l'ouverture de la gueule, & par tout le corps à l'espece de Singe cynocephale. Il n'a point de queue ; ses oreilles sont courtes & rondes, collées contre la tête, comme sont celles des Singes ; ce qui fait que M. Klein le nomme *Simia personata*. Seba fait mention d'un *Paresseux de l'Amérique*, dont les poils sont très épais, crépus & semblables à de la laine. Ces animaux, dit-on, rient & pleurent en même tems : *risum fletu miscent*.

Quand ces animaux veulent monter dans les arbres, ils se servent de leurs pieds, qui sont longs, & for-

més de maniere qu'ils peuvent les plier & les tourner à leur volonté, suivant le besoin qu'ils en ont. Cependant le Pere Kircker rapporte qu'il faut deux jours à l'*Ai* de l'Amérique pour monter dans un arbre, & autant pour en descendre ; & qu'on ne sait pas de quoi il vit. Cet Auteur ne compte donc pour rien les feuilles des arbres qu'il mange. Nous ne voyons pas non plus pourquoi M. Klein prétend que cet animal ne mérite point le nom de *paresseux*. Il a les pieds de devant un peu plus longs que ceux de derriere : ils sont plats comme ceux des Ours & des Singes, mais très petits, ce qui fait qu'il a tant de peine à marcher Les ongles des pieds de devant sont en forme de faulx ; ils ont jusqu'à deux doigts & demi de long, & lui servent à grimper dans les arbres, à s'y tenir & à resister à la violence des vents : ceux des doigts de derriere n'en ont que deux ; ils sont d'un blanc jaunâtre, courbés en dessus ; le haut est arqué, le bas creux ou cariné, & très pointu. Sur terre cet animal fait à peine cinquante pas en un jour. Est-il grimpé à un arbre, il plie le col tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : on ne l'a jamais vu boire ; le suc des feuilles lui suffit probablement. Il a une voix claire comme le cri d'un jeune chat, mais qui prononce gravement *i i i i i*, sur le ton des notes *la*, *sol*, *fa*, *mi*, *re*. Ce cri a fait dire plaisamment à Clusius, que l'*Ai* étoit l'inventeur de la Musique.

On trouve dans les *Observations d'Hist. natur.* de M. Gautier, *T. I*, *Part.* 2, *p.* 240 *& suiv.*, une description de l'extérieur & de l'intérieur de cet animal. *Voyez* aussi Seba pour les descriptions & les figures qu'il donne des différentes especes d'*Ai*.

PARESSEUX. Nom que Goëdard donne aussi à un ver qui se trouve dans les lieux d'aisance, & se nourrit de l'excrément de l'homme. Sa marche est très lente. Il se métamorphose en une petite mouche, qui ne se nourrit aussi que de nos excrémens.

PARESSEUSE. Le même Auteur appelle ainsi une Chenille que l'on trouve souvent sur les feuilles du rosier, où elle se nourrit pendant la nuit. Elle marche très lentement ; & quand on la presse, sa défense ne

PASSEFLEUR. *Voyez* COQUELOURDE

PASSEFLEUR : *voyez* ŒILLET DE DIEU.

PASSE-MUSC, petit animal, dont il est mention dans les *Transact. Philosoph. n.* 137 : ses testicules, quoique long-tems gardés, & même desséchés jusqu'à devenir noirs, exhalent une odeur de musc, qu'on préfere au musc des boutiques.

PASSE-PIERRE ou PERCE-PIERRE, BACILE, CRISTE MARINE, ou FENOUIL MARIN, en latin *Crithmum*. C'est une plante qui pousse des tiges longues d'environ un pied, rampantes pour l'ordinaire à terre : ses feuilles sont découpées, étroites, fermes, charnues, subdivisées trois à trois, & d'un goût salé : ses fleurs sont blanches, en ombelles, disposées en rose. Cette plante croît naturellement dans les lieux maritimes & pierreux ; on la nomme *Passe-pierre*, parcequ'elle sort d'entre les fentes des pierres : on l'éleve cependant dans les jardins, le long des murailles. On confit ses feuilles dans du vinaigre, & on les conserve pour les manger l'hiver en salade : on en met aussi avec l'espece de concombre, qu'on appelle *Cornichons*, que l'on fait confire au vinaigre ; ses feuilles sont estimées apéritives, & propres à reveiller l'appétit.

PASSE-RAGE ou CHASSE-RAGE, *Lepidium*, est une plante qui croît abondamment aux lieux ombrageux : sa racine est grosse comme le doigt, blanchâtre, rampante sous terre, & d'une saveur fort âcre : elle pousse plusieurs tiges, hautes de trois pieds, rondes, moëlleuses & rameuses, couvertes d'une poussiere d'un vert de mer, qui s'emporte aisément : ses feuilles sont alternes, & ressemblent à celles du Citronier, elles sont dentelées en leurs bords : on trouve ses fleurs au sommet des tiges & des rameaux, elles sont petites, en croix, & blanches : elles sont suivies par de petits fruits, formés en fer de lance, qui se divisent en deux loges, remplies de menues semences, oblongues & rousses.

Toute la plante est d'une saveur âcre, aromatique, qui approche de celle du poivre & de la moutarde : c'est un bon antiscorbutique : si on mange ses feuilles à jeûn, elles excitent l'appétit. St. Pauli dit qu'en Dannemarck, les Cuisiniers mêlent, avec le vinaigre, le suc que l'on

a exprimé de la Passe-rage, pour en faire des sauces aux viandes roties.

PASSE-RAGE SAUVAGE. *Voyez* CRESSON SAUVAGE *ou* DES PRÉS.

PASSEREAU, *Passer*, est le nom donné aux différentes especes de Moineaux : *voyez ce mot & celui de* ROITELET.

PASSE-ROSE, est la Passe-fleur, dite *Œillet de Dieu.* Voyez *ce mot.*

PASSE-VELOURS : *voyez* AMARANTHE.

PASTÉ, est le *Coq des Jardins.* Voyez *ce mot.*

PASTEL, *Guesde* ou *Vouëde*, *Glastum*, *seu Isatis sativa*, *vel latifolia.* Plante que l'on cultive dans nos Provinces méridionales, en Provence & en Languedoc, pour l'usage de la teinture : on s'en sert pour le bleu. On la cultive aussi en Normandie, & on dit qu'elle réussit en Allemagne; mais le Pastel de Languedoc est le plus estimé.

Cette plante pousse des tiges hautes de trois pieds; grosses comme le doigt; elles se divisent par le haut en quantité de rameaux, chargés de beaucoup de feuilles, rangées sans ordre. Ses feuilles sont lisses & d'un verd bleuâtre. Ses rameaux sont chargés de fleurs, formées de quatre pétales jaunes, disposées en croix; le pistile devient une capsule applatie sur les bords : chaque capsule contient deux semences oblongues. La racine de cette plante est grosse, ligneuse, & pénetre profondément en terre.

Le Pastel demande à être semé dans une bonne terre, légere, noire, douce & fertile. Après avoir donné à la terre les façons nécessaires, on seme la graine en Avril : lorsque la plante commence à grandir, on arrache les mauvaises herbes, sans quoi les feuilles de Pastel ne deviendroient point belles. On fait ordinairement deux récoltes de Pastel dans la même année; quand la saison a été favorable, on en fait jusqu'à quatre : la premiere se fait vers la fin d'Août, & la derniere vers la fin d'Octobre; mais il faut avoir attention de faire cette derniere récolte avant les premieres gêlées, autrement les feuilles qu'on recueilleroit ne vaudroient rien. Lorsque la plante est venue à sa maturité, on coupe toutes les feuil-

les, on les met en tas pour qu'elles se flétrissent, ayant soin de les tenir à l'abri du soleil & de la pluie; ensuite on les broie sous la meule d'un moulin, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte, puis on fait des piles de cette pâte au dehors du moulin : on presse bien la pâte avec les pieds & les mains; on la bat & on l'unit, de peur qu'elle ne s'évente : quinze jours après l'on ouvre les petits monceaux, on les broie de nouveau avec les mains, & on mêle avec le dedans, la croute qui s'étoit formée dessus, puis on fait de cette pâte, de petites pelotes. Cette opération s'appelle *mettre en coque*, c'est-à-dire, qu'on les met dans de petits moules de figure ovale; on les fait sécher de nouveau; ces coques deviennent fort dures, & c'est en cet état qu'on les vend aux Marchands sous les noms de *Pastel*, *Cocagne*, *Florée* & *Vouësde*. Quand on veut en faire ce que les Teinturiers appellent la *Cuve*, il faut les mettre long-tems tremper dans de l'eau.

Le Pastel, ainsi préparé, fournit une excellente teinture bleue, très solide, & avec laquelle on fait toutes les nuances. On emploie à présent beaucoup plus d'Indigo que de Pastel pour la teinture bleue, parceque la premiere de ces drogues fournit beaucoup plus de couleur, & qu'elle est plus facile à traiter que la seconde.

On a grand soin de recueillir de bonne graine de Pastel, pour resemer l'année d'après. Outre les premiers froids, les mauvaises herbes, la sécheresse, qui causent beaucoup de dommage aux champs de Pastel, il arrive quelquefois que les sauterelles dévorent tout un champ dans une soirée; quand ce cas arrive, il faut promptement couper toutes les feuilles, pour que les pieds en repoussent de nouvelles.

On ne doit point mettre de Pastel dans le même champ l'année d'après, mais on pourra y mettre du bled; l'année suivante du millet, & la troisieme année du Pastel, dans la supposition que la terre ait été bien fumée.

PASTEL D'ÉCARLATE. *Voyez au mot* KERMÈS.

PASTEL ou FLORÉE D'INDE. *Voyez* PASTEL-GUESDE.

PASTENADE. *Voyez* PANAIS.

PASTENAQUE ou TARERONDE, *Pastinace*, poisson

son de mer, dont on distingue trois especes, qui sont de la classe des poissons à nageoires cartilagineuses: ce sont des especes de Raies.

La premiere a une queue qui ressemble, par sa couleur & sa rondeur, à la racine nommée *Pastenade*. Ses nageoires sont étendues comme les ailes de la tourterelle. Ce poisson plat & cartilagineux, a la peau lisse: il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une scie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui est longue & flexible, & va toujours en diminuant. Cet aiguillon est vénimeux même après la mort de l'animal. Ce poisson a le bec pointu, les yeux au-dessus de la bouche; & au-dessous des trous, au lieu de narines, & d'autres trous devant les ouies: sa bouche, quoique petite & sans dents, ne laisse pas que d'être large en dedans. Ses mâchoires sont dures & rudes: il nage à plat; il n'a qu'une petite nageoire à la queue; il vit dans les lieux fangeux & peu éloignés des rivages, & se nourrit de poissons.

La Pastenaque a pour ennemi le chien de mer. Les Pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui est autour de la queue de ce poisson, quoique d'une saveur peu agréable; mais ils ont soin auparavant d'en ôter l'aiguillon. On prétend que cet aiguillon, réduit en cendre appliqué sur la plaie avec du vinaigre, est un remede à son venin même.

La seconde espece de Pastenaque, est celle que l'on nomme à Naples *Altavela*. Elle a la tête & toutes les autres parties plus petites que la précédente. Sa couleur est la même: sa queue n'est pas si longue que la moitié de son corps; elle est aussi armée d'un aiguillon, & quelquefois de deux, garnis de dents crochues: sa chair n'est pas désagréable.

La troisieme espece, que l'on appelle aussi *Aigle poisson*, *Aquila marina*, & qui porte en Languedoc le nom de *Glorieuse*, est en tout semblable à la premiere espece par sa maniere de vivre, par son aiguillon qui est venimeux, &c. Elle a cependant la tête plus grande, le bec moins pointu, rond, court, semblable à la tête d'un crapaud. Ses yeux sont grands, ronds & élevés: ses nageoires sont semblables aux ailes d'une chauve-

fouris. Ce poiffon pique de fon aiguillon les poiffons qui nagent autour de lui : fa chair eft molle, humide & de mauvais goût : on le pêche dans la Méditerranée ; il eft très commun à Naples.

PASTÈQUE. *Voyez* Citrouille, *& le mot* Melon d'eau.

PASTILLES D'ALLEMAGNE ou DU LEVANT, eft le nom que l'on donne aux terres bolaires ou terres figillées : *voyez au mot* Bol.

PATACH eft une efpece d'Algue, d'une figure finguliere, laquelle croît abondamment aux environs de la Mer Noire. Ses cendres fervent à faire du favon.

PATAGU eft une efpece de *Came*, qui differe beaucoup de la *Pelourde*, Voyez *ce mot*. Elle eft moins grande, moins ronde, plus liffe, chargée de taches jaunes, blanches & noires. Les bords de fa coquille font tapiffés de deux membranes épaiffes qui l'environnent. L'animal, qui habite cette coquille, n'a qu'une trompe de différentes couleurs, & d'environ quatre pouces de longueur, qui lui donne toute forte de mouvemens, & fournit à tous fes befoins, fans qu'elle puiffe avancer ni reculer, mais feulement s'enfoncer dans la vafe comme la Pelourde. Quoique cette trompe ne paroiffe former qu'un tuyau, elle eft cependant partagée en deux par une efpece de cloifon, & chaque tuyau a fon trou particulier, qui fe voit à l'extrémité de la trompe. Le fupérieur, qui rejette l'eau à trois pieds de diftance, eft plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux eft garni de deux petits poils blancs.

PATAOUA, Palmier très commun dans la grande Terre, plus fort que le *Maripa*, mais foutenant moins fes feuilles. Le fruit en eft plus petit & plus rond. On tire de ce fruit une huile qui n'a aucun mauvais goût, & qui eft bonne pour être mangée en falade : on la tire comme celle de l'*Aouara* : *voyez au mot* Palmier Aouara.

Les Negres Marons fubfiftent, en partie, avec l'amande de ce Palmier, qui eft affez agréable lorfqu'on l'a fait paffer au feu.

PATAS eft le nom que les Negres du Royaume de Galam, dans le pays de Bambouc, donnent à une efpece de

de singes, d'un roux si ardent, qu'ils semblent être peints par l'art, en cette couleur : ils sont gros & un peu lourds; fort hardis & mocqueurs. Le P. Labat dit qu'ils descendent du haut d'un arbre, tous à la file les uns des autres; & que quand ils ont considéré les hommes qui sont dans les vaisseaux, ils se mettent à les huer, ou à leur faire des grimaces, accompagnées de gambades & de postures très plaisantes : souvent ils leur jettent au visage des morceaux de bois sec, ou des pierres qu'ils vont ramasser à terre, ou enfin leurs ordures, qu'ils font exprès dans leurs pattes : ils ne refusent pas même de se battre en duel, c'est-à-dire, contre autant de personnes qu'ils sont de singes. Il n'y a gueres que les coups de fusil qui leur fassent sentir que la partie n'est pas égale.

PATATTE ou PAPAS : *voyez* BATATTE.

PATELLE, *voyez* LÉPAS. On donne le nom de *Patellites* aux Lépas fossiles.

PATIENCE, *Lapathum*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes, dont nous rapporterons les plus usitées.

1°. LA PATIENCE OU PARELLE, *Patientia*. Cette plante, que l'on cultive dans les jardins, a une racine droite, longue, fibreuse, jaune en-dedans : elle pousse une tige noueuse, haute de quatre pieds & demi; ses feuilles sont oblongues; ses fleurs sont placées le long des rameaux & par anneaux. Elle est astringente & apéritive.

2°. LA PATIENCE AQUATIQUE OU PARELLE DES MARAIS, *Hydro-Lapathum*. Elle vient communément dans les lieux aquatiques, dans les marais & les fossés humides. Sa racine est très fibreuse, noire en dehors, d'un jaune de buis en dedans, fort astringente & amere. Ses fleurs & ses graines ressemblent à celles de la Patience sauvage ordinaire. Ses feuilles sont semblables à celles de la rhubarbe des Moines : elles sont légérement crépues à leur bord. Cette sorte de Patience est, selon Muntingius, la véritable Plante Britannique des Anciens; son suc est spécialement utile pour les ulceres qui rongent la bouche & les amygdales. Sa racine, de même que celle des autres Patiences, amollit, lâche le ventre, & guérit les ma-

seroit un poison, si on la prenoit intérieurement. Ell fait mourir les cochons qui en mangent.

PATURE DE CHAMEAU, ou JONC ODORANT Voyez *Schœnante*.

PAU, espece de Léopard de Tartarie. Sa peau est blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Il a la tête & les yeux semblables à ceux d'un Tigre, mais il est moins gros que cet animal, & son cri est différent.

PAVAME, est un assez bel arbre de l'Amérique. On l'appelle bois de canelle, à cause de sa bonne odeur. On prétend que c'est le même que le *Sassafras*. Voyez *ce mot*.

PAVANE, est le bois du *Pignon d'Inde*. Voyez *ce mot à la fin de l'article* RICIN.

PAVATE, est un arbrisseau des Indes, haut de neuf pieds ou environ, peu rameux, grisâtre, portant quelques feuilles semblables aux petites feuilles de l'oranger. Ses feuilles sont sans queue, & d'une belle couleur verte; la fleur est fort petite, blanche, & composée de quatre feuilles, de l'odeur du chevrefeuille; sa semence est grosse comme celle du Lentisque, & noirâtre; sa racine est blanche & un peu amere. Lemery dit que cet arbrisseau croît le long des rivieres appellées *Mangate* & *Cranganor*. Les Indiens se servent du bois & de la racine du *Pavate*, principalement pour guérir les érésipeles. On en mêle la poudre dans une décoction de ris, on la laisse aigrir, puis on en fomente l'érésipele. On en boit aussi pour guérir les fiévres ardentes, le flux de ventre, & les inflammations du foie.

PAVERACCIA. L'Auteur du Dictionnaire des animaux dit que ce nom se donne aujourd'hui à Rimini, à Ravenne & à Ancône, à la premiere espece de *Came*, coquillage bivalve que M. Adanson nomme *Clonisse*, d'après Belon & Rondelet, & qui est le *Piverone* des Venitiens, l'*Arselle* des Génois, l'*Armilla* des Espagnols, & le *Boukch* des Sénégalois. *Voyez* CLONISSE.

PAVOT BLANC, *Papaver album*, est la plante qui donne l'*opium*. Sa racine est de la grosseur du petit doigt, empreinte comme le reste de la plante, d'un suc laiteux & amer. Elle pousse une tige haute de trois

à quatre pieds, rameuse, garnie de feuilles oblongues, larges, dentelées, crêpées, d'un verd de mer très tendre. Ses fleurs, qui naissent aux sommités, sont en rose, composées le plus souvent de quatre petales blancs, placés en rond : elles tombent promptement. Le calice est composé de deux feuilles ; il en sort une petite tête entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines, laquelle se change ensuite en une coque ovoïde, qui n'a qu'une seule loge, couronnée d'un chapiteau étoilé ; elle est verdâtre d'abord, puis elle blanchit à mesure qu'elle mûrit : elle est de la grosseur d'une orange, & garnie intérieurement de plusieurs lames minces, longitudinales, qui tiennent tout autour à ses parois. A ces lames est attaché un grand nombre de très petites graines arrondies, blanches, d'un goût doux, huileux & farineux.

Cette graine est adoucissante, pectorale, & peu ou point somnifere. On tire par l'expression de cette semence, une huile qui est propre à décrasser, à polir & à adoucir la peau.

M. de Tournefort, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans plusieurs Provinces d'Asie, on seme les champs de pavots blancs, comme nous semons le froment. Aussitôt que les têtes paroissent, on y fait une légere incision, & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuse, qu'on laisse figer, & que l'on recueille ensuite. Ce Naturaliste rapporte aussi que la plus grande quantité de l'*opium* se tire par la contusion & l'expression de ces mêmes têtes. Belon & Kempfer, qui distinguent trois sortes d'*opium*, tirées seulement par l'incision, disent que dans la Perse on fait des plaies en sautoir à la superficie des têtes qui sont prêtes d'être mûres. Le couteau qui sert à cette opération a cinq pointes, & d'un seul coup il fait cinq ouvertures longues, paralleles. Le lendemain on recueille avec des spatules le suc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vase attaché à la ceinture, ensuite on fait la même opération de l'autre côté des têtes. La larme qui découle la premiere s'appelle *Gobaar*, c'est la plus chere ; elle passe pour la plus convenable pour calmer le cerveau. Sa couleur est d'abord d'un jaune pâle, ensuite roussâtre. Après que l'on a ainsi recueilli l'*opium*,

on lui donne une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel. On remue long-tems ce mêlange dans une assiette de bois platte avec une forte spatule, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la poix. On manie ensuite cet *opium*, & l'on en fait de petites boules cylindriques, que l'on met en vente dans le pays. Lorsque les Marchands n'en veulent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciseaux. Les Perses appellent cet *opium* Theriaack Malideh, ou Afiuuh; c'est-à-dire, *Thériaque opiée*; par là ils la distinguent de la Thériaque d'Andromaque, qu'ils appellent *Theriack farnuck*. Ces peuples regardent l'*opium* comme un remede qui procure la tranquillité, la joie & la sérénité; éloge dont on honoroit autrefois l'Antidote d'Andromaque.

Cette maniere de préparer l'*opium* est le travail perpétuel des Revendeurs mercenaires qui sont dans les carrefours. Mais ce n'est pas là la seule maniere de préparer le suc de pavot; souvent on le charge d'une si grande quantité de miel, pour tempérer son amertume, qu'on l'empêche de se sécher, & c'est ce que l'on appelle spécialement *Bæhrs*. L'opération la plus remarquable sur l'*opium*, est celle qui se fait en mêlant exactement avec ce suc, de la muscade, du cardamome, du safran, de la canelle & du macis, réduits en poudre fine: c'est ce que l'on appelle *Polonia*, ou *Philonium* de Perse. Outre ces préparations, dont on ne fait usage qu'en pilules, les Perses font une liqueur d'*opium* fort célebre, sous le nom de *Coconar*, & dont ils boivent en abondance par intervalles: mais nous ne voyons guéres ces sortes d'*opium*.

L'*Opium* ou *Meconium* des boutiques, est une substance résino-gommeuse, compacte, dure, d'un roux noirâtre, d'une odeur narcotique désagréable, d'un goût amer, acre; formée en gateaux arrondis, applatis, gros comme le poing, & enveloppés dans des feuilles de pavots. On nous envoie ce suc concret de la Natolie, de l'Egypte & des Indes. Les Medécins ont toujours fort célébré l'*opium de Thebes*, que l'on recueilloit en Egypte près de Thebes; mais au reste, de quelqu'endroit que vienne l'*opium*, pourvu qu'il soit de bonne qualité, l'origine en est assez indifférente.

Il est formé en partie par le suc qui découle naturellement de l'incision faite aux têtes des pavots blancs, & en partie de celui que l'on tire par expression ou par décoction, tant des têtes que des feuilles de pavot : on n'en trouve aucune autre espece chez les Turcs & à Constantinople (excepté celui qui découle à l'aide d'une simple incision). Les peuples en font une grande consommation, parcequ'il leur cause une agréable ivresse. On en fait des préparations avec différentes drogues que l'on y mêle, pour fortifier & recréer les esprits ; c'est pourquoi on en trouve différentes descriptions. La principale & la plus célebre est celle dont on est redevable à *Has-Jem-Beji*, puisque l'on dit qu'elle excite une joie surprenante dans l'esprit de celui qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés. Seroit-ce dans cette espérance, que quelques personnes mangent à leur dessert les têtes de pavot les plus tendres, & confites dans du vinaigre ? Deleboë Medécin disoit qu'il ne voudroit pas exercer son art, si on lui ôtoit l'*opium*. On l'appelloit *Doctor opiatus*, le Docteur de l'*opium*.

Tout le monde ne donne pas tant d'éloges à l'*opium*. Combien de personnes ont éprouvé en avalant quelques grains de ce suc concret, qu'il appesantit la tête, excite un sommeil lourd & forcé, affoiblit la vue & l'organe de l'ouie, & cause une longue léthargie, qui se termine par la mort ! Le passage en est si peu sensible, que l'on paroît toujours dormir très tranquillement. C'est donc un somnifere dangereux, dont on ne doit se servir qu'avec prudence. Cependant lorsqu'un Médecin éclairé connoît bien la nature & les effets que produit l'*opium* dans les maladies, pourquoi ne s'en serviroit-il pas dans des cas particuliers, où ce suc peut faire le triomphe de son art ? Mais examinons plus particulierement l'effet de cette substance employée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

L'*opium* appliqué extérieurement amollit, resout, & procure la suppuration. Appliqué trop long-tems sur la peau, il en fait tomber les poils : lorsqu'on en met sur le perinée, il excite quelquefois à l'amour ; d'autres fois il éteint cette passion en engourdissant le sentiment

dans cet endroit. Quand on le met en trop grande dose sur les sutures de la tête pour appaiser les douleurs, il relâche les nerfs, il cause la stupeur & la paralysie, & quelquefois la mort.

L'opium pris intérieurement en substance à la dose d'un grain, selon l'âge & la force, agit bientôt; il excite dans les entrailles une certaine sensation agréable, dissipe, ainsi que le vin, l'inquiétude & la tristesse, calme les maladies, soulage le corps accablé de lassitudes; il donne de la vigueur à l'esprit des gens en santé, & sur-tout à ceux qui sont accoutumés à en faire usage. C'est ainsi que les Turcs en prennent hardiment une grande dose (un gros) pour se préparer au combat. Ils prétendent qu'il leur donne du courage, de la confiance, de l'audace; enfin il leur inspire le mépris des dangers.

L'opium a plus d'effet dans les tems chauds & humides, & dans les corps mollasses, comme dans les femmes & les enfans: il excite les sueurs, augmente le lait des nourrices, cause le gonflement des mammelles, le priapisme, les songes amoureux accompagnés de pollution. C'est ainsi qu'agit le plus communément ce suc narcotique, étant pris à dose convenable & dans des circonstances nécessaires; car si l'on en prend trop, surtout après de grandes hémorrhagies, il rend d'abord de bonne humeur, ensuite il fait bégayer, donne le hoquet, l'anxiété, le vomissement, les syncopes, l'aliénation de l'esprit, les vertiges, le ris sardonique, la stupidité, la rougeur au visage, le gonflement des lèvres, la difficulté de respirer, la fureur, les sueurs froides, la défaillance, enfin un profond sommeil, & souvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr, sont délivrés le plus souvent par un abondant flux de ventre, ou par des sueurs copieuses qui ont l'odeur de l'*opium*, & qui sont accompagnées d'une grande démangeaison de la peau. La moindre chose qui arrive à ceux qui font un usage trop continué, & en doses trop fortes de l'*opium*, c'est la fainéantise, l'engourdissement du corps, une sorte d'ivresse habituelle, des dégoûts, différentes affections de nerfs, & une vieillesse prématurée.

Au reste les tempéramens varient suivant les climats,

C'est ainsi que les Turcs éprouvent tous les facheux symptomes dont nous venons de parler, lorsqu'après un long usage de l'*opium* pris en forte dose, ils s'en abstiennent tout-d'un-coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup sur le sang ; parceque l'on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui sont tués dans les combats après en avoir pris, est aussi fluide, un ou deux jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir. Les remedes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium*, & qui ont encore des forces, consistent dans la saignée & les émétiques ; ensuite il faut donner des sucs acides, afin de réprimer la trop grande fluidité du sang ; on injecte des lavemens âcres, & l'on souffle dans les narines de forts sternutatoires, afin de procurer une forte secousse sur toutes les membranes nerveuses. Les sels volatils, les vésicatoires sont encore très utiles.

On trouve dans les Pharmacopées différentes préparations d'Opium, dans lesquelles il est ou purifié ou associé avec plusieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ses mauvaises qualités. On assure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles, dans les vomissemens énormes, ou les déjections considérables & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés l'*Opium* ne seroient que passageres & palliatives, elles feroient toujours un grand bien au malade : c'est au Médecin à distinguer les cas où il convient d'administrer le médicament. D'après cet exposé, l'on doit sentir le danger qu'il y a aussi d'avaler des infusions ou décoctions de têtes de Pavot blanc en trop grande dose : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la graine de cette espece de Pavot, qui seule est l'origine entiere de toute la plante, n'est pas somnifere ; à la vérité il y a des Nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir, mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une substance huileuse, nourrissante, qui en calmant leurs douleurs les laisse dans leur état naturel de l'enfance, c'est-à-dire dans le besoin de dormir. On faisoit autrefois du pain de la graine de Pavot blanc & noir. Mathiole écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la Haute Autriche, se nourrissent de gâ-

dans cet endroit. Quand on le met en trop grande dose sur les sutures de la tête pour appaiser les douleurs, il relâche les nerfs, il cause la stupeur & la paralysie, & quelquefois la mort.

L'*opium* pris intérieurement en substance à la dose d'un grain, selon l'âge & la force, agit bientôt; il excite dans les entrailles une certaine sensation agréable; dissipe, ainsi que le vin, l'inquiétude & la tristesse; calme les maladies, soulage le corps accablé de lassitudes; il donne de la vigueur à l'esprit des gens en santé, & sur-tout à ceux qui sont accoutumés à en faire usage. C'est ainsi que les Turcs en prennent hardiment une grande dose (un gros) pour se préparer au combat. Ils prétendent qu'il leur donne du courage, de la confiance, de l'audace; enfin il leur inspire le mépris des dangers.

L'*opium* a plus d'effet dans les tems chauds & humides, & dans les corps mollasses, comme dans les femmes & les enfans: il excite les sueurs, augmente le lait des nourrices, cause le gonflement des mammelles, le priapisme, les songes amoureux accompagnés de pollution. C'est ainsi qu'agit le plus communément ce suc narcotique, étant pris à dose convenable & dans des circonstances nécessaires; car si l'on en prend trop, surtout après de grandes hémorrhagies, il rend d'abord de bonne humeur, ensuite il fait bégayer, donne le hocquet, l'anxiété, le vomissement, les syncopes, l'aliénation de l'esprit, les vertiges, le ris sardonique, la stupidité, la rougeur au visage, le gonflement des lévres, la difficulté de respirer, la fureur, les sueurs froides, la défaillance, enfin un profond sommeil, & souvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr, sont délivrés le plus souvent par un abondant flux de ventre, ou par des sueurs copieuses qui ont l'odeur de l'*opium*, & qui sont accompagnées d'une grande démangeaison de la peau. La moindre chose qui arrive à ceux qui font un usage trop continué, & en doses trop fortes de l'*opium*, c'est la fainéantise, l'engourdissement du corps, une sorte d'ivresse habituelle, des dégoûts, différentes affections de nerfs, & une vieillesse prématurée.

Au reste les tempéramens varient suivant les climats,

C'est ainsi que les Turcs éprouvent tous les facheux symptomes dont nous venons de parler, lorsqu'après un long usage de l'*opium* pris en forte dose, ils s'en abstiennent tout-d'un-coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup sur le sang, parceque l'on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui sont tués dans les combats après en avoir pris, est aussi fluide, un ou deux jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir. Les remedes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium*, & qui ont encore des forces, consistent dans la saignée & les émétiques, ensuite il faut donner des sucs acides, afin de réprimer la trop grande fluidité du sang; on injecte des lavemens âcres, & l'on souffle dans les narines de forts sternutatoires, afin de procurer une forte secousse sur toutes les membranes nerveuses. Les sels volatils, les vésicatoires sont encore très utiles.

On trouve dans les Pharmacopées différentes préparations d'Opium, dans lesquelles il est ou purifié ou associé avec plusieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ses mauvaises qualités. On assure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles, dans les vomissemens énormes, ou les déjections considérables & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés l'*Opium* ne seroient que passageres & palliatives, elles feroient toujours un grand bien au malade: c'est au Médecin à distinguer les cas où il convient d'administrer le médicament. D'après cet exposé, l'on doit sentir le danger qu'il y a aussi d'avaler des infusions ou décoctions de têtes de Pavot blanc en trop grande dose: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la graine de cette espece de Pavot, qui seule est l'origine entiere de toute la plante, n'est pas somnifere; à la vérité il y a des Nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir, mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une substance huileuse, nourrissante, qui en calmant leurs douleurs les laisse dans leur état naturel de l'enfance, c'est-à-dire dans le besoin de dormir. On faisoit autrefois du pain de la graine de Pavot blanc & noir. Mathiole écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la Haute Autriche, se nourrissent de gâ-

teaux faits avec les graines de Pavot blanc & noir & avec de la farine; il dit encore que nonobstant qu'ils usent de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant ils n'en dorment pas plus long-tems. Les oliviers étant morts par le froid de 1709, on s'est servi ici d'huile tirée de deux sortes de Pavots au lieu d'huile d'olives, sans qu'il en soit résulté rien de funeste: de plus, Tournefort a remarqué qu'à Genes, les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de Pavot couvertes de sucre, & qu'elles n'en étoient pas moins éveillées pour cela. L'huile de Pavot est connue dans le commerce sous le nom d'*Huile d'œillet*; on s'en sert pour décrasser, polir & adoucir la peau: les Peintres en consomment une grande quantité: cette huile est assez douce, lorsqu'elle est récente, pour qu'on la puisse faire passer pour de l'huile d'olives commune; pour éviter les tromperies qu'on pourroit faire à ce sujet, le Ministere a ordonné que les Commis des barrieres de Paris, verseroient une pinte d'essence de térébenthine dans chaque tonneau d'huile d'œillet, ou plutôt de Pavot, qui entre dans cette ville.

PAVOT CORNU, OU GLAUCIUM A FLEUR JAUNE, *Papaver cornutum*. Cette plante, dont on distingue plusieurs especes, croît aux lieux maritimes & sablonneux; on en trouve au bois de Boulogne, près Paris, devant le château de Madrid. Sa racine est grosse comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte comme toute la plante d'un suc jaune, de mauvaise odeur & d'un goût amer; elle pousse des feuilles longues, larges, charnues, grasses, velues, découpées profondement, dentelées à leurs bords, comme crêpées, de couleur verd de mer; ces feuilles se couchent sur terre pendant l'hiver, & résistent au froid: sa tige ne s'éleve que la seconde année, elle est forte, dure, noueuse & rameuse, poussant, de ses nœuds des feuilles plus petites que celles d'en bas, & moins découpées: ses fleurs sont grandes comme celles du Pavot cultivé, composées chacune de quatre feuilles, disposées en roses, & de couleur jaune; à ces fleurs succedent des especes de siliques longues de deux pouces, grêles, rudes au toucher & courbées, contenant des semences noires, à doubles rangs

& rondes comme celles du Pavot blanc. Si on seme cette graine dans les jardins en automne, elle vient au printems & fleurit en Juin & Juillet : ses gousses mûrissent en Août.

En Portugal on fait boire à ceux qui sont sujets à la pierre un verre de vin blanc, dans lequel on a fait infuser une demi poignée de feuilles de cette plante. Garidel rapporte qu'en Provence les Paysans se servent de ses feuilles pilées pour déterger les ulceres qui succedent aux contusions & aux écorchures des bêtes de charge. Cet Auteur dit qu'il a connu des personnes qui se sont bien trouvées d'en avoir appliqué de la même maniere sur des jambes ulcérées.

Les deux autres especes de Pavots cornu ont, l'un la fleur rouge, & l'autre violette.

PAVOT NOIR CULTIVÉ ou des JARDINS, *Papaver nigrum*. Cette espece differe du Pavot blanc en ce que sa fleur est rouge, tantôt simple, tantôt double & de differentes couleurs ; en ce que sa tête ou coque est plus arrondie, & en ce que les semences sont noirâtres : cette plante étant verte est, ainsi que sa fleur, empreinte d'un suc huileux, d'une odeur fétide : sa fleur orne beaucoup les jardins par ses agréables variétés : on la cultive aussi pour l'usage de la Médecine. Les sentimens sont assez partagés sur les propriétés de cette espece de Pavot noir, cependant bien des Pharmaciens l'emploient avec le même succès que le blanc : c'est précisément de sa graine que l'on tire plus communément l'huile d'œillet, dont nous avons parlé : on s'en sert pour les lampes, pour les fritures, en un mot c'est l'huile d'olive du petit peuple dans les Provinces.

PAVOT ROUGE DES CHAMPS, ou PAVOT SAUVAGE, ou COQUELICOT, *Papaver Rhœas* : sa racine, qui est moins grosse que celle des autres especes de Pavots, est fibreuse & amere au goût ; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi ; ces tiges sont rondes, fermes, hérissées de poils, & rameuses : ses feuilles sont découpées çà & là, comme celles de la chicorée, velues, & d'un verd brun : ses fleurs sont composées de quatre feuilles larges, minces, d'un rouge couleur de feu très-éclatant ; elles sont si peu adhéren-

tes qu'elles tombent au moindre souffle : elles sont suivies de petites coques grosses comme des noisettes, oblongues, ressemblant assez à celles du Pavot des jardins ; renfermant dans plusieurs cellules de petites semences noirâtres.

Cette espece de Pavot croît par-tout dans les champs, le long des chemins, principalement parmi les lins, dont la belle fleur bleue fait un contraste très agréable avec la fleur d'un rouge vif du Coquelicot : on seme tous les Pavots en automne ou au printems, afin qu'ils fleurissent durant tout l'été ; quand une fois il y en a eu de semé dans un jardin, on n'en manque plus, sur-tout du Pavot noir, car il se seme de lui-même.

Dans le Coquelicot, la fleur est la principale partie qu'on emploie en médecine, elle est adoucissante & facilite l'expectoration dans le rhume & dans la toux seche : on l'emploie en infusion théiforme, en syrop, en conserve, en tisane. M. Chomel (dans son *Traité des plantes usuelles*) assure que c'est un sudorifique plus efficace que le sang de bouquetin même : la tête de ce Pavot est legerement somnifere.

PAYCO. Plante du Pérou, fort âcre au gout, & assez semblable au Plantain : on s'en sert dans l'Inde Occidentale pour chasser les vents & pour guérir la néphrétique.

PEAU, *Pellis* : nom donné à l'enveloppe qui couvre superficiellement la chair des animaux, & la pulpe des fruits. Dans les animaux, la peau est le premier des tégumens : on la divise en *surpeau*, *épiderme* ou *cuticule*, en *peau*, en *cuir* ou *derme*. La peau est un tissu très fort, étendu par toute l'habitude du corps : elle est composée de fibres nerveuses, tendineuses, membraneuses, d'arteres, de veines, tant sanguines que lymphatiques, le tout entrelassé ensemble en tous sens, & de maniere qu'elle prête de toute façon, & qu'elle peut s'étendre considérablement, comme on l'observe dans l'hydropisie, les grossesses, les embonpoints, & qu'ensuite elle peut reprendre son premier état.

La peau est sujette à recevoir les altérations causées par le temperamment & par le climat : l'on voit des personnes chez qui la peau est si fine, qu'on peut distin-

guer, à travers, le sang veineux & le sang arteriel, ou ce qui revient au même, les veines & les arteres qui forment des traces bleues & rouges. Moins l'homme est exposé aux impressions de l'air ou à l'aspect d'un soleil brulant, & plus sa peau est blanche : il suffit de voir la blancheur d'un Anglois, le roux d'un Chinois, le brun d'un Egyptien & le noir d'un Maure, pour juger combien la température du climat produit de différences dans la couleur de la peau.

La Peau est plus épaisse dans des endroits que dans d'autres : elle est très épaisse au dos & à la plante des pieds ; elle l'est moins à la paume des mains, très mince au bas du ventre, extrêmement fine au bord des lèvres & aux parties de la génération.

La Peau est percée de deux manieres differentes : les premieres ouvertures naturelles, & qui sont sensibles, sont celles du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux, de l'anus, &c. cependant il semble qu'il n'y a point de vrais trous, puisque nous observons que la Peau ne perd point sa continuité, c'est-à dire, qu'étant parvenue à ces endroits, elle se confond avec la membrane sensible de ces cavités, en devenant, à mesure qu'elle en approche, d'une extrême finesse.

Les autres ouvertures, quoique insensibles, sont de plusieurs especes ; les unes donnent passage aux tuyaux excréteurs des glandes, qui répandent sur la surface de la Peau l'humeur sebacée, aussi bien que la liqueur limphatique, qui établit la sueur ou la transpiration sensible : les autres, qui sont plus imperceptibles & plus nombreuses que les précédentes, sont celles qui laissent échapper, à travers de la surpeau, une vapeur appellée insensible transpiration ; d'autres enfin permettent aux poils de sortir. On peut encore mettre au rang des pores de la Peau, les orifices des conduits laiteux des mammelles, dont le volume varie suivant l'âge & le sexe.

Les usages de la Peau, sont 1°. de former une enveloppe commune à tout le corps, & de mettre à l'abri des injures extérieures, autant qu'il est possible, les parties qui sont dessous ; 2°. D'établir l'organe du toucher à la faveur de l'expansion des filets nerveux ou

de leurs mamelons ; car, comme l'on sait, ce sont ces houpes nerveuses qui nous font distinguer si facilement le froid d'avec le chaud, le dur, le mol, le poli, l'inégal, l'humide, & la fluctuation, &c.

L'art du Tanneur & du Corroyeur, qui est celui de préparer les peaux des animaux, est un des plus importants dans la société : c'est par l'industrie d'un tel art qu'on imite la Peau du Castor avec celle de la Chevre & du bouc, elles sont corroyées à l'huile : on passe au lait & à la chaux la Peau du veau & du mouton pour la rendre blanche, & on peut ensuite la chamarer : on s'en sert pour faire des doublures. Le marroquin, dont on fait des meubles, des pantouffles, &c. n'est que de la peau de chevre : il y en a de toutes couleurs. Les cuirs nerveux de Sedan, celui de Colomiers & de Bourgogne, celui de Paris, servent à faire des semelles de souliers. Le cuir de vache ne se prépare qu'au tan, & ne sert que pour les escarpins ; la Peau de chien sert pour les empeignes des gros souliers, ainsi que celle de chevre, corroyée à l'huile de poisson ; on prépare aussi des Peaux de veau pour les empeignes, on les passe au tan & on les trempe dans de la bierre aigrie, où on a macéré de la vieille ferraille, puis on les nourrit avec le dégras : on corroie beaucoup de peaux au suif, de même qu'on en tanne avec le sumach. La Peau de chagrin des Guainiers se fait avec la peau de mouton de la même maniere que le vrai *Chagrin*. Voyez *ce mot*.

Dans quelques animaux la Peau est fort singuliere : il y en a, telle que celle de l'anguille, qui est unie, glissante, & qui sert de fil ou de ficelle ; d'autres, comme celle du requin, sont couvertes d'especes de pointes qui servent à limer le bois & le fer ; d'autres, comme celles des serpens, sont couvertes d'écailles artistement arrangées, & ces Peaux tombent fréquemment ; d'autres, comme celles des oiseaux, sont extrêmement poreuses : enfin il y en a de très dures, comme celle du rhinoceros, du cheval de riviere, &c.

PÊCHE ou PÊCHER, *Persica*. La Pêche est un des plus excellens fruits de l'Europe ; mais c'est aussi, dans notre climat, celui de tous qui coute le plus de soin, & qui par conséquent demande le plus d'intelligence pour

être utilement cultivé. Tout le monde connoît les belles Pêches que fournissent les terreins de Bagnolet & de Montreuil. Nous ferons usage du *nouveau Traité de la Culture du Pêcher*, pour donner une idée de la maniere dont il faut gouverner cet arbre si intéressant.

Les fleurs du Pêcher sont en roses ; il leur succede le fruit charnu qu'on nomme *Pêche*, dont il y a beaucoup d'especes : elles different par la forme, par la couleur, par le goût, & par le plus ou le moins de tems qu'elles sont à mûrir. Elles renferment un noyau gravé de profonds sillons ; ce noyau contient une amande composée de deux lobes ordinairement ameres. Les feuilles de Pêcher se terminent en pointes, elles sont dentelées sur les bords, & placées alternativement sur les branches.

Parmi le nombre prodigieux de Pêches, ou plutôt de variétés qu'on en compte, il n'y en a gueres qu'une quinzaine qui méritent les soins du Cultivateur : on peut même se procurer une suite, non interrompue, de bonnes Pêches, depuis la fin de Juillet jusqu'à la mi-Octobre.

Les quinze especes de Pêches, qui se succedent sans interruption, & qui sont sans contredit les meilleures & les plus belles, sont la *petite* & *grosse Mignone*, la *Magdelaine rouge*, la *Galande*, le *Teton de Venus*, la *Pêche d'Italie*, la *Violette hative*, le *Bourdon*, la *Chevreuse*, la *Pourprée*, la *Persique*, l'*Admirable*, la *Bellegarde*, la *Royale*, la *Navette*, & le *Pavie de Pompone*. Cette derniere est estimée pour sa grosseur monstrueuse, pour son beau coloris, & parcequ'elle vient quand toutes les Pêches finissent ; de plus, elle a l'avantage de pouvoir être mangée toute l'année, confite au vinaigre comme les cornichons, & elle surpasse en bonne qualité, tout ce qu'on a coutume de confire de cette maniere.

Il y a encore un petit Pêcher nain, qu'on éleve à Orléans, qui fait l'amusement de quelques Curieux ; mais qui n'est bon que pour le plaisir des yeux : on le cultive dans des vases de fayence, & on sert le fruit & l'arbre sur la table : il rapporte quelquefois jusqu'à vingt & vingt-cinq Pêches, mais elles sont insipides au goût.

Les Pavies, dans ce pays-ci, sont biens éloignés d'être aussi bons qu'en Italie & en Provence.

Le Pêcher se greffe sur trois sortes de sujets, sur le noyau de la Pêche même, sur l'Amandier & sur le Prunier : il s'en greffe peu de la premiere sorte, d'autant qu'elle est trop sujette à la gomme. On greffe sur amandier dans les terres légeres, parceque la racine de ces derniers pivote ; mais on préfere dans les terres fortes, les Pêchers greffés sur prunier, parceque la racine de ce dernier rampe davantage.

Il est décidé par l'expérience, que toutes nos Pêches tendres ne peuvent gueres réussir qu'en espalier, & même aux seules expositions du Midi & du Levant. Lorsqu'on se trouve dans le cas de renouveller un espalier, il faut, autant qu'il est possible, changer les especes ; c'est-à-dire, remettre des fruits à noyau, où il y avoit des fruits à pepin ; & des fruits à pepin, où il y avoit des fruits à noyau : les arbres profitent bien mieux. Les fruits mûrissent d'autant mieux, que les murs sont mieux recrepis, parceque la chaleur occasionnée par la réflexion des rayons, devient alors plus grande.

Un Pêcher bien taillé & bien conduit, dure très longtems en bon état ; on en voit qui ont quarante ans, & qui s'entretiennent encore très bien.

L'ébourgeonnement, dans la culture du Pêcher, est, après la taille, l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. L'utilité de l'ébourgeonnement consiste en ce qu'il facilite toutes les autres opérations, & qu'il procure au fruit la sureté, la beauté & la bonté. L'ébourgeonnement se fait au mois de Mai ; cette opération consiste à ôter les bourgeons d'où doivent pousser certaines branches, ou à retrancher les branches inutiles dont le Pêcher fourmille. Par ce moyen la seve reflue dans les branches à fruit, & il en résulte tous les avantages dont nous avons parlé.

Les feuilles des Pêchers sont sujettes à une maladie, que l'on nomme *cloque* ; c'est, dit-on, l'effet d'un mauvais vent, qui fait crisper les feuilles ; elles s'épaississent, deviennent jaunes, rouges, galeuses. On doit les retrancher, parcequ'elles enlevent trop de seve à l'arbre.

Les

Les fourmis & les pucerons causent quelquefois le même désordre aux feuilles & aux branches.

Autant il est nécessaire de tenir les fruits à couvert sous leurs feuilles avant leur maturité, puisque les feuilles elles-mêmes absorbent l'humidité de l'air, & portent ainsi de la nourriture à l'arbre; autant il est nécessaire de les découvrir, lorsqu'ils sont en maturité, pour perfectionner leur goût, & leur donner cette belle couleur, qui fait leur plus grand ornement; mais il est bien essentiel de ne le faire que petit à petit, sans quoi les fruits se dessécheroient & périroient.

On sait combien il est important de garantir les fleurs du Pêcher des gelées du printems; mais comme on a observé que ces gelées ne tomboient que perpendiculairement, ainsi que les pluies froides, on en garantit facilement les Pêchers, en scellant au haut des murs, des bâtons qui soutiennent des planches en saillie, qui tenant ainsi les arbres à l'abri du vent, les mettent en sureté. On sent de quelle importance est le labour aux pieds de ces arbres, pour les faire profiter.

La plupart des Pêches ont la peau velue; mais plusieurs especes, qu'on nomme *Pêches violettes*, l'ont très lisse. Il y a des Pêches velues qui quittent le noyau, & d'autres dont le noyau est adhérent à la Pêche; celles-ci se nomment *Pavies*. Il y a aussi des Pêches violettes ou lisses qui quittent le noyau, & d'autres qu'on nomme *Brugnons*, dont la chair est adhérente au noyau.

Il ne faut pas être étonné, dit M. Duhamel, si M. Linneus ne fait qu'un seul genre du Pêcher & de l'Amandier; car nous en avons une espece qui a les feuilles toutes semblables à celles de l'Amandier: ses fleurs sont d'un rouge très pâle, & aussi grandes que celles de l'Amandier: le noyau du fruit n'est presque point sillonné, mais uni & percé de plusieurs trous; enfin, les amandes en sont douces, au contraire de celles des autres Pêchers, qui sont ameres. Les fruits de cet arbre sont quelquefois secs, peu charnus; & d'autres fois, ils deviennent gros & succulens, d'un goût amer & désagréable, mais bons à faire des compotes; en un mot, ces fruits qu'on nomme *Pêches amandes*, sont un composé des qualités des fruits de ces deux genres. Il y a toute apparence que ce

genre vient originairement d'une amande fécondée par un Pêcher, d'autant plus que M. Duhamel en a cultivé un, qui provenoit d'un noyau levé de lui même dans un petit jardin, où il n'y avoit que des Pêchers & des Amandiers. C'est là sans doute l'origine de la grande variété des fruits.

L'espece de Pêcher à fleurs doubles, fait un très bel effet à la fin d'Avril. Le Pêcher nain d'Afrique, à fleurs incarnates & doubles, est un arbuste charmant, par la quantité des fleurs doubles, dont il est orné. Comme cet arbre ne porte point de fruit, on doute encore s'il est du genre des Pêchers ou de celui des Pruniers. Cependant M. Bernard de Jussieu soupçonne que cet arbre est un véritable Prunier, parcequ'il a observé que, dans le développement de ses boutons, les feuilles sont pliées l'une dans l'autre, comme celles des Pruniers; au lieu qu'aux Pêchers & aux Amandiers elles sont placées à côté l'une de l'autre.

Il y a une autre espece de Pêche, que l'on nomme *Sanguinole*, qui est curieuse par la couleur de sa chair, laquelle est rouge comme la racine de Betterave.

Les fleurs & les feuilles de Pêcher ont une certaine amertume aromatique, qui n'est pas désagréable; elles sont purgatives. Il est constant que la Pêche est une nourriture assez innocente, savoureuse, délicate, rafraichissante & saine, lorsqu'elle est mangée mûre & en petite quantité: on en fait des compotes.

Quant aux Pêches de Perse, que les Voyageurs disent être un poison, il ne faut regarder cette assertion que comme rélative & non absolue: elles ne font point de mal aux Naturels du pays, qui en mangent en petite quantité; mais elles occasionnent la constipation aux Européens, à cause de leur qualité acerbe.

PÊCHE MARTIN. A la Louisiane, on donne ce nom à une espece d'oiseau de Paradis: son plumage a toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel: il vole toujours contre le vent.

PÊCHEUR. *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHEUR. Dans les Antilles on donne ce nom à un puissant oiseau de proie, assez semblable en tout à l'Aigle, mais un peu plus petit. Il n'en veut ni aux oiseaux

qui peuplent l'air, ni aux animaux qui sont sur la terre, il est seulement l'ennemi des poissons, qu'il épie de dessus une branche, ou de dessus la pointe d'un roc : lorsqu'il les voit à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les enleve avec ses griffes, & les va manger sur le lieu d'où il s'est élancé. Il est étonnant que cet oiseau de proie, qui laisse en paix tous les autres oiseaux, soit obligé de changer de quartier, par la guerre que ceux-ci lui font, jusqu'à le becqueter & le contraindre de fuir. Les enfans des Sauvages prennent plaisir à élever cet oiseau, quand il est petit, pour s'en servir à la pêche; il est fort exact à revenir à son Maître quand il n'a rien trouvé, mais quand il a fait capture, il s'enfuit souvent avec sa proie dans des lieux inaccessibles.

PECTINITES, sont des coquilles du genre des Peignes, devenues fossiles. On donne le nom de *Pectoncul̦ites* aux Peignes sans oreilles, que l'on trouve en terre. *Voyez* PEIGNE

PÉDICULAIRE DES PRÉS, *Pedicularis pratensis purpurea*, est une plante qui croît dans les prés, dans les marais & autres lieux humides · sa racine est grosse comme le petit doigt, ridée, blanche, divisée en plusieurs grosses fibres, d'un goût un peu amer; elle pousse des feuilles semblables à celles de la Filipendule, mais plus petites & crêpées : ses tiges s'élevent à la hauteur de six pouces, elles sont anguleuses, creuses, foibles; les unes rampantes à terre, les autres droites, portant des fleurs en tuyaux, terminées comme par un muscle à deux mâchoires, elles sont de couleur purpurine ou blanche : il leur succede des fruits applatis, qui se divisent en deux loges, & renferment des semences plattes, noirâtres, & bordées d'une aile membraneuse Cette plante est vulnéraire & astringente; elle est très propre pour arrêter toute espece de flux : on la dit bonne aussi pour les fistules.

PEGOUSE, *Solea oculata*, espece de Sole qui se pêche à Marseille : ses écailles sont tellement adhérentes, qu'il faut tremper le poisson dans l'eau chaude pour les ôter. Ce poisson a sur le corps de grandes taches, faites en forme d'yeux.

PEIGNE ou PÉTONCLE, *Pecten aut Pectunculus*;

est un genre de coquillage bivalve, dont la forme est très connue, parcequ'il sert d'ornement aux Pélerins de S. Jacques ou de S. Michel : on l'appelle *Sourdon* en Poitou, & presque par tout, la *Pelerine*. Quelques Naturalistes appellent *Peigne* ceux de ces coquillages qui sont grands, & *Pétoncle* les petits. Cependant M. Adanson donne, d'après Belon, Rondelet & Lister, le nom de *Pétoncle* à un coquillage fort différent du *Peigne*, tant par l'animal que par la charniere & la forme renflée de sa coquille : *voyez* l'*Histoire des Coquilles du Sénégal*.

Le Peigne, dit M. de Réaumur (*Mém. de l'Académie*, 1711, *pag.* 157 *& suiv.*) est fort commun & fort recherché : on le mange cuit & crud. Sa coquille est composée de deux pieces. Le ligament à ressort, qui les assemble & qui sert à les ouvrir, est du côté du sommet. Depuis ce sommet, sa coquille va en s'élargissant insensiblement, & prend une figure arrondie : précisément au sommet, elle est comme coupée en ligne droite ; chaque piece de la coquille forme un ou deux appendices, qui sont appellées les *Oreilles de la coquille*. La coquille ferme exactement de tous côtés : elle est rayée en forme d'un Peigne ; elle est plate, élevée, garnie de deux oreilles ; quelquefois d'une seule, quelquefois aussi elle est sans oreilles ; mais alors elle se rapproche des cœurs.

Il y a une très grande variété dans la couleur & la figure des Peignes. Les uns sont entierement blancs ; d'autres sont rouges ou violets ; & d'autres ont toutes ces couleurs distribuées avec symmétrie ; telle est la coquille appellée le *Manteau Ducal* : il y en a de cannelées, telle est la *Coquille de S. Jacques*, ou chargées de pointes, comme celles que l'on appelle la *Ratissoire* & la *Rape* ; enfin le caractere spécifique fait voir une grande échelle dans le caractere générique. Parmi ces coquilles, il y en a qui n'ont qu'une valve de plate ; l'autre est convexe en dehors & concave en dedans ; d'autres sont convexes des deux côtés ; d'autres ont les deux valves assez plates.

Ces coquillages s'attachent aux pierres ; leurs fils n'ont aucun usage connu : ils sont plus gros & plus courts que ceux des moules ; souvent après une tempête, on trouve de ces coquillages, dans des endroits où il n'y en avoit

pas auparavant, comme on le remarque sur les côtes d'Aunis. M. d'Argenville dit que, quand ce coquillage est à sec, & qu'il veut regagner la mer, il ouvre ses deux valves de plus d'un pouce de large; ensuite il les ferme avec tant de vitesse, qu'il communique aisément à sa valve inférieure un mouvement de contraction ou de balancier, par lequel elle acquiert assez d'élasticité pour s'élever & perdre terre de cinq à six pouces; tel est son mouvement progressif sur terre, pour avancer du côté où il veut; mais celui qu'il a dans l'eau est bien différent, car il commence par en gagner la surface sur laquelle il se soutient à demi-plongé: il ouvre alors un peu ses deux valves, auxquelles il communique un battement si prompt & si accéléré, qu'il acquiert un second mouvement; on le voit du moins, en réunissant ce double jeu, tourner sur lui-même de droite à gauche avec une célérité étonnante. Rondelet dit que par ce moyen, l'animal agite l'eau avec une si grande violence, qu'elle est capable de l'emporter & de le faire courir sur la surface des mers.

PEIGNE DE VÉNUS ou AIGUILLE, *Scandix semine rostrato Vulgaris*, est une plante qui croît abondamment & presque par-tout parmi les bleds, dans les champs & les vignobles. Sa racine est unique, blanche, grosse comme le petit doigt, fibreuse, annuelle, & d'un goût doux, mêlé d'acerbe: elle pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied, menues, rameuses, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas. Ses feuilles sont découpées à peu près comme celles de la coriandre, d'un goût douceâtre & un peu âcre. Aux sommités sont des ombelles qui soutiennent de petites fleurs à cinq feuilles, & disposées en fleur de lys. A ces fleurs succedent un fruit composé de deux graines longues, semblables à des aiguilles, convexes & sillonnées.

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel: elle est estimée apéritive, vulnéraire, résolutive, & propre pour les maladies de la vessie. Quelques personnes mangent cette plante tendre & crue en salade, ou cuite avec du beurre & de l'huile.

PELA est un serpent de l'Amérique, qui, selon Seba, pourroit être nommé le *Pouilleux*. Sa couleur est fau-

vé : il a les écailles du ventre, jaunes, la tête petite, & les yeux étincelans. Ces sortes de serpens sont couverts de poux, semblables à de petits escarbots munis sur le dessus du corps de petits boucliers, ils se cramponent avec leurs pieds nombreux entre les écailles de ces animaux, pénetrent la peau qu'ils sucent pour se nourrir, & désolent ainsi ces serpens.

PÉLAMIDE. En Languedoc, on donne ce nom au *Glaucus* ou *Liche*, espece de *Chien de mer.* Voyez *ces mots.*

PELERINE est le nom que l'on donne aux Coquilles de S. Jacques, que l'on appelle *Sourdon* en Poitou. *Voyez* PEIGNE.

PÉLICAN ou ONOCROTALE ou GRAND GOSIER, *Pelicanus.* Est un oiseau de la grosseur d'un gros cygne. Son bec, qui ressemble à une coignée, en ce qu'il est plat, & qu'il conserve presque une même largeur dans toute son étendue, a neuf à dix pouces de longueur : il est courbé au bout, très gros vers la tête, où il a neuf pouces de circonférence, les côtés de ce bec sont tranchans, le dessous est creusé de quatre canelures dont les bords font cinq côtes; savoir, les deux qui font les côtés du bec, une au milieu, & les deux autres entre celles des côtés & celles du milieu. La côte du milieu est tranchante, ainsi que les deux côtés du bec; celles d'entre deux sont mousses & doubles, faisant une rainure : les côtes du bec inférieur sont doubles aussi, & ont une rainure dans laquelle entrent les côtés tranchans du bec supérieur : la couleur du bec superieur est d'un rouge de chair; le bec inférieur est composé à l'ordinaire de deux parties jointes par le bout, laissant entr'elles une ouverture d'environ trois lignes, qui répondent à la poche; elles sont flexibles comme de la baleine. Toute la face de cet oiseau est d'un bleu obscur; & cette couleur s'étend jusqu'à un pouce audelà de l'œil : sous le bec il a une poche ou un sac : il a le derriere de la tête & le col entiérement blancs, le plumage des aîles presque bleuâtre; la queue est noire, très courte & quarrée par le bout; tout le reste du plumage est blanc : les jambes sont noires & fort longues : les pieds ont quatre doigts joints ensemble par des membranes, comme dans le cormoran : l'ergot du der-

riere est très long; en général, c'est un oiseau très grand, très fort, & qui vit long-tems.

Entre tous les oiseaux dont les Anciens ont parlé, il n'y en a point qui aient de si grandes ailes, ni qui volent si haut que le Pélican. L'on en a vu de tellement élevés dans les airs, qu'ils ne paroissoient pas plus gros que des hirondelles. On lit dans une Lettre de Culmannus à Gesner, qu'un *Onocrotale* privé dans le Palais de l'Empereur Maximilien, a vécu 80 ans; & qu'il suivoit au vol l'Empereur, même à l'armée. L'on a des preuves que cet oiseau peut soutenir par son vol bien au delà de sa propre pesanteur. Sanctius, dans Aldrovande, cite un Onocrotale qui laissa tomber un enfant Ethiopien qu'il avoit enlevé bien haut en l'air. De plus, le Pélican qui fait son nid sur terre, quelquefois à 40 lieues éloigné de la mer, est néanmoins obligé d'aller y pêcher, & de faire magasin de poissons qu'il rapporte dans la poche de son bec.

Le Pélican est un oiseau étranger : on en voit de grands troupeaux en Afrique & en Amérique. Pierre Martyr dit que la maniere dont il prend le poisson, est toute particuliere. Ces oiseaux ne l'attrapent point par la vîtesse avec laquelle ils le poursuivent, comme font les Plongeurs, &c. mais volant fort haut, dès qu'ils apperçoivent du poisson proche des bords de la mer & des rivieres, ils fondent tout-à-coup dans l'eau, qu'ils agitent, par la pesanteur de leur corps & le mouvement de leurs aîles, d'une telle maniere, que le poisson étourdi se laisse prendre: & alors il faut supposer, dit M. Perrault, que le poisson étant serré par le bec supérieur, fait lui-même élargir les deux branches du bec inférieur auquel la poche est attachée, dans le cas où le poisson est plus grand que n'est ordinairement l'ouverture des deux branches. Le même Académicien dit aussi que cette dilatation qui paroît ne pouvoir se faire que difficilement par des muscles, a besoin de quelque autre moyen qui la rende aussi ample qu'il est nécessaire, pour recevoir les grands poissons que le Pélican avale.

L'Onocrotale garde toujours quelque tems sa nourriture dans sa poche, avant que de la recevoir dans son ventricule : cela est commun à la plupart des oiseaux qui ont un jabot, dans lequel ils réservent la nourriture dont ils prennent une grande quantité, quand l'occasion s'en

présente ; pour l'avaler à loisir, ou pour la porter à leurs petits : c'est ce que le Pélican a de particulier, & ce qui le distingue des autres oiseaux de proie qui ne portent la nourriture à leurs petits que dans leur bec & dans leurs serres.

Le Pere Labat dit que le Pélican ou grand Gosier d'Amérique ressemble aussi à nos oies d'Europe. Il a, dit-il, la tête applatie des deux côtés, & fort grosse ; en un mot, telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large, sur un pied & demi ou environ de longueur ; mais ses yeux sont très petits par rapport à sa tête. Il dit aussi que le bec, tant supérieur, qu'inférieur, est garni de petites dents en forme de scie, fort menues & tranchantes, ce que M. Perrault n'a point observé dans les deux Pélicans d'Afrique, dont il a fait la dissection. Le sac tombe sur l'estomac de l'oiseau, où il est encore attaché, ainsi que le long du col, par de petits ligamens ; afin qu'il n'aille point de côté & d'autre : ce sac est composé d'une membrane épaisse & grasse, assez charnue & souple comme un cuir : il est couvert d'un petit poil très-court, fin & doux comme du satin ; sa couleur est un beau gris de perle, avec des pointes, des lignes & des ondes de différentes teintes, qui font un bel effet. Lorsque ce sac est vuide, il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante, il est surprenant de voir la quantité & la grandeur des poissons qu'il y fait entrer ; car la premiere chose qu'il fait, en pêchant, est de remplir son sac, après quoi il avale, à loisir, ce qu'il juge à propos ; & il retourne remplir ce sac lorsqu'il est vuide, & que la faim le presse. Il nourrit ses petits, en dégorgeant dans leur bec une partie de son butin, déja échauffé dans son havresac. Le Pélican est un oiseau triste & mélancolique ; il est aussi lent & paresseux à se remuer, que le Flamand est vif & alerte. Labat dit avoir trouvé une femelle qui couvoit cinq œufs à platte terre, & qu'elle ne se donnoit pas la peine de se lever pour le laisser passer.

La chair du Pélican est dure, sent l'huile & le poisson pourri. Qui croiroit, dit le Pere Labat, que ces grosses bêtes, avec leurs larges pattes d'oies, s'avisassent d'aller prendre leur repos, perchées sur des branches d'arbres ?

Elles passent tout le jour, hors le tems de leur pêche, ensevelies, selon toutes les apparences, dans le sommeil, ayant la tête appuyée sur leur long & large bec, qui porte ou à terre ou sur un autre corps; elles ne changent de situation, que quand la faim les presse. Il dit aussi que la vie de ces oiseaux est partagée en trois tems; 1°. à chercher leur nourriture, 2°. à dormir, 3°. à faire à tous momens des tas d'ordures larges comme la main. Le Pere Raymond rapporte, dans son *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un Pélican si privé & si bien instruit par les Sauvages, qu'après qu'il avoit été peint de roucou le matin pour le reconnoître, il s'en alloit à la pêche d'où il revenoit le soir, ayant sa besace bien garnie de poissons qu'il partageoit, malgré lui, avec ses maîtres. Les Américains tuent beaucoup de ces oiseaux, non pas pour les manger, mais pour avoir leur *blague* ou poche. Tous les Fumeurs se servent de ce sac pour mettre leur tabac haché; on s'en sert encore pour mettre de l'argent: on étend les blagues dès qu'on les a tirées du col de l'oiseau, & on les saupoudre de sel battu avec de la cendre ou avec de l'alun, afin d'emporter l'excès de la substance grossiere qui s'y trouve; après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile, pour les rendre maniables: quelquefois on les fait passer à l'huile, comme les peaux de moutons; alors elles en sont bien plus belles & plus douces; elles deviennent de l'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples & douces. Les femmes Espagnoles les brodent d'or & de soie, d'une maniere très fine & très délicate. Il y a de ces ouvrages qui sont d'une grande beauté.

Dans le Royaume de Loango, en Afrique, on voit un oiseau plus gros qu'un cygne, & d'une forme assez semblable à celle du héron: il a les jambes & le col fort longs; le plumage noir & blanc. Il a toujours au milieu de l'estomac une place sans plume; & l'on suppose qu'il les arrache avec son bec, pour nourrir ses petits de son propre sang dans les momens où il ne trouve rien pour leur donner à manger: c'est un véritable Pélican. Les Negres de Congo & d'Angola se servent de la peau des Pélicans pour se couvrir la poitrine.

Kolbe, dans sa *Description du Cap de Bonne-Espé-*

rance, *Tome III*, *chap.* 19, *page* 198, dit qu'on voit dans ce pays une ſorte de Pélican, qu'on nomme *mange ſerpent*, dans les Colonies. Il ſe nourrit ordinairement de vers, de grenouilles, de moules, de crapauds, de ſerpens & d'autres bêtes venimeuſes : ce même oiſeau eſt fort commun dans la Baie d'Hudſon & dans les Parties ſeptentrionales de la Ruſſie. Celui qu'on a fait voir à Paris en 1750, & qui venoit d'Afrique, étoit deux fois plus fort qu'un gros cygne : la poche de ſon bec étoit d'une ſi grande largeur, que l'homme qui montroit cet oiſeau, y mettoit fort aiſément la tête.

Albin donne la deſcription d'un Pélican d'Allemagne, appellé en latin, *Anas clypeata*. Ses mâchoires ſont dentées ; ſon bec eſt plus large à l'extrémité qu'au commencement : il eſt plus petit que les autres eſpeces de Pélicans. On dit que le cri du Pélican imite aſſez le braire d'un âne. Les Siamois donnent au Pélican le nom de *Noktho* : ils font avec ſa naſſe des cordes pour leurs inſtrumens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1663, *en Décembre*, un Mémoire de M. Méri ſur le Pélican, où il rapporte, qu'en faiſant la diſſection de cet animal, il s'apperçut qu'il en ſortoit une grande quantité d'air par les veſicules de la peau, par la trachée artere, & par les poches du ventre. Cet air ſert, dit-il, à enfler la peau de l'oiſeau au défaut des muſcles. C'eſt dans ce Mémoire qu'il faut lire l'effet de l'inſpiration dans ce genre d'animaux, qui peut de beaucoup augmenter leur volume & non leur peſanteur : c'eſt ce qui les rend ſi légers, ou plutôt ſi propres à demeurer fort élevés dans les airs. Voyez auſſi le mot *Noktho*, dans le *troiſieme Volume du Dictionnaire des Animaux*.

PELOTE DE MER, nom donné à une balle arondie que l'on trouve ſur les rivages de la mer, parmi les algues : cette pelote eſt communément de la groſſeur d'une orange, de couleur fauve, & compoſée de fibres entrelacées, & comme agglutinées enſemble : elles proviennent de la deſtruction de pluſieurs plantes marines, dont l'intérieur eſt tout rempli de fibres iſolées, ſeches & faciles à déſunir. On trouve beaucoup de ces pelotes de mer dans les anſes de la Méditerranée, principalement près de

Marſeille. Comme ces pelotes ne reſſemblent pas mal aux Egagropiles des animaux, ou Bézoards de poil, on les a auſſi appellés *Egagropiles de mer* ou *Bézoards marins*. *Voyez* EGAGROPILES & BÉZOARD.

PELOTE DE NEIGE : *voyez* OBIER.

PELURE D'OIGNON, eſt une eſpece de petite huitre très légere, & dont la nacre eſt fort belle. La valve ſupérieure eſt remarquable par un trou qui eſt proche de la charniere. On trouve communément cette huitre à Cette, en Languedoc.

PENGUIN ou PINGOUIN, eſt un oiſeau du genre des oies, qui ſe trouve vers le détroit de Magellan & dans la baie de Saldagre : il eſt de la groſſeur d'une poule d'Inde ; il a les plumes du dos noires ; celles de deſſous le ventre ſont blanches ; il a le col ovale, gros & ceint comme d'un collier de plumes blanches : ſa peau eſt auſſi épaiſſe que celle d'un pourceau. Il a pour aile deux ailerons, comme de cuir, qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras Ces eſpeces d'ailes ſont couvertes en haut de plumes blanches, courtes & étroites, & entremélées de noires. Ces ailerons lui ſervent à nager, & non à voler. Les Penguins ſautent la plupart du tems dans l'eau, & ne viennent à terre que pour creuſer ſur le rivage des trous aſſez profonds, où ils couchent trois ou quatre, & dans leſquels ils pondent, & font éclorre leurs petits. Leurs œufs ſon bariolés de taches noires ; leur bec eſt étroit & plus grand que celui du corbeau : ils ont la queue courte, les pieds noirs & plats, & de la forme de ceux des oies, quoiqu'un peu moins larges. Ils marchent la tête élevée & droite ; laiſſent pendre leurs ailerons le long de leurs côtés, comme ſi c'étoient des bras : ils tiennent auſſi leur corps droit, & non en ſituation à peu près horiſontale, comme ſont les autres oiſeaux ; en ſorte qu'à les voir de loin, on les prendroit pour de petits hommes. On prétend qu'ils ne vivent que de poiſſons ; cependant leur chair n'en a pas l'odeur, & eſt d'un aſſez bon goût : leur peau eſt ſi dure, qu'à peine, d'un coup de ſabre peut-on leur trancher la tête. L'Auteur de l'*Hiſtoire des Voyages, Tome VIII in 4°. page 76*, dit que le Penguin tient de l'homme, de l'oiſeau & du poiſſon, étant droit ſur ſes pieds, ayant des ailerons ſans plumes, qui lui pen-

dent & lui servent à nager, & étant garni de manches barrées & rayées de blanc, mais ne volant point.

PENNACHE DE MER, est, selon Rondelet, un *Zoophyte marin*, semblable aux Pennaches qu'on portoit autrefois aux chapeaux; cependant nos Pêcheurs, dit-il, à cause de la ressemblance qu'il a avec le bout de la partie naturelle de l'homme, découverte de son prépuce, lui ont donné le nom de cette partie; l'autre bout ressemble à un Panache; les franges en sont phosphoriques pendant la nuit. C'est une espece de *Mentula marina* ou de *Penna marina*, dont Gesner a parlé d'après Aristote. M. Vosmaër, Directeur des Cabinets du Stathouder à la Haye, a fait aussi mention d'une nouvelle espece de *Penna marina* ou *Penne marine*, ou *Plume de mer*: on en trouve l'observation dans les *Mémoires des Savans étrangers, présentés à l'Académie des Sciences en* 1759.

PENNATULE. On donne ce nom à l'empreinte de la *Plume marine*, qui est quelquefois devenue fossile: *voy.* PLUME MARINE.

PENO-ABSOU. *Voyez* PINÉ-ABSOU.

PENSÉE ou HERBE DE LA TRINITÉ, *Viola tricolor*, espece de violette inodore, que l'on cultive dans les jardins pour la beauté de sa fleur, dont chaque feuille est de trois couleurs, pourpre ou bleu, jaune & blanc. Sa racine est fibreuse: elle pousse de petites tiges rampantes, rameuses, portant des feuilles, les unes arrondies, les autres oblongues, & dentelées autour. Ses fleurs sont comme veloutées: il leur succede une coque qui contient des semences menues. Cette plante est détersive, vulnéraire & sudorifique: *voyez* VIOLIER.

PENTACRINITES. Quelques Lithographes donnent ce nom à l'*Encrinite*, dont il est parlé au mot PALMIER MARIN. M. Bertrand soupçonne que ce pourroit être une coralline vésiculeuse, contractée avec son polype.

PEPINIERE, plants d'arbres qu'on tient fort serrés sur une même ligne ou sur plusieurs, distantes de trois pieds au plus l'une de l'autre, pour être greffés & levés dans le besoin.

Une Pepiniere est la ressource du verger, du jardin coupé, & du potager: c'est-là qu'on éleve une multitude

de jeunes sujets, destinés à remplacer tout ce qu'il faut arracher. De ces jeunes plantes, les unes sont des arbrisseaux venus de pepins ou de noyaux, & qui, malgré l'excellence du fruit dont ils proviennent, ne laissent pas d'être sauvages, & d'avoir besoin du secours de la greffe. D'autres sont des boutures, c'est-à-dire, des rejettons, qu'on a détachés dans les bois sur des sauvageons, qui sont des plantes dont les fruits sont d'une saveur austere; d'autres enfin sont des sauvageons greffés. On peut les tenir enterrés dans des panniers; & par ce moyen, on a un arbre tout formé pour être mis à la place de celui qui vient à manquer.

Il faut que la terre d'une Pepiniere ne soit ni trop grasse ni trop maigre. Au reste, il n'y a pas de danger que ce sol soit d'une qualité une peu inférieure à celui où on transplantera le jeune sujet. Plus le jeune plant est serré dans la Pepiniere, plus il pousse droit. Après la contrainte de cette premiere éducation, on le voit mieux prospérer au sortir de la Pepiniere, lorsqu'il est transplanté dans un sol convenable. Ce que nous disons ici pour les Pepinieres particulieres, doit aussi s'appliquer aux Pepinieres publiques, dont l'établissement est des plus sages & des plus utiles.

PEPITES D'OR. *Voyez au mot* OR.

PERCE-BOIS, *Ligni-Perda*. Indépendamment des *Abeilles Perce-bois*, dont nous avons fait mention au mot ABEILLE, *pag.* 44 *du premier volume de cet Ouvrage*, il y a une autre sorte d'insecte qui porte, à juste titre, ce nom. Ce petit *Perce-Bois*, que Pline a rangé dans le genre des *Teignes*, se fait un fourreau de soie, qu'il recouvre ensuite par dehors de petits brins de bois pour lui donner plus de consistance. On ne peut trop admirer cet étui qui est fait de brins de bois, hâchés menu avec les dents, & assemblés les uns avec les autres, comme les poutres des maisons de Moscovie; c'est la Chenille perce-bois qui le construit. Elle loge toujours dedans, & le porte par-tout sur son dos comme une pyramide. Ces Chenilles se changent en papillons, dont les mâles seuls ont des ailes: la plupart d'entre elles ont la peau jaunâtre, tiquetée de brun.

Il y a aussi des Teignes aquatiques qui portent le

braneux, relevé de trois coins, & divisé intérieurement en trois loges, remplies de semences arrondies, dures, & d'un blanc jaunâtre.

Cette plante fleurit en Février, & disparoît au mois de Mai, mais sa racine subsiste en terre comme celle du Narcisse C'est par ses bulbes qu'on la multiplie; car on la transplante volontiers dans les jardins pour l'y cultiver, à cause de sa fleur, qui est des plus hâtives.

PERCE-OREILLE, ou FORBICIN, ou OREILLERE, *Forficula, seu Auricularia*, est un petit insecte longuet, fort agile, & courant vîte. Il a deux petites cornes à la tête, six pieds; sa queue est fourchue, son corps est gros comme un petit ver, plat, fort uni, & poli, long comme la moitié de l'ongle. Il habite souvent sur les feuilles des choux, dans les creux d'arbres, dans les tiges des plantes, comme celles des panais sauvages, de l'angelique, & des plantes férulacées; dans les trous des murailles, & dans la terre. Il y en a de plusieurs especes qui different en grosseur & en couleur. Les plus gros sont jaunâtres, les médiocres, & en même tems les plus communs, sont de couleur de chataigne, & les plus petits sont noirs & blancs. Ces insectes se métamorphosent en nymphes, & ensuite paroissent avec des aîles à étuis. Ce sont des especes de Scarabées.

On a nommé *Perce-oreille* cet insecte, parcequ'il recherche avidement les oreilles, où il se glisse avec vitesse. Il mord, & il pince les endroits où il s'attache; ce qui cause beaucoup de douleur, & attaque quelquefois le cerveau. Je me souviens que dans mon enfance l'un de mes freres me fit entrer un de ces insectes dans l'oreille, & que j'en fus comme fou pendant quatre jours, ce qui se termina par un léger mal de tête. Pour me venger je jouai le même tour à ce frere, qui en fut beaucoup plus affecté que moi; car il y avoit des momens où il couroit se plonger la tête dans un seau d'eau; dans d'autres momens, il saignoit du nez, & il croyoit voir un Arc-en Ciel.

Il est encore utile d'instruire le Lecteur d'un autre fait semblable, qu'on lit dans le *II. Tom. des Ephemer. d'Allem.*, *ann.* 1672, *Obs.* 266. Une femme qui demeuroit à cinq milles de Nuremberg, portant un fagot d'herbes,

d'herbes, & se sentant fatiguée, après avoir mis sous sa tête le linge qui enveloppoit sa charge, sans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'insectes, s'étoit endormie. Des *Perce-oreilles* entrerent dans son oreille droite : un Chirurgien lui tira sur le-champ un de ces insectes, mais les autres y resterent, malgré tout l'art des Médecins qu'elle courut consulter. Ces insectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crane & le cerveau, rendirent la vie insupportable à cette pauvre femme, qui ressentoit des douleurs jusqu'à l'extrémité des pieds & des mains, dès que ces insectes changeoient de place. Elle ne pouvoit faire aucun mouvement de la tête, sans qu'il se fit à l'intérieur un certain bruit ou craquement, qui étoit même entendu distinctement par ceux qui se trouvoient alors autour d'elle. Au bout de vingt ans cette femme, alors âgée de 68 ans, fut trouver le célebre Physicien Volckamer de Nuremberg. Il fit tout ce qu'il put pour lui procurer quelque soulagement : il lui fit injecter dans l'oreille le baume de soufre avec la therebentine, qui ne put faire sortir qu'un seul de ces insectes, encore étoit-il mort ; il y a lieu de croire qu'avec le tems ils avoient obstrué le conduit auditif. La malade usoit fréquemment & avec confiance, d'une fumigation faite avec la gomme ammoniaque, parcequ'elle s'appercevoit que chaque fois les *Perce-oreilles* accouroient à l'orifice de l'oreille, & paroissoient prêts à sortir : mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer, elle prit le parti de supporter cette incommodité jusqu'à la mort. Un pareil exemple, indépendamment de bien d'autres rapportés par les Physiciens, par les Medécins & par les Naturalistes, doit faire connoître combien il est imprudent de dormir sur l'herbe & sous les arbres dans les beaux jours, tems où toute la nature fourmille d'insectes toujours dangereux, quand ils s'introduisent dans les oreilles, ou dans les replis de quelques autres parties du corps.

Le *Perce-oreille* cause aussi un grand dommage aux fleurs. Pour détruire ces insectes, les Jardiniers fleuristes fichent des baguettes aux pieds des fleurs. Au haut de ces baguettes, on met des ongles de pied de mouton : les *Perce-oreilles* ne manquent pas de s'y retirer dans les

tems humides & pendant la nuit ; de sorte que le matin, en les visitant, on les y trouve encore, & on les noie dans l'eau, ou on les écrase : les poules les avalent avec plaisir. Le caractere de cet insecte est d'avoir les antennes setacées, la queue fourchue, des moitiés de fourreaux, & les aîles couvertes.

PERCE-PIERRE. *Voyez* PASSE-PIERRE.

PERCE-PIERRE, ou SINGE DE MER, est un poisson de la Manche & de la Méditerranée, qui se cache entre les pierres, & qui est de la classe de ceux qui ont les nageoires épineuses. Il a la tête faite comme celle d'un Singe, petite & ronde. Ce poisson a le corps petit, ainsi que la bouche & les yeux ; ses dents de devant se serrent les unes contre les autres : les dernieres sont longues, aigues, & sortent dehors. Il a les nageoires petites, & près des ouies ; deux au-dessous, une autre qui commence près de la tête, & va jusqu'à la queue ; & une autre sous le ventre, qui commence à l'anus, & va pareillement finir proche de la queue. Sa peau est mouchetée, lisse & glissante. Il mord les Pêcheurs : sa chair n'est pas d'un goût fort exquis.

PERCHE, *Perca*. Poisson de riviere & de mer, à nageoires épineuses :

1°. La PERCHE DE MER, *Perca marina*, est un poisson saxatile, couvert d'écailles de couleur rousse. Il est long d'un pied ; il a la bouche petite, des dents pointues, plusieurs traits au dos, qui descendent jusqu'au ventre ; les uns sont noirs, les autres sont rouges. Cette Perche, par ses ouies, par ses nageoires & par sa queue, est semblable aux autres poissons saxatiles, mais elle a le ventre plus large : l'anus est placé au milieu du corps ; il y a ensuite une longue nageoire ; son ventre est de couleur blanche, nuancée de rouge ; la chair en est tendre, & beaucoup meilleure que celle de la Perche de riviere : Rondelet dit qu'il l'estime mieux farinée & frite ou grillée, que bouillie. On dit que la Perche de mer n'entre jamais dans les rivieres, & que celle de riviere n'entre point dans la mer.

2°. La PERCHE DE RIVIERE *Perca fluviatilis*. Celle-ci, dit Rondelet, n'a que le nom de celle de mer : elle en differe par la figure & par la substance de sa chair ;

celle de mer eſt molle, tendre, de facile digeſtion, & de bon ſuc : ces bonnes qualités, dit-il, ne ſe trouvent point dans celle de riviere, dont la chair eſt dure, gluante, & difficile à digerer; cependant M. Andry Medécin, & tout le monde la trouve excellente à manger, & Auſone l'appelle les délices de la table. Cette Perche a des traits qui deſcendent du dos vers le ventre : ces traits ſont rouges, ainſi que ſes nageoires & ſa queue; ſon dos eſt un peu aigu ou boſſu; ſon ventre eſt large & plat; la tête eſt applatie ſur les côtés; l'ouverture de la bouche eſt fort ample, garnie de pluſieurs petites dents attachées aux os maxillaires, & trois rangées d'autres petites dents rudes au palais, &c. : elle a les narines grandes, plus proche des yeux que du bec; l'iris d'un jaune foncé; les couvercles des ouies ſont composés de part & d'autre de quatre lames oſſeuſes & de ſept épines; la ligne latérale du corps eſt courbée près du dos.

On met ce poiſſon dans les petits lacs, les viviers & les reſervoirs avec les *Tanches*, les *Brochets* & les *Carpes*. Il n'y a point de poiſſon de riviere plus plat : ſes écailles ſont petites, blanches au ventre, jaunes aux côtés, griſâtres ailleurs : elle a deux nageoires au dos, dont la premiere eſt la plus grande; elle en a deux autres au ventre, & une près de l'anus, laquelle eſt garnie d'un aiguillon : ſa bouche eſt petite & ſans dents. On diſtingue ce poiſſon, qui a peu d'arrêtes, en grande & petite eſpece. La Perche ordinaire a environ ſix pouces de longueur : ſes écailles ſe ſéchent plus vîte que celles des autres poiſſons de riviere. Il y a beaucoup de Perches dont les lignes traverſales, qui ſont au nombre de ſix, ont une couleur noirâtre : ce poiſſon eſt vorace & très avide de vers de terre : on le prend aiſément à l'hameçon. Swammerdam dit que dans la Perche, l'ovaire tient lieu de la matrice & de ſes cornes; & que ſi l'on examine l'uſage & la ſtructure des laitances de ce poiſſon, on jugera qu'elles reſſemblent exactement à des véſicules, au défaut de teſticules & de proſtates.

La Perche nage avec beaucoup de facilité & de vîteſſe. Elle eſt armée de certaines arrêtes pointues & perçantes, dont la piquure eſt dangereuſe & difficile à guérir. C'eſt avec ces pointes qu'elle ſe défend contre les poiſſons plus

grands & plus forts qu'elle : dès qu'elle voit venir le Brochet, elle se hérisse, & de cette maniere elle l'empêche d'approcher; cela n'empêche pas que le Brochet n'avale les petites Perches, dont les nageoires sont encore trop molles pour pouvoir lui nuire, & les Pêcheurs savent que c'est une des meilleures amorces pour le prendre. La Perche se nourrit de poissons, d'écrevisses; elle mange aussi les petits de son espece. Elle jette ses œufs en Mars & en Avril Ces œufs sont liés & enfilés comme ceux de la Grenouille, aussi quelquefois les Pêcheurs les ramassent facilement parmi les roseaux. On fait rotir sur le gril ceux qui se trouvent dans la Perche femelle; ce qui fait encore un assez bon manger.

On emploie en Medécine les os qui se trouvent dans la tête de ce poisson, vers l'origine de l'épine du dos: on les appelle dans les boutiques PIERRES DE PERCHES, *Lapides Percarum* On réduit sur le porphyre ces pierres en poudre subtile, & on les donne au poids d'un à deux scrupules, pour dissoudre la pierre des reins. Mais nous n'avons gueres de foi à ce remede : quelques anciens Medécins le recommandent dans la pleurésie, en place des *machoires de Brochet.* Toutes ces préparations ne conviendroient-elles pas mieux dans les dentrifices pour blanchir les dents, ou comme absorbans ?

Ruisch donne la notice de plusieurs especes de *Perches des Indes*, où l'on voit que celle d'Amboine differe peu de la nôtre : sa queue est fourchue & marquée de deux taches noires. La *Perche* de Ternate & celle de Rode-Baars, n'ont de commun avec notre *Perche*, que la couleur de leurs écailles, & le goût de la chair.

PERDRIX, *Perdix*, est un oiseau que tous les Naturalistes méthodistes ont rangé dans le genre ou l'ordre des Poules, *Aves Gallinæ.* On distingue plusieurs especes de Perdrix, qui toutes sont bonnes à manger: elles ne se perchent point ordinairement sur les arbres : elles font du bruit en volant; leur vol est bas, dure peu & a peu d'étendue.

1°. La PERDRIX GRISE, *Perdix cinerea.* C'est la Perdrix ordinaire : on la nomme aussi *Perdrix cendrée.* Selon Willughbi & Albin, le mâle pese quatorze onces ou environ. Cet oiseau a, depuis le bout du bec jus-

qu'au bout des ongles, quatorze pouces de longueur, & près de vingt pouces d'envergeure : son bec est brun d'abord, ensuite blanchâtre : ses yeux ont l'iris jaunâtre ; la poitrine est marquée d'un tache rousse, en forme de fer à cheval, ce que n'a point la femelle. On voit certaine excroissances rouges au-dessous des yeux. Le menton & les côtés de la tête, sont safranés d'abord, puis d'un bleu cendré, tacheté de lignes noires transversales, ensuite grises jaunâtres. Le dessus du corps est varié de roux, de cendré & de noirâtre. Le pennage contient vingt-trois grandes plumes à chaque aile, brunâtres, puis d'un blanc jaunâtre. La queue est longue de trois pouces & demi, & composée de douze plumes, jaunâtres & à pointes cendrées. Les jambes sont nues au-dessous des jointures, & n'ont aucun vestige d'éperon. Les pieds sont verdâtres, & blanchâtres dans un âge avancé ; les doigts sont liés ensemble par une espece de membrane, comme dans les coqs de Bruyere.

Cet animal, encore jeune, a une chair si savoureuse & si saine, qu'on la préfere, sur tout en été & en automne, à celle de tous les autres oiseaux. Il se nourrit de fourmis & de leurs œufs, de grains de bled, de baies, de limaces, de chatons de coudrier & de bouleau, & même de feuilles vertes. La Perdrix produit beaucoup de petits, car elle pond à chaque couvée seize à dix-huit œufs. Son nid est une petite fosse, presque à fleur de terre, où se trouvent quelques brins de paille ou d'herbe séche, mis au hasard. Ces œufs ont la coque assez ferme, & d'un gris jaunâtre. Les Italiens, chez qui cette espece de Perdrix est plus rare que la Perdrix rouge, l'appellent *Starna Perdice*, Perdrix étrangere : elle ne soutient pas long-tems le vol, à cause de la pesanteur de son corps, & de la petitesse de ses ailes. Elle court mieux qu'elle ne vole ; cependant la petite Perdrix grise, nommée *Roquette*, très commune en basse Normandie, vole très bien, & se laisse difficilement approcher des Chasseurs. En hiver, les vieilles & les jeunes Perdrix se trouvent toujours ensemble : c'est ce qu'on appelle *Couvée* ou *Compagnie de Perdrix* ; mais au printems, lorsque le mâle s'accouple avec la femelle, elles volent deux à deux ; car alors elles chassent au loin leurs petits.

Lorsque que quelqu'un s'approche de leur nid, elles le quittent, & s'en éloignent en boitant, pour engager adroitement le Chasseur à les suivre; & après l'avoir écarté assez loin, elles se sauvent rapidement. Quand tout est tranquille, elles appellent leurs petits, qui s'assemblent aussi-tôt à leur cri. Le chant de la Perdrix se fait entendre au crepuscule, avant ou après le coucher ou le lever du soleil.

Les Perdrix, généralement parlant, sont d'un tempérament fort chaud. Au premier printems, qui est la saison de leurs amours, les mâles se battent quelquefois vigoureusement pour une femelle; aussi faisoit-on autrefois des combats de Perdrix. Ces oiseaux ont l'odorat fin, & aiment à faire la poudrette : ils se trouvent presque par toute l'Europe : on les prend avec les filets, le chien & le fusil; on pourroit les apprivoiser & les faire habiter pêle-mêle avec la volaille de basse-cour. Les Perdrix recherchent la compagnie de presque tous les quadrupedes, comme chevaux, bœufs, cerfs, chevreuils, &c.; & cette société leur est souvent fatale. Les gens de la campagne, dans les pays où il est défendu de chasser, savent s'en dédommager au moyen d'une femelle, nommée *Chanterelle*, qui, par son chant, attire les mâles le soir à la brune, sur-tout dans le tems que ces oiseaux s'apparient. La vie de ces oiseaux est de seize ans; les femelles vivent jusqu'à vingt ans & plus. Les Perdrix ont beaucoup de fumet; & les chiens, pour peu qu'ils aient de nez, les sentent de loin. A peine les petits sont-ils éclos, qu'ils courent après la mere; celle-ci leur apprend à chercher leur vie, & les rassemble sous ses ailes pour se reposer, comme une poule fait ses poussins. Tout foibles qu'ils sont alors, & quoiqu'incapables de voler, ils sont déja si rusés, qu'il est comme impossible de les trouver : ils se laisseroient plutôt écraser sous les pieds de l'oiseleur, que de remuer de la place; on les nomme *Perdreaux* dès qu'ils commencent à voler. En hiver, les testicules du mâle de la Perdrix sont peu apparens & presque effacés; mais au printems & en été, ils ont acquis une grosseur très considérable, eu égard à la proportion du corps.

On préfere communément les perdreaux rouges aux

gris, mais sans fondement : car les bons connoisseurs trouvent plus de fumet dans les gris, sur-tout quand on les laisse faisander pendant quelques jours à l'air. La vieille perdrix est excellente en ragoût ou en pâté. Cet oiseau fournit un bouillon d'un bon suc, très restaurant, & très utile aux convalescens d'un tempérament pituiteux & mélancolique. Le perdreau rôti & assaisonné d'un suc d'orange aigre, est très bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du suc stomacal & du relachement des intestins : on se sert encore en Médecine du sang & du fiel des perdrix pour les plaies & les ulceres des yeux, & pour les cataractes : on y instille ces liqueurs toutes chaudes & sortant de l'animal qu'on vient de tuer. Les plumes de cet oiseau brulées sont utiles contre l'épilepsie.

2°. La Perdrix rouge, *Perdix rufa*, c'est un oiseau fort connu dans nos Provinces méridionales & ailleurs sous le nom de *Bartavelle* ; il s'apprivoise plus aisément que la perdrix grise ordinaire. Il est aussi d'un cinquieme plus grand ; il a l'iris, le bec, les jambes rouges, les serres sont brunes ; cette perdrix a de petits ergots ; la plante du pied est d'un jaune sale ; la tête, le col, la poitrine, le croupion, & le dehors des cuisses sont de couleur de frêne ; le bas du col & du dos est teint d'un brun jaunâtre, le dessous des oreilles & le menton jusqu'au milieu de la gorge, sont blancs : il se trouve cependant dans le coin de la même mâchoire une tache noire, cet espace blanc est entouré d'un bord noir, les plumes des côtés sont joliment colorés de noir, de jaune pâle, de rouge brun & de cendré.

Le chant des Perdrix rouges est différent de celui des autres : elles paroissent se plaire davantage dans les lieux montagneux remplis de pierrailles, de buissons & de bruyeres ; elles ne partent pas toutes ensemble, mais les unes après les autres, & quoiqu'elles soient dans le même canton, elles sont toujours séparées. Quand un oiseau ou un chasseur, ou un chien les poursuivent, elles se retirent dans les trous de lapins, ou se perchent sur les arbres, selon l'ennemi qu'elles ont à éviter. Quand elles ont des petits nouvellement éclos, & qu'elles voient que le Chasseur s'approche d'elles avec les

chiens, elles s'enfuient en faisant de petits vols, comme si elles étoient estropiées, ou avoient une aile rompue: c'est ce que les Chasseurs appellent *trainer*. Cette ruse de la part des perdrix rouges, a le même but que celle des perdrix grises, dont nous avons parlé ci-dessus. On en a vu, après s'être enfui en traineuses, revenir à plein vol, & avoir la hardiesse de se défendre contre les chiens qui mangeoient leurs perdreaux: tant est grand l'amour des femelles des animaux pour leurs petits.

3°. La Perdrix blanche ou Lagopode ou Poule de neige : c'est l'oiseau que nous avons décrit au mot Arbenne. Les Suédois l'appellent *Snoeripa*, les Lapons, *Cherupa*, & les Grisons, *Rabolane* : on en voit beaucoup dans les forêts de Northlande & de la Laponie : c'est une espece de Gélinote. *Voyez* Arbenne.

Les Perdrix de l'Islande, dont Anderson donne la description dans son *Hist. Nat. du Groënland*, sont des especes de perdrix blanches, semblables à celles des Alpes & de la Laponie. Il dit qu'elles amassent dans leurs nids leur nourriture pour l'hiver en la rangeant par petits tas; elles ont cette précaution parcequ'elles passent l'hiver dans le pays qui est alors terrible par le froid & la stérilité, & par la chute continuelle des neiges.

4°. La Perdix de la Nouvelle Angleterre: elle est plus petite que notre perdrix ordinaire; son bec est noir & le plumage assez semblable à celui de la Bartavelle, excepté le dos qui est bigarré de noir; sa queue est courte, les jambes & les pattes sont d'un brun clair. Klein croit que c'est la même que la perdrix du Bresil.

5°. La Perdrix de Grece : elle est deux fois plus grande que la Bartavelle; elle a le bec & les pieds rouges : on en trouve beaucoup dans les Isles Cyclades & de Candie : elle fait beaucoup de bruit en criant & sur-tout en pondant. On dit que dans le tems qu'elle est en amour, elle articule en chantant par plusieurs fois *chacabis*. Elle pond & couve dans les plaines contre une grosse pierre : ses œufs sont tiquetés de rouge & de la grosseur des œufs de jeunes poules. Duloire, *p.* 19. dit d'après Bubesquius, en parlant de cette perdrix que les perdrix de Scio sont plus privées que les poules de France, & ne sont pas en moindre nombre

dans les maisons. Mais ce qui est singulier, c'est qu'un Pâtre public, donnant de grand matin un coup de sifflet, aussitôt ces oiseaux accourent & se rangent au tour de lui pour le suivre aux champs, d'où elles reviennent le soir au même signal.

6°. La Perdrix de Damas ou de Syrie : elle est plus petite que la perdrix grise : sur le col & sur le dos elle a le plumage de la bécasse ; le pennage des aîles est mêlangé de blanc, de brun & de fauve ; elle a un cercle au bout du col comme le Merle à collier : ce cercle est fauve, jaune & rouge, le reste du plumage est comme dans nos perdrix ordinaires : elle a les jambes couvertes de plumes comme les perdrix blanches : elle a un caractere si sauvage qu'on ne peut l'apprivoiser : sa chair est plus délicate que celle de nos perdrix.

Les Perdrix de la Guadeloupe, sont des especes de *Tourterelles : voyez ce mot.* Celles de la Baie d'Hudson sont des oiseaux de bruyere ; celles de la Virginie, de la Côte d'or, de la Gambra, sont toutes différentes des nôtres ; leur chair est d'un goût exquis : elles sont peu farouches : leur plumage est fort varié, elles ont beaucoup plus de vitesse dans leur course, & en courant elles retroussent la queue comme font les poules : les perdrix sont aussi fort communes à Congo, à la Chine, à Madagascar, & à la Louisiane : leur chair a peu de fumet.

PERDRIX DE MER. *Voyez* Sole.

PERDRIX, est le nom que les Amateurs de coquilles donnent à une espece de Testacée du genre des *Conques sphériques* ou *Tones*, & de la classe des univalves. M. Adanson met ce coquillage parmi les opercules du genre des Pourpres à canal court, échancré & simple : il donne le nom de *Tesan* à l'espece qu'il a observée sur les côtes du Sénégal.

PERE DE FAMILLE, nom que l'on donne, d'après Swammerdam, à un papillon nocturne, à cause de l'assiduité qu'il marque à sa femelle, & du soin qu'il a de la venir retrouver pour féconder ses œufs, C'est le papillon de la *Chenille à brosse du prunier.* Voyez *le premier volume de cet Ouvrage, p. 569.* On ne découvre les ailes de sa femelle qu'à la loupe ; en revanche ses six jambes sont

très visibles, au lieu que dans le mâle elles sont tellement cachées sous les ailes, qu'on ne peut appercevoir que les deux de devant entre les antennes & les ailes supérieures. La femelle est extrêmement féconde, tout son ventre est plein d'œufs que l'on distingue très bien à travers la peau qui est très mince, & qui s'insinue dans toutes les séparations des œufs, de sorte que le ventre de cet insecte ressemble en quelque sorte à une petite grappe de raisin. Cette femelle colle ses œufs à la surface de la coque où elle est née, sans jamais la quitter; ces œufs sont ronds perlés & cerclés de pourpre, très durs & ne s'affaissent point en se desséchant, comme ceux des abeilles & des autres insectes : ce papillon provient d'une chenille d'une rare beauté. *Voyez* l'endroit cité ci-dessus.

PERELLE, *Perella*, selon Lemery, c'est une substance fongueuse, terreuse & seche, en petites écailles grisâtres qu'on nous apporte de S. Flour en Auvergne: on la retire de dessus les rochers, où elle a été formée en Lichen verreux, semblable à un amas de poudre que les vents y auroient porté. Le sol qui produit cette sorte de lichen, est une espece de granite, & souvent une pierre de volcan. La perelle sert à faire l'orseille de terre. *Voyez* ORSEILLE.

PÉRIDOT. *Voy.* au mot EMERAUDE.

PÉRIGORD ou PIERRE DE PÉRIGUEUX. *Voyez* au mot FER.

PÉRINE VIERGE. *Voyez* au mot PIN.

PERLES. *Voyez* à l'article NACRE DE PERLES.

PEROOLE, est le *Bluet* ou *Aubifoin* : voyez *ces mots.*

PERROQUET, *Psittacus*, est un genre d'oiseaux Indiens, mis par Linnæus dans l'ordre des oiseaux de proie, quoiqu'ils ne soient pas carnivores. Le caractere générique du Perroquet, est d'avoir quatre doigts aux pieds, dont deux devant & deux derriere; garnis d'ongles crochus, le bec très crochu & épais. La partie inférieure de leur bec, est ronde, tranchante & beaucoup plus courte que la supérieure, qui est terminée en bec de plume à écrire; & ce qui est remarquable & unique chez ces oiseaux, c'est qu'ils ont le dessus du bec mo-

bile, & le dessous immobile. Ils ont les pieds & les doigts charnus, la tête grosse, le bec & le crâne durs, les narines rondes.

Le bec de ces oiseaux leur sert, comme de troisieme jambe, pour marcher ou pour se pendre aux branches des arbres & y monter. Ils ont la langue faite comme une graine de calebasse, ce qui leur donne beaucoup de facilité pour parler, chanter des chansons, siffler, contrefaire des animaux, ou le bruit d'un tambour, &c. Tous tiennent leur mangeaille avec un pied élevé en l'air qu'ils portent à leur bec, comme font les oiseaux de proie. La Nature a donné aux Perroquets un fort bec pour casser les écorces des fruits durs. Le Perroquet est un oiseau d'une longue vie, quoique sujet au mal caduc; il a la propriété de ruminer. Presque tous les Perroquets sont ornés de belles & riches couleurs.

Les Anciens ne connoissoient qu'une espece de Perroquet, dont le plumage étoit entierement vert, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon; mais depuis la découverte de l'Amérique, on en a trouvé dans ce nouveau Continent une grande quantité d'especes. On peut faire trois divisions principales des Perroquets; savoir, en grands, en moyens, en petits.

Entre les premiers, sont les Perroquets de la grandeur d'un grand Corbeau & plus: tels sont les *Macaos* & les *Cockatoons* des Anglois. Ils ont la queue très longue; leur tête est grande, large, & platte en dessus.

Dans le *grand Macao* les yeux ont l'iris de couleur blanche, & il y a communément au tour un grand espace blanc dégarni de plumes. La machoire supérieure qui a près de trois pouces de longueur, est de couleur de chair; celle de dessous est d'un brun sombre; les jambes & les pieds sont de la même couleur que le bec: le plumage de la tête entiere, du col, de la poitrine, du ventre, des cuisses, du dessous de la queue, de même que le milieu du dessus des ailes, est d'un rouge charmant; le dessous de l'aile est embelli d'un jaune éclatant. Au dessous du rouge des ailes, on voit un rang de plumes vertes, & le bout des grandes plumes est d'un outremer luisant. Il en est de même du dessus de la queue & du croupion; la queue qui s'étend bien au-

delà des ailes, a dix pouces de longueur : ce Perroquet se trouve dans les deux Indes. Sa femelle est d'un beau bleu d'azur en dessus, & en dessous d'un jaune charmant ; sa queue a un pied & demi de longueur, l'animal a en tout trente pouces de long ; ses pattes sont ornées de grandes serres, noires & recourbées : c'est le Perroquet que l'on nomme *Macao bleu & jaune*, *Psittacus maximus Cyano-croceus*, & qu'on nomme au Bresil *Ararauna* : on le vend communément dix guinées à Londres.

Le *Perroquet Arras*, est le plus gros & le plus grand de tous les Perroquets, soit des isles, soit de terre ferme ; le plumage de la tête, du col, du dos & du ventre, est de couleur de feu : les ailes sont mêlées de bleu, de rouge & de jaune. Sa queue qui est ordinairement toute rouge, a quinze ou vingt pouces de longueur. Son œil est assuré, son bec gros : il marche gravement, il apprend très bien à parler dans sa jeunesse : il est familier & aime à être caressé : il s'attache à son maître, & en est même jaloux : on nous l'apporte de la Guadeloupe.

Le *Perroquet Papegay*, est remarquable par la variété de ses couleurs : il est rare. Le mâle est plus gros que la femelle, il a du jaune & du rouge au dessus du bec : il est moins méchant que les précédens, & apprend mieux à parler : on a plus de peine à enseigner les rouges. On voit de ces gros Perroquets en quantité dans le Bresil & dans tous les endroits où croissent le poivre, le gérofle, la canelle, le riz, &c. dont ils font un grand dégât. Ils font leur nid dans des lieux de difficile accès : ils ne pondent que deux œufs ; les Sauvages du Bresil, qui savent tirer fort adroitement de l'arc, se servent de fleches très longues, au bout desquelles ils mettent un bourrelet de cotton, afin qu'en tirant aux Papegays, ils les abattent sans les blesser.

Les Perroquets de moyenne grandeur, sont à peu-près de la taille de nos pigeons domestiques : ils ont la queue courte. Tels sont les *Parrots* & les *Poppiniays* des Anglois.

Le Perroquet blanc creté, *Psittacus albus cristatus*, est de très belle figure ; ses pieds, ses jambes & ses

cuisses, sont jaunâtres ; ses ongles sont petits, noirs, & à peine crochus : il porte sa queue retroussée comme un coq : tout le champ de son plumage est blanc, le bec est d'un cendré noirâtre, le cercle de yeux jaune, le sommet de la tête garni de plumes grandes & pointues, qui pendent en arriere en formant l'arc. Les Naturels du pays les appellent *Cachi*, c'est-à-dire *Précieux*.

Le PERROQUET VERD, *Psittacus viridis*, a les plumes des ailes rougeâtres, par la partie supérieure, ainsi que celles de la queue ; son bec supérieur est rougeâtre, & l'inférieur est blanc ; l'iris d'un jaune rouge, le sommet de la tête jaune ; tout le reste du plumage est d'un verd nuancé : sa queue est très courte : ses jambes & ses pieds sont cendrés. On en trouve beaucoup le long de la riviere des Amazones : cette espece de Perroquet est très commune à Londres. Les Indiens en font de belles ceintures, ou des bandelettes de plumes, dont ils ceignent leurs têtes aux jours de réjouissance,

Parmi les Perroquets verds, il y en a quelques-uns qui ont sur la tête une nuance bleue, & sous le ventre une tâche jaune ; mais le bas du croupion est d'un rouge écarlate. On trouve en Ethyopie un PETIT PERROQUET VERD, *Psittacus pusillus viridis Æthyopicus*, qui n'est pas plus gros qu'un pinçon, ainsi il appartient aux Perroquets de la troisieme division : le champ de son plumage est d'un beau verd ; les plumes de sa queue sont d'abord jaunes, ensuite rouges, puis noires, & vertes au bout : sa gorge est rouge, son bec gros & dur, les ongles sont blancs. Ray dit avoir remarqué que quand les femelles sont vieilles, les mâles sont obligés de leur présenter une nourriture avalée & broyée, comme font les pigeons à leurs petits.

Le PERROQUET DIVERSIFIÉ, *Psittacus varius*, a le plumage agréablement mélangé, sur-tout aux ailes & à la queue ; son bec est souvent de différentes teintes : il a le haut de la tête de couleur d'or ; le reste du corps mêlé de verd, de couleur d'amethyste, de noir, d'un vermillon obscur & safrané : ses jambes sont courtes, d'une couleur plombée, & ses ongles noirs. D'autres, ont le front blanchâtre ainsi que le bec : le derriere de la tête, du col & des ailes est brunâtre ; le gosier cou-

leur de cinnabre ; la poitrine & les cuisses verdâtres, l'entredeux des cuisses couleur de terre d'ombre ; les grandes pennes des ailes sont d'un bleu mêlé de blanc, l'extrêmité du ventre jaunâtre ; la queue d'un rouge mêlé tantôt de jaune, & tantôt de bleu : en un mot, on y distingue sept couleurs, parmi lesquelles cependant la verte est la dominante. Cet oiseau est nommé dans le Dictionnaire de Trévoux, *Perroquet gris diversifié.*

Le PERROQUET CENDRÉ, *Psittacus cinereus, seu subcæruleus*, est de la grandeur d'un pigeon de voliere : son bec est noir : la teinte de son corps est d'un cendré obscur ou ardoisé : il a la queue très courte & d'un beau rouge de cinnabre. Cette espece de Perroquet, qui est fort commune à Paris, vient de Mina, Ville de Saint-George aux Indes : on les trouve dans les Royaumes de Congo & d'Angola, dans la Guinée, même aux Isles : ce sont de grands parleurs.

Le PERROQUET D'UN GRIS-BLANC, *Psittacus subalbus*, égale en grandeur le plus petit de la grande espece des Perroquets : sa queue est courte : son corps est d'un blanc si sale, qu'il en paroît cendré : son bec est noir : il a le derriere du dos, le croupion, toute la queue, & les plumes des ailes d'un beau rouge.

Le PERROQUET ÉCARLATE, *Psittacus coccineus orientalis*, se trouve aux Indes orientales ; il est bien moins gros qu'un pigeon : il a le corps tout rouge ; les plumes qui couvrent les ailes, vertes ; les côtés jaunes ; le dessous de la queue fauve au milieu, & le dessus d'un roux verd : au dessus des genoux, il a un cercle de plumes vertes : il a le bec & l'iris jaunes : ses jambes sont noires & très courtes. On voit beaucoup de ces Perroquets à Londres.

Le BEAU PERROQUET de CLUSIUS, *Psittacus elegans Clusii*, est de la grandeur du pigeon : sa poitrine, son col & son ventre, sont de diverses couleurs, & les bords sont d'un beau bleu. Dès que cet oiseau entre en colere, ses plumes se redressent & forment une espece de huppe, (ce qui est assez commun à toutes les especes de Perroquets) : il a le dos verd, les plumes des ailes bleues, & la queue verte.

Le PERROQUET A COLLIER DES INDES ORIENTA-

les, *Psittacus torquatus orientalis*, est beaucoup plus grand que le Perroquet verd : le sommet de sa tête est d'un verd bleuâtre ; sa mâchoire supérieure est orangée, celle de dessous est noire : il a l'iris jaunâtre : il porte sous le col une bande noire, & dessus une de couleur de pourpre, qui toutes les deux s'étendent longitudinalement : le plumage de sa poitrine est d'un rose pâle ; celui du dos, des ailes, du ventre, de la queue & des cuisses, est d'un verd jaunâtre : sa queue a environ vingt pouces de longueur, & se termine en pointe.

Le PETIT PERROQUET D'ANGOLA, *Angolensis Psittacus minor*, est de la grandeur d'une tourterelle ; son bec est fauve : le plumage de la tête, du dos, de la poitrine, ainsi que les plumes scapulaires des ailes, sont d'une belle couleur d'or, ombrée d'un rouge brillant ; le reste des ailes est verd & bleu : sa queue est longue, fourchue, & d'un verd jaunâtre : les jambes & les pieds sont d'un rouge bleuâtre.

Le PETIT PERROQUET DE BENGALE, *Bengalensis Psittacus minor*, est de la grandeur d'un pigeon ordinaire : sa mâchoire supérieure est roussâtre, & l'inférieure noirâtre : le derriere de sa tête est d'un rouge pâle, nuancé de pourpre ; sa gorge est noire, & son col est entouré d'un petit cercle de la même couleur : le plumage de la poitrine, du ventre & des cuisses, est d'un verd pâle & jaunâtre : les plumes du dos & celles des ailes sont d'un beau verd d'herbe : la queue n'est composée que de quatre plumes, dont les deux du milieu sont les plus longues ; le dessus en est verd, & le dessous est d'un jaune pâle.

Le PERROQUET DU BRESIL, *Brasiliensis Psittacus*, est le *Laurey* des Anglois, il est plus grand que le précédent : il a le bec d'un fauve pâle, l'iris jaune & la paupiere noire : il porte sur le sommet de la tête une huppe d'un beau bleu, le reste de la tête est écarlate ; & au dessous, on voit un beau cercle jaune : la poitrine & le dessus du dos, sont d'un rouge vif ; le dessous des ailes est jaunâtre ; les plus longues plumes des ailes sont d'un beau bleu d'azur : le dessus du col, du ventre & des cuisses, est blanc, entremêlé de couleur de rose, se termi-

nant près de la queue en un mélange d'écarlate : la queue est d'un pourpre nuancé de brun. Les nuances aurores du dos, qui se confondent imperceptiblement dans le bleu céladon, rendent cet oiseau peut-être le plus beau des Perroquets. Albin dit en avoir vu vendre à Londres vingt guinées.

Le PERROQUET DES BARBADES, est de la grandeur de celui de Bengale ; son bec est de couleur de corne, il a l'iris safrané ; le plumage du devant de la tête est d'un fauve pâle, & entouré d'un beau jaune qui s'étend jusques sous la gorge : les plumes scapulaires du dessus des ailes sont d'abord d'un beau bleu, & ensuite rouges : la queue est composée de douze plumes d'un beau verd : les jambes sont emplumées jusqu'aux pieds, d'une couleur cendrée. Ce Perroquet est très doux, très beau, & articule distinctement les mots qu'on lui a appris.

Le PERROQUET COULEUR DE FRÊNE, est, selon le même Albin, de la grandeur d'un pigeon ; son bec est noir, ses narines sont fort voisines l'une de l'autre ; tout son corps est d'une couleur uniforme, excepté vers la queue, où la teinte est plus foible : la queue est d'une couleur rouge & vermeille, & très courte : les plumes de la tête & du col sont très courtes. On distingue encore plusieurs autres Perroquets, qui appartiennent à la classe des Perroquets de moyenne grandeur ; mais nous en avons parlé à chacun de leurs noms. On distingue entre autres celui du Para, près de la riviere des Amazones : il est d'un très beau jaune.

Les Perroquets de la troisieme division, ne sont pas plus grands que des merles & des alouettes ; ils ont la queue très longue. Les François nomment *Perruches* ou *Perriches*, tous ces petits Perroquets.

Le PERROQUET A COLLIER DES ANCIENS, *Psittacus torquatus macrouros Antiquorum*, est la premiere espece de Perroquet, qui ait été apportée des Indes en Europe : sa queue est longue : il a l'iris jaune, le plumage verd, & foncé sur le dos ; son collier est d'un beau vermillon ; son bec est incarnat & assez gros : son ventre est nuancé d'un verd si tendre, qu'il en paroît jaunâtre : les dernieres plumes des ailes, ont, vers la partie d'en haut, une

me tache rouge remarquable : la queue est d'un jaune verdâtre, les pieds & les jambes sont cendrées : au dessus du bec, il y a une ligne noire, qui va de part & d'autre jusqu'au collier.

Le PETIT PERROQUET TOUT VERD, *Psittacus minor macrouros totus viridis*, se voit très communément dans les maisons en France ; il n'est pas plus gros qu'un étourneau : il a le bec couleur de chair, ainsi que les pieds & les jambes, ce qui ne se voit pas dans les autres Perroquets : l'iris est de couleur de saffran : tout le corps est d'un beau verd de pré, le ventre est un peu plus clair : sa queue est étroite, longue de huit pouces ou environ, & finit en pointe. Bien des personnes lui accommodent le bec, au moins deux fois l'an, ainsi qu'au Papegai. Il parle un peu, mais son cri ne plaît pas à tout le monde. On le nourrit de chenevis, de fruits, de biscuit, de sucre, & de pain trempé dans de l'eau & du vin, &c. on l'apporte de Saint-Domingue : il en vient aussi d'Egypte qui sont moins beaux. Ce Perroquet fait son nid dans les écueils.

Le PETIT PERROQUET VERD DES INDES ORIENTALES, *Psittacus viridis minor Indus orientalis*, est un peu plus grand que l'Alouette ordinaire ; son bec est de couleur fauve ; le plumage du devant de la tête & de la gorge, est d'un rouge d'écarlate ; celui de derriere la tête, du dos, de la poitrine & des ailes, est d'un beau verd, ainsi que les plumes du croupion, qui sont un peu nuancées de bleu : la queue est courte ; les trois plumes avancées en dehors, à droite & à gauche, sont d'un beau rouge bordées de noir, & leurs pointes sont vertes : les jambes & les pieds sont grisâtres. Ce Perroquet est fort doux, & vit volontiers en cage avec sa femelle.

Le PERROQUET ROUGE ET VERD, *Psittacus Japonicus Aldrov.*, est de la grandeur du petit Perroquet tout verd : son bec est court, rouge, & médiocrement courbé : il a le champ de son plumage composé de quatre couleurs ; celles qui paroissent le plus, sont le rouge & le verd : le dos, le dessus de la tête, & les grandes plumes des ailes, sont d'un verd très éclatant ; les plumes scapulaires sont bleues ; deux des grandes plumes de dehors sont vertes, & les autres sont d'un bleu très cou-

vert : l'iris est rouge ; devant & derriere les yeux, il a des taches bleues ; le dessous du menton est couleur de rouille safranée : la poitrine & le ventre de ce Perroquet sont d'un beau rouge, & ornés de petites lignes tirées en long : la queue est plus longue que tout le corps, elle est verdâtre en dessus & rouge en dessous : les jambes & les pieds sont très noirs.

Le PERROQUET ROUGE ET CRÊTÉ, *Psittacus ruber & viridis cristatus*, a l'iris rouge & la prunelle noire ; les ailes, la queue, & la crête de couleur rouge, le reste de son plumage est verd. Sa crête ressemble à celle du Perroquet blanc & crêté : cette crête est composée de six plumes, trois grandes & trois petites.

Le PETIT PERROQUET DE BONTIUS, *Psittacus minor Bontii*, n'est pas plus grand qu'une Alouette : il a le bec & le gozier grisâtres, l'iris argentée : ses ailes sont vertes, mais mêlées de quelques plumes rouges : il porte sur la tête de belles plumes, qui s'élevent en forme de crête : le bas du ventre, la crête, le col, & le dessus de la queue sont de couleur incarnate ; ses plumes finissent par un beau mélange de verd & de blanc.

Les Auteurs font mention de plus de cent especes de Perroquets, dont nous parlons en partie dans le cours de cet Ouvrage, à chacun des noms qu'ils portent. Ceux dont nous n'avons point décrit particuliérement l'histoire, peuvent être rapportés aux especes que nous avons citées. On sait aujourd'hui que chaque Isle orientale, & chaque Contrée de la Terre ferme produit ses Perroquets, que l'on distingue par le plumage. Labat dit que tous les petits Perroquets de la Guadeloupe, sont de la grosseur d'un Merle, entiérement verds, à la réserve de quelques petites plumes rouges qu'ils ont sur la tête ; leur bec est blanc : ils sont doux, caressans, & ils apprennent facilement à parler. Ceux du Bresil sont totalement verds ; leurs plumes semblent couvertes d'un petit duvet blanc & très fin, qui les fait paroître d'un verd argenté. Ces Perroquets sont d'ailleurs fort vifs, très privés, ils semblent aimer à s'entretenir avec les hommes ; il est rare qu'ils gardent le silence, car quand ils entendent parler, soit de jour ou de nuit, ils se mettent de la partie, & crient toujours plus fort que qui que ce soit.

Ils volent en troupe, & cherchent les grains & les fruits à mesure qu'ils mûrissent. Rien d'aussi singulier que de les voir & de les entendre quand ils sont sur les arbres : les Chasseurs ont peine à les attraper, car ils ne restent pas long-tems en place ; dès qu'ils ont becqueté un fruit ils volent à un autre. Quand le Chasseur en a tué un d'un coup de fusil, ils le regardent tomber, & se mettent à crier tous ensemble de toute leur force. Leur chair est assez grasse & de bon goût, sur-tout dans la saison des graines de bois d'Inde. La saveur de la chair de ces oiseaux, tient toujours de l'espece de nourriture qu'ils prennent : quand ils mangent de la graine d'Acajou, ils sentent l'ail ; s'ils se nourrissent de Piment, leur chair a un goût de gerofle & de canelle fort agréable. Quand ils se nourrissent de Prunes de Mombin, de Cachimas & de Goyaves, ils deviennent comme autant de pelottons de graisse : la graine de cotton les ennivre & leur cause les mêmes symptomes, que l'excès du vin fait voir dans l'homme ; on les prend alors très facilement. Dans tous les pays, ces oiseaux gâtent tellement les grains, qu'on est obligé de faire garder les moissons par des enfans. Les Perroquets se plaisent aussi beaucoup sur le Muscadier : ils mangent de la graine de Carthame, sans en être incommodés, quoique ce soit un purgatif pour l'homme.

Les Perroquets ont beaucoup d'adresse à construire leur nid : ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrêmité des plus foibles branches des arbres les plus élevés, de sorte qu'y étant suspendus ils sont agréablement balancés par l'animal : ce jeu est une des voluptés de cet oiseau, même lorsqu'il est détenu en cage. La forme de ce nid est celle d'un ballon, & il est de la longueur d'un pied : ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage : peut-être que ces oiseaux choisissent ces branches foibles pour se garantir des serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Souvent, aussi, ils choisissent des trous dans les arbres pour faire leurs nids ; & pour peu qu'un trou de branche rompue soit commencé, ils l'ont bientôt aggrandi avec leur bec :

puis ils s'arrachent quelques plumes qu'ils mettent au fond. Le mâle & la femelle couvent tour-à-tour les deux œufs que la femelle pond : ces œufs sont à-peu-près de la grosseur de ceux d'un pigeon, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix.

Les Perroquets font rarement des petits dans nos climats.

M. Anderson, (*Hist. Nat. de Groënl. pag.* 55), dit qu'il y a un oiseau dans cette contrée que les Marins nomment *Perroquet* à cause de la forme de son bec. Le Perroquet d'Allemagne est le *Geai.* Voyez *ce mot.*

PERROQUET D'EAU, ou MONOCULE, ou MONOCLE, *Monoculus.* Insecte aquatique, dont on distingue plusieurs especes. Nous avons parlé au mot BINOCLE, de ceux qui sont autant de petits vers rouges, qui donnent une couleur de sang à l'eau, ce qui fait croire quelquefois au peuple que l'eau est changée en sang.

M. Linnæus a fait mention d'une espece de Monocule, qui se trouve aussi dans les rivieres & dans les marais, & qui a une coquille bivalve, un peu plus grosse qu'une semence de chou, oblongue, égale de chaque côté, bossue pardevant, un peu émoussée : elle ne s'ouvre que dans l'eau ; car quand elle en est sortie elle ressemble à une semence de plante : cette espece de Perroquet d'eau nage avec vitesse, comme les autres especes ; sa coquille est cendrée : quand elle s'ouvre, l'insecte fait sortir par une de ses extrêmités, beaucoup de petits filets égaux en longueur, & blancs : en remuant ces filets, il est porté sur l'eau, & il ne s'arrête point que sa coquille n'ait trouvé quelque chose de solide.

PERROQUET DE MER. En Amérique on donne ce nom à certains poissons qui ressemblent assez à nos Carpes. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un verd foncé sur le dos ; mais qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. Labat dit qu'il a deux empanures sur le dos & quatre à ses côtés, qui, aussi bien que sa queue, sont colorées de bleu, de jaune & de rouge, d'une beauté inimitable : cette belle peau couvre une chair excellente ; elle est blanche, grasse, ferme, d'un bon suc, & facile à digerer.

Le poisson Perroquet de l'Isle de Tabago, est aussi

couvert d'écailles d'un beau verd-jaune brillant : il a la tête faite effectivement comme un Perroquet : sa chair est d'un goût admirable : sa taille égale celle d'un maquereau.

PERSICAIRE, *Persicaria*. Plante dont on distingue differentes especes. Nous parlerons ici des deux qui sont d'usage en Médecine.

1°. LA PERSICAIRE DOUCE, TACHÉE ET ORDINAIRE, *Persicaria mitis*. Cette plante n'est point âcre au goût comme la suivante ; mais elle a une saveur un peu acide, elle croît par-tout aux lieux aquatiques : sa racine est grêle, oblique, fibrée, ligneuse & séche : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied, rondes, creuses, rougeâtres, rameuses & nouées ; portant des feuilles semblables à celles du pêcher ou du saule, marquées quelquefois au milieu d'une tache plombée : ses fleurs sortent dans l'été, en épi, des aisselles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules ; chacune de ces fleurs est monopétale, de couleur ordinairement purpurine & luisante, quelquefois blanchâtre : à ces fleurs succedent des semences ovales, applaties, pointues & noirâtres. M. de Tournefort a remarqué que cette plante, étant mâchée & goutée, laisse de l'astriction, & qu'elle rougit un peu le papier bleu : elle est estimée vulnéraire & astringente : la décoction en est bonne pour le cours de ventre, pour la dyssenterie, sur-tout lorsqu'on soupçonne quelque ulcere dans les intestins, & pour les maladies de la peau ; ainsi l'on en fait boire utilement la tisane à ceux qui ont la galle, ou d'autres éruption cutanées. On lit, dans les *Memoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1730, *p.* 304, que le même M. de Tournefort assure que cette espece de Persicaire est un des plus grands vulnéraires qu'il connoisse, & que sa décoction dans du vin arrête la gaugrene d'une maniere surprenante, ce que ne fait pas la Persicaire âcre.

2°. LA PERSICAIRE ACRE OU BRULANTE, OU PIMENT D'EAU, OU POIVRE D'EAU, OU CURAGE, *Persicaria urens*. Elle differe de la précédente, en ce que ses tiges sont plus hautes & moins rameuses ; en ce que ses feuilles sont plus étroites, mais un peu plus longues, plus vertes, sans taches, d'un goût poivré ou brulant ; ses

semences sont triangulaires & luisantes : on les mêle quelquefois dans la *Maniguette*. Voyez *ce mot*.

Toute la plante a un goût âcre & mordicant : elle est annuelle & croît dans tous les lieux aquatiques, principalement dans ceux où l'eau a croupi durant l'hiver : on regarde cette sorte de Persicaire comme déterfive, vulnéraire & utile dans les lavemens, contre le ténesme & la dyssenterie : c'est en outre, disent les *Continuateurs de la Mat. Médic.* un bon fondant & un apéritif qui convient dans les obstructions : il y a des Paysans qui en portent dans leurs souliers pour la jaunisse & l'hydropisie. Son eau distillée est un assez bon spécifique pour les glaires de la vessie, & pour tuer les vers. Dans certains pays on s'en sert pour la verole & la lépre. Les feuilles de cette plante, écrasées & appliquées, soulagent dans la douleur de la goute ; c'est une plante d'un grand usage dans la Chirurgie, pour les tumeurs œdémateuses des jambes, des cuisses, &c. appliquée sur les vieux ulcéres, elle en mange les chairs baveuses, & en nettoie la pourriture. Quand on bassine les plaies des chevaux avec le suc ou la décoction du Curage, jamais les mouches n'en approchent, même dans les grandes chaleurs.

PERSIL DE JARDIN ou PERSIL VULGAIRE, *Petroselinum vulgare*, est une plante que l'on cultive dans les jardins potagers. Sa racine est simple, grosse comme le doigt, fibreuse, blanchâtre & plongée profondément en terre ; elle est bonne à manger : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds & davantage, grosses comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, vuides & rameuses : ses feuilles sont subdivisées, découpées, vertes, attachées à de longues queues ; ses fleurs naissent aux sommets des branches, en ombelles, composées chacune de cinq feuilles, disposées en roses : à ces fleurs succédent des semences jointes deux à deux, cannelées, grises, arrondies & d'un goût âcre.

Cette plante soutient assez aisément le froid & le chaud, pourvu qu'on la séme dans un terroir gras, ou un peu humide ; voila pourquoi elle vient si bien auprès des fontaines : elle pousse sa tige à la seconde année ; elle fleurit en été ; ses semences mûrissent dès le

mois d'Août : on distingue encore d'autres especes de Persil commun, qu'on cultive aussi dans les jardins, savoir le *Persil frisé*, dont les feuilles crêpées sont très belles; on dit qu'il croît naturellement en Sardaigne; & le *Gros Persil*, dont les racines sont vivaces, bonnes à manger comme celles du Céleri, on l'appelle *Persil d'Angleterre*.

L'usage du Persil est d'une très grande antiquité : il est vanté comme une des meilleures plantes potageres : il est très apéritif; il leve les obstructions & provoque les menstrues : son usage est très familier en cuisine & en Pharmacie : sa racine se met dans le potage, & est au nombre des cinq grandes racines apéritives : ses feuilles, par leur saveur aromatique & agréable, relevent plusieurs sortes de nos alimens & rendent les bouillons diurétiques : sa décoction est un bon sudorifique : sa semence est bonne pour la néphrétique, & pour faire mourir les poux : elle est une des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'*Ache*, de *Persil*, d'*Ammi* & de *Daucus*.

Le Persil ne convient pas à tous les tempéramens : on dit qu'il est très contraire à ceux qui tombent du haut-mal, parcequ'il rend les accès plus fréquens : *voyez* les *Ephémér. d'Allem. Decurie* 3, *ann.* 11. L'on a aussi observé que, par son huile aromatique & exaltée, il enflamme le sang, & cause des maux de tête, sur-tout aux bilieux.

PERSIL DE MACÉDOINE, ACHE ou PERSIL DES ROCHERS, *Petroselinum macedonicum*, est une plante qui croît naturellement en Macédoine, où elle vient entre les pierres & les rochers. Sa racine est comme la précédente : elle pousse une tige haute d'un pied & demi, assez grosse, velue & rameuse. Cette plante ressemble assez d'ailleurs à notre persil; ses feuilles sont cependant plus amples, un peu plus découpées, & d'une saveur moins âcre. Sa semence est beaucoup plus menue & plus oblongue, plus pointue, & plus aromatique; d'un goût âcre & chaud, qui approche de celui du Cumin.

Ce Persil est le vrai *Pétroselinon* des Anciens, & differe absolument du Persil de nos jardins. Galien dit que tout le monde fait cas du Persil de Macédoine, & l'achete

bien plus cher, comme étant le plus exquis ; cependant le lieu où il croît naturellement est escarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner la quantité qui se distribue dans le commerce. Ainsi ce qui arrive, à l'égard du miel Attique & du vin de Falerne, est arrivé pareillement à l'égard du Persil de Macédoine, c'est-à-dire, qu'on en vend beaucoup qui croît ailleurs qu'en Macédoine. On cultive, avec succès, cette sorte de Persil dans les jardins : il aime un terrein sablonneux ; il ne craint que le trop grand froid. On ne se sert gueres que de sa semence, dont la vertu est réputée très alexipharmaque : on l'emploie dans la thériaque ; on s'en sert aussi comme d'un hystérique & d'un bon carminatif.

PERSIL DE MARAIS ou ENCENS D'EAU, *Thysselinum*. Cette plante differe peu du Persil de montagne, excepté qu'elle rend du lait, & qu'elle croît aux lieux marécageux & près de tous les endroits aquatiques : elle fleurit en Juin & Juillet. On ne se sert que de sa racine qui est incisive, pénétrante & apéritive ; & on la mâche pour provoquer les crachats & soulager le mal de dents.

PERSIL DE MONTAGNE, *Oreoselinum*. On en distingue deux sortes principales :

1°. LE GRAND PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *Oreoselinum majus*. Cette plante, que l'on trouve aux lieux montagneux parmi les pâturages, aux environs de Fontainebleau, & dans plusieurs autres lieux élevés & sablonneux, a des racines attachées plusieurs ensemble, à une tête chevelue, comme dans le *Meum*. Elles sont longues, grosses comme le petit doigt, traçantes, noires en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un suc mucilagineux, d'un goût résineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du panais. Ses tiges sont férulacées, hautes de quatre à cinq pieds, cannelées, & divisées en ailes. Ses feuilles sortent les unes de sa racine, les autres de ses tiges : elles sont grandes, amples, semblables à celles du Persil de Macédoine, mais plus fermes, bleuâtres, & d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naissent sur de grands parasols, aux sommets des tiges & des branches : elles sont petites, blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose. A ces fleurs succedent des semences,

jointes deux-à-deux, larges, ovales, applaties, rayées sur le dos, bordées d'une membrane, & de couleur rougeâtre.

2°. Le PETIT PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *Oreoselinum minus*. Cette plante aime les lieux montagneux & sabloneux : on la trouve communément sur le Mont-Valérien, près de Paris. Sa racine est très grosse, molle, chevelue, blanche & vivace ; d'un goût âcre & désagréable, empreinte d'un suc laiteux & visqueux. Sa tige est haute de deux pieds, cannelée, nouée, rougeâtre & rameuse. Ses feuilles sont couchées à terre, semblables à celles du Persil des jardins, mais plus noirârres & plus fermes ; ses fleurs, qui paroissent en Juillet & en Août, sont grandes, en forme de parasol : elles laissent, après elles, des semences arrondies, très âcres.

La semence de ce Persil de montagne est excellente pour provoquer les regles qui coulent difficilement : elle est diurétique. La racine de cette plante est salivaire & propre pour la gravelle.

PERTURBATEUR DES POULES, est le nom, dit Albin, que les Anglois donnent au mâle de l'Aigle à queue blanche, qui est une espece d'*Epervier* : *voyez les mots* AIGLE & EPERVIER.

PERVENCHE, *Pervinca*, plante dont on distingue deux especes principales.

1°. La PETITE PERVENCHE, *Pervinca vulgaris*, nommée aussi *Pervenche à feuille étroite*, le *petit Pucelage*, la *Violette des Sorciers*. Cette plante est vivace, toujours verte, & se multiplie aisément d'elle même, tant par ses racines que par ses semences, qui s'enracinent çà & là dans la terre : on la trouve par-tout dans les haies, parmi les broussailles, dans les bois, dans les fossés, & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Sa racine est fibreuse : elle pousse plusieurs tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuses, qui serpentent sur la terre, & s'attachent à ce qu'elles trouvent. Ses feuilles sont oblongues, vertes, lisses, de la consistance & de la couleur de celles du lierre, de la figure de celles du laurier, mais infiniment plus petites, rangées deux-à-deux, l'une vis-à-vis de l'autre, d'un goût stiptique & amer. Sa fleur, qui paroît au commencement

du printems, est en tuyau évasé, échancré, bleuâtre, quelquefois blanche, & rarement rouge, sans odeur, tantôt simple & tantôt double. Après cette fleur, qui subsiste pendant long-tems, naît un fruit à deux siliques, dans lesquelles se trouvent des semences oblongues & un peu sillonnées.

M. de Tournefort dit qu'il n'a jamais vû en ce pays le fruit de cette plante, ni même en Provence, ni en Languedoc, où la petite Pervenche est très commune: il dit encore que de tous les anciens Auteurs de Botanique, Césalpin est le seul qui ait eu la satisfaction d'observer le fruit de la Pervenche; & il ajoute que, pour en avoir du fruit, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre; car alors la seve, qui ne sauroit se dissiper dans les racines, est obligée de passer dans les tiges, & fait gonfler le pistile qui devient le fruit: c'est ainsi, disent les *Continuateurs de la Matiere Medicale*, que l'on a beaucoup de fruits des figuiers, & de la plupart des plantes dont les racines tracent considérablement dans les pays froids.

La Petite Pervenche est d'un grand usage dans la Médecine: elle entre dans les vulnéraires de Suisse, appellés *Faltrancks*. Voyez *ce mot*.

2°. La Grande Pervenche ou le Grand Pucelage, *Pervinca latifolia*. Elle differe de la précédente, en ce qu'elle est beaucoup plus grande en toutes ses parties: on la cultive dans les jardins, où elle fait une agréable verdure, étant mise en espalier; mais comme elle est plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver est trop rude. Dans les pays chauds, elle fleurit presque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras, dans les haies & le long des chemins. Ainsi que la précédente, elle ne fructifie point, à moins qu'on ne la tienne assujettie, & qu'on n'en coupe souvent les sarmens: elle a les mêmes vertus que la petite Pervenche; elle est vulnéraire, astringente, fébrifuge, propre à modérer le flux immodéré des menstrues & des hémorrhoïdes. Le lait coupé avec la Pervenche, est fort bon pour les phthysiques & les dyssenteriques: elle arrête le saignement du nez, en mettant dans les narines un

tampon de ses feuilles pilées ; ce même remede fait revenir le lait aux nourrices Enfin J. Bauhin dit, d'après Fragus, que si l'on met une suffisante quantité de Pervenche dans un tonneau de vin trouble, on le rétablira en quinze jours, sur-tout si on l'a soutiré auparavant.

PESCHETEAU, ou PÊCHEUR-MARIN. *Voyez* GALANGA.

PESSE. *Voyez* au mot SAPIN.

PETASITE, ou HERBE AUX TEIGNEUX, ou A LA TEIGNE, ou GRAND PAS-D'ASNE, *Petasites*. Plante dont on distingue deux especes principales.

1°. Le GRAND PETASITE, *Petasites major*. Elle croît assez souvent sur les bords des lieux humides. Sa racine est très vivace, grosse, longue, noire en dehors, blanche en dedans, un peu amere au goût, & d'une odeur suave, traçante dans la terre : elle pousse au printems plusieurs tiges à la hauteur d'un demi pied ; grosses, creuses, lanugineuses, garnies de quelques petites feuilles étroites, pointues, & portant à leurs sommités, avant que les autres feuilles paroissent, des fleurs disposées en bouquets à fleurons purpurins, & semblables, dit M. de Tournefort, à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties. Ces fleurs se flétrissent en peu de tems, & tombent avec leur tige ; elles sont suivies par des semences, garnies chacune d'une aigrette : après que la tige est tombée, il s'éleve des feuilles fort grandes, arrondies, un peu dentelées en leurs bords, vertes brunes en dessous, attachées par le milieu à une grosse queue longue de plus d'un pied : ces feuilles ont la figure d'un chapeau renversé, ou d'un grand champignon porté sur sa queue. Il y a des endroits où ces feuilles croissent à la hauteur d'un homme ; en sorte que passant au travers, il semble qu'on se promene entre des arbres : elles durent jusqu'à l'hiver, après lequel il en repousse de nouvelles.

2°. Le PETIT PETASITE, *Petasites minor*. Cette espece de Petasite est à fleur blanche, plus petite que la précédente : elle fleurit également au printems, & avant l'apparition des feuilles : on la trouve plus rarement que le *grand Petasite* : elle naît sur les montagnes humides & ombragées.

On se sert en Medécine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles : elles sont hystériques, apéritives, vulneraires, & antivermineuses. Les Allemands appellent cette racine *Antipestilentielle*, à cause de ses vertus : on l'emploie extérieurement pour résoudre les bubons, & pour mondifier les ulceres, même pour la teigne & les ulceres malins.

PETEUSE. *Voyez* Bouvier.

PETIT CEDRE. *Voyez* au mot Cedre.

PETIT CYPRÈS. *Voyez* Aurone.

PETIT HOUX, ou HOUX-FRÊLON. *Voyez* au mot Houx.

PETIT ORGE. *Voyez* Cevadille.

PETOLA, espece de *Serpent double marcheur*. Voy. *ce mot*. Seba donne aussi ce nom à une espece de Serpent que M. Linnæus appelle *Couleuvre*. On trouve le *Petola* en Afrique & en Amérique.

PETONCLE, est une coquille bivalve. *Voyez* ce que nous en avons dit au mot Peigne.

PETREL DES ANGLOIS, est l'*Oiseau de tempête* de quelques Naturalistes, le *Pinçon de mer* du P. Feuillée, le *Storm-fink* de Willughby, & le *Procellaria* des Actes de Stockholm. Cet Oiseau, dit Albin, a le bec noir de la longueur d'un pouce : ses narines sont placées dans une enflure au milieu de la machoire supérieure. Il a une envergeure de douze pouces : la longueur du corps est de six pouces : le dessus de la tête & le dos sont d'un brun noirâtre. Il a sur le croupion une grande tache blanche : le ventre & les aîles sont d'une couleur claire : les aîles plus longues que la queue de plus d'un pouce : les plumes de la queue n'ont guéres qu'un pouce & demi de long : les jambes en ont autant : les pieds ont trois doigts ; ils sont bruns & palmés. On dit que quand ces Oiseaux approchent d'un navire en mer, c'est un augure de tempête. Ils se tiennent derriere le gouvernail du Vaisseau jusqu'à ce que la tempête soit passée : quelquefois ils volent, d'autres fois ils courrent sur les flots d'une vîtesse extrême. On leur a donné le nom de *Petrel*, parcequ'ils ressemblent, dit-on en cela, à Saint Pierre, qui marchoit sur les eaux.

PETRIFICATIONS, *Petrificata*. Les Naturalistes

donnent ce nom à des restes de végétaux, & d'animaux devenus terres ou pierres, & que l'on trouve dans les couches du globe de la terre. Quand ces corps n'ont point subi de changement, qu'ils n'ont point été altérés, dénaturés, ni minéralisés, alors on les nomme simplement *Fossiles*. Voyez *ce mot*. Cependant, pour que l'on puisse donner le nom de pétrification à un corps, & en déterminer la classe, & le genre, ou même l'espece, il faut que le tissu, la forme primitive, & une sorte d'organisation y soient encore reconnoissables.

Les *Pétrifications* sont donc des fossiles étrangers à la terre (*Heteromorpha*). Elles sont presque toutes siliées, & font feu avec le briquet. Celles qui font effervescence dans les acides, proviennent communément du regne animal. Toute pétrification strictement dite, n'est plus que le squelette du corps qui a eu vie, ou qui a végété : c'est ainsi que le *bois petrifié* n'est pas totalement le bois même; une partie des principes qui entrent dans sa composition venant à se détruire par des causes locales, aura été remplacée par des substances sableuses ou terreuses très ténues, que des eaux qui les baignoient y auront déposées en s'évaporant; ces parties terreuses, alors moulées dans le squelete, seront plus ou moins endurcies, & paroîtront avoir la figure, la structure, la grandeur, en un mot les mêmes caracteres génériques, les mêmes attributs specifiques, & les mêmes différences individuelles : les rapports paroîtront exactement les mêmes. Telle est l'origine des pétrifications : ce sont des corps organisés, qui du fond des mers ou de la surface de la terre, ont été dénaturés & ensévelis par divers accidens, à différentes profondeurs de la terre. Pour ne point laisser d'équivoque sur notre définition, *voyez* l'article FOSSILES.

Parmi les *pétrifications de végétaux*, on trouve des plantes, des *mousses*, des *fougeres*, des tiges, des racines, des portions de tronc, des feuilles, quelques fruits : encore ne faut-il pas confondre les *empreintes*, ni les *incrustations* avec les pétrifications. *V.* ces mots.

Parmi les *pétrifications d'animaux*, on trouve des coquilles, des crustacées, des productions à polypier, quelques vermisseaux, des parties de poisson & d'am-

phibies, d'oiseaux & de quadrupedes, même des portions du corps humain. *Voyez* les mots OSTEOLITES, TURQUOISE, CRAPAUDINES, & tous les autres qui y ont rapport, & dont il est mention dans le corps de ce Dictionnaire.

Dans le Traité particulier de notre *Minéralogie*, imprimée à Paris en 1761, nous avons donné à la fin du second volume, par forme d'appendix, une classe de ces fossiles, avec une division très succinte, & une interprétation abrégée des noms que les différens Auteurs leur ont donnés; mais nous nous sommes reservé de donner un Ouvrage complet sur ces corps. Les recherches sans nombre qu'il faut faire à cet égard, demandent encore quelques années : nous ajouterons seulement ici ce que M. Bertrand dit de la pétrification (*Dictionnaire des Foss.*, *T. II*, *p.* 115) : pour qu'un corps se pétrifie, il faut, dit cet Auteur, qu'il soit, 1°. de nature à se conserver sous terre; 2°. qu'il soit à couvert de l'air & de l'eau courante; 3°. qu'il soit garanti d'exhalaisons corrosives; 4°. qu'il soit dans un lieu où se rencontrent des vapeurs ou des liquides chargés, soit de parties métalliques, soit de molécules pierreuses comme dissoutes, & qui, sans détruire le corps, le pénetrent, l'impregnent & s'unissent à lui, à mesure que les parties du corps se dissipent par l'évaporation. Au reste, la pétrification paroît se former plus promptement dans les terreins poreux & un peu humides, que dans l'eau même. On a tiré du Danube en Servie un des pieux qui servoit au Pont que l'Empereur Trajan y avoit fait construire. Il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts de pouce dans 1500 ans : mais il y a certaines eaux dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement.

PETROLE, *Petroleum*, est un bitume liquide, inflammable, d'une odeur forte, d'une saveur pénétrante, & exhalant dans le feu une odeur fétide. Cette huile minérale découle le long de certains rochers à travers des terres & des pierres dans la Sicile, dans l'Italie, en France, en Allemagne, &c. Quand cette substance bitumineuse est sans couleur, on l'appelle *Naphte clair*, ou *Petrole blanc*; telle est celui de Modène, & notam-

ment celui de Perse, dans la Peninsule appellée par KEMPFER *Mediæ-Okesra.* Cet Naphte a quelquefois une teinte verdâtre ou isabelle. Il s'allume à une petite distance du feu; il s'empare aussi de l'or qui est en dissolution dans l'eau regale. Lorsque le *Petrole* est rouge, on l'appelle *Huile de Gabian*, du nom d'un lieu, près de Beziers en Languedoc, où il se trouve S'il est noir ou d'un brun fauve, on l'appelle *Huile minérale d'Ecosse*, parcequ'on le ramasse dans la fontaine de Sainte Catherine d'Ecosse, à deux milles d'Edimbourg.

L'*Huile minérale des Barbades*, qui se trouve dans l'Amérique, à Colao & à Syrnam, est encore un Petrole jaunâtre, ainsi que celui de Rattwik en Dalecarlie.

Engelb Kempfer (*Amænit. exot. fascic.* 2, &c.) dit que les Turcs appellent *Kara-Naphti* le Petrole noir. Il est fluide quand on le tire du puits; mais il s'épaissit en consistance de poix, quand il est exposé à l'air. Les Russes appellent *Kamina masla* le même Petrole qu'ils recueillent dans les montagnes d'Ural en Siberie. Ils s'en servent, dit Strahlemberg, pour noircir les cuirs. On remarque que plus le Petrole découle d'un lieu élevé, & plus il est léger & blanc; tandis que celui qui se tire au pied d'une montage, est brun, roux ou noir: enfin si l'on fouille plus bas, on rencontre souvent du *Jayet*, ou de l'*Asphalte*, ou de la *Pissaphalte*, ou du *Charbon de terre*, & quelquefois du *Succin*, & même du *Soufre*. Toutes ces matieres semblent tirer leur origine d'une même substance, mais qui est sujette à des modifications; ce qui peut produire la différence des bitumes que nous venons de citer. *Voyez* leurs articles.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*huile fossile ætherée*, ou de *Gas*, au *Petrole*. On en a encore découvert depuis quelques années dans la chaîne d'Alois en Languedoc, & dans un ruisseau à cinq lieues de Bergerac. Ce bitume liquide sert à éclairer en Perse & en plusieurs autres lieux; mais notamment à Backu, Ville située sur la mer Caspienne, à trois milles d'Astrakan, où il n'y a point de bois. On y fait un commerce si considérable du *Petrole* qui s'y puise dans plus de vingt puits, que le Souverain en retire plus de cent mille livres argent de France. Les Marchands de cette Contrée envoient dans

les pays étrangers le *Naphte pur*, & gardent pour la consommation de leur pays le *Petrole*, que l'on brûle dans les Eglises & les maisons, dans des lampes garnies de meches grosses comme le pouce. On s'en sert aussi au lieu de bois : pour cet effet on jette deux ou trois poignées de terre dans la cheminée, on verse ensuite l'huile minérale par-dessus, puis on l'allume avec du papier, & sur-le-champ il en resulte une flamme assez vive : plus on agite & retourne la terre imbibée, & mieux elle brûle : il en sort une vapeur d'une odeur très disgracieuse, & la fumée noircit entierement les habitations ; cependant les alimens n'en contractent absolument aucun mauvais goût.

On prétend que le *Petrole* du commerce, sur-tout celui qui nous vient par la voie de Hollande, est composé de resine de sapin, d'essence de therebentine, avec un peu d'huile de Cade, & de celle de Gabian & de Tarc. Mais un tel Petrole se reconnoît bientôt par la propriété qu'il a de colorer entierement l'esprit de vin, & de s'y dissoudre en bonne quantité ; ce qui, dit-on, n'arrive pas au Petrole naturel.

On se sert de cette huile minérale pour guérir les membres gelés : on s'en sert dans certains feux d'artifice. On dit que le *Petrole* étoit la base inflammable du feu Gregeois. *Voyez* le second volume de notre *Minéralogie*.

PETRO-SILEX, espece de pierre que l'on regarde comme la matrice du jaspe, & quelquefois du porphyre. *Voyez ces mots.*

PETUN : *voyez* NICOTIANE.

PETUN-SÉ, est le nom que l'on donne à l'une des deux pierres qui entrent dans la composition de la porcelaine de la Chine. Les échantillons que nous en avons vus, nous ont toujours paru être une espece de spath pesant, vitreux & fusible. On sait que cette sorte de spath est plus dur & plus pesant que les spaths proprement dits, lesquels sont calcaires, & ne se vitrifient point : celui-ci, au contraire, ne fait point d'effervescence avec les acides ; & quoiqu'il ne soit pas assez dur pour faire feu avec le briquet, cependant il entre en fusion au feu ; propriété qui lui est propre, & qui oblige les Naturalistes d'en faire

un genre particulier : le Petun-sé se casse en morceaux d'une forme assez rhomboïdale, brillans intérieurement, & d'une couleur grisâtre : si on se contente de le calciner légérement, il acquerra, ainsi que la pierre de Boulogne, la propriété phosphorique. *Voyez* PIERRE DE BOULOGNE.

Plus nous considérons les caracteres du Petun-sé de la Chine, & plus nous sommes tentés de croire qu'il se trouve une pierre en Europe, & sur tout en France, qui partage avec lui les prérogatives dont nous venons de faire mention : la seule différence que nous y trouvons, c'est que notre Petun-sé de France fait un peu de feu, frappé avec l'acier ; & pour trancher le mot, ce Petun-sé est le Feld spath des Auteurs ; c'est à-dire, un Quartz irrégulier. On en trouve en quantité dans les roches de Granite, en Allemagne, & particuliérement au Hertrey, près d'Alençon, lieu où il se trouve aussi une espece de Kaolin, qui, en Chine, est la seconde matiere de leur porcelaine. On trouve aussi dans les Vosges une pierre verdâtre qui participe beaucoup des propriétés du Petunt-sé de la Chine. *Voyez* KAOLIN.

PETZCOALT, est un serpent du Mexique, long de quatre pieds & demi, gros à proportion: il a le dessus du corps jaune, mêlé d'un peu de rouge, couvert de grandes écailles, taillées en losanges, unies, & glissantes au toucher : les écailles transversales du ventre sont mélangées de roux & de jaune ; sa tête est garnie d'amples & fortes écailles relevées en bosse : ses yeux sont beaux & très grands. Cette espece de serpent se tient caché dans des creux d'arbres d'où il épie sa proie, & fond rapidement dessus, quand elle se présente. Il n'est pas rare, dit Seba, de voir deux ou trois de ces serpens viser au même butin.

PEUPLIER, *Populus.* Le Peuplier est un grand arbre dont il y a trois especes principales ; savoir, le *Peuplier blanc*, le *Peuplier noir* & le *Peuplier Tremble* désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble.*

Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles ; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit.

Les fleurs mâles sont toutes composées d'étamines, &

attachées sur un filet commun ; elles forment par leur assemblage un chaton écailleux.

Les fleurs femelles sont pareillement disposées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce, qu'au lieu des étamines, on y trouve, le long du filet, des pistiles auxquels succedent des capsules à deux loges dans lesquelles on voit des semences aigrettées.

Les feuilles de la plupart des peupliers sont rondes ou rhomboïdales, & attachées à de longs pédicules : elles sont posées alternativement sur les branches.

Le *Peuplier blanc à grandes feuilles*, ou *Grisaille de Hollande*, ou *Ypreau*, ou *Franc-Picard à grandes feuilles*, & le *Peuplier blanc à petites feuilles*, ont les feuilles velues & extrêmement blanches par dessous, d'un verd brun par dessus. Ces especes de peupliers croissent avec une extrême vivacité dans les lieux aquatiques : ils viennent cependant bien dans les terreins assez secs. Nous en avons planté entre de gros ormes, dit M. Duhamel, pour remplir des places vuides ; & ils y ont bien réussi, ce qui n'est pas un médiocre avantage.

On donne aussi le nom d'*Ypreau* ou de *Blanc de Hollande* à un orme à larges feuilles.

Le premier nous est venu de la Ville d'Ypres. Les Parisiens donnent le nom d'*aubel* ou d'*orme blanc*, au peuplier blanc.

Les *Peupliers noirs* ne peuvent faire de grands arbres que dans les terreins humides ; ils se plaisent singuliérement sur les berges des fossés remplis d'eau. Il y a une espece de peuplier noir qui n'est qu'une variété de l'espece précédente, dont les feuilles sont dentelées plus profondément & ondées sur les bords : on cultive cette espece dans les vignes pour l'employer en place d'osier : c'est pour cette raison, & assez mal à propos qu'on l'appelle *Osier blanc*. On l'étête fort bas, & on coupe tous les ans ses rejets. Il y a une autre espece de peuplier noir, dont les feuilles ressemblent assez à celles du précédent, & qui vient de Lombardie : cette variété donne des arbres qui forment de belles pyramides ; & ces arbres réussissent parfaitement dans les lieux marécageux.

Il y a encore une autre espece de peuplier noir, qu'on

nomme aussi *Tacamahaca* : ses boutons répandent un baume très odorant ; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *Baumier*. Cette espece d'arbre aime l'humidité ; mais il demande aussi une exposition chaude ; & il craint les trop grands hivers : cependant placé dans un jardin bas, M. Duhamel lui a vu passer l'hiver de 1754, qui a fait périr beaucoup d'autres arbres. On le multiplie par marcottes & par boutures.

Les *Peupliers noirs* ont leurs boutons, qui sont les œilletons ou germes des feuilles, chargés d'un baume dont l'odeur est assez agréable ; (on les nomme *yeux de peuple*, *oculi populi nigræ*) : c'est pourquoi on fait entrer ces boutons dans quelques baumes composés, & dans l'onguent *populeum* ; mais il n'y en a point qui en répandent autant & d'une aussi agréable odeur que celui de l'espece à feuilles ovales, surnommé *Baumier*. Cette espece de peuplier, par rapport au baume qu'il répand, est assurément préférable à tous les autres pour l'usage de la Médecine. On tire de ces boutons de peuplier noir une teinture avec de l'esprit de vin, qui est propre à arrêter les anciens cours de ventre : on en fait aussi usage pour les ulceres internes. La dose ordinaire est un demi gros soir & matin, dans une cuillerée de bouillon chaud. Les feuilles de peuplier noir sont estimées propres à calmer les douleurs de la goutte & des hémorrhoïdes, étant pilées & appliquées sur la partie malade.

Les *Peupliers trembles* (car il y en a deux especes qui different par la grandeur de leurs feuilles) ont les feuilles presque rondes, non dentelées, mais ondées ou godronées par les bords ; elles sont soutenues par des queues très menues & très souples, ce qui fait qu'elles tremblent continuellement, pour peu que le vent les agite : ces arbres se plaisent dans les lieux humides : celui à petites feuilles se trouve néanmoins dans des terreins assez secs ; & il y croît à une moyenne grandeur.

L'espece de peuplier de la Virginie & de la Caroline se fait aisément reconnoître à ses jeunes branches relevées de côtes ou arrêtes saillantes, & à ses feuilles très grandes, larges & épaisses. Cet arbre pousse avec une vigueur

extraordinaire dans les terreins bas & humides ; il se multiplie aisément de boutures.

On fait avec le bois de peuplier blanc des pieces de charpente pour les bâtimens de peu de conséquence ; les Sculpteurs l'emploient en place de tilleul : & comme il est léger, on en fait des sabots, des talons de souliers & des planches pour des fonds d'armoires, &c. qui sont assez bonnes, quand elles sont à couvert de la pluie. Le bois du peuplier blanc n'est pas d'un usage si familier que celui du peuplier noir. On dit que le bois du peuplier noir, lorsque l'arbre est vieux, devient propre à faire divers ouvrages de Marqueteries, à cause des veines dont il est ondé.

Quelques Auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, si on la répand par parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant.

Le *Peuplier de Lombardie* dont nous avons parlé plus haut, est connu aussi sous le nom de *Peuplier d'Italie*. M. Pelé de S. Maurice, de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, a donné des observations sur cet arbre fort commun en Italie, où il fait un très bel effet. Cette espece d'arbre est, suivant ce qu'il nous en apprend, supérieure à tous les autres peupliers, par le produit qu'on en peut tirer : c'est pourquoi nous exposerons d'après lui, la maniere de le cultiver.

Le Peuplier d'Italie ou de Lombardie, croît en très peu de tems, se multiplie très facilement, ne demande ni beaucoup de soins, ni beaucoup de dépense, &, après quinze ans de plantation, donne à son maître un produit considérable. A peine les arbres ordinaires commencent-ils à paroître, que ceux-ci n'existent plus : ce sont des prodiges qu'il faut voir pour se le persuader. On en voit qui au bout de douze ans, sont de la grosseur d'un muid, c'est à dire, qui ont vingt-sept à vingt-huit pouces de diametre, grosseur à laquelle les autres Peupliers ne parviennent que dans l'espace de trente ans. Cet arbre est plus beau, plus droit, plus facile à employer, que celui de France. Son bois est dur, propre

à faire des charpentes de toutes espèces. L'on prétend même qu'on peut en faire des mâts de vaisseaux. Quelle ressource pour nous qu'un arbre si précieux ! & quel est le citoyen qui ne s'empressera de le cultiver ? On assure que trente arpens de ce bois bon à couper, valent en Italie quatre-vingt ou cent mille livres. En faut-il davantage pour prouver la supériorité de cet arbre sur tous les autres : on peut voir le prompt accroissement de ces arbres & leur beauté, en suivant les bords du canal de Montargis.

Le Peuplier d'Italie se fait encore distinguer des autres Peupliers, parceque ses branches sortent droit de son tronc où elles sont plus rapprochées, & lui donnent la forme de pyramide ; au lieu que dans le Peuplier noir nommé improprement *Osier blanc*, auquel il ressemble le plus, les branches sont pendantes. Les feuilles de celui-ci sont d'un verd terne, au lieu que celles du Peuplier d'Italie, sont d'un beau verd foncé : ce dernier devient toujours un arbre bien droit, tandis que l'autre est souvent tortueux. Quoiqu'il croisse beaucoup plus vîte, son bois est cependant plus dur, & les Menuisiers lui trouvent une qualité bien supérieure au premier.

Le Peuplier d'Italie se multiplie avec la dernière facilité, par le moyen des boutures. Avec une branche qui a dix à douze pouces de longueur & un pouce de circonférence, on a un arbre qui en trois ans porte jusqu'à dix-huit pieds de hauteur, & qui dans cet intervalle, produit assez de jets pour former une pépinière.

Lorsqu'on veut en établir une pépinière, on doit choisir un terrein gras & frais, mais qui ne soit point amendé, parceque les jeunes arbres gagnent toujours à être transplantés d'une terre moins bonne dans une meilleure, & que d'ailleurs on auroit à craindre les chancres & les gros vers blancs qu'engendrent le fumier, & qui ravagent les pépinières. C'est à la fin de Février qu'on doit élaguer les Peupliers pour en tirer des boutures : on ne doit prendre que du bois d'un an, celui de deux ans est moins bon que le premier. On en coupe l'extrémité en flute, & lorsqu'on observe de laisser un bourlet d'é-

dorce au pied de la bouture, elle en reprend plus facilement, parceque c'est de ces bourlets que partent les racines. On trace son terrein, on y fait des trous d'un pied de profondeur : on y enfonce la bouture à une profondeur de douze pouces, en observant de ne laisser au dehors qu'un œil ou deux. On donne de tems à autre des labours à la pépiniere : on ne doit pas retrancher les jets de la premiere année, parcequ'ils donnent de la nourriture au jeune plant. A la troisieme année, on décharge l'arbre de quelques brins qui croissent vers le bas de la tige, & on le nétoye ainsi chaque année en montant. Lorsqu'on retire les arbres de la pépiniere, on peut les planter dans toutes sortes de terreins, à moins qu'ils ne soient trop secs ou trop pierreux. Les prés, les vallons, les bords des ruisseaux, les terres fraiches & grasses, paroissent leur convenir davantage, ils y deviennent de la plus grande beauté. Une observation très importante & générale lorsqu'on plante les arbres, c'est de ne les enfoncer tout au plus que d'un pouce de plus qu'ils l'étoient dans la pépiniere : on les voit souvent périr par la manie des gens de campagne, qui mettent jusqu'à un pied & demi de terre sur leurs racines, au lieu qu'il ne doit y en avoir qu'un demi-pied.

Après quinze ou vingt ans de plantation, le propriétaire peut se faire un grand produit de ces arbres ; car en les débitant en voliches, on peut retirer au moins quarante-quatre livres de chacun. Ainsi il résulte de tout ce que nous venons de dire, que le Peuplier considéré par rapport à son agrément, son progrès & son utilité, est pour celui qui le possede une source abondante de biens. Le produit de ces arbres est souvent doublé avant que d'autres especes d'arbres aient pu être coupés une seule fois.

Les pépinieres où l'on peut trouver des boutures de Peuplier d'Italie, sont à Montargis, à Nemours, à Moret, à Gron près Sens, & à Monbar. M. le Marquis de Chambray cultive avec succès les Peupliers d'Italie à sa Terre de Chambray, proche Tillieres en Normandie ; il se fait un plaisir d'en donner des boutures aux personnes qui desirent se procurer cet arbre.

PHACITE, *Phacites*, est le nom que l'on donne à une espece de *pierre ovaire*, dont les grains sont de la grandeur des lentilles. *Voyez* le mot OOLITHES.

PHŒNICOPTERE : *voyez* BECHARU.

PHAISAN : *voyez* FAISAN.

PHALANGE, est le nom qu'Aëtius donne à six différentes especes d'araignées. Il appelle la premiere *Pagion* qui signifie *Pepin de raisin*, parcequ'elle en a la figure ; elle est noire & ronde, elle a la bouche au milieu du ventre, & de petits pieds autour. La seconde est appellée *Loup*, parcequ'elle chasse aux mouches & s'en nourrit ; elle a le corps large & agile : on remarque qu'elle a certaines incisions vers le col, & la bouche relevée en trois endroits. La troisieme est appellée *Fourmilliere*, parcequ'elle a beaucoup de ressemblance avec une grande fourmi : elle est de couleur de suie & a le corps marqueté de petites étoiles, sur-tout vers le dos. La quatrieme est nommée *Cronocolaple* : elle a son aiguillon auprès du col, elle est verdâtre & longuettе, elle ne cherche qu'à piquer vers la tête quand elle attaque quelque animal. La cinquieme est appellée *Sclerocéphale*, parcequ'elle a la tête dure comme une pierre ; elle est rayée de même que ces petits phalenes qui volent autour de la lumiere. La sixieme enfin, qu'on appelle *Vermiculaire*, est longuette & un peu tachée vers la tête. *Voyez* TARENTULE.

Lonvilliers de Poincy (*Hist. Nat. des Antilles*, *c.* 14. *art.* 3.) dit qu'il y a dans les Antilles une sorte de grosse araignée, que quelques-uns, à cause de sa figure monstrueuse, mettent au rang des phalanges. Leurs pattes étant étendues, forment un cercle qui a plus d'espace que le tour de la main. Nous avons dans notre cabinet une de ces phalanges qui a plus de seize pouces de circonférence ; elle a un trou sur le dos qui est comme son nombril : *voyez* ce que nous avons dit de cette araignée, *p.* 168, *premier volume de cet ouvrage*. Nous ajoutons ici que sa gueule est presque toute cachée sous un poil fauve, ce qui fait qu'on a de la peine à la discerner. Quand ces phalanges sont jeunes, leur espece de poil est d'un gris blanchâtre ; leur corps est supporté par dix pieds, velus presque tout autour, & garnis en des-

sous de petites pointes écailleuses, dont elles se servent pour s'accrocher par-tout où elles grimpent ; le bout des pieds est aussi muni d'une corne noire, fourchue & dure : tous ces pieds tiennent à la partie plate du corps & ont quatre jointures chacun : ces pieds vont en grandissant du premier au dernier. On a bien de la peine à distinguer les yeux de ces animaux, tant ils sont petits : ces phalanges vivent de mouches.

Dans les mêmes Isles, on donne aussi le nom de phalanges à ces grosses mouches cornues, dont nous avons parlé à la suite de l'article MOUCHE.

PHALANGE, *Phalangium*, est une plante dont on distingue trois especes. La premiere pousse une tige non rameuse, haute d'un pied, ronde, ferme, soutenant en sa sommité des fleurs composées chacune de six feuilles, disposées en étoile, de couleur blanche : à cette fleur succéde un fruit arrondi, divisé en trois loges, qui renferment des semences anguleuses & noires : ses racines sont fibrées. La seconde espece est rameuse. La troisieme, que l'on regarde comme un faux Asphodele des Alpes, pousse des feuilles étroites, vertes, dures, semblables à celles de l'iris, d'un goût un peu amer : il s'éleve d'entre elles une tige haute d'un pied & demi, grêle & revêtue de quelques feuilles, portant en sa sommité un épi de petites fleurs à six feuilles, étoilées, pâles ou de couleur herbeuse. Quand ces fleurs sont passées, il leur succede des fruits comme aux especes précédentes.

Toutes les especes de Phalanges, dit Lémery, croissent, pour l'ordinaire aux lieux aquatiques & montagneux, proche des ravines d'eau : on les estime propres contre les morsures des serpens, contre les piquures des scorpions, des Phalanges, & pour chasser les vents, étant prises en décoction dans du vin.

PHALÊNE. Les Naturalistes donnent ce nom à toutes les especes de papillon qui ne volent que sur le soir & pendant la nuit à la clarté d'une lumiere ; ce qui fait qu'on les appelle aussi *Papillons nocturnes*. Voyez *ce que nous en avons dit au mot* PAPILLON, pour ce qui les distingue des *Papillons diurnes*, ou *Papillons de jour*.

PHARMACITE ou AMPELITE, espece de terre noire bitumineuse. *Voyez au mot.* CRAYON NOIR.

PHASÉOLE. *Voyez* HARICOT ORDINAIRE.

PHILANDRE *Voyez* DIDELPHE.

PHOCAS. Cet animal nous paroit être le même que le veau marin, ou le bœuf de mer; ou le tigre marin; ou le loup marin des Auteurs: il n'est au plus qu'une variété du *Loup marin*. Voyez *ce mot*.

Le Phocas, que les habitans du Cap de Bonne-Espérance nomment improprement *Chien marin*, est une espece d'amphibie vivipare; dont le caractere, dit M. Brisson, *p.* 229, est d'avoir six dents incisives à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inferieure; à chaque pied cinq doigts onguiculés, joints ensemble par des membranes; les pieds posterieurs tournés en arriere: cet animal habite plus la mer que la terre. Il a quatre dents canines semblables à celles des chiens, savoir une de chaque côté à chaque machoire: le nombre de ses dents molaires n'est pas constant.

Le Phocas a, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue, environ quatre pieds de long; la mâchoire superieure plus longue que l'inferieure: l'ouverture de sa gueule est moyenne: ses dents se serrent les unes contre les autres; elles sont pointues, dures & blanches: son museau est oblong & garni de moustaches très roides, & courbées en arriere: ses yeux sont grands & enfoncés profondément dans leur orbite: on ne lui reconnoît point d'oreilles extérieurement, mais à leur place il y a des trous par lesquels il entend: sa tête est petite & ressemble à celle d'un chien à qui on a coupé les oreilles près de la tête: il a les narines du veau terrestre: son col est allongé & il peut le retirer: sa poitrine est large: le reste de son corps, jusqu'aux pieds de derriere, qui sont à l'extrêmité de l'animal, va en diminuant: ses jambes sont tout-à-fait sous la peau, il n'y a que les pieds qui paroissent: ceux de devant ont quatre pouces de long & ceux de derriere neuf pouces; ils sont entierement garnis du même poil que le corps, & gros comme le poignet d'un homme, sur-tout dans la partie d'en bas: tous leurs doigts sont joints ensemble par de fortes mem-

branes & armés de cinq ongles, forts, noirs & très piquans : sa queue a deux pouces & demi de long & est platte horisontalement : sa peau est dure ; tout son corps est couvert de poils courts, roides, d'un gris brillant & marqué d'un nombre de taches noirâtres, tant en dessus qu'en dessous : le ventre est d'un blanc sale. Tel est le Phocas, qui est dans notre collection d'animaux : on dit qu'il y en a aussi de tout-à-fait noirs. On trouve cet animal dans la mer, & quelquefois à terre. Gesner dit qu'il frequente plus le rivage que la haute mer, nous en avons cependant vu prendre un à la distance de vingt-sept lieues du rivage. Ses jambes de derriere, quoiqu'ayant les doigts des pieds onguiculés, lui servent plus commodément à nager qu'à marcher. Lorsque le Phocas est dans l'eau, & qu'il y a excité des mouvemens d'impulsion avec ses jambes postérieures faites en rames, on remarque qu'il réunit longitudinalement ces membres, de maniere à ne leur donner que la figure d'une queue de poisson fourchue mais perpendiculaire : cet animal est si gros & a les jambes si courtes, que lorsqu'il est couché, la rondeur du ventre les empêche presque de toucher à terre, cependant il ne laisse pas que de s'en servir & de se traîner plus vîte qu'on ne croiroit : ses griffes sont dangereuses, parceque qu'elles sont très pointues.

Anderson dit que dans le détroit de Davis, ces animaux parviennent à la longueur de dix pieds ou environ : ils ont, dit-il, entre la chair & la peau, quatre doigts d'épaisseur, d'une graisse qui donne de fort bonne huile. Ce même Naturaliste du Groënland, qui nomme aussi le Phocas *Chien de mer*, dit que sa peau est fort recherchée, & que l'on équipe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chasse : ces especes de chasseurs marins portent le nom de *Robben-schlagers*, qui signifie *Batteurs de chiens de mer*, parcequ'ils les surprennent sur la glace quand ils dorment : ils les tuent à coups de bâton en les frappant sur le nez, où ces animaux sont fort sensibles ; d'autres fois ils les percent à coups de lance. Ces animaux sont d'une ressource infinie pour les habitans Sauvages du détroit de Davis ; la chair leur sert de nourriture ; le sang de medecine ; la

peau d'habillement & de cordages pour les bateaux ; les tendons & les intestins, de vitrage, de voile, de fil à coudre & de ficelle à lier ; les os, de toutes sortes sortes d'ustensiles de ménage & de chasse. M. Heidenreich, Voyageur royal pour la découverte des mines de la Siberie & de la Tartarie, dit qu'on trouve dans le Lac de Beickal, qui est d'eau douce, des Phocas, qui, dans le tems des gelées, savent adroitement pratiquer çà & là des ouvertures dans la glace, pour en sortir & pour y rentrer selon leurs besoins, ne pouvant pas toujours vivre sous l'eau. Les habitans voisins de ce lac les tirent avec des harpons à trois crochets, & ils ne se servent dans leurs lampes que de l'huile tirée de cette graisse. Il ne nous doit plus paroître incroyable que cet animal marin puisse vivre dans l'eau douce, tout Paris en a été témoin depuis quelques années, ayant eu occasion d'en voir un que l'on montroit aux Foires, & que l'on conservoit dans des cuves.

Denys, dans sa *Déscript. des côtes de l'Amériq. septentrionale*, *Tom.* 1, *pag.* 64. dit que les jeunes Phocas sont plus gras que les vieux, & que l'huile des premiers est aussi bonne à manger & à brûler que l'huile d'olive, n'ayant aucune mauvaise odeur. Ce même Auteur, (*T.* II, *C.* 17.) fait mention d'une petite espece de ce même poisson, dont la chair fait les délices des Sauvages, de même que l'huile avec laquelle ils s'embaument aussi les cheveux : cependant la chair de cette espece d'animal est molle & grasse, & elle se fond entre les mains quand on l'y tient long-tems, tant elle est huileuse.

Le Phocas, ou Veau marin, se nomme en Languedoc, *Vedel de mar* ; en Italie, *Vechio marino*. Rondelet dit que cet animal vient faire ses petits à terre, mais qu'il ne peut pas vivre long-tems sans retourner à la mer, & y prendre sa nourriture : il dit, aussi que ses épaules sont jointes par quatre muscles. Le mâle a le membre génital long, & les femelles ont une fente comme les Raies : elles allaitent leurs petits, & en font un, deux ou trois au plus : au bout de douze jours, les meres menent les petits à la mer, pour les accoutumer peu-à-peu à nager. Le Veau marin vient souvent dormir à terre, il ron-

le si haut, qu'il fait un bruit pareil à celui du Veau terrestre quand il beugle : sa langue est comme fendue ou fourchue par le bout. Dans la mer de Feroë, le Phocas, dit P. J. Debes, a sa retraite dans les cavernes des rochers ; on peut, avec de petites barques, entrer dans ces antres étroits, pour le surprendre & le tuer ainsi que ses petits : les vieux esquivent le coup de massue, & échappent souvent aux Pêcheurs ; mais pour peu qu'on les frappe sur la tête, ils tombent & présentent la gorge au couteau. On en égorge quelquefois de cette maniere, jusqu'à cinquante dans un jour. Debes dit, que pour donner la chasse à ces animaux, il faut être armé de perches, de gros bâtons, & de torches allumées ; les jeunes ne sont pas difficiles à tuer.

PHOCENE, est un poisson cétacée des Anciens, que les Modernes nomment *Marsouin*. Voyez ce mot.

PHŒNICOPTERE ou FLAMAND, ou FLAMBANT. *Voyez* BECHARU.

PHOLADE : c'est un coquillage multivalve, que l'on appelle *Pitaut* en Normandie, *Dail* en Poitou & dans l'Aunis, *Datte* à Toulon, & *Piddocks* en Angleterre. Les Anciens ont nommé ce coquillage *Pholas* : il meurt dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance ; sans en être jamais sorti pendant sa vie : aussi le caractere générique des Dails se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, & à y creuser eux-mêmes leurs sépulchres. On en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre ; & Rondelet dit qu'ils ne sont pas rares sur le rivage d'Ancône.

On en distingue deux especes fort communes, sur les côtes d'Aunis & d'Angleterre. La coquille du Dail est composée, dit M. d'Argenville, de trois pieces, dont deux sont semblables, égales, blanches, & fort grandes par rapport à la troisieme ; celle-ci est posée auprès du sommet des deux autres, & elle remplit un petit espace, qui resteroit vuide entre elles. On en distingue encore quelquefois deux autres petites, qui sont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & qui tombent sitôt que le Dail est mort, ce qui arrive quand il sort de la mer : cette coquille a encore une sorte d'opercule cartilagineux. Ce coquillage, qui est long de quatre pou-

ces, habite ordinairement dans une banche ou pierre assez molle; son trou est une fois plus profond que sa coquille n'est longue: la figure de ces trous approche d'un cône tronqué, excepté qu'ils sont terminés par une surface concave & arrondie. M. de Réaumur, (*Mem. de l'Acad. des Scien. 1712, pag. 126 & suiv.*) dit qu'il n'y a gueres de mouvement progressif, plus lent que celui du Dail: muré comme il est dans son trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre: le progrès de ce mouvement, est proportionné à celui de l'accroissement de l'animal; à mesure qu'il augmente en étendue, il creuse son trou, & descend plus bas: son outil est la partie charnue, située près du bout inférieur de la coquille, elle est faite en losange, & assez grosse par rapport au reste du corps.

La Pholade qui se trouve à Toulon, est très différente de la précédente: elle n'a que deux pieces ou écailles, de couleur rousse; sa figure est cylindrique & épaisse, & si ressemblante à certaines Moules, qu'elle paroît n'en différer que parcequ'elle se trouve enfermée dans une pierre très dure: sa chair est excellente à manger: ses valves ferment exactement dans les deux extrêmités.

Les Dails, selon M. d'Argenville, ne sont jamais, quoique tirés de la pierre, fermés par leurs extrêmités; leur superficie extérieure est toujours la même, elle ressemble à une lime, sur-tout vers la tête. Ne seroit-ce pas-là les armes dont les Dails se serviroient pour percer les pierres & aggrandir leurs sépulchres, à mesure qu'ils grossissent? Il sort du milieu des écailles, un long tuyau épais, & partagé en deux cloisons inégales; dont un trou sert à l'animal pour vuider ses excremens, l'autre à respirer & à prendre de la nourriture. Quand la Pholade a pris trop d'eau, elle la rejette avec violence. M. de Réaumur n'a pu trouver que trois pieces aux Pholades de nos Côtes.

PHOLADITE, est la coquille précédente, devenue fossile.

PHOLIDOTE, espece de *Lézard écailleux*. Voyez *ce mot*.

PHOSPHORE, nom qu'on donne aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des Phospho-

res naturels, & d'artificiels : les premiers sont, le Bois pourri, le Poisson puant, les yeux du Chat, le Ver luisant, le porte-lanterne d'Amérique, la mer lumineuse, la chair, le sang, les cheveux, les écailles, les cornes, la farine, & une infinité d'autres matieres provenues des plantes & des animaux ; mais particuliérement les urines sont propres à devenir noctiluques. C'est ainsi qu'au moyen de l'Art, on produit aussi des Phosphores ; il suffit de chauffer ou de frotter les diamans, de calciner la pierre de Boulogne, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, d'évaporer l'urine, &c. Les Phosphores, produits par ces dernieres opérations, sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadoue, brûler du papier, écrire des lettres de feu, s'en servir sur mer pour s'expliquer tacitement d'un vaisseau à l'autre durant l'obscurité, ou pour faire connoître de la même maniere les besoins d'une Place assiégée, à ceux avec lesquels on seroit convenu de la signification de certains caracteres. M. Dufay, dit que la pierre à plâtre, les marbres, & toutes les pierres calcaires, même les bols calcinés, produisent aussi de la lumiere dans l'obscurité : mais entre les pierres phosphoriques, la pierre de Boulogne tient le premier rang. L'on trouve encore, près de Stockholm, une espece de terre, qui, frottée dans un endroit obscur, donne de la lumiere ; il n'y a personne qui ait encore fait sur cette terre les recherches nécessaires pour savoir à quelle espece on doit la rapporter.

PHRYGANÉ, *Phryganea*, nom générique que l'on donne, d'après M. Linnæus, à plusieurs especes de Mouches aquatiques, parmi lesquelles on range l'Hémerobe. On appelle *Phryganion* ou *Charrée*, une espece de ver aquatique, de mer ou de riviere, qui a la couleur d'une cendre lessivée ; des Pêcheurs s'en servent pour amorce.

PHRYGIENNES. On appelle ainsi certaines mouches, qui doivent leur naissance à un ver qu'on voit en Phrygie. (*Charleton exercit.*)

PHYLLIREA. *Voyez* Filaria.

PHYTOLITHE. Les Naturalistes donnent ce nom aux plantes pétrifiées : on dit *Phytotypolithes*, quand elles ne sont qu'en empreintes.

PIATS ou PIOTS, sont les petits de la Pie : *voyez ce mot.*

PIC, *Picus*, nom donné à un genre d'oiseaux, qui comprend aussi les Grimpereaux : *voyez ce mot.*

Le caractere des Pics, est d'avoir de forts muscles aux cuisses, des pieds solides, fournis de deux doigts devant, & de deux derriere, qui sont armés d'ongles crochus & pointus, qui leur servent à monter le long des arbres. Ces oiseaux ne paroissent faire leur nourriture que d'insectes, d'œufs de fourmis, d'artisons, de vers de bois, sur-tout de la belle chenille du saule, nommée *Cossus*. Ils font des trous dans les arbres avec leur bec, qui est fort droit & un peu anguleux : c'est dans ces trous d'arbres, qu'ils ont faits ou qu'ils ont trouvés tout faits, que ces oiseaux se retirent : leur langue est longue, munie au bout d'un aiguillon osseux & dentelé, qui leur sert à piquer & à enlever la chenille & les autres divers insectes. On distingue,

1° Le PIC VERD ORDINAIRE, *Picus Martis*. Cet oiseau, que l'on nomme aussi *Bimart* ou *Pleu-pleu*, est très facile à connoître parmi les autres de son espece, tant par sa grandeur que par sa couleur verte. Ce Pic verd a quatorze pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrêmité de la queue ; son envergeure est de vingt pouces : son bec est long d'environ deux pouces, noir, dur, fort & triangulaire, un peu émoussé par le bout; l'iris est en partie blanche & en partie rougeâtre; sa langue étendue, a six pouces de longueur : il a le haut de la tête cramoisi, ou couleur de vermillon, tacheté de noir ainsi que le contour des yeux ; il se trouve sous ce noir de chaque côté, une autre tache rouge particuliere au mâle : la gorge, la poitrine & le ventre, sont d'un verd pâle ; le dos, le col, & le moindre rang des plumes couvertes des ailes, sont verds ; les grandes pennes de l'aile d'un blanc verdâtre : le croupion est d'un jaune pâle ; le dessous de la queue rayé de lignes brunes transversales : les plumes de la queue sont en partie d'un verd pâle, mêlées de noir, & très fortes ; elles semblent comme fourchues par leurs pointes qui sont noirâtres : les pattes & les doigts sont de couleur de plomb, les serres grises brunâtres ; les jambes sont très courtes.

Cet oiseau se met quelquefois à terre près des fourmillieres, pour chercher sa nourriture.

Cette sorte de Piç pond cinq à six œufs à la fois, & on a trouvé six petits ensemble. Cet oiseau, qui se pose souvent à terre, a une façon de vivre singuliere; il est muni d'instrumens ou d'organes qui lui sont propres & particuliers : n'y eût-il que sa langue, qui outre sa longueur, est armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers son extrêmité; enfin, l'appareil du bec, des ongles, & leur disposition, tout lui est utile, & a rapport à sa maniere de chasser & de se nourrir. Il tire sa subsistance des petits vers ou insectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément sous l'écorce du vieux bois, même sous l'écorce des plus grosses buches flottées : il essaie, par de forts coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés & vuides; il s'arrête où la branche sonne creux, & casse, avec son bec l'écorce & le bois, après quoi il avance son bec dans le trou qu'il a fait, & pousse une sorte de sifflement dans le creux de l'arbre, pour détacher & mettre en mouvement les insectes qui y dorment; alors il darde sa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle est hérissée, & de la colle dont elle est poissée, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir. C'est dans Willughby & Aldrovande, qu'il faut consulter l'histoire, la figure des muscles & des cartilages qui servent à mouvoir la langue du Pic verd. *Voyez* aussi les Observations sur les mouvemens de la langue de cet oiseau, par M. Mery, dans les *Mémoires de l'Acad. des Scienc. ann.* 1709, *pag.* 85.; observations beaucoup plus exactes que celles de Mrs. Borelli & Perrault.

Le Pic verd a le testicule droit rond, & le gauche oblong; son bec est si dur & si fort, qu'on l'entend souvent dans les forêts, frapper contre les vieux chênes, les hêtres, les charmes & les peupliers : c'est là qu'avec le tems il fait des trous aussi bien arrondis que ceux que fait le Géometre avec son compas. Le vulgaire dit que quand le Pic verd a donné quelques coups de bec à un arbre, il va aussi-tôt de l'autre côté, pour voir s'il est percé d'outre en outre; mais c'est une erreur, car si l'oiseau

seau tourne autour de l'arbre, c'est plutôt pour y prendre les insectes qu'il a mis en mouvement. Le Pic verd vole lentement, cependant quand il est poursuivi par l'Epervier ou par l'Emerillon, il précipite son vol en criant de toutes ses forces.

On mange rarement la chair du Pieverd, parcequ'elle est trop fibreuse, dure & coriace : cependant à Boulogne on en vend pendant tout l'automne au marché, saison où cet oiseau est fort gras. En Médecine on estime le Pic verd apéritif & propre à aiguiser la vue.

2°. Le Pic verd très grand, *Picus viridis maximus*, il ne differe du précédent que par son bec qui est courbé, & par son volume qui égale celui d'une petite poule : ses ailes sont tachetées.

3°. Le Grand Pic verd bigarré. *Picus varius major* : il a le bas du ventre sous la queue d'un beau rouge, le plumage des machoires est blanc, celui de la tête est noir, ainsi que le dos : le reste du plumage est assez semblable à celui du Pic verd vulgaire, excepté qu'il est tacheté de lignes noires & de points blancs. Le *petit Pic verd bigarré*, ne differe du précédent que pour la grandeur. En donnant de son bec dans la fente du bois, ou en frappant contre l'arbre avec vivacité çà & là, ses coups redoublés forment un son qu'on entend de fort loin. Il a une tache rouge sur la tête : cet oiseau semble être le même que le Cul-rouge ou le Pic rouge, ou l'Epeiche. Des Ornithologistes citent encore un autre petit Pic verd bigarré, qui n'est que de la grandeur du Moineau domestique. M. Linnæus en cite aussi un dans les Actes de Stockholm, *ann.* 1740. *p.* 221, qui se trouve en Suede dans les montagnes de Dalécarlie.

4°. Le Pic de muraille, *Picus muralis*, cet oiseau qui est l'échelette de Belon, ne se trouve gueres qu'en Auvergne, où on le nomme *Ternier* : autant les Pics verds aiment à monter le long des arbres, autant celui-ci grimpe le long des murailles ; ses ailes sont marquées de rouge comme celles d'un papillon ; sa queue est courte & noire, ainsi qu'une partie de ses ailes : il a le bec & la tête comme l'Etourneau, le dos, le col & la tête de couleur cendrée ; c'est un oiseau gai, volage ; il

est gros comme le Merle ; il se fait entendre de loin ; sa voix est forte & mélodieuse : il ne peut rester en place, ni perché, mais pendu par ses griffes & sur sa queue à la maniere des Pics verds ; il vole en battant des ailes, & ordinairement seul ou avec un autre : sa nourriture consiste en mouches & en araignées, il fait ses petits dans des trous de murailles.

5°. Le GRAND PIC NOIR, *Picus niger maximus nostras*, cet oiseau est le Grimpereau noir d'Albin. *Voyez* l'article GRIMPEREAU.

6°. PICS ÉTRANGERS : on distingue, 1°. celui qui a le bec d'un blanc d'ivoire, une crête rouge, tout le reste du plumage blanc mêlé de noir : 2°. le Pic doré : 3° celui qui a le ventre rouge : 4°. le Pic velu, c'est-à-dire, qui a le long du dos des plumes velues : 5°. le Pic à ventre jaune : 6°. le Pic grivelé, il est très petit & ressemble assez au Pic velu : 7°. le Pic varié de Bengale ; ses couleurs, qui sont agréablement distribuées, tirent sur le gris, le noir, le blanc, le rouge, & le jaune.

Il y a quantité d'autres oiseaux qui approchent des Pics, & que l'on reconnoîtra facilement par les caracteres génériques que nous avons exposés au commencement de cet article. Le Torche-pot est aussi une sorte de Pic. *Voyez* TORCHE-POT.

PICAREL, *Smaris*, est un petit poisson de mer, blanc, à nageoires épineuses : on le nomme à Marseille *Haret*, comme qui diroit *petit hareng*, parcequ'ayant été fumé, comme les autres harengs, il pique la langue quand on le mange : c'est une espece de petite Mendole blanche. Ce poisson est de la longueur du doigt, il a le museau pointu, le milieu du corps marqué des deux côtés de taches noires ; ses traits sont argentés & dorés : on le nomme à Antibes *Garon*. Les Pêcheurs le salent & le mettent à l'air pour dessécher ; il y en a qui le font tremper & dissoudre dans le sel, pour faire la sausse que l'on appelle *Garum*. Lemery dit que ce poisson excite le lait aux nourrices ; & qu'il est propre contre le venin du scorpion & du chien enragé : ce même Auteur dit que le nom latin *Smaris* dérive d'un mot grec qui exprime sa blancheur ; de-là vient, ajoute-t-il, qu'on appelle en latin les hommes pâles, *Smarides*.

PICHOT, nom que l'on donne en Provence au Cerisier : *voyez* CERISIER.

PICHOU, est une espece de Chat Putois qui se voit à la Louisiane. M. le Page du Pratz dit qu'il est aussi haut que le Tigre, mais moins gros ; sa peau est très belle : heureusement qu'on y en trouve peu, car cet animal chasse aussi bien la volaille des basse-cours, que les animaux des bois.

PIC-VERD : *voyez* à l'article PIE.

PIE : *Pica*, est un genre d'oiseaux, qui approche de celui des Corbeaux par le bec, les pieds & les ongles : on en distingue plusieurs especes, que nous citerons après avoir donné l'histoire de la Pie ordinaire.

1°. LA PIE VULGAIRE, *Pica varia caudata*. Cet oiseau, qui est fort commun par-tout, a depuis le bout du bec, jusqu'à l'extrémité de la queue, dix huit pouces de longueur ; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros & fort ; la machoire supérieure un peu recourbée, saillante & pointue ; les narines un peu barbues ; la langue fourchue, noirâtre & semblable à celle du Geay ; l'iris de couleur de noisette pâle ; la tête, le col, la gorge, le dos, le croupion, & le bas ventre, de couleur noire ; le bas du dos près du croupion, grisâtre ; la poitrine & les côtés blancs, ainsi que les premieres plumes de l'aile ; les ailes petites à proportion de la grandeur du corps ; la queue & les grandes plumes des ailes ornées de très belles couleurs mêlées de verd, de pourpre & de bleu, mais seulement aux barbes extérieures. Le pennage de l'aile est taché de blanc du côté des tuyaux ; la queue qui est faite en coin, a les deux plumes du milieu plus longues que les autres : les pieds & les ongles sont noirs ; enfin cet oiseau ressemble assez bien au Choucas, si l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue : & Belon dit que si la Pie n'avoit pas le dessous du ventre blanc ainsi que le coin des ailes, il ne seroit pas facile de la distinguer de la Corneille, elle en a le geste & la façon de vivre.

La Pie est un oiseau fort babillard qui apprend à articuler des paroles. Cet oiseau fait son nid sur les arbres les plus élevés & les plus inaccessibles avec une grande adresse, le garnissant d'épines en toutes ses surfaces, &

n'y laissant qu'un trou fort étroit pour l'entrée : *voyez* ce qu'en dit Aldrovande. Cet oiseau pond à chaque couvée cinq ou six œufs, quelquefois huit, chargés de taches noires : il se nourrit des mêmes alimens que la Corneille ; il se jette sur les moineaux & autres petits oiseaux, & les mange. On sait que son tempérament carnacier le porte à détruire, non-seulement le gibier de vol, mais même les petits lapereaux & levrauts : il mange aussi les œufs des autres oiseaux, & notamment ceux du Merle, dont le nid est ordinairement mal caché. La pie a cela de particulier, qu'elle devient chauve tous les ans pendant la mue.

Nous avons dit que la Pie a beaucoup de babil, surtout quand on lui a coupé le filet, & qu'on la tient en cage : elle n'a pas moins d'instinct, privée ou sauvage. Quand elle est rassasiée, elle va cacher adroitement ce qui lui reste de provision, pour les besoins à venir ; elle aime à voler la vaisselle d'argent, & l'on doit s'en méfier. Elle est d'un tempérament chaud & lascif : elle fait l'amour dès le mois de Février & pond dans le printems : rien d'aussi original que de la voir en colere contre les Corneilles ou même les oiseaux de proie qui approchent de son nid : elle les attaque toujours & les poursuit en criant sans cesse, jusqu'à ce qu'ils soient bien éloignés : si on lui déniche de bonne heure sa premiere couvée, elle en fait une seconde.

La Pie marche en sautant & remue perpétuellement la queue ; elle est assez hardie pour manger dans les auges des pourceaux, qui souffrent volontiers qu'elle monte sur leur dos pour y manger les poux qui les désolent.

On trouve dans les *Ephemer. d'Allem. Decur. II. Ann. IV. append.* 210. une observation rapportée par le Docteur Paullini sur une Pie femelle, d'ailleurs très saine, qui tous les mois à la nouvelle lune rendoit pendant deux ou trois jours du sang assez copieusement par en bas, à quoi il ajoute, qu'il a quelquefois remarqué de semblables purgations menstruelles dans des jumens, dans des truies & dans des brebis ; puis il finit par observer qu'un de ses confreres a vu un Paon, qui à chaque mois dans le décours de la lune, rendoit par

tenus une pelote glaireuse, qui en dedans ne contenoit qu'une infinité de petits grains de sable que l'oiseau avoit avalés.

La Pie porte différens noms en France suivant les Provinces ; le plus général est celui d'*Agasse* : on l'appelle aussi *Dame Jaquette* ou *Margot*.

Le nom de *Pica* n'est pas particulier, dit Lemery, à la Pie. Il lui est commun avec une maladie qui arrive souvent aux filles & aux femmes. C'est, dit-il, un appetit dépravé qui les excite à manger en secret des substances incapables de nourrir, & qui peuvent leur produire des obstructions fortes, des pâles couleurs, &c. Ces substances sont du plâtre, du charbon, de la cendre, de la craie, de la cire, du poivre, &c.

La chair de la Pie n'est guéres d'usage en aliment, étant dure & coriace : on en fait seulement des bouillons, qui sont d'un bon suc & nourrissans. Les gens de la campagne mangent volontiers les petits. En Medécine la Pie est estimée propre pour l'épilepsie, la manie & la mélancolie, & sur-tout pour la foiblesse de la vue. Quelques Auteurs vantent beaucoup la Pie mangée en substance, soit rotie, soit bouillie.

Les *Pies étrangeres* sont, 1°. celle de *Bengale*. Elle n'est pas plus grande qu'un *Mauvis*. Les originaires du pays l'appellent *Dials-Birds*, c'est-à-dire, *Oiseau du cadran solaire*. 2°. La *Pie* du Mexique, qui a une bosse sur le bec, un cri plaintif & semblable à celui des étourneaux. 3°. La *Pie* du Bresil, dont les couleurs sont très joliment diversifiées. Son plumage inférieur est comme cotonneux. Elle a du jaune depuis le milieu du dos jusqu'au croupion. Quelques-uns donnent aussi le nom de *Pie* du Bresil au mangeur de poivre, qui est le *Toucan*. *Voyez ce mot*. 4°. La *Pie des Antilles* : elle a les pieds rouges & le col bleu, ceint d'un collier blanc, avec une huppe blanche sur la tête, le croupion jaune. 5°. La *Pie* de la Jamaïque : elle est en partie noire & en partie jaune. Celle de la Louisiane est d'un très beau noir. On dit qu'il s'en voit de toutes blanches vers le Spitzbergh.

PIE-GRIESCHE, *Collurio*, *aut Pica Græca*, est un

Oiseau connu par-tout : on en distingue deux especes, la *grande* & la *petite*.

La premiere est de la grosseur d'un Merle, ornée de taches blanches aux côtés, comme la *Pie* : elle a la tête grosse & large ; le bec dur, noir, gros, un peu crochu par le bout, & l'ouverture large. Son plumage est d'un gris cendré ; elle a une ligne noire près des machoires : le ventre & le dessous de la queue sont blanchâtres ; sa queue est fort longue ; les deux plumes du milieu sont noires les quatre autres sont blanches par les bouts. Ses jambes & ses pieds sont noirs, munis d'ongles crochus. Cet Oiseau fait son nid de mousse, de laine, d'herbe à coton ; le fond est de bruyere. Il est garni en dedans de quelques brins de foin & de chiendent. On trouve dans ce nid six petits, qui ne ressemblent à la mere que par le bec, les racines de leurs plumes étant encore en tuyaux verdâtres. La Pie-grièche ne perche guéres, à moins que ce ne soit sur la sommité des arbres ou d'un buisson, excepté en automne : on l'entend chanter sur différens tons pendant cette saison. En hiver elle n'a qu'un ton de voix qu'on entend de fort loin : elle crie assez agréablement & fort souvent, *houin-houin*. Les Italiens la nomment *Falconello*, comme qui diroit *Fauconneau*, parcequ'elle est au nombre des Oiseaux de proie, & que quand elle est leurée, elle a beaucoup de courage. Elle est si hardie, qu'elle attaque les Merles, & les mange.

La *petite Pie-grièche* ne differe de la précédente que par la grandeur : la couleur du plumage est plus fauve & plus madrée. Elle éleve un plus grand nombre de petits. Elle tient sa proie dans une de ses pattes, & la mange appuyée sur une jambe, à la maniere des Oiseaux de proie. Lorsque cet Oiseau a peur, il pousse un cri effrayant, remue la queue d'un côté & d'autre, & la tient élevée. Il extermine les Mulots, les Campagnols & les Souris, tant dans les terres labourables que dans les jardins. Il se tient suspendu en l'air à la maniere des Cercerelles. Il vient souvent se percher sur les chardons, & indifféremment sur toutes sortes de tiges, quand il a manqué sa proie. (*Belon*).

PIE DE MER, *Hæmatopus, aut Rusticula marina*. Nous avons parlé de cet Oiseau, qui a les jambes & les pieds rouges, gros, mols & délicats, au mot de *Becasse de mer*.

PIE DE MER A GROS BEC, *Pica marina*, est un Oiseau de passage de la grandeur d'un Canard domestique. Il est long d'un pied, mais son envergeure l'est de deux. Le bec est court, large & applati de côté, d'une maniere opposée à celui des Canards : il est triangulaire & pointu. La machoire supérieure est arquée par le bout ; le bec est grisâtre à sa racine, & rougeâtre vers la pointe. Le plumage est noir, la poitrine blanche, & la tête tachetée de cette couleur. Les ailes sont petites, composées de plumes courtes ; néanmoins l'Oiseau vole fort vîte près de la surface de l'eau. Les jambes & les pieds sont d'un rouge-jaunâtre, & placés en arriere comme dans les Plongeons ordinaires ; de maniere que l'Oiseau semble marcher en s'appuyant perpendiculairement sur la queue : il lui manque le doigt de derriere. Ces Oiseaux pondent leurs œufs sans nids, mais à rase terre : souvent ils engendrent dans des trous de Lapins, qu'ils chassent exprès pour s'en emparer. Leur ponte n'est que d'un œuf. Si on ôte cet œuf, l'Oiseau en pond un autre, & toujours de même jusqu'au cinquieme. Cet œuf est très gros, eu égard au volume de l'animal. On rencontre ces Pies de mer dans les Isles désertes, près des côtes de la mer, aux environs de Scarboroug, de Tenby, &c. Elles s'en vont en automne, & reviennent au printems.

Albin dit qu'il se trouve parmi ces Oiseaux des avant-coureurs qui vont reconnoître les endroits qu'ils ont coutume de choisir pour couver, & qui examinent si tout y va bien. S'il arrive que la saison soit orageuse, ou sujette aux tempêtes, & que la mer soit agitée, on en trouve un grand nombre jettés sur les côtes, qui sont maigres & affamés jusqu'à en mourir ; car à moins que la mer ne soit calme, ils ne peuvent poursuivre leur route, ni se pourvoir de nourriture, qui est du poisson.

PIE-COQUILLE. Nom donné à un coquillage univalve, espece de sabot ombiliqué, dont la robe est à fond blanc, & tachetée de noir, comme marbrée. On l'ap-

pelle quelquefois *Veuve* : c'est le *Livon* de M. Adanson.

PIED-D'ALEXANDRE. Voyez au mot PYRETRE.

PIED-D'ALOUETTE, *Delphinium*, est une espece de plante appellée *Consoude Royale*, que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. On en distingue deux especes.

La premiere est le *Delphinium hortense* des Botanistes. C'est une plante rameuse qui pousse des feuilles découpées, & presqu'aussi déliées que celles du fenouil. Ses sommités sont garnies de belles fleurs rangées par ordre en maniere d'épi, de diverses couleurs ; chacune de ces fleurs est composée de plusieurs feuilles inégales, dont cinq sont plus grandes que les autres, & disposées en rond. La supérieure s'allonge sur le derriere en maniere d'éperon, qui reçoit l'éperon d'une autre feuille. A ces fleurs succedent des fruits composés de trois graines noirâtres, qui renferment des semences anguleuses, noires, & ameres au goût. Cette plante est astringente, consolidante & vulnéraire : elle provoque l'accouchement.

La seconde est le *Calcatrippa*. Elle pousse une tige rameuse, haute d'un pied. Ses feuilles sont très découpées, & d'un verd noirâtre. Ses fleurs sont panachées de bleu, de blanc & de rouge. Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente : on ne s'en sert cependant guéres en Medecine : on leur substitue une espece de PIED-D'ALOUETTE SAUVAGE, *Delphinium segetum*, lequel vient naturellement dans les bleds, & qui a pour le moins autant de vertu.

Les Fleuristes se reservent les deux autres especes pour l'ornement des jardins, à cause de la grande beauté de leurs fleurs. On les seme en automne en pleine terre, ou dans les plates-bandes, & au large.

PIED-D'ANE. On nomme ainsi une espece d'huitre dont la coquille a beaucoup de ressemblance avec la corne du pied de l'âne. Le fond intérieur de l'huitre est blanc, avec de longues pointes extérieurement, couleur de rose. Sa charniere consiste en deux boutons arrondis, qui renferment le ligament, disposés de maniere que les boutons de la valve supérieure sont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les bou-

tons de cette derniere se logent dans les trous de la supérieure. Le ligament, qui est d'une nature coriace, se trouve entre les boutons, & sert à la charniere des deux valves.

PIED-DE-CHAT. *Voyez* HERBE-BLANCHE.

PIED-DE GRIFFON, ou POMMELÉE, ou HERBE DE-CRU, *Helleboraſtrum*, eſt une eſpece d'*Hellebore* qui vient communément à la campagne, & qui differe du véritable par sa tige d'un verd rougeâtre, plus haute, plus chargée de feuilles & de fleurs; & par ses racines tout-à-fait blanches, cependant noires en dehors. Ses feuilles sont étroites, & ses fleurs verdâtres. Elle fleurit en Février. Ses racines fibreuses servent à faire des setons; ses fruits sont composés de plusieurs graines membraneuses, ramassées en maniere de tête, & renfermant des semences arrondies & noirâtres : elles mûrissent en Juin.

Les gens de la campagne emploient quelquefois la racine du *Pied-de-Griffon* pour se purger; mais ce n'est pas sans danger. Il y a des personnes qui s'en servent avec succès pour détruire la fluxion des yeux : pour cela ils percent le bout de l'oreille, & y lardent ensuite un brin de cette racine. Mais l'usage le plus ordinaire est de traverser le fanon, c'est-à-dire, la peau qui pend sous la gorge des Bœufs malades, d'un gros brin de cette racine en forme de seton; ce qui y attire un écoulement abondant de sérosité, qui les guérit souvent de leurs maladies.

PIED DE-LIÉVRE, eſt le petit Trefle des champs. *V.* l'article TREFLE.

PIED-DE-LION, *Alchimilla*, eſt une plante qui se plaît aux lieux herbeux & humides, dans les prés, le long des vallées, & à l'adossement des hautes montagnes. Sa racine se répand obliquement : elle est de la grosseur du petit doigt, fibreuse, noirâtre & astringente. Elle pousse un grand nombre de feuilles attachées à de longues queues, velues, souvent couchées à terre, crépées, dentelées, & partagées en huit ou neuf angles, avec autant de nervures. Du milieu de la plante s'élevent de petites tiges, hautes d'environ un pied, rondes, velues & rameuses, portant à leurs som-

mets un bouquet de fleurs étoilées, d'un vert pâle; auxquelles succedent des semences menues, jaunâtres, luisantes & arrondies.

On met cette plante au nombre des vulneraires astringentes. Elle a la vertu de réunir les plaies, d'épaissir le sang dissous, d'arrêter les regles trop abondantes, & de guérir la dyssenterie. C'est un remede fort utile dans le crachement & le pissement de sang, & pour les poumons ulcerés. F. Hoffmann dit qu'il y a des filles qui savent se servir adroitement de la décoction de Pied-de-Lion, dont elles font un demi-bain pour reparer leur virginité. Elles tâchent aussi par cette même décoction de rendre fermes & pleines leurs mammelles: elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, & elles l'appliquent sur leur sein: au défaut de ces feuilles, elles prennent celles du petit myrthe, &c.

PIED-DE-LIT. Nom que l'on donne à une espece d'origan appellé *Basilic sauvage*. Voyez BASILIC.

PIED ou PATTE-DE-LOUP. *V.* à l'article MOUSSE.

PIED-D'OISEAU. *Voyez* ORNITHOPODE.

PIED-DE-POULE, est une espece de chiendent. *Voyez* ce mot. On donne aussi ce nom à une espece d'*ortie rouge annuelle*. Voyez l'*article* ORTIE.

PIED-ROUGE, ou BEC-DE-HACHE. Les habitans de la Louisiane donnent ce nom à un Oiseau qui habite communément les bords de la mer & les lacs salés, où il se nourrit de poisson & de coquillages. Son bec est très fort & fait en taillant de hache de haut en bas. Son plumage, quoique peu varié, est assez beau. On a remarqué qu'il ne paroît dans les terres que pour annoncer quelque grand orage, qui ne manque pas de se passer sur la mer. (Le Page Dupratz.)

PIED DE VEAU, *Arum*, Plante dont on distingue plusieurs especes. Nous n'en citerons ici que deux principales qui sont d'usage dans les boutiques.

1°. LE PIED DE VEAU SANS TACHE, *Arum vulgare non maculatum*. Sa racine est tubéreuse, charnue, de la grosseur du doigt, blanche, âcre au goût, remplie d'un suc laiteux, & un peu fibrée: ses feuilles sont longues de neuf pouces, triangulaires, vertes, luisantes & veinées: il s'éleve d'entr'elles une petite tige ronde, haute d'un

pied & demi, cannelée, laquelle porte en son sommet une fleur à une seule feuille, coupée en langue, & roulée en maniere de cornet : il succede à cette fleur des baies rouges rassemblées en une tête oblongue. Ces baies sont molles, pleines d'un suc purpurin, & renfermant deux petites semences arrondies ; toute la plante a une saveur fort âcre.

2°. Le Pied de veau marqué de taches, *Arum maculatum vulgare*. Il differe du précédent en ce que ses feuilles sont marquetées de taches blanches ou noires : l'un & l'autre naissent dans les forêts, aux lieux ombrageux & champêtres. Il n'y a guères que leur racine d'usage en Médecine : elle est douée d'une très grande acrimonie qui fait beaucoup d'impression sur la langue ; elle est gluante & farineuse : elle est bien moins violente, étant desséchée. La poudre de cette racine rétablit l'appétit ; elle guérit souvent les fievres intermittentes ; elle est fort utile dans les maladies chroniques, en dissipant la jaunisse, les pâles couleurs, & levant les obstructions des visceres : enfin, elle convient singuliérement pour l'hydropisie & pour la mélancolie hypochondriaque ; la dose en est depuis un demi gros jusqu'à un gros. Tragus assure que la pulpe de la racine d'*Arum* fraîche est un excellent antidote pour les poisons & la peste. Il y a des Dames qui préparent des eaux distilées des racines de pied de veau pour se farder & pour faire disparoître les rides du visage, & le rendre plus beau. On en fait aussi une fécule qui est propre aux mêmes usages ; car on dit qu'elle rend la peau brillante. Dans le Poitou, les femmes de la campagne font une masse des tiges & des racines de cette plante fleurie, qu'elles coupent menue, & qu'elles macerent pendant trois semaines dans l'eau qu'elles renouvellent tous les jours ; elles pilent cette masse, & la font sécher ; ensuite elles s'en servent au lieu de savon pour nettoyer leur linge. J. Rai prétend que ce secret n'est pas inconnu dans quelques endroits de l'Angleterre. Lémeri dit qu'en temps de famine on fait du pain de racine d'*Arum*, comme on en fait avec la racine d'Asphodele. *Voyez ce mot*.

PIERRES, *Lapides*. Les pierres sont composées de

substances terreuses, endurcies au point de ne plus s'amolir dans l'eau. Selon que les parties qui les composent, sont plus atténuées, elles sont plus ou moins étroitement liées les unes aux autres. Parmi les pierres, les unes sont tendres comme le talc, ou poreuses, comme la ponce; d'autres sont dures, & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'émeril, comme l'agathe & le jaspe, ou même avec la poudre de diamans, comme les plus belles pierres précieuses.

Toutes les pierres varient beaucoup pour la figure, le tissu, la grandeur de leurs masses, les couleurs & les propriétés. Les unes sont opaques & communes; les autres sont transparentes & précieuses. En général elles ne different des terres que par la dureté & la liaison des parties, toutes circonstances qui sont l'effet du tems & du hazard. Les pierres se divisent, selon leur essence, en cinq ordres principaux, que l'on détermine facilement par les expériences suivantes:

Le premier renferme les pierres argilleuses, *Petræ argillosæ;* elles ne sont point attaquées par les acides, mais elles durcissent au feu ordinaire. *Voyez* ARGILLES.

Le deuxieme comprend les pierres calcaires, *Lapides calcarei;* elles se dissolvent dans les acides, & se réduisent en chaux dans le feu. *Voyez* PIERRES A CHAUX.

Le troisieme contient les pierres gypseuses ou à plâtre, *Lapides gypsei;* elles ne se dissolvent point dans les acides, mais elles forment du plâtre par l'action du feu. *Voy. le mot* GYPSE.

Le quatrieme comprend les pierres vitrifiables, *Lapides vitrescentes:* elles ne sont point attaquées par les acides; mais frappées contre l'acier, elles produisent des étincelles. *Voyez* CAILLOU, AGATHE, JASPE, &c.

Le cinquieme renferme les pierres fusibles par elles-mêmes, au dégré du feu où les précédentes ont résisté: elles ne font point de feu avec le briquet; elles sont très pesantes. *Voyez* SPATH FUSIBLE. Dans notre Minéralogie nous avons donné à ce genre de pierres le nom de *Pierres médiastines.*

PIERRE ACIDE, *Oxipetra*, est la mine d'alun pierreuse. *Voyez* ALUN & PYRITE D'ALUN.

PIERRE D'AIGLES : *voyez* ETITES.

PIERRE A AIGUISER, appellée *naxienne* : *voyez* PIERRE A RASOIR.

PIERRE A AIGUISER DE TURQUIE : *voyez* le mot GRAIS DE TURQUIE *à l'article* GRAIS.

PIERRE D'AIMANT : *voyez* AIMANT.

PIERRE D'ALUN : *voyez* aux mots ALUN & PYRITES.

PIERRE D'ALCHERON : on donne ce nom à la pierre qui se trouve dans la vessie du fiel des bœufs : *voyez* BOEUFS.

PIERRE DES AMPHIBIES. Dans cet ordre d'animaux, le Serpent cobra, la Tortue, le Castor, &c. fournissent des especes de Bezoards ou *Calculs. Voyez ce mot.*

PIERRE DES ANIMAUX. On donne ce nom au Bezoard ou Calcul, ainsi qu'à toutes les especes de pierres qui se trouvent ou dans les reins, ou dans la vessie, &c. de plusieurs animaux : *voyez* le mot BEZOARD.

PIERRE DE L'APOCALYPSE : *voyez* OPALE.

PIERRE APYRE, est celle qui a la propriété de résister à la plus grande action du feu des fourneaux, sans en recevoir d'altération sensible, c'est-à dire, qui ne doit éprouver de la part du feu, ni fusion, ni aucun autre changement, tel est le diamant : *voyez* ce mot.

On nomme *Pierre réfractaire*, celle qui a également la propriété de résister à la violence du feu, sans se fondre, quoiqu'elle éprouve d'ailleurs des altérations considérables : telles sont les pierres calcaires, les Amiantes, les Mica, les Talcs, les Pierres ollaires, &c. Il suit delà comme le dit très bien l'Auteur du Dictionnaire de Chymie, que toute substance réfractaire n'est point apyre : au reste, toutes les pierres ne sont réfractaires, ou même apyres, que relativement au dégré du feu qu'on leur fait subir.

PIERRE ARGILLEUSE : *voyez* au mot PIERRE, & celui d'ARGILLE.

PIERRE D'ARMÉNIE ou ARMÉNIENNE ou MÉLOCHITE, *Lapis Armenus* : on l'appelle quelquefois *Pierre d'azur femelle* ou *azur occidental* : *voyez* AZUR au mot LAPIS LAZULI. Cette pierre est graveleuse, opaque, bi-

moins dure que celle du lapis, recevant un poli terne, d'un bleu verdâtre ou obscur; privée des parties pyriteuses ou aurifères qui se trouvent quelquefois dans le lapis oriental. Comme certains caracteres extérieurs rapprochent quelquefois la Pierre Arménienne du vrai lapis; il ne doit pas paroître étonnant que quelques Marchands Juifs & Turcs les vendent souvent l'une pour l'autre, aux personnes qui n'ont pas une grande connoissance de ces sortes de pierres : (ici la friponnerie est en rivalité avec l'ignorance). Cependant la vraie Pierre Arménienne differe essentiellement du Lapis, en ce qu'elle se calcine au feu, qu'elle s'y vitrifie facilement, & que sa couleur s'y détruit. La poudre bleue qu'on en retire, est aussi bien inférieure en beauté & en durée à celle de l'Outremer; mais elle est, en revanche, de toutes les pierres colorées en bleu, celle dont on retire le plus abondamment du cuivre de la meilleure espece. C'est communément avec cette pierre qu'on fait le bleu de montagne factice des boutiques. On s'en sert aussi en peinture & en teinture; on la vend souvent sous le nom de cendre verte, sur-tout quand elle est en poudre & préparée par cette même préparation de la Pierre Arménienne qui est décrite dans notre Minéralogie : on en tire d'abord le petit Outremer ou la poudre d'Azur commun, puis la cendre verte, ensuite le verd de terre, & enfin le verd d'eau; toutes drogues dont les Marchands de couleurs font un grand débit.

La pierre d'Arménie, qui ne se trouvoit autrefois qu'en Arménie, se rencontre aujourd'hui dans les pays de Naples, du Tirol, de Bohême, de Wirtemberg : on en trouve aussi en Auvergne. Lémeri dit que cette pierre en poudre est un purgatif bon pour les maniaques : mais on ne peut trop redouter de semblables remedes, à moins que ce ne soit pour l'extérieur.

PIERRE D'ARQUEBUSADE, est la Pyrite : *v.* ce mot.

PIERRE ASSIENE ou D'ASSO, *Lapis Assius aut Sarcophagus*, est une pierre peu pesante, friable, veinée, couverte d'une poudre farineuse, jaunâtre & légere, salée & un peu piquante : cette pierre se trouve souvent en Italie. Lémery dit que les Anciens s'en servoient pour construire leurs sépulcres, afin que la chair des morts fût promptement consumée par cette pierre; avant

qu'elle eût le temps de se corrompre. La fleur de cette pierre nettoie les vieux ulceres & les cicatrices. Cette pierre a tiré son nom d'une ancienne Ville nommée autrefois *Assius*, où l'on s'en servoit pour les tombeaux des morts qu'on y apportoit. Toutes les especes de Pierre Assienne ou de Sarcophage, que nous avons vues, étoient de lamine d'alun en efflorescence.

PIERRE ATRAMENTAIRE : on donne ce nom à diverses pierres vitrioliques : *voyez* ce mot.

PIERRE D'AVANTURINE : *voyez* AVANTURINE.

PIERRE D'AZUR : *voyez* LAPIS LAZULI & le mot AZUR.

PIERRE DE BŒUF : *voyez* PIERRE D'ALCHERON & BEZOARD.

PIERRE DES BESTIAUX, *Bulithes* : on en trouve quelquefois dans l'estomac des vaches & des bœufs ; & on a lieu de croire que ces animaux les ont avalées : il ne faut pas confondre ces sortes de pierres avec celles qui sont souvent dans les reins & dans la vésicule du fiel de ces animaux, ni avec les Egagropiles dont nous avons parlé.

PIERRE DE BOLOGNE, *Lapis Bononiensis* : c'est une pierre grisâtre, pesante, d'un œil vitreux qui se trouve près de Bologne, en Italie, au pied du Mont Paterno : cette pierre ne fait aucune effervescence avec les acides ; mais lorsqu'elle a été calcinée, elle acquiert la propriété phosphorique ; & répand alors une légere odeur fétide & urineuse. Si on l'expose au soleil, ou au grand jour, & même à la clarté du feu, elle s'imbibe de la lumiere ; & portée à l'instant dans l'obscurité, elle paroît lumineuse comme un charbon ardent, mais sans chaleur sensible. Les pierres de Boulogne les plus luisantes sont celles qui sont le moins remplies de taches, & couvertes à leur surface d'une croute blanche, mince & opaque. Quand on calcine ces pierres, on les enduit, après les avoir imbibées d'eau de vie, d'une poudre très fine & bien tamisée, provenant d'une de ces pierres de Bologne, qu'on a pulvérisée ; on met ensuite la pierre à calciner au feu de reverbere : on conserve ces phosphores dans de la laine ou du coton, en les préservant soigneusement des impressions de l'air. Lorsqu'elles ont perdu

cette propriété phosphorique, on la leur rend, en les faisant calciner de nouveau.

M. Wallerius range cette pierre parmi les Gypses; mais nous la rapportons avec Woltersdorf au genre des Pierres fusibles. Henckel attribue le phénomene phosphorique de cette pierre à l'acide du sel marin qui y est contenu; & M. Pott à une matiere sulphureuse très subtile: mais on sait que personne n'a mieux traité cette matiere que M. Marcgraff, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin*, *ann.* 1749. *Voyez* aussi l'Ouvrage de M. Mamelius, divisé en 14 Chapitres sur la Comparaison de la Pierre de Boulogne, dans les *Ephem. des cur. de la Nat. Tome IV*, *App. page* 165.

PIERRE CALAMINAIRE ou CALAMINE, *Lapis Calaminaris*, est une terre dure & de différentes couleurs, chargée principalement de zinc dans l'état d'ochre (*Ochra Zinci.*) MM. Pott & Margraff, de l'Académie Royale de Prusse, ont été les premiers qui ont fait connoître que la *Calamine*, ainsi que la *Blende*, sont les mines de ce demi-métal: *voyez ces mots & l'article* ZINC.

PIERRE CALCAIRE, *Lapis calcareus*, *aut calcis.* On donne ce nom à toutes les especes de pierres, qui sont presqu'entierement solubles par les acides, & qui en sont attaquées avec effervescence. Ces sortes de Pierres se calcinent au feu & s'y réduisent en chaux: il y en a d'opaques, non crystallisées, rarement brillantes, sinon dans leurs fractures; telles sont les Pierres à chaux, qui se trouvent en quantité dans presque tous les lieux où il y a des coquilles fossiles, grouppées & à demi-dénaturées. La véritable Pierre à chaux, celle dont on se sert pour le ciment, est ou compacte ou raboteuse ou brillante, d'une couleur peu agréable, quoique variée de blanc, de jaune & de gris; se divisant en morceaux irréguliers. *Voyez* notre Minéralogie pour les variétés de cette Pierre calcaire, avec la maniere de la calciner & de la fuser. On prétend que l'excellence de la chaux des Anciens Romains, ne consistoit que dans l'emploi de cette chaux, long-tems éteinte avant qu'on en fît usage; mais aussi un tel ciment ne convient pas tant pour les édifices que l'on construit dans l'eau. Dans plusieurs

ſieurs contrées des Indes, on fait de la chaux avec des *Coquilles* ou des *Madrepores*. Voyez *ces mots*.

Les autres Pierres calcaires sont le *Marbre*, le *Spath calcaire*, les *Stalactites* & l'*Albâtre calcaire*. Voyez *chacun de ces mots*.

A l'égard de la chaux naturelle que quelques Auteurs diſent ſe trouver dans les eaux de Bath en Angleterre, aſſurant de plus qu'elle a la propriété de faire une efferveſcence très conſidérable avec l'eau froide, & de l'échauffer au point qu'on pourroit y faire cuire des œufs, nous croyons pouvoir dire ici, qu'ayant répété l'expérience, avec le thermometre, s'il s'en eſt trouvé qui eût cette propriété, on devoit l'attribuer à des feux ſouterrains qui l'avoient calcinée.

PIERRE DE CASTOR. *Voyez* PIERRE DES AMPHIBIES.

PIERRE DE CHAUDRON. *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRE DE CENDRE. *Voyez* TOURMALINE.

PIERRE ou PAVÉ DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. C'eſt une Pierre argilleuſe, qui eſt au rang des merveilleuſes productions naturelles de l'Irlande, dont le Docteur Pocock & le Naturaliſte d'Acoſta, nous ont donné une deſcription très détaillée : *voyez le mot* BASALTES.

PIERRE A CHAUX ou A CIMENT : *voyez* PIERRE CALCAIRE.

PIERRE DE CHEVAL, *Hippolithus*, eſt une eſpece de *Bézoard*. Voyez *ce mot*.

On trouve des Pierres dans l'eſtomac, dans la véſicule du fiel, & dans la veſſie des chevaux, dans la tête & dans la mâchoire des ânes ſauvages, dans l'eſtomac & dans les inteſtins des mulets. Les Pierres d'éléphants ſont de vrais *Bézoards*, ainſi que celles des ſinges.

PIERRE DE CIRCONCISION. On a donné ce nom aux haches de Pierres dont nous avons parlé, parcequ'on croyoit que les Anciens s'en ſervoient pour l'opération dont elle porte le nom. La nature de cette Pierre n'eſt pas toujours la même : il y en a d'argilleuſes & de ſiliceés.

PIERRE DE COBRA ou DE SERPENT DU CAP : *voyez au mot* PIERRE DE SERPENT.

PIERRE DE COCHON, c'est une espece de *Bézoard*.

PIERRE COLUBRINE, *Lapis colubrinus*, est une espece de *Pierre ollaire solide*, un peu grasse au toucher : elle est composée de particules très fines, susceptible d'être travaillée sur le tour avec des outils de fer ; mais elle ne peut recevoir aucun poli : il y en a de dure, sa couleur est d'un gris de fer ; une autre qui est feuilletée, & enfin une troisieme variété qui est tendre : on s'en sert quelquefois pour tracer & former des desseins sur des murailles.

PIERRE DE COME ou COLOMINE, *Lapis Comensis*, est une espece de *Pierre ollaire*, peu dure & facile à travailler, opaque, grise, de diverses couleurs, comme marbrée, & remplie de particules talqueuses ou micacées, qui y forment des manieres d'ondes. Si on lui fait subir l'action du feu, elle se durcit, & y acquiert un éclat argentin : on trouve cette Pierre dans le Jemteland, & particulierement chez les Grisons, près de Pleurs, *Plurium*, Ville ou Bourg considérable, situé autrefois près du lac de Côme. Cette Ville fut ensévelie en 1618, sous les débris d'une montagne voisine, d'où l'on tiroit la Pierre dont il s'agit, & qu'on avoit creusée trop inconsidérément : son emplacement est aujourd'hui un lac. On fait encore de cette Pierre des vases ou poteries, qu'on porte ensuite à Côme, d'où lui est venu le nom de *Pierre de Côme*. Il y a plusieurs autres mines de Pierre ollaire chez les Grisons, 1°. auprès de Chiavenne ; 2°. dans la Valteline, chez les Grisons mêmes, appellés *Lavezzi*, où la Pierre ollaire étoit autrefois appellée *Laveze*. Les Habitans de la montagne de Galand, l'appellent *Craye verte savonneuse*.

PIERRE COMPOSÉE : *voyez au mot* ROCHE.

PIERRE DE COQUILLES : *voyez* PERLES *au mot* NACRE DE PERLES.

PIERRE DE CORNE : *voyez* CORNE (Pierre de)

PIERRE DE CRAPAUD : *voyez* CRAPAUDINE.

PIERRE DE LA CROIX, *Lapis Crucifer*. Cette Pierre, qui est tantôt d'une nature calcaire, & tantôt silicée, a une couleur de corne, & porte exactement dans son intérieur la figure d'une Croix noirâtre, tout-à-fait différente des *Mâcles*. Voyez *ce mot*.

La Pierre de Croix ne femble être qu'une frondipore (efpece de madrepore) foffile, dont deux lames fe croifent de maniere, qu'étant fciées horifontalement ou même verticalement, & enfuite polies, elles ne repréfentent pas mal une croix, dont l'intervalle des angles feroit rempli de matiere filiée. On trouve beaucoup de ces Pierres en baffe Normandie, en Poitou ou en Saintonge, dans la Guyenne, & principalement aux environs de Compoftelle en Efpagne, à vingt milles de l'Eglife de S. Jacques. Les Jouailliers d'Efpagne les taillent en amulettes, & les enchaffent dans de l'or ou de l'argent, pour fatisfaire à la crédulité des gens du pays, qui prétendent qu'on trouve ainfi ces Pierres toutes polies, & pour des caufes dont ils ont feuls la révélation: on en fait auffi des chapelets.

PIERRE DIVINE : *voyez* JADE.

PIERRE A ÉCORCE : *voyez* ROCHE DE CORNE.

PIERRE D'ÉCREVISSES : *voy. au mot* ÉCREVISSES.

PIERRE ÉLEMENTAIRE. Les Lithologiftes donnent ce nom ou à une *Agate de quatre couleurs*, ou à une *Opale*. Voyez *ces mots*.

PIERRE D'ÉTAIN. Les Mineurs donnent ce nom à l'étain minéralifé dans la pierre : ils le donnent auffi à la mine d'étain bocardée, lavée & prête à être purifiée par la fonte : *voyez* ÉTAIN.

PIERRE D'ÉMERIL : *voyez* ÉMERIL *à l'article* FER.

PIERRES D'ÉPONGE, font de petits corps pierreux, qui fe trouvent dans les pores de l'*Eponge*. Voy. *ce mot*.

PIERRE ÉTOILÉE ou ASTERIES : *voyez au mot* PALMIER MARIN.

PIERRE A FARD eft une efpece de *Talcite*. V. *ce mot*.

PIERRE A FEU : *voyez* PYRITES.

PIERRES FIGURÉES, *Figurata*. On donne ce nom à toute efpece de Pierre naturelle, qui porte en fa fuperficie ou dans fon total, une figure extraordinaire, & tout à-fait étrangere au regne minéral : *voyez l'article* JEUX DE LA NATURE. Il y a auffi des Pierres figurées artificielles, que l'on rencontre quelquefois dans la terre à différentes profondeurs, communément dans des butes & dans des tombeaux; ces fortes de Pierres fervoient d'inftrumens & d'armes aux Anciens. Telles font, 1°. les

Pierres de tonnerre faites en forme de croix, ou pyramidales par les deux extrémités, renflées dans le milieu, & percées d'un trou; 2°. les *Hâches de Pierre;* 3°. les *Marteaux de Pierre;* 4°. les *Couteaux de Pierre;* 5°. les *Flêches de Pierre;* 6°. les *Langues de Pierre;* 7°. les *Urnes Sépulchrales;* 8°. les *Dez de Baden*, &c.

PIERRE A FILTRER : *voyez à l'article* GRÈS.

PIERRE DE FLORENCE, espece de Marbre opaque, orné de dendrites, &c. *Voyez l'article* MARBRE.

PIERRE DE FOUDRE : *voyez* BÉLEMNITES & CERAUNIAS.

PIERRE FROMENTAIRE ou FRUMENTACÉE, *Lapis frumentarius.* Ce sont des Pierres dans lesquelles on voit comme des semences ou des grains de froment pétrifiés.

PIERRE A FUSIL ou SILEX : *voy. au mot* CAILLOU.

PIERRE DE GALLINACE : *voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

PIERRE DE GOA, espece de *Bézoard factice.* Voy. *au mot* BÉZOARD.

PIERRE GYPSEUSE : *voyez* GYPSE.

PIERRE HÉLIOTROPE : *voyez au mot* JASPE.

PIERRE HÆMATITE : *voyez à l'article* FER.

PIERRE HERCULIENNE est l'*Aimant.* Voyez *ce mot.*

PIERRE D'HIRONDELLE, nom donné à la petite Pierre qui se trouve dans l'estomac de l'oiseau qui porte ce nom, & qu'il avoit avalée pour faciliter sa digestion. Ce sont de petits grains d'agate, orbiculaires, un peu plus grands qu'une semence de lin : on les trouve aussi dans le sable. Il y en a de blanches, de grises & de bleuâtres. On s'en sert, dit-on, pour chasser les petites ordures qui entrent quelquefois dans les yeux. On trouve aussi, de ces Pierres, sur la montagne de Sassenage, près de Grenoble en Dauphiné.

PIERRE DES HUMAINS : *voyez au mot* CALCUL.

PIERRE HYSTERIQUE : *voyez* HYSTÉROLITHE.

PIERRE DES INCAS est une espece de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain ou du fer recuit : elle ne se ternit que peu ou point à l'air; sa figure est indéterminée. Les Incas, Rois du Pérou, ar-

tribuoient de grandes vertus à cette Pierre : ils en portoient des bagues ; ils les faisoient tailler à facettes, & l'on en mettoit dans leurs tombeaux. On en fait aussi des miroirs & des colonnes. On prétend que l'on a retiré quelques-unes de ces Pierres de certains tombeaux des Incas, qui avoient près de quatre cens ans d'antiquité, sans qu'elles parussent altérées en rien.

PIERRE JUDAIQUE ou DE SYRIE ou DE PHENICIE, *Lapis Judaïcus.* On présume que c'est la pointe d'une espece particuliere d'oursin, devenue fossile, & même couverte de spath : elle est oblongue, obtuse, renflée dans son milieu, tantôt unie & tantôt chagrinée, d'une couleur grisâtre. Ces sortes de Pierres ont un pédicule, au bout duquel est une cavité cotyloïde, peu profonde, qui sert d'emboîture : elles se cassent toujours obliquement. On les trouve communément en Syrie, & dans plusieurs autres endroits de la Judée.

PIERRE DE LAIT. C'est le *Morochtus* ou le *Morochite* des Auteurs, ou une espece de *Lait de Lune fossile.* Voyez *ce mot.* Cependant le vrai *Morochite* est une substance argilleuse, verdâtre, de la nature de la *Craie de Briançon* : c'est le *Milchstein des Allemands* ; on s'en sert quelquefois pour dégraisser & pour tracer des lignes.

PIERRE DE LARD, *Lardites.* C'est une matiere qui nous vient de la Chine, où on lui donne toutes sortes de figures, & d'où elle nous est envoyée toute façonnée : elle est demi-transparente, assez dure, de différentes couleurs, tantôt blanche & tantôt marbrée : c'est la *Stéatite* des Anciens, le *Gemma-Huya* du Dictionnaire de Trévoux, le *Speckstein* & *Smectites* des Modernes.

PIERRE LENTICULAIRE, *Lapis lenticularis.* Parmi les corps les plus inconnus de la Lithologie, les Naturalistes regardent comme un des plus singuliers la *Pierre lenticulaire*, ainsi nommée de sa parfaite ressemblance extérieure avec des Lentilles. M. Dodart en fit voir à l'Assemblée de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Ces Pierres avoient été tirées d'une roche de la montagne de Vauciennes proche Villers-Cotterêt. Les Pierres lenticulaires sont des corps plats, ronds,

épais en leur milieu, lisses, très durs, d'une superficie plus ou moins considérable; les petites ont trois à quatre lignes de largeur, les moyennes en ont six à huit, mais on en trouve de quinze lignes: ces Pierres sont composées de plusieurs couches faciles à distinguer lorsqu'on vient à les user jusqu'à la moitié de leur épaisseur, car on voit alors six à sept traces en volute dont l'œil est au centre de cette coupe: les premieres révolutions sont grainelées; si on coupe ces Pierres dans le juste milieu ou leur grand diametre, on voit des traces ovales & concentriques, distinguées les unes des autres par un mortier argillo-sableux, très dur & sans aucun ordre. *Voyez* PIERRES NUMISMALES.

PIERRE DE LINX. *Voyez* BELEMNITE.

PIERRE LUMINEUSES. *Voyez au mot* PHOSPHORE.

PIERRES DE LYDIE, est l'espece de Basaltes, qui sert de *Pierre de touche*. Voyez *ce mot*.

PIERRE DE MALAC, est le *Bézoard du Porc-épic*. *Voyez ce mot*.

PIERRE DE MALLACCA; espece de Bezoard factice; *voyez au mot* BEZOARD.

PIERRE DE LA MATRICE, ou de VENUS. *Voyez au mot* HYSTEROLITHES.

PIERRE DE MEMPHIS; est une *Onix*. Voyez *ce mot*.

PIERRE MEULIERE. *Voyez son article au mot* GRAIS *& à celui de* QUARTZ CARIÉ.

PIERRE NAXIENNE ou QUEUX. *Voyez* PIERRE A RASOIR. La vraie Pierre Naxienne sert à éguiser les faulx.

PIERRE NÉPHRÉTIQUE. *Voyez* JADE.

PIERRE NOIRE. *Voyez* CRAYON NOIR.

PIERRE NUMMULAIRE, *Lapis nummularis*. *Voy.* PIERRE NUMISMALE.

PIERRE NUMISMALE, *Lapis numismaticus*: on en distingue de plusieurs sortes, savoir la *Pierre lenticulaire* ou *nummulaire*, la *Pierre frumentaire*, le *Porpites*. Quand on veut voir l'intérieur de ces corps organisés, il suffit de les chauffer sur un charbon, & de les jetter toutes chaudes dans de l'eau froide, aussitôt

elles s'élevent par couches minces, ou se séparent en deux, sur-tout la Pierre lenticulaire, que des personnes croient avoir servi d'opercule à quelque coquillage : nous présumons que c'est un coquillage particulier & chambré ; au reste, ceci n'est qu'une conjecture.

PIERRE OBSIDIENNE. *Lapis obsidianus.* On trouve dans Pline la description d'une Pierre nommée *obsidienne*, du nom d'*Obsidius*, qui l'apporta le premier de l'Ethyopie. M. le Comte de Caylus, si avantageusement connu des Savans, a étudié particulierement ce passage de Pline, & ses observations lui ont donné matiere à un excellent Mémoire qu'il a lu à l'Académie des inscriptions le 10 Juin 1760, auquel M. Bernard de Jussieu, par ses profondes connoissances & ses grandes recherches, a fourni toutes les remarques qui sont du ressort du naturaliste, & MM. Majault & Rioux, les Expériences chymiques. Il résulte de ce Mémoire, que l'Auteur a bien voulu nous confier, en nous permettant d'en faire l'usage présent avant son impression, il résulte dis-je, que le *Lapis obsidianus* n'est ni le *Lapis obsidius* du Commentateur Saumaise, ni une espece de Jayet, comme l'a cru Agricola, & après lui Cœsius & Wallerius ; ni un marbre noir comme le pensent Aldrovande & ses sectateurs, mais une sorte de laitier, fourni par des volcans, semblable en tout point à la Pierre de Gallinace des Peruviens.

PIERRES ODORANTES. On donne ce nom à différens corps fossiles, tels que la *Pierre porc de Quebec*, la *Pierre de violette* de Ledelius ; les *petites Cornes d'Ammon* du Mont Raudius, &c. *Voyez l'Observation*, *p.* 190, *du I. Volume de notre Minéralogie.*

PIERRE DES OISEAUX, *Lapis avium.* Sous ce nom on comprend la *Pierre alectorienne*, qui est celle de *Coq*, la *Pierre d'Hyrondelle*, celle de *Pengouin*, & la *Pierre de Vautour.*

PIERRE OLLAIRE, *Lapis ollaris* : sous ce nom générique on comprend, les *Pierres smectites* ou *stéatites* ; c'est-à-dire celles dont la surface est glissante, & comme savoneuse au toucher, qui sont médiocrement pesantes, tantôt plus tantôt moins transparentes, de couleurs différentes ou mélangées, peu dures, propres à être sciées,

tournées & travaillées avec des outils de fer, ou qui admettent le poli, qui ne se dissolvent point par les acides, en un mot, qui comme toutes les Pierres argilleuses, se durcissent dans le feu & y deviennent rarement friables. Telles sont la *Pierre de lard*, la *Pierre de corne*, la *Pierre colubrine*, la *Serpentine*, la *Pierre de touche* & toutes les especes de *Basaltes* & de *Talcites*. Voyez *ces mots*.

Bien des personnes regardent le *Crayon noir molybdêne* & le *Crayon rouge* ou *Sanguine*, comme des especes d'*Ollaires stéatites*. Voyez *ces mots*.

M. Guettard fait mention, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *ann.* 1752, de quatre sortes de Pierres ollaires, lesquelles se levent par feuillets, comme les schistes. Il observe qu'elles ne sont presque qu'un amas de parties talqueuses, réunies par une matiere non calcinable, mais qui lui a paru être de la nature du schiste. La finesse du grain de cette Pierre, & le peu de dureté qu'elle a, dit-il, au sortir de la carriere, permettent d'en faire differents ouvrages & differents vases, marmites, chaudrons, &c. ces vaisseaux se travaillent sur une espece de tour mû par un courant d'eau. On en fait un commerce assez considérable puisque M. Scheuchzer assure qu'il va à plus de 60000 couronnes d'or : c'est dans la Suisse que l'on trouve abondamment la Pierre ollaire ; on en a découvert aussi dans le Canada, qui selon M. Guettard, ne sont pas si propres à être travaillées.

Les Pierres ollaires varient pour la couleur & pour le tissu : il y en a de noires, qui peuvent servir de crayon & qui sont aussi onctueuses que les stéatites ; d'autres sont grainelées & friables. *Voyez notre Minéralogie* ; enfin il y en a de jaunâtres & d'un tissu comme strié. Presque toutes ces sortes de Pierres se divisent à l'aide du fer en morceaux, de figure indéterminée : communément, on met cuire au fourneau des potiers, dans des boîtes ou gazettes de fer battu, ou de tôle enduites de glaises, les vases qui sont faits de Pierres ollaires. Pour avoir une idée plus ample de cette espece de Pierre, *voyez l'article* STÉATITE, *où se trouve celui de* SMECTITE.

PIERRE OVAIRE. *Voy.* MÉCONITES & OOLITHES.

PIERRE D'OUTRE MER. *Voyez* LAPIS LAZULI.

PIERRE DU PERIGORD. *Voyez son article à la suite du mot* FER.

PIERRE PHRYGIENNE, est une espece de mine d'alun pierreuse, dont les Teinturiers de Phrygie se servoient autrefois pour donner de l'intensité à leurs couleurs rouges.

PIERRE A PICOT ou DE LA PETITE VEROLE. *Voyez* VARIOLITE.

PIERRE DES PIERRES. *Voyez* ONIX.

PIERRE PLANTE. On donne ce nom aux *Litophytes*. Voyez *ce mot*.

PIERRE A PLATRE : *voyez* GYPSE.

PIERRE DE POISSON, *Calculus piscium.* On donne ce nom à certains petits os particuliers, qui se trouvent dans la tête de quelques uns de ces animaux. Le Merlan, la Tortue, l'Ecrevisse, la Tenche, le Muge, la Perche, la Dorade, le Manati, la Séche, &c. en fournissent des exemples : *voyez* aussi le *Mémoire publié par Bromel en* 1725, dans les *Actes d'Upsal*, & l'*Histoire des poissons de J. Theod. Klein.*

PIERRE-PONCE, *Pumex*, est une pierre blanchâtre ou grise, poreuse & légere, qui nage sur l'eau : elle est rude au toucher, d'un tissu fibreux, & luisant intérieurement, comme de l'asbeste, ne faisant point d'effervescence avec les acides, ne donnant point d'étincelles avec le briquet, excepté celle qui est assez pesante ; elle entre en fusion dans le feu. On trouve celle qui est blanche en morceaux de différentes grosseurs, flottant en pleine mer ; & celle qui est grise, en pains quarrés, applatis & durs, vers les rivages, qui demeurent suspendus dans l'eau sans s'y précipiter, & sans nager à sa surface.

Les Pierres-ponces ont communément une odeur marécageuse, & une légere saveur salée. Les Ponces blanches, les plus légeres & les glus grosses, servent aux Parcheminiers & aux Marbriers ; les petites servent aux Potiers d'étain, aux Menuisiers & aux Doreurs. Les Ponces grises & plates servent aux Corroyeurs & aux Chapeliers. A Naples, on choisit toutes celles qui sont de rebut, pour en faire du ciment avec de la chaux ; ce

mortier est employé dans la construction des terrasses : il a la même propriété que le ciment fait avec le *Pozzolane*. Voyez *ce mot*. Il prend corps avec un tel dégré de dureté, qu'à peine les ferremens y ont prise quelque tems après qu'il a été mis en œuvre. Il n'est pas rare de rencontrer des Pierres-ponces grises, marbrées de jaune & de rouge.

Les Pierres-ponces du commerce se trouvent de tems-en-tems flottantes, ou jettées sur les bords de la Mer Méditerranée, en Sicile, vers le Mont-Vésuve, & près les Monts Etna & Hécla, sur les parages des Isles Santorin dans l'Archipel. La plupart de celles qui se ramassent dans les terres voisines de tous les autres Volcans en éruption, servent au ciment : ainsi il paroît que les Ponces sont des *productions de Volcans*. Voyez *ce mot*.

M. Garcin dit, qu'en 1726 on a vu, entre le Cap de Bonne Espérance, & les Isles de Saint-Paul & d'Amsterdam, la mer toute couverte de Ponces flottantes au gré du vent & fort loin des terres, sur un espace de plus de cinq cens lieues, au travers desquelles on vogua pendant dix jours de suite. Tous les rivages de la Zône-Torride sont couverts de Ponces, sur-tout les Isles de la Sonde & les Moluques, où il y a aussi beaucoup de Volcans.

PIERRE-PORC ou PIERRE PUANTE, *Lapis suillus*, est communément une terre calcaire & spatheuse, grisâtre ou noirâtre ou brune : elle exhale une mauvaise odeur de charbon de terre, ou d'urine de chat, quand on la frotte ou qu'on l'écrase ; mais elle perd cette odeur à la calcination, & y devient blanche, en décrépitant comme le sel marin. Nous avons rencontré cette Pierre près de la Charbonniere d'Ingrande, & de la mine d'Alun du Palatinat. Des personnes croient que la Pierre-Porc n'est qu'une espece particuliere de spath crystallisé en hexagône : on apporte aussi cette Pierre de Suede, du Portugal & du Cap de Santé, à quelques lieues de Québec ; on y en trouve de rayonnées, de prismatiques & de sphériques.

PIERRE DE PORC-ÉPIC est la Pierre qui se trouve dans la vésicule du fiel du Porc-Épic des Indes, & sur-tout

dans la Province de Pama-Mallacca. Cette Pierre ressemble beaucoup à celle du sanglier ; mais elle est plus petite. Les Indiens l'appellent *Mastica de Soho* ; les Portugais, *Pedro de Vassor* ou *Piedra de Puerco* ; & les Hollandois, *Pitro de Porco*. Les Indiens s'en servent intérieurement pour se guérir d'une maladie qu'ils appellent *Mordoxi*, laquelle vient d'une bile irritée, & qui cause, à ceux qui en sont attaqués, des accidens aussi fâcheux que ceux de la peste : *voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE PORC DES INDES, elle ressemble assez à la précédente, mais elle est plus grosse : on la trouve dans la vésicule du fiel du Sanglier de Mallacca.

PIERRE POURRIE, est une argille, qui a perdu presqu'entiérement son gluten, c'est-à-dire, la partie liante qui unissoit ses parties ; de sorte qu'humectée, on n'en peut former aucune pâte qui ait de la liaison, elle retombe en poussiere à mesure qu'elle séche. On trouve souvent cette argille dans la carriere, disposée par lits horisontaux & feuilletée : elle est ordinairement très friable, très fine ; il y en a de graveleuse, que les Ouvriers rejettent.

La Pierre pourrie nous vient d'Angleterre, elle conserve la trace du métal sur lequel on la frotte. On s'en sert pour adoucir les petites inégalités des ouvrages fins.

PIERRES PRÉCIEUSES, *Gemmæ*. Ces Pierres sont des Cristaux naturellement formés dans la terre, & qui se distinguent du Cristal de Roche, par leur extrême dureté, la couleur vive, la transparence, la figure extérieure, & la pesanteur spécifique, tous caracteres peu sujets à l'erreur. Les Pierreries ne se polissent que difficilement, mais elles prennent un éclat vif & merveilleux, qui jette de tous côtés des rayons de lumiere, sans que la pierre chatoie : exposées au feu, il n'y en a qu'un très petit nombre qui entrent en fusion. L'eau-forte ne les altere point : elles font feu avec le briquet. On est dans l'usage de distinguer les Pierreries en Orientales & en Occidentales ou Européennes, moins par la raison du pays d'où elles nous parviennent, que par leur dureté,

le brillant, la pureté ou transparence, & la pesanteur.

Les Pierres précieuses ont cependant d'autres propriétés qui les distinguent encore, puisque les Pierreries Orientales peuvent souffrir une forte action de feu, sans que leur couleur en soit alterée; tandis que les Occidentales perdent en très peu de tems la leur, & deviennent semblables à du Cristal, si elles sont transparentes; ou d'un blanc matte, si elles sont opaques.

M. d'Aubenton fait trois genres principaux des Pierreries: la premiere contient les Diamans; la seconde, les Pierres Orientales; & la troisieme, les Pierres Occidentales, au nombre desquelles il met le Cristal de Roche: *voyez ce mot.*

En général, l'on a peu de détails intéressans, ou pour mieux dire, on n'en a point de circonstanciés, sur les Pierres précieuses transparentes. Presque tous les Voyageurs, qui jusqu'ici ont été plus Commerçans que Naturalistes, par conséquent plutôt Nomenclateurs que Méthodistes, ne nous ont encore rien donné de satisfaisant sur les Pierreries, ni sur les matieres dans lesquelles elles se forment: c'est pourquoi la plupart des Descriptions qu'on lit dans le Catalogue des Lapidaires, sont si embrouillées: elles ne tendent qu'à expliquer les différences qui peuvent faire changer le prix des Pierres, sans donner la définition qui doit convenir à telle & telle espece de Pierre; delà le défaut de connoissance que nous avons, dit M. d'Aubenton, des Pierres des Grecs & des Romains. Cet Académicien prétend que le caractere, le plus essentiel & le plus propre à fixer la nomenclature & la division des Pierres, c'est leur couleur; la simple lecture des expériences qu'il a faites, au moyen du spectre solaire, met à portée (en suivant son procédé) de juger surement de la nature & de la qualité d'une Pierre qu'on n'auroit jamais vue: *voyez* son *Mémoire, inséré dans le Recueil de ceux de l'Académie Royale des Sciences.* Nous ne disconviendrons pas cependant, que l'habitude & l'attention donnent souvent aux Jouailliers cette justesse de coup d'œil, nécessaire pour distinguer, dès la premiere vue, des pierres qui semblent avoir bien des caracteres communs.

Toutes les Pierreries ont des cryſtalliſations & des couleurs aſſez différentes les unes des autres : *voyez les mots* AIGUEMARINE, AMETHYSTE, BERIL, CHRYSOLITE, DIAMANT, EMERAUDE, GRENAT, HYACINTHE, ŒIL DE CHAT & ŒIL DU MONDE, OPALE, PERIDOT, RUBIS, SAPHIR, TOPASE, TOURMALINE, &c. *& ce que nous avons dit au mot* CRISTAL, *& même à l'article* CAILLOU.

Il y a différentes tailles pour les Pierreries ; ſavoir, la taille à l'Indienne ou la Poire, le Brillant, le demi-Brillant ou Brillonnet, la Roſe, la Pierre épaiſſe, la Pierre foible : à l'égard de leur valeur, tout dépend aſſez de la mode & du caprice. On les vend au karat ; le karat peſe quatre grains, & le grain eſt moins fort que celui du poids de marc.

PIERRE PUANTE. *Voyez* PIERRE-PORC.

PIERRE A RASOIR, ou COS, ou QUEUX, ou PIERRE NAXIENNE, *Lapis Coticularis.* Cette Pierre, au ſortir de la carriere, eſt d'une conſiſtance tendre ; mais elle s'endurcit par l'uſage que l'on en fait. Elle eſt compoſée de particules fines & compactes ; elle ſe diviſe par couches, dont la couleur eſt aſſez différente & facile à diſtinguer, ainſi qu'on le remarque dans toutes les Pierres à aiguiſer à l'huile ou à raſoir, qui ſont ordinairement compoſées de deux couches, l'une brunâtre, & l'autre griſe ou jaunâtre : toutes deux ſont comme collées enſemble ; ni l'une, ni l'autre ne ſe diſſout aux acides : la couche noire ou griſe réſiſte plus long-tems à un feu violent ; & avant qu'elle jette de l'écume, la jaune eſt déjà réduite en un verre très fluide. On s'en ſert pour faire des Pierres à aiguiſer les outils ; on en fait auſſi, en quelques pays, des meules & des tombes : c'eſt pourquoi on les appelle *Lapides olearia, aquaria, molaria, ſalivaria.* Les véritables Pierres à raſoir, ſont des Pierres argilleuſes : le nom de *Cos* & de *Queux* eſt donné, par quelques Auteurs, à des Pierres ſableuſes.

PIERRE REFRACTAIRE : *voyez au mot* PIERRE APYRE.

PIERRES DES REINS, DE LA VESSIE & DU FIEL : *voyez* CALCUL.

PIERRE DES REMOULEURS : *voyez le mot* GRAIS DES REMOULEURS, *à l'article* GRAIS.

PIERRERIES : *voyez* PIERRES PRÉCIEUSES.

PIERRE DE LA RIVIERE DES AMAZONES : *voyez* JADE.

PIERRE RÉTICULAIRE : *voyez* RETEPORE.

PIERRES DE ROCHE : *voyez* ROCHE.

PIERRE DES ROMPUS : *voyez* OSTEOCOLLE.

PIERRE DE SABLE : *voyez* GRAIS.

PIERRE DE SAMOS, espece de terre bolaire ou de tripoli très fin, dont les Orfévres se servoient autrefois pour polir leurs ouvrages.

PIERRE DE SANG, est une espece de Jaspe sanguin, que les Indiens taillent en cœur, & qu'ils portent en amulette pour arrêter le sang. *Voyez* JASPE.

PIERRE DE SARCOPHAGE : *voyez* PIERRE ASSIENNE.

PIERRE DE SARDE : *voyez* CORNALINE.

PIERRE DE SASSENAGE ou CHELYDOINE ; est la même que la Pierre d'Hirondelle : *voyez ce mot.*

PIERRE SAVONEUSE : elle a une consistance de cire, & est marbrée de rouge & de blanc : étant mâchée, elle a le goût du savon, ainsi que les propriétés : elle rend l'eau laiteuse, & blanchit ou dégraisse très bien toutes sortes d'étoffes. On s'en sert en quelques pays, & particuliérement en Angleterre : elle est encore plus onctueuse que la stéatite proprement dite, & que la craie de Briancon : *voyez ces mots.*

PIERRE SERPENTINE : *voyez* SERPENTINE.

PIERRE DE SERPENTS. Bien des personnes donnent ce nom à la Corne d'Ammon fossile. Les Voyageurs appellent *Pierre de Serpent du Cap*, une composition artificielle : les Bramines Indiens s'en réservent le secret. Elle a la forme d'une feve ; elle est quelquefois large comme un de nos liards : sa matiere est blanchâtre au centre, & d'un bleu céleste dans les autres parties. Aussi-tôt qu'elle est appliquée sur la morsure du Serpent chevelu, espece de Cobra, & même des autres Serpens, elle s'attache à la plaie sans bandage & sans soutien ; elle attire autant de poison qu'elle en peut conte-

air, & sur le champ elle tombe d'elle-même : on la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en s'y purgeant ; on l'applique de nouveau, jusqu'à ce qu'elle cesse de s'attacher, & delà on conclut qu'il ne reste plus de poison. Voilà ce qu'on raconte de la vertu de cette Pierre. Nous n'en avons pas vu les effets, faute d'occasion ; mais nous avons reconnu que la Pierre de Cobrà n'est qu'un morceau d'os, taillé & calciné : on l'appelle *Piédra de Cobra*. On trouve dans la tête, & dans l'estomac du Serpent appellé *Senembi*, des Pierres réputées alexitaires. On donne encore le nom de *Pierre des Serpens*, à une Pierre Onix. *Voyez* ONIX.

PIERRE SMECTITE ou STEATITE : en général c'est la même que la Pierre Ollaire. *Voyez ce mot, & celui de* STEATITE.

PIERRE DU SOLEIL, c'est la *Girasol* : voyez *ce mot.*

PIERRE SORCIERE. On donne ce nom à la pierre Lenticulaire calcaire ; parceque quand on la met dans une liqueur acide, elle tourne & retourne sans cesse, jusqu'à ce que la liqueur ait entré dans toutes ses concamérations, & qu'elle se soit trop affoiblie en se saoulant de la substance terreuse de la pierre : cet effet, tout naturel qu'il est, paroît aussi singulier que l'aimant aux yeux des personnes qui ne connoissent point assez les effets chymiques.

PIERRE SPÉCULAIRE ou SÉLENITE : *voyez à l'article* GYPSE.

PIERRE STÉATITE : *voyez* STÉATITE.

PIERRE DE STOLPEN, est une espece de Basaltes : *voyez ce mot.*

PIERRE DE TIBURON ou DE MANATI : *voyez au mot* BALEINE, *l'article* BALEINE DU GROENLAND, *& le mot* TIBURON.

PIERRE DE TONNERRE ou DE FOUDRE : *voyez* BELEMNITE & CERAUNIAS.

PIERRE DE TORTUE, elle est oblongue, un peu écrasée, obtuse, & un peu étranglée dans son milieu ; mais intérieurement elle est semblable aux Calculs & Bézoards : *voyez ce mot.*

PIERRE DE TOUCHE, *Lapis metallorum.* Celle dont les Orfévres se servent aujourd'hui n'est point un marbre noir, ni ne doit l'être, comme l'ont dit quelques-uns : c'est un Schiste d'un grain fin & continu, noir ou verdâtre, dur & susceptible du poli, recevant facilement la trace du métal qu'on y frotte. Cette pierre, que l'on nous apporte de Bohême, de Saxe & de Silesie, ne fait point feu avec le briquet, ne se dissout point aux acides, ne se calcine pas dans le feu ; mais elle s'y convertit, comme les autres Schistes, en un verre poreux & brunâtre. L'on a de forts soupçons que la Pierre de touche des Anciens, étoit une Steatite dure & blanchâtre : *voyez* SCHISTE.

Toutes les especes de Basaltes peuvent servir d'éprouvette à métal, mais particuliérement pour l'argent & pour l'or.

La Pierre de touche des Potiers d'étain, est une lingotiere faite avec de la craie blanche de Bourgogne, dans laquelle on verse de l'étain fondu : plus ce lingot est léger, & meilleur il est. *Voyez* ÉTAIN.

PIERRE DE TUF : *voyez au mot* STALACTITES.

PIERRES DE VACHES, *Lapides Vaccini.* On donne ce nom à des pierres sillonnées ou creusées de part en part par des chûtes d'eau, ce qui ne se peut faire que par une suite de plusieurs années. Aussi dit-on, des eaux qui tombent par gouttes & par cascades : *Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpè cadendo.*

PIERRE A VERRE, *Quocobos.* Lémery donne ce nom à une pierre marbrée, un peu transparente, assez dure pour donner des étincelles avec le briquet, blanchâtre ou verdâtre, veinée comme le Talc de Venise. Cette pierre devient opaque, plus légere & plus blanche au feu, & enfin se change en verre : elle se trouve en Toscane, & en plusieurs autres lieux de l'Italie. Il ajoute qu'on l'emploie dans quelques Verreries.

PIERRES VITRIFIABLES : *voyez au mot* PIERRES.

PIERRE VITRIOLIQUE, *Lapis vitriolicus.* Sous ce nom génerique, on comprend le Sory, le Misy, le Calchitis natif, la Mélanterie & le Rusma : *voyez ces mots, & le mot* VITRIOL.

PIERRES DE VOLCANS : *voyez les mots de* LAVES, *de* PIERRE OBSIDIENNE, *de* PONCES, *de* POZZOLANE, *de* VERRE DE VOLCAN, &c.

PIERRE DE VULCAIN, est une Pyrite Arsenicale: *voyez ce mot.*

PIETTE, oiseau de riviere, que Belon dit être fort connu dans le Soissonois, & dans le Bauvoisis : il est moitié noir & moitié blanc, mais ces couleurs sont mêlées diversement : il est plus grand que la Sarcelle, & plus petit que le Morillon. Cet oiseau a ordinairement le dessous de la gorge & du ventre blanc, & le dessus du corps noir : ses ailes sont semblables à celles de la Pie ; ses pattes & sa queue sont comme celles du Morillon. La Piette differe des autres oiseaux de riviere & aquatiques, en ce qu'elle n'a pas le bec large, mais rond & dentelé par les bords. Cet oiseau a une petite huppe sur le derriere de la nuque, & cette huppe est placée à l'origine du col.

PIEUMART ou PICMARS : *voyez au mot* PIC.

PIGEON, *Columba*, est un genre d'oiseaux très connu. Quantité de personnes se font de la multiplication du Pigeon, une affaire sérieuse sans y rien épargner ; & par la combinaison des mêlanges, ils savent en tirer une infinité de variétés, toutes plus curieuses les unes que les autres. Les marques caractéristiques de cet oiseau, sont d'avoir quatre doigts, dont un par derriere ; les jambes courtes, les ailes très longues, un vol très fort, le bec droit, étroit & un peu long, mais ce bec varie suivant les especes, les unes l'ont plus délié, d'autres plus gros, d'autres plus courts, d'autres plus longs ; un roucoulement ou cri gémissant : ils ne pondent que deux œufs à la fois & font plusieurs couvées dans une année ; ceux de voliere en font douze à treize. Leurs amours commencent par les caresses du bec ; ils dégorgent dans le bec de leurs petits pour les nourrir. Le propre de ces animaux est de ne point renverser le col quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. La plupart ont les pieds rouges, & le mâle & la femelle couvent tour à tour : la durée de leur vie est de quinze à vingt ans. On les di-

vise en Pigeons privés ou domestiques, en Pigeons sauvages, & en Pigeons étrangers.

1°. Le PIGEON ORDINAIRE OU MONDAIN, *Columba vulgaris*, est un oiseau domestique fort commun & fort utile : il pese environ treize onces, il a, depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue, treize pouces de long, une envergeure de vingt-six pouces de large ; le bec grêle, pointu, longuet, comme farineux au dessus des narines, & du reste brun, l'iris d'un jaune roussâtre : les jambes en devant revêtues de plumes presque jusqu'aux doigts, les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs, la tête d'une couleur cendrée & bleuâtre, le col orné de belles couleurs changeantes, selon qu'il est différemment exposé à la lumiere, le jabot roussâtre, le reste de la poitrine & le ventre cendrés, le bas du dos blanc, & cendré près des épaules, du reste noir, néanmoins nuancé de cendré : le pennage des ailes a les mêmes couleurs, celui de la queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, est noir par les trémités, du reste cendré : le jabot du Pigeon est grand, la voix du mâle est aussi grave que celle de la femelle est grêle : on lit dans l'*Hist. de l'Acad. des Sciences*. *T. I, p.* 140. que l'œsophage du Pigeon est capable d'une distension plus grande que celui des autres oiseaux, comme on peut le remarquer en soufflant dans leur apre-artere.

La fiente du Pigeon est très bonne pour les plantes & pour les semences : on peut la répandre sur la terre toutes les fois qu'on seme quelque grain, conjointement avec la semence, & même après, en toute saison ; & chaque honée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de mouton.

Ces oiseaux sont fort portés à l'amour, le mâle ne quitte point sa femelle, il fait la roue autour d'elle, & il épanouit sa queue, quand il est en amour. Dès que la femelle apperçoit ce desir dans son mâle, elle y répond par les petites agaceries d'un roucoulement étouffé, & par les caresses du bec dans le bec : alors les grandes privautés ont lieu.

Des deux œufs blancs que le Pigeon pond & couve,

l'un produit un mâle & l'autre une femelle ; quelquefois aussi il en naît deux mâles ou deux femelles. Pour pondre chaque œuf, il faut un nouvel accouplement : la femelle choisit communément l'après midi pour pondre. Ses deux œufs étant pondus, elle se met à les couver de façon, que pendant quinze jours complets, elle reste dessus depuis trois ou quatre heures après midi, jusqu'au lendemain matin sur les neuf à dix heures que le mâle prend sa place, jusqu'à quatre heures du soir, tandis que la femelle va chercher à manger & se reposer ; puis elle revient à l'heure marquée pour relever son mâle, qui lui cede la place pour jusqu'au lendemain, & ainsi de suite jusqu'à ce que les petits soient éclos. Si durant la couvaison la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher & la pousse à son nid ; celle-ci en fait autant à l'égard de son mâle quand il est paresseux. Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois à quatre jours aux deux Pigeonneaux nouvellement éclos, ils ont seulement soin de les tenir bien chaudement : alors c'est la femelle qui se charge seule de ce soin, si ce n'est pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture ; après quoi ils les nourrissent pendant huit jours d'alimens à demi digérés comme de la bouillie, qu'ils leur soufflent ou dégorgent deux à trois fois par jour dans le bec ; en sorte que le mâle souffle communément la petite femelle, & la mere le petit mâle ; peu à peu ils leur donnent une nourriture plus solide, à proportion de leurs forces, & dès qu'ils sont en état de voler, le pere les chasse du nid, & les oblige de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Les Pigeons de voliere ont toujours à la fois des œufs & des petits ; & par ce moyen, ils ne perdent point de tems.

On remarque que quand la femelle s'est laissé cocher par un mâle étranger, le sien se dépite & ne la veut plus voir, ou s'il s'en approche, c'est pour la battre ; on a vu des femelles s'entre-saillir au défaut de mâle : on a vu aussi deux mâles mécontens respectivement de leurs femelles, faire entre eux un échange, & vivre ensuite en bonne intelligence dans leur nouveau ménage. Cet exemple des troqueurs feroit-il en pareilles

circonstances chez toutes les especes d'animaux le vœu & la loi de la nature ?

Les Pigeons aiment à se baigner & à se rouler dans la poussiere, pour se délivrer des poux & des puces qui les incommodent : ils se nourrissent de froment, de sarrasin, d'orge, de vesce, de pois, de chenevi, de panis, d'ivraie & d'autres grains : ceux de colombier cherchent pendant l'été leur vie dans les champs, mais dans l'hiver il faut les nourrir. Sans cela ils seroient peu féconds & pourroient périr : ces oiseaux sont d'un bon revenu dans un colombier.

Le vol de cet oiseau est très rapide & sifflant, surtout quand l'animal se sent poursuivi par l'Epervier, par le Milan ou par quelqu'autre oiseau de proie. Outre le vol, les Pigeons ont la vue & l'ouie excellentes, ce sont les seules armes que la nature leur a données pour se défendre. Ils tremblent à l'aspect d'un oiseau de rapine ; mais quoique d'un naturel doux en apparence, ils se battent souvent de Pigeon à Pigeon jusqu'à la mort, surtout quand il s'agit de concurrence pour une femelle : alors ils se donnent des coups d'ailes sur la tête & s'arrachent les plumes. Le Pigeon vit volontiers avec la volaille.

Cet oiseau est d'un grand usage dans les alimens, surtout quand il est jeune & de voliere ; sa chair est alors tendre, succulente, facile à digérer & nourrit beaucoup : les plus estimés en France sont ceux de Perpignan. Lorsqu'il est vieux l'on doit en user plus sobrement : on prétend qu'un Pigeon nouvellement tué, ouvert par le dos & appliqué tout chaud sur la tête ou à la plante des pieds d'un phrénétique, est capable de guérir cette maladie. Le sang du Pigeon tiede & tiré de dessous l'aile, est propre pour guérir les plaies récentes des yeux ; sa fiente est résolutive & apéritive : on la prend toute calcinée ou en ptisane ou en bol ; on a des exemples, que si cette fiente fraiche tombe sur la vue, l'on en peut devenir aveugle, tant elle contient de parties caustiques ; c'est par cette raison que la peau rougit à l'endroit où l'on met pendant un certain tems de la fiente de Pigeon : on en mêle quelquefois dans les vésicatoires, ou avec

les cataplasmes farineux, pour résoudre les tumeurs oedémateuses.

L'exemple des Pigeons monstrueux, à deux têtes, à quatre pieds, &c. n'est pas rare.

2°. Le PIGEON BISET, *Livia*, est un oiseau de passage, de couleur bise ou plombée; il est plus petit que le Pigeon ordinaire & difficile à apprivoiser, car il ne peut vivre enfermé; il a les pieds rouges, ainsi que le bec qui est raboteux.

3°. Le PIGEON FUYARD, *Vinago* : il a une corpulence un peu plus grande que le Pigeon ordinaire, dont il differe encore pour la couleur du plumage, qui est fort diversifié; le devant de sa poitrine & de ses ailes sont d'une couleur vineuse, il a sur chaque aile deux taches noires, les plumes du col jettent différens éclats suivant qu'on les expose au jour, il fait son nid le long des rochers escarpés. On prétend que c'est une espece de semblables Pigeons que les Mariniers en Egypte nourrissent sur leurs navires, ainsi qu'en Candie & en Chypre; c'est, dit Belon, pour les lâcher quand ils approchent de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée. On étoit autrefois dans l'usage d'attacher des lettres aux pieds ou sous les ailes de ces animaux, qui les portoient à l'endroit où l'on savoit qu'ils s'arrêtoient d'ordinaire; il y a encore de ces Pigeons messagers en Orient & ailleurs. Ces Pigeons font leur nid dans de vieilles tours: ils sont fort timides.

4°. Le PIGEON RAMIER, *Palumbus* : ce Pigeon est encore très connu dans tous les Pays. Belon dit qu'on le nomme *Ramier*, parcequ'il se perche sur les branches d'arbres, il vole en troupe pendant l'hiver, il ne chante que quand il est en amour; & sa femelle lui répond : il est plus grand que le Biset & le Pigeon ordinaire, & presque aussi charnu qu'une poule. On en prend beaucoup en certains pays dans les forêts qui sont plantées de chêne, de frêne & de lierre; pour cela on attend qu'il fasse bien nuit, & par le moyen d'un charivari, & en portant des torches de paille allumée on leur fait peur : il est facile alors de les tuer. Ce Pigeon bâtit son nid assez malproprement, peu haut, mais il le rend dif-

facile à trouver. Le Ramier n'est point un oiseau passager, il fait sa demeure suivant les saisons, tantôt dans la plaine, & tantôt dans les montagnes. Le plumage de son col est chatoyant ou d'un éclat de soie : celui de la poitrine, des épaules & des ailes est vineux, le milieu du dos couleur de frêne sombre, le reste est à-peu-près comme dans le Pigeon ordinaire : sa chair est beaucoup plus dure que celle des Pigeons précédens.

5°. Le Pigeon de rocher, *Columba rupicola*, est une espece de petit Pigeon, de couleur cendrée, qui ne fréquente que les rochers voisins de la mer.

6°. Le Pigeon patu ou de maison ou le Jacobin, est le nom que l'on donne au Pigeon chaperonné, qui a tant de plumes longues aux jambes, que l'entre-deux de ses pieds en est tout garni; il a les ailes & le dessus du dos d'un noir vineux, & tout le reste du plumage est blanchâtre, ainsi que la belle huppe qu'il a sur le derriere de la tête. Il est un peu moins gros que le Pigeon ordinaire : il soutient bien le froid.

7°. Parmi les Pigeons sauvages & étrangers, on connoît 1°. celui du Bresil, que Marcgrave a décrit sous le nom de *Picui-Pinima* : il n'est pas plus gros qu'un Merle : sa chair est excellente & fort grasse. 2°. Le Pigeon des Isles de Nincombar, proche Pegu dans les Indes, qui est plus grand que notre Pigeon doméstique; son plumage est un mêlange agréable de bleu, de verd, de jaune, de pourpre violet & de rouge; il se nourrit de riz. Ce Pigeon sauvage est sujet à la pierre, elle croît par couches jusqu'à boucher l'ouverture du gesier, ce qui le fait périr. 3°. Le Pigeon sauvage de l'Isle de S. Thomas, qui a le plumage d'un Perroquet; ses jambes & ses pieds sont d'une belle couleur de safran. 4°. Le Pigeon de la Jamaïque : on l'éleve dans les colombiers, il y en a aussi de sauvages qui ne fréquentent que les Savannes. On trouve aussi plusieurs sortes de Pigeons à Maderaspatan aux Indes, dont les couleurs sont fort variées. Les Ornithologistes font mention de quelques especes de Pigeons qu'on éleve par curiosité, telles que le Trembleur, qui remue toujours la tête & le col, il a la queue large; le Pigeon Cavalier qui est sorti du

Pigeon bâtard & du Pigeon messager ; il a des excroissances charnues à la racine du bec & autour des yeux, & le jabot un peu enflé. Le Pigeon de Mahomet, il differe peu de celui de Numidie ; ses yeux sont grands & noirs ; le Pigeon Polonois a les yeux bordés de rouge, &c. *Voy.* aussi la *Description de ces oiseaux* par Ray.

De tous les Pigeons, ceux de la Louisiane ont la chair la plus fine & la plus délicate ; dans toute l'Amérique aux endroits où il y a beaucoup de bois, ces oiseaux sont assez bons, & si gras qu'ils crevent souvent en tombant à terre, losqu'on les tire d'un arbre. Beaucoup de sortes de Pigeons d'Amérique ont la tête ou couronnée, ou chauve ; les Negres n'ont point encore pensé à les apprivoiser, quoique les Hollandois y en nourrissent un assez grand nombre. Au Cap de Bonne-Espérance, on estime beaucoup les Pigeons de montagnes & ceux des buissons.

M. Linnæus donne la description du Pigeon de Groënland. Cet oiseau est de la grandeur d'une petite poule, il en a le bec ; ses pieds sont palmés. M. Anderson dit que les Pigeons de l'Islande ressemblent aux Pigeons sauvages, & qu'ils construisent leurs nids dans les crevasses des rochers qui bordent la mer, afin que les petits tombent à l'eau dès leur premiere démarche : leur vol ressemble à celui de la Perdrix. A l'égard des Tourterelles qui sont aussi des especes de Pigeons. *Voyez* au mot TOURTERELLE.

PIGNONS DE BARBARIE. *Voyez* au mot RICIN.

PIGNONS-D'INDE. *Voyez* au mot RICIN.

PIGNONS-DOUX. *Voyez* à l'article PIN.

PIGO, ou PIGUS, ou PICLO. Espece de Carpe fort commune en été dans le lac de Côme & le lac Majeur : on y en trouve beaucoup pendant 40 jours. Rondelet la nomme *Cyprinus aculeatus*. Ce poisson a la queue fourchue, & de grandes écailles, desquelles sortent des aiguillons blancs. Le ventre est blanc tirant sur le rouge pâle, & le dos d'un bleu noirâtre. Les plus grands de ces poissons pesent cinq à six livres. Il y en a qui frayent sur les bords des rivieres ; leur chair est d'un meilleur goût que celle de la Carpe, dit Rondelet.

PILLOLET. *Voyez* SERPOLET.

PILLULAIRE, *Pilularia*. Plante singuliere des environs de Paris, & dont M. Bernard de Jussieu a donné l'Histoire à l'Académie des Sciences en 1739. Il a montré les rapports qu'elle peut avoir avec les fougeres par la façon dont elle végete. Il en a établi le caractere, fondé sur l'examen des parties de la fleur qui étoient inconnues jusqu'alors, & qu'il a très bien observées, ainsi que ses singularités, à l'aide du microscope. Le nom *Pilularia*, dit cet habile Botaniste, exprime très bien la forme de globule, qu'ont les boutons des fleurs de cette plante.

La *Pillulaire* est une plante aquatique très basse, rampante, & couchée sur terre. Ses racines sont des filets longs, simples, flexibles, & ronds, communément blancs, plongés perpendiculairement, & fibrés à leur extrémité. Chaque racine naît toujours & précisément au dessous de chacune des feuilles qui sont placées sur les branches rondes, vertes & noueuses, & sur les rameaux de cette plante : plus le terrein est humide, & mieux les racines sont nourries. Les tiges & les branches de cette plante sont si égales, si entremêlées les unes dans les autres que la principale tige, dit M. de Jussieu, est difficile à distinguer. Aussi cet Académicien s'est-il contenté de décrire une branche longue de six pouces, & de demie ligne d'épaisseur, chargée de rameaux & de racines qui tenoient cette branche plaquée contre terre, ou sur une espece de mousse commune dans les endroits marecageux.

La branche de la Pillulaire est garnie de rameaux alternes, & terminée par une éminence velue, un peu aplatie sur les côtés : dans quelques rameaux & dans le bout des branches où ce bouton grossit davantage, il sort une feuille velue, qui en naissant est entierement roulée en forme de spirale, & qui prend ensuite la figure d'un crochet.

Les feuilles naissent alternativement sur les deux côtés des rameaux : elles sont simples, vertes, tendres & terminées en pointe, assez semblables à celles du jonc, & quelquefois longues de cinq pouces. Les fleurs sont ca-

chées sous des enveloppes comme dans la figue : elles ont une façon particuliere de s'ouvrir. Elles viennent dans les aisselles des rameaux ; & quatre de ces fleurs enveloppées chacune par une membrane fine & délicate, sont toujours renfermées sous une enveloppe commune, dont la forme est celle d'une sphere hérissée de poils verts, & qui étant mûre a la grosseur d'un grain de poivre ; elle s'ouvre alors, & se partage en quatre quartiers égaux, qui tiennent chacun par un angle au pedicule qui les soutient Chaque quartier du globule sphérique est creux, & sa cavité est remplie par une fleur hermaphrodite, composée d'étamines & de pistiles rangés sur un placenta commun.

Le placenta de la fleur est une bande membraneuse & garnie de quatre rangs de pistiles des deux côtés & sur le bord. Au reste, dit M. de Jussieu, le nombre des pistiles qui sont ovoïdes & sans stylet, mais avec une espece de stigmate, varie dans les fleurs de la Pillulaire. Il en a compté 12 dans quelques-unes, 16 & 20 dans d'autres : ces pistiles sont autant d'embrions ou d'œufs. Chaque fleur a 32 étamines, qu'on ne peut distinguer qu'avec la loupe, & mieux encore avec le microscope. On trouve dans le Mémoire dont nous venons de parler, l'extrait des expériences très curieuses sur cette plante baignée dans l'eau, &c.

M. de Jussieu place la Pillulaire dans la classe des fougeres, par sa maniere de végéter, de croître ; par la figure des feuilles de fougeres qui, non développées, présentent aussi une espece de crosse ; par leur commune odeur, & par leur saveur visqueuse mêlée d'astriction, &c.

Cette plante croît en Angleterre & dans les mares ou platieres de la Forêt de Fontainebleau, &c. Elle paroît vivace : ses jeunes branches, qui subsistent d'une année à l'autre, servent à la renouveller, pendant que les anciennes périssent : on la peut élever dans des lieux où l'eau ne s'évapore pas entierement. M. de Jussieu soupçonne que la Pillulaire est atténuante, incisive & apéritive, ainsi que les fougeres.

PILORIS, est une sorte de Rat musqué qui se trouve aux Isles Antilles. Il est de la même forme que nos Rats

d'Europe ; mais il pese quatre fois davantage, tant il est grand. Son ventre est blanc, son dos noir. Il sent si fort le musc, qu'il parfume tous les lieux par où il passe, & particulierement l'endroit où il repaire. Il niche souvent dans les caves des maisons, mais il ne peuple pas tant que les Rats communs. Les habitans de la Martinique qui mangent de ces animaux, sont contraints après les avoir écorchés de les laisser exposés à l'air une nuit entiere, & même d'en jetter le premier bouillon pour en ôter la trop grande odeur de musc : on appelle leurs rognons dessechés *Rognons de musc* : ils sont estimés prolifiques. *Voyez* RAT MUSQUÉ.

PILOSELLE, OREILLE DE RAT OU DE SOURIS, *Pilosella.* Plante fort commune qui croît aux lieux arides, sur les coteaux incultes & dans les terres sablonneuses. Sa racine est longue comme le doigt, menue & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges grêles, sarmenteuses, velues, rampantes à terre, & y prenant racine. Ses feuilles sont oblongues, arrondies par le bout comme une oreille de Souris, velues, vertes en dessus, veineuses, blanches, & lanugineuses en dessous, d'un goût astringent : ses fleurs, qui paroissent en été, sont à demi fleuron, semblables à celles de l'*herbe à l'Éprevier*, mais plus petites & jaunes : elles sont suivies par de petites semences noires, cunéiformes, & garnies d'aigrettes.

La Piloselle est très amere ; elle est astringente, vulneraire & détersive. On la trouve souvent mêlée dans les *Faltrancks* : elle est très propre pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies & les hernies.

PILOTE. Selon Kolbe on donne ce nom à un poisson qui se voit au Cap de bonne Esperance. Il a cinq ou six pouces de longueur : sa couleur est d'un brun obscur, entremêlée de taches bleues. Il a sur le milieu du dos une raie noire, d'où partent çà & là plusieurs autres petites raies qui se rencontrent sous le ventre : son dos est comme cannelé ; au tour des yeux il est de couleur d'or : sa machoire inférieure ressemble presque à une scie, & l'on dit qu'il s'en sert si fortement pour s'attacher au *Goulu de mer*, que ce poisson, tout redoutable qu'il est,

ne sauroit s'en arracher. Aussitôt que le Goulu de mer est pris, le *Pilote* le quitte, & s'enfuit non vers terre, mais toujours vers la pleine mer; il est très difficile à prendre: on le voit nager aussi quelquefois devant la proue des Vaisseaux. On lit dans l'*Histoire générale des Voy. Liv. IX*, qu'on trouve aussi ce poisson à la Côte-d'or. Il nage ordinairement devant le Requin, sans en être attaqué.

PIMART JAUNE: C'est le *Loriot*. Voyez *ce mot*.

PIMBERAH. Est le monstrueux Serpent de l'Isle de Ceylan: il est de la grosseur d'un homme, & d'une longueur proportionnée: le bétail & les bêtes sauvages sont sa proie ordinaire; il use d'adresse pour les prendre: il se tient caché dans les sentiers par où passe le Daim, & le tue du coup d'une espece de cheville dont sa queue est armée. On prétend qu'il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. Seba dit que ce Serpent a l'aspect terrible, à cause de ses deux gros yeux placés à fleur de tête: ses deux machoires sont garnies de dents taillées en scie: sa gueule a une bordure en forme de coquille: son front est revêtu de fortes écailles cendrées, grises, décorées de grandes & belles taches, & sillonnées en travers de raies disposées en croix: les écailles du dessus du dos sont roussâtres, ombrées de grandes & magnifiques taches brunâtres obscures, de figure inégale, mais rangées avec symmétrie depuis la tête jusqu'au bout de la queue, qui est déliée. Cette belle bigarrure est traversée par des taches noires & triangulaires. *Thes. II, T. 91, n. 3.*

PIMENT: *voyez* Botrys.

PIMENT DES ANGLOIS: *voyez* Poivre de la Jamaïque.

PIMENT D'EAU: *voyez* au mot Persicaire.

PIMENT DE GUINÉE ou Corail de jardin: *voyez* Poivre de Guinée.

PIMENT DES MOUCHES A MIEL: *voyez* au mot Mélisse.

PIMENT ROYAL ou Galé: *voyez* Myrthe batard à la suite du mot Myrthe.

PIMENT ROYAL : *voyez* ARBRE DE CIRE.

PIMPLIM : *voyez* POIVRE LONG.

PIMPRENELLE BLANCHE : *voyez* BOUCAGE.

PIMPRENELLE COMMUNE ou BIPINELLE, *Pimpinella vulgaris.* Cette plante croît naturellement sur les montagnes & dans les prés : on la cultive aussi dans les jardins potagers ; sa racine est longue, menue, divisée en plusieurs branches rougeâtres, entre lesquelles on dit qu'il se trouve, comme sur la piloselle, une sorte de Kermès ou Cochenille sylvestre, dont on se sert en teinture : *voyez* KERMÈS & COCHENILLE. Cette racine pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, rougeâtres, anguleuses, rameuses, très garnies de feuilles arondies, dentelées à leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle, rougeâtre & velue ; les sommets des tiges deviennent chargés de petites fleurs purpurines en rose à quatre quartiers, ayant, en leur milieu une touffe d'étamines : ces fleurs sont de deux sortes, les unes stériles, & les autres fertiles ; celles-ci ont un pistile : il succede aux fleurs fertiles des fruits à quatre angles, grisâtres, contenant quelques semences oblongues, de couleur roussâtre, d'une saveur astringente & assez agréable.

La pimprenelle fournit sa graine en été : elle est très vivace, & dure long-tems dans les jardins, s'y multipliant de semence.

Cette plante est fort en usage dans les cuisines, surtout pour les salades : on peut, à son défaut, employer la grande Pimprenelle des prés, qui aime les lieux gras, & qui a beaucoup de rapport avec la petite espèce ; elle a le goût herbeux & un peu moins salé.

Les Botanistes ont donné le nom de Pimprenelle sanguisorbe à notre pimprenelle ordinaire, comme étant singuliérement propre à étancher le sang, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur : cette plante est bonne pour ceux qui sont sujets à la gravelle.

PIN, *Pinus.* Les Pins sont des arbres résineux, d'une utilité infinie. Dans certains pays il y a des forêts entieres de Pins ; le bois de ces arbres bien résineux est d'une excellente durée ; on l'emploie en charpente, pour les bâ-

timens de mer, pour des pompes; & on en prépare un charbon bien recherché pour l'exploitation des mines. Les Canadiens font de grandes Pirogues d'une seule piece, avec les troncs des gros pins qu'ils creusent. Outre ces avantages plusieurs especes de Pins fournissent de la résine seche & liquide, du goudron & du brai gras, &c. On fait aussi avec la résine jaune qu'on retire du Pin, en la fondant sur une meche, une espece de chandelle: ces chandelles répandent une lumiere foible & rousse; elles ont d'ailleurs une odeur très désagréable, & elles sont très sujettes à couler; cependant les pauvres gens en font une grande consommation sur les ports de mer, parce-qu'elles sont à bon marché. Ces arbres sont donc d'une si grande utilité, que nous nous arrêterons à en faire connoître les especes principales d'après M. Duhamel; & nous dirons un mot de la maniere d'en tirer les diverses substances qui servent pour la Marine.

En général les Pins portent des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différentes branches du même pied, ou, selon les especes, au bout des mêmes branches.

Les fleurs mâles qui paroissent toujours aux extrémités des branches, sont attachées à des filets ligneux qui partent d'un filet commun; elles ne sont composées que d'étamines, & leur assemblage forme des bouquets de différentes formes & couleurs, suivant les especes: dans les unes ces bouquets sont d'un beau rouge; dans d'autres, blancs ou jaunâtres. Lorsque les étamines s'épanouissent, il en sort quelquefois une si grande quantité de poussiere, que toute la plante & les corps voisins en sont couverts.

Les fleurs femelles paroissent indifféremment à côté des fleurs mâles, ou à d'autres endroits du même arbre, mais toujours vers l'extrémité des jeunes branches: elles ont la forme de petites têtes presque sphériques, rassemblées plusieurs à côté l'une de l'autre; & elles sont d'une très belle couleur dans plusieurs especes. Ces fleurs sont formées de plusieurs écailles, sous chacune desquelles est un embrion surmonté d'un stylet: ces embrions deviennent chacun un noyau, quelquefois assez dur, quelquefois tendre, plus ou moins gros; suivant les especes. On trouve dans ces noyaux une amande composée de plu-

fieurs lobes ; ce font ces amandes qu'on nomme *pignons doux* ; à mesure que ces amandes se forment, les petites têtes grossissent & forment ce qu'on appelle *Cônes* ou *Pommes* : ces fruits sont plus ou moins gros ; les uns sont longs & terminés en pointe, les autres presque ronds & obtus.

La forme des Cônes, telle que nous venons de la décrire, paroîtroit propre à distinguer le genre des Pins d'avec celui des Sapins : mais comme ces formes de cônes varient dans certaines especes de Pins, ainsi que la longueur des feuilles, qui, cependant, dans le plus grand nombre des Pins sont étroites & filamenteuses, on les distinguera mieux des Sapins & des Melezes, par les caracteres suivans ; & on ne confondra pas ces trois genres qui sont très rapprochés les uns des autres. Dans toutes les especes de Sapins, les feuilles n'ont point de gaîne à leur attache ; & elles sont posées une à une sur une petite saillie ou console qui tient à la branche. Les feuilles de tous les Pins sont garnies à leur base d'une gaîne d'où il sort tantôt deux, tantôt trois, quelquefois quatre, & jamais plus de cinq ou six feuilles : dans quelques especes cette gaîne tombe, & elle ne paroît plus, lorsque les feuilles ont acquis leur longueur. Dans les Larix ou Melezes, on voit toujours plus de six feuilles qui sont supportées par un mamellon assez gros, & garni de quelques écailles. Un caractere qui peut encore aider à distinguer les Pins & les Sapins, des Melezes, c'est que les fleurs des Melezes se montrent au bout des branches, au lieu que celles des Pins & des Sapins sont toujours placées aux extrémités.

Presque tous les Pins sont de grands arbres ; ils étendent leurs branches de part & d'autre en forme de candelabre : ces branches sont placées par étage autour d'une tige qui s'éleve perpendiculairement : chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. Les fruits restent au moins deux ans sur les arbres, avant que d'avoir acquis leur maturité. Toutes ces especes de Pins gardent leurs feuilles pendant l'hiver.

L'espece de Pin cultivé, nommé aussi *Pin-Pignier*, est un arbre très touffu, dont les feuilles sont longues de cinq

à six pouces, épaisses, rassemblées deux à deux dans une gaîne commune; les fleurs mâles forment de gros bouquets rouges; car les Cônes ou Pommes de ces Pins ont quelquefois jusqu'à quatre pouces & demi de longueur, sur quatre pouces de diametre; ils sont presque ronds. Les pignons contenus dans ces fruits sont gros, fort durs; ils renferment des amandes bonnes à manger, soit crues, soit en dragées ou en prâlines. On dit qu'ils soulagent ceux qui sont épuisés par la fréquence de l'acte vénérien: ils augmentent le lait & la liqueur séminale. On en fait des émulsions; enfin, on en retire par expression une huile qui est aussi douce que celle de noisettes; mais ces amandes sont sujettes à se rancir & à jaunir en vieillissant. Dans plusieurs pays, lorsqu'elles sont récentes, on en sert au dessert. Pour les retirer des cônes, il faut quelquefois exposer ces fruits dans un four chaud, alors les écailles s'ouvrent, & les noyaux s'en détachent facilement. Le bois de cette espece de Pin est assez blanc, mais médiocrement résineux. On cultive cet arbre dans plusieurs Provinces pour en recueillir les fruits; il est très propre à être mis dans les bosquets d'hiver, à cause de l'agrément de son feuillage qui est d'un beau verd.

L'espece de Pin que l'on nomme *maritime*, a aussi les feuilles d'un beau verd; il donne des pignons moins gros que ceux du Pin cultivé. Il est commun presque par tout le Royaume; son bois est employé comme celui du précédent, à faire des corps de pompes, des planches, &c. il donne aussi un peu de résine. Le petit Pin maritime differe de l'autre en ce que ses fruits sont moins gros, ses feuilles plus petites & plus courtes: il est employé au même usage. Il y a une espece de petit Pin maritime, que l'on nomme simplement *Pin* dans le Briançonnois, & qui est très résineux.

Le *Pin de Geneve* ou d'*Ecosse* a les feuilles très courtes & menues; elles sortent deux à deux d'une gaîne commune; les fleurs mâles sont blanchâtres, les cônes sont petits, presque pointus: ils viennent rassemblés par bouquets de deux, de trois ou de quatre, placés autour des branches: les amandes en sont petites. Ces arbres s'élevent très haut, leur bois est très résineux. A en juger par

les fruits qui me sont venus de Riga ; dit M. Duhamel ; c'est avec cette espece de Pin qu'on fait les grandes mâtures que nous tirons de ce pays ; & il paroît que cet arbre croît indifféremment dans la Zone glaciale, dans la Zone torride & dans la Zone tempérée.

Le bois de l'espece nommée *Torchepin* ou *Pin-suffis* du Briançonnois, est si résineux qu'il en est transparent. Les Paysans se servent de ce bois pour faire des torches qui brûlent très bien.

Le *Pin à trois feuilles* ou *épineux du Canada* a le bois pliant, fort résineux, d'un grain très fin ; on le croit plus pesant que celui de Riga : il a peu d'aubour, & il croît très haut. Il y a encore plusieurs autres especes de Pins, tels que le Pin-Cipre, le Pin-gris, le Pin-blanc & le Pin-rouge.

Il est d'expérience que la souche d'un Pin qu'on a abattu, ne repousse point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres ; mais dans les forêts de Pins, les semences qui tombent des vieux arbres, les renouvellent naturellement. Ce n'est pas qu'on ne puisse semer des bois de Pins, & on en seme effectivement aux environs de Bordeaux, pour avoir des futaies dont on puisse recueillir de la résine & du goudron, ou plus ordinairement pour se procurer des taillis qui donnent des échalats dont on fait grande consommation dans les vignobles du Bordelois.

Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrein que les Pins. On voit de très beaux Pins dans des sables fort arides, sur des montagnes seches, où la roche se montre de toutes parts. Il faut cependant avouer qu'ils viennent mieux dans les terres légeres, substantieuses, & qui ont beaucoup de fond. Lorsqu'on prend soin de la culture des Pins, on ne doit leur couper les branches que d'année en année, en les dégarnissant par le bas ; car ces arbres profitent d'autant mieux qu'ils ont plus de branches à nourrir, & il ne repousse jamais de nouvelles branches qui puissent remplacer celles qu'on a coupées. Les semences de Pins croissent au mieux semées dans des broussailles, prennent à la fin le dessus, & étouffent les autres arbrisseaux ; mais ces graines

ne paroissent quelquefois qu'au bout de trois ou quatre ans.

Maniere de retirer le suc résineux du Pin, & d'en faire diverses préparations utiles pour la Marine & pour les Arts.

Toutes les especes de Pins, & même tous les Pins de la même espece ne donnent pas une égale quantité de suc résineux. Il est d'expérience que certains Pins donnent pendant un été trois pintes de ce suc, tandis que d'autres n'en fournissent pas un demi-septier. On sait que cette différence ne dépend point de la grosseur, ni de l'âge de ces arbres, ni même de la nature du terrein; mais on a remarqué que les Pins qui ont l'aubour fort épais, & ceux qui sont les plus échauffés par le soleil en fournissent davantage. Les especes d'arbres dont on retire ce suc résineux, sont, le Pin-Cipre, le Pin gris, le Pin-blanc & le Pin rouge.

Pour retirer la résine des Pins en grande quantité, on choisit les arbres qui ont quatre à cinq pieds de circonférence: on fait à leurs pieds un trou en terre de huit à neuf pouces de profondeur, pour recevoir la résine. Dans certains endroits on fait un trou dans l'arbre même, pour y mettre une auge qui reçoit la résine: elle en est plus pure, il est vrai; mais de cette maniere on altere l'arbre. Vers la fin de Mai on commence à enlever la grosse écorce des Pins, jusqu'au liber, de la largeur d'environ six pouces: cette écorce ne donne point de résine, & elle empêcheroit même la résine de couler: on fait ensuite une entaille aux arbres. La premiere fois l'entaille se fait au pied de l'arbre, & on lui donne trois pouces en quarré sur un pouce de profondeur. Le suc résineux commence alors à suinter en gouttes très transparentes qui sortent du corps ligneux & d'entre le bois & l'écorce. Le suc résineux descend des branches vers les racines, & il ne découle jamais du bas de la plaie. Plus il fait chaud, plus le suc coule avec abondance; il cesse entiérement de couler, quand, au mois de Septembre, les fraicheurs se font sentir. On a soin de rafraichir les entailles tous les quatre ou cinq jours, afin de faciliter l'écoulement du

suc. La plaie qui, au commencement n'avoit que trois ou quatre pouces de diametre, se trouve au commencement de Septembre d'un pied & demi de largeur sur deux à trois pouces de profondeur.

L'année suivante, on fait au même Pin une entaille au dessus de celle-ci, & les arbres ainsi entaillés, le sont quelquefois de la hauteur de douze ou quinze pieds. Dans de certains pays on fait les entailles à côté, & on entaille ainsi de suite l'arbre dans toute sa rondeur. Au bout de quelques années, on refait des entailles sur les plaies qui ont été cicatrisées.

Quoiqu'on fasse les entailles assez indifféremment de quelque côté que ce soit, comme c'est la chaleur qui fait couler la résine, il semble qu'il y auroit plus d'avantage de choisir le côté du midi pour faire les entailles. La résine des Pins à cinq feuilles, est plus coulante que celle des Pins à deux & à trois feuilles; il semble d'ailleurs que ces arbres tiennent le milieu entre les Pins & les Méleses. Lorsque ces arbres sont remplis de résine, on les nomme *Torche*, & *Tæda* en latin. La trop grande abondance de résine est une maladie propre & particuliere au Pin sauvage.

Le suc résineux qui découle, est une espece de *Térébenthine*, moins fine à la vérité, moins transparente, moins coulante, que celle qu'on retire du Sapin & du Mélese; elle est aussi plus âcre & d'une odeur plus désagréable: cependant on l'emploie avec succès dans quelques emplâtres, & ses vertus different peu de celles des térébenthines du Sapin & du Mélese. Quand on a suffisamment ramassé de ce suc résineux, on lui donne une cuisson qui le convertit en brai sec ou en résine. On pourroit aussi distiller cette térébenthine avec de l'eau, pour en tirer l'huile essentielle, qu'on connoît en Provence sous le nom d'*Esprit de Raze*; mais elle est bien inférieure à celle qu'on tire de la térébenthine du Sapin.

Lorsque cette substance résineuse est bien fondue, on la passe sur un grillage recouvert de paille, afin de la purifier de toute ordure: nous verrons ci-après l'usage qu'on fait de cette paille. Lorsque cette matiere est figée, elle est brune & cassante; c'est ce qu'on

nomme le *Brai sec*, dont on fait plusieurs sortes de mastics, qu'on emploie pour les carênes des vaisseaux, & qui peut aussi servir à faire du Brai-gras.

Quand on mêle avec de l'eau cette substance résineuse cuite, & qu'on l'agite fortement, de brune qu'elle étoit elle devient d'un beau jaune, & on la nomme alors dans les Ports de mer *Résine*. Cette résine, fondue avec de l'huile, sert à faire une sorte de vernis, dont on enduit les mâts & le haut des vaisseaux.

Les Sauvages du Canada font aussi usage de la résine des Pins, pour calfater leurs canots d'écorce : leur préparation est bien simple, & cependant suffisante pour rendre leurs canots étanchés. Ils ramassent la résine qui découle des arbres dont l'écorce a été entamée par les griffes des Ours ; ils la font fondre dans de l'eau ; prennent la plus pure qui surnâge, la pêtrissent & la mâchent par morceaux ; ils appliquent cette résine grasse sur les coutures de leurs canots, ensuite ils l'étendent avec un tison allumé.

Il n'y a point de Province dans le Royaume, qui fournisse autant de différentes especes de résine de Pin, que la Province de Guienne ; cet arbre y croît dans les landes arides & sabloneuses, qui s'étendent depuis Bayonne jusques dans le pays de Médoc ; & d'autre part, depuis le bord de la mer jusqu'au rivage de la Garonne. L'espece de Pins de ces lieux, est le grand & le petit Pin maritime. Le suc résineux, qui découle depuis le mois de Mai & le mois de Septembre dans des auges, & qui par conséquent est très pur, se nomme *Galipot ;* celui qui en coulant se séche brusquement, & se fige le long des plaies, se nomme *Barras*. On mêle le Barras avec le Galipot, pour faire du Brai-sec ou de la Résine. Nous avons dit plus haut, la maniere dont se préparent ces substances. On vend quelquefois ce mélange de Galipot & de Barras, lorsqu'il n'est pas cuit, sous le nom *Poix grasse ;* mais la véritable Poix grasse, ou Poix de Bourgogne, se tire des *Piceas*, & est composée de résine blanche, fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine.

Outre ces incisions, il sort encore naturellement, de l'écorce des vieux Pins, & qui sont prêts à mourir, des

goutes de résine qui se dessechent, & forment des grains que l'on emploie au lieu d'encens dans les Eglises de campagne; c'est ce qu'on appelle *Encens madré* ou *Encens de Village*. On soupçonne qu'il y a des personnes qui en mêlent avec l'encens du Levant, & qui emploient aussi le galipot avec la cire.

Un Pin bien ménagé & de bon âge, fournit de la résine pendant quinze ou vingt ans, & il en peut donner douze à quatorze livres par an. En Provence on donne au suc résineux, qui découle par incision au pied des Pins, le nom de *Perinne-vierge*; & la plus claire & la plus transparente que l'on fait découler dans un autre trou, séparé du premier par un grillage, se nomme *Bijon*. La Périnne vierge lorsqu'elle est cuite, est le Brai-sec, qu'on nomme *Rase* en Provence. L'huile essentielle, retirée par la distillation, se nomme *Eau de Rase*, & est d'usage pour mêler dans les peintures communes, afin de les rendre plus coulantes; ce qui reste dans le fond du vaisseau est une colophone, ou arcanson, ou brai-sec.

Préparation du Goudron, du Braî gras, du Noir de fumée, & de la Poix navale ou noire.

On retire aussi des Pins le Goudron, qui est une substance noire assez liquide, qu'on peut regarder comme un mélange du suc propre, dissous avec la seve de cet arbre, & qui est noirci par les fuliginosités, lesquelles en circulant dans le fourneau, se mêlent avec la liqueur qui coule du bois.

Cette matiere se retire en réduisant le bois des Pins en charbon, dans des fourneaux construits exprès: la chaleur du feu fait fondre la résine, qui en se mêlant avec la seve du bois, coule au fond du fourneau. Il suit de là, que le Goudron se trouve fort résineux, quand on charge les fourneaux avec des morceaux de Pins très gras; & qu'il est très fluide ou peu résineux, quand on charge les fourneaux avec du Pin maigre: on n'obtient de cette derniere espece de bois, qu'une seve peu chargée de résine, & qui n'est pas estimée.

Les Pins blancs sont ceux qui fournissent le plus de

résine quand on leur fait des entailles, & les Pins rouges fournissent le meilleur goudron : cependant il y a lieu de penser que ce ne sont point deux especes d'arbres différens, & que cette variété de couleur rouge ne dépend que de l'âge, de la nature du terrein, & du plus ou moins de résine que les arbres peuvent contenir.

On retire encore du goudron des copeaux que l'on a fait en entaillant les Pins, de la paille qui a servi à filtrer le brai-sec, des feuilles, des morceaux de bois, des mottes de terre qui sont imbues de résine ; on emploie aussi les racines-souches des Pins abattus ; enfin, toutes les parties de l'arbre qui sont résineuses, sont propres à faire du goudron.

On compose une espece de poix noire solide, avec le brai-sec & la poix noire liquide, qui est le goudron ; & avec cette poix noire artificielle, avec le brai-sec & le suif de bœuf, on en prépare la poix navale, dont on a coutume d'enduire les vaisseaux avant de les lancer à l'eau ; mais cette poix étant restée long-tems sur les vaisseaux qui naviguent, elle s'enleve par écaille, c'est ce que l'on appelle *Zopissa* & *Apochyma*.

En faisant le goudron, on peut se proposer deux objets ; l'un, de retirer la substance résineuse ; l'autre, de faire du goudron. Dans le premier cas, on met dans le fourneau toutes les parties du tronc & des branches ; & dans le second, on ne choisit que le cœur de l'arbre qui est rouge, les nœuds & toutes les veines résineuses, par ce moyen le goudron est beaucoup plus gras. On retire alors en bon goudron, à-peu-près le quart du poids que l'on a mis en bois ; & pendant que le bois se réduit peu-à peu en charbon, le goudron coule par des goutticres dans les réservoirs pratiqués pour le recevoir.

On entonne le goudron liquide dans des barils, pour pouvoir le transporter dans les Ports de mer, où il s'en fait une grande consommation pour enduire les cordages qui sont exposés à l'eau, aussi bien que les bois qu'on en revêt en place de peinture. On donne aussi au goudron le nom de *Tare* : il est déterfif, résolutif & dessicatif. On s'en sert pour la guérison des plaies des chevaux, & contre la gale des moutons. On sait combien les An-

glois ont préconisé l'usage & les grandes propriétés de l'eau de goudron, qu'ils prétendent être salutaire pour la guérison de plusieurs maux invétérés, & en particulier pour les ulceres du poulmon. On attribue à la poix navale, les mêmes vertus qu'au goudron. La poix noire liquide, étant reposée assez long-tems, il nage au dessus une liqueur noire, fluide, huileuse, que l'on appelle *Huile de poix* & *Huile commune de cade.*

Les mêmes ouvriers qui retirent le goudron du Pin, en retirent encore, par une autre opération qui est peu différente de la précédente, une autre matiere qu'on nomme *Brai gras*. Au mélange de copeaux résineux, ils ajoutent dans leurs fourneaux, de la colophone ou du brai-sec, ou de la poix seche. Il importe peu que ces substances viennent du Mélese, du Pin ou de l'Épicia; on emploie par préférence toutes ces matieres, quand elles sont chargées de feuilles, ou d'autres saletés, & on y mêle des lits de bois verd & résineux. La résine fond, elle se mêle avec la seve résineuse du bois, tout se réunit au bas du fourneau, où le brai doit prendre un certain dégré de cuisson; c'est l'habileté de l'ouvrier, de savoir connoître juste le tems où il faut le laisser couler, alors on en retire une plus grande quantité de brai-gras. Mais ce brai est moins gras que celui dont nous avons parlé plus haut, & dans la composition duquel il entre du suif de bœuf.

On met ce brai-gras dans des barils, & on le transporte dans les Ports de mer, où on l'emploie à carenner & enduire presque tout le corps des vaisseaux. On retire alors du fourneau, le charbon qui y est resté, & qui est très estimé pour l'exploitation des mines; on y ramasse aussi du noir de fumée. On prépare aussi de ce noir de fumée à Paris; pour cet effet on met dans une marmite de fer, des morceaux de rebut de toutes les especes de résine: on y met le feu, & ensuite on ramasse la suie qui s'est attachée aux parois de la chambre, qui doit être tapissée de peau de mouton; cette suie est le noir de fumée, ou le noir à noircir dont on fait usage en peinture, en imprimerie, &c. Celui qui est fait avec de grosses huiles & graisses brûlées, est fort inférieur au précédent.

Il est bon de faire remarquer avec M. Duhamel, qu'on

ne peut gueres planter de forêt qui soit plus avantageuse aux Propriétaires, que celles de Pin. 1°. Cet arbre peut s'élever dans les sables où rien ne peut croître, & où l'on ne peut élever que de mauvaises bruyeres. 2°. Le Pin croît fort vîte ; dès la deuxieme année on en peut faire des échalas pour les vignes ; & quand il est à l'âge de quinze ou dix-huit ans, on peut l'abattre pour brûler : en prenant la précaution de l'écorcer & de le laisser sécher deux ans, il n'a presque plus de mauvaise odeur ; son écorce pilée, fournit, à ce que l'on assure, un bon tan. A l'âge de vingt-cinq ou trente ans, il commence à fournir de la résine ; on peut, après en avoir tiré un profit annuel pendant trente ans, abattre cet arbre pour en faire du bois de charpente, qui est d'un très bon service : enfin, toutes les parties grasses de cet arbre peuvent fournir du goudron & du charbon.

Les Pins sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vingts ans, comme les Chênes à cent cinquante ou deux cens. On peut donc conclure que les futaies de Pins sont bien plus avantageuses aux Propriétaires que celles de Chênes, non-seulement parcequ'on peut les abattre deux fois contre celles de Chêne une, mais encore parceque les futaies de Pins produisent un revenu annuel bien considérable. Il est surprenant, dit M. Duhamel, que les Propriétaires de grandes plaines de sable, qui ne produisent que de mauvaises Bruyeres, ne pensent pas à y planter des forêts de Pins, qui n'exigent presque aucune dépense : un pere de famille ne pourroit rien faire de plus avantageux pour ses enfans.

PIN DU LIBAN. *Voyez* CEDRE.

PINCEAU MARIN, *Penicillus marinus.* Les Naturalistes donnent ce nom à une espece de Zoophyte, à cause de la ressemblance grossiere qu'il a par une de ses extrêmités avec le Pinceau des Peintres : c'est un tuyau dur, comme coriace, attaché aux rochers par une matiere molle, de sorte qu'il peut-être çà & là le jouet des vents. Au-dedans de ce tuyau il y a une substance charnue, brune jaunâtre, qui se répand comme une peinture fort délayée : on en trouve aux environs des rochers de S. Honorat de Lérins. Gesner (*de aquat. p.* 818,) regarde le Pinceau de mer comme un testacée, à cause de la du-

reté de son tuyau; mais nous ne le regarderions au plus, d'après celui que nous avons trouvé vers les parages de Cette en Languedoc, que comme un Mollusque cartilagineux : peut-être que Gesner veut exprimer, sous le nom de *Pinceau marin*, le tuyau de mer connu sous le nom d'*Arrosoir*, & alors c'est une coquille, c'est-à-dire un testacée : *voyez au mot* VERS A TUYAU. M. Berttand, *Diction. Oryctologiq.* dit avoir vu un Pinceau fossile.

PINÇON ou PINSON, est un genre de petits oiseaux de passage, dont on distingue beaucoup d'especes; les marques caractéristiques de cet oiseau sont d'avoir le bec conique & pointu quatre doigts simples, dont trois devant & un derriere. Voici la notice des differentes sortes de Pinçons.

1°. Le PINÇON SIMPLE, *Fringilla*. Selon M. Linnæus, il differe du Pinçon de Montagnes par ses taches pourprées : on distingue aussi le mâle de sa femelle par sa poitrine rouge : cet oiseau a le bec aigu, fort, de couleur de plomb; la tête grisâtre; tout le plumage superieur d'un cendré verd, excepté le col & la poitrine, qui est de couleur de rouille : les aîles sont noires bleuâtres, chargées d'une triple tache blanche.

Le Pinçon, dit Albin, est un oiseau qui fait son nid contre un arbre & le construit avec de la mousse verte, de menues broussailles & du crin de cheval : il pond six ou sept œufs, & engendre deux à trois fois chaque année : il est hardi : sa nourriture consiste en grains. Le Pinçon paroît changer de couleur, car le mâle a quelquefois la tête bleuâtre, & le dos rougeâtre, avec un mêlange verdâtre. Cet oiseau chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre tems, son ramage est assez agréable, il quitte les bois l'hiver pour venir dans les campagnes se nourrir de vers, de semences, de raves, de chardons, &c. on le prend à la passée durant tout le mois d'Octobre. Il pince si fortement les doigts avec son bec qu'il en fait sortir du sang.

2°. Le PINÇON DE MONTAGNE OU DES ARDENNES, *Monti-fringilla*. Il y a la grande & la petite espece. La premiere est un peu plus grande qu'une Alouette; le sommet de la tête est d'un brun entremêlé de jaune & de blanc; le dos est d'un jaune obscur; la gorge, la

poitrine & la naissance des aîles sont d'un beau châtain clair ; le ventre & les cuisses sont de couleur blanche ; les aîles sont un mêlange de noir, de jaune, de verd & de blanc : la queue est fourchue, les jambes, les pieds & les griffes sont noirs, la griffe de derriere est la plus longue, de même que dans l'Alouette.

Le petit Pinçon de Montagne a le bec en forme d'entonnoir. La couleur du plumage, depuis la tête jusqu'au milieu du dos, ressemble à celui de l'Etourneau, qui est noirâtre ; les bords des plumes sont cendrés, rougeâtres ; la gorge est orangée, & le ventre blanchâtre ; les dards des plumes sont en partie blanchâtres, tout le reste est noirâtre & jaune : la queue est noire, mêlée de blanc & de rougeâtre.

En général, la couleur du plumage de ces oiseaux est peu constante. On voit encore dans les cabinets des Curieux d'oiseaux, le *Pinçon à huppe de couleur de feu*, il se trouve dans la Northland. Le *Pinçon royal* est le gros Bec de Belon : *voyez* GROS BEC, il vole en troupe ; sa voix n'est pas forte. Le *Pinçon violet* a le ventre & les pieds gris : celui de *Bahama* a la tête, la gorge & le dos noirs avec une raie blanche au-dessus & au dessous de l'œil, & une tache jaune sous le bec ; la poitrine & le ventre sont orangés ; le dessus du col & du croupion d'un rouge obscur, les aîles & la queue grivelées. Le *Pinçon tricolor* a la tête & le col d'un bleu d'azur, la poitrine & le ventre de couleur de feu, le dos & le dessus des aîles verdâtres. Albin donne encore la description du *grand & petit Pinçons-pies de Montagne* ; lesquels se trouvent dans la Province d'Essex & au nord d'Yorck-Shire. Kolbe dit qu'il se trouve autant d'especes de Pinçons au Cap de Bonne-Espérance qu'en Europe, il donne même la description d'un Pinçon que nous n'avons pas dans notre pays ; en hiver ses plumes sont toutes cendrées, elles lui tombent en été, & il prend alors un nouveau plumage : le col & le dos sont d'un beau ponceau, mais la tête, le ventre, les aîles & la queue sont noirs ; son bec est court, large, pointu & jaune : il façonne son nid d'une maniere remarquable : il se sert de petits rejettons d'arbres, ou de buissons qu'il entrelasse fort artistement avec du coton : on y voit deux appartemens l'un sur

l'autre, & il n'y a qu'une seule entrée; le mâle logé dans la chambre d'en haut & la femelle dans la chambre d'en bas. Kolbe dit qu'il n'y a point d'endroit au Cap où il y en ait plus qu'aux environs du banc des Moules.

PINÉ-ABSOU ou PENO ABSOU, arbre nommé ainsi par les Sauvages de l'Amérique : son fruit, qui est comme une pomme ronde, est le plus dangereux de tous les poisons : il contient six ou dix noyaux qui sont semblables à nos amandes, mais un peu plus larges : les Sauvages se servent de leur jus pour guérir les blessures. La Huppe d'Inde se nourrit de ce fruit si redouté. L'écorce du Piné-absou est odorante ; ses feuilles ressemblent à celles du pourpier, mais elles sont plus épaisses.

PINEAU, espece de Palmier de la Guyane : il vient assez droit ; il a quatre pouces de diametre ; il ne porte ses feuilles qu'au sommet ; son bois est roide & serré ; il se fend aisément en quatre quand il est bien mûr & après avoir été tronçonné de la longueur nécessaire aux planches qu'on en veut tirer pour les planchers : on en fait aussi des lattes. Mais ce qui doit lui donner un plus grand mérite aux yeux de l'habitant, c'est qu'étant coupé de la largeur des chemins qu'on veut rendre pratiquables, il remplit parfaitement cet objet. Toutes sortes de Pineaux sont utiles ; ceux qui viennent dans les marécages sont les meilleurs pour les cases, & les autres pour les chemins. *Mais. rustiq. de Cayen.*

PINGOUIN, espece d'Oiseau oriental. *Voyez* PENGUIN.

PINIPINICHI, petit arbre des Indes assez semblable au Pommier : il jette, par les incisions qu'on lui fait, un suc laiteux & visqueux qui purge violemment, par le ventre, la bile & les serosités, à la dose de trois à quatre gouttes dans du vin. Lemery dit que si pendant l'opération on boit du bouillon ou quelque autre liqueur, son action est d'abord arrêtée. Il faut s'abstenir aussi de dormir dans le tems qu'il agit.

PINNE-MARINE, ou NACRE DE PERLES DE PROVENCE, ou AIGRETTE, *Pinna-Marina*, est un très grand coquillage bivalve, du genre des *Moules*. Voy. *ce mot.*

On le trouve près des Côtes de Provence & d'Italie ; il y a de ces coquilles qui ont jusqu'à deux pieds de longueur.

Les *Pinnes marines* different moins des Moules par la grandeur de leur coquille que par la finesse & le nombre de certains fils qui, en les attachant aux rochers, les retiennent dans une situation fixe, sur tout dans le tems des tempêtes, & leur servent à attirer le limon. Ces fils dont nous avons parlé au mot *Byssus*, sont, dit Rondelet, par rapport à ceux des Moules, ce qu'est le plus fin lin par rapport à l'étoupe. M. de Reaumur dit que ces fils ne sont guéres moins fins & moins beaux que les brins de soie filés par les vers ; aussi appelle t-il les Pinnes marines *Vers à soie de mer*. On fait à Palerme, avec ces fils, des étoffes & divers autres beaux ouvrages : ces fils font tout l'objet de la pêche, & deviennent une soie propre à diverses fabriques. Il faut un nombre considérable de Pinnes marines pour fabriquer une paire de bas : rien aussi n'égale la délicatesse de ce fil unique dans son genre : il est si fin qu'on peut sans peine renfermer dans une tabatiere d'un mediocre volume une paire de bas qui en seroit fabriquée. En 1754 on présenta au Pape regnant de ces mêmes bas, qui malgré leur finesse extrême garantissoient la jambe du froid & du chaud. On voit à Tarente & à Palerme quantité de manufactures occupées à mettre en œuvre les fils de ces testacées.

Les Pêcheurs disent que pour retirer du fond de l'eau les *Pinnes marines*, ou *plumes*, ou *nacres*, il faut casser cette houppe de filets. On les pêche à Toulon à 15, 20 & plus de trente pieds sous l'eau, avec un instrument appellé *Crampe* : c'est une espece de fourche de fer dont les fourchons sont perpendiculaires au manche ; ils ont chacun environ huit pieds de longueur, & laissent entr'eux une ouverture de six pouces dans l'endroit où ils sont le plus écartés : la longueur du manche de la crampe est proportionnée à la profondeur où l'on veut chercher les *Pinnes* : on les saisit, on les détache, & on les enleve avec cet instrument. La houppe de soie part immédiatement du corps de l'animal ; elle sort de la coquille par le côté où elle s'entrouve, environ à quatre ou cinq

pouces du sommet, ou de la pointe dans les grandes *Pinnes.*

Nos mers ne nous fournissent point de coquillage à deux battans aussi grands que la *Pinne marine.* Il a paru à M. de Reaumur (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1711, *p.* 216 ; & 1717, *p.* 177 & *suiv.*), le plus propre de tous les coquillages pour éclaircir la formation des *Perles.* Voyez *ce mot.* Il en produit beaucoup de différentes couleurs.

M. d'Argenville distingue trois sortes de *Pinnes.* 1°. Celles de la grande espece, qui sont rouges en dedans, & qui ont des perles nacrées & rougeâtres, semblables à la matiere de la coquille : il y en a qui pesent jusqu'à quinze livres.

2°. Celles de la petite espece

3°. Celles qu'on appelle *Perna* ou *Jambon* : elles sont garnies de pointes dans leurs cannelures ; & ce qui est fort singulier, c'est que les bords de leurs coquilles sont plus épais du côté qu'elles s'ouvrent que vers la charniere. *Voyez* JAMBON.

L'animal qui habite la Pinne marine ne se montre que très peu, parceque ses deux battans ou valves ne s'ouvrent presque pas : son sommet est en bas ; son extrémité la plus large est opposée : il est retenu dans sa coquille par quatre muscles placés aux extrémités des valves : la coquille n'a point de charniere, mais un ligament applati & noirâtre, qui regne jusqu'à la moitié des battans.

Ce coquillage a pour ennemis les *Polypes* à huit pattes de la Méditerrannée ; car dès qu'ils la voient béante, ils s'en approchent, & la devorent ; un seul suffit pour la détruire : heureusement pour elle que le *Pinnotere* se loge dans sa coquille, & qu'il l'avertit de l'approche de ses ennemis. *Voyez* PINNOTERE.

PINNOTERE, *Pinno-phylax*, est une espece de petit Cancre nud comme *Bernard l'Hermite*, mais pourvu de très bons yeux : c'est le satellite de la *Pinne marine* : ils vivent & logent ensemble dans la même coquille qui appartient à la *Pinne* : quand elle a besoin de manger, elle ouvre ses valvules, & envoie son pourvoyeur à la picorée ; mais s'il apperçoit le Polype, il revient préci-

pitamment auprès de son hôtesse pour l'avertir du danger ; de sorte qu'en refermant ses valves, elle évite alors la fureur de son ennemi : enfin quand il est chargé de butin, il fait un petit cri à l'endroit où elle s'ouvre ; il entre aussitôt, & ils partagent la proie. Le savant M. Hasselquist a observé cette admirable industrie, lors de son voyage en Palestine.

PINNULAIRE, *Pinnularia.* On appelle ainsi la nageoire ou l'aileron d'un poisson fossile ou pétrifié.

PINSON. *Voyez* PINÇON.

PINTADE. Est un Oiseau des Indes du genre des Poules, ainsi nommé de son plumage qui paroît être peint de taches blanches & noires. Les œufs de la Pintade ressemblent à son plumage par leur couleur ; & comme cet Oiseau, qui vit dans les lacs & dans les rivieres, a beaucoup de rapport pour la figure avec une Poule, on lui a donné le nom de Poule, avec une épithete prise du pays où il naît, qui est l'Afrique : on l'appelle *Poule* d'*Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte* : on l'appelle *Quetele* dans le Congo : cet Oiseau est aussi désigné sous le nom de *Meléagrides* dans quelques Auteurs.

Les *Pintades* sont à-peu-près de la grandeur & de la figure de nos *Poules domestiques* ; mais elles ont la queue baissée comme la Perdrix : elles ont, comme les Poules, deux appendices membraneuses de couleur de chair, qui leur pendent aux deux côtés des joues : tout le plumage n'est que de deux couleurs, blanc & noir : les taches du plumage sont presque par-tout d'une forme ronde & réguliere, comme lenticulaire, excepté aux aîles, où elles sont allongées, & comme par bandes : on voit cet Oiseau très bien représenté, & exactement décrit dans le *Recueil des Mém. de l'Acad. des Scienc. Tome III, Part. II* : ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées, couchées & comme collées sur la peau : la tête est sans plumes : la paupiere supérieure a de longs poils noirs, qui se relevent par en haut : au-dessus de la tête, il y a une crête ou une sorte de casque qui tient de la nature d'une peau séche, ridée, d'un fauve brun, & ressemblant intérieurement à une chair desséchée, & en-

durcie comme du bois. La Pintade a le bec semblable à celui de nos Poules : la peau des paupieres est bleue chez les mâles, & rouge chez les femelles : les pieds sont brunâtres : le tiers de la longueur des doigts est uni par une espece de membrane : le doigt de derriere est court, & les mâles n'ont point d'ergot au derriere du pied.

PINTADE. On donne aussi ce nom à un coquillage bivalve du genre des huitres : il est cannelé de gris, de blanc, & comme écailleux par-dessus : en dedans de la coquille c'est une belle nacre nuancée de violet. *Voyez* HUITRE.

PIONE. *Voyez* PIVOINE.

PIPA. Est un Crapaud de Surinam, beaucoup plus gros & plus venimeux que ceux d'Europe : on le nomme au Bresil *Cucuru* : les Portugais l'appellent *Capo*. Voyez CRAPAUD.

PIPERONE. Les Italiens donnent ce nom à la coquille appellée *Clonisse*. Voyez *ce mot*.

PIPIT. Sous ce nom on connoît trois sortes de petits Oiseaux qui varient par la couleur : le premier est d'un gris cendré, & a la poitrine rougeâtre, ainsi que le dessus de la queue ; le second a la queue cendrée ; & le troisieme a le plumage d'un blanc jaunâtre. On nomme celui-ci *Boavinus*, parcequ'il suit volontiers les Bœufs ; & les deux autres *Spipela* : tous sont des especes de *Bouviers*. Voyez *ce mot à l'article* GOBBE-MOUCHE.

PIRAGUERS. C'est un poisson qui se trouve dans la mer de Sainte-Catherine : il a quatre à cinq pieds de long : sa chair, selon Frezier (*p.* 25.), est aussi délicate que celle des Carpes. Les Portugais nomment *Meros* ceux qui ont les écailles rondes, & *Solemera* ceux qui les ont quarrées : ces écailles sont plus grandes qu'un écu.

PIRAMBU. Poisson de la mer du Bresil, dont le nom signifie *Ronfleur* : il fait effectivement entendre une sorte de ronflement : il est long de quatre pieds : il a dans la gueule deux pierres larges de cinq ou six doigts, qui lui servent à briser les coquillages dont il fait sa nourriture : les Sauvages portent de ces pierres au col pour se préserver du venin.

PIRASSOUPI, est un animal quadrupede de l'Arabie : il est de la grandeur d'un Mulet, & lui ressemble assez

par la tête : son corps est aussi velu que celui d'un Ours : sa couleur est fauve : il a les pieds fendus comme un Cerf. Les Arabes, voisins de la mer rouge, se servent de sa corne lorsqu'ils sont blessés, ou quand ils ont été mordus par quelques bêtes venimeuses : ils font pour cela tremper cette corne pendant six ou sept jours dans de l'eau, qu'ils boivent ensuite.

PIRATE DE MER. *Voyez* Fou.

PIRAVENE, est une espece de poisson volant de l'Amérique : il est gros comme une Lamproie. Thevet dit qu'il ne se trouve guéres qu'à quinze degrés en-deça & en-delà de la ligne : son vol est presque comme celui d'une Perdrix. On en distingue deux especes, le grand & le petit ; celui-ci vole mieux, & plus haut que le grand. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils volent en compagnie, & en si grande quantité, sur-tout pendant la nuit, qu'ils viennent heurter les voiles des Vaisseaux. *Singul. de la France Antarct.*, *p.* 136.

PIRAYA ou PIRANTHA. Poisson du Bresil, qui a la forme de la Dorade. On en distingue de trois especes. 1°. Celui qui a un pied de long & six doigts de large : l'ouverture de sa bouche est parabolique ; il peut la fermer exactement : chaque machoire est garnie d'un rang de dents blanches, triangulaires & pointues ; à quelque partie du corps de l'homme que ce poisson puisse toucher des dents, il en emporte la piece comme si c'étoit avec un rasoir : la nageoire de l'anus est munie d'une forte épine faite en forme de corne : ce poisson, dont les écailles sont de couleur de feu mêlé de bleu, se plaît au fond de l'eau bourbeuse dans les rivieres ; la seconde espece est d'un jaune doré, & la troisieme de couleur blanchâtre : ces deux derniers sont plus petits que le premier.

PISANG. C'est le nom que l'on donne au Cap de bonne Espérance, aux figues qui viennent de l'Isle de Java : elles sont exquises au goût, & de la plus grande beauté.

PISOLITHES. *Voyez* au mot Oolithes.

PISSASPHALTE, *Pissaphaltus*, est ou un bitume molasse naturel, dont nous parlerons à l'article *Poix minérale*, ou un bitume artificiel que l'on fait sur-le-

champ, lequel est composé avec parties égales d'*Asphalte* & de *Poix noire*. Voyez *ces mots*.

PISSENLIT. *Voyez* DENT DE LION.

PISSEUR, est le nom que l'on donne en Amérique au Murex, parcequ'il jette promptement sa liqueur qui est la *Pourpre* : *voyez* MUREX.

PISTACHIER, *Terebinthus Indica*, est un arbre qui croît naturellement dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie & dans les Indes : on le cultive aussi dans l'Isle de Chio, dans l'Italie & dans les parties méridionales de la France ; il est du même genre que l'arbre appellé en Provence *Térébinthe*, lequel produit aussi effectivement des pistaches, qui ne sont pas plus grosses que des pois ; ainsi le Thérébinthe est le nom du *Pistachier sauvage*. Nous allons commencer par le Pistachier ordinaire des Indes ou cultivé. Son tronc est épais, ses branches fort étendues, couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées sur de longues côtes & disposées par paires ; elles ressemblent assez aux feuilles du Thérébinte ordinaire, mais elles sont plus grandes. Entre les Pistachiers, il y en a qui portent des fleurs mâles & d'autres des fleurs femelles ; les premieres sont ramassées en une espece de chaton peu serré & en maniere de grappes ; chaque fleur est garnie d'une petite écaille ; ses fleurs sont sans pétales, elles ont un calice propre, petit & partagé en cinq parties, & cinq étamines très petites, qui portent chacune un long sommet, droit, ovalaire & à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement en grappes, elles n'ont point de pétales, leur calice est très petit, partagé en trois parties, & soutient un gros embryon ovalaire chargé de trois styles recourbés dont les stigmates sont un peu gros & velus ; l'embryon se change en un baie ovalaire qui a peu de suc, dans laquelle est contenue une amande lisse & ovalaire, laquelle se nomme *Pistache*.

Tel est le fruit du Pistachier, c'est une petite noix de la grosseur & de la figure d'une olive ; elle a deux écorces, l'extérieure est membraneuse & d'un gris roussâtre ; l'intérieure est ligneuse, compacte, dure, légere & blanche : l'amande qu'elles contiennent est d'un verd pâle, grasse, huileuse, assez agréable au goût, & couverte

vêtue d'une pellicule roussâtre : ce fruit est connu dans le commerce sous le nom de *Pistaches*. On s'en sert pour fortifier l'estomac, elles nourrissent beaucoup : on a coutume de les mêler parmi les choses que l'on sert au dessert, sur tout dans les crêmes ; les convalescens qui sont maigres s'en trouvent très bien Elles augmentent le lait & la semence, adoucissent la toux & la douleur néphrétique. Les Confiseurs couvrent de sucre les amandes de pistaches, pour faire ce que l'on appelle *Pistaches en dragée* : on en fait aussi une conserve qui est excellente dans les dévoiemens.

Observations sur le Pistachier & sur sa culture.

M. Geofroi, *Mat. Medic.* dit qu'on distingue le Pistachier mâle du femelle par ses feuilles qui sont plus petites, un peu plus longues, émoussées & souvent partagées en trois lobes d'un verd foncé ; au lieu que dans le Pistachier femelle, les feuilles sont plus grandes, plus fermes, plus arrondies & partagées le plus souvent en cinq lobes.

Comme les Pistachiers mâles naissent souvent dans des lieux éloignés des Pistachiers femelles, on rend ceux-ci féconds comme les Palmiers : ce qui se fait ainsi dans la Sicile. Les paysans cueillent les chatons des fleurs du Pistachier mâle, lorsqu'ils sont sur le point de s'ouvrir ; ils les mettent dans un vaisseau environné de terre mouillée, ils attachent ce vaisseau à une branche de Pistachier femelle, jusqu'à ce que ces fleurs soient seches, afin que la fine poussiere prolifique soit dispersée par le moyen du vent sur tout le Pistachier femelle, & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles. D'autres cueillent les fleurs mâles & les renferment dans un petit sac pour les faire sécher, & ils en répandent la poussiere sur les fleurs du Pistachier femelle à mesure qu'elles s'épanouissent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent, de peur qu'elles ne jettent mal à propos leur poussiere féconde, & que les fruits du Pistachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les Pistachiers mâles & femelles ne sont pas éloignés les uns des autres, le vent suffit pour procurer la fécondité

à ceux-ci. M. Coussineri dit cependant qu'il y a des especes de Pistachier hermaphrodites.

Lorsqu'on examine attentivement les pistaches ; on apperçoit presque toujours auprès du gros fruit, deux autres petits fruits avortés. Si cette circonstance étoit reconnue générale, elle fourniroit, selon M. Duhamel, un moyen de distinguer les térébinthes des lentisques ; mais voici un autre caractere distinctif. Les feuilles de Térébinthe sont composées de folioles assez grandes qui sont attachées deux à deux sur une nervure terminée par une seule foliole ; au lieu que les lentisques ne sont point terminés ainsi par une foliole unique : les feuilles de ces deux arbres sont posées alternativement sur les branches.

Quoique les Térébinthes & les Pistachiers viennent des pays plus chauds que le nôtre ; cependant en les mettant en terre dans ce pays-ci, lorsqu'ils sont un peu forts, ils réussissent très bien ; & même quand les individus mâles & femelles se trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut élever ces arbres de semences : les pistaches que l'on achette chez les Epiciers, levent très bien quand elles sont nouvellement arrivées.

Le *Térébenthine* ou *Pistacier sauvage*, est un arbre dont le bois est fort dur, très résineux : il devient de la grandeur d'un Orme, ses feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres dans l'Isle de Chio, tant des mâles que des femelles, une résine qu'on nomme *Térébenthine de Chio ou Scio*; *Terebinthina Cypria*. Comme il croît de ces arbres mâles plus que de femelles, on les ente pour leur faire rapporter du fruit : ce fruit a la forme d'une grappe de raisin, il est rougeâtre au commencement, & devient en mûrissant, d'un verd bleuâtre. Quand le fruit est en cet état, on le sale pour le conserver & en pouvoir manger plus long-tems.

On retire la résine des Térébinthes en faisant des incisions aux arbres forts, & qui ont quinze à dix-huit pouces de circonférence : on fait ces incisions depuis le pied de ces arbres jusqu'aux branches. Cette opération a lieu vers la fin de Juillet, & la résine découle jusqu'à la fin de Septembre, sur des pierres plattes qu'on a mises au

pied des arbres. Pour purifier cette résine de toute ordure, on la fait couler au travers de petits paniers, en les exposant à la chaleur du soleil. Les Térébinthes ne croissent que dans une étendue de deux lieues environ dans la partie orientale de l'Isle de Chio, ils ne croissent pas aux mêmes endroits que les lentisques, dont on retire le mastic.

Le produit des Térébinthes est bien peu de chose, relativement à la grandeur & à l'âge des arbres. Quatre de ces arbres âgés de soixante ans, ne rendent qu'environ deux livres neuf onces six gros de térébenthine. Le produit de chacun de ces gros arbres, se trouve être de quinze sols.

Il y auroit un moyen assuré d'augmenter le rapport des Térébinthes : ce seroit d'enter le Pistachier sur le Térébinthe, qui n'en donne pas pour cela moins de résine. Les pistaches même deviennent plus belles, & ces arbres durent plus long-tems que les Pistachiers. Le Térébinthe a l'avantage de croître dans les plus mauvais terreins, entre les rochers & les pierres, comme le Pin ; ainsi on ne manque pas en Provence de terrein convenable pour l'y transplanter.

Toute supputation faite, on peut juger à-peu-près que l'Isle de Chio ne peut produire, tout au plus, que deux milliers pesant de résine. Cette térébenthine de l'Isle de Chio est envoyée à Venise, où elle est distribuée dans toute l'Europe sous le nom de *Térébenthine de Venise*, & c'est avec raison : car alors elle est si sophistiquée, qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtieme partie de celle de l'Isle de Chio. Lorsqu'elle n'est point mêlangée, elle a une odeur douce de baume, elle a une saveur moins âcre & une consistance bien plus épaisse que les térébenthines ordinaires, elle est molle, souvent friable ; alors on la nomme *Térébenthine de Chio*, & on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine : elle a une couleur de verre bleuâtre. *Voyez* le mot TÉRÉBENTHINE, & ceux de PIN & de SAPIN.

PISTACHES DE TERRE, *Manobi sive Mondubi* : on appelle ainsi certains fruits du Bresil, ronds & tortus, gros comme le doigt, d'un pouce de longueur,

brunâtres, contenant chacun une ou deux graines grosses comme une de nos noisettes & de même goût, de couleur cendrée, résonnant & faisant du bruit lorsqu'ils sont secs. Ces fruits se trouvent dans la terre attachés les uns aux autres par des fibres, sans autre apparence de racine, qu'une plante qui donne beaucoup de rameaux, garnis de feuilles arrondies, & rangées quatre à quatre sur une même queue. Ses feuilles sont jaunes & légumineuses : elles sont suivies par des gousses qui ne mûrissent qu'étant couvertes de terre; ensorte que ces fruits sont cachés dans la terre. Ils sont bons au goût & à l'estomach. (*Lémery.*)

PITAUT : *voyez au mot* PHOLLADE.

PITE : *voyez les mots* ALOÈS *&* ANANAS.

PITO, oiseau Oriental, de la grosseur d'un étourneau. Il a le plumage d'une alouette ; celui du ventre est un peu verdâtre. Le *Pito-real*, ainsi nommé par Frésier (*pag.* 174) a coutume de creuser les rochers avec son bec pour se nicher dedans : on dit que pour cela, il a l'industrie de se servir d'une certaine herbe, à laquelle les Espagnols attribuent de merveilleuses vertus pour percer le fer ainsi que tout ce qui est dur, & qu'ils nomment communément, à cause de cet oiseau, *Yerva de pitos*.

PITUITAIRE, *Voy.* STAPHISAIGRE.

PIVERT. *Voyez* PIC-VERD.

PIVOINE. *Voyez* BOUVREUIL.

PIVOINE ou PIONE, *Pæonia.* Les Botanistes ont décrit plusieurs especes de Plantes sous ce nom : nous ne ferons ici mention que des deux suivantes, qui sont la mâle & la femelle.

1°. La PIVOINE MALE, *Pæonia mas.* Ses racines sont formées en navet ; elles sont grosses comme le pouce, rougeâtres en dehors, blanches en dedans ; elles poussent, à la hauteur de deux ou trois pieds, des tiges, un peu rougeâtres, & divisées en quelques rameaux. Ses feuilles sont larges, composées de plusieurs autres feuilles ressemblantes à celles du Noyer, mais plus larges & plus épaisses ; vertes-brunes, luisantes, couvertes en dessous d'un certain duvet ; elles sont attachées à des queues rougeâtres. Ses fleurs, qui paroissent au commencement de

mai, & qui tombent presqu'aussi-tôt, naissent aux sommités des tiges; elles sont amples, à plusieurs feuilles disposées en rose, de couleur quelquefois purpurine, d'autrefois incarnate ou panachée, soutenues par un calice à cinq feuilles: à ces fleurs succedent des fruits composés de plusieurs cornets blancs, velus, reluisans, recourbés en bas lesquels s'ouvrent en murissant, & laissent voir une belle suite de semences grosses, arrondies, rouges d'abord, ensuite bleuâtres, puis noires: elles ne sont mûres qu'en Juillet.

Cette Plante est plus précoce, plus rare, & plus précieuse que la suivante, dont elle se distingue aisément par la différence de ses feuilles & de sa racine, outre que la premiere a les feuilles simples, & que la seconde les a doubles.

2°. La PIVOINE-FEMELLE, *Pæonia fœmina.* Ses racines sont des tubercules ou des navets attachés à des fibres, comme dans l'Asphodele; ses tiges croissent hautes, mais elles ne sont que peu ou point rouges; ses feuilles sont découpées, de couleur verte, pâles en dessus, blanchâtres & un peu velues en dessous; ses fleurs sont semblables à celles de la Pivoine mâle, mais moins grandes, de couleur rouge & très belles; ses fruits sont comme dans la précédente espece.

L'une & l'autre espece de Pivoine sont cultivées dans les jardins, & elles s'y multiplient aisément, en rampant dans la terre: quand on en seme la graine au Printems, la plante reste pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an; mais ensuite elle augmente tous les ans, par la division de ses feuilles.

La Pivoine est une des plus anciennes Plantes dont on connoisse l'usage en Médecine; car les Poëtes disent qu'elle a été nommée *Pæonia* d'un ancien Médecin nommé Pæon, qui l'employa pour guérir Pluton d'une blessure que lui avoit faite Hercule: *voyez* Homere dans le *cinquieme Livre de son Odissée.*

On se sert en Médecine de la Pivoine mâle préférablement à la femelle, quoique celle-ci ait aussi quelques usages; la Pivoine mâle a été autant vantée par Galien, que le Chou l'a été par Caton: elle a été célébrée des Anciens & des Modernes, à cause de ses grandes & nom-

breuses propriétés : l'on avoit mis en usage quantité de cérémonies superstitieuses pour la tirer de la terre. On emploie ordinairement ses racines, ses semences, quelquefois même ses fleurs, contre les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, les vapeurs, & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les prend en poudre, en syrop, en décoction, ou en conserve : quelques personnes en portent en amulettes, pendues au col, pour se préserver des maladies de nerfs. L'on peut dire que c'est un des meilleurs antiépilétiques que l'antiquité nous ait transmis, & que, jusqu'ici, on n'en connoît point de plus efficace qui soit tiré de la famille des végétaux.

PLANE ou PLAINE. *Voyez* ERABLE.

PLAN-ORBIS. Nom donné à un Coquillage univalve d'eau douce, du genre des Limaçons : autant on le trouve rarement dans la Mer, autant on le rencontre fréquemment dans les Rivieres, sur-tout dans celle des Gobelins, près de Paris : sa coquille est noire, brunâtre ou verdâtre; elle a trois contours relevés, qui se terminent à l'œil de la volute ; son ouverture est ronde ; il n'y a nulle cloison : l'animal qui l'habite est comme un gros Ver. L'Auteur de la Conchyliologie dit que le Plan-orbis est le coquillage le plus aisé à découvrir dans les eaux : il en compte six especes : savoir ; 1°. Le grand à quatre spirales rondes ; 2°. le petit à cinq spirales rondes ; 3°. celui qui a six spirales aussi rondes ; 4°. le Plan-orbis qui a six spirales à arrêtes ; 5°. le Plan-orbis ordinaire à arrêtes ; 6°. celui qui est tuilé.

Le Plan-orbis de l'Isle des Tonneliers est infiniment plus beau & plus gros que les nôtres : il est nacré & orné de lisieres ou rubans bruns.

PLANETE. On donne ce nom aux Astres qui ne sont point lumineux par eux-mêmes, mais qui le deviennent en recevant la lumiere du Soleil. Comme ces corps célestes se meuvent tous autour du Soleil, nous allons présenter ici le magnifique spectacle de toutes les Planetes décrivant leurs cercles harmoniques autour du Soleil ; spectacle sublime qui démontre la Divinité, & parle un langage intelligible à tous les esprits.

Le Soleil, *Sol*, est un globe lumineux, gros environ un

million de fois comme la Terre ; sa matiere dont il est formé n'est pas homogêne ; il y paroît souvent des inégalités ; & quoique plusieurs de ces taches disparoissent avant que d'avoir parcouru tout son disque, le mouvement réglé de quelques-unes, & le retour au même lieu du disque, après un certain tems, ont fait voir que le Soleil immobile, ou presque immobile dans le lieu des cieux où il est placé, a un mouvement de révolution sur son axe, & que le tems de cette révolution est d'environ vingt-cinq jours.

Six globes principaux qu'il échauffe & qu'il éclaire, se meuvent autour de lui : leurs grosseurs, leurs distances & leurs revolutions sont différentes ; mais tous se meuvent dans le même sens, à peu près dans le même plan & dans des orbites presque circulaires.

Le plus voisin du Soleil, & le plus petit, est Mercure. Sa plus grande distance du Soleil n'est que de 5137 diametres de la Terre ; sa plus petite de 3377. Son diametre n'est qu'environ la trois-centieme partie de celui du Soleil. On n'a point encore découvert s'il a quelque révolution sur lui-même ; mais il tourne autour du Soleil dans l'espace de trois mois.

Vénus est la seconde Planete. Sa plus grande distance du Soleil est de 8008 diametres de la Terre ; sa plus petite de 7898. Son diametre est à-peu-près la centieme partie de celui du Soleil ; elle tourne sur elle-même ; mais les Astronomes ne sont pas d'accord sur le tems de cette révolution. Elle fait sa révolution autour du Soleil en huit mois.

Le troisieme globe est la Terre que nous habitons, qu'on ne peut se dispenser de mettre au rang des Planetes. Sa plus grande distance du Soleil est de 11187 de ses diametres ; sa plus petite de 10813. Elle tourne sur son axe dans l'espace de vingt-quatre heures, & elle emploie un an à faire sa révolution autour du Soleil, dans un orbe qu'on appelle l'écliptique.

On ne peut faire réflexion, sans être ravi d'admiration, qu'une grande partie des mouvemens apperçus des autres Astres & du Soleil, la diversité des saisons, & l'inégalité des jours, sont une suite simple du transport annuel de la Terre autour du Soleil, & de sa révolution en vingt-quatre

heures sur son axe, invariablement dirigé vers le Nord.

Deux grands fluides appartiennent à la Planete que nous habitons ; l'un est la Mer, qui en couvre environ la moitié, & qui présente les Phénomenes les plus intéressans ; l'autre fluide est l'Air qui l'environne de toutes parts. *Voyez* les mots MER, AIR, EAU, & le mot TERRE, où l'on parle de l'organisation merveilleuse du globe.

Toutes les Planetes ont tant de rapports communs avec la Terre, qui est la Planete que nous connoissons le mieux, que ces rapports ont fait penser que les autres Planetes ne sont point des globes déserts, suspendus dans les cieux ; mais qu'elles sont habitées comme la Terre par quelques êtres vivans.

La quatrieme Planete est Mars. Sa plus grande distance du Soleil est de 18315 diametres de la Terre ; sa plus petite de 15213. Son diametre est la cent soixante-dixieme partie de celui du Soleil : sa révolution sur son axe est de vingt-cinq heures, & celle qu'il fait autour du Soleil s'acheve en deux ans.

La cinquieme Planete, & la plus grosse de toutes, est Jupiter. Sa plus grande distance du Soleil est de 59950 diametres de la Terre ; sa plus petite de 54450. Son diametre est la neuvieme partie de celui du Soleil : il fait dans dix heures sa révolution sur son axe : son cours autour du Soleil s'acheve en douze ans.

Enfin, la sixieme, & la plus éloignée, c'est Saturne. Sa plus grande distance du Soleil est de 110955 diametres de la Terre ; sa plus petite de 98901. Son diametre est la onzieme partie de celui du Soleil. On ignore s'il tourne sur son axe. Il emploie trente ans à faire sa révolution dans son orbe. Tel est l'ordre de la révolution de ces Planetes que l'on nomme *principales*. Il y en a d'autres que l'on nomme *secondaires* : celles-ci font leurs révolutions, non immédiatement autour du Soleil, mais autour de quelque Planete du premier ordre, qui se mouvant autour du Soleil, transporte avec elle, autour de cet Astre, celle qui lui sert de satellite.

L'Astre qui éclaire nos nuits (la Lune) est une de ces Planetes secondaires. Sa distance de notre globe n'est que de 30 diametres de la Terre. Son diametre n'est guere

que la quatrieme partie du diametre de la Terre. Elle fait douze révolutions autour de nous, pendant que la Terre en fait une autour du Soleil.

Les corps des Planetes secondaires opaques, comme ceux des Planetes du premier ordre, peuvent faire conjecturer qu'elles sont habitées comme les autres.

Depuis l'invention des Telescopes on a découvert quatre Satellites à Jupiter, c'est-à-dire, quatre Lunes qui tournent autour de lui, pendant que lui-même tourne autour du Soleil; enfin, Saturne en a cinq; mais on découvre autour de cette Planette une autre merveille à laquelle on ne connoît point de pareille dans les Cieux: c'est un large anneau dont elle est environnée. *Voyez* ANNEAU DE SATURNE.

Quoique les Satellites paroissent destinés à la Planete autour de laquelle ils font leurs révolutions, on ne peut omettre ici l'utilité que les habitans de la Terre retirent des Satellites de Jupiter: c'est que ces astres, ayant un mouvement fort rapide, passent souvent derriere le corps de leur Planete principale, & tombent dans l'ombre de cette Planete, qui, ne recevant sa lumiere que du Soleil, a toujours derriere elle un espace ténébreux dans lequel le Satellite, dès qu'il entre, s'éclipse pour le spectateur; & duquel ressortant, il reparoît à ses yeux. Or, le commencement & la fin de ces éclipses étant des phénomenes qui arrivent dans un instant, si l'on observe dans différens lieux de la Terre, l'heure de l'immersion ou de l'émersion du Satellite, la différence qu'on trouve entre ces heures, donne la différence en longitude des lieux où l'on aura fait ces observations; connoissance très importante pour le Géographe & pour le Navigateur.

Les taches que l'on observe avec le télescope sur le disque des Planetes, & qui conservent constamment leur figure & leur situation, prouvent que les Planetes sont des corps solides. La Lune, la plus voisine de nous, nous fait voir sur sa surface de grandes cavités, de hautes montagnes qui jettent des ombres fort sensibles vers la partie opposée au Soleil; & la surface de cette Planete paroît assez semblable à ce que paroîtroit celle de la Terre, si on l'observoit de la Lune, avec cette diffé-

rence que les montagnes de celles-ci sont beaucoup plus élevées que toutes les nôtres.

Quant au Soleil, on ne peut douter que la matiere dont il est formé, ne soit lumineuse & brûlante. Il est la source de toute la lumiere qui éclaire la Terre & les autres Planetes, & de tout le feu qui les échauffe. Ses rayons étant condensés au foyer d'un miroir ardent, brûlent; & si leur quantité & leur condensation sont assez grandes, ils font un feu plus puissant que tous les autres feux que nous pouvons produire avec les matieres les plus combustibles.

Une si grande activité suppose la fluidité; mais on voit encore que la matiere qui compose le Soleil, est fluide par les changemens continuels qu'on y observe: les taches qui paroissent dans le disque du Soleil, & qui disparoissent ensuite, sont autant de corps qui nagent dans ce fluide, qui en paroissent comme les écumes, ou qui s'y consument.

On a toujours su que le Soleil étoit la cause de la lumiere; mais ce n'est que dans ces derniers tems que l'on a découvert que la lumiere étoit la matiere même du Soleil, source inépuisable de cette substance précieuse: depuis la multitude de siecles qu'elle coule, on ne s'apperçoit pas qu'elle ait souffert aucune diminution.

Quelle que soit son immensité, quelle subtilité ne faut-il pas supposer dans les ruisseaux qui en sortent? mais si leur ténuité paroît merveilleuse; quelle nouvelle surprise n'éprouve-t-on point, lorsqu'on apprend qu'un rayon lumineux tout subtil qu'il est, tout pur qu'il paroît à nos yeux, est un mélange de différentes matieres? lorsqu'on apprend qu'un mortel a su analyser la lumiere, découvrir le nombre & les doses des matieres qui la composent? Chaque rayon de cette substance qui paroît si simple, est un faisceau de rayons rouges, orangés, jaunes, verds, bleus, indigots & violets que leur mélange confondoit à nos yeux.

Nous ne saurions déterminer avec précision quelle est la finesse des rayons de lumiere; mais nous connoissons leur vitesse: dans sept ou huit minutes ils arrivent à nous; ils traversent dans un tems si court l'espace qui sépare le

soleil de la terre, c'est-à-dire, plus de trente millions de lieues. Toutes effrayantes pour l'imagination que soient ces choses, des expériences incontestables les ont fait connoître.

Voilà l'économie la plus connue de notre systême solaire. On y observe quelquefois des astres que la plupart des Philosophes de l'antiquité ont pris pour des météores passagers ; mais qu'on ne peut se dispenser de regarder comme des corps durables & de la même nature que les Planetes. *Voyez* le mot COMETE.

Etoiles.

Celui qui, dans une belle nuit, regarde le Ciel, ne peut contempler, sans admiration, ce brillant spectacle ; mais si ses yeux sont éblouis par mille étoiles qu'il apperçoit, son esprit doit être plus étonné, lorsqu'il saura que toutes ces étoiles sont autant de Soleils semblables au nôtre, qui ont vraisemblablement, comme lui, leurs Planetes & leurs Cometes ; lorsque l'Astronomie lui apprendra que ces Soleils sont placés à des distances si prodigieuses de nous, que toute la distance du Soleil à la Terre n'est qu'un point en comparaison ; & que quant à leur nombre, que notre vue paroît réduire à environ deux mille, on le trouve toujours d'autant plus grand, qu'on se sert de plus longs télescopes : toujours de nouvelles étoiles au-delà de celles qu'on apperçoit ; point de fin, point de bornes dans les Cieux.

Toutes ces étoiles paroissent tourner autour de la Terre en 24 heures : mais il est évident que la révolution de la Terre autour de son axe doit causer cette apparence. Elles paroissent encore, toutes, faire autour des pôles de l'Ecliptique une révolution dans l'espace de 25000 ans. Ce phénomene est la suite du mouvement conique de l'axe de la Terre. Quant au changement de situation de ces étoiles, qu'il semble qu'on dût attendre du mouvement de la Terre dans son orbe ; toute la distance que la Terre parcourt depuis une saison, jusqu'à la saison opposée n'étant rien, par rapport à sa distance des étoiles, elle ne peut causer de différence sensible dans leurs aspects.

Ces Etoiles, qu'on appelle *fixes*, gardent entr'elles

constamment la même situation, pendant que les Planetes ou Etoiles errantes changent continuellement la leur dans une Zone nommée *zodiaque*, où nous avons vu que tous leurs orbes étoient renfermés, & que les Cometes plus errantes encore parcourent indifféremment tous les lieux du Ciel.

Quelquefois on a vu de nouvelles étoiles paroître; on les a vu durer quelque tems, puis peu à peu s'obscurcir & s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes connues de lumiere & de ténebres. La figure que peuvent avoir ces étoiles, & le mouvement des Planetes qui tournent peut-être autour, peuvent être les causes de ces phénomenes.

Quelques étoiles qu'on appelle *nébuleuses*, qu'on ne voit jamais que comme au travers d'atmospheres dont elles paroissent environnées, nous font voir qu'il y a encore parmi ces astres beaucoup de diversités.

Enfin, des yeux attentifs, aidés du télescope, découvrent de nouveaux phénomenes: ce sont de grands espaces plus clairs que le reste du Ciel, à travers lesquels l'Auteur de la *Théologie astronomique* a cru voir l'empirée; mais qui plus vraisemblablement ne sont que des especes d'astres moins lumineux & beaucoup plus grands que les autres, plus applatis peut être, & auxquels différentes situations semblent donner des figures irrégulieres.

Voilà les principaux objets que nous présente le spectacle de l'Univers. Si l'on entre dans de plus grands détails, combien d'autres prodiges ne découvre-t-on pas? quelle merveille terrible ne nous présente pas le tonnerre, dont la véritable cause a été découverte par les modernes? *voyez* le mot TONNERRE. Qui peut voir, sans admiration, cet Arc majestueux qui présente toutes les plus riches couleurs de la Nature? *voyez* ARC-EN-CIEL.

Si l'on va vers les poles, quels nouveaux spectacles se préparent! Des feux de mille couleurs agités de mille mouvemens, éclairent les nuits dans ces climats où l'astre du jour ne paroit point pendant l'hiver. J'ai vu, dit l'illustre Maupertuis, des ouvrages duquel nous avons extrait ce magnifique tableau; j'ai vu, dit-il, de ces nuits plus belles que les jours, qui faisoient oublier la

douceur de l'aurore & l'éclat du midi : *voyez* le mot AURORE BORÉALE.

Si des cieux on descend sur la terre, si après avoir parcouru les plus grands objets, l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges ! Quels nouveaux miracles ! Chaque atome en offre autant que la *Planete de Jupiter.*

PLANTAIN, *Plantago*, est une plante dont on distingue beaucoup d'especes : nous rapporterons ici celles qui sont les plus en usage.

1°. Le GRAND PLANTAIN ORDINAIRE, OU PLANTAIN A LARGES FEUILLES, *Plantago major* : cette plante croît par-tout le long des chemins, dans les cours, le long des jardins, des haies, aux lieux incultes. Sa racine est courte & grosse comme le doigt, garnie sur les côtés de fibres blanchâtres : elle pousse des feuilles larges, luisantes, marquées chacune de sept nervures longitudinales fort apparentes, sur tout au revers, d'où vient que quelques-uns l'appellent *septi-nervia* : les queues de ces feuilles sont couchées à terre. De la même racine & du milieu des feuilles, il s'éleve plusieurs tiges hautes de dix pouces, dures, rougeâtres, difficiles à rompre, portant vers leur sommet un épi oblong garni de fleurs blanchâtres ou purpurines. Chacune de ces fleurs est, suivant M. Tournefort, un tuyau fermé dans le fond, évasé en haut, découpé en quatre parties & garni de plusieurs étamines. Il succede aux fleurs une coque membraneuse, ovale, qui s'ouvre en travers comme une boîte à savonette, & qui contient des semences menues, oblongues & rougeâtres, comme de petites puces. Cette plante fleurit en Mai, & donne sa semence en Août : c'est la plus commune de toutes les especes de Plantain, & en même-tems la plus utile; mais à son défaut, on se sert également des deux suivantes.

2°. Le PLANTAIN MOYEN, OU LE PLANTAIN BLANC, *Plantago medius* : il differe du précédent en ce que ses feuilles, ses tiges & ses épis sont couverts d'un poil blanc & mou, & en ce que sa racine est un peu plus grosse, fibreuse par le collet & rampante : on ne compte que cinq nervures sur ses feuilles : il se trouve par-tout dans les prés secs.

3°. Le Petit Plantain, *Plantago minor* : on l'appelle aussi *Plantain étroit*, *Plantain long* ou *Lancéole* ; sa racine est très vivace, & pareille à celle de la premiere espece ; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, légerement dentelées, velues, marquées au revers de cinq nervures longitudinales, dont trois sont plus apparentes que les autres. Ce Plantain est d'un verd plus foncé que les précédens ; il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges, hautes d'un pied, nues, anguleuses & cannelées, portant en leurs sommités des épis plus courts & plus gros que ceux du Plantain ordinaire, garnis de petites fleurs pâles, auxquelles succedent des coques membraneuses remplies de semences, comme aux autres, mais plus grandes : ce Plantain croît aussi partout.

Ces especes de Plantain ont assez les mêmes propriétés ; les feuilles sont ameres, astringentes, vulnéraires & fébrifuges. La prisane de Plantain est utile dans le crachement de sang, & les fleurs blanches. La semence de cette Plante est le remede familier des gens de la campagne pour les diarrhées : il y a des femmes qui en avalent dans un œuf pour prévenir l'avortement. Dans la Pharmacie on tient une eau de Plantain distillée, pour les maladies des yeux, mais qui ne peut avoir grande vertu, attendu que le Plantain ne contient point sensiblement de principes volatils actifs qui puissent monter dans la distillation.

L'on trouve aussi dans les Olivettes des pays chauds, une espece de Plantain argenté & cotonneux : il est peu d'usage. Le Plantain des montagnes est la plante appellée *Bétoine des montagnes*.

PLANTANO. C'est un arbre qui croît dans les isles Canaries, sur le bord des ruisseaux. Il s'éleve à la hauteur d'un Pommier : la substance de sa tige ressemble beaucoup à celle du chou. Ses feuilles sont longues d'une aune, épaisses ; elles sortent en touffe de la tête de l'arbre. Les fruits sont soutenus sur des grappes, qui en portent depuis seize jusqu'à trente & quarante ; ils sont à peu-près de la forme des Concombres, mais plus gros ; dans leur maturité, leur écorce est noire, mais l'intérieur du fruit est d'un beau jaune doré, & le goût

en est si exquis que l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Cet arbre, dit on, ne produit qu'une seule fois ; on le coupe ensuite. De la même racine, il en naît un autre, & l'on recommence ainsi tous les ans. Les isles Canaries sont fécondes en excellents fruits, tels que Pommes, Poires, Melons, Limons, Oranges, Grenades, Figues, & Pêches. Le vin qu'elles produisent est d'une grande bonté ; il y en a de trois sortes connus sous les noms de *Vins de Canarie*, de *Malvoisie & de Verdona*. Les Anglois les confondent tous les trois sous les noms communs de *Sach*. On dit que les premiers seps de vignes furent apportés de Candie aux isles Canaries par les Espagnols. *Hist. génér. des Voyag. Tom. II.*

PLANTE, *Planta.* On ne peut disconvenir que les plantes ne soient des êtres organisés & vivans ; elles ont d'abord toute la délicatesse propre à l'enfance, elles tirent par le moyen de leurs racines, comme par des veines lactées, le chyle qui les doit nourrir. Cette liqueur éprouve dans les visceres des Plantes des sécrétions & plusieurs préparations qui la rendent propre à être nourriciere, peut-être encore que des sucs aspirés par les feuilles se mêlent avec ceux que les racines ont attirés. Quelques Savans Physiciens ont reconnu, par des observations faites avec une grande sagacité, qu'il y avoit dans les végétaux une transpiration sensible & insensible, ce qui doit beaucoup influer sur la préparation du suc nourricier. Peu-à-peu la plante devient adulte : alors pourvue des organes des deux sexes, elle produit des semences fécondes, qu'on peut regarder comme de vrais œufs, dans lesquels les rudimens des plantes qui en doivent sortir se forment par degrés. Après que les végétaux ont fourni une innombrable postérité, ils tombent dans la dégradation de la vieillesse, & périssent les uns plutôt, les autres plus tard. Dans le tems même de leur plus grande vigueur, ils sont exposés à des maladies dont les principales procedent, soit d'un excès de sécheresse ou d'humidité, soit d'une qualité dépravée du terrein ; les gelées, les insectes leur occasionnent aussi des maladies. On doit faire beaucoup d'attention à l'influence que l'air a sur les végétaux, car il en a 1°. par ses par-

ties propres ; 2°. par ses parties hétérogènes, 3°. par le poids de l'athmosphere, 4°. par sa temperature. Tous ces phénomenes particuliers produits par l'influence de l'air sur les végétaux, étant bien examinés, pourroient nous faire entrevoir des regles d'agriculture, de floraison, & de germination. Quant à l'organisation ou structure des Plantes, *voyez au mot* ANIMAL les ressemblances & les differences qui se trouvent entre l'animal, le végétal & le minéral, comparaison ingenieuse faite par l'illustre M. de Buffon.

Toute Plante vient d'une graine, c'est une vérité d'expérience & de fait: mais rappellons ici ce que c'est qu'une graine, & ce qu'on y découvre Toutes les semences des Plantes ont differens étuis qui les mettent à couvert, jusqu'à ce qu'elle soient jettées en terre : on les mesure, on les entasse, le tout sans danger, parcequ'elles sont enveloppées & garanties ; les unes sont dans le cœur des fruits, comme les pepins de pomme, dont la chair est parconséquent destinée à deux fins, à servir d'enveloppe aux graines lorsqu'elles sont encore tendres, & de nourriture aux animaux ; d'autres viennent dans des gousses, comme les pois ; d'autres sont recouvertes d'un noyau dur, comme les amandes, &c.

Outre ces enveloppes, pour ainsi dire internes, chaque graine a encore un sac, & un épiderme, ou peau, dans laquelle sont renfermés la pulpe & le germe. Si l'on prend un pois ou une féve, & qu'on la sépare, on observe deux lobes, qui ne sont autre chose qu'un amas de farine, qui étant mêlée avec du suc nourricier ou la séve de la terre, forme une bouillie ou un lait propre à nourrir le germe. Au haut des lobes, est le germe planté & enfoncé comme un petit clou ; il est composé d'un corps de tige & d'un pedicule qui deviendra la racine ; la tige ou le corps de la petite Plante est un peu enfoncé dans l'intérieur de la graine. Le pédicule ou la petite racine est cette pointe qu'on voit disposée à sortir la premiere hors du sac. Le pédicule, ou la queue du germe, tient aux lobes par deux liens, ou plutôt par deux tuyaux branchus dont les rameaux se dispersent dans les lobes, où ils sont destinés a aller chercher les sucs nécessaires à la plante.

La tige, c'est-à-dire le corps de la plante, est empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent en entier & la tiennent enfermée comme dans une boîte ou entre deux écailles ; ces deux feuilles s'ouvrent & se dégagent les premieres hors de la graine & hors de la terre. Ce sont elles qui preparent la route à la tige, dont elles préservent l'extrême délicatesse de tous les frottemens qui pourroient lui être nuisibles, & peut être ont-elles encore une autre utilité. Ces premieres feuilles different beaucoup des autres feuilles de la Plante, on les nomme *Feuilles séminales*; il y a bien des graines dont les lobes s'allongeant hors de terre font les mêmes fonctions que ces premieres feuilles.

Après que la radicule s'est nourrie des sucs qu'elle tire des lobes, elle trouve dans l'enveloppe ou dans l'écorce de la graine, une petite ouverture qui répond à sa pointe, & qu'on apperçoit avec le microscope dans le bois des plus durs noyaux, de même que dans la robe des graines. La radicule passe par cette ouverture, & allonge dans la terre plusieurs filets qu'on nomme *Chevelus*; ils sont comme autant de canaux servants à amener la sève dans le corps de la racine, d'où elle s'élance dans la tige & lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre liée & durcie, elle se détourne ne la pouvant percer ; & quelquefois elle créve & périt faute de pouvoir aller plus loin : si au contraire elle rencontre une terre douce & legere, & c'est l'effet que produisent les labours, elle y fait son chemin sans obstacle. Les lobes, après s'être épuisés au profit de la jeune Plante, se pourrissent, & se desséchent. Il en est de même des feuilles séminales, qui, par leurs pores reçoivent de l'air une humidité & des esprits salutaires à la plante ; quand leur service est fini, elles se fanent. La jeune Plante tirant de la terre, par ses chevelus & par sa racine, des sucs plus forts & plus abondants, s'affermit de plus en plus, & commence à déplier les differentes parties qu'elle tenoit auparavant roulées & enveloppées les unes dans les autres. C'est dans le jeune arbre qu'on peut bien observer toute cette organisation ; l'Ecorce, le liber, l'aubier, les trachées, les vaisseaux

limphatiques, les vaisseaux propres. *Voyez le developpement de cette organisation*, au mot ARBRE.

On distingue généralement les plantes en *annuelles* & en *vivaces*.

Entre les vivaces, les unes le sont dans toutes leurs parties, racines, tiges & branches : de ce genre sont tous les arbres, arbrisseaux & arbustes. D'autres ne sont vivaces que par leurs racines, tout ce qui est hors de terre périssant tous les ans : nous en donnerons pour exemple le sainfoin & la luzerne. Entre celles-ci, il y en a de plus vivaces les unes que les autres, car les plantes que nous venons de nommer durent plus long-tems que le trefle.

On divise les plantes en *annuelles*, en *bis-annuelles*, en *tris-annuelles*. M. Duhamel comprend dans la classe des plantes annuelles toutes celles qui périssent après la maturité de leurs fruits, soit que leur vie ne soit que de quelques mois, d'une année, ou qu'elle excède une année comme les navets & les carottes, qui ordinairement ne produisent leurs fruits que la seconde année.

Il est bon d'observer que les Plantes vivaces ont leurs branches chargées de boutons; & que les germes de branches se trouvent sur les racines des Plantes qui n'ont que cette partie de vivace. Les plantes annuelles n'ont point de boutons.

On peut diviser aussi les Plantes en *exotiques*, & en *indigenes*, c'est-à-dire en Plantes étrangeres & en Plantes du pays.

On voit dans les serres chaudes des Amateurs, & surtout dans la belle serre du Jardin du Roi, beaucoup de *plantes exotiques*, qui y sont conservées avec tous les soins possibles. C'est dans ce Jardin Royal qu'on peut prendre l'idée de la construction des serres chaudes, propres à conserver les plantes étrangeres ; on y voit comment on peut leur ménager pendant l'hiver, par le moyen des poëles, cette chaleur douce, si nécessaire pour leur conservation.

Le meilleur moyen de connoître la nature & le tempérament des plantes, dit Bradley, c'est de considérer les climats d'où elles ont été apportées ; par exemple, celles qui viennent des pays voisins de la ligne, doivent

être placées dans l'endroit le plus chaud de la serre ; si elles croissent naturellement en-deçà de la ligne, leur printems commence à-peu-près dans le même tems que le nôtre : mais si on les a apportées des pays qui sont au Midi de la ligne, leur printems commence vers le mois d'Août. Toutes les plantes du Cap de bonne Espérance & des autres cantons au-delà de la ligne, comme l'*Aloès* de ces pays, les ficoïdes & autres plantes semblables, fleurissent presque toutes depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, tems auquel le froid de notre hiver arrête leur accroissement.

Toutes les plantes de semences originaires des pays chauds, & que l'on fait venir au printems sur une couche, doivent être accoutumées à l'air, autant qu'il est possible, quand une fois elles sont levées ; car autrement elles auroient de la peine à passer l'hiver, même dans l'endroit le plus chaud de la serre. *J'ai remarqué*, dit Bradley, que les plantes que j'ai multipliées par le moyen de graines apportées de la Jamaïque, des Barbades, de Saint-Christophe & des autres Isles Caraïbes, sont les plus tendres & les plus difficiles à conserver.

Les plantes de la Chine sont passablement dures, ainsi que celles qui viennent de Perse ; & je trouve, *ajoute-t-il*, que la plupart des plantes qu'on nous apporte du Nord de la Caroline & de la Virginie, où les saisons ne sont guères plus avancées que les nôtres, & où la différence de latitude n'est pas de plus de 25 degrés au Sud de Londres, peuvent être aisément naturalisées dans notre climat, pourvû qu'on les tienne à l'abri pendant deux ou trois hivers.

La saison de renfermer les plantes exotiques dans la serre, est ordinairement la seconde semaine de Septembre ; & celle de les retirer est le milieu de Mai, lorsque les gelées sont entièrement passées : au reste les plantes qui vivent naturellement dans les pays voisins de la ligne, doivent être renfermées plus long-tems dans la serre que les autres ; mais on doit observer en général que l'on ne doit enfermer les plantes exotiques quelconques, que quand leurs feuilles & leurs branches sont exemptes de toute humidité ; & il faut, autant qu'on

gent, ne les exposer à l'air que pendant une pluie douce capable de laver & de rafraichir leurs feuilles.

On doit semer la graine des plantes exotiques dans des pots que l'on met sur une couche chaude ; lorsque la couche se refroidit, on met les pots sur une couche nouvelle, & enfin on habitue les plantes à supporter la température de l'air. Le soin des amateurs qui envoient ou font venir des plantes étrangeres, est d'examiner si ces graines sont bien séches avant de les envoyer sur mer.

On a nommé *Plantes usuelles* celles dont on connoît les vertus, soit qu'on les emploie pour la nourriture, soit dans la Medécine ou dans les Arts ; mais on a cependant restreint plus particuliérement le nom de *plantes usuelles* à celles qui sont médicamenteuses.

Il est étonnant, dit l'illustre M. Bernard de Jussieu, qu'entre un nombre prodigieux de plantes dont les noms & les caracteres sont connus des Botanistes, il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus soient bien assurées. En effet on ne pourroit se conduire sur le systême des Anciens, pour découvrir ou s'assurer des vertus des plantes : les qualités occultes & des notions aussi vagues que celles du chaud & du froid, du sec & de l'humide, étoient la base de leur théorie : il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes ils aient fait peu de progrès. On les a abandonnés pour adopter des préjugés plus dangereux : on a cru trouver une analogie dans la figure ou le port d'une plante, sa couleur & ses autres qualités accidentelles, avec les différentes parties & humeurs du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres idées semblables, telles que la sympathie, furent les seuls guides des recherches qu'on faisoit, & la seule raison qu'on donnoit de l'effet que les plantes & autres médicamens produisoient. Ces systêmes eurent le même sort que les premiers : on en connut le ridicule, dans un tems où l'on commençoit à n'appuyer les raisonnemens que sur des expériences & sur des preuves puisées dans la nature même : mais on se hâta trop, sur le peu d'expériences & de faits que l'on avoit, de bâtir le fondement de la théorie en Medécine ; on vouloit tout expliquer par les principes acides & alkalis ; on chercha, en décomposant

différens mixtes, à en découvrir la nature. Le succès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le dessein d'éprouver si en décomposant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de trouver par les différens produits qu'ils donneroient, en quoi consistoient & d'où dépendoient leurs vertus. Si le succès avoit répondu à l'attente, on avoit un moyen sûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque plante peut renfermer en elle; mais malheureusement de quatorze cens plantes dont on fit l'analyse, on retira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus salutaires & les plus vénimeuses, par rapport aux produits qui résulterent de leur décomposition. On peut donc assurer que ce n'est qu'à un heureux hazard que nous sommes redevables de la connoissance des propriétés des plantes pour la cure des différentes maladies; cependant les avantages qu'on pourroit retirer des analyses faites avec soin, seroient de nous montrer les principes qui dominent le plus dans une plante, & en quelle quantité on les retire de sa décomposition. Ces préparations, qui d'ailleurs nous peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui étant combinés avec les odeurs, les saveurs, & les autres effets qu'on observe dans l'application des plantes, avec les différens états des liqueurs & des solides du corps humain, & la nature des désordres qui en arrivent, serviroient pour l'explication des vertus des plantes qui sont en usage, & guideroient dans la recherche des vertus peu constantes ou ignorées des autres plantes.

La méthode même par laquelle on range sous un même genre les plantes qui portent le même caractere par la fleur & le fruit, &c., peut y contribuer en quelque façon, puisqu'il est assez ordinaire de leur trouver le même rapport, tant dans l'efficacité que dans leur caractere; c'est du moins ce qui est assez bien démontré dans les ordres que présentent les plantes graminées, les labiées, les ombelliféres, les chicoracées, les légumineuses, les plantes à fleur en croix, &c.

Cependant pour déduire les vertus des plantes, il ne faut pas avoir recours seulement aux principes que l'on en tire, puisque quand on connoîtroit exactement les

substances qu'on peut retirer du Quinquina, on ne pourroit jamais en conclure qu'il eût la propriété de guérir les fiévres intermitentes. D'ailleurs si par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte, & de détruire la liaison & l'enchaînement des substances qui composoient une plante, croit-on nos organes aussi puissans & aussi actifs que le feu pour produire ce qui n'est dû qu'à sa violence : il n'y a que les seules parties du mixte & de la plante différemment modifiées, qui soient dépositaires de sa vertu. Quoique extrémement divisées, elles retiennent encore la nature du tout ; car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation, & avoir été long-tems exposées à l'action des solides, elles se font reconnoître par l'odeur & par la couleur qu'elles donnent aux urines ; elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain, d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison ; leur action obéit aux Loix constantes de la méchanique, auxquelles la fermentation elle-même, & tout ce qui se meut dans la nature, sont assujettis.

Nous disons que les diverses parties d'une même plante peuvent avoir des vertus différentes, suivant la nature des sucs qu'elles contiennent, & la différence d'organisation : c'est cette même différence dans la structure & la composition des végétaux, qui fait que l'un donne une gomme ou une resine qui découle naturellement, tandis que d'autres ont besoin d'être hachés & bouillis pour qu'on puisse en retirer les sucs épaissis, &c. Les huiles essentielles ne se trouvent pas toujours dans les mêmes parties des différentes plantes : par exemple, le Romarin & la Menthe l'ont dans leurs feuilles ; la Lavande l'a dans le calice de ses fleurs ; les plantes ombelliferes, l'ont dans l'enveloppe de leurs semences ; les arbres de la famille des Orangers & des Citronniers, l'ont dans les petales de leurs fleurs, & ensuite dans l'écorce de leurs fruits ; le bois de Gayac contient une si grande quantité d'air, qu'il brise souvent les vaisseaux dans lesquels on l'a mis, pour tirer, à l'aide du feu, ses différens produits : la semence de *Sinapi* ou de Moutarde, les feuilles du *Cochlearia*, & la plus grande partie des plantes cruciferes donnent de l'alcali volatil : les fruits

pulpeux, soit doux, soit aigrelets, délayés dans un peu d'eau, donnent de la gêlée; étant étendus dans une plus grande quantité d'eau & à l'étuve, ils fermentent, & font du vin: les semences de Coin, de graine de Lin, de *Psylium*, de même que l'écorce des racines de Guimauve & de Reglisse, donnent des mucilages, &c. Le Lecteur nous permettra cette disgression chymique, extraite de l'analyse du regne végétal par le célebre Chymiste M. Rouelle, & qu'on trouve insérée dans la traduction françoise des Œuvres de Henckel: c'est un tableau racourci des différens produits des plantes, dont la nature varie selon la partie du végétal où elle réside, en un mot selon l'organisation de la plante. Nous donnerons aussi dans la suite de cet article un tableau alphabétique des propriétés médicinales des plantes, & un alphabet analytique des parties des végétaux & des termes botaniques les plus familiers. Nous avons donné le détail historique de toutes ces différentes plantes à chacun de leurs noms: nous parlerons des plantes parasites & de la plante éponge à la fin de cet article.

A l'égard des systêmes de Botanique, nous aurions desiré en pouvoir tracer une esquisse à nos Lecteurs; mais cela auroit trop allongé cet article. Nous esperons un jour donner le *Regne végétal*, ouvrage dépendant de notre Minéralogie. Eh, que pourrions-nous ajouter au nouvel Ouvrage de M. Adanson? Ainsi nous nous contenterons de dire ici, que les Botanistes ont envisagé le systême des plantes sous différens aspects; les uns par les fleurs, les autres par les étamines, d'autres par les corolles ou pétales, &c.

Les plantes prennent leur nourriture dans divers endroits; les unes la tirent immédiatement de la terre, & croissent sur sa superficie, ou à une petite profondeur sous terre; ce sont les *Plantes terrestres*: les autres croissent dans les eaux, on les nomme *Plantes aquatiques*; & celles-ci se divisent en *Plantes marines*, parcequ'elles croissent dans la mer, & en *Plantes fluviatiles*, parceque ces dernieres croissent dans les eaux douces: enfin quelques-unes tirent leur nourriture des autres plantes; on les nomme *Plantes parasites*

Les Plantes, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus & au mot *Arbre*, sont sujettes à différentes maladies, & elles produisent des phénomenes plus singuliers les uns que les autres. La naissance des tumeurs ou nœuds du Chêne, du Grenadier, de l'Orme, du Sapin, &c. n'est due, selon quelques-uns, qu'à l'abondance du suc ou seve, dont le cours de la circulation a été gêné, peut-être intercepté : cette même cause fait souvent périr l'arbre. Il y a des végétaux qui nous procurent des effets physiques, bien dignes de l'attention des Philosophes. La plante dont M. Linnæus donne la description, sous le nom de *Mirabilis longiflora*, porte tous les soirs une multitude de fleurs odoriférantes qui se flétrissent le matin, & sont remplacées le soir par de nouvelles fleurs. Tel est encore le sommeil prétendu de quelques plantes, telles que la Sensitive, le Tamarinier, &c. qui prennent, aux approches de la nuit ou du doigt, une situation différente de celle qu'elles avoient pendant le jour ; c'est cet état de recueillement & d'affaissement que Linnæus a désigné par le terme *sommeil* : voyez ce qui en est dit *à l'article* SENSITIVE.

Enfin, les plantes portent dans leurs fleurs une substance très-utile, qu'on avoit soupçonnée être le produit d'une des parties les plus essentielles à la végétation, (nous voulons parler du miel.) La liqueur mielleuse des fleurs, contient un suc qui communique à l'eau la propriété de résoudre les huiles æthérées, ainsi qu'on le fait avec le suc du Mélianthe. En privant les fleurs de ces nectaires, cela ne cause aucune altération, ni à leur végétation, ni à leur fructification ; & par conséquent, ce suc ne contribue en rien à leur fertilité.

Tableau Alphabétique des différentes parties des Plantes, Termes, &c.

Par ce qui précede, on a vu que la plante est un corps organisé de six parties principales ; que ce corps a essentiellement une racine, & peut-être, dit Tournefort, une semence, qu'il a le plus souvent des feuilles, des tiges, des fleurs, des supports, &c.

Aiguillon, *Aculeus*; pointe fragile, qui tient si peu à la plante, qu'on l'en détache aisément sans rien déchirer.

Arbre, *Arbor*. Il peut être défini une plante d'une grandeur très considérable, qui n'a qu'un seul & principal tronc, divisé en maîtresses branches; tels sont le Chêne, le Noyer, &c. Voyez *Arbre*: on trouvera à ce mot ce que c'est que l'*Aubier*.

Arbrisseau, est une plante ligneuse, de moindre taille que l'arbre, laquelle, outre la principale tige & les branches, produit souvent de la même racine, plusieurs pieds considérables; tels sont le Troêne, &c. Les Arbres & les Arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles, qui se développent dans le printems, & s'épanouissent en feuilles & en fleurs. Cette différence, jointe à la grandeur, distingue aisément les Arbrisseaux des sous-Arbrisseaux.

Baie ou Baye: *voyez ce mot*.

Bale, *Gluma*; espece de calice particulier à la famille des graminées.

Bois: *voyez ce mot*.

Bourse; *Volva*; cette partie sert d'enveloppe épaisse à certaines plantes de la famille des champignons.

Buisson: voyez dans ce Paragraphe le mot *Sous-Arbrisseau*.

Calice, *Calix*, est l'enveloppe ou le soutien des autres parties de la fleur: on en compte sept especes, le Périanthe, l'Enveloppe, le Spathe, la Bale, le Chaton, la Coëffe & la Bourse.

Capsule, *Capsula*, est une enveloppe composée de plusieurs panneaux secs & élastiques.

Chaton, *Amentum*, est une véritable fleur à étamine: c'est un amas de fleurs toutes mâles ou toutes femelles. Voyez l'article *Fleur*.

Cône, *Strobilus*, est composé de plusieurs écailles contournées.

Corolle, *Corolla*, elle environne immédiatement les parties de la génération: il y en a de deux especes, la Petale & le Nectaire.

Demi-Fleuron, sont les feuilles qui forment la couronne des fleurs radiées.

Denté, ne differe de *dentelé* qu'en ce que ses découpures sont plus fines & beaucoup plus égales.

Disque, partie de la fleur radiée, qui en occupe le centre : on l'appelle quelquefois *Bassin*.

Ecaille, *Squama*, se trouve dans les chatons; elle se trouve aussi sur les étamines ou sous les fleurs.

Embrion, est le jeune fruit, qui renferme en petit la plante.

Écorce : voyez *ce mot*.

Enter : voyez ci-dessous *Greffer*.

Épine, *Spina*. C'est une pointe tellement adhérente à la plante, qu'on ne sauroit l'arracher sans déchirure.

Étamines, sont les filets qui sont vers le centre de la fleur, & qui sont chargés chacun d'un petit corps appellé *sommet*, comme on le peut voir facilement dans les tulipes : ce corps contient une poussiere prolifique très fine, c'est-à-dire les parties mâles de la génération.

Filet, est ce qui sert à soutenir le sommet.

Feuille, *Folium* : on les divise en trois genres; savoir, en *simples*, en *composées* & en *indéterminées*. Les *Feuilles simples*, sont celles dont le pétiole n'en porte qu'une : on en fait sept ordres, où on les considere suivant la circonférence, les angles, les sinus, la bordure, la surface, le sommet & les côtés : ainsi l'une est orbiculaire ou ronde, ou en forme de coin, ou en fer de lance, ou en forme d'alene, ou en forme de main, ou dentelée, ou membraneuse, ou piquante, ou vésiculaire, ou lisse, ou ondée & nerveuse, ou charnue, ou fistuleuse. Les *Feuilles composées* se forment de plusieurs feuilles réunies ensemble sur un même pétiole : ces feuilles sont quelquefois recomposées, telles sont celles dont le pétiole commun se partage deux fois avant de se charger de folioles : elles sont surcomposées, quand le pétiole se subdivise plus de deux fois. Les *Feuilles indéterminées*, sont celles qui se font distinguer sans avoir égard à leur structure ni à leur forme, mais à la direction, au lieu, à l'insertion & à la situation. On appelle *Feuille florale*, celle qui se trouve & ne paroît qu'avec la fleur. Voyez l'article *Feuilles*.

Fleur, est la partie de la plante qui se distingue ordinairement des autres parties par des couleurs parti-

culieres : il y a différentes sortes de Fleurs. Voyez l'article *Fleur* de ce Dictionnaire. On distingue dans les Fleurs, le calice, la corolle, l'étamine & le pistile.

FLEURON, est un limbe en cloche, découpé en cinq lobes.

FRUIT. On entend par ce mot, toutes sortes de graines, soit nues, soit renfermées dans une enveloppe osseuse ou charnue, membraneuse, &c. Voy. l'article *Fruit*.

GENRE DE PLANTES, est un ordre de plusieurs plantes qui ont un caractere commun, établi sur la structure de certaines parties qui distinguent essentiellement telle plante d'une autre.

GERME, est la partie de la graine, qui renferme en petit une plante de la même espece : le germe tient lieu de matrice dans les plantes.

GERMINATION, est le premier développement des parties qui sont contenues dans le germe de la graine d'une plante, il s'opere par le mouvement de la seve.

GLANDE, *Glandula*, ce sont des parties qui servent à la sécretion des sucs de la plante.

GOUSSE, *Legumen*, est le fruit des légumes, & des plantes qui ont la fleur légumineuse ; elle est ordinairement composée de deux cosses plattes ou convexes, assemblées en dessus & en dessous par une suture longitudinale, & qui renferment des semences attachées alternativement au limbe supérieur de chacune de ces cosses.

GRAINE : *voyez ce mot.*

GREFFER ou ENTER, est engager un brin d'une jeune branche d'un arbre dans le bois d'un autre arbre, avec les précautions nécessaires, & dans la saison favorable : voy. au mot *Arbre*, vol. I.

HAMPE, *Scapus* : cette partie, uniquement destinée à porter la fructification, naît immédiatement de la racine & non pas du tronc.

HERBE, *Herba* : ce nom convient à toutes les plantes dont les tiges périssent tous les ans, après que leurs semences sont mûres : voyez *Herbes*.

LOBES, sont les parties de la semence qui sont attachées au germe, & qui sont ordinairement plus grosses que le germe.

MAINS, *Cirrhi*, en Botanique, sont des filets ou

DENTÉ, ne differe de *dentelé* qu'en
coupures sont plus fines & beaucoup pl

DISQUE, partie de la fleur radiée
centre : on l'appelle quelquefois B

ECAILLE, *Squama*, se trouve
se trouve aussi sur les étamines

EMBRION, est le jeune fru
la plante.

ÉCORCE : voyez *ce mot*

ENTER : voyez ci-dess

ÉPINE, *Spina*. C'est
la plante, qu'on ne s

ÉTAMINES, sont
la fleur, & qui sor
pellé *sommet*, co
les tulipes : ce kr
fine, c'est-à-di

FILET, est

FEUILLE
savoir, en

Les *Feui*
porte q
suivan
dure
est
fer
c

différentes sortes de Fleurs. Voyez l'ar-
Dictionnaire. On distingue dans les
corolle, l'étamine & le pistile.
limbe en cloche, découpé en cinq
ce mot, toutes sortes de grai-
es dans une enveloppe os-
& Voy. l'article Fruit.
de plusieurs plantes
sur la structure
visiblement telle

la rose.
petite partie qui

de Corolle : voyez ci-des-
sur les *Pétales & Ecorces*, par

Perianthus, est l'espece de calice la
ne.

ARPE, *Pericarpium*, est formé du germe ; il
& renferme les petites semences ou graines : on
compte huit especes ; savoir, la Capsule, la Coque,
silique, la Gousse, le Fruit à noyau, la Pomme ou
Fruit à pepin, la Baie & le Cône.

PÉTIOLE, *Petiolus*, c'est ce qui soutient les feuilles des plantes.

PISTILE, est la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le Lys : c'est là où est la graine. Quelquefois le Pistile n'est pas au centre des filets ou étamines, mais à leur extrêmité. Le Pistile renferme les parties femelles de la génération ; savoir, le Germe, le Style & le Stigmate.

PLACENTA, corps qui se trouve placé entre les semences & leurs enveloppes, & qui sert à préparer leur nourriture.

PROVIN, differe de la Bouture qui n'est qu'un simple bâton de Saule ou de Groseiller, &c. piqué dans terre, & qui y reprend racine. Le Provin au contraire, est,

une branche de vigne, couchée & coudée
pousse des chevelus par les nœuds qui se
On coupe le bois qui tient au cep ; &
he qui sort de terre de l'autre côté,
p.

la partie de la plante qui reçoit
re où elle est attachée, & qui
ez l'article *Racine*.
e du germe d'une graine
nsiblement.
i du Froment & du
icules comme une

retrouve dans le corps des
rapport aux Végétaux, ce que
aux animaux
ez *Gousse* ci-dessus, & l'article *Silique*.

...MET, corps qui termine les étamines ou filets des fleurs : ces corps renferment une poussiere prolifique.

Sous Arbrisseau, plante ligneuse, ou petit buisson moindre que l'Arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne des boutons à fleur ou à fruit ; tels sont le Thym & le Romarin : voyez *Arbrisseau*.

Stigmates. En Botanique, sont ces parties qui terminent les styles ou les embrions du pistile. On regarde le Stigmate comme l'organe femelle de la génération : il y en a de différentes figures.

Stipule, *Stipula*, est ce qui forme le bourgeon & les insertions.

Style, est proprement la pointe d'un jeune fruit, ou de quelque graine. Malpighi appelle *Style*, le jeune fruit entier qui est placé au milieu de la fleur : il y a des plantes qui n'ont point de Style.

Suc nourricier ; c'est la partie de la seve qui est propre à nourrir les plantes.

Supports, *Fulcra*, sont certaines parties de la plante, qui servent à soutenir ou à défendre les autres : on en compte de dix especes ; savoir, la Stipule, la Feuille florale, la Vrille, l'Épine, l'Aiguillon, le Pétiole ou

Queue, le Péduncule ou Pédicule, la Hampe, la Glande & l'Ecaille.

TALON, est ce qui soutient la feuille des Orangers ; c'est une petite feuille échancrée, comme la partie basse & la plus grosse d'une branche coupée ; tel est aussi l'endroit d'où sortent les feuilles de l'œilleton que l'on détache d'un pied d'Artichaud, & cet endroit a un peu de racines.

TÊTE. On dit que les fleurs ou les graines sont ramassées en maniere de tête, lorsqu'elles sont entassées par petits bouquets : *flores in capitulum congesti.*

TIGE, est la partie des plantes qui naît des racines, & qui soutient les feuilles, les fleurs & les fruits : voyez au mot *Tige* de ce Dictionnaire.

TOQUE, bonnet de figure cylindrique en forme de chapeau, dont le bord est étroit. Il y a des fruits qui ressemblent à de petites toques.

TRACER, en Botanique, c'est courir & couler entre deux terres. Le Chiendent trace extraordinairement, c'est-à-dire, que ses racines entrent peu avant dans terre, & s'étendent sur les côtés. On dit aussi que les Fraisiers tracent, mais c'est par des jets qui courent sur la terre, & qui prennent ainsi racine à leur extrêmité.

TRACHÉE, ou VAISSEAU AÉRIEN, ou POUMON DE PLANTE : la découverte en est due à Malpighi. Les Trachées des plantes, dit cet Auteur, sont certains vaisseaux formés par les différens contours d'une lame fort mince, platte & assez large, qui, se roulant sur elle-même en ligne spirale ou tire-bourre, forme un tuyau assez long ; droit dans certaines plantes, bossu en quelques autres ; étranglé & comme divisé dans sa longueur en plusieurs cellules. Quand on déchire ces vaisseaux, on s'apperçoit qu'ils ont une espece de mouvement péristaltique ; ce mouvement vient peut-être de leur effort : car ces lames, qui ont été allongées, & qui ressemblent à des tire-bourres, revenant à leur premiere situation, secouent l'air qui se trouve entre les pas de leur contour. Cet air, par son ressort, les secoue aussi à son tour, de sorte qu'elles vont & viennent pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elles aient repris leur premiere situation, ou qu'elles aient cédé à l'air ; car si on les al-

longe un peu trop, elles perdent leur ressort & se flétrissent. Malpighi a remarqué que ces lames étoient composées de plusieurs pieces posées par écailles, comme sont les trachées des insectes. Pour découvrir facilement les trachées, on n'a qu'à choisir, dans le printems & dans l'été, des jets de rosier de Viburnum, des tendrons de vignes, de tillau, &c. on les trouvera tout remplis de trachées, pourvu qu'ils soient assez tendres pour pouvoir être cassés net; car s'ils se tordent, on ne pourra découvrir les trachées. Rien n'est si aisé que de faire ces observations. Il est vraisemblable que les trachées sont des vaisseaux destinés à contenir de l'air, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils servent à faciliter le mouvement de la seve, & à la rendre plus fluide.

L'existence des trachées dans les plantes, quoique démontrée par Malpighi & Grew, est révoquée en doute par plusieurs Physiciens. M. Triumphetti & Walker, entre autres, ont prétendu que ces trachées ne différoient point des vaisseaux des plantes. Cette dissension a engagé M. Reichel à faire quelques expériences : il s'est servi d'une forte décoction de bois de Bresil, qui, comme on le sait, est d'un rouge assez vif. Il y a trempé successivement différens individus du regne végétal, & il a remarqué que la liqueur rouge ne montoit pas dans les tuyaux de la plante indifféremment, mais seulement dans ceux que les Botanistes, partisans des trachées, reconnoissoient être de cette espece; d'où il conclut, qu'en effet les plantes ont des trachées, & que ce sont elles que Malpighi & Grew ont décrites.

Traînée. Ce mot se dit des plantes, qui, comme les fraisiers, jettent d'elles-mêmes d'un côté & d'autre des traînées, ou de longs filets qui ont des nœuds, & qui allongent leur chevelu en terre, & deviennent autant de nouveaux pieds.

Spathe, *Spatha*, espece de calice qui enveloppe une seule ou plusieurs fleurs rassemblées.

Tuniques, ce sont les différentes peaux d'un oignon, qui sont emboîtées les unes dans les autres.

Velu. On dit le velu d'une plante, pour désigner les especes de poils qui tapissent sa surface. Les poils, dont les feuilles sont revêtues ou parsemées, sont les vaif-

ſeaux excrétoires de ces mêmes feuilles ; les étamines ſont, dit Tournefort, les vaiſſeaux excrétoires des fleurs.

Vrilles : *voyez* ci deſſus *Mains*.

Utricules. Ce ſont de petites outres, ou des ſacs de figure ovale, percés par les deux bouts, couchés à la file, bouche contre bouche, comme des grains de chapelet, rangés par tas les uns ſur les autres, & s'étendant horiſontalement depuis l'écorce extérieure, au travers des autres écorces & du bois, en pluſieurs endroits juſqu'à la moëlle. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement pleins de ſeve ; ils occupent les eſpaces ou mailles ouvertes, qui ſe trouvent entre les fibres longitudinales du bois. Un Botaniſte doit conſidérer la graine, ſes enveloppes, la pulpe ou les lobes, la plantule, les feuilles ſéminales, le bois, ſes différentes écorces, ſon aubier : il doit ſavoir ce que c'eſt que les nœuds, les boutons, les boutures, les provins, les trainées ; connoître la nature, & les effets des utricules, des trachées ; de quelle maniere ſe fait la circulation de la ſeve, ſon raffinage ; quel eſt l'uſage des racines, du chevelu, des fibres du bois, des feuilles, des fleurs & leurs caracteres ; diſtinguer celles qui ſont mâles d'avec les femelles, les rampantes d'avec les pivotantes ; enfin être en état de faire de ſolides obſervations botanico-météréologiques : tels ſont en général les objets principaux que le Botaniſte doit connoître. On trouvera l'explication de tous ces termes, dans le vocabulaire qui précede, & aux articles principaux cités par renvoi.

Tableau Alphabétique des Plantes uſuelles, ou des principales propriétés des Plantes en Médecine. Extrait des Dictées de Botanique, faites au Jardin Royal de Paris, par M. Bernad de Jussieu.

Plantes alexitaires, corroboratives ou alexipharmaques.

On comprend ſous ces différens noms, les Plantes, qui, employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abattues, raniment la circulation du ſang, en réveillant l'action des ſolides, & atténuant les fluides. Ces plantes

plantes ont une odeur forte & pénétrante, ce qui prouve qu'elles contiennent beaucoup de parties spiritueuses volatiles : on les associe aux purgatives, lorsqu'il s'agit de soutenir les forces, & de faire évacuer. La plus grande partie des alexitaires détruisent l'effet des morsures vénimeuses, & des poisons coagulans, par leur vertu incisive ; ce qui les avoit fait nommer anciennement *Alexipharmaques*.

Les Plantes alexitaires & corroboratives, sont les baies de genievre, les semences du persil, de l'ammi, du carvi, le chardon bénit, le camædris, le scordium, les feuilles de sauge ; les fleurs de sureau, de galega, de souci ; les racines d'angélique, d'anthora, de carline, de dictame blanc, de gentiane, de meum, d'impératoire, d'ænula-campana, de pétasite, de scorsonere, de doronic, d'asclepias, de raisin de renard, & l'écorce d'orange.

On ordonne ces plantes dans les syncopes qui proviennent d'un sang épaissi, dans les fievres malignes, dans les mélancolies, lorsque le pouls est languissant : elles sont dangereuses dans les cas où, quoique les forces soient abattues, le sang est raréfié, comme dans le *Cholera-Morbus*, & lorsqu'il se fait quelque évacuation critique, parcequ'on doit craindre d'exalter des liqueurs qui ont déja trop de mouvement.

Plantes Anti-épileptiques.

Les Anti-épileptiques sont celles qu'on emploie préférablement dans les maladies convulsives & épileptiques.

Les sources de ces dérangemens de l'économie animale sont infinies, & très différentes : elles viennent du mauvais état des fluides & des solides. Tout ce qu'on peut attendre des Anti-épileptiques, c'est de corriger l'état des fluides, de diminuer la viscosité & la grossiereté des parties du sang & de la lymphe, de changer la mauvaise qualité du chyle, qui, par son mélange dans le sang, pourroit engorger les vaisseaux du cerveau, & par-là occasionner des convulsions ou des rechutes fréquentes d'épilepsies. Les Anti-épileptiques ne peuvent

être employées heureusement que dans les cas d'épilepsie ou de convulsions entretenues par l'état du sang, qui occasionne ordinairement ce qu'on appelle *Vapeurs hystériques & hipocondriaques.*

Les Anti-épileptiques ne peuvent être d'aucun usage, lorsque les convulsions sont occasionnées par la mauvaise conformation du crâne, par quelque vaisseau ossifié, ou quelques vaisseaux variqueux, ou par d'autres causes qui occasionnent quelque compression inégale sur la substance medullaire du cerveau & l'origine des nerfs.

Les especes d'Anti-épileptiques sont le gratteron, le caille-lait, le muguet, la digitale, la pivoine, l'orvale, la gui de chêne, la fraxinelle, la grande & petite valériane, la mâche, le tilleul & la croisette.

Plantes Anti-scorbutiques.

Les Plantes Anti-scorbutiques sont celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le scorbut. Le sang que l'on tire aux scorbutiques est dissous, noir, grumelé & grossier ; la partie séreuse est d'un goût salé & âcre : on peut inférer que cette maladie dépend de la grossiereté & de l'épaississement des mollécules du sang, trop dégagées & noyées dans une sérosité âcre.

Les plantes que l'expérience a fait reconnoître spécifiques pour le scorbut, tendent à corriger ces vices. Les unes sont diurétiques, chaudes, très apéritives, d'un goût piquant & âcre ; les autres d'un goût aigrelet & acide ; les autres enfin, astringentes & balsamiques. Les premieres divisent les mollécules grossieres du sang ; les secondes, qui sont acides, rapprochent les principes du sang trop dégagés ; enfin les dernieres, qui sont astringentes & balsamiques, corrigent les impressions que la lymphe salée & âcre a pu faire. Le mélange & la quantité des anti-scorbutiques sont indiqués par la nature des symptômes du scorbut.

Les Plantes Anti-scorbutiques sont le cocléaria, les cressons, la capucine, le bécabunga, la brele, la nummulaire, la fumeterre, l'oseille, la pimprenelle, la passerage, la moutarde, le pastel, les fruits de citron, de limon, de grenade, la semence d'ancolie, &c.

Plantes Anti-vénériennes.

Les plantes anti-vénériennes sont celles qui détruisent le virus vérolique. Il y a lieu de penser que dans cette maladie c'est la lymphe seule qui est altérée ; car le sang des personnes attaquées de ces maladies, est vermeil & très beau. Les plantes apéritives ordinaires peuvent bien lever les obstructions causées par un sang épais & visqueu ; mais il faut des apéritifs dont les parties soient extrémement fines, développées, & assez dures pour dégluer la lymphe, & pénétrer les voies de la derniere circulation.

Les plantes anti-vénériennes ne sont pas aussi efficaces que le *Mercure* ; elles ne réussissent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le tems de faire un grand progrès : on peut cependant encore les employer comme des secours utiles, lorsque le virus vérolique s'est engagé dans la masse du sang, & que le mal est invétéré.

Les plantes anti-vénériennes sont le Safran, le Buis, le Génévrier, la Salse-pareille, l'*Agnus castus*, l'Aigremoine, l'Aunée, ou *Ænula campana*, le Gayac, & le Sassafras.

Plantes Anti-vermineuses.

Les plantes anti-vermineuses ou vermifuges détruisent la matiere vermineuse & chassent les vers. Le corps humain est sujet à des vers qui se logent ordinairement dans l'œsophage, l'estomac & les intestins. Ils dévorent les alimens, gâtent & corrompent le chile, & font un obstacle à la digestion.

Les autres parties du corps servent aussi quelquefois de demeure & de nourriture aux vers : les sinus du nez, le conduit interne & externe de l'oreille, les dents cariées, contiennent quelquefois des vers : on en a trouvé aussi dans le péricarde, dans la substance du foie & des reins.

Les vers qui attaquent l'œsophage, l'estomac & les intestins, sont de quatre sortes ; les *Vers longs*, le *Ver solitaire*, les *Vers ascarides*, & les *Vers cucurbitains*, ainsi nommés de leur ressemblance avec la semence de

Courge. *Voyez* l'Histoire Naturelle de ces especes de vers ; chacun à leurs mots particuliers.

Les remedes que l'on emploie pour détruire les vers, & chasser la matiere vermineuse, sont de trois especes : ou bien ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & émétiques ; ou bien ils rétablissent les digestions ; tels sont les stomachiques & les amers ; d'autres enfin agissent sur les vers directement, & les font périr.

Les purgatifs & les émétiques chassent les vers par les premieres voies ; les stomachiques & amers corrigent le caractere de la matiere vermineuse : ils empêchent le développement des œufs ; & les vers déja éclos ne trouvant plus la même nourriture, s'affoiblissent & périssent peu à peu. Les remedes qui détruisent les vers & les attaquent directement, sont les huiles, qui, par leurs parties branchues rameuses, bouchent les trachées, organes de la respiration des vers, & les font périr ; enfin il y a des remedes qui détruisent la tissure des parties des vers, comme le Mercure & ses préparations, le Kermès minéral ; ces remedes tirés des minéraux sont bien plus puissans que ceux tirés des végétaux.

Les *antivermineuses purgatives* sont les fleurs & les feuilles de Pêchers, la Gratiole.

Les *antivermineuses ameres stomachiques* sont la santoline, la tanésie, la verveine, le scordium, la scabieuse, la petite centaurée, la fumeterre, la sabine, les racines de fougere, la fraxinelle, & les gousses d'ail.

Enfin les *antivermineuses huileuses* sont l'huile d'olive, d'amande douce, & généralement toutes les huiles qui ne sont pas caustiques.

Plantes apéritives.

Les plantes apéritives sont celles qui facilitent le cours des liqueurs, & débouchent l'orifice des vaisseaux obstrués. Lorsque les plantes apéritives produisent leur action, le sang circule avec plus de vîtesse, l'action & la réaction des fluides sur les solides sont augmentées ; il est

donc prudent de faire précéder les saignées & les purgations à l'usage des apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs, & afin d'éviter les suites fâcheuses qu'exciteroit le gonflement.

Il y a beaucoup de plantes rapportées dans d'autres classes, qui sont en même tems apéritives; tels sont les purgatives, la plupart des sudorifiques, les diurétiques chaudes, & les emménagogues.

Les apéritives sont d'un très grand usage en Médecine, parcequ'il y a quantité de maladies entretenues par la lenteur & la viscosité des humeurs; elles sont très utiles dans la disposition à l'hydropisie, les menaces d'apoplexie, les palpitations de cœur, &c. On doit bien se garder de les employer dans les cas d'inflammation, dans les tempéramens vifs & secs, à moins d'avoir calmé la fougue des humeurs par l'usage des délayans, des bains, &c. C'est aussi pour prévenir l'inflammation des viscères engorgés, qu'on ordonne les apéritives en grand lavage, en tisanne & en décoction, & qu'on coupe l'infusion de ces plantes avec le lait.

On fait continuer l'usage des apéritives pendant plusieurs jours, & des mois entiers, parceque ce n'est que par un long usage de ces remedes, que l'on vient à bout de résoudre les obstructions.

Le regne végétal ne fournit pas des apéritifs aussi puissans que ceux que l'on retire du regne minéral, comme du Fer, du Mercure. Les apéritifs que les végétaux fournissent sont la Saxifrage, la *Chelidoine*, ou éclaire, la *Scrophulaire*, la *Filipendule* & la semence d'*Ancolie*.

Plantes assoupissantes.

Les plantes assoupissantes, appellées autrement *Narcotiques* ou *Hypnotiques*, procurent le sommeil, calment les irritations, & appaisent les douleurs. L'effet des assoupissantes est une espece d'ivresse, & ne differe pas beaucoup de celui qui suit l'excès des liqueurs spiritueuses; aussi abondent-elles en parties très volatiles. Les narcotiques procurent le sommeil & appaisent la douleur, parcequ'elles donnent lieu au sang qui s'amasse dans les vaisseaux capillaires de comprimer le cerveau

& les nerfs : or il est d'expérience que lorsque les nerfs sont comprimés par la tension, la partie dans laquelle ils se répandent, devient insensible.

Il arrive presque toujours que le sommeil procuré par les narcotiques, est précédé d'agitations, & accompagné d'une petite fievre & de revêries fatigantes; ensorte que c'est plutôt une ivresse qu'un sommeil doux & tranquille. Les narcotiques ne doivent être employées qu'avec prudence & ménagement : prudence, pour distinguer le cas, & ménagement pour la dose. Si la compression du cerveau & des nerfs est trop considérable, cet état ne differe pas de celui de l'apoplexie ; ainsi les narcotiques sont pernicieux aux personnes d'un tempérament sanguin. L'abus des narcotiques est ordinairement suivi d'hydropisie, de tremblemens, engourdissemens, perte de mémoire, stupidité. Il est à propos de corriger la plupart des narcotiques par quelque drogue convenable. Presque toutes les narcotiques, prises à une certaine dose, sont de vrais poisons. Les principales substances végétales somniferes sont la graine de Jusquiame, les fleurs de Coquelico, les têtes de Pavot blanc, & leur suc, qu'on appelle *Opium*, l'écorce de la racine de Mandragore, les feuilles & fruits de la Morelle, & le suc de la Pomme épineuse.

On applique aussi ces especes de plantes à l'extérieur pour calmer les douleurs des parties, parceque leurs parties volatiles raréfient le sang, qui alors comprime les fibriles nerveuses ; & le commerce de la partie avec le cerveau étant interrompu, la douleur cesse.

Plantes astringentes.

Les plantes astringentes sont celles qui, prises intérieurement ou appliquées extérieurement, arrêtent le cours immodéré des liqueurs, & font resserrer les fibres : elles arrêtent le cours immoderé des fluides en les coagulant ; car la plupart de ces plantes caillent le lait. Elles resserrent les fibres vraisemblablement en absorbant l'humidité, & desséchant les fibres qui pour lors se roidissent : ces plantes sont donc utiles pour arrêter les pertes & les hémorrhagies, pour diminuer les se-

crétions & excretions trop abondantes, comme sont les dévoiemens, le flux immoderé de salive, d'urine; les pertes blanches, les sueurs : elles sont propres dans le relachement de plusieurs parties, le gonflement des amigdales; & enfin toutes les fois qu'il est nécessaire de donner plus de ressort aux solides, & plus de consistance aux liqueurs. Leur usage seroit dangereux dans le cas d'inflammation formée, d'engorgemens & obstructions. Les especes d'astringentes sont les fleurs de Roses de provins, de Grenade, les feuilles de Pervenche, de Plantain, de Bourse à Pasteur, d'Argentine, d'Ortie de vigne; les racines de Bistorte, de Tormentille, de Quintefeuille; le Mouron, le Gratecul, les fruits de Cyprès, de Neflier, de Cornouiller, de Sumac; les pepins de Raisin, les semences d'Oseille, de Patience, de Tabouret, du *Sophia*; la Noix de galle, l'écorce de Chêne, & les différentes Mousses d'arbres.

Plantes béchiques.

Les plantes béchiques appaisent la toux, & facilitent la sécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale qui fournit les crachats : on les appelle aussi *pectorales* & *expectorantes*.

Les parois intérieures de la trachée-artere & des bronches, sont parsemées de glandes qui filtrent sans cesse une humeur lymphatique, destinée à lubrifier toutes ces parties. Pour que l'air entre facilement dans le poulmon, qu'il en parcoure sans peine les plus petits détours, & qu'il dilate les cellules pulmonaires, il faut que cette humeur ne soit ni trop épaisse, ni trop visqueuse, ni trop fluide, & acrimonieuse. Lorsque l'entrée de l'air dans les bronches & dans les vésicules devient difficile, la circulation du sang dans le tissu du poulmon est gênée, la respiration est extrémement embarrassée; ce qui excite sur ce viscere un sentiment de pesanteur, produit la toux & l'asthme.

On distingue deux sortes de Béchiques, dont les unes divisent & attenuent la lymphe, & facilitent l'expectoration; on les nomme *Béchiques chaudes* ou *fondantes* : les Béchiques au contraire qui adoucissent l'humeur acri-

monieuse ; sont nommées *Béchiques froides* ou *incrassantes*.

Les Béchiques chaudes sont pour la plupart des plantes de la classe des apéritives ; mais on a choisi celles dont l'action est la plus douce & qui n'excitent pas beaucoup de rarescence dans le sang. Ces plantes agissent en général sur le sang, sur la lymphe, & en particulier sur le poulmon : elles incisent l'humeur lente & grossiere, & soulagent dans la toux, dans les catarres, dans l'asthme : elles ne sont pas toutes de la même force ; il y en a qui fondent & attenuent puissamment, d'autres sont moins vives, & leur action tient le milieu.

On emploie les *Béchiques fondantes majeures* dans l'asthme humide & dans les fluxions catarreuses ; les *moyennes* sont mises en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poulmon. Les *Béchiques fondantes foibles* ne sont, à proprement parler, que des délayantes ; car elles causent fort peu d'agitation dans la masse du sang ; ainsi on peut les donner dans les inflammations du poulmon.

Les *especes de Béchiques pectorales chaudes*, sont l'Iris ou Flambe ordinaire, l'Iris de Florence, l'Origan, le Marrube blanc, l'Hisope, le Pouliot, le Serpolet, le Chenopodium ambrosioïdes, le Camphorata, le *Meum*, l'Aunée.

Les moyennes sont le Chou rouge, le Navet, le Rossolis, le Lierre terrestre, l'*Aster pratensis*, le Tussilage, le Vélar, l'Ortie-griéche, le Pied de chat : les Véroniques, ne sont presque que des délayantes.

Les *Béchiques froides & incrassantes* sont des Plantes qui donnent plus de consistance aux fluides, & émoussent les parties acres & irritantes.

L'usage des Béchiques froides & incrassantes est très utile dans la phthisie commençante, dans les crachemens de sang, dans l'asthme catarreux & convulsif, dans les toux violentes & opiniâtres.

Les principales sont la Pulmonaire, la Buglose, la Bourache, la Guimauve, la grande Consoude, la Réglisse ; les fleurs de Mauve, de Nénuphar, de Violette, de Coquelicot, de Lys blanc ; les graines de Lin, de Pavot blanc ; les Pistaches, les Amandes douces, les Dattes,

les Figues, les Sebestes, les Jujubes, les Raisins secs, l'Orge & l'Avoine.

Plantes Carminatives.

On appelle Plantes carminatives celles qui dissipent les vents contenus dans l'estomac & les intestins. Lorsqu'il se fait de mauvaises digestions, l'air qui se sépare des alimens que nous prenons, au lieu de se répandre uniformement dans toute l'étendue de la matiere chileuse, se ramasse en bulles; ces bulles se raréfient par la chaleur du lieu; & l'on sait qu'une très petite quantité d'air raréfié, occupe un très grand volume, ce qui distend les parois des intestins, & occasionne des douleurs.

Il faut remédier à ces inconvéniens, rétablir les digestions, dissiper, diviser & atténuer les matieres visqueuses & tenaces, afin que l'air puisse s'en dégager; & c'est l'effet que produisent les carminatives

L'action des stomachiques ne differe pas de celle des carminatives. Comme ces Plantes échauffent beaucoup, on doit prendre garde de les donner dans les dispositions inflammatoires, lorsque le tempérammment des malades est vif & sec, & sur-tout dans le spâsme ou la contraction des intestins. Les carminatives qu'on doit employer alors, doivent être du genre des spasmodiques, hystériques & narcotiques.

Les Plantes carminatives ont un goût fort picquant, amer & aromatique; elles échauffent la bouche, étant simplement mâchées, & sont propres à réveiller la force contractive des fibres.

Les carminatives sont, l'Absinthe des Jardins, la Menthe frisée, le Thim, le Serpolet, la Camomille romaine, les baies de Laurier; les quatre Semences chaudes, savoir, l'Anis, le Carvi, le Fenouil, le Cumin; les semences d'Anet & de Coriandre; les racines de *Meum*, de Carline, d'*Acorus verus*, *seu Calamus aromaticus*.

Plantes céphaliques.

Les Plantes céphaliques sont communément employées pour remédier aux affections de la tête.

L'idée de céphalique semble désigner un remede ap-

proprié & spécifique pour les maladies de la tête, comme s'il y avoit une sympathie établie entre les médicamens & les différentes parties du corps humain affectées : cependant l'action des Plantes céphaliques est générale sur les fluides & sur les solides. Ce que nous disons des céphaliques doit s'entendre aussi des antiépileptiques, des cordiales, des hépatiques & des spléniques.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiales alixipharmaques, & des emménagogues : elles tiennent le milieu. Leur action se soutient plus longtems que celle des alexipharmaques, parceque leurs parties volatiles ne se dégagent que peu à-peu : ces Plantes, par leurs parties volatiles, sont propres à pénétrer les vaisseaux du cerveau, & à y accélérer la circulation.

Comme les Plantes céphaliques échauffent & raréfient le sang, on ne doit point les mettre en usage, que l'on n'ait fait précéder les remedes généraux, ni les donner dans les maladies de tête occasionnées par la rarescence ou la pléthore du sang ; elles conviennent dans les affections hystériques.

Les céphaliques sont la Bétoine, la Mélisse, la Primevere, la Lavande, la Marjolaine, le Thim, l'Hysoppe, le Serpolet, le Romarin, le Pouliot, le Stœchas, la Sauge, la Giroflée jaune, & généralement toutes les Plantes qui ont un goût & une odeur aromatiques.

Plantes cordiales.

On peut appliquer aux Plantes cordiales ce que nous avons dit des Plantes céphaliques. Elles réveillent les oscillations des solides, & raniment la circulation en donnant de la fluidité au sang.

Les cordiales & les alexipharmaques ne different pas beaucoup, si ce n'est que l'action des cordiales est plus prompte, parceque les parties volatiles s'en dégagent plus aisément.

L'effet des cordiales doit être très prompt ; il faut qu'elles raniment les forces sur le champ. Les Plantes cordiales sont la Melisse, le Romarin, l'Agripaume, le Muguet ; les quatre Fleurs cordiales, de Violette, de Rose, de Buglose & de Giroflée jaune.

Plantes déterſives.

Voyez *Plantes vulnéraires.*

Plantes diaphorétiques.

Voyez *Plantes ſudorifiques.*

Plantes diurétiques.

Les Plantes diurétiques provoquent la ſécrétion de l'urine ; c'eſt par la voie des reins que le ſang ſe dépoüille de ſa ſéroſité ſuperflue : cette ſéroſité entraine avec elle les parties ſalines, tartareuſes, qu'elle tient en diſſolution. On diſtingue les diurétiques en diurétiques chaudes & en diurétiques froides : les premieres augmentent le mouvement des fluides & des ſolides, & les autres, au contraire, en diminuent le mouvement.

Les diurétiques chaudes atténuent la maſſe du ſang, en dégageant la ſéroſité, diviſent les matieres viſqueuſes, tartareuſes ; elles occaſionnent par-là une évacuation abondante d'urine. Ces Plantes ſont quelquefois l'effet des ſudorifiques ; & les ſudorifiques deviennent quelquefois diurétiques, ſuivant le plus ou le moins de liberté des tuyaux ſécrétoires des reins & de la peau. Les diurétiques chaudes ſont propres dans les obſtructions & embarras des viſceres, dans les hydropiſies, mais elles n'ont pas toutes une égale efficacité.

Comme les diurétiques occaſionnent beaucoup de raréfaction dans les humeurs, elles ne conviennent point dans la rareſcence du ſang, & dans la pléthore.

Les *diurétiques chaudes* ſont en très grand nombre. On met dans cette claſſe l'Abſinthe, la Fumetere, le Houblon, la Scorſonere, la Gaude, le Chardon roland, les baies de Genievre ; les quatre Semences chaudes majeures, ſavoir, l'Anis, le Carvi, le Fenouil, le Cumin ; les quatre Semences chaudes mineures, ſavoir, l'Ammi, le *Sium aromaticum*, le Perſil & la Carotte.

Les cinq Racines apéritives majeures ſont, l'Ache, l'Aſperge, le Fenouil, le Perſil & le petit Houx ; les cinq Racines apéritives mineures ſont le Caprier, le Chardon roland, le Chien-dent, l'Arrête-bœuf & la Garence.

Les *diurétiques froides* provoquent une ſécrétion

abondante d'urine ; par une méchanique toute contraire à celle des diurétiques chaudes ; elles conviennent dans les grandes sécheresses, dans les soifs brulantes, les fievres ardentes, lorsqu'il y a inflammation dans les visceres.

Les especes de diurétiques froides sont l'Oseille, la Laitue, le Pourpier, la Pimprenelle, la Guimauve, le Fraisier, le Nénuphar ; les cinq Capillaires, savoir, la Scolopendre, le Capillaire de Montpellier, le Costeral, le Politric & la Sauve-vie ; les quatre Semences froides majeures sont celles de Citrouille, de Melon, de Concombre & de Courge ; les quatre Semences froides mineures sont celles de Chicorée, d'Endive, de Laitue & de Pourpier : les Limons & les Grenades, & tous les fruits aigrelets peuvent être mis aussi au nombre des médicamens diurétiques froids.

Plantes emménagogues.

Les plantes qui procurent le flux menstruel ou font couler les regles, sont nommées *Emménagogues.* L'impulsion du sang sur les vaisseaux de la matrice est la cause qui détermine l'écoulement des regles. Lorsque le sang devient trop épais & trop visqueux, il se fait une obstruction dans les vaisseaux de la matrice, ce qui occasionne la suppression de ces écoulemens périodiques si nécessaires pour la santé des femmes, & par lesquels la nature se dégage de cet état de pléthore, occasionné chez elles par des sécrétions & par la transpiration moins abondantes que dans l'homme ; effet dépendant de la constitution de leur corps, qui est plus molle & plus lâche.

Les Emménagogues provoquent les regles, en corrigeant l'épaississement & la viscosité du sang, levant les obstructions & embarras de la matrice, & réveillant les oscillations des fibres. Ces Plantes agissent de la même maniere que les apéritives : elles sont encore hysteriques, & soulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, soit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cause.

On doit éviter de faire usage des Emménagogues, lorsqu'il y a inflammation ou disposition inflammatoire,

& que le sang est extrêmement échauffé & raréfié.

Les Plantes emménagogues sont l'Armoise, la Tanaisie, la Matricaire, le Dictame blanc, celui de Crete, la Melisse, la Cataire, le Pouliot, le Romarin, la Rue, l'Absinthe, l'Aristoloche, le Safran, le Souci, les cinq racines apéritives; la Sabine est très vive, & même un peu corrosive, ce qui est cause qu'on ne l'emploie que très rarement & avec précaution.

Plantes émollientes.

Ces Plantes, appliquées extérieurement, relâchent le tissu fibreux des parties, & appaisent la rarescence des humeurs, en fournissant une humidité chargée d'un mucilage doux. L'usage des émolientes est assez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuses & prêtes à s'enflammer dans les violentes convulsions, dans les rhumatismes, avec douleurs extrêmement vives, & occasionnées par un sang très raréfié & acrimonieux.

On ne doit point les employer dans des dépôts qui ont pour cause le défaut de tension des parties solides & l'épaississement des humeurs.

Les principales Plantes émollientes sont, la Branc-Ursine, la Guimauve, la Mauve, la Violette. La Mercuriale, la Poirée, l'Arroche, le Lys blanc, la Linaire, le Lin, le Melilot, la Camomille & le Mille-Pertuis sont des Plantes émollientes, & en même-tems toniques.

Plantes errhines, sternutatoires, ou ptarmiques.

Ces Plantes excitent une irritation vive sur la membrane pituitaire, qui provoque l'éternuement & une sécrétion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

Les sternutatoires sont toutes âcres & irritantes par l'impression qu'elles font sur les nerfs olfactifs; elles excitent l'éternuement, dégagent le poumon & les cavités du nez des matieres qui y croupissent, parceque l'air sort avec violence du poumon, & parcourt avec rapidité les anfractuosités du nez.

L'éternuement est un mouvement convulsif qui ébranle

puissamment le genre nerveux ; & tout le corps se ressent des secousses dont l'éternuement est accompagné. Les sternutatoires peuvent donc être employées utilement dans les affections soporeuses, dans l'apoplexie, dans les accouchemens laborieux & difficiles ; lorsque les forces du malade sont très affoiblies ; enfin, l'évacuation abondante qui, par le moyen des sternutatoires, dégage la membrane pituitaire, prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroissances polypeuses, & procure une révulsion utile pour les parties voisines menacées ou attaquées de fluxions.

Les Errhines les plus usitées sont la Bétoine, le Tabac, le Laurier-rose, le Muguet, l'Ellébore, l'Iris, la Saponaire, le Ptarmica, le Marronier d'Inde, la Coquelourde.

Plantes fébrifuges.

Par le moyen des Plantes fébrifuges, on parvient à corriger le vice des liqueurs qui entretiennent les fievres d'accès ou intermittentes.

Les Plantes fébrifuges sont, pour la plupart, d'un goût très amer & astringent, elles réchauffent l'estomac, réveillent l'appétit & hâtent la circulation des liqueurs ; elles divisent les mollecules grossieres qui obstruoient les vaisseaux, diminuent la viscosité des fluides, & hâtent par conséquent les oscillations des solides. Il est donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs, parceque l'impétuosité des liqueurs, dans le mouvement turbulent de la fievre, pourroit occasionner des dépôts très fâcheux.

Les Plantes fébrifuges sont, la grande & petite Absinthe, la petite Centaurée, la Germandrée ou petit Chêne, le Scordium, le Chardon bénit, la Verveine, la Fumeterre, l'Aunée, la Gentiane, la Bénoite, l'Argentine, les semences du *Talictrum* & du *Cannabina*, la Tormentille, la Quintefeuille, l'Ecorce du Tamaris, du Fresne, du Cerisier sauvage, la Noix de Galle, & sur-tout l'écorce du Quinquina, qui est le meilleur & le plus puissant de tous les fébrifuges.

Plantes hépatiques & spléniques.

Ces especes de Plantes sont mises en usage pour désobstruer le foie & la ratte, & pour y rétablir la liberté de la circulation : ces Plantes agissent en général sur toute la masse du sang ; ce sont des apéritives. Mais parmi ces Plantes, les unes sont plus ou moins actives : on fait usage de celles qui agissent le plus puissamment pour désobstruer le foie, & des apéritives plus foibles pour désobstruer la ratte dans laquelle le sang est toujours moins épais que dans le foie.

Les Hépatiques sont les Apéritives les plus marquées, telles que la petite Absinthe, l'Aigremoine, la Fumeterre, la Scolopendre, le Fraisier, la Pimprenelle, la petite Centaurée, la Chicorée sauvage, la racine d'Oseille, les Capillaires, les cinq Racines apéritives.

Les Spléniques sont des apéritives plus foibles, telles que l'Ortie blanche, le Genest, le Frêne, le Pêcher, les Sarmens de vigne, &c.

Plantes incarnatives.

Voyez à l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes Masticatoires.

Les Masticatoires provoquent une sécrétion abondante de salive : on les nomme aussi *apophlegmatisantes*, parcequ'elles évacuent le phlegme.

Le Mercure est le seul remede, qui, pris intérieurement, excite la salivation ; ; au lieu que ces plantes pour agir, ne demandent qu'à être mâchées ou simplement retenues dans la bouche. Leur saveur est fort piquante, & excite ordinairement dans la bouche une grande chaleur ; ainsi ces plantes divisent, fondent la salive épaisse, & produisent des contractions vives qui reveillent le ressort des solides.

Les masticatoires sont donc propres pour calmer les maux de dents, qui dépendent du séjour de la lymphe & de la salive dans la bouche, pour nétoyer la bouche des scorbutiques, & pour rafermir les gencives relachées : elles conviennent aussi dans les menaces de para-

lysie sur la langue, de l'extinction de voix, lorsque la salive viciée & épaissie, ramollit le tissu des fibres & le met hors d'état de se contracter suffisamment, pour mouvoir la langue & le larinx.

Les masticatoires conviennent aussi dans les affections catarreuses & pituiteuses, dans les vertiges, foiblesses de mémoire, affections soporeuses, fluxion sur les yeux, sur les joues & sur les oreilles. La raison en est, que comme elles font évacuer beaucoup de sérosité des glandes de la bouche, & qu'il y a une correspondance intime entre toutes les parties de la tête, celles-ci se dégagent aussi : c'est dans ce sens que l'on peut prendre ce que disent les anciens, qu'elles purgent les humeurs du cerveau.

Les especes de masticatoires, sont les racines de Camomille, de Ptarmica, les feuilles & branches du *Leucantemum Canariense piretri sapore*, les feuilles de tabac, de moutarde, les feuilles & racines du *Cochlearia folio cubitali;* la racine de pirethre & de gingembre.

Plantes maturatives.

Voyez l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes narcotiques.

Voyez *Plantes assoupissantes.*

Plantes ophtalmiques, othalgiques & odonthalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux, les oreilles & les dents, ne sont pas essentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps, & demandent les mêmes secours. Mais à cause de la délicatesse de ces organes, sur-tout de l'œil & des oreilles, on a fait choix de certains remedes, dont l'effet est plus modéré.

Ainsi les *Plantes Ophtalmiques*, ou propres aux maladies des yeux, sont l'euphraise, la chélidoine, le fénouil, la verveine, la parelle, le bluet, le lys blanc, les roses rouges ou de Provins, l'iris de Florence, le sceau de Salomon, la racine vierge, l'herbe aux puces, le mouron rouge, la graine de coing.

Les *Othalgiques* ou les plantes propres pour les maux d'oreilles, sont l'absinthe, la rhue, le marrube

rube blanc, la matricaire, le *Peucedanum*, la semence d'anis, le mélilot, la bétoine, la morelle, le mille-pertuis.

Les plantes *Odonthalgiques* ou usitées pour les maux de dents, sont les assoupissantes, les legeres astringentes, les antiscorbutiques & les détersives : *voyez ces divers articles.*

Plantes purgatives.

Les plantes purgatives font évacuer par en bas les matieres qui croupissent dans l'estomac & dans les intestins. Elles agissent en divisant & rendant plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & en irritant les membranes intérieures de l'estomac & des intestins.

Les parties des plantes purgatives passent dans le sang en une certaine quantité, l'agitent, le divisent, le raréfient. La preuve que les purgatives pénetrent dans la masse du sang, c'est que le lait des nourrices qui ont pris médecine, purge les enfans qu'elles allaitent.

L'usage des purgatifs est très étendu dans la Médecine, puisque la plupart des maladies sont causées ou entretenues par les crudités des premieres voies, qui, par leur mélange dans le sang, y produisent de très grands changemens. Les purgatifs évacuent, non-seulement les matieres nuisibles des premieres voies, mais elles rétablissent & augmentent la sécrétion du suc stomacal, intestinal, & pancréatique ; elles réveillent par conséquent les digestions, dégagent les premieres voies, débarrassent les viscères du bas-ventre, procurent des révulsions utiles, soulagent la tête, rendent aux humeurs leur fluidité, & enfin diminuent considérablement le volume des liqueurs, ce qui démontre leur utilité immense & les avantages qu'on en retire dans presque toutes les maladies, ce qui prouve aussi la nécessité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à-propos procurent de grands avantages, leur effet devient très pernicieux, & quelquefois même mortel, lorsqu'on les emploie à contre-tems. Lorsqu'il n'y a rien dans l'estomac qui demande à

être évacué, ils agissent immédiatement sur les fibres nerveuses; passent avec promptitude dans le sang, qu'ils dissolvent & qu'ils privent de ce qu'il a de plus fluide, de plus sereux, de plus balsamique, ce qui occasionne ces accidens terribles qui suivent les superpurgations.

Les Médecins divisent les purgatifs en trois especes, à raison de l'énergie avec laquelle ils agissent : savoir, en *purgatifs minoratifs*; en *médiocres* ou *moyens*, & en *violens* ou *drastiques*.

Les *Plantes purgatives minoratives*, sont celles dont l'action est la plus douce, elles détrempent, ramollissent & n'irritent que légerement les fibres de l'estomac. Il convient de les employer, lorsqu'il faut purger sans échauffer, & qu'il est nécessaire d'entretenir la liberté du ventre, comme dans les constipations, les chaleurs & sécheresses d'entrailles. On ne doit purger les personnes mélancoliques, atrabilaires & hipocondriaques, qu'avec ces sortes de purgatifs, parcequ'il est dangereux d'échauffer le sang de ces personnes, qui est déja tout en feu. Dans les inflammations du poumon & des visceres du bas-ventre, lorsqu'il est nécessaire de purger, on doit choisir les minoratifs, comme aussi dans le *cholera morbus*, & dans les cours de ventre dyssenteriques.

Les Plantes purgatives minoratives, sont la poirée, le chou, le poligala, la cuscute, le bagnaudier, le petit lin des prés, les racines de polypode, de patience, de talictrum des prés, de racine vierge, les fleurs de pêcher, & de roses pâles, les semences de carthame & de violette.

Les *Plantes purgatives médiocres*, sont employées dans les fievres malignes, putrides, & dans les intermittentes, causées par la saburre des premieres voies, & entretenues par le transport qui s'en fait dans la masse du sang, dans les rumatismes, hydropisies, dans les menaces de léthargie. Ces purgatifs ne conviendroient point dans les inflammations internes.

Les purgatives moyennes, sont les feuilles du periploca Monspéliaca, du pêcher, du prunier, les racines de phytolaeca, de la belle de nuit & d'hermodacte.

Les *Plantes purgatives majeures & violentes*, se dif-

tinguent de toutes les autres par la violence avec laquelle elles agissent ; leur effet est plus lent, mais elles sont plus sujettes à causer des superpurgations, à purger jusqu'au sang, à enflammer les membranes des intestins. On ne doit avoir recours à ces sortes de purgatives, que dans les circonstances où les autres purgatifs seroient de nul effet, & lorsqu'on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux. Elles sont utiles lorsqu'on veut vuider puissamment les sérosités . comme dans les affections du cerveau, dans les paralysies, hydropisies.

Les especes de purgatives majeures, sont les titimales, l'épurge, la gratiole, le chou marin, le liseron, le concombre sauvage, le cabaret, la coloquinte, l'ellébore noir, le ricin, les iris, la coulevrée, l'aloës, l'écorce de frangula, de sureau, d'yeble, les roses musquées.

Plantes rafraîchissantes.

Les Plantes rafraîchissantes temperent la chaleur, diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs, & donnent de la souplesse aux fibres.

On distingue trois sortes de Plantes rafraîchissantes, les *Délayantes*, les *Incrassantes* & les *Coagulantes* : les premieres fournissent abondamment un suc aqueux & fort doux, propre à suppléer au défaut de sérosité, & elles relâchent, par ce suc aqueux, les fibres trop tendues, & leur rendent leur souplesse. Ces Plantes sont indiquées dans les tempéraments secs, vifs & bilieux ; dans les chaleurs d'entrailles, les sécheresses de gorge, de poitrine, les fievres ardentes, les cas d'inflammation. Les rafraîchissantes délayantes sont la laitue, le pourpier & les fleurs de violette.

Les Plantes rafraîchissantes & coagulantes, se distinguent par un suc aigrelet & acide, elles conviennent dans le *Cholerá morbus*, les dévoiemens & dans les cas de dissolution de la masse du sang. Ces plantes sont l'orpin, la joubarbe, l'oseille, l'*alleluia*, le limon, le citron, les grenades, les groseilles, les fraises, les cerises, les fruits de l'airelle.

Les Plantes rafraîchissantes & incrassantes contiennent

beaucoup de parties mucilagineuses, propres à envelopper les parties âcres & salines, elles sont utiles dans le flux immodéré d'urines, le crachement de sang, la toux excitée par une pituite âcre, l'épuisement, le marasme, la fievre lente, l'appauvrissement du sang. L'usage continu des incrassantes affoibliroit trop l'estomac, c'est pourquoi on y joint les stomachiques. Les rafraîchissantes incrassantes, sont le Nenuphar, les quatre semences froides majeures, le seneçon, le laitron, la dent de lion, le mouron aux petits oiseaux, la semence de l'herbe aux puces, les racines de mauve, de guimauve, de grande consoude, l'orge, l'avoine, le seigle; les quatre semences froides majeures, qui sont celles de citrouilles, de concombre, de courge, de melon; & les quatre mineures, qui sont celles de laitue, de pourpier, de chicorée, & d'endive.

Plantes salivaires.

Voyez *Plantes masticatoires*

Plantes spléniques.

Voyez à l'article *Plantes hépatiques.*

Plantes sternutatoires.

Voyez *Plantes errhines.*

Plantes stomachiques.

Les Plantes stomachiques excitent la douce chaleur nécessaire pour la digestion, & reveillent l'oscillation des fibres de l'estomac; elles sont pour la plupart d'un gout amer, âcre, aromatique, piquant; elles font exprimer, des glandes de l'estomac, une plus grande quantité de suc stomacal, qui doit être employé à la digestion. Comme les mauvaises digestions sont aussi quelquefois occasionnées par la raréfaction des humeurs, par la rigidité des fibres, ou par une legere inflammation des membranes de ce viscere, les stomachiques dans ce cas-là seroient dangereuses; ainsi il faut bien distinguer les différentes causes du dérangement de l'estomac, pour n'avoir re-

cours aux stomachiques que dans le cas où elle conviennent.

Les stomachiques sont, l'absinthe, le baume des jardins, la camomille romaine, la petite centaurée, la germandrée, la veronique, la chicorée sauvage, la sarriette, l'angélique, les racines d'aunée, de gentiane, d'acorus, les graines de genievre & de coriandre.

Plantes sudorifiques.

Les Plantes sudorifiques sont celles qui provoquent la sueur; les diaphorétiques, celles qui excitent l'insensible transpiration.

Il s'échappe continuellement par les pores de la peau une humeur sous la forme d'une vapeur imperceptible, c'est l'insensible transpiration. La matiere de la transpiration & de la sueur est la sérosité du sang chargée des parties les plus tenues & les plus broyées de la lymphe, cette sérosité est nécessaire pour en entretenir la fluidité, & il est essentiel qu'elle ne s'échappe ni trop, ni trop peu.

L'évacuation qui se fait par ce moyen est la plus considérable du corps humain, & elle excéde toutes les autres évacuations sensibles: les experiences de Sanctorius, de M. Dodart, de M. Keil le prouvent d'une maniere incontestable. Lorsque cette transpiration se trouve diminuée ou arrêtée, il en résulte plusieurs maladies. Les Plantes que l'on nomme *Sudorifiques & Diaphorétiques*, sont propres à rétablir cette transpiration, ou à exciter la sueur.

On doit être très circonspect dans l'administration des sudorifiques, parcequ'ils peuvent quelquefois produire deux effets contraires, savoir la trop grande dissolution ou le trop grand épaississement du sang, suivant la disposition du malade; ainsi les sudorifiques & les diaphorétiques, qui sont d'un si grand secours, font un fort mauvais effet lorsqu'on les donne mal-à-propos, sur-tout au commencement des maladies aiguës, elles ne font qu'augmenter la raréfaction du sang & allumer la fievre, on doit éviter de les donner lorsqu'il y a plethore. La sueur est la voie que prend ordinairement la nature, comme la plus simple, la plus prompte & la plus avantageuse pour se débarrasser: on

voit les maladies se terminer le plus souvent par les sueurs ; quoique la nature travaille de son côté à surmonter les obstacles qui la gênent dans ses operations ; comme elle ne peut pas quelquefois y parvenir elle seule, on l'aide par le moyen des sudorifiques. Si les canaux sécrétoires des reins sont plus libres que ceux de la peau, la sérosité, séparée par l'action des sudorifiques, se portera où elle trouvera moins de résistance, & la sécrétion de l'urine sera plus abondante.

Les sudorifiques & diaphorétiques sont le chardon benit, la scabieuse, la germandrée, la bourrache, la buglose, le scordium, la Bardane, le grateron, la saponaire.

Plantes vésicatoires.

Ces especes de plantes font élever sur la peau de petites vessies transparentes pleines de sérosité, effets qu'elles produisent par leur âcreté corrosive qui déchire les petits vaisseaux limphatiques. On applique ces Plantes sur des parties saines & entieres pour ébranler le genre nerveux dans les affections soporeuses, & pour donner issue & détourner une humeur qui se jette sur quelque partie importante.

Les vésicatoires sont, l'ail, l'arum, le timélea, la moutarde & le figuier.

Plantes vomitives.

Les plantes vomitives font évacuer par la bouche les matieres contenues dans l'estomac : elles produisent cet effet en irritant les houppes nerveuses de la membrane de l'estomac : mais elles ne deviennent quelquefois que purgatives, & les *purgatives* deviennent vomitives, suivant que leurs parties se dégagent plus ou moins vîte, & font plus d'impression sur l'estomac & sur les intestins.

L'usage des vomitifs est très fréquent en Médecine, parcequ'il n'y a pas de voie plus prompte & plus sûre que le vomissement, pour chasser au plutôt les matieres qui séjournent dans l'estomac, qui gâtent & interrompent la digestion, & qui pourroient, si on leur donnoit le tems

de pénétrer, altérer la masse du sang, & donner naissance à des maladies très dangereuses.

Par le moyen des vomitifs, on guérit les diarrhées & les dyssenteries causées & entretenues par des indigestions. Comme elles ébranlent tout le genre nerveux, à raison de la sympathie qui regne entre tous les nerfs, on sent qu'ils sont très utiles dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'apoplexie, d'épilepsie, de paralysie & d'engourdissement.

Comme les vomitifs agitent beaucoup la masse du sang, il est de la prudence de faire préceder la saignée à leur usage, pour peu qu'on craigne quelque dépot sur quelque viscere. On doit éviter d'employer les vomitifs, lorsque les forces du malade sont abbatues, ainsi que dans la phthisie, dans le crachement de sang, dans les inflammations considerables des visceres, & lorsque le malade est sujet à des hernies.

Les plantes vomitives sont les feuilles de Cabaret, la Gratiole, les Pignons d'Inde, le Ricin, le Medicinier d'Espagne, les Titimales, la Timélée, la Digitale, l'Hellebore blanc, le suc des feuilles de violettes, les baies de Nielle, de Houx, la graine d'Epurge, d'Arroche, de Geneſt, l'Ipecacuanha.

Plantes vulnéraires

Les plantes vulnéraires sont celles que l'expérience a fait connoître utiles pour la guérison des plaies, & pour conduire les abcès à cicatrice. Les bons effets qu'elles ont produits, appliquées extérieurement sur les contusions, plaies, abcès & ulceres, ont déterminé à les faire prendre intérieurement, lorsqu'on a lieu de craindre une suppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'usage intérieur de celles qui ne sont ni caustiques, ni âcres, ni capables de raréfier trop la masse du sang. Nous parlerons, d'après l'illustre M. Bernard de Jussieu, d'abord des vulnéraires pris intérieurement; nous parlerons ensuite des vulnéraires appliqués extérieurement.

Les différens états des plaies & ulceres demandent des secours variés & proportionnés: ces secours sont désignés sous le nom général de *vulnéraires*; cependant, en examinant les plantes vulnéraires chacune en particulier, on

reconnoître qu'elles different par leurs vertus & leur efficacité, que les unes sont *balsamiques*, *anodines*, *incrassantes*, d'autres *astringentes*, d'autres *résolutives*.

Les *incrassantes-vulnéraires* sont la Paquerette, la Pilosele, la Pulmonaire, la racine de grande Consoude.

Les *adoucissantes légerement résolutives* sont la Verge dorée, la Bugle, la Brunelle & la Véronique.

Les *astringentes* sont la Sanicle, la Mille-feuille, la Pervenche, le Plantain, la Reine des prés, l'herbe à Robert, l'Aigremoine, l'Orpin, &c.

Les *Balsamiques détersives* sont le Mille-pertuis, la Toute-saine, le Lierre terrestre.

Enfin les plantes *vulnéraires résolutives*, *aromatiques* & *sudorifiques*, sont l'Orvale ou Sclarée, le Dictamne de Crête, la Scabieuse, les racines d'Aristoloche, de Fougere & de Gentiane.

On donne ces vulnéraires séparément ou plusieurs ensemble, suivant les différentes indications & les vues qu'on se propose. On appelle *Faltranchs* le mélange des plantes vulnéraires. *Voyez* FALTRANCHS.

Les différentes vertus des plantes qui les composent, se modifient, & se tempérent les unes les autres. Les cas où on doit employer les *Faltranchs* sont les chûtes, les coups, les étonnemens, lorsque le corps a été froissé, meurtri, dans la phthisie commençante, dans les longs dévoiemens, & en général toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'âcreté du sang & de la limphe.

On donne les *Faltranchs* à la dose d'une pincée pour 4 onces d'eau chaude, dans laquelle on les fait infuser en forme de thé : on ajoute même quelquefois à cette infusion une égale quantité de lait pour la rendre plus adoucissante & moins échauffante.

Plantes vulnéraires employées à l'extérieur.

On s'est imaginé que les plantes vulnéraires mêlées toutes ensemble, & infusées, ou distillées, fourniroient un remede qui rempliroit toutes les indications qu'on pourroit avoir dans le pansement des plaies ; mais on n'a eu, à proprement parler, qu'un remede résolutif, qui est très bon à la vérité, puisque ces eaux vulnéraires ou

d'arquebusades sont très propres à resister à la coagulation des liqueurs, à soutenir l'oscillation des fibres, à prévenir la gangrenne, & en arrêter le progrès; ce qui est nécessaire dans bien des circonstances : mais elles ne satisfont pas dans tous les cas aux différentes indications; c'est pourquoi nous allons parler des effets des plantes vulnéraires que l'on doit employer suivant les différens cas.

Plantes vulnéraires maturatives.

Les deux voies par lesquelles la nature cherche à se débarrasser dans les plaies & dans les dépôts, sont la résolution & la suppuration. Les plantes maturatives procurent une grande suppuration : elles aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour se délivrer du poids importun du sang & des humeurs qui croupissent dans quelques parties, & qui n'obéissent plus à la loi générale de la circulation.

La suppuration étant la voie la plus avantageuse à la nature après la résolution, l'usage des maturatives est assez fréquent pour rappeller la suppuration des plaies, tumeurs & contusions qui doivent suppurer nécessairement.

Les maturatives sont les plantes émollientes, l'Oseille, le Lys blanc, les Oignons, les Figues grasses, &c.

Plantes vulnéraires déterſives.

Ces plantes procurent l'évacuation du pus, nettoient les plaies & les ulceres du pus qui y séjourne, & en corrigent la mauvaise qualité.

Il y a deux especes de Plantes détersives, les *atténuantes* & les *anodines*.

Les *détersives anodines* calment les oscillations trop vives des vaisseaux, donnent plus de consistance au pus, & en corrigent l'âcreté. Toutes ces plantes sont de la classe des anodines qui sont émollientes & assoupissantes. *Voyez* ces articles.

Les *détersives attenuantes* ou *résolutives* réveillent les oscillations des vaisseaux, divisent & attenuent les humeurs, & corrigent la lenteur & la viscosité du pus. Ces especes de plantes sont la plupart des vulnéraires résolu-

tives, le millepertuis, l'Absinthe, le Lierre terrestre, le Chardon hémorrhoïdal, l'Aunée, la Fougere & les feuilles d'Aloés.

Plantes vulnéraires incarnatives.

Ce sont celles qui favorisent la régénération des nouvelles chairs : elles facilitent le prolongement des vaisseaux; elles font évacuer le pus, donnent de la souplesse aux vaisseaux. Ces plantes sont les déterfives vulnéraires & les légerement astringentes.

Les vulnéraires astringentes & absorbantes sont propres à cicatriser les plaies.

NOUS TERMINERONS cet article général *Plante* par l'Histoire des *Plantes parasites* & de *l'éponge de riviere*, ayant omis de parler de celle-ci en son lieu.

Plantes parasites.

Les plantes parasites sont des especes de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes sur lesquelles elles s'attachent. Ces plantes parasites sont le *Gui*, la *Cuscute*, l'*Orobanche*, l'*Hipocyste*, la *Clandestine*, l'*Orobanchoïde*.

On peut donner le nom de *Plantes parasites souterraines* à celles qui sont simplement adhérentes par le bas de leur tige aux racines de la plante nourriciere; d'autres s'y attachent encore par le moyen des mammelons. Ces plantes parasites souterraines, telles que l'*Orobanche*, l'*Hipocyste*, la *Clandestine*, sont d'une substance épaisse, dure, cassante, & comme écailleuse : elles passent la plus grande partie de leur vie sous terre; & on ne peut voir sans surprise, que ces tiges restent en terre toutes formées jusqu'au tems où la fleur doit paroître. Ces plantes peuvent donc être regardées comme tenant le milieu entre celles qui sont toujours hors de terre & celles qui, comme les *Truffes* & la *mort du Safran*, s'y tiennent continuellement cachées. Quelqu'éloignées que soient quelquefois les tiges de l'*Orobanche rameuse* de la plante nourriciere, on peut toujours observer qu'elle y tient par communication. Ces plantes parasites ne peuvent qu'altérer

la plante nourriciere à laquelle elles s'attachent, en lui enlevant ses sucs.

L'*Orobanche rameuse* se multiplie, sur-tout avec tant de facilité, dans les *Chénevieres*, qu'elle ne peut manquer d'altérer beaucoup le Chanvre. M. Guettard propose, pour diminuer ce mal, de le partager, en mêlant avec le *Chanvre* quelques autres plantes, sur lesquelles les plantes parasites s'attacheroient aussi; l'expérience apprendroit quelles plantes il faudroit choisir, afin de tirer parti de cette nouvelle plante, qui occuperoit la place du Chanvre. On remarque que les plantes parasites ne sont point bornées à la nourriture d'une seule espece: l'*Orobanche rameuse* ne se plaît pas mieux sur le *Chanvre*, que sur la *Vesce*, le *Caille-lait*, le *petit Houx*, le *Chardon-roland*, le *petit Glouteron*, & autres.

Fausses parasites.

M. Guettard, dans un des Mémoires de l'Académie pour l'année 1756, nous apprend à connoître les *fausses Parasites*.

Les fausses Parasites sont, selon cet Auteur, les *Champignons*, les *Lichens*, les Plantes grimpantes, comme le *Lierre*, la *Vigne de Canada*. Les *Champignons* ne viennent sur les arbres que dans les endroits où ces mêmes arbres ont été attaqués de quelques-unes de ces maladies qui leur causent des ulceres: ils vivent du terreau très fin que la destruction du bois y a formé, & peut-être aussi de l'humidité qui en suinte, mais c'est toujours sans leur faire aucun tort par eux-mêmes; bien différens en cela des *vraies Parasites*, qui font elles-mêmes aux arbres des blessures par lesquelles elles introduisent le suçoir qui leur sert à absorber la séve. Les filets des *Lichens* ne servent qu'à les fixer aux corps sur lesquels ils s'attachent: nous disons sur les corps, car on en trouve sur des pierres, des rochers, des tuiles, même sur des vases vernissés, qui certainement ne peuvent leur fournir aucun suc propre à les faire vivre. Il faut donc que ces plantes, qui n'ont aucunes racines qui puissent les faire vivre, soient comme le *Varech* composées de vésicules qui ne se communiquent point ensemble, & ne

se nourrissent que de l'humidité qu'elles absorbent. Parmi les *Lichens*, il y en a une espece dont l'attache est des plus singulieres. Ce Lichen tient aux arbres par ses feuilles, qui s'y appliquent si exactement qu'elles y font l'effet d'un cuir mouillé sur un corps poli; il grave en quelque sorte son empreinte sur l'écorce, qui prend à cet endroit moins d'épaisseur que dans les autres : les *Mousses* qui différent des *Lichens*, & que l'on a pris pour de *vraies Parasites*, ne sont réellement que de *fausses Parasites*; la preuve en est, qu'elles ne pénétrent point l'écorce des arbres, qu'elles subsistent sur les rochers; en un mot, comme toutes les *fausses Parasites*, elles ne vivent que de l'humidité de l'air, & des pluies qu'elles trouvent ramassées sur les corps qu'elles recouvrent; mais elles ne tirent rien de ces mêmes corps pour leur nourriture. Le *Lierre* & la *Vigne de Canada* s'attachent aux arbres par une multitude de petits rameaux; mais ces rameaux ne tirent point le suc de l'arbre, & ne servent à la plante qu'à se coller pour se soutenir. Suivant Malpighi, il découle de ces petits rameaux une espece de thérebentine dont la viscosité les fait adhérer aux différens corps. Toujours est-il certain que M. Guettard n'a observé ni ventouses, ni suçoirs, rien en un mot qui puisse caractériser un organe propre à s'introduire dans les arbres, & à pomper la séve : la preuve que ces plantes ne tirent point leur nourriture des arbres, c'est qu'elles périssent aussi-tôt qu'on intercepte la communication entre le tronc & la racine qui est dans la terre.

Quoi qu'il en soit toutes ces *fausses Parasites* font du tort aux arbres, parcequ'elles retiennent l'eau des pluies & l'humidité de l'air sur l'écorce plus long-tems qu'il ne seroit nécessaire; ce qui peut leur occasionner une pourriture & une carie qui à la fin deviendroient funestes à l'arbre.

Plante-Eponge.

La Plante-Eponge ou Eponge de riviere, *Spongia fluviatilis*, dont M. de Réaumur nous a donné, dans les Mémoires de l'Académie, la description, nous avoit paru, en quelque sorte, être formée par un polype d'eau douce; mais M. Bernard de Jussieu, cet excellent Observateur

de la Nature ; nous a assuré que, quelque examen qu'il ait fait pour y en découvrir, il n'en a jamais apperçu.

Cette plante, dit M. Réaumur, qui ne paroît pas avoir de racine, a pour base une espece de plaque très large, dont elle tapisse les corps sur lesquels elle croît, à-peu-près de même que certaines especes de mousse. Cette plaque tient fortement à ces corps ; elle y est collée par le moyen d'un mucilage, dont toute cette plante est remplie ; il s'éleve de cette plaque des branches disposées à peu-près de même que celles du corail ; ces branches ont la longueur de deux, trois ou quatre pouces, & deux ou trois lignes de diametre ; elles sont comme inégales & raboteuses.

M. de Réaumur a trouvé cette plante dans la Seine attachée à une des pierres des piles du pont-neuf, à plusieurs pouces de profondeur sous l'eau. Pour l'ordinaire elle pousse ses branches suivant la ligne horisontale, c'est-à-dire, en suivant la surface de l'eau, mais quelquefois on la voit placée perpendiculairement au plan des pierres auxquelles elle est attachée.

La couleur de l'éponge de riviere, quand on la tire de l'eau, est d'un verd pâle tirant sur le jaune sale. M. de Réaumur a néanmoins remarqué au commencement de Juillet, que l'extrémité de toutes les branches étoit d'un blanc jaunâtre plus pâle que le citron, parceque cette plante étoit apparemment en séve & croissoit pour lors.

Lorsque cette éponge est séche, elle est très fragile ; examinée à la vue simple, elle paroît comme chagrinée, & montre quelques trous ou pores assez grands, disposés sans arrangement & parfaitement ressemblans aux trous des éponges de mer ; mais lorsqu'on la regarde avec une loupe, on la trouve percée d'une infinité de petits trous remplis de mucilage, & dont les bords sont ornés d'une multitude de petits poils presque imperceptibles. Lorsqu'on se frotte la peau avec cette plante, il s'y fait une rougeur assez remarquable sans élévation sensible, accompagnée d'une cuisson à peu-près semblable à l'ardeur qu'on ressent au bout d'une heure, lorsqu'on a touché à des feuilles d'ortie, & que l'on a été assez patient pour ne se point gratter. Cette

démangeaiſon cuiſante a duré près de dix huit heures à l'Obſervateur curieux, d'après lequel nous parlons. Il penſe que cet effet peut venir de ce que les petits poils, qui bordent extérieurement les pores de cette plante, entrent dans la peau.

Si l'on remet cette éponge ſeche dans l'eau, elle reprend à peu de choſe près ſon premier volume & ſa premiere molleſſe. On peut enſuite exprimer l'eau dont elle eſt remplie, comme des autres éponges; mais ſi on la preſſe trop, elle ſe briſe. Enfin, lorſqu'après avoir été pluſieurs fois remiſe dans l'eau & ſéchée, on la laiſſe ſécher en dernier lieu, elle prend une couleur cendrée, & perd l'odeur de poiſſon qu'elle avoit d'abord, & qui lui eſt naturelle.

PLANTE A JAUNIR: *voyez* l'article GLAITERON.

PLANTES MARINES: on donne ce nom à celles qui végetent dans la mer, comme les algues, & toutes ces plantes appellées varecs, fucus, goemon, herbe flottante, &c. On appelle plantes maritimes celles qui croiſſent ſur le bord des mers.

Des Naturaliſtes donnent auſſi le nom de fauſſes plantes marines, aux diverſes productions à polypier connues ſous le nom de litophytes, de madrepores, d'éponges, de corallines à collier & de coraux. Ils diviſent ces ſubſtances en plantes molles ou flexibles, en demi-pierreuſes, & en pierreuſes: *voyez* ce que nous avons dit aux articles CORAIL & CORALLINES.

PLAQUEMINIER ou PIAQUEMINIER, *Guiacana*, arbre étranger, dont nous avons parlé au mot GUAJACANA. M. Duhamel dit qu'un Normand établi à la Louiſiane a fait du cidre avec ſon fruit: on en fait auſſi des galettes aſtringentes.

PLATANE ou MAIN DÉCOUPÉE, *Platanus*. Les platanes ſont des arbres originaires de pluſieurs contrées d'Afrique & d'Amérique; par la culture ils deviennent aujourd'hui très beaux en Europe. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent ſur le même arbre. Les fleurs mâles ſont formées par de petits tuyaux frangés, qui donnent naiſſance à des étamines aſſez longues; comme ces tuyaux partent tous d'une origine commune, ils forment tous enſemble une boule ou un globe. Les fleurs

femelles sont en forme de tuyaux qui contiennent un pistile, dont la base devient une semence qui est comme enchassée dans la houppe de poils ; ces semences sont attachées à un noyau rond & dur, elles forment par leur assemblage des boules colorées qui deviennent assez grosses & disposées en grappes pendantes qui font un assez bel effet ; ces boules restent suspendues aux arbres, même pendant l'hiver. Les feuilles de Platane sont posées alternativement sur les branches, découpées plus ou moins profondément, & à-peu-près comme celles de la vigne, c'est à-dire, en main : à l'insertion des feuilles sur les branches, il y a presque toujours deux especes de folioles ou especes de stipules en forme de couronne. Les feuilles des diverses especes de Platanes, sont fermes comme du parchemin, elles sont rarement endommagées par les insectes : elles conservent leur verdeur jusqu'aux premieres gelées ; ainsi ces arbres sont propres à être mis dans les bosquets d'automne.

Les Platanes ont de singulier, dit M. Duhamel, qu'ils se dépouillent de leur écorce : elle se détache de l'arbre par grandes plaques larges comme la main, & d'un quart de ligne d'épaisseur.

Ces arbres sont propres à faire de belles avenues & de grandes salles dans les parcs ; le vrai Platane du Levant a la feuille moins grande & plus déchiquetée, que le Platane d'Orient à feuilles d'Erable, & celui de Virginie à grandes feuilles. Ces deux dernieres especes de Platanes se plaisent singuliérement dans les lieux fort humides ; ces arbres y font des progrès étonnans. Le bois de Platane d'Occident peut être comparé à celui du Hêtre.

PLATINE, est le nom d'une substance métallique nouvellement connue en l'Europe, & qu'on a découverte depuis peu dans l'Amérique Espagnole, dans le Bailliage de Choco, au Pérou, où elle est appellée *la Platina del Pinto* (petit argent du Pinto ;) on l'y appelle aussi *Juan blanca* (ou or blanc,) parcequ'elle est brillante, couleur d'argent, d'un tissu grainu, mais serré, grise dans ses fractures, & présentant des triangles ou plans à côtés inégaux : elle est très dure, compacte, susceptible du poli ;

elle a la pesanteur spécifique & la fixité de l'or ; elle est inaltérable à l'eau & à tous les acides, excepté l'eau-régale ; elle est peu malléable, peu ductile, & cependant amalgamable ; enfin, elle contient 20 karats de fin par once : tout concourt jusqu'ici à faire regarder la Platine sinon, comme une espece d'or aigre, au moins comme un nouveau métal. Plusieurs Métallurgistes ont d'abord cru que c'étoit une espece de pierre des Incas. *Voyez* ce mot.

M. Marcgraff a retiré de la Platine du mercure, du fer & de l'or : il reste à savoir si ce mélange métallique est naturel ou artificiel ; car l'on n'est pas encore bien instruit si cette substance est tirée de sa miniere sous la même forme où nous la voyons, c'est-à-dire, en petits grains, d'un gris de fer ou d'émeril, mélangés de particules de sable, de spath, & même d'or. Plusieurs croient que les Espagnols de l'Amérique ne nous envoient point la Platine dans son état primitif, parce-que les Espagnols ont seuls le secret de la fondre, dit-on facilement, au moyen d'une très petite quantité de soufre ou d'arsenic, & d'en faire des gardes d'épée, des boucles, des tabatieres & d'autres bijoux, des miroirs, des télescopes,&c. Quelques uns de leurs Artistes connoissant mieux que nous les propriétés de la Platine, avoient adultéré avec ce métal l'or en lingot & ouvragé ; cet alliage, qui ôte à l'or pur sa ductilité & sa tenacité, ne pouvoit être distingué ni par la vue, ni par les épreuves ordinaires, puisque la Platine résiste à toutes les especes d'essais docimastiques ; propriétés qui ont déterminé le Roi d'Espagne à en faire fermer les mines, ainsi que celles de *Santa-fè*, peu distantes de Carthagene, ordre qui rend la Platine si rare aujourd'hui, même en Espagne.

Cette espece de métal singulier, sur lequel les flux les plus puissans, secondés de la plus grande violence du feu de bois & de charbon, n'ont point d'effet, entre cependant en fusion par parties & sans intermede, mais par le moyen d'une grande lentille de verre exposée aux rayons d'un soleil vif : la partie fondue est traitable sous le marteau : cette expérience a été faite par MM. Macquer & Baumé, & se trouve dans un Mémoire lu par M. Macquer dans une séance publique de l'Académie des

Sciences,

Sciences, il y a cinq ans. Ces habiles Chymistes ont aussi fait voir, dans une de nos Conférences, de la Platine qu'ils avoient laminée.

La Platine s'allie plus ou moins facilement avec tous les métaux connus, en les faisant fondre ensemble à poids égal ; elle a la propriété de durcir les métaux, & de les roidir tous : elle empêche le fer & le cuivre de se rouiller & de se ternir aussi facilement ; mais elle diminue singuliérement la ductilité des métaux malléables. Ses effets sur les demi-métaux, quoique moins remarquables, méritent d'être connus ; elle augmente la dureté du zinc, ainsi que du régule d'antimoine, mais non celle du bismuth Ses effets sur les métaux composés sont semblables à ceux qu'elle produit sur les métaux simples ; elle rend le laiton blanc, dur, aigre, susceptible d'un beau poli, sans se ternir à l'air. C'est dans les ouvrages de quelques Chymistes modernes qu'il faut puiser de plus amples notions sur la Platine. La singularité de cette substance nouvelle exigeoit que nous en donnassions une légere idée : aussi voit-on déja par cet exposé, que la Platine occasionne des changemens remarquables à toutes les substances métalliques, tant dans leur couleur, que dans leur tissu & leur dégré de dureté : toutes les substances métalliques alliées à cette espece de métal n'en peuvent être séparées, sans être corrodées. Pour la Platine, elle résiste complétement à la puissance destructive du plomb & du bismuth, ainsi qu'à la voracité de l'antimoine. La maniere dont la Platine se comporte dans toutes les expériences, lui est particuliere. On remarque des singularités dans toutes ses propriétés : tout l'annonce comme une substance d'un ordre à part, même relativement aux substances les plus anomales : elle jouit des prérogatives de l'or ; & cependant l'eau régale qui la tient en dissolution, ne teint point les substances solides des animaux, & l'étain n'en tire aucune couleur pourpre comme de celle de l'or : peut-être que les Chymistes, qui n'ont pu encore exercer sur la Platine tous les efforts de leur art, découvriront quelque jour sa nature & l'importance de son usage dans la société.

PLATRE : *voyez* GYPSE.

PLIE ou PLYE, *Passer lævis* aut *Plya*, Poisson de

mer, plat, à nageoires molles. On en distingue deux especes, savoir, la grande, & la petite qui est parsemée de taches jaunes ou rougeâtres; celle-ci est le *Carrelet* : voyez *ce mot.*

La GRANDE PLIE est de figure semblable au Turbot, mais plus étroite & plus large que la Sole. Ce poisson a les yeux sur la partie de dessus, qui est brune : ses nageoires font le tour de son corps; sa queue est large : de la tête jusqu'à la queue il a un trait un peu tortu par le milieu du corps : sa bouche est petite comme celle de la Sole; elle est sans dents, & semblable intérieurement à celle du Turbot. La Plie entre dans les étangs de mer, quelquefois dans les rivieres fangeuses. On en prend en quantité dans l'étang de Montpellier & dans la Loire : celles de riviere sont moins noires sur le dos, & plus molles que celles de mer. On distingue très bien la Plie mâle d'avec la Plie femelle, quoi qu'en disent certains Auteurs. On pêche beaucoup de ce poisson dans l'Océan; il se cache dans le sable & le limon; & quand la mer se retire, on le prend aisément. On voit en Flandres, sur-tout à Anvers & dans toute la Hollande, des especes de magasins de ces poissons desséchés. La chair de la Plie est blanche, molle, & nourrit beaucoup; elle est de bon suc, facile à digérer, & lâche un peu le ventre.

PLOMB, *Plumbum*, est un métal mol & facile à fondre; il est très pliant, très tenace; & après le mercure, le moins solide, tant des métaux, que des demi-métaux; on peut le tailler, le laminer & le plier sans peine : c'est aussi le moins sonore & le moins élastique des métaux. Le plomb est d'une figure prismatique jusques dans ses plus petites parties; sa couleur est d'un bleu blanchâtre, d'abord brillante, mais se ternissant facilement à l'air, à l'eau & au feu : sa pesanteur est telle, qu'un pied cube de ce métal pese 828 livres. Il entre plus promptement en fusion au feu qu'un volume égal de cire ou de beurre : il se calcine très aisément, se vitrifie & facilite la fusion des terres ou pierres réfractaires. Il a aussi la propriété de vitrifier & de scorifier les autres métaux, excepté l'or & l'argent: Il s'amalgame plus aisément avec le mercure qu'avec l'étain, & s'allie avec tous les métaux, à l'exception du fer. On prétend que toutes les mines de

plomb, & notamment celles dont les cubes sont à petits grains, contiennent de l'argent en plus ou moins grande quantité.

Le plomb se trouve en beaucoup de pays, & sur-tout en Angleterre, en France & en Allemagne; il s'y rencontre dans toutes sortes de matrices accompagnées de fer, quelquefois de cuivre ou d'argent ou de pyrite. Ses mines sont toujours profondes, & leurs variétés sont nombreuses. Nous citerons ici les especes principales & les plus connues.

1°. Le Plomb-Vierge natif, *Plumbum nativum*; il est en rameaux ou en grains gros comme des pois. Nous ne doutons pas que quelque feu n'ait eu part à réduire cette sorte de plomb qu'on trouve près de Massel, en Silésie.

2°. La Galène ou mine de plomb en cubes, *Galena tessulata*: c'est la mine de plomb la plus ordinaire. Quelques Naturalistes la nomment *Mine de plomb à facettes*; les Ouvriers & les Commerçans l'appellent *Alquifoulx*: elle est ou à *grands cubes*, comme celle de Baudy, en Franche-Comté, qui abonde en spath fusible, verdâtre; ou à *petits cubes*, comme celle de Sainte-Marie aux-Mines. Cette espece de mine est brillante, bleuâtre, très-pesante, cassante; elle abonde en soufre: les Potiers de terre, qui s'en servent pour l'émail de leurs poteries l'appellent *vernis*: plus les cubes sont grands, & plus la mine contient de plomb; mais plus ils sont petits & gris, & plus elle contient d'argent. Selon que ces cubes, qui sont formés d'un assemblage feuilleté, se présentent, ils offrent des facettes tantôt grandes comme la mine de Poullavoine, en Basse-Bretagne, tantôt petites comme celle de Moulins, en Bourbonnois.

3°. La Galène de plomb grainelée, *Galena granulata*: elle semble composée de particules semblables à un amas de limaille d'acier: ses grains adherent fortement les uns aux autres: plus ils sont petits & à grains d'acier, & plus la mine est riche en argent. Telle est celle de Pompæan, près de Rennes. La Galène de plomb est quelquefois chatoyante, sur-tout celle à gros grains; parceque l'arrangement de ses parties est disposé de maniere qu'elles font ombre les unes sur les autres, à mesure

qu'on en examine les différentes surfaces. Lorsque la mine de plomb en cubes est remplie de terre ou de pierre, on la nomme *Mine de Galène* : on en trouve dans les montagnes de Geneve, qui a le tissu de l'antimoine ou de l'asbeste. La mine de plomb que nous avons découverte dans notre dernier voyage, près de l'étang de Plouagat Chatelaudrin, en Basse-Bretagne, est aussi une Galene grainelée & à tissu d'antimoine. Parmi celle où il se trouve des salbandes, il y a de petits crystaux très durs de mine spathique de plomb; celle qui est grainelée est riche en argent; celle dont le tissu est strié comme l'antimoine contient beaucoup d'arsenic. Cette mine nous a paru mériter beaucoup d'attention; & en effet, nous apprenons que depuis notre découverte, les concessionnaires du terrein où est elle située, l'ont fait entourer de murs, dans l'intention, sans doute, de la faire exploiter.

4°. La Mine de plomb sulfureuse et arsenicale, *Minera plumbi mollior* : cette Mine est grasse & douce au toucher comme une Galène; elle est presque malléable, & ressemble intérieurement à du Plomb-Vierge. Elle est extérieurement jaunâtre : tantôt elle est écailleuse, & se fond facilement à la flamme d'une bougie; tantôt elle est striée & noirâtre, & se détruit pour la plus grande partie dans le feu : il ne faut pas la confondre avec la Molybdene, dont elle a un peu le tissu. *Voyez* ce mot.

5°. La Mine de plomb noire crystallisée *Plumbum nigrum crystallisatum* : ses crystaux sont friables, & si tendres, qu'on peut les couper avec le couteau. Nous en avons trouvé dans les Mines de Péach, en Angleterre, & dans celle de Poulavoine, en Basse-Bretagne.

6°. La Mine de plomb blanche spathique, *Minera Plumbi spathacea* : elle est ou en petits cristaux crenelés, rameux, blancs & transparens, comme celle de Fribourg en Brisgaw; ou en masse opaque & farineuse, comme celle de Chazelai près de Lyon. Cette sorte de mine spatheuse est fort pesante : elle saute dans le feu en petits éclats : elle ne fait que peu ou point d'effervescence dans l'eau forte. On appelle *Ardoise de Plomb*, celle qui est feuilletée & cendrée. Les mines de Planchet,

de Roya, & de l'Isle des Ours, fournissent quelquefois de la mine de Plomb à figure de spath : elle rend beaucoup & facilement à la fonte, mais elle ne contient point d'argent.

7°. La Mine de Plomb verte, *Minera Plumbi viridis* : au premier coup d'œil elle ne paroît différer de la précédente que par la couleur : elle est très pesante, peu compacte, & si riche, qu'elle rend souvent à la fonte depuis soixante jusqu'à quatre-vingts livres par quintal ; aussi les Mineurs ne sont-ils pas fâchés d'en trouver de bonnes veines, outre qu'ils en vendent aux Curieux des morceaux à un prix excessivement cher. Ses cristaux sont prismatiques, & d'une couleur tantôt verd de pré, & tantôt verd jaune. M. Wallerius prétend que cette mine, exposée au feu, perd d'abord sa couleur ; & que si on continue de la faire rougir, elle reprend cette couleur verte, & même plus belle & plus vive. Nous avons remarqué dans les mines de Zuey-Bruch (ou Deux-ponts) de Freybourg & de Chazelay, où l'on trouve du Plomb verd plus ou moins beau, qu'il s'y rencontre communément à quelques toises au dessus du Plomb blanc.

8°. La Mine de Plomb terreuse, *Terra plumbaria* : elle est fort pesante, & semble n'être qu'un guhr de Plomb, mélangé dans une terre argilleuse. Il y en a de blanche, qui fait un peu d'effervescence avec les acides, de jaunâtre & de rougeâtre. Indépendamment des mines de Plomb que nous venons de citer, on trouve encore de la galène alliée à d'autres substances métalliques, avec la Blende, le Zinc, la Calamine, le Cuivre, l'Argent, &c. Nous en avons aussi observé dans de petits morceaux de mine de Charbon qui venoit d'Angleterre.

Les mines de Plomb sont plus ou moins dispendieuses & difficiles à exploiter, à pulvériser, à fondre, & à se purifier, selon qu'elles sont plus ou moins mélangées avec les corps qui les minéralisent, & qui les rendent réfractaires ou en facilitent la fusion. Communément on les purifie, quand elles sont sorties de leur mine, par le triage, la comminution, le lavage, la torréfaction, & enfin par le feu ; le régime du feu & de l'air est très

essentiel. Comme ce métal est destrûctible & réductible ; il n'est pas étonnant qu'on nous présente des préparations de plomb sous tant de formes différentes. On jette le plomb fondu & purifié en lingots, & on l'appelle alors *Plomb en saumons* ou *en navette* ; d'autrefois on le coule en table pour l'usage des goutieres, des lucarnes, des réservoirs, des tuyaux, même pour couvrir des édifices ; c'est ce que l'on appelle *Plomb en lames* ; & on nomme *Plomb laminé*, celui qui a été réduit en lames par une machine qu'on appelle *Laminoire*. Le Plomb se calcine bientôt au feu en une chaux d'abord noirâtre, ensuite grise ou blanchâtre, puis jaunâtre, & enfin rouge ; & pour peu qu'on lui fasse subir un dégré de feu plus violent, il se vitrifie en un verre jaunâtre, susceptible du poli, & qui n'imite pas mal l'ambre jaune : on en fait des colliers. Un phénomene très singulier ; c'est que plus on calcine le Plomb & plus il fume, & cependant plus il augmente en poids absolu, au point que cent livres de Plomb malléable donnent cent quinze livres de Minium ; & que si l'on ressuscite cette quantité de Minium, en y ajoutant le phlogistique nécessaire, l'on n'en retire plus que quatre-vingt-quinze livres ou environ de Plomb ductile. *Voyez* sur le Plomb notre *Minéralogie*, & sur-tout le *Dictionnaire de Chymie*, où l'on trouvera un détail circonstancié de toutes les préparations & opérations que l'on fait avec le Plomb ; telles que le Massicot, le Plomb brûlé & le Minium, la Céruse, le Blanc de Plomb, la Cendre de Plomb, la Litharge, le Sel de Saturne, &c. toutes matieres d'un grand usage en Peinture, en Teinture & chez les Potiers, même en Médecine. Le Plomb est encore la base des couvertes de fayance. On a remarqué que ceux qui travaillent les préparations du Plomb, sont attaqués d'une maladie très dangereuse, connue sous le nom de colique de Plomb ou des Peintres.

On trouvera, dans les mêmes Ouvrages cités ci-dessus, la maniere de séparer les métaux qui sont alliés au Plomb ; ainsi que les moyens de réduire les préparations du Plomb, en Plomb malléable & ductile.

PLOMBAGINE ou PLOMB DE MER : *voyez* MOLYBDÊNE.

PLONGEON, *Mergus*, est un genre d'oiseaux à quatre doigts, dont les trois de devant sont palmés, & celui de derriere simple : il ne reste pas sous l'eau aussi long-tems que les Colymbes. Les Plongeons sont des demi Canards ; mais ils different entiérement du Canard par la tête, le col, le bec & la position des pieds : ils ont les pieds placés proche de l'anus, ce qui fait qu'ils ont de la peine à marcher, & que leur corps, comme celui des Canards, vacille en marchant : leur bec est long & pyramidal. Voici la notice des Plongeons.

1°. Le PLONGEON DE MER : il y en a de grands & de petits. Le premier est long de vingt-sept pouces, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrêmité des pieds : il a une envergeure de trois pieds & demi : ses yeux sont rougeâtres : son bec a près de trois pouces de long, il est rougeâtre, étroit, & plat sur les côtés : le plumage du corps est cotonneux & fort mollet ; celui de la tête est brunâtre ; celui du ventre est sombre ; la poitrine est comme argentée ; les ailes sont noirâtres, à pointes blanches : les serres sont noirâtres, & larges comme les ongles de l'homme : les jambes sont larges, plates, & raboteuses par derriere ; les doigts sont également larges & bordés de membranes des deux côtés.

2°. La PETITE ESPECE DE PLONGEON DE MER, est des deux tiers moins grande que la précédente. Son bec est noir & aigu comme celui d'une grive : le plumage du menton est blanc, les côtés de la gorge un peu rouges, ainsi que les plumes des cuisses : le col est fort mince, les ailes petites & creuses. Ce Plongeon n'a point de queue, mais il a les glandes du croupion plus menues qu'à l'ordinaire, il en sort une touffe de plumes comme dans les autres oiseaux ; ses jambes sont plutôt faites pour nâger que pour marcher ; la plante des pieds est noire ; ses doigts sont palmés ou unis ensemble par de doubles membranes : le reste du plumage est comme dans le grand Plongeon : sa figure & l'arrangement de ses parties, font qu'il remue plus vîte & plus aisément au fond de l'eau, que sur la surface de la terre. Dès qu'il s'éleve au dessus de l'eau, il hausse la tête, puis il regarde autour de lui, & se plonge ensuite avec une vitesse étonnante. Il n'est gueres en état de s'élever hors

de l'eau ; mais dès qu'il prend l'essor, il peut voler long-tems : il a une odeur & une saveur forte & désagréable.

3°. Le GRAND PLONGEON DE MER DE TERRE-NEUVE, est d'un tiers plus grand que notre grand Plongeon de mer : il a un cercle blanc au col : son plumage est noir, & bigarré de taches blanches, confusément jettées de part & d'autre : ses jambes sont brunes M. Linnæus dit que cet oiseau est commun aussi en Norvége, en Islande & en Laponie : on en voit souvent en Prusse, dit M. Klein. La peau de ce Plongeon est dure, les Lapons en font une sorte de coëffure, & des cordons de chapeau.

4°. Le PETIT PLONGEON, *Clangula*, il est commun en Italie ; on en prend quelquefois sur les Côtes d'Angleterre & de France : sa chair est d'un goût marécageux & désagréable, comme celle du petit Plongeon de mer : il est long d'un pied & demi, & a deux pieds & demi d'envergeure : son corps est épais & court, ainsi que son col : son bec est un peu large, & entiérement noir : sa tête est d'une couleur changeante & luisante, composée de pourpre, de verd & de noir ; à chaque coin de la bouche, il a une tache blanche & ronde : les yeux sont d'un beau jaune ; le col, la poitrine & le ventre sont blancs ; le commencement des épaules, & le bas du dos sont noirs : les ailes sont bigarrées de noir & de blanc ; la queue est d'un noir uniforme : les jambes sont courtes & d'un rouge jaunâtre, ainsi que les pieds : les griffes sont longues, & les membranes noires ; le doigt de derriere est aussi palmé.

5°. Le GRAND PLONGEON TACHETÉ, il est un peu plus grand que notre grand Plongeon de mer : la couleur du plumage du col, des épaules, du dessus des ailes, & du dos entier est brunâtre, piquée & bariolée de taches blanches : la partie inférieure du col, de la poitrine, & du ventre est blanche : les grandes plumes des ailes sont courtes & noires : son bec est droit & pointu comme celui de la poule d'eau. On voit quelques-uns de ces Plongeons, qui ont des colliers de plumes blanches ; le col, le dos & la tête sont noirs, & tiquetés de petites lignes blanches.

6°. Le Plongeon huppé, *Charadrius*, il est un peu plus petit que notre grand Plongeon de mer : il a sur la tête une huppe noire ; le dessous du col est orné d'un collier de plumes blanches noirâtres ; le derriere du col, le dos & les ailes, sont d'un brun noirâtre, excepté les bords extérieurs des grandes plumes qui sont blancs ; la poitrine & le ventre sont de couleur de frêne blanchâtre. Ce Plongeon n'a point de queue : ses jambes sont larges & plates ; les doigts sont bordés de membranes qui ne sont point liées ensemble.

Séba donne la description d'un Plongeon d'Amérique, dont le dos est sillonné de raies jaunâtres. On appelle le Plongeon de la Louisiane *Mangeur de plomb*, parcequ'il se plonge à l'instant qu'il apperçoit la lumiere du fusil

PLUIE, *Pluvia.* On donne ce nom à l'eau simple, fluide, inodore & sans couleur, qui tombe de l'athmosphere en gouttes plus ou moins larges, & avec plus ou moins de fréquence, ce qui lui fait prendre différens noms. La Pluie fine se nomme *Bruine*, elle ne tombe pas de fort haut, ni avec impétuosité comme la grande Pluie d'orage, qui est en gouttes très grosses, lesquelles tombent rapidement de fort haut, & grossissent à mesure qu'elles se réunissent, en se touchant dans la durée de leur chûte : elle est communément accompagnée d'un vent violent & impétueux. Dans l'Afrique & dans la Négritie, on voit des gouttes de Pluie qui ont jusqu'à un pouce de diametre. Lorsque la Pluie tombe en grand volume & par masse, on l'appelle *Pluie en thrombe* : dans l'un & l'autre état, elle pénetre la terre séche, de quelques doigts ; mais elle s'insinue plus profondément dans celle qui est crevassée ou poreuse, elle gagne les méandres & les passages tortueux, qui, comme autant de puisards, reçoivent les eaux à la surface, & les conduisent plus bas : & comme toutes les parties de la Nature ont des rapports & des correspondances bien ménagées, chaque filet d'eau fait un amas commun, qui se décharge par un courant perpétuel dans un vallon fort éloigné. Au reste, la chûte des eaux de Pluie est assez proportionnée à l'évaporation générale des eaux. On prétend qu'il s'en évapore une lame de soixante pouces d'épais-

feur, fur l'étendue de la furface de la mer; mais il tombe de l'athmofphere plus de quatre-vingts pouces d'eau fur les terres de la Zone-Torride, où il pleut continuellement pendant quelques mois. Il en tombe quarante à quarante-quatre pouces dans nos climats, &c.

On dit auffi *Pluie de grêle*, *Pluie de neige*, *Pluie de feu;* celle-ci eft le phénomene des éclairs ou du tonnerre dans un tems orageux. *Voyez* TONNERRE.

On dit encore *Pluies de foufre* & *de fang*.

A l'égard de la *Pluie de foufre*, nommée ainfi des grains jaunâtres qui femblent tomber des nuages avec l'eau même, ce n'eft que la pouffiere jaunâtre des étamines de plufieurs efpeces de plantes en fleur; telles que l'Aune, le Coudrier, &c. : *voyez la note* de M. Schmider, dans les *Ephem. Nat. cur. Nov. Tom. II*, *pag.* 187, *obf.* 180; & celle de M. Elshotz, *Ephem. Nat. cur. Tom. V*, *pag.* 19.

La prétendue *Pluie de fang* n'arrive que dans des tems de tempête, & fur-tout en été : il n'eft pas étonnant que la plupart des infectes qui cherchent leur pature fur les branches des arbres, foient emportés par de gros vents, & déchirés en pieces; ce qui fait qu'en tombant ils font comme enfanglantés, & qu'il pleut du fang, des infectes, &c.

Les eaux des Rivieres ou des Lacs paroiffent quelquefois rouges par d'autres caufes : *voyez au mot* LAC.

PLUME. *Voyez au mot* PINNE MARINE.

PLUME MARINE, *Penna marina*, eft felon M. Linnæus, un animal plante, qui a une tige, à la bafe de laquelle eft une bouche ronde; cette tige eft articulée, & des barbes partent des deux côtés de la fleche, & la rendent femblable à une plume à écrire : on regarde ce zoophyte comme un infecte marin, un vermiffeau qui nage dans l'Ocean, & qui a la propriété phofphorique quand il eft dans la mer : dans le jour il ne quitte pas le fond de cet élément, il reffembleroit à une plante s'il étoit fixé par quelque racine.

PLUME D'OISEAU. *Voyez au mot* AILE & OISEAU.

PLUME ou PIERRE DE PAON. On donne ce nom à la charniere cartilagineufe, defféchée & polie de l'huitre qui produit les perles : *voyez* NACRE DE PERLES.

PLUVIER, nom donné à un genre d'oiseaux qui ont trois doigts devant & point derriere, ou au plus un faux doigt, qui ne leur sert ni à marcher, ni à se percher, ni à prendre leur proie.

1°. Le PLUVIER VERD, *Gavia viridis*, *seu Pardalis viridis*, il est un peu plus grand que le Vanneau, il a une envergeure de deux pieds. La couleur du sommet de la tête, du col, des épaules & du dos, & généralement de tout le dessus, est d'un brun foncé, entremêlé de beaucoup de taches vertes tirant sur le jaune. Si on observe chaque plume à part, on trouve que le milieu est d'un brun sombre ou noirâtre, & que les bords du contour sont tachetés d'un verd jaunâtre. Le bec de ce Pluvier est droit & noir, long d'un pouce & cannelé autour des narines; son col est court; sa tête & ses yeux sont grands; la poitrine est d'un brun pâle nuancé; le ventre est blanc, mais gris ou brunâtre vers les côtés; les aîles sont brunâtres, & la plupart de leurs dards sont blanchâtres; la queue est courte & brunâtre, les pattes & les griffes sont noires; ses jambes sont longues comme à tous les autres oiseaux qui fréquentent les lieux bas, les eaux, les prairies, &c, & degarnies de plumes un peu au-dessus des genoux: cet oiseau est solitaire. Sa chair est douce, tendre & fort recherchée; c'est un excellent manger.

2°. Le PLUVIER GRIS. Sa chair n'est pas moins exquise que celle du Pluvier verd: le champ de son plûmage est noirâtre, & les mouchetures grises verdâtres: il a le menton blanc, ainsi que le ventre, la poitrine & les cuisses; les dards des aîles sont blanchâtres; la queue est diversifiée de raies ou couches de noir & de blanc qui la traversent; le bec est noir; les pattes sont d'un verd sale; les griffes sont petites & noires.

3°. Le PLUVIER CRIARD, est de la grosseur d'une bécassine; ses yeux sont grands & cerclés de rouge; il a la tête bigarrée de blanc, de noir & de brun; la mentonniere blanche, & au dessous est un collier noir: la poitrine & le ventre sont blancs, mais la poitrine est traversée d'une raie noire qui va d'une aîle à l'autre: le dos & les aîles sont bruns; les plumes du croupion, qui recouvrent la queue, d'un rouge jaunâtre; le reste

de la queue est noir ; les jambes de pareille couleur, & les cuisses nues : c'est le *Vanellus vocifer.* des Auteurs.

4°. Le Pluvier des Indes ; il a les cuisses plus longues, que les jambes & les cuisses ensemble du Pluvier verd ; son bec est menu & pointu ; il porte sur la tête une hupe noire, verdâtre. Le plumage du dos est brun ; les plumes du gosier & de la poitrine, jusqu'aux cuisses, sont noirâtres, nuancées de violet ; celles de la queue sont tachetées de blanc en dessus ; les pieds sont noirs.

A l'égard du *Pluvier de sable*, cet oiseau est l'Alouette de mer, il vole en troupe autour des rivages maritimes : il a les jambes noires, déliées & longues.

Le Pluvier, en général, est de la grosseur d'un moyen pigeon, il habite ordinairement les rivieres & les lacs, il est toujours en mouvement : il se nourrit de vers & de mouches, il vole rapidement, & fait en volant un assez grand bruit ; on le trouve assez fréquemment en France, il est d'un goût exquis & délicat ; sa chair excite l'appetit & se digere facilement : cet oiseau est quelquefois comme un peloton de graisse, aussi dit-on en proverbe, *gras comme un Pluvier* ; malgré cet embonpoint & sa délicatesse sa chair est peu nourrissante.

POCHE, est selon quelques Auteurs la *Palette* de la grande espece : ce nom convient mieux au *Pélican*. Voyez *ces mots*.

PŒLA. Poisson oriental qui se prend dans l'Isle de Larice : les habitans & les voisins de cette contrée en font un grand cas : il est du genre des poissons qui vivent de rapines, tel qu'est parmi nous le brochet, dont il a le goût : sa tête est rousse ; mais le corps, depuis les ouies jusqu'au milieu vers la queue, est jaune, avec des raies ; le reste est d'un bleu clair : les nageoires du corps sont rouges, & les autres vertes. (Ruisch.)

POIGNARD. Nom que l'on donne au *Moyen Brochet*. Voyez *ce mot*.

POIL. On donne ce nom à des corps filamenteux qui sortent de la peau des animaux : sous ce nom on comprend généralement, les cheveux, la barbe, les cils, les poils qui viennent sur tout le corps, aux bras,

aux jambes, & particulierement aux aisselles, à l'estomac & aux parties de la génération, même le duvet des oiseaux, le crin de la queue des chevaux, les moustaches des quadrupédes, la laine du belier, le poil qui couvre le corps des brutes, des chenilles : on dit aussi le poil des plantes.

En considérant ces différentes especes de poils, quelle variété dans la couleur, la forme, la longueur & la consistance ! La barbe, cette espece de poil, qui, chez l'homme uniquement, est au-dessus des levres, aux joues & au menton, reçoit les mêmes influences du temperamment & de l'âge, que la chevelure : c'est un duvet dans l'âge de puberté : c'est un crin dans la caducité. Les cheveux, qui, dans l'un & l'autre sexe, couvrent & parent la tête, restent toujours flexibles, & sont de diverses couleurs : ils different encore par leur longueur, leur grosseur, leur crêpure ou frisure, & leur dureté ou molesse. Les Anciens ont distingué les cheveux par des noms differents qu'ils leur ont donnés ; ils ont appellé ceux des hommes, qui pendent le long des joues, *Cæsaries*, parcequ'on les coupe souvent : ceux de derriere la tête, ou qui tombent sur le col, *juba* ou *crines* : ceux des femmes, *Coma*, du verbe grec χόμειν, qui signifie atifer & agencer soigneusement : ceux qui regnent vers les tempes & les oreilles, *cincinni*, c'est-à dire cheveux frisés ou bouclés.

Le célébre M. Mariotte a examiné la maniere de croître & la structure des cheveux : la théorie qu'il en donne, peut s'appliquer à toute sorte de poils. Les cheveux, dit-il, ne croissent pas comme les plantes, dont la seve pousse entre leur écorce & leurs fibres, jusqu'aux extrêmités de leurs branches, mais comme les ongles, où ce qui est formé le dernier, pousse en avant & hors de la chair ce qui étoit déja formé : une preuve de cette assertion, c'est que quand on teint les cheveux, ce qui pousse de nouveau est d'une autre couleur.

Les cheveux, dit encore M. Mariotte, sont composés de cinq à six fibres enfermées dans un tuyau, le plus souvent cylindrique, quelquefois ovale ou anguleux, ainsi qu'on peut s'en assurer à l'aide du microscope & même à la vue ; car quand les cheveux se divisent, c'est que le

tuyau se fend & s'ouvre, & que les fibres s'écartent. Ces fibres & le tuyau sont transparens, & cette multiplicité de fibres transparentes doit faire à l'égard des rayons, le même effet qu'un verre taillé à facettes : aussi quand on tient un cheveu proche la prunelle de l'œil, en regardant une bougie d'un peu loin, on voit paroître un rayon de chaque côté de la bougie, & chaque rayon est composé de trois à quatre petites images de la bougie un peu obscures & colorées, ce qui prouve que chaque fibre de cheveu fait paroitre, par réfraction, une bougie séparée des autres. Quand on ferme les yeux à demi, on observe encore le même phénomene de réfraction & même de reflexion au travers des cils ou poils de la paupiere. Ce que l'industrieux Malpighi, dit Derham dans sa Théologie Physique, a observé dans la structure du poil, est en quelque sorte conforme à ce que j'ai observé moi-même dans le poil des chats, des rats, des souris, & de divers autres animaux, que j'ai examiné très soigneusement avec de bons microscopes. Le Poil de souris, le plus transparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un seul tuyau transparent, qui renferme une moëlle composée de fibres, qui forment autant de lignes obscures, situées dans quelques Poils en travers, dans d'autres en spirales. Ces parties moëlleuses & obscures ne sont que de petites fibres entortillées, & plus serrées qu'elles ne le sont dans les autres parties du Poil. Je pense, dit Derham, qu'elles servent à procurer une évacuation douce & insensible de quelque humeur du corps : peut-être que les Poils servent aussi bien à la transpiration insensible des animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité.

Le Poil de l'Elan, quoique élastique, est creux aussi dans l'intérieur. Chez tous les animaux le Poil est assez ressemblant pour la figure, il varie de couleur : il est comme tuilé, c'est-à-dire couché l'un sur l'autre, ce qui fait que l'eau coule dessus, & que l'air froid n'y peut guere pénétrer. Les Poils procurent encore plusieurs autres avantages aux animaux ; mais nous ne les connoissons pas tous : toujours, est-il vrai, que nous savons en tirer bon parti. On fait d'excellents coussins avec le duvet d'aigledon ; des chapeaux avec le Poil de castor,

des étoffes de la laine des brebis, des matelats du crin des chevaux, leur Poil sert à rembourrer des siéges. Le Poil de la chévre sert à faire du camelot, des boutons, &c. Enfin le Poil du lapin, de la marte, du loup, de l'hermine, de la taupe, &c. servent à nous garantir du froid dans la saison rigoureuse. On fait avec le Poil ou la soie du cochon, des vergettes; il sert aussi aux Cordonniers, pour conduire leur fil appellé *ligneul* : on fait des pinceaux avec celui du blaireau. Tous les Poils des animaux exhalent des odeurs qui sont patriculieres à chaque espece d'animal, sur-tout les Poils des endroits où la peau est la plus mince, la moins exposée à l'air, & la plus garnie de longs Poils.

POINCILLADE, *Poinciana*, est un arbrisseau qui croît naturellement en plusieurs lieux de l'Amérique, & que l'on cultive en Europe dans plusieurs jardins : il croît à la hauteur de sept pieds, son écorce est unie & purpurine; ses feuilles sont oblongues, rouges, ayant chacune en haut une épine crochue en façon d'hameçon. Ses fleurs sont d'une si grande beauté, qu'on les a nommées *Fleurs de Paon*; elles sont rangées jusqu'à cinquante en épi aux sommets des branches, d'une couleur rouge nuancée, resplendissantes & disposées en rond; il leur succede une silique, dure, brunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, qui contient des semences rougeâtres, placées chacune dans une petite fosse: son bois est une sorte de Bresillet propre à teindre.

POINTES ou DARDS D'OURSIN : indépendamment des piquans ordinaires pétrifiés ou non fossiles de ce coquillage multivalve, quelques Naturalistes comprennent sous ce nom, les *Pierres de Judée* & les *Belemnites*. Voyez *ces mots*.

POIREAU ou PORREAU, *Porrum*, est une plante potagere, fort commune par-tout &, d'un grand usage dans les alimens; sa racine est longue de quatre à cinq doigts, grosse d'un à deux pouces, ronde, composée de plusieurs tuniques, blanches, lisses, luisantes, jointes les unes aux autres, garnie en dessous de plusieurs fibres, d'un goût plus doux que celui de l'oignon, croissant, s'élevant, se développant & devenant des feuilles longues d'un pied, assez larges, tantôt plattes & tantôt

pliées en goutiere, de couleur verte pâle. Il s'éleve d'entre elles une tige haute de quatre pieds ou environ, grosse d'un doigt, solide, remplie de suc, portant à son sommet un gros bouquet de petites fleurs blanches tirant sur le purpurin, composées chacune de six feuilles disposées en lys; à ces fleurs succedent des fruits triangulaires, noirs, divisés intérieurement en trois loges remplies de semences oblongues.

Toute cette plante a une légere odeur d'oignon, elle fleurit en Juillet, & sa graine est mûre en Août, & peut se conserver pendant trois ans. Le Poireau demande une terre grasse & fumée : c'est un aliment un peu difficile à digérer, gluant & venteux; mais il provoque l'urine, les regles, l'humeur séminale & même la fécondité; le suc de poireau est excellent pour appaiser les bruissemens d'oreilles, étant introduit dedans: en substance il excite la suppuration, & est très propre pour guérir la brûlure, & l'ulcere causé par la morsure des serpens.

POIRÉ DE TERRE ou TOPINAMBOUR. *Voyez* BATATTE.

POIRÉE BLANCHE ET ROUGE. *Voyez* BETTE.

POIRIER, *Pyrus*. Le Poirier est un arbre connu de tout le monde : on en distingue en général deux especes, l'une domestique ou cultivée, l'autre sauvage.

Les Poiriers ont des fleurs en rose, garnies d'une vingtaine d'étamines, au milieu desquelles est un pistile, composé d'un embrion & de cinq stiles. Cet embrion devient un fruit charnu, succulent, de forme, de couleur & de saveur différentes suivant l'espece. Les feuilles des Poiriers sont lisses, peu ou point dentelées sur les bords, entieres, supportées par des queues assez longues & placées alternativement sur les branches.

On trouve dans les forêts beaucoup de poiriers sauvages, qui ont levé de semences, & que l'on arrache pour en garnir les pépinieres : on se procure aussi beaucoup de sauvageons, en répandant sur la terre le marc qu'on retire des pressoirs. Les sauvageons fournissent des sujets, sur lesquels on greffe les especes qu'on veut multiplier pour la table, ou pour faire le cidre poiré. Les Poiriers greffés sur les sauvageons ne donnent guere du fruit, que lorsqu'ils sont en plein vent, & beaucoup plus

plus tard que ceux qui ſont greffés ſur coignaſſier, parceque ces derniers arbres pouſſent moins en bois que les autres, la greffe réuſſit auſſi ſur le neſſlier & ſur l'épine.

On eſt enchanté lorſqu'on voit cette diverſité de poires, de ſaveur différente, & plus agréables les unes que les autres, qui ſe ſuccedent pour orner nos tables. L'énumération de toutes les poires ſeroit ici trop longue : nous donnerons ſeulement un tableau des plus eſtimées par des qualités particulieres.

Le *Petit Muſcat* ou la Poire muſcate, eſt la plus hative & la premiere de l'été ; elle a une odeur de muſc très agréable, elle eſt mûre à la fin de Juin : on doit la mettre en eſpalier.

Le Bon Chrétien d'été eſt très ſucré, & eſt excellent dans les terres chaudes. Il y a pluſieurs autres ſortes de poires d'été, dont on fait cas ; telles que la blanquette, le muſcat-robert, la bergamote d'été, la fondante muſquée, l'épine d'été. Comme ces poires ſe paſſent trop vite, & qu'elles viennent dans la ſaiſon d'abondance, on n'en plante pas beaucoup dans les jardins, & l'on s'attache préférablement aux poires d'automne, & encore plus à celles qui durent davantage.

La *Poire de Rouſſelet* eſt des plus eſtimées, par ſon eau parfumée, mais d'un parfum qui ne ſe trouve qu'en elle : elle eſt mûre à la fin d'Août. Elle devient groſſe en eſpalier, mais elle y perd de ſon parfum. Son unique défaut eſt d'être ſujette à mollir ; c'eſt cette eſpece de poire qu'on fait préparer & ſécher aux environs de Reims & de Tours, & dont on fait commerce ſous le nom de *Poires tapées*.

La *Bergamote d'automne* a la chair tendre, une eau douce & ſucrée : elle paroît à la fin d'Octobre ; il y a des différences fondées ſur la couleur. La Bergamote Suiſſe ſe fait reconnoître par ſes bigarures.

Les *Beurés* ſont les poires par excellence ; aucune poire ne lui eſt comparable en bonté, elle ſurpaſſe toutes les autres par l'abondance de ſon eau, par la fineſſe & la délicateſſe de ſa chair qui eſt fondante, & enfin par l'excellence de ſa ſaveur. Elle a de plus l'avantage de char-

mer sa vue, tant par sa grosseur & par la beauté de sa figure, que par son coloris. Enfin elle est extrêmement fertile, & charge les arbres presque jusqu'à rompre leurs branches.

Le *Doyenné* est d'une belle couleur : cette poire est fondante, mais elle n'a qu'un instant pour être mangée, en de çà ou en de-là, elle n'a plus de qualité.

La Poire de *Messire-Jean* est cassante, elle a un goût sucré : ce fruit est propre à faire d'excellent raisiné.

La *Virgouleuse* est une excellente poire, lorsqu'on la prend à propos, elle a alors la chair fondante, une eau douce & sucrée, un goût fin & relevé. Les arbres qui produisent ce fruit, poussent vigoureusement.

La *Poire de S. Germain* a la chair fort tendre, un grand goût, & beaucoup d'eau; son fruit est gros & long, elle a la queue courte.

La *Poire de Bon Chrétien d'hiver* est un des fruits les plus beaux par sa grosseur, par sa forme longue & pyramidale, & particuliérement par son coloris incarnat, lorsqu'elle est à une belle exposition. Quand elle est mûre, elle est très excellente crue, & fait l'ornement des desserts. Ce fruit a aussi l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires: il dure jusqu'aux nouveautés du printems.

Préparation des Poires pour les conserver long-tems séchées.

Cette méthode qui est différente de celle que nous avons décrite au mot FRUITS, consiste à cueillir les poires d'hiver un peu avant leur maturité. Il faut choisir pour cela un beau jour & leur conserver leur queue: on les fait cuire dans un chaudron d'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elles mollissent un peu; ensuite on les met sur des claies pour les faire égouter, puis on les pelle & on les range sur des plats la queue en haut; elles jettent alors une espece de syrop qu'on met à part: on arrange de nouveau & dans la même position ces poires sur une claie, & on les porte ainsi dans un four dont on vient de retirer le pain, ou chauffé à un dégré à-peu près sem-

blable : on les y laisse pendant douze heures : on les retire pour les tremper dans le syrop que l'on a édulcoré avec du sucre, & quelquefois on y joint un peu de canelle ou de girofle avec de l'eau-de-vie : on expose de nouveau ces poires enduites de syrop dans le four, qui doit être un peu moins chaud que la premiere fois : on réitere l'opération trois fois de suite, c'est-à-dire, qu'il faut deux couches de vernis de syrop & trois cuites : on les laisse dans le four à la troisieme cuisson, assez long-tems pour qu'elles se séchent suffisamment, ce qu'on connoît lorsqu'elles ont une couleur de caffé clair, & que la chair en est ferme & transparente ; enfin lorsqu'elles sont bien réfroidies, on les enferme dans des boîtes de sapin garnies de papier blanc, & on les conserve dans un lieu très sec. (*Journal Œconomique*, 1758).

Les especes de Poiriers à fleur double, font un bel effet dans les bosquets printaniers. Dans les pays où les vignes ne réussissent pas, on fait une boisson qu'on nomme *Poiré*, en exprimant le suc des poires, ainsi que l'on fait celui des pommes pour le cidre. Le Poiré nouveau est fort agréable, il ressemble à du vin blanc, mais il ne se conserve pas aussi long-tems que le cidre. Cependant on en tire une bonne eau-de-vie, & particulierement de la lie qui se trouve au fonds des tonneaux. Le marc des poires qu'on retire des pressoirs, peut, après avoir été desséché, servir à faire des mottes à brûler ; le marc des pommes n'est point propre à cet usage. Il est avantageux qu'il se trouve quelque poirier sauvageon dans les forêts, parceque les bêtes fauves se nourrissent de leur fruit. Les Paysans voisins des forêts ramassent ce fruit pour la nourriture de leurs porcs, ou pour en faire de la boisson dans les années où le vin est trop rare.

L'on ne doit jamais manger de Poires avant leur maturité, parcequ'elles sont d'un mauvais suc, & nuisent singulierement. En général on corrige la qualité venteuse des Poires par la coction ; alors elles se digerent plus facilement, & deviennent plus salutaires.

Le bois de Poirier sauvage est pesant, fort plein, d'une couleur rougeâtre ; son grain est très fin ; il prend très bien la teinture noire, & alors il ressemble si fort à l'ébene, qu'on a de la peine à les distinguer l'un de l'au-

tre. Ces qualités le font rechercher par les Ebenistes, les Menuisiers & les Tourneurs. Après le Buis & le Cormier, c'est le meilleur bois que puissent employer les Graveurs en taille de bois; mais il est un peu sujet à se tourmenter. Le syrop de Poires sauvages est ordonné pour arrêter les diarrhées.

POIRIER BERGAMOTE : *Voyez* à l'article CITRON.

POIRIER DES INDES : *Voyez* GUAYAVIER.

POIRIER PIQUANT ou POMMES DE RAQUETTES. C'est une espece d'*Opuntia* qu'on emploie à la Guyane pour faire des haies vives : Voyez *Opuntia*.

POIRIER SAUVAGE DE CAYENNE, ou BOIS DE SAVANNE. *Ficus folio citrei acutiore, fructu viridi.* C'est le *Couma* des Indiens. Barrere dit que c'est un Figuier à feuilles de Citronnier, dont le fruit, qui est verd, s'appelle dans le Pays Poire sauvage. En effet, par sa seve laiteuse, & la figure de son fruit, il ressemble plus à un Figuier qu'à un Poirier : il croît dans les Savannes, & dans les bois de la Guyane; la tige est haute & rameuse. Si on entaille l'arbre, il en sort une liqueur jaunâtre dont on frotte les dartres rouges pour les guérir : le fruit a assez l'air d'une Nêfle; il en differe par la queue; il a aussi plus de suc & moins de graines. Les graines de ce fruit sont velues, & de la forme d'une petite lentille. M. Fresneau dit que ce fruit se mange; qu'il est passablement bon, & qu'il produit le même effet que la Nêfle : les quadrupedes en sont friands : *voyez* la figure de sa feuille, de son fruit & de ses graines : *Mém. de l'Acad. p.* 332, *pl.* 19, *fig.* 4 & 5.

POIS, *Pisum*. Il y a un très grand nombre d'especes de Pois, & peut-être encore plus de variété. Mais nous ne parlerons ici que des especes que l'on cultive, préférablement aux autres, à cause de leur qualité, de leur hativité, de leur bonté, ou du grand produit dont elles sont. Nous dirons aussi un mot de celles que l'on cultive pour les bestiaux.

Les Pois sont presque autant cultivés que le Bled : il y a des champs entiers couverts de ce légume. Le Pois, de toutes les especes, est en général conformé à peu près de la même maniere : sa tige est unique, lisse, creuse, s'élevant plus ou moins, suivant l'espece; ses feuilles

sont d'un verd bleuatre ; elles forment d'abord deux especes d'oreilles annexées à la tige ; entre ces feuilles sort une côte qui soutient plusieurs feuilles ; ces côtes sont terminées par des vrilles qui servent à la plante pour se soutenir : des aisselles de ces mêmes oreilles, sortent des fleurs composées de quatre fleurons inégaux, dont la couleur est blanche ou rouge, suivant l'espece ; chaque bouquet est composé ordinairement de deux fleurs ; & dans la longueur de la tige, il s'en trouve jusqu'à six ou huit : Aux fleurs succede la cosse qui renferme les Pois, & qui est plus ou moins allongée, ou un peu variée dans sa forme, suivant l'espéce.

Le Pois est un grain qui, quoique robuste en apparence, ne demande pas à être mis indifféremment dans toutes sortes de terres. Certaine espece demande une terre légere ; une autre la veut un peu grasse ; & telle autre s'accommode mieux d'une terre qui tient le milieu. Ainsi chacun doit observer l'espece de pois qui se plaît le mieux dans son terrein. En général toutes les especes de Pois s'accordent à ne vouloir occuper la même terre que de loin en loin ; car ce légume est plus vorace, qu'aucun autre, des sucs naturels de la terre. Il vient à merveille dans les terres neuves ; mais le fumier qui aide à faire fructifier les autres légumes, lorsque la terre se trouve fatiguée, lui est nuisible, bien loin de lui être avantageux. Lorsqu'on s'obstine à mettre des Pois plusieurs années de suite dans le même endroit, on les voit jaunir aussitôt qu'ils levent, & ne rien rendre du tout.

Le Pois le plus hâtif, celui que les Jardiniers se font une gloire à l'envi de présenter à leurs Maîtres, & que cultivent ceux qui les vendent chérement dans la primeur, est le Pois Michaux (c'est le nom du premier Cultivateur qui a obtenu cette espece). Ce Pois est blanc, rond, fort tendre, & sucré quand il est mangé en verd ; mais d'un médiocre rapport : la terre douce lui convient le mieux ; il se soutient même très bien dans les sables les plus arides ; dans les terres froides, il ne fait que languir, & souvent il y périt. On seme ce Pois dès le mois de Décembre ; on lui ménage un bon abri ; on le cultive avec soin ; & on voit des Crésus payer de ces Pois, dans

le tems de la nouveauté, cent, & cent cinquante livres le litron. On peut semer de cette espece de Pois dans tous les mois de l'année, pour en jouir long-tems. On doit observer, lorsqu'on seme ces Pois, de ne pas mettre de suite plusieurs planches, parcequ'elles se portent réciproquement trop d'ombrage, & que la fleur est sujette à couler dans le bas. La semence de Pois est bonne pendant deux ans : à la troisieme année il n'en leve qu'une partie.

Il y a plusieurs autres especes de Pois, qui ont chacun leur qualité, tels que le Pois Lorrain, qui est gros, sucré, & qui se plaît dans un terrein sec : le Pois Suisse, ou la grosse cosse hâtive ; c'est un de ceux qui font le plus de profit, parcequ'il fructifie beaucoup ; il demande une bonne terre : le Pois quarré, blanc, en faveur duquel on est prévenu, avec raison ; il est tendre & moëlleux, plus nourri, d'un goût plus sucré qu'aucun autre. L'espece qu'on nomme *Cul-noir*, parceque le germe en est noir, est bonne pour être conservée en sec. Le Pois sans parchemin a un goût sucré & fin ; il fait plus de profit qu'aucun autre ; il se mange avec la cosse, comme les Haricots verds. Il y en a plusieurs de cette espece.

On peut faire sécher des Pois cueillis en verd, de la même maniere qu'on fait les Haricots : ils sont bien meilleurs que ceux qui sont conservés secs.

Le Pois chiche, ou Pois bécu, *cicer*, est de la grosseur du Pois commun, & a une figure approchant de celle de la tête d'un Bélier. Sa couleur est rouge, ou rousse, ou noire ; on s'en sert en Médecine, comme du Pois lupin. Il y a des Pays où les Caffetiers mêlangent du Pois chiche d'Espagne avec leur Caffé pur, pour y gagner davantage. Ce Pois est, de tous les grains légumineux, celui dont le goût approche davantage du Caffé.

Le Pois lupin n'est cultivé que pour la Médecine, & ne réussit que dans les Pays Méridionaux. La farine de lupin est résolutive, & entre dans les cataplasmes émolliens : sa décoction est apéritive. Le grain de ce Pois est merveilleux pour engraisser les Bœufs : on s'en sert dans certains pays pour faire de la poudre à poudrer ; *voy*. Lupin.

Il y a une espece de Pois très menus, qui sont d'un blanc tirant un peu sur le gris, ce qui les fait nommer

par quelques-uns *Pois gris*l. On les nomme aussi Pois de Brebis. On cultive ces especes de Pois pour la nourriture des bestiaux.

En général les Pois sont émolliens, & un peu laxatifs: ils fournissent une nourriture un peu grossiere, ils sont un peu venteux, mais ils appaisent la toux, & adoucissent les acretés de la poitrine. Les Pois mangés avec leur gousse sont plus nuisibles que les simples graines; c'est ce que l'Ecole de Salerne exprime par ce distique;

Sunt inflativa cum pellibus, atque nociva;
Pellibus ablatis, sunt bona pisa satis.

Rai assure que les Pois verds, mangés tout cruds par ceux qui ont contracté le scorbut par l'usage de la viande & du poisson salé dans les navigations, leur sont convenables.

POIS D'ANGOLE ou POIS DE CONGO: Arbrisseau transplanté de l'Afrique en Guyane où on le cultive. Son fruit est bon à manger dans une disette de mil: il il sert à nourrir la volaille, & sur-tout les Pigeons.

POIS DE MERVEILLE, *Cor-indum*: Plante originaire des Indes, & que l'on cultive aujourd'hui dans nos jardins: ses tiges sont menues & hautes de trois à quatre pieds; sans poil, cannelées, foibles; ses feuilles sont vertes, & ressemblent un peu à celles de l'Ache; ses fleurs sont composées de huit feuilles blanches, quatre grandes, & quatre petites, disposées en croix; il leur succede des fruits en vessies à trois coins, divisées chacune en trois loges qui renferment des semences semblables à de petits Pois, en partie noires, en partie blanches, & marquées ordinairement d'un cœur: ces fruits sont estimés très cordiaux.

POIS NUD ou ŒIL DE CHAT: *Voyez* POIS DE TERRE.

POIS POUILLEUX ou POIS A GRATTER, *Macuna.* C'est une espece de Haricot de l'Amérique, très sarmenteux, grimpant, & s'attachant jusqu'aux rameaux des arbres les plus élevés: sa tige est grosse, tenace, fort pliante; ses feuilles ressemblent assez à celles de nos Haricots; elles sont un peu lanugineuses: ses fleurs naiss-

sent en haut, composées chacune de cinq feuilles jaunes, qui ont la figure des fleurs de Pois : à ces fleurs succedent des gousses longues d'un doigt, ridées, rousses au commencement, noircissant par la maturité, chargées de petits poils fort déliés & legers, mais pointus & très pénétrans, qui s'attachent facilement à la peau, pour peu qu'on les touche, & y causent une démangeaison cuisante, d'autant plus incommode, que plus on grate la partie, plus ce poil la pénetre, & plus la démangeaison est forte. De mauvais plaisans mettent quelquefois de ce duvet dans le lit des nouveaux mariés, pour les empêcher de dormir.

Le dedans de la gousse de cette Plante est blanc & luisant; elle contient deux ou trois semences assez grosses, rondes, applaties, couvertes d'une écorce mince, cependant dure, noire & luisante : il y a peu d'Indiens qui en mangent; mais ils se servent des feuilles de cette plante pour teindre en noir, & de sa racine coupée par morceaux pour composer un remede stomachique.

POIS QUENIQUE : *Voyez* POIS DE TERRE.

POIS DE SEPT ANS. Plante vivace que l'on cultive en Guyane, & qui dure l'espace de sept ans : son fruit est bon à manger : sa feuille pilée rend un jus qui est spécifique pour arrêter toute espece d'hémorrhagie; on lave la plaie avec ce suc, si l'on peut, sinon on applique le marc dessus. *Mais. Rust. de Cay.*

POIS SAUVAGE ou POIS NUD : *Voyez* POIS DE TERRE.

POIS SUCRÉ DE LA GUYANE : *Bayroua*. C'est un arbre fort grand. Barrere en cite quatre especes ou variétés. Sa fleur est jaune; il porte pour fruit des cosses fort longues & étroites, remplies de Pois, autour desquels est une chair fort blanche, & d'un goût doucereux & aigrelet, quoique sucré. Ce Pois sert à rafraichir les Voyageurs dans les bois. *Mais. Rust. de Cay.*

POIS DE TERRE, ou POIS NUD, ou ŒIL DE CHAT : *Bonduc*. C'est un fruit légumineux de l'Inde, gros comme une Aveline, arrondi, dur comme de la corne, poli, luisant, & de couleur cendrée; il naît dans une gousse grosse comme le pouce, rougeâtre, garnie d'épines en dehors, mais lisse en dedans; chaque gousse

contient deux Pois; chaque fruit renferme une amande grosse comme celle d'une noisette, blanchâtre, huileuse, d'un goût peu agréable; quand le fruit est bien desséché, & qu'on l'agite, cette amande remue & raisonne, ce qui fait une sorte d'amusement pour les enfans du Pays: la gousse est attachée par une queue ligneuse, rougeâtre, & grosse comme une plume à écrire, à un arbrisseau de moyenne grandeur, que Gaspard Bauhin appelle *Arbor exotica spinosa foliis lentisci.* Cet arbre croît partout aux Indes: les Habitans font cuire son fruit en verd, & le mangent; il a un goût astringent. Quelques-uns l'appellent Pois quenique, ou Pois sauvage.

POISSON, *Piscis*, est un animal sanguin aquatique qui vit continuellement dans l'eau, & n'en sort jamais, volontairement, qui n'a point de pieds, mais des nageoires, couvert d'écailles, ou d'une peau unie, & sans poil, qui respire ou par les poulmons, ou par les ouies, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut considérer les poissons sous une multitude de points de vue, tous plus intéressans les uns que les autres; soit que l'on envisage la variété immense des *Poissons de mer & d'eau douce*, soit qu'on examine leur organisation, les alimens si variés pour le goût qu'ils nous procurent, & l'utilité infinie dont plusieurs sont pour les usages de la vie: nous tâcherons de présenter ici un léger tableau de tous ces objets si curieux & si utiles.

Les eaux des fleuves, des rivieres, des lacs & des étangs, sont remplies d'une multitude de poissons, qui varient tous pour la forme, pour la couleur, pour le goût. Le bassin immense des mers en contient d'autres en nombres innombrables, & variés à l'infini: les uns sont monstrueux en grosseur, vivipares, & s'accouplent, tels que les *Plagiures* ou *Cetacées*: on retire un très grand produit de leur pêche, *voyez* les mots *Baleine*, *Cachalot*, &c. ce genre de poissons a la queue toujours dans une position horisontale: les autres sont cartilagineux, tels que l'*Ichthiocole*, dont les arts tirent un grand avantage; leurs cartilages leur servent d'ossemens: d'autres sont épineux, c'est-à-dire, ont les nageoires garnies d'aiguillons, & la queue toujours verticale: ces derniers

font les *Poissons*, *proprement dits*, dont l'organisation ressemble beaucoup à celle des *Poissons d'eau douce.*

On voit déja que la distinction des poissons se doit tirer sur-tout des marques essentielles & des parties & actions principales qui sont communes à toutes les especes de chaque genre, & propres à chacune en particulier : c'est pourquoi on doit considerer si le poisson a des écailles, sa hauteur perpendiculaire, sa largeur ; les nageoires, leur nombre & leur figure ; la forme de la queue, la ligne laterale qui va tout le long des côtes ; les dents, les opercules des ouies, la figure du poisson, sa couleur ; s'il est d'eau douce ou de mer, vivipare ou ovipare, &c.

On voit avec étonnement & admiration, que des poissons de mer qui se nourrissent d'une eau dont le goût nous paroît insupportable, qui est chargée de sels si inhérents que les filtrations ne peuvent l'en dépouiller, ont cependant une chair délicieuse, & que bien de gens préferent aux volailles les plus exquises.

Structure & organisation des Poissons.

Lorsque l'on considere un poisson, on est d'abord arrêté par sa forme extérieure : on remarque ses nageoires & sa queue, à l'aide desquelles il exécute tous les mouvemens qui lui sont nécessaires : on le voit s'élever, s'abaisser, agiter ses ouies d'un mouvement continuel : tout le jeu de cette méchanique pique la curiosité.

On observe d'abord que le poisson est recouvert d'écailles artistement arrangées ; leur usage est de garantir le poisson, & de lui conserver toute la flexibilité de son corps. Tous les poissons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivieres, sont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une souplesse infinie, & avec cela très propres à passer par les lieux les plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant, & il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vuides presque insensibles que les écailles laissent entr'elles Il y a apparence que ces vaisseaux charient un suc qui leur est particulier, & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverses couleurs, quelques-unes si

brillantes que l'Art le plus recherché auroit de la peine à les imiter. Cet enduit gras & huileux étant impénétrable à l'eau, est encore propre à défendre le sang des poissons du froid de ce fluide, & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaisons du corps; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan Septentrional, où le froid n'épagneroit aucun poisson.

Le poisson pouvoit-il avoir une robe qui fût à la fois plus légere & plus impénétrable ? La figure des poissons étant toujours un peu aiguisée par la tête, les rend propres à traverser un liquide; la *queue* par son impulsion alternative de droite & de gauche, fait avancer le poisson en ligne droite; les *nageoires* qui sont sous le ventre du poisson servent aussi un peu à repousser l'eau pour faire aller le corps & l'arrêter ensuite, quand le poisson les étend sans les remuer. Mais leur principale fonction est de diriger les mouvemens du corps en les tenant en équilibre; en sorte que si le poisson joue des nageoires qui sont à droite, & qu'il couche sur son corps celles qui sont à gauche, tout le mouvement est aussi-tôt déterminé vers la gauche; de même qu'un bateau à deux rames, si on cesse d'en faire jouer une, tournera toujours du côté où la rame n'est plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires aux poissons, le dos qui est plus pesant que le ventre, n'étant plus tenu en équilibre, tombe sur un côté, ou descend même dessous, comme il arrive aux poissons morts qui viennent sur l'eau les nageoires en haut.

On voit le poisson monter, descendre, se tenir dans les eaux à une hauteur quelconque; c'est à l'aide d'une *vessie d'air* qui est dans son corps, qu'il exécute tous ces mouvemens: suivant qu'il enfle ou qu'il resserre cette vessie, il s'éleve ou il descend, parceque son corps devient plus gros ou plus petit, son poids restant toujours le même.

On peut penser que les muscles du poisson sont les moyens ordinaires dont il se sert pour resserrer ou élargir sa vessie. S'il les relâche, l'air se dilate par son ressort naturel, & la vessie s'enfle; s'il les resserre, l'air se comprime, & la vessie devient plus petite. Il y a de grandes différences entre ces vessies dans différens poif-

sons; car les unes sont composées d'une seule cavité, comme celles de l'*Anguille* des *Truites*, des *Brochets*; des *Merlans*, &c.; dans d'autres la vessie a deux cavités, comme dans le Barbeau, la Carpe, &c.; d'autres l'ont à trois, comme la Tanche de mer, la Gavotte. Redi dit que le *Poisson doré* a cette vessie d'air divisée en quatre cavités. Plusieurs especes de poissons n'ont point ces vessies d'air; la Lamproie, l'Anchois, le Dauphin, la Torpille, la Roussette, le Goujon d'eau douce, &c. sont de ce nombre, & alors ils exécutent ces mouvemens par des moyens différens : ils ont des poulmons qui peuvent se gonfler d'air, & se mettre en équilibre avec l'eau; telle est la Grenouille : dans les *animaux amphibies*, la retraction & l'impulsion des pattes sont mises en usage pour nager.

L'organisation intérieure des poissons nous présente des différences bien sensibles d'avec celle des animaux terrestres. La situation, la conformation des poulmons, & leur commerce avec le cœur, sont bien différens. L'illustre M. Duverney a donné une anatomie des plus exactes de la *Carpe*, dont la structure peut se rapporter à celle du plus grand nombre des poissons; & c'est d'après ces observations que nous parlerons. Le cœur de ces poissons n'a qu'une oreillette, mais d'une grande capacité : elle est appliquée au côté gauche; il y a deux valvules à l'embouchure de l'oreillette dans le cœur, l'une dessus & l'autre dessous, attachées par tout le demi cercle qu'elles forment, & ouvertes du côté de la pointe du cœur; ce qui fait que le sang qui reflue par la contraction du cœur, les souleve, & les joint l'une à l'autre comme dans la Grenouille. Ce cœur est applati comme une chataigne de mer; il s'emboëte par la base avec l'aorte. Les parois de ce cœur sont fort épaisses à proportion de son volume, & ses fibres d'une tissure fort compacte; aussi a-t-il besoin d'une forte action pour la circulation.

Les *ouies* que l'on remarque dans les poissons, sont leurs véritables poulmons, les organes de leur respiration; car ils ont besoin d'air pour vivre, & ils sont construits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air nécessaire à leur respiration. Les ouies des poissons sont

des especes de feuillets composés d'un rang de lames étroites, rangées & serrées l'une contre l'autre, qui forment comme autant de barbes ou franges semblables à celles d'une plume à écrire : ce sont ces franges qu'on peut appeller proprement le poulmon des poissons. Ces ouies sont recouvertes d'un couvercle qui s'éleve & qui s'abaisse, & qui en s'ouvrant donne passage à l'eau que l'animal a respiré : un nombre prodigieux de muscles font mouvoir toutes ces parties.

L'aorte, qui dans les autres animaux porte le sang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur jusqu'à l'extrémité des ouies, qui sont les poulmons des poissons ; alors les veines du poulmon devenues arteres, font la fonction de l'aorte.

Le poisson avale l'eau continuellement par la bouche (c'est son inspiration, & il la rejette par les ouies (c'est son expiration) : c'est dans ce passage que le sang s'abreuve d'air. Le sang qui sort du cœur du poisson, se répand de telle maniere sur toutes les lames dont les ouies sont composées, qu'une très petite quantité de sang se présente à l'eau sous une très grande superficie, afin que par ce moyen chacune de ses parties puisse facilement, & en moins de tems, être pénetrée par les petites particules d'air qui se dégagent de l'eau par l'extrême division qu'elle souffre entre ces lames. C'est pour cela qu'il a fallu non-seulement que chaque feuille en eût un si grand nombre, mais aussi que toutes leurs surfaces fussent couvertes des rameaux capillaires, traversaux de l'aorte. C'est à peu-près la même méchanique dans les poumons des autres animaux ; mais le nombre des vaisseaux dans les vésicules des poumons, n'approche pas du nombre de ceux des lames des ouies : aussi est-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de respirer l'air pur tel qu'il entre dans les poumons vésiculaires.

Quand on considere que le sang des veines des ouies est d'un rouge plus vermeil que celui de l'aorte, on juge aisément qu'il s'y est chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres animaux la même différence entre le sang de l'artere du poulmon, qui est toujours d'un rouge obscur, & celui de la veine du poumon, qui est

toujours d'un rouge fort éclatant. Le sang ainsi imprégné des particules d'air, & par là devenu vraiment artériel, entre dans les veines des ouies; & ces veines prenant dans les poissons la consistance d'arteres, distribuent ce sang à toutes les parties postérieures du corps; il est ensuite repris par les veines qui le portent au cœur.

Toutes les pieces qui servent à la respiration de la Carpe, & dont on peut faire, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'application aux autres poissons, montent à un nombre si surprenant qu'on ne sera pas faché d'en voir ici le dénombrement.

Les pieces osseuses sont au nombre de quatre mille trois cens quatre-vingt six. Il y a soixante neuf muscles; les arteres des ouies, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux, & chaque rameau jette de chaque côté sur le plat de chaque lame, une infinité d'arteres capillaires transversales, dont le nombre passeroit de beaucoup tous ces nombres ensemble. Quelle finesse d'organisation! Il y a autant de nerfs que d'arteres, les ramifications des premiers suivant exactement celle des autres. Les veines, ainsi que les arteres, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux, qui sont de simples tuyaux, & qui, à la différence des rameaux des arteres, ne jettent point de vaisseaux capillaires transversaux.

Parmi les poissons, il y en a qui ont les machoires armées de dents; il s'en trouve même qui les ont munies de trois ou six rangs, tel que le Requin; d'autres n'ont point de dents enracinées dans les machoires, tels que la Tanche, la Carpe & le Barbeau; mais elles sont situées dans la voûte charnue du palais, ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œsophage; d'autres, telle que l'Alose, n'en ont point du tout, ni aux machoires, ni dans toute l'étendue du palais & des parties voisines de l'entrée de l'œsophage, à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de scie que l'œil voit à peine, mais que l'on sent au tact à l'extrémité des lévres supérieures.

L'anus, que les Mariniers appellent *umbilic*, ou le fondement, a aussi ses singularités. Il ne paroît à l'ex-

térieur qu'une ſeule ouverture par où ſe déchargent les excrémens des boyaux ; mais cette ouverture en comprend encore deux autres, dont l'une donne paſſage aux œufs dans les femelles, & à la ſemence dans les mâles, & l'autre laiſſe paſſer l'urine de la veſſie ; de ſorte que voici trois conduits qui aboutiſſent dans cet endroit. Les œufs ſont diſpoſés dans deux capſules de chaque côté de l'abdomen, & ces conduits ſe réuniſſent en un ſeul canal qui ſe termine à la partie poſtérieure de l'anus. Le nombre des œufs que donnent les poiſſons, eſt prodigieux : on a calculé ceux que pouvoit donner une *Morue*, & on a trouvé pour total neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs. Quelle fécondité ! mais auſſi quelle deſtruction ! combien de ces œufs ſont dévorés, combien de petits poiſſons ſont détruits ! c'eſt ainſi que ſe conſerve la balance dans la production des êtres animés.

La *Laite*, que l'on nomme auſſi *Laitance*, eſt une partie compoſée de deux corps blancs très irreguliers : ce ſont les teſticules dans leſquels ſe filtre la ſemence ; ils ſont preſque auſſi longs que la cavité du bas ventre : le côté droit eſt quelquefois un peu plus gros que le gauche, parcequ'il commence un peu plus près du diaphragme : c'eſt cette ſemence que le mâle répand ſur les *œufs* à l'inſtant où la femelle les dépoſe dans l'eau, & c'eſt cette ſemence qui les féconde. *Voyez* au mot Œufs les différences qui ſe trouvent entre les *œufs des poiſſons* & les *œufs d'oiſeau*.

Quoiqu'il ne ſoit pas facile de découvrir l'organe de l'ouie des poiſſons, il eſt cependant démontré qu'ils entendent : la preuve en eſt que dans certains lieux on habitue les poiſſons à accourir au ſon d'une cloche pour venir prendre leur nourriture. Dans les poiſſons qui reſpirent, tels que la *Baleine*, le *Dauphin*, le *Veau marin*, il n'eſt point difficile de ſuivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux ; mais dans ceux qui n'ont point de poulmons ni d'oreilles, l'organe où reſide le ſens de l'ouie eſt plus difficile à découvrir. On eſt fort indécis ſi ces derniers n'entendent pas par le ſentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau.

Maniere dont les Poissons se mutiplient.

Lorsque les poissons veulent multiplier, on les voit s'attrouper dans les eaux, sauter, & s'élever de toutes parts. Personne n'ignore, & c'est un fait constant, qu'il y a des animaux qui fécondent leurs femelles sans un véritable accouplement, comme on le remarque dans les Poissons, dans les Mouches éphemeres &c. Dans toutes les especes de poissons (excepté les vivipares) dès que la femelle a déposé ses œufs dans l'eau, le mâle ne fait que les arroser de sa laite pour les féconder, & l'eau sert aux poissons de milieu, par où la vertu vivifiante de la liqueur seminale se communique aux œufs. Parmi les poissons de mer, les uns mettent bas leurs œufs tout près des rivages, où l'eau se trouve plus échauffée par les rayons du Soleil; ils y choisissent un lieu commode où ces œufs puissent éclorre, & semblent le faire avec d'autant plus de prévoyance, que l'eau est plus douce & moins salée dans ces endroits, & qu'il s'y rencontre une grande quantité d'insectes aquatiques, dont la plupart servent de pâture au frétin nouvellement éclos. C'est ainsi que les Saumons & plusieurs autres poissons qui déposent leurs œufs, sont obligés de remonter les fleuves dont l'eau n'est point infectée par la salure de la mer, mais au contraire purifiée par le mouvement. Il n'en est pas de même des poissons de haute mer, auxquels une trop longue distance interdit les rivages; mais ils font des œufs qui nagent sur les flots, & qui éclosent dans le varec ou *Algue marine.* Pour les *Poissons plagiures*, dits *cetacées*, qui ont le sang chaud, ils sont vivipares, s'accouplent & allaitent leurs petits.

A la Chine, qui est de toutes les Contrées celle qui offre la plus grande abondance de poissons, les rivieres, les lacs, les étangs, & les canaux même en sont remplis. On y voit presque tous les poissons d'Europe, qui fourmillent jusques dans les fossés qu'on creuse au milieu des champs pour conserver l'eau qui sert aux plantations de ris. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poissons, dont les propriétaires des champs tirent un profit qui monte quelquefois au centuple de la dépense, en les vendant à la mesure aux Mar-

chands qui viennent avec un nombre surprenant de barques, sur-tout sur la riviere de Yang-tse-Kyang. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la riviere en plusieurs endroits, dans l'espace de dix lieues, avec des claies & des nattes, afin d'arrêter le frai, qu'ils savent distinguer au premier coup d'œil, & dont ils remplissent des tonneaux en le mêlant avec de l'eau. On transporte ce *frai* en diverses Provinces, & il y fait une branche de commerce, d'autant plus importante, que le peuple de la Chine ne se nourrit presque uniquement que de Poissons. Le gros Poisson se conserve, en ce pays, dans de la glace.

Durée de la vie des Poissons, leurs guerres & leurs marches.

Si les vicissitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier Bacon, sont la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est certain que les Poissons, étant de tous les animaux ceux qui y sont le moins exposés, doivent durer beaucoup plus que les autres; mais ce qui contribue encore à sa longue durée de leur vie, c'est que leurs os sont d'une substance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne se durcissent point, ils ne changent presque pas avec l'âge. Leurs arrêtes s'allongent, grossissent, & prennent de l'accroissement sans prendre de solidité, du moins sensiblement. Une chose qui concourt beaucoup à abréger la vie des poissons, c'est quand ils sont obligés d'habiter sous des glaces : il y en a même qui y périssent faute d'air extérieur, tels que les *Cetacées*, Voy. *ce mot*. On a aussi remarqué que des poissons qu'on touche avec les mains, ou qu'on tourmente trop dans les étangs, meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu, le tonnerre, les orages, la fumée de poix ou de goudron.

Les Poissons se livrent des guerres entre eux; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers, forcés de quitter, par une loi naturelle, les abîmes de l'Océan, où ils sont en sureté, pour approcher des rivages, où on leur tend des piéges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers seulement pour éviter la

poursuite des Cétacées; mais ils se sauvent vers les côtes, étant chassés par des troupes de Plongeons ou de Mauves, qui volent sur la surface des eaux : c'est alors qu'ils viennent tomber dans les filets des Pêcheurs. D'autres, tels que les Morues & les Harengs, passent d'un promontoire à l'autre, & marchent comme des armées ; leur marche est réglée. Ces Poissons paroissent dans des tems marqués, le long de certaines côtes, attirés par une multitude innombrable de vers & de petits Poissons qui habitent ces endroits : *voyez, aux mots* MORUE *&* HARENG, *la description détaillée de ces marches si curieuses.*

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau, jusqu'aux plus petits, tout est en action & en guerre; ce n'est que ruses, que fuites, que détours, que violences. On s'y entre-pille, on s'y entre mange sans mesure : il y en a qui évitent, par la légéreté & la prévoyance, la force de leurs ennemis ; c'est ainsi que les especes se conservent toujours, & ne sont pas détruites à cause de leur grande multiplication.

Empoissonnemens des étangs.

Comme les Poissons multiplient beaucoup, & qu'ils trouvent abondamment dans les eaux de quoi se nourrir (car cet Elément est toujours rempli d'une multitude d'insectes), les étangs sont d'un très bon rapport : mais on doit avoir soin, lorsqu'on les empoissonne, de n'y mettre que des Poissons qui y puissent vivre & multiplier. On doit donc avoir égard à la nature du terrein de l'étang : par exemple, la Carpe, la Tanche, l'Anguille, la Barbotte, & autres Poissons visqueux, se plaisent dans la bourbe & les eaux dormantes : la Truite, la Perche, la Loche, le Goujon dans l'eau vive & les pierrailles : le Brochet & le Barbeau, & même la Carpe se plaisent dans les étangs sablonneux ; le Poisson de ces derniers est estimé le meilleur. Dans un étang de huit arpens, qui est l'étendue qu'on donne à une Carpiere, on met environ cent Carpes mâles & femelles de dix à douze pouces, chacune desquelles peut en jetter plus d'un millier. On doit prendre garde qu'aucun Brochet n'entre dans la Carpiere. On appelle *Alvin*, le petit poisson qui a

cinq pouces depuis le dessous de l'œil jusqu'à la fourchette ; il n'est ordinairement de cette grandeur qu'après trois étés : c'est l'Alvin dont on se sert pour empoissonner. On pêche les étangs de trois ans en trois ans, après qu'on les a alvinés.

On pratique sur le bord de la mer, des espaces environnés de roseaux & de cannes, sur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs, & dans le passage desquels on prend le poisson ; c'est ce qu'on nomme *des Etangs salés*. La pêche des Poissons de mer, & de ceux d'eau douce, se fait d'une multitude de manieres différentes, ainsi qu'on le peut voir dans les livres Economiques, & même dans ce Dictionnaire.

Castration des Poissons ovipares.

Il est dit dans l'Histoire de l'Académie, pour l'année 1742, qu'un nommé Samuel Tull, Marchand de Poissons, vint proposer à M. Sloane, Président de la Société de Londres, de lui communiquer le secret de châtrer les Poissons, & de les engraisser par ce moyen. Il prétendoit que ce poisson surpassoit les autres en délicatesse de goût, autant qu'une poularde surpasse un coq, & un bœuf-gras un taureau. La singularité du fait excita la curiosité du savant Naturaliste : on fit venir huit Carruchens, especes de petites Carpes, qu'on avoit apportées depuis peu de Hambourg en Angleterre. Samuel Tull fit l'opération de la castration, en ouvrant l'ovaire d'une de ces carpes, & en remplissant la plaie avec un morceau de chapeau noir. La carpe châtrée parut d'abord nager avec moins de facilité que les autres ; M. Sloane la croyoit vivante lorsqu'il écrivit ce fait à M. Geofroi, mais on ne nous en apprend pas davantage.

Cet effet de la castration des Poissons est assez vraisemblable par son analogie avec ce qui arrive aux animaux terrestres ; & M. Sloane pense qu'une pareille découverte mérite d'être suivie, & peut être utile, soit pour rendre le poisson plus gras & plus délicat, soit pour en diminuer la multiplication dans les étangs & dans les viviers trop abondans en Fretin, par là peu favorable à son accroissement. A l'égard des petits Poissons vivi-

pares, Stenon a démontré dans les *Actes de Copenhague*, qu'ils prennent de la nourriture dans l'*oviductus* par la bouche & par les intestins, de même que les oiseaux.

Observation sur la Pêche des Poissons.

Une remarque importante, que nous ne devons pas omettre ici, c'est que dans les lieux où se fait la pêche de divers Poissons, tels que les Thons, les Harengs, les Sardines, &c. la mer s'engraisse pendant tout le tems que dure cette pêche, & file comme de l'huile; souvent même elle étincelle, sur-tout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant. Cette graisse ou huile qui surnage l'eau de la mer, ne se trouve point dans les rivieres où se fait la pêche immense des Saumons, &c.; l'eau n'est jamais troublée ni épaissie.

Utilités des Poissons pour la nourriture, & pour divers usages de la vie.

La chair & le goût des divers Poissons, tant d'eau douce que de mer, sont très variés. Le Poisson de mer est le meilleur de tous, parceque la salure de la mer en corrige l'humidité. Parmi les Poissons de mer, ceux qui habitent les sables & les rochers sont les plus sains: on nomme ces derniers *Saxatiles*. On estime ensuite ceux qui habitent le fond de la mer; & on donne le dernier rang, à ceux qui vivent sur les bords, parceque l'eau où ils sont est moins pure. Il y a des Poissons de mer qui entrent dans les fleuves, & on remarque que lorsqu'ils ont habité dans l'eau douce quelque tems, ils en sont beaucoup plus agréables au goût; mais il n'est pas bien décidé qu'ils en soient plus sains. Entre les Poissons de riviere, les meilleurs sont ceux qu'on pêche dans les rivieres rapides. Les Poissons qu'on prend dans les rivieres qui arrosent les grandes villes, sont toujours moins bons au dessous de ces villes, à cause des immondices qui les y attirent, & dont ils se nourrissent. La maniere la plus saine d'apprêter le poisson pour les alimens, est de le faire frire, soit au beurre, soit à l'huile. En général la chair des Poissons est assez saine, mais elle

nourrit peu, se corrompt promptement, & est moins propre à fournir un bon suc substantiel, que la chair des animaux terrestres. Le Poisson convient donc mieux à ceux qui abondent trop en suc nourricier, & qui font trop de chyle & de sang. Il se trouve même des maladies où le Poisson peut convenir, dans les cas où les nourritures succulentes peuvent donner lieu à des inflammations.

Cette alternative de propriétés ne décide point la fameuse question ou dispute qui s'est élevée, il y a quelques années : savoir, *S'il est plus Salubre d'être Ichtyophage, ou plus sain d'être Sarcophage ?*

Il y a des Poissons dont la chair est vénimeuse, telle est celle du Lion-marin, & de la plus grande partie des Poissons de la Nouvelle-Providence, l'une des Isles de Bahama.

Entre les Poissons dont la chair ne nous est pas agréable, il y en a qui ne sont pas pour cela inutiles. Les Poissons du Nord, dont nous n'aimons pas le goût huileux, servent de nourriture à d'autres Peuples, aux besoins desquels ils sont plus proportionnés. Il est à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terrestres, qu'il faut nourrir avec soin pour les rendre meilleurs au goût, les Poissons ont besoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flatteur : enfin, il n'y a pas jusqu'à leurs arrêtes, leurs barbes, leurs écailles, dont plusieurs Nations ne sachent tirer avantage. Il y a un Poisson dont les arrêtes sont si fortes, que les Habitans de la Groënlande s'en servent au lieu d'aiguilles, pour coudre les peaux d'Ours dont ils font leurs coëffures & leurs habits, qu'ils assemblent avec des boyaux desséchés, en guise de fil. Les mêmes Peuples construisent la carcasse de leurs barques avec des os de Baleine, qu'ils revêtent de peaux de Veaux marins ou de Baleines. On retire des uns, une colle ; d'autres fournissent de l'huile en abondance ; ceux-ci donnent une espece d'ivoire, ainsi qu'on en peut voir un détail plus circonstancié, à l'article des Poissons qui fournissent ces matieres ; tels que la *Baleine*, le *Narhval*, l'*Ichthyocole*, &c.

Quand les cadavres des Poissons morts sont poussés vers le rivage, les Poissons voraces, tels que les Squales, les Lamproies, &c. y accourent en foule pour les manger; & ceux-ci, arrêtés souvent par le reflux de la mer dans des fossés, servent eux-mêmes de pâture aux bêtes de rapine qui habitent le long des rivages: par ce moyen l'air est purgé de l'infection des cadavres, &, comme le dit l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, par une sage économie de la Nature, plusieurs animaux trouvent à se nourrir.

Poissons étrangers & curieux.

Au rapport du Pere Labat, les Isles de l'Amérique fournissent beaucoup de Poissons. On remarque entre autres le *Poisson rouge*, ainsi nommé parceque sa peau & ses écailles sont d'une couleur de feu assez vive: il a beaucoup de la figure de la Tanche, sa chair est très blanche & très délicate: il est gras, ferme; ses œufs sont excellens. L'Auteur dit en avoir vu qui pesoient jusqu'à quarante livres, mais ceux-là sont très rares.

Le Poisson d'or du Cap, a tiré son nom d'un cercle de cette couleur, qu'il a autour de l'œil; il a aussi une raie d'or, qui s'étend de la tête à la queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi, & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mélange de blanc & de rouge, & il est d'un goût délicat. On ne voit le Poisson d'or au Cap de Bonne-Espérance, que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les bancs.

Il y a une espece de petit Poisson Chinois, qu'on nomme PETIT POISSON D'OR OU D'ARGENT, en latin, *Cyprinus pinnâ ani duplici.* Ce petit Poisson est des plus jolis: nous en avons parlé sous le nom de *Dorade Chinoise*, à la suite du mot Dorade, *Vol. II. pag. 226 & suivantes.*

Les Chinois ont aussi de petits Poissons qui sont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent. La grande beauté de ces Poissons, est cause que presque dans la plus grande partie des Indes orientales on en nourrit chez les Princes & les Grands Seigneurs, qui se font un plaisir de donner eux-mêmes à manger à ces petits Poissons:

au premier coup de sifflet qu'ils donnent, on voit ces poissons accourir avec beaucoup de gaieté, de vitesse, & se jouer d'une maniere amusante. Ils fraient au mois de Mai.

Les Chinois donnent le nom de *Poisson-farine*, à un Poisson fort délicat & tout-à-fait blanc, qui se trouve dans leur mer en bancs si considérables, que d'un coup de filet on en prend quelquefois quatre quintaux. Le *Poisson-Coq* du Chili, a une espece de crête sur le devant de la tête.

POISSON A BATON : *voyez au mot* MORUE.

POISSON ARMÉ. On voit cette espece de Poisson dans presque tous les Cabinets des Curieux. Les Habitans des côtes des Indes occidentales, pêchent beaucoup de diverses especes de ces Poissons. Il y en a un qui est gros comme un Ballon, presque tout rond, & n'ayant qu'un moignon de queue : il n'a point de tête, & a les yeux & la queue attachés au ventre. Au lieu de dents, il a deux petites pierres blanches, fort dures & larges d'un pouce, qui sont comme deux petites meules, dont il se sert pour briser & casser les coquillages de mer, dont il se nourrit. Il est armé de petites pointes, grosses & longues comme des fers d'aiguillettes, aussi piquantes qu'une aiguille, & tuilées ; il les dresse, baisse & biaise comme il le veut. Lorsqu'il est pris à l'hameçon, & qu'on le tire sur le rivage, on ne peut le prendre par aucune partie du corps, jusqu'à ce qu'il soit mort faute d'eau. Quoique ce Poisson soit quelquefois plus gros qu'un boisseau, sa chair ne fournit pas plus à manger que celle d'un Maquereau médiocre : elle est blanche & semblable, pour le goût, à celle du Veau. On lui trouve dans le ventre, certaines bourses remplies d'air ; on fait avec ces bourses la colle la plus forte & la plus tenace qu'il soit possible. Il y a plusieurs autres especes de Poissons armés, qui different par la position & la situation de leurs pointes. Ce Poisson est le Cho-kia-yu des Chinois.

POISSON-COFFRE. On donne ce nom à un Poisson de l'Amérique, couvert, depuis la tête jusqu'à la queue, d'une écaille assez mince, séche & très dure, jointe au corps sans qu'il y paroisse aucune distinction. Il est trian-

gulaire, & sa tête, qui est arquée ; a la même figure : ses yeux sont gros. Il y en a deux especes principales ; l'une a deux épines qui lui sortent de son ventre plat, vers la région de l'anus ; l'autre, outre ces deux épines, en a deux semblables & horisontales au sommet de la tête : leur peau est tiquetée en maniere d'écailles, à compartimens réguliers.

POISSON-EMPEREUR : *voyez au mot* BALEINE *l'article* ESPADON.

POISSON-EPINADE : *voyez* EPINOCLE.

POISSON-EVENTAIL : *voyez* EVENTAIL.

POISSON-GOURMAND ; *voyez* GIRELLA *&* DONZELLE.

POISSON DE JONAS, ou ANTHROPOPHAGE : *voyez au mot* REQUIN.

POISSON PUANT. Les Negres donnent ce nom à une pâte de petits Poissons pilés, qui leur sert toute l'année pour amorcer le gros Poisson, qu'ils prennent par ce moyen dans de longs paniers. Ils mangent aussi de ce Poisson gâté, qui est une espece de Melette ; c'est un de leurs mets les plus exquis.

POISSON DE ROCHER : *voyez au mot* MORUE.

POISSON DE ST. PIERRE : *voyez* DORÉE.

POISSON STERCORAIRE ou MERDEUX, *Piscis Stercorarius* : il ressemble, pour la figure du corps, au Spare. On l'a nommé ainsi, parcequ'il vient vivre autour des latrines, & qu'il se nourrit des ordures qui en sortent. Quelques-uns, à cause de sa maniere de vivre, pensent qu'il n'est pas salutaire ; mais au contraire, Ray dit qu'il est d'un bon goût, soit roti, soit bouilli. Il est plat & large ; son ventre est bleu, marqué de taches larges : les nageoires du dos sont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons mous par derriere.

POISSON VOLANT. On donne ce nom à l'Exocet, qui est le même que l'Adonis, & que quelques Naturalistes prennent pour le *Muge volant.* L'Hirondelle de mer, & le Milan, dit Faucon de mer, sont aussi des especes de Poissons volans : *voyez ces mots.*

Le Poisson volant, celui que l'on voit fort fréquemment dans les Cabinets des Curieux, est ordinairement de la taille du Hareng ; il est remarquable par des na-

geoires très larges & allongées ; qui lui servent d'ailes pour voler. Quoique ce poisson puisse voler un peu dans les airs, & nager dans les eaux, il y a peu d'animal sur terre ni sur mer qui aient autant d'ennemis. Il se voit à chaque moment exposé à être dévoré par les Goulus de mer, les Dauphins, & les autres Poissons. Si, voulant échapper à ses ennemis marins, il veut se servir de ses ailes, il est aussi-tôt assailli par les oiseaux de proie. Il vole cependant fort vîte, mais son vol ne dure pas long-tems, parcequ'il est obligé de se replonger dans l'eau, dès que ses ailes ne sont plus humectées ; & les mouvemens violens qu'elles font, les sèchent bientôt, & souvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi. Lorsqu'il pleut, il peut voler plus long-tems. Pour éviter les oiseaux de proie, il saute sur les vaisseaux, ou il se met sur le côté, & dans cette attitude, il reste long-tems, soutenu sur ses ailes.

Les Poissons volans vont toujours par bandes, & il en vole souvent hors de l'eau une centaine à la fois. Il y a plusieurs especes de Poissons volans, qui different par les ailes & par leur couleur, & point par leur grandeur. Les uns n'ont que deux ailes ; d'autres en ont deux petites, couvertes d'une peau brune, & entrelacées de petites arrêtes : d'autres ont quatre ailes, longues, étroites, unies & sans arrêtes. La chair de ces Poissons est excellente, & surpasse de beaucoup en délicatesse celle du Hareng frais. Ce n'est qu'entre les Tropiques, qu'on trouve les Poissons volans ; on n'en trouve ni en deça ni au-delà.

POISSONS PÉTRIFIÉS, *Ichtyolites* : on trouve rarement ces animaux devenus fossiles, entiérement conservés ou en relief : on en rencontre plus communément les empreintes ; ceux qui sont écailleux sont les moins mutilés. *Voyez* Scheuchzer, *in querel. Pisc. & Mus. diluv.* On rencontre souvent des têtes, des ouies, des écailles, des nageoires, des queues, des arrêtes, des squelettes, des vertebres, des dents de cheval marin, de lamie, de dorade. *Voyez* GLOSSOPETRES & CRAPAUDINE. On trouve encore des crabes, des portions de lézards pétrifiées ou minéralisées, & des os. *Voyez* TURQUOISE & YVOIRE FOSSILE.

POIVRE, *Piper*, nom que l'on donne aux fruits aromatiques de différentes especes d'arbres, dont nous citerons les plus connus & les plus en usage.

Le POIVRE BLANC, *Piper album*, est en petites grappes Les fruits du poivre blanc sont plus petits que ceux du poivrier noir. M. Geofroi, *Mat. Medic.* dit que le poivre blanc du commerce ne differe du noir, que par la couleur grise ou blanchâtre, & qu'il n'est autre chose que le poivre noir, dont on a ôté l'écorce avant de le faire sécher de la maniere que nous dirons au mot POIVRE NOIR. On prétend que les arbrisseaux qui donnent ces deux poivres, ne different pas plus l'un de l'autre, que deux seps de vigne qui produisent, l'un du raisin blanc, & l'autre du raisin noir: on dit cependant que les plantes qui portent le poivre blanc, sont plus rares & ne naissent qu'en petite quantité dans quelques endroits du Malabar & de Malaca. Pomet, dans son Histoire des Drogues, avance que les habitans du pays les plantent aux pieds des Areca & des Cocos, &c. que les fruits du poivrier blanc sont disposés en petites grappes, ronds, verts au commencement & grisâtres étant mûrs. Flacourt qui étoit Gouverneur de Madagascar, rapporte que le poivre blanc s'appelle dans ces contrées *Lalé vitsic*, & qu'il y en avoit une si grande quantité dans les bois de ce pays, que sans la guerre, il y en auroit eu dorénavant une récolte capable de charger un grand navire; que les Tourterelles & les Ramiers en font leur nourriture; enfin qu'il est mûr aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. *Voyez* POIVRE NOIR.

POIVRE D'EAU. *Voy.* au mot PERSICAIRE.

POIVRE D'ÉTHYOPIE ou GRAIN DE ZÉLIM, *Piper Æthyopicum:* on donne ce nom à une gousse longue de trois à quatre pouces, de la grosseur d'une plume d'oie, noirâtre, un peu courbée, divisée en petites loges, ridée, composée de fibres longues, pliante, difficile à rompre & d'une substance rouge cendrée: chaque loge contient une graine ovalaire, grosse comme une petite fève, noirâtre en dehors & luisante, d'une substance un peu dure, roussâtre, dont la texture est en maniere de réseau semblable à un rayon de miel:

le goût tant de la gousse, que des graines, approche de celui du poivre noir. Cette sorte de poivre long naît en Ethyopie à une plante rampante, qui, selon Lémeri & Pomet, ne produit, ni feuilles, ni fleurs, mais seulement une tige où sont attachées plusieurs têtes, grosses comme une petite chataigne, dures, d'où sortent les gousses. Cet arbrisseau est une espece d'acacia qui croît à Cayenne. Le fruit en est fort rare & peu connu en France ; les Ethyopiens ainsi que les Arabes, qui lui ont donné le nom de *Poivre de Zelim*, s'en servent pour le mal de dents, comme nous nous servons ici de la pyrethre.

POIVRE DE GUINÉE, *Capsicum* : ce poivre également connu dans le commerce d'épicerie sous les noms de *Poivre d'Inde*, *Poivre du Bresil*, de *Piment de Guinée*, de *Corail de jardin*, de *Poivre d'Espagne*, ou *de Portugal*, ou de *Poivre en gousse* ou *Poivre long* ; ce poivre, dis-je, croît naturellement dans les Indes, & en particulier en Guinée & au Bresil : on le cultive & on l'éleve aisément de graine dans les pays chauds de l'Europe, notamment en Languedoc, & même dans nos jardins, où la belle couleur rouge de ses capsules est agréable à la vue. On distingue plusieurs especes de poivre d'Inde ou de Guinée, lesquelles ne different entr'elles, principalement que par la figure & la couleur de leurs capsules ; celles de notre pays sont communément recourbées par le bout en bec de corbin. Nous allons décrire celle qui est la plus usitée. Sa racine est courte, grêle, très fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, anguleuse, dure, velue, & rameuse, portant des feuilles longues, pointues, de couleur verte brune ; sa fleur qui sort des aisselles des feuilles, & à la naissance des rameaux, est une rosette à plusieurs pointes, de couleur blanche, soutenue par un pédicule charnu & rouge. A cette fleur succede un fruit qui est une capsule longue & grosse comme le pouce, droite, formée par une peau un peu charnue, luisante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge purpurine quand elle est en maturité. Cette capsule est divisée intérieurement en deux ou trois loges qui renferment beaucoup de semences plattes, d'un blanc jaunâ-

tre & de la figure d'un petit rein. Cette plante fleurit dans nos jardins au mois d'Août, & son fruit murit dans le commencement de l'automne ; elle aime une terre grasse & humide : elle vient fort bien à l'ombre ; enfin on l'éleve de semence par tout où l'on veut, même dans des pots ; alors un peu de chaleur lui est favorable.

Toutes les parties de cette plante ont un goût & une odeur fort âcres, mais particuliérement son fruit qui brûle la gorge & provoque singuliérement à éternuer : c'est la seule partie de la plante dont on se sert, tant dans les alimens qu'en Médecine. Quoique ce fruit brûle la bouche d'une maniere intolérable ; cependant les Indiens sont accoutumés d'en manger de tout cruds : on les confit au sucre, & l'on en porte sur mer pour servir aux voyages de long cours ; ils excitent l'appétit, dissipent les vents & fortifient l'estomac : on les cueille encore un verd, & lorsqu'ils ne font que nouer. On les fait macérer quelques mois dans le vinaigre : on s'en sert ensuite en guise de câpres & de capucines pour relever les sauces par leur saveur âcre & piquante.

Les autres especes de poivre de Guinée, sont en usage chez les Indiens qui en mêlent dans leurs ragoûts. Ils sont encore plus âcres que les nôtres ; les Vinaigriers en mettent dans leur vinaigre, pour le rendre fort & de bon goût. Si l'on s'avise de jetter sur les charbons ardens une partie de gousse de ce poivre, soit dans une salle à manger, ou dans une chambre, la fumée portée au nez des convives les fait beaucoup éternuer.

Voici la façon dont les Indiens préparent ces gousses pour leur usage. D'abord ils les font sécher à l'ombre, puis à un feu lent avec de la farine dans un vaisseau propre à cela ; ensuite ils les coupent bien menu avec des ciseaux, & sur chaque once de gousses ainsi coupées, ils ajoutent une livre de la plus fine farine, pour les pêtrir avec du levain comme de la pâte. La masse étant bien levée, ils la mettent au four ; & quand elle est cuite, ils la coupent par tranches, puis ils la font cuire de nouveau comme du biscuit ; enfin ils la réduisent en une poudre fine qu'ils passent par un tamis. Cette poudre est admirable pour assaisonner toutes sortes de viandes ; elle excite l'appétit, elle fait trouver les viandes &

le vin agréables au goût : elle facilite la digestion, & provoque les évacuations de l'urine & des menstrues. (*Geof. Mat. Medic.*)

POIVRE DE LA JAMAIQUE ou PIMENT DES ANGLOIS, *Piper Jamaicense.* C'est un fruit ou une espece de baie aromatique que l'on apporte depuis près de deux siecles de l'Isle de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très grand usage dans leurs sauces, sous les noms de *Toutes épices*, *Poivre de Thevet*, *Amomi*, *Piment à couronne*, *Coques d'Inde aromatiques*, *Tête de clous*. C'est, disent ils, un des meilleurs aromates qui soient en usage : car il a le goût de la canelle, du gérofle & du poivre. C'est un fruit desséché avant sa maturité, rond, plus gros & plus léger que le poivre ordinaire, dont l'écorce est brune, peu ridée ; garni d'une petite couronne au haut, partagée en quatre ; contenant deux noyaux noirs, couverts d'une membrane noirâtre, d'un goût un peu âcre, aromatique & qui approche du clou de gérofle. L'arbre qui porte ce fruit, est une espece de myrthe à feuilles de laurier ; il surpasse souvent en grandeur nos noyers d'Europe : il se plaît dans les forêts séches ; il est branchu & touffu, d'un bel aspect, tant à cause de la disposition de ses branches, qu'à cause de la beauté de ses feuilles. Son tronc est assez droit & haut, le cœur du bois est dur, pesant, d'un rouge noirâtre d'abord ; ensuite il devient avec le tems noir comme de l'ébene. L'obier en est épais, blanchâtre ; son écorce est lisse, mince, & tombe quelquefois par lames ; ses feuilles sont lisses, d'un beau verd ; il y en a qui ont jusqu'à six pouces de longueur & trois de largeur ; elles sont parsemées de petites veines obliques, d'une odeur & d'une saveur qui tiennent de la canelle & du gérofle : à l'extrémité des tiges se trouvent des pédicules, qui portent chacun une petite fleur disposée en rose, à laquelle succede une baie creusée en maniere de nombril ou couronnement ; ainsi que nous l'avons dit.

Cet arbre, que bien des personnes croient être le même que celui qui donne la *canelle blanche* & le *bois de la Jamaïque* (voyez *ces mots*) naît dans les Isles Antilles, dans celles de Sainte Croix, S. Domingue & les Gre-

nadines, mais principalement dans les forêts qui sont sur les montagnes de la Jamaïque ; & sur-tout du côté du Septentrion. Il est, ainsi que tous les bois durs, long-tems à croître ; les habitans montent sur quelques-uns de ces arbres, ils en coupent d'autres & les abattent ; ils en prennent les rejettons chargés de fruits verds qu'ils séparent des petites branches, des feuilles & des baies qui sont mûres. Il les exposent pendant plusieurs jours au soleil sur de l'étoffe, depuis le lever jusqu'au coucher, prenant garde qu'elles ne soient mouillées de la rosée du matin ; ces baies étant ainsi séchées, brunissent & sont en état d'être vendues & transportées.

Ce fruit distillé dans un ballon, donne une huile essentielle très odorante, & qui va au fond de l'eau. On emploie cette baie, non-seulement pour assaisonner les alimens, mais encore pour fortifier l'estomac, faciliter la digestion, récréer les esprits & augmenter le mouvement du sang. Les Chirurgiens d'Amérique emploient souvent les feuilles de cet arbre dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour fomenter les membres attaqués de paralysie.

POIVRE LONG, *Macropiper*, est un fruit desséché avant la maturité : il est grisâtre, gros comme une plume de cigne, long d'un pouce & demi, assez semblable aux chatons de bouleau, cannelé, comme chagriné, ou garni de tubercules unis fort étroitement, & placés en forme de réseau ; il est partagé intérieurement en plusieurs petites cellules membraneuses, rangées sur une même ligne en rayons, dans chacune desquelles est contenue une seule graine arrondie, très petite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & un peu amer : ces chatons sont attachés à un pedicule grêle, & long d'un pouce. La plante, qui porte cette sorte de Poivre s'appelle *Pimplim* ou *Poivrier à fruit chaton* : elle differe du *Poivrier à fruits ronds*, par ses tiges, qui sont moins ligneuses, par ses feuilles plus longues, plus vertes, plus minces, plus molles & ornées de trois nervures très saillantes. Les fleurs sont monopetales, partagées en cinq ou six lanieres, fortement attachées au fruit dont nous venons de parler : on en cueille les fruits avant qu'ils soient mûrs. Beau-

coup de Nations se servent de Poivre long & noir pour assaisonner leurs viandes. Dans les Indes le peuple boit de l'eau dans laquelle on a infusé une grande quantité de Poivre, pour se guérir des foiblesses d'estomac. Les Indiens font aussi fermenter ce fruit dans de l'eau, & ils en tirent un esprit ardent qu'ils boivent : ils ont aussi coutume de confire une bonne provision de Poivre long & rond dans la saumure ou dans du vinaigre, c'est un des délices de leurs tables, sur-tout dans les tems pluvieux ; ils en font des salades : en Europe on estime ce Poivre alexipharmaque, il ne sert qu'en Médecine.

Dans le Mexique naît un petit Poivre long, que les habitans appellent *Mécaxochitle* ; il est très âcre & très chaud. Les Mexicains l'emploient dans la composition de leurs pâtes de chocolat, auxquelles il donne d'ailleurs un goût assez agréable.

POIVRE DES MURAILLES ou VERMICULAIRE BRULANTE : *voyez à l'article* JOUBARBE.

POIVRE DES NEGRES, appellé aussi *Poivre de Guinée*. L'arbre qui le porte est une espece de Thymelée ; le fruit est d'un goût piquant comme le Poivre dont les Negres se servent fort souvent, au lieu d'épices, pour relever la saveur des viandes. Les Indiens emploient cet arbre pour peindre différents ouvrages. La tannerie trouveroit, dans l'usage de cet arbrisseau, une maniere de corroyer les cuirs sans mauvaise odeur. *Maison rust. de Cayen.*

POIVRE NOIR, *Piper nigrum*, est une graine ou un fruit desséché de la grosseur d'un petit pois rond, dont l'écorce est ridée, noirâtre, laquelle étant ôtée, laisse voir une substance un peu dure & compacte, grisâtre en dehors, blanchâtre en dedans : d'un goût âcre, brulant la bouche & le gosier. Les Hollandois nous apportent ce fruit des Indes Orientales, sur-tout, des isles de Java, de Sumatra & du Malabar : c'est l'espece de Poivre dont on consomme le plus.

La plante qui produit le Poivre noir s'appelle *Poivrier* : les Indiens lui donnent le nom de *Lada* ou de *Molanga* : sa racine est petite, fibreuse, flexible & noirâtre : elle pousse des tiges sarmenteuses, noueuses, grimpantes aux arbres voisins, ou rampantes à terre

comme le Houblon, quand il n'eſt pas ſoutenu par des échalas. Des nœuds des tiges, il ſort des fibres qui entrent dans la terre & y prennent racine : de chaque nœud naiſſent des feuilles ſolitaires, diſpoſées alternativement : elles ſont à cinq nervures, larges de trois pouces & longues de quatre, d'un verd plus foncé en deſſous qu'en deſſus : les fleurs ſont en grappes : il leur ſuccede les fruits, dabord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres, dont nous avons parlé à l'article *Poivre blanc ;* chaque grappe, qui vient à l'extrêmité de la tige, porte vingt à trente grains. Les Payſans du lieu diſent que les fleurs femelles ſont celles qui ſe trouvent à l'extrêmité des rameaux ; mais quand ces grappes de fleurs naiſſent dans la partie moyenne des tiges, ſur des nœuds, & oppoſées à la queue des feuilles, alors ils les appellent fleurs mâles.

Le Poivrier fleurit ſouvent deux fois chaque année : on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont diſparu, & on les expoſe au ſoleil pendant ſept jours afin de faire noircir l'écorce : on cultive cette plante en fichant en terre des parties de ces branches, que l'on a coupées & que l'on met à la racine des arbres qui doivent ſervir d'échalats. On enleve, dit M. Geofroi, l'écorce du Poivre noir, & on en fait, par l'art, le Poivre blanc, qui eſt, dit-il, le ſeul que l'on nous apporte aujourd'hui : on enleve cette écorce en faiſant macérer dans l'eau de la mer le Poivre noir ; l'écorce extérieure ſe gonfle & ſe créve ; on retire très facilement le grain qui eſt blanc, & que l'on ſéche ; il eſt beaucoup plus doux & meilleur que le noir. Quand on fait tremper ainſi le Poivre, il en ſurnage beaucoup ſur l'eau ; on le retire auſſitôt, & on l'appelle *Poivre noir leger d'Hollande* ; celui qui ſe précipite au fond de l'eau, s'appelle *Poivre peſant d'Angleterre* ; enfin lorſqu'il eſt dépouillé de ſon écorce, on le nomme *Poivre blanc d'Hollande* ; il eſt alors plus peſant, à volume égal, que le Poivre noir, il a le grain coriandé, quelquefois blanchi d'un peu de poudre de farine, par les Négocians étrangers qui nous l'envoient : ainſi le Poivre blanc en poudre du commerce eſt toujours fait avec le grain du Poivre noir écorcé, ſoit en Hollande, ſoit

chez

chez celui qui le débite : si le Poivre blanc naturel venoit en Europe, on abandonneroit bientôt les ressources d'une pareille industrie. Toutes les parties du Poivrier noir sont très âcres & brulantes au goût.

On découvre les mêmes vertus dans presque toutes les especes de Poivres : ils échauffent, desséchent, attenuent : ils sont apéritifs, raniment les esprits, & conviennent dans la crudité de l'estomach & dans les coliques : on recommande encore le Poivre comme un cordial contre les poisons coagulans : il faut en faire un usage modéré, car il allume le sang : il fait cracher, éternuer : en un mot, c'est un très bon stimulant : il est la base des épices que les Droguistes-Épiciers vendent aux Cuisiniers, pour assaisonner les alimens qu'ils préparent.

POIVRE SAUVAGE ou PETIT POIVRE, est le nom que l'on donne à la semence de l'*Agnus castus*.

POIVRETTE COMMUNE : *voyez au mot* NIELLE.

POIVRIER DU PEROU : *voyez* MOLLE.

POIX BLANCHE ou POIX GRASSE ou POIX DE BOURGOGNE : *voyez aux articles* PIN & SAPIN.

POIX MINERALE ou POIX DE TERRE ou MALTHA, *Pix mineralis*, est un bitume molasse, plus épais que le goudron, tenace, s'attachant fortement aux doigts lorsqu'on le touche, inflammable, d'une odeur forte & désagréable, sur tout lorsqu'il est enflammé : on en distingue de deux sortes.

1°. La POIX MINERALE OU LA VRAIE PISSASPHALTE NATURELLE, *Pix montana*. Elle est d'une couleur semblable à la belle Poix noire & végétale de Stockholm. La Pissasphalte se trouve en Norwege, & en Auvergne à une petite lieue de Clermont Ferrand, où est un monticule d'environ vingt-cinq à trente pieds de haut, que l'on nomme le *Puits de la Pege*, & duquel il en découle presque continuellement. En examinant ce rocher, qui est un *Saxum ferrugineux*, nous y avons apperçu, vers sa base, différentes issues, par lesquelles sortoient, tantôt une quantité d'air, qui souffloit assez fort, tantôt une vapeur qui rougissoit le papier bleu ; & tantôt une traînée de Poix minerale de la grosseur du pouce, & longue de deux pieds ou environ : ce bi-

tume soude, en serpentant sur l'adossement du petit mont, & tombe dans des reservoirs naturellement pratiqués & remplis d'une eau blanchâtre & salée, où il se condense : les Paysans ont soin de le ramasser : il a une odeur très puante. Le monticule est entouré de hautes montagnes, qui semblent toutes calcinées, tronquées, évasées en entonnoir, & remplies de pierres volcanisées : *voyez* VOLCAN.

2°. Le BITUME LIMONEUX, ou POIX DE TERRE, ou BITUME DE BABYLONE, *Maltha*. Il est épais, roussâtre, grainelé, moins visqueux, & d'une odeur moins disgracieuse que la Pissasphalte précédente, assez semblable à du goudron. On trouve le Maltha près de Schipnebe rg, & de Thal, dans la vallée de Fontana & autres endroits, dans le canton d'Appenzel, &c.

L'odeur puante & la ténacité qu'ont ces deux sortes de bitumes, les ont fait appeller des Allemands *Teuffeldreck*, & des Latins *Stercus diaboli mineralis*. Dans les pays où l'on trouve beaucoup de Maltha, on s'en sert pour graisser les roues des voitures : il entre aussi dans la composition du Spalme factice, qui sert dans beaucoup d'occasions à enduire & à lier les corps qu'on veut garantir de l'humidité. Quelques Auteurs prétendent que ce fut avec un semblable bitume que furent cimentés les murs de Babylone & les tours d'Egypte : on tiroit alors le Maltha d'un lieu voisin de l'ancienne Babylone, des environs de Raguse dans la Grece, & d'un certain étang de Samosate, ville de Comagene en Syrie. Des Naturalistes rapportent que ce bitume fut d'un grand secours aux habitans de Samosate, lors du siége que Lucullus mit devant cette Ville ; car dès que ce limon enflamé touchoit à un soldat, il le bruloit malgré l'épaisseur de son armure. Dans beaucoup de pays Orientaux on se sert avec succès de Poix minérale pour goudronner les barques & les vaisseaux : on doit regarder ces bitumes comme un *Pétrolle épaissi*, & comme un *Asphalte non desséché*. Voyez ces mots.

POIX NOIRE, ou POIX RÉSINE, ou POIX VÉGÉTALE. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN.

POKKO, oiseau très singulier de la Côte d'or, mais très rare à rencontrer : il est de la taille d'une Oie ; son

plumage est brun & cendré; ses ailes sont d'une grandeur & d'une largeur démesurées. Arkins dit que l'on prendroit volontiers les plumes de cet oiseau pour du poil : sous son col pend une sorte de bourse, longue de quatre ou cinq pouces, & de la grosseur du bras d'un homme; c'est dans ce réservoir que l'animal dépose sa nourriture. Le col & le jabot sont un peu velus; la tête est extrêmement grosse, eu égard au volume du corps; elle est presque chauve, les yeux sont grands & noirs; le bec fort gros & long.

Le Pokko se nourrit de poissons, & dans un seul repas il dévore ce qui suffiroit pour la nourriture de quatre hommes : il y a peu d animaux qui se jettent avec autant d'avidité sur le poisson que lui; s'il en a trop, il le cache dans son sac : il n'aime pas moins les rats; il les avale entiers. On prend quelquefois plaisir à lui faire rendre gorge; & il n'est pas rare d'en voir sortir un rat à demi digéré : cet oiseau n'a pour armes que son bec; il s'en sert assez adroitement pour pincer, mais sans être capable de nuire beaucoup. *Histoire générale des Voyages, Livre IX.*

POLIGALA ou POLYGALON ou HERBE A LAIT, *Polygala Off.* est une plante qui croît par tout aux lieux champêtres, herbeux, montagneux & qui n'ont point été cultivés : sa racine est ligneuse, dure, menue, d'un goût amer & aromatique, vivace, & d'un verd rougeâtre, ainsi que les tiges qui sont hautes de cinq pouces, grêles, assez fermes, les unes droites, les autres couchées à terre, revêtues de petites feuilles, rangées alternativement, les unes oblongues & pointues, les autres arondies : ses fleurs sont singulieres, petites, disposées en maniere d'épi depuis le milieu des tiges jusqu'en haut, de couleur bleue ou violette ou purpurine, rarement blanche : chacune de ces fleurs est, selon M. de Tournefort, un tuyau fermé dans le fond, évasé & découpé par le haut en deux levres. A cette fleur passée succede un fruit divisé en deux loges, rempli de semences oblongues : ce fruit est enveloppé du calice de la fleur, composé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes.

Cette plante fleurit au commencement de l'été. On

prétend qu'elle donne beaucoup de lait aux nourrices & aux bestiaux qui en mangent. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1739, *page* 135, plusieurs expériences de M. Duhamel, faites pour éprouver les vertus du Polygala contre la pleurésie & la fluxion de poitrine. Il paroît par ses observations, que cette plante peut être mise dans la classe des plantes béchiques-incisives. Sa décoction facilite l'expectoration, & atténue le sang couéneux. On ne peut trop, dit M. Duhamel, employer cette plante qui est très commune, dans ces sortes de maladies, savoir, la pleurésie & la péripneumonie. Les Anciens avoient coutume de couronner les vierges avec la fleur de cette plante, dans le tems qu'on faisoit des processions autour des champs, pour obtenir du Ciel la fertilité des biens de la terre.

POLIGALA DE LA VIRGINIE : *voyez* SÉNÉKA.

POLIGLOTTE, *Polyglotta*, est l'oiseau que les Indiens nomment *Concontlatollis*, c'est à-dire, qui a *quarante langues* : il est de la grandeur d'un étourneau ; il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la queue & à la tête ; ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. Cet oiseau habite les pays chauds. On le nourrit en cage, sous les climats tempérés ; il mange de tout ce qu'on donne aux autres oiseaux. On prétend que son chant est si doux & si mélodieux, qu'il surpasse en agrément celui de quelqu'autre oiseau que ce soit.

POLION, *Polium*, est un genre de plante dont il y a plusieurs especes : nous n'en rapporterons ici que deux qui sont très usitées.

1°. LE POLION DE MONTAGNE A FLEUR JAUNE, *Polium montanum luteum* : il croît dans les pays chauds, sur les lieux élevés, secs & pierreux, sur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné : on le cultive aussi dans les jardins : sa racine est ligneuse & fibreuse ; elle pousse plusieurs petites tiges cotoneuses, dures, ligneuses, hautes d'environ un demi pied ; tantôt elles sont couchées sur terre, & tantôt elles sont redressées : ses feuilles sont petites, oblongues, épaisses, dentelées sur leurs bords, & chargées d'un duvet jaune. Ses fleurs, qui paroissent en été, sont formées en gueule, petites,

ramassées plusieurs ensemble, en maniere de tête, d'un beau jaune, d'une odeur fort aromatique, & d'un goût amer. Chacune de ces fleurs, selon M. Tournefort, est un tuyau évasé par le haut, & prolongé en une levre découpée en cinq parties, comme celle de la Germandrée. A cette fleur passée succede des semences menues, arondies & enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. On estime beaucoup plus ce Polion, quand il vient de Candie ou de Valence, en Espagne.

2°. Le Polion de montagne a fleur blanche, *Polium montanum album* : cette plante croît non-seulement sur les montagnes, mais aussi dans les plaines sablonneuses & arides ; elle fleurit & graine dans le même tems que l'autre, dont elle differe, en ce que ses tiges sont couchées à terre, ses feuilles plus petites & moins cotonnées, & en ce que ses fleurs sont blanches, de même que ses têtes. La couleur jaune des fleurs du Polion s'efface, & devient pâle. Clusius dit que ces plantes viennent aisément à l'ombre, de bouture, pourvu que la terre soit bien préparée.

Quand on fait usage du Polion, on doit prendre les sommités des tiges garnies de fleurs : c'est un bon céphalique & anti-épileptique. On nous l'apporte sec par petites bottes ; plus il est garni de fleurs, & meilleur il est. Il doit avoir une odeur forte & aromatique, mais un goût amer & désagréable. Le Polion entre dans la grande Thériaque & dans le Mithridate : on le prend en guise de thé contre la morsure des animaux venimeux, pour faire couler l'urine & les regles : on en boit en Provence, dans les cours de ventre fâcheux ; enfin, c'est un bon vulnéraire.

POLYPE. L'histoire des Polypes nous présente les phénomenes les plus singuliers & les plus propres à piquer la curiosité. La découverte des petits Polypes marins architectes des coraux, des corallines & de plusieurs autres productions que l'on avoit prises pour des plantes marines, ainsi que celle des Polypes d'eau douce, sont l'une & l'autre très modernes ; nous les devons aux illustres Naturalistes de notre tems, qui ont mis tous les Curieux en état de voir, par leurs propres yeux, les phé-

nemenès qu'ils avoient examinés, en indiquant la maniere d'observer; art qu'il faut apprendre de ces grands maîtres.

Division des Polypes.

On divise les Polypes en *Polypes marins* & en *Polypes d'eau douce*

Polypes marins.

Les *Polypes marins* peuvent se diviser eux mêmes en deux classes.

Les uns sont de grands animaux; tels sont, par exemple, la Seiche, le Calmar, le Lievre marin & plusieurs autres especes de Polypes. *Voyez* chacun de ces mots.

Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils s'en servent pour arrêter leur proie, & la porter à leur bouche. Les Polypes ont ordinairement entre un à trois pieds de longueur. On a même dit des choses prodigieuses sur la grosseur monstrueuse de certains Polypes, & notamment de l'espece appellée *Kraken*.

On n'a rien de si détaillé, ni de si exact sur l'anatomie de ces animaux, que ce qu'en a dit Swammerdam, qui a anatomisé la Seiche mise au rang des Polypes.

Les Polypes de mer sont mâles & femelles; ils s'accouplent, & sont ovipares; mais ont ils, pour se multiplier, les ressources des Polypes d'eau douce? C'est ce qu'on ignore: toujours paroît-il constant que leurs bras recroissent, quand ils ont été coupés, de même que ceux des Ecrevisses.

Au rapport des Naturalistes, on trouve dans la Mer Adriatique & l'Isle de Corfou de grands, & de fort bons Polypes. Le Pont-Euxin en donne de petits; ils vivent d'écrevisses de mer, de cancres, & d'autres crustacées & poissons dont ils sucent les chairs. Ils ne s'épargnent pas même, dit-on, les uns les autres. Les Polypes se jettent sur les hommes qui font naufrage. Dans l'été ils sortent de la mer, & viennent se repaître des fruits des arbres:
-ue le mâle d'avec la femelle, en ce que le pre-
tête plus longue: ils s'accouplent pendant l'hi-
femelle jette, suivant les Observateurs, une

grande quantité d'œufs par la bouche ; il en éclôt au bout de cinquante jours, une infinité de petits Polypes. Les Polypes courent aux amorces qu'on leur tend : ils ne les mordent pas d'abord, mais ils les embrassent avec leurs bras, & ne les quittent que quand ils les ont rongés.

Les grands Polypes marins étoient d'usage pour la table, chez les Anciens. Les Grecs en envoyoient par présent à leurs amis. Cependant la chair en est dure & difficile à digérer : on la mortifioit, en la battant avec un bâton ; cependant on les aimoit mieux bouillis que rôtis : la tête passoit chez eux pour un excellent mets. Voilà en abrégé ce que les Anciens ont débité sur les Polypes marins, dont l'histoire n'est pas encore aussi bien connue que celle de ceux dont nous allons parler, & celle des Polypes d'eau douce.

Les autres Polypes de mer sont de très petits insectes qui ont même échappé à de très bons Observateurs, tel que Marsigly, qui les a pris pour des fleurs. Ce sont ces insectes dont il y a un très grand nombre d'especes différentes qui construisent ces Coraux, ces Corallines, ces Lithophytes, ces Escares, ces Alcyons, ces Eponges & toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des Plantes ; mais les observations des Peyssonels, des Réaumur, des Bernard de Jussieu ont fait voir qu'elles n'étoient que des cellules construites par des insectes, & qu'elles sont pour les Polypes, ce que les Guépiers sont pour les Guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes pour leur en donner un qui exprime exactement ce qu'elles sont : on les a appellées des *Polypiers* ou *productions à Polypiers*. Voy. *aux mots* CORAIL & CORALLINE la description détaillée de ces diverses especes de Polypiers.

Polype de mer en bouquet.

Cet animal des mers du Nord est des plus singuliers, ou plutôt c'est un amas de plusieurs animaux sur une tige commune. Cette tige a plus de six pieds de long, osseuse, blanche comme de l'ivoire, quarrée, mince de chaque côté, mais recouverte d'une

cartilagineuse. A sa partie supérieure sont réunis jusqu'à trente corps de Polypes, de deux pouces de longueur chacun. Lorsque ces Polypes sont épanouis, ils représentent un bouquet fait de fleurs brillantes, jaunes, & en forme d'étoiles. Au dessous de l'insertion de l'union de tous ces Polypes, est une espece de vessie qui paroît être destinée au même usage que celle des poissons : elle paroît aussi servir de canal pour porter les sucs nécessaires à la nutrition de cette longue tige osseuse, partie qui paroît être de la derniere importance pour la conservation & le bien-être d'un animal si extraordinaire & si composé.

Cette tige coupée présente des lames circulaires : mise dans du vinaigre, la matiere cretacée se dissout; & il ne reste que les membranes qui enveloppent les petites lames : d'où on peut conclure que la tige tient autant de la nature du corail, que de celle de l'os ou de l'ivoire.

Ces traits d'analogie pourroient donner lieu de penser que les *Encrinus* ou le *Lilium lapideum*, fossiles, pourroient être les dépouilles pétrifiées de l'animal dont nous parlons. D'autres veulent que ce soit plutôt une sorte d'Etoile de mer. *Voyez* au mot PALMIER MARIN, ce que l'on y dit des *Encrinites*, d'après M. Guettard, &c.

Les PETITS POLYPES MARINS, Architectes des Polypiers, paroissent avoir bien des rapports de ressemblance, sur-tout pour la forme avec les Polypes d'eau douce, dont nous allons parler, d'après les belles découvertes de M. Trembley.

Polypes d'eau douce.

L'histoire des Polypes d'eau douce nous présente des phénomenes difficiles à croire, parcequ'ils sont contraires à des loix que nous avions regardées comme générales. Auroit-on jamais cru qu'il y eût dans la nature des animaux qu'on multiplie, en les hachant, pour ainsi dire, par morceaux; que le même animal coupé en huit, dix, vingt, trente & quarante parties, est multiplié autant de fois! Les Polypes ont, pour ainsi dire, la faculté de pouvoir être multipliés par boutures.

Cette découverte qui, à la vérité, déroute nos an-

ciennes idées, & nous jette dans de nouveaux embarras sur la nature des animaux, & sur leur conformation la plus intime, étend nos vues, & peut nous en faire naître de nouvelles. Au moins nous apprend-elle que toutes les merveilles que nous avons entrevues dans l'organisation de certains animaux, ne sont rien en comparaison de celles qui y existent réellement.

L'Histoire de la découverte de M. Trembley est trop intéressante, & apprend trop bien la véritable maniere d'étudier la nature, pour n'en pas dire un mot. Cet Observateur ayant mis dans l'eau une Plante que l'on nomme *Lentille d'eau*, observa de petits corps d'un beau verd, dont plusieurs s'attacherent contre les parois transparentes du vase; il leur voyoit prendre successivement de nouvelles formes; il appercevoit des especes de branches, ou plutôt des cornes, qui lui paroissoient plus ou moins longues; il observa que ces corps avoient un mouvement progressif, à la vérité bien lent; il s'assura même qu'ils cherchoient la lumiere, en se transportant dans la partie du vase la plus éclairée. Malgré leur mouvement progressif, & leur changement de forme, M. Trembley douta s'il devoit les prendre pour des animaux, ou s'il ne devoit pas plutôt les regarder comme des Plantes du genre des sensitives, qui avoient un sentiment plus exquis que ne l'ont celles dont les racines sont fixées en terre, & qui étoient capables d'exécuter des mouvemens qu'il n'est pas possible aux autres de faire. Il eut recours au moyen qui sembloit le plus propre à décider la question qui le tenoit en suspens. Ces petits corps ne ressemblent, sous aucunes de leurs formes, aux animaux qui se présentent ordinairement à nos yeux. Il coupa en deux, transversalement, quelques-uns de ces petits corps, espérant que, s'ils étoient des plantes, chaque moitié étant remise dans l'eau, continueroit d'y végéter, & qu'il s'y referoit une nouvelle partie, semblable à peu près à celle dont elle avoit été séparée. Il se fit effectivement dans chacune une reproduction, & plus prompte qu'on ne s'y seroit attendu. Pendant que cela se passoit, les petits corps qu'il avoit laissés entiers ne cessoient de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres, comme pour le forcer à croire qu'ils étoient de vrais animaux.

M. Trembley n'osa décider sur la nature de ces petits corps, d'une forme si différente de celle des autres animaux, dans lesquels il trouvoit une propriété si surprenante, & qu'il croyoit n'appartenir qu'aux seules Plantes.

M. Trembley desira que M. de Reaumur l'aidât à prononcer : il lui fit tenir de ces petits corps singuliers, que l'Académie regarda, ainsi que M. de Reaumur, comme des insectes aquatiques, malgré les prodiges qu'ils avoient fait voir. M. de Reaumur, de concert avec M. Bernard de Jussieu, qui en avoit observé aux environs de Paris, & fait dessiner une espece du même genre, mais plus grande, & d'une autre couleur, leur donna le nom de *Polypes*, parceque leurs cornes lui parurent analogues aux bras de l'animal qui est en possession de ce nom M. Trembley continua sur ces insectes ses observations qui sont intéressantes : il en découvrit plusieurs especes.

Description des diverses especes de Polypes d'eau douce.

Les Polypes d'eau douce different pour la grandeur & pour la couleur. M. Trembley en fait mention de trois especes, qu'il appelle *à longs bras*.

La premiere espece est la plus petite ; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur ; quoique petite, elle est très aisée à trouver ; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de Lentilles aquatiques, & de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau ; au bout de quelques instans on voit les Polypes, qui ne paroissent d'abord que comme des points verds, épanouir leurs bras ; leur arrangement & la forme de leurs corps, peut très bien être comparée à la semence d'une de ces graines de dent de Lion, qui sont toutes ramassées sur une tête ronde, & que l'on fait envoler avec un léger souffle de la bouche. Ces rayons qui environnent la tête du Polype lui servent à la fois de bras, de mains & de jambes : Au moindre mouvement l'insecte retire ses bras, & ne paroît plus qu'un grain de matiere verte.

Les Polypes de la seconde espece ont huit ou douze lignes de longueur. Ceux de la troisieme espece sont encore plus grands ; ils portent des bras d'une prodigieuse

longueur : ces deux dernieres especes n'ont point de couleur qui leur soit propre ; mais leur corps est si transparent, que l'insecte prend la couleur des divers alimens dont il se nourrit.

Le nombre des bras des Polypes est communément depuis six jusqu'à douze : ces bras ne croissent pas tous en même-tems, ni avec l'insecte ; mais ils se succedent. Ceux des Polypes verds sont les plus courts; ils ne passent gueres trois lignes de longueur. La seconde espece porte les siens depuis un jusqu'à trois pouces ; & ceux de la troisieme, que nous appellons *Polypes à longs bras*, les ont démésurément longs. Tous ces bras paroissent comme des fils de toile d'araignée ; ils sont aussi déliés : ils peuvent cependant s'allonger, se contracter indépendamment les uns des autres ; quoiqu'ils paroissent mêlés comme des cheveux, les Polypes savent bien les débarrasser, & les faire agir indépendamment les uns des autres : il en sort une espece de glu, qui leur sert à arrêter les insectes qui en approchent : ils ont le secret de faire agir, ou de rendre inutile cette glu, suivant leurs besoins.

Ces animaux marchent, & changent de lieu ; ils exécutent ce mouvement progressif au moyen de la faculté qu'ils ont de s'étendre, de se contracter, & de se courber en tous sens ; mais ils font ces mouvemens avec une extrême lenteur : sept ou huit pouces de chemin sont une bonne journée pour un Polype. Ils ont encore une maniere d'aller, que nous trouverions assez plaisante si elle se faisoit avec plus de vivacité ; ils font la roue comme les petits garçons.

Tout le Polype, depuis la bouche jusqu'à l'extrémité opposée de son corps, n'est qu'un sac creux, dans lequel on n'observe aucune membrane, ni aucun viscere ; cette peau est ce qui constitue l'animal ; & il y a lieu de penser que toutes les parties qui servent au jeu de la machine animale, sont contenues dans l'épaisseur de cette peau. Lorsqu'on examine au microscope la peau du Polype, on voit que la surface, tant intérieure qu'extérieure, est toute parsemée de petits grains, que l'on peut soupçonner être les organes propres à l'animal ; car il est certain que lorsque ces grains viennent à se détacher, l'animal est bien près de périr.

Les Polypes ne nagent point ; ils s'attachent fortement par la queue, & avec leur glu, contre les parois sur lesquelles ils s'arrêtent ; ils se soutiennent quelquefois à la superficie de l'eau, la tête en bas, la queue en haut ; & cela, par la même raison qu'une éguille bien séche, posée sur la surface de l'eau, s'y soutient, à l'aide des bulles d'air imperceptibles, qui sont adhérentes à la surface. On ne découvre point d'yeux aux Polypes ; on observe cependant qu'ils aiment la lumiere, & qu'ils la recherchent, ce qui pourroit peut-être donner lieu de croire que leur corps est frappé de la lumiere dans toutes ses parties : ce qui confirme cette idée, c'est que si l'on coupe un Polype en deux parties, les deux parties séparées, même celle qui est privée de tête, vont chercher à se placer du côté de la lumiere.

Les Polypes ne courent point après leur proie, mais les petits insectes aquatiques viennent tomber d'eux-mêmes au milieu de leurs bras, qui sont comme des filets continuellement tendus. Un Polype de la troisieme espece, peut donner jusqu'à un pied de diametre ; à la circonférence que ses bras occupent. Les *mille Pieds à dards* sont les insectes dont les Polypes font leur nourriture la plus ordinaire : les Mille-pieds, ou d'autres petits insectes, entr'autres les Pucerons rouges, qui sont fort communs, vont, en nageant au milieu des eaux, tomber entre les bras des Polypes ; ils y sont d'abord englués : le bras du Polype se contracte, entortille sa proie, à l'aide de ses autres bras, & l'insecte a beau se défendre, il est avalé, & toujours de la maniere qu'il se présente à la bouche du mangeur, même en travers.

Le corps des Polypes étant transparent comme le verre, on voit de quelle maniere s'y fait la digestion. Ce qu'on apperçoit est également favorable aux divers sentimens de ceux qui prétendent que la digestion se fait par trituration, & par dissolution. Lorsque le Polype n'a encore mangé qu'avec modération, on voit facilement le balottement des alimens qui sont poussés & repoussés du haut en bas dans l'estomach, par un mouvement péristaltique : lorsqu'aucontraire l'animal a fini son repas, c'est-à-dire, lorsqu'il est prêt à crever, on ne voit plus de balottement des alimens, & cependant la digestion

se fait. Cet animal est si goulu, qu'il avale quelquefois celui de ses bras qui lui apporte à manger: c'est par la bouche qu'il rejette le superflu de sa nourriture, & toutes les matieres qu'il n'a pu avaler.

M. Trembley a vu des Polypes se disputer un ver qui s'étoit entrelacé dans leurs bras; chacun d'eux se pressoit d'avaler le ver, lorsqu'enfin les Polypes se rencontrant bouche à bouche, le plus vigoureux termina la querelle, en avalant son concurrent: on croyoit qu'il en étoit fait du Polype, mais point du tout; l'avaleur le garda dans son ventre jusqu'à ce qu'il eut dégorgé sa proie, & le rejetta sain & sauf. Ce phénomene fit penser à M. Trembley, qu'un Polype est une matiere absolument indigeste pour un autre Polype; c'est ce que lui confirma l'expérience: il fit avaler un petit Polype à un autre Polype qu'il affama; celui-ci, au bout de quatre ou cinq jours sortit du ventre de l'autre tout plein de vie & de santé, & tel qu'il y étoit entré: on pense bien présentement que le Polype rejette dehors, sans altération, ses bras lorsqu'il lui arrive de les avaler avec sa proie.

Il n'est personne qui ne soit curieux d'examiner de ses propres yeux les phénomenes que nous présentent les Polypes: pour cet effet, il faut en nourrir: on le peut aisément, en leur donnant de ces Pucerons rouges, qui sont quelquefois en grande abondance, ou en mettant au fond du vase du sable de fossé, qui d'ordinaire est rempli de petits vers; au défaut de cette nourriture, on peut leur donner des vers de terre, des limaces, des entrailles de poisson, & même de la viande de Boucherie. Lorsqu'on veut conserver les Polypes sur lesquels on a dessein de faire des expériences, il faut souvent changer leur eau; car celle qui se corrompt leur est mortelle.

Les Polypes sont sujets à être attaqués par un insecte plat, qui multiplie prodigieusement sur eux, qui s'y attache & les suce, & qui, parvenu à un certain point de multiplication, les détruit entierement. Quand ils n'ont mangé que la tête & les bras d'un Polype, ce n'est rien, cela se repare; mais quand ils sont en assez grand nombre sur un Polype, ils attaquent l'animal par tous les bouts, & l'ont bientôt anéanti. On délivre aisément les

Polypes de ces insectes, en les balayant légerement avec un petit pinceau.

Génération des Polypes.

Les savans Observateurs de nos jours sont parvenus à découvrir que la nature a voulu que les Polypes d'eau douce pussent se multiplier de toutes les façons dont les plantes se multiplient. Les œufs des animaux, dit M. de Reaumur, sont analogues aux graines des plantes. Il y a des especes de Polypes qui font des œufs ; d'autres qui ont la surprenante propriété de pouvoir être, comme les plantes, multipliés par bouture, & d'autres qui poussent hors de leur corps un jeune Polype, comme une tige d'arbre pousse une branche, & comme une branche pousse un rameau. Les multiplications qui se font par rejettons & par boutures, sont les plus curieuses, & très fécondes.

Tous les Polypes ont en général la faculté générative; & cette prétendue régle, qu'il n'y a point de fécondité sans accouplement, est démentie, par ces observations, & par les découvertes faites sur les Pucerons.

La génération des Polypes s'observe mieux sur ceux de la seconde & de la troisieme espece. On remarque sur un Polype une légere excroissance, qui prend la forme d'un bouton, c'est la tête du Polype ; autour de la bouche commencent à croître les bras : on voit quelquefois sortir d'un seul Polype, jusqu'à dix-huit petits, lorsque ce Polype est nourri abondamment ; car on a observé qu'une nourriture abondante les rendoit plus féconds. Les jeunes Polypes n'ont pas encore pris tout leur accroissement, qu'ils donnent déja naissance à d'autres Polypes qui sortent de leurs corps. Cette espece d'arbre vivant présente à l'Observateur le plus curieux spectacle ; lorsqu'un des Polypes saisit quelque proie & qu'il l'avale, la nourriture se distribue à tous les autres Polypes qui sont comme autant de branches, & celui-ci de même est nourri de ce que les autres attrapent. Le changement de couleur, qui arrive alors à tous les Polypes, suivant la couleur de l'aliment qui y est distribué, en est une preuve incontestable. Dans les tems fort chauds un

Polype est formé & séparé en vingt quatre heures. Pour y parvenir, les Polypes se cramponnent chacun de leur ôté : la multiplication de ces Polypes les uns sur les autres est telle, qu'un Polype, au bout d'un mois, peut être regardé comme la souche d'un million d'enfans.

Un pareil assemblage de Polypes est, en quelque sorte, un arbre mangeant, marchant, végétant & poussant des branches. Il semble que la Nature se soit plû à rassembler, dans un seul sujet, ce que nous avions cru, jusqu'à présent, faire un caractere distinctif entre les plantes & les animaux; aussi nos illustres Auteurs regardent-ils le Polype, comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

Multiplication des Polypes, par boutures.

Lorsqu'on veut jouir du plaisir de voir ce phénomene, il faut mettre un Polype dans le creux de sa main avec un peu d'eau; & lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête, marchera & mangera le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds. Quant à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures; & en deux jours, elle deviendra un Polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomenes! que l'on coupe un Polype en tous sens, & en autant de lanieres que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de Polypes! Que l'on partage la tête d'un Polype en deux, ces deux demi-têtes deviendront en peu de tems deux têtes parfaites! que l'on réitere la même opération sur ces deux têtes, on en aura quatre; qu'on traite de même ces quatre, on en aura huit sur un seul corps; que l'on fasse une semblable opération sur le corps, on aura huit corps nourris & conduits par une seule tête : voilà l'hydre de la fable réalisée bien exactement. M. Trembley a retourné un Polype, comme on retourne un bas de soie : on auroit pensé que toute l'économie animale auroit dû être renversée; il n'en a coûté cependant à ce Polype que quatre ou cinq jours de

patience pour se faire un estomac nouveau : on peut même le retourner plusieurs fois de suite.

On croiroit que cette sorte de multiplication des Polypes n'a lieu que quand on les coupe ; mais M. Trembley nous apprend qu'il a vu des Polypes se partager d'eux mêmes, & se multiplier par cette section volontaire : mais cette espece de multiplication doit passer pour extraordinaire ; elle est bien plus rare, & n'est nullement comparable à la multiplication des Polypes par rejettons.

M. Bernard de Jussieu dans un de ses Voyages sur les Côtes de Normandie, a trouvé sur quantité de *Polypes à bras en forme de cornes*, une petite vessie adhérente à leur corps. Il a paru à ce grand Naturaliste qu'elles étoient pleines d'œufs ; mais étant obligé de suivre sa route, il n'a pu s'assurer assez de ce que donnent ces œufs. Si en effet c'étoient des œufs des Polypes à bras en forme de cornes, ces animaux, dit M. Trembley, seroient ovipares & vivipares. Ce n'est encore qu'une conjecture, ajoute-t-il, mais qui ayant été formée par un Naturaliste, tel que M. de Jussieu, est digne de la plus grande attention.

Polypes à Panache.

Toutes les especes de *Polypes d'eau douce* n'ont pas encore été connues des Naturalistes : elles peuvent fournir une abondante matiere de découvertes. Outre les especes dont nous avons parlé, il y en a une autre qu'on nomme *Polypes à panache d'eau douce*, parcequ'ils sont ornés d'un panache dont la base a la forme d'un fer à cheval : c'est des bords de cette base que sortent les bras du Polype. Le panache qu'ils forment par leur assemblage, a l'air d'une fleur monopétale épanouie : ils ont quelquefois jusqu'à soixante bras. Le panache de ces Polypes est un goufre pour tous les petits insectes qui en approchent. Ces animaux ont plus l'air de plantes que les *Polypes à bras en forme de cornes.*

Ces Polypes multiplient par rejettons, mais ils font aussi des œufs. MM. de Reaumur & Bernard de Jussieu leur ont vu pondre des œufs bruns, & un peu applatis ; & ces Savans ont vu naître des petits de ces œufs.

POLIPODE, *Polypodium*, est une plante de la classe des Capillaires, & par conséquent des plantes qui ne fleurissent point : elle croît dans les forêts, dans les vallées, & sur les montagnes ombrageuses, entre les pierres couvertes de mousse, sur les troncs des vieux arbres, comme *Chêne*, *Frêne*, *Hêtre*, *Coudrier*, *Aulne*, & sur les vieilles murailles. Sa racine est vivace, longue d'un demi-pied, de la grosseur d'une plume à écrire, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de plusieurs petites verrues ou tubercules, lesquelles ne sont autre chose que les vestiges des feuilles qui tombent chaque année : elle est facile à rompre, d'un goût doux & herbeux, qui n'est point désagréable : elle pousse des feuilles semblables à celles de la fougere mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément jusques vers sa côte en parties longues & étroites, couvertes sur le dos d'une sorte de poudre adhérente, rougeâtre, distribuée par petits tas Cette poudre, selon M. de Tournefort, qui l'a observée au micoscrope, est un assemblage des fruits de la plante : ce sont des coquilles sphériques qui s'ouvrent en deux parties comme une boëte à savonette, & laissent tomber de leur cavité quelques semences menues, jaunes, & en forme de rein, à-peu-près comme celles de la luzerne.

On se sert particulierement de sa racine en Medécine : on préfere celle que l'on trouve entortillée au pied des Chênes, & aux endroits où la tige se fourche : on choisit celle qui est la mieux nourrie, ronde en dedans, & mondée de ses filamens Cette plante est verte toute l'année, & se peut ramasser en tout tems. Au commencement du printems elle pousse de nouvelles feuilles : on range cette racine parmi les altérans & les apéritifs : c'est un bon hépatique. Elle est en usage le long du Rhin & de la Moselle, contre la goutte : on l'emploie avec succès dans la toux séche.

POLITRIC, *Polytrichum*. Cette plante, qui naît, de même que les Fougeres & les Capillaires, à l'ombre, dans des endroits élevés, sur de vieux murs, & dans les fentes humides des rochers, aux environs de Paris & ailleurs, demeure verte pendant l'hiver. Sa racine est fibreuse & noirâtre : elle pousse plusieurs petites tiges me-

nues, d'un rouge luisant, & cassantes : ses feuilles sont légerement crénelées, tendres, & couvertes sur le dos d'un bon nombre de petites éminences écailleuses, formées de plusieurs capsules membraneuses, presque sphériques, garnies d'un anneau élastique, ou cordon à ressort, qui par sa contraction se détache, & fait crever ces capsules qui contiennent des semences brunes en forme de poussiere très fine. Cette plante est apéritive & pectorale : elle est une des especes de *Capillaires*. Voyez *ce mot*.

POLONGA. Serpent de l'Isle de Ceylan, de cinq ou six pieds de longueur. Les écailles de sa tête sont d'un cendré mêlé de jaune, & rayées de quelques bandes roussâtres : ses yeux sont petits, & pleins de douceur ; la lévre qui borde sa gueule n'est point écailleuse ; ses deux machoires sont armées de dents aiguës ; les écailles cutanées en dessus du corps, sont de couleur de feuilles mortes ; tout le dos est orné de grandes & magnifiques taches, les unes d'un pourpre brun, les autres cendrées jaunes, qu'accompagne tout autour une bordure noirâtre : celles des côtés sont quadrangulaires, brunes avec une moucheture jaunâtre au milieu : outre ces grandes taches, le dessus du corps & les côtés sont encore jaspés d'autres petites taches noires irregulieres, entremêlées avec les grandes : les écailles jaunes du ventre sont aussi maculées de noir : sa queue fait plus d'un tiers de sa longueur, & elle devient plus mince a mesure qu'elle approche de son extrémité.

La plupart des Cingaliens & des habitans de l'Isle de Ceylan, recherchent & entretiennent ce Serpent non-seulement à cause de sa beauté, mais encore parcequ'il est doux, apprivoisé, ne nuisant à personne, & vivant uniquement d'oiseaux, d'œufs & de lait.

POLPOCH. Serpent de la Province de Jucatan : c'est une espece de monstre parmi les Serpens, ou une espece d'*Acoutias* : voyez *ce mot*. Le *Polpoch*, ainsi nommé de ce qu'il semble prononcer ce mot en sifflant, a environ deux pieds & demi de long : il est gros comme le bras, d'une couleur brune & foncée ; sa tête est longue de six pouces, étroite, noire, & parsemée de taches blanches ; ses yeux sont grands & brillans ; sa queue, qui ne le

cede point à la grosseur du corps, est semblable à celle du Scorpion. Ce Serpent est malfaisant de la tête & de la queue : on en voit beaucoup d'attachés à des arbres, pour pouvoir mieux s'élancer, mordre, & communiquer leur venin. S'ils sont à terre, ils poursuivent volontiers un homme qu'ils auront vu de loin : ils roulent leur queue, l'entortillent autour de leur tête, & en peu de tems ils l'atteignent en sautant. Lorsqu'ils sont attachés à des arbres, leur queue est si bien jointe avec leur tête, qu'ils ont la figure d'un arc; &, comme une flêche qui part, & avec le même bruit, ils s'élancent & mordent. Leur morsure est si mortelle que dans l'espace de trois jours la chair pourrit, & tombe; les os se trouvent dépouillés, deviennent jaunes, & si puans que toutes sortes d'oiseaux carnassiers sont attirés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent. Les Naturels du pays disent qu'on ne ressent pas une grande douleur de sa morsure; ce n'est qu'un engourdissement par tout le corps : les sens s'assoupissent, & un homme en mourant est comme s'il étoit ivre. Les sifflemens du *Polpoch* se font entendre de fort loin, & sont effrayans. (Ruisch.)

POMATIA. On donne ce nom au Limaçon des vignes & des jardins : c'est le plus commun des testacées terrestres Il a la bouche ronde; la couleur de sa robe tire sur le jaunâtre, avec deux ou trois bandes, ou plus grises, ou d'un jaune plus obscur. Cette robe est comme striée . elle a cinq tours de spirales assez serrées; l'*opercule* est blanchâtre. Dans beaucoup de Provinces on mange ce coquillage. *Voyez* LIMAÇON.

POMATRIS ou POMACRIS Nom donné à une sorte d'*Escargots* qui se trouvent en Italie dans les montagnes de Gêne & de Trente : ils sont fort bons à manger, surtout en hiver, tems où on les tire de terre avec une pioche auprès des haies & au pied des arbres : leur coquille est blanche & dure.

POMME D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

POMME D'ADAM, *Pomum Adami.* On donne ce nom au fruit d'une espece particuliere de *Limonier* ou de *Citronier* : ce fruit est fait comme une orange, mais beaucoup plus gros, d'un jaune plus foncé, & d'une

odeur moins forte : sa peau est médiocrement épaisse, inégale, crevassée en plusieurs endroits, comme si elle avoit été mordue : sa chair est semblable à celle du Citron, remplie de suc d'un goût approchant de celui de l'Orange, mais qui n'est point agréable. On cultive l'arbre qui porte ce fruit dans les jardins aux pays chauds. Il a été apporté d'Assyrie dans les autres pays : son fruit est apéritif, & convient dans le scorbut, dans les fiévres continues & intermittentes.

POMME-D'AMOUR ou ALBERGAME, est le nom d'un Zoophyte marin qui a une sorte de ressemblance avec le fruit de la plante suivante.

POMME-D'AMOUR ou POMME DORÉE, *Lycopersicon*. Plante qui a une odeur forte & désagréable : on la cultive dans les jardins en terre grasse & humide. Plusieurs Botanistes l'ont rangée entre les especes de *Solanum* ; mais M. Tournefort en fait un genre différent, parceque son fruit est partagé en plusieurs loges, & que celui du *Solanum* ne l'est pas. Sa racine est fibrée : elle pousse des tiges longues de quatre ou cinq pieds, velues, foibles, creuses en dedans, rameuses, se courbant & se couchant à terre, revêtues de beaucoup de feuilles découpées en leurs bords, pointues, tendres, un peu velues, & d'un verd pâle : ses fleurs sont en rosettes, & naissent entre les feuilles des rameaux, dix ou douze ensemble ; elles sont jaunes & attachées à des pédicules qui ont chacun un nœud proche de la fleur : il succede à ces fleurs des fruits gros comme une petite pomme, ronds, unis, luisans, doux au toucher, mous, charnus, de couleur jaune rougeâtre, aigrelets, & bons à manger, divisés par dedans en plusieurs loges qui renferment plusieurs semences rondes, applaties & jaunâtres.

Les Italiens mangent ce fruit en salade, comme nous faisons ici le *Concombre* : le suc de la plante est propre pour les inflammations des yeux, & pour arrêter les fluxions.

POMME DE CANELLE. Nom qu'on a donné aux Antilles à une espece de Cachiman. *V.* CACHIMENTIER.

POMME DE COLOQUINTE. *Voyez* COLOQUINTE.

POMME DORÉE. *Voyez* POMME D'AMOUR.

POMME ÉPINEUSE ou HERBE AUX SORCIERS,

Stramonium, seu Nux metella. Cette plante, qui est une espece de *Datura*, est encore appellée de quelques-uns *Herbe des Magiciens*, ou *Herbe du Diable*, ou *Herbe à la Taupe.* Elle croît quelquefois sans culture dans les terreins gras de la campagne ou voisins des maisons: on la cultive communément dans les jardins des Curieux de plantes. Sa racine est grosse, blanche, fibreuse, ligneuse & annuelle: elle pousse une tige haute de trois à quatre pieds, rameuse & grosse comme le doigt. Ses feuilles, qui rendent une odeur forte, puante & assoupissante, sont amples, anguleuses, assez semblables à celles de la Morelle, sinuées sur leurs bords, attachées à de longues queues, molles, grasses & d'un verd foncé. Sa fleur est une grande campane blanche, semblable, en quelque maniere, à un verre à boire, d'une odeur un peu moins stupéfiante. A cette fleur succede un fruit, du volume d'une grosse noix, arrondi, mais garni tout autour de pointes courtes, grosses, peu piquantes; lequel, dans sa maturité, s'ouvre en quatre parties égales, séparées par des cloisons membraneuses, où sont attachées plusieurs semences noires, un peu applaties, semblables à un petit rein, & d'un goût désagréable: on nomme ce fruit *Noix metelle.*

Les Continuateurs de la *Mat. Médic. de M. Geofroi*, disent que la Pomme épineuse est une des plantes les plus singulieres de la Médecine; qu'il seroit même à souhaiter, ou que ses propriétés fussent ignorées, ou qu'il n'y eût pas de gens assez corrompus pour les appliquer à de mauvaises fins: nous avons, disent ils, beaucoup de plantes qui pourroient lui être substituées dans les cas où elle est utile, & l'on éviteroit son usage & l'abus qu'on en fait dans ceux où elle est pernicieuse. Toute cette plante est narcotique & stupéfiante; nos Auteurs veulent que son usage intérieur soit interdit absolument, parcequ'elle cause des accidens fâcheux, comme des vomissemens, la folie, la léthargie, des sueurs froides, des convulsions, enfin la mort, quand on n'est pas promptement secouru. Le remede contre cette espece de poison qui coagule le sang, est l'usage des sels volatils, de la thériaque, des vomitifs, &c. On trouve, dans les *Ephémérides d'Allemagne*, deux exemples, avec

des obſervations ſur les mauvais effets de cette plante priſe intérieurement.

Acoſta & Garet diſent que les Courtiſanes & les Voleurs font prendre, à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, un demi-gros de cette ſemence en poudre dans quelque liqueur agréable, afin de profiter de leur délire ; cependant des Médecins en ont approuvé quelques préparations dans certains cas.

M Storck, dont nous avons déja célébré les connoiſſances en Médecine pratique (*voyez aux articles* Cigue, Jusquiame & Napel) a voulu expoſer ſa propre vie, avant que d'en adminiſtrer aux malades. Voici le réſultat de ſes expériences.

Le 23 Juin 1760, il a écraſé, entre ſes doigts, les feuilles de la tige de cette plante verte, & les a flairées fréquemment : il y a effectivement reconnu une odeur déſagréable, qui lui excita des envies de vomir. Peu effrayé de cette premiere épreuve, il pourſuivit ſon entrepriſe. Le lendemain il exprima huit livres de ſuc de cette plante, ſans en reſſentir d'ivreſſe : il ſoupa & dormit très bien dans une chambre cloſe ; mais il ſe réveilla avec une douleur de tête ſourde, qui ſe diſſipa après le déjeûné, où il commença à évaporer ſur le feu ſon ſuc, pour le réduire à la conſiſtance d'extrait ; ni lui, ni ſon valet, qui remuerent fort ſouvent la matiere ſucculente, qui s'épaiſſiſſoit, ne remarquerent autre choſe qu'une odeur déſagréable.

L'extrait ayant été porté dans un lieu frais, forma une maſſe noire, friable, dans laquelle ou voyoit briller un nombre infini de particules ſalines, oblongues & pointues. M. Storck voulut éprouver ſi la ſaveur d'un grain & demi de cet extrait ſeroit ſupportable, & il avoue que ſon eſtomac ſe ſoulevoit tellement, qu'il l'auroit rejetté de ſa bouche, dès le premier moment, s'il n'eût été retenu par la ferme réſolution de continuer ſon expérience. Enfin il l'avala, & il eût l'avantage de ne reconnoître aucune altération ni dans ſa mémoire, ni dans ſon jugement. Enhardi par ce ſuccès, M. Storck voulut éprouver ſi les changemens qu'opéreroit la Pomme épineuſe dans ceux qui ont des convulſions, en les mettant dans un état contraire à celui où ils étoient, ne ſe-

roit pas cesser leur folie. Ce célebre Médecin a fait, à cet égard, plusieurs expériences & observations, dont il rend compte dans le petit Ouvrage qu'il en a donné : il démontre que la Pomme épineuse est en effet très salutaire dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes; telles que dans les vertiges, la démence, le délire, la folie & les accès de fureur involontaires, l'épilepsie, le tremblement des membres. L'usage de ce remede donne une faim très vorace; enfin l'on guérit souvent. Nous avons cependant observé, par la lecture des expériences de M. Storck, que l'extrait du *Stramonium* est plus efficacement l'antidote de la folie que de toutes les autres maladies, & qu'il n'a pas toujours combattu les mouvemens proprement convulsifs.

Quant à l'usage extérieur de la Pomme épineuse, cette plante pilée avec le saindoux, fait un onguent propre contre la brûlure & les hémorrhoïdes; ainsi appliquée, elle est adoucissante, anodine & résolutive.

POMMES HÉMORRHOIDALES est le nom que l'on donne au fruit du *Guy*. Voyez *ce mot*.

POMMES DE MANCENILLE. *Voy*. MANCELINIER.

POMME DE MER, c'est l'*Oursin*. Voyez *ce mot*.

POMME DE MERVEILLE. *Momordica*. Cette plante, que l'on appelle aussi *Balsamine mâle* ou *rampante*, est d'un genre tout différent de la *Balsamine ordinaire*. Voyez *ce mot*.

La Pomme de merveille se cultive dans les jardins : elle croît plus aisément en Italie & dans les autres pays chauds, qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'en Août, & où son fruit ne mûrit que rarement & avec peine. La racine de cette plante est petite, fibreuse, & ne dure que six mois en terre : elle pousse des tiges menues, sarmenteuses, hautes de deux à trois pieds, anguleuses, cannelées, qui, par le secours des vrilles qu'elles poussent à chaque feuille, s'attachent, comme par autant de mains, à des perches ou échalas qu'on plante proche d'elles pour les soutenir. Ses feuilles ressemblent assez à celles de la vigne; mais elles sont plus petites, mieux découpées, d'un verd agréable, lisses, & d'un goût légerement amer & âcre. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles: elles sont formées en bassins

taillés en cinq parties, de couleur jaune blanchâtre. Aux fleurs succedent des fruits oblongs, arrondis en forme de concombre, plus ou moins renflés vers le milieu, devenant jaune-rougeâtres par la maturité, parsemés en leurs surfaces de tubercules épineux. Ces fruits ne sont point charnus : ils s'ouvrent d'eux mêmes, comme par une espece de ressort, & laissent voir alors une cavité qui contient beaucoup de semences, grandes comme celles de la citrouille, allongées, d'un rouge brunâtre, un peu crenelées, & enveloppées d'une coëffe.

Ce fruit, qui s'appelle *Pomme de Merveille*, est très vulnéraire & anodin : on en fait un baume excellent, en le faisant infuser dans de l'huile d'olive, exposée au bain-marie ou au soleil : c'est un bon remede pour la piquûre des tendons, pour les hémorrhoïdes, les gerçures des mamelles, les engelures & la chute du fondement. Ce baume en liniment ou en injection, soulage singulierement les femmes qui ont des ulceres dans la matrice ou dans le vagin : il provoque & facilite l'accouchement laborieux.

POMME DE PIN. *Voyez* PIN.

POMME-POIRE. *Voyez l'article* POMMIER.

POMME DE RAQUETTE ou POIRIER PIQUANT. *Voyez* OPUNTIA.

POMME DE SAUGE. *Voyez* SAUGE.

POMME DE SAVON. *Voyez au mot* SAVONNIER.

POMME DE TERRE. *Voyez* BATATTE.

POMMES ou TUBERCULES DE CHÊNE. *Voyez* CHÊNE & NOIX DE GALLES.

POMMETTE est le nom que l'on donne, dans les pays chauds, à l'*Azerolier*. *Voy. à l'article* NEFFLIER.

POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE. *Voyez au mot* TUTHIE.

POMPILE, *Pompilus*, poisson de mer à nageoires molles : il fréquente la haute mer. Son corps est sans écailles. Depuis les ouies jusqu'à la queue, il a un grand trait courbe, & plusieurs en travers du ventre, marqués de petits points. Son dos est de diverses couleurs & moucheté ; sa bouche est de moyenne grandeur ; ses dents sont petites ; les parties voisines des yeux sont jaunes.

& de couleur d'or : il a deux nageoires près des ouies, deux au-dessous, une proche l'anus, une au dos. Sa queue n'est point divisée comme celle des thons & des pélamides, avec lesquels les Anciens l'avoient rangé. Le Pompile suit les vaisseaux en pleine mer : il est fort rare sur nos Côtes.

POMMIER, *Malum*. Le Pommier est un arbre qui se plaît par-tout, excepté dans les pays chauds ; mais il se plaît sur-tout dans les lieux tempérés ou même humides, & qui ne sont pas trop froids. Il est rare dans le milieu de l'Italie & de la Provence à cause de la chaleur du climat. Il est cultivé avec soin & fort célebre dans la Normandie, par rapport à la boisson qu'on en tire dans ce pays, & qui y tient lieu de vin.

On distingue un grand nombre d'especes de pommiers, dont plusieurs ne sont que des variétés. Les fleurs des pommiers sont de la plus grande beauté ; elles sont disposées en rose. Aux fleurs succedent les pommes qui varient de figure, de couleur, de saveur, suivant les especes. Entre les pommiers, les uns forment de grands arbres, les autres ne sont que de petits arbrisseaux. Les feuilles des pommiers sont entieres, ordinairement un peu velues, sur-tout par dessous, dentelées & comme ondées par les bords, posées alternativement sur les branches : le dessous est relevé d'arrêtes saillantes, & le dessus creusé en sillons.

Les pommiers sauvages croissent naturellement dans les forêts, où ils forment des arbres de moyenne grandeur : on se sert de leurs rejettons pour greffer les pommiers qu'on veut élever en plein vent Lorsqu'on veut tenir ces arbres en buissons, on les greffe sur une espece que l'on nomme *doucin* ou *fichet*, dont les fleurs sont pâles : il ne pousse pas beaucoup en bois ; néanmoins si le terrein lui plaît, il devient fort grand, & est long-tems à donner du fruit ; mais quand on veut avoir des pommiers-nains, & en jouir tout de suite, on greffe sur le pommier-nain, dit de Paradis, qui n'est presque qu'un arbrisseau, & pousse peu en bois. Les pommiers à fleurs doubles & le pommier de Virginie à fleurs odorantes, font un très bel effet dans les bosquets printanniers.

Nous allons parler ici seulement des pommes les plus estimées. Les *Reinettes* sont, sans contredit, les premieres; la reinette blanche est tendre, elle n'a pas l'eau si relevée que les autres. La reinette grise a l'eau sucrée & relevée : c'est la meilleure de toutes. La reinette franche est grosse, elle jaunit en mûrissant, elle est tiquetée de points noirs ; son eau est sucrée, on en fait des compottes, & une gelée qui est une des plus excellentes confitures.

Les *Pommes de Rambour* sont grosses, rondes, elles ne sont bonnes qu'en compotte. La pomme de *Calville rouge* a un goût vineux, & la blanche à côte de melon, a un goût relevé : elle est plus estimée que la rouge.

La *Reinette d'Angleterre* est plus longue que ronde & tiquetée de points rouges ; son eau est sucrée.

Le *Fenouillet*, d'un fond violet couvert d'un gris roussâtre, a la chair fine & l'eau sucrée; son goût approche du fenouil. La *Pomme violette* espece de *gros fenouillet*, est grosse, presque ronde, mêlée de rouge du côté du soleil; sa chair est blanche ; son eau est douce & sucrée.

La *Pomme d'api* est des plus jolies ; sa couleur de rose se détache sur son fond blanc ; elle est recherchée à cause de sa beauté & de son eau délicieuse, qui rafraîchit la bouche & appaise la soif. On en distingue de deux especes, les grandes & les petites.

Il y a une espece de Pommier que l'on nomme *Pomme figue*, parceque sa fleur dure si peu, qu'il ne paroît point en avoir, aussi a-t-il été nommé *Malus fructifera flore fugaci*.

Des Médecins ordonnent les pommes dans les ptisanens pour calmer la toux. Mais comme les pommes ont des goûts différens, elles ont aussi des propriétés différentes. Les *Pommes douces* sont laxatives, les *Pommes âcres* sont astringentes.

Il y a diversité de sentiment sur les propriétés des pommes, comparées à leurs saveurs. Plusieurs veulent qu'elles soient une nourriture médicamenteuse, qu'elles nuisent souvent aux nerfs, si on en mange de crues trop souvent ; mais on corrige ces mauvaises qualités des pommes en les faisant cuire, ou en les pré-

parant comme les *Poires*. Voyez *ce mot*. Enfin il y a quantité de pommes, les unes aigres & sures, les autres âcres, les autres douces qui servent à faire du cidre, appellé des Latins *Pomaceum*. Pour cela on les écrase sous des meules posées de champ : on les passe ensuite sous le pressoir pour en exprimer le jus, qu'on laisse fermenter dans de grandes tonnes, & on en fait ainsi une liqueur qui tient lieu de vin dans les pays où le raisin ne mûrit pas.

Les *Pommes douces* font un cidre délicat, agréable à boire, mais qui n'est point de garde. On lui donne une couleur succinée & un goût savoureux, en l'édulcorant avec du miel bouilli chargé de suc de merises. On fait avec les pommes sures & âcres un cidre qui se garde trois ou quatre ans; en mêlant ces différentes pommes, on varie la qualité des cidres.

Le suc exprimé des pommes, fermente; il est en premier lieu muscide & doux, puis il devient piquant & vineux; c'est là le cidre qu'on boit ordinairement. Lorsqu'on laisse aller plus loin la fermentation, il devient acide & tient lieu de vinaigre. On retire du cidre, par la distillation, un esprit ardent, peu différent de l'esprit-de-vin. L'esprit de cidre fortifie le cœur & convient aux affections mélancoliques. Le cidre est la boisson ordinaire des Normands; l'ivresse de cette liqueur dure plus long tems que celle du vin. Lémery dit qu'on voit des paysans en Normandie demeurer trois jours ivres, après avoir fait la débauche de cidre, & qu'ils s'endorment à la fin de l'ivresse. On fait aussi un syrop ou un rob de cidre, en faisant réduire par évaporation dix pintes de cette liqueur, à une ou environ : cet extrait liquide est bon pour la poitrine.

Lorsqu'on a bien séché les pommes, on peut les conserver jusqu'au printems dans des tonneaux, en disposant alternativement un lit de paille & un lit de pommes; on nous en apporte tous les ans une grande quantité d'Auvergne, conservées de cette façon. Lorsque les pommes ont été gelées, on les gâte si on les dégele auprès du feu; mais en les jettant dans de l'eau très froide, il se forme des glaçons, à la superficie, la pomme se dégele doucement, & son organisation n'est point dé-

truite. La même chose arrive aux œufs qui sont gelés, ainsi qu'à toutes les parties du corps humain.

Quoiqu'on reproche aux pommes d'être venteuses, & quoi qu'en disent leurs ennemis, elles donnent une nourriture très salutaire aux personnes saines; elles sont même utiles dans quelques maladies, & bonnes aux mélancoliques, pourvu qu'ils ne boivent que de l'eau: car elles se digerent alors facilement; mais si on fait usage du vin, elle se digerent plus difficilement.

Le bois des *Pommiers sauvageons* est moins dur que celui des Poiriers, & n'a pas une couleur si agréable. Ce bois est plein, doux, fort liant, assez semblable à celui de l'alizier, il est recherché par les Menuisiers, & encore plus par les Tourneurs.

PONCE. *Voyez* Pierre ponce.

PONCIRADE. *Voyez* Mélisse.

PONGI : les habitans de Congo donnent ce nom à l'espece de singe qui a la figure d'un Lion : on le nomme *Cagvi* au Bresil.

PONGOS : est le nom que l'on donne à l'une des especes de Singe, qui a une ressemblance singuliere avec l'homme, & que l'on appelle *Homme des bois* ou *Homme sauvage* : voyez *ce mot*.

Le *Pongos*, dont il est question, se trouve dans les forêts de Muyomba au Royaume de Loango. Il est de la grandeur d'un homme, & a le double de masse; son visage a plus de rapport qu'aucune autre espece de singe, avec celui de l'homme. Il a le devant du corps nud, mais le derriere est couvert de poils noirs; sa femelle a le sein gros & potelé comme une femme en embonpoint, & le nombril enfoncé. Le Pongos marche droit en tenant à sa main le poil de son col: il dort sur les arbres où il bâtit une espece de toît pour se mettre à couvert de la pluie; il se nourrit de fruits & de noix sauvages; il ne mange point de chair, il aime à se chauffer, & attaque quelquefois en troupe les Négres qui traversent les forêts; ils osent aussi attaquer les éléphans qui viennent paître proche d'eux; ils les incommodent tellement à coups de poing & de bâton, qu'ils les forcent de prendre la fuite en poussant des cris. On prétend qu'un seul a assez de force pour se débarrasser des mains de dix hom-

mes : on leur a vu porter des fardeaux très lourds. Lorsqu'un d'entre ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuillages. Les Negres assurent que les Pongos sont aussi très enclins à violer les femmes & les filles.

PORC. *Voyez* au mot SANGLIER.

PORC-ÉPIC ou PORTE-EPINE, *Histrix*. Le Porc-épic est un animal des pays étrangers : on en voit ici quelques-uns de vivans, que l'on éleve par curiosité. On en distingue diverses especes, lesquels se trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, & dans la nouvelle Espagne, dans la baie de Hudson, & dans les deux Indes. Ces especes de Porcs-épics, qui ont entr'eux une ressemblance générale, ont aussi quelques différences.

Le Porc-épic d'Afrique a deux pieds & demi de long ; ses jambes sont courtes, celles de devant n'ont que quatre pouces, & celles de derriere six ; sa tête a cinq pouces de long ; sa levre supérieure est fendue comme celle d'un liévre ; ses yeux sont petits, ses oreilles ressemblent à celles de l'homme, il n'a point de queue. Un des caracteres généraux de ces animaux, c'est d'avoir deux dents incisives, point de dents canines, les doigts onguiculés & des piquans sur le corps. Le dos & les côtes du Porc-épic que nous décrivons, sont couverts de piquans un peu courbes, de différentes longueur & grosseur, pointus comme des alènes, variés de blanc & d'un brun noirâtre. Il y en a de tout à fait blancs, les plus gros sont les moins longs, ils ont depuis six jusqu'à douze pouces, les autres ont quinze pouces & sont flexibles. Le Porc-épic a sur la tête & le derriere du col une espece de panache formé de quantité de piquans fort déliés, semblables à des soies de sanglier ; la poitrine & le ventre sont couverts de soies à-peu-près pareilles.

Les autres especes de Porcs-épics varient par quelques différences, qui frappent bien plus lorsqu'on voit l'animal, que par les descriptions, mêmes les plus exactes. Le Porc-épic de Sumatra, a un museau de cochon ; ses oreilles sont pendantes & presque pelées, comme celles des pourceaux de Hollande ; ses yeux sont grands & brillans. Le Porc-épic de la Nouvelle Espagne, est

de la grandeur d'un chien de moyenne taille : on le trouve sur les montagnes. Le Porc épic de la Baie d'Hudson, ressemble beaucoup au Castor par sa taille & par sa grosseur. Il fait ordinairement son nid sous les racines des grands arbres ; il se nourrit d'écorces d'arbres, il mange de la neige en hiver, & boit de l'eau en été ; les Sauvages le mangent & trouvent sa chair délicieuse. Le Porc épic du Canada, est un animal lourd ; il est chargé d'un très grand nombre de piquans ; il n'y a point de Chasseur qui ne le joigne à la course : on peut le tuer d'un seul coup de bâton donné sur le museau. Ils habitent les pays des montagnes ; les Pécauds, les Ours, & les Carcajoux leur font la guerre ; mais s'ils peuvent approcher de quelque arbre, ils y grimpent, gagnent les plus petites branches, & y lassent la patience de leurs ennemis. Le Porc-épic est commun au Cap de Bonne-Espérance : cette espece a les oreilles comme celles de l'homme.

Quand ces animaux sont irrités, ils enflent leur corps de rage, dressent leurs aiguillons, & se jettent de côté pour frapper. Leur peau paroît mobile, & ils font mouvoir avec force tout l'assemblage de leurs dards Quoiqu'ils soient faciles à mettre en colere, ils ne sont pourtant pas méchans, & ne mordent, ni ne blessent personne, à moins qu'ils n'aient été auparavant harcelés. Ils ne peuvent sur-tout souffrir qu'on leur touche le corps, ni les aiguillons ; si on le fait, on les voit entrer en fureur, faire frémir la peau qui porte leur aiguillon, chercher à frapper de côté de toute la masse de leur corps, & frapper la terre d'impatience. La colere dans laquelle entrent ces animaux ne viendroit-elle pas, dit Seba, de ce qu'ils ont la vésicule du fiel très grosse, & de ce qu'ils ressentent une sensation douloureuse au moindre attouchement de leurs aiguillons, d'où se répand la bile par tout le corps ?

Les piquans du Porc-épic tiennent si peu, qu'il est impossible, qu'en se donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns. Les mêmes mouvemens qui les détachent peuvent les porter à quelque distance, mais il est difficile de croire que le Porc-épic les décoche, comme on le lit dans quelques auteurs. La blessure des

piquans du Porc-épic eſt, dit-on, mortelle ; ces piquans percent les chairs & cauſent la mort; mais ces dards agiſſant d'une façon toute méchanique, comment peuvent-ils être venimeux ? Les Chaſſeurs ne manquent pas d'ôter ceux qui paroiſſent attachés à leurs chiens, lorſqu'ils ont approché d'un Porc-épic : car ces piquans ſont dans quelques eſpeces, terminés à leur pointe en forme de vis, & tous les mouvemens de l'animal tendent à faire avancer l'aiguillon dans les chairs.

Les Chaſſeurs prétendent que le Porc-épic vit douze ou quinze ans. Selon eux les mâles ſont furieux dans le tems de leur amour, qui eſt dans le mois de Septembre : ils ſe déchirent à belles dents les uns les autres ; la femelle met ordinairement bas dans le courant du mois d'Avril : elle ne fait qu'un petit à chaque portée ; elle ne l'alaitte qu'environ un mois : il vit d'herbes, de fruits, & s'accoutume peu-à-peu à ſe nourrir d'écorces d'arbres. La femelle ſe met ſur les dos pour s'accoupler avec le mâle, parceque ſes piquans, qui pendent d'en haut & fort bas, empêchent que ces animaux ne ſe joignent à la maniere des quadrupedes. Les Porcs épis dorment ſix mois ſous terre, & ſont dans une eſpece d'engourdiſſement, où ils n'ont point beſoin de nourriture ; pendant ce tems leurs piquans tombent, & il leur en revient d'autres. Il paroitroit donc que cet animal ſeroit du nombre de ceux qui ont le ſang froid. *Voyez au mot* LOIR.

Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du Porc-épic : ils en brodent des corbeilles & différentes ſortes d'ouvrages d'écorces d'arbre : ils en brodent auſſi des braſſelets & des ceintures de cuir, dont leurs femmes ſe parent. Ces broderies de piquans de Porcs-épics ſont ſouvent très bien faites, dit M. de Reaumur, & ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de ſoie, & même que nos broderies d'or & d'argent. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des Curieux. On peut voir au mot BEZOARD, le cas que l'on fait du *Bezoard de Porc-épic*.

PORC DE GUINÉE ou COCHON DE GUINÉE. Il differe de nos Cochons domeſtiques par ſes oreilles, qui ſont très longues & terminées par une pointe lon-

gue & aigue, & par la queue qui lui descend jusqu'aux talons, & qui est dénuée de poils : il n'a point du tout de soie, mais tout son corps est couvert de poils courts d'un roux brillant : on trouve ce Cochon en Guinée & au Bresil. Nous donnerons à la suite du mot SANGLIER, les animaux désignés sous le nom de *Cochons* ou de *Porcs*, même le *Porc de riviere* dont nous avons omis de parler à l'article CABIAI, &c.

PORC-MARIN, *Sus marinus*, est un poisson rond & applanti. Ses écailles sont très dures & tiennent tellement à la peau, qui est impénétrable, que les Ébénistes & les Menuisiers de quelques pays s'en servent pour polir le bois : ses dents sont fortes & aiguës : ses yeux sont ronds. Il a près des ouies une petite fente avec une petite nageoire de chaque côté : son dos est armé de trois aiguillons droits, rudes & forts, qui tiennent à sa peau : sa chair est de mauvaise odeur, dure & difficile à digérer.

Les Naturalistes ont donné le nom de COCHON DE MER, *Sus marinus*, à plusieurs autres poissons qui ont beaucoup de graisse, ou le grognement du Cochon de terre, ou enfin qui ont la nageoire du dos découpée & dressée comme les soies du Cochon domestique. En comparant quelques-unes de ces descriptions, on y reconnoît le Marsouin & l'Aguillat des Provençaux : c'est une espece de Chien de mer. On pêche des Porcs de mer aux Antilles ; mais avec assez de difficulté, car ils ont l'adresse de ronger seulement l'amorce sans l'avaler. Enfin on donne aussi le nom de *Cochon de mer* au Renard marin, mais ils paroissent différens l'un de l'autre : *voyez* RENARD MARIN.

PORCELAINE, *Porcellana*, *seu Venerea*, est un genre de coquillage univalve, ainsi appellé du bel éclat de sa coquille, semblable en cela à l'émail de certaines Porcelaines dont on se sert sur les tables : ce genre de coquillage renferme plusieurs especes de coquilles assez différentes entr'elles : toutes ont une longue fente avec une bouche garnie de dents des deux côtés, telles que le *Purcelage* qu'il ne faut pas confondre avec la *Conque de Venus*. Voyez *ces deux mots*, la forme en est ou ronde ou oblongue, quelquefois bossue ou terminée par des mamellons

mamelons, ou pointue, ou applatie ; elle n'est souvent dentée que par un côté, tel que l'*Œuf*, &c. La robbe des Porcelaines & leur bigarure sont encore plus variées que leur volume. Parmi les Porcelaines, il y en a qui sont épaisses & pesantes, d'autres sont legeres comme papyracées : les unes sont unies, d'autres sont pointillées ou chargées de caracteres. On trouve des exemples sensibles de toutes ces differences dans les coquilles suivantes, appellées par les Amateurs la *Carte géographique*, la *Peau de tigre*, le *Pou de mer*, la *Navette de Tisserand*, l'*Argus*, le *Petit Ane rayé*, l'*Arlequine*, &c. Il n'y a point de coquilles, qui au sortir de la mer soient aussi luisantes & aussi polies que la Porcelaine, elles ont presque toutes la forme d'un ovoïde arrondi, & plusieurs font appercevoir sensiblement beaucoup de tours de Spires à l'un des deux bouts. M. Adanson distingue les Porcelaines par le bourrelet de la levre droite qui manque dans les Pucelages, & qui n'en ont pas la moindre apparence ; le bord de cette levre a, dit-il, plus d'une douzaine de petites dents distribuées dans toute sa longueur : *voyez* les *Planches des ouvrages sur les Coquilles de MM. Adanson & d'Argenville.*

On donne le nom de *Porcellanite* à la Porcelaine devenue fossile ou pétrifiée.

PORCELET DES INDES : *voyez* COCHON DES INDES.

PORCELET DE S ANTOINE : *voyez* CLOPORTE.

PORES, *Pori.* On donne ce nom, tantôt à des pierres formées dans l'eau, telles que les *Stalactites*, à celles qui sont produites par le feu, telles que les *Pierres ponces* : enfin aux *Productions à polypier.* Voyez *ces mots.*

PORPHYRE, *Porphyr*, est un caillou de roche, opaque, plus dur, mais moins compacte que le Jaspe : sa couleur est ordinairement rougeâtre ou brunâtre, quelquefois violette, souvent verdâtre : cette espece de Pierre de roche a pour base un quartz irregulier, appellé *Feld-Spath* rempli de grains de *Petro-silex*, autre espece de pierre très dure, qui ressemble moins à une marne pierreuse qu'à un silex laiteux : ces grains ou taches sont toujours d'une couleur opposée à la pierre, qui leur sert

de matrice, communément blanchâtres, tantôt ronds & tantôt en quarrés longs, comme cristallisés & cimentés ensemble : il y en a dont les taches sont noires & brillantes : on distingue entr'autres ; 1°. le Porphyre rouge propre de la Dalécarlie Orientale : 2°. le Porphyre brocatelle d'Egypte, les taches en sont toujours jaunâtres ; 3°. le Porphyre verd de la Syberie & de l'Auvergne, il est assez rare ; celui que l'on appelle le Porphyre verd antique, l'est encore plus ; ses taches ou quarrés longs s'y trouvent souvent disposés en maniere de croix : 4°. le Porphyre rouge à taches noires, que quelques-uns appellent improprement *Granite rouge* ; on en faisoit autrefois les colonnes & les obélisques.

Tous les vrais Porphyres sont très durs, très difficiles à travailler ; ils font feu avec le briquet & se vitrifient au feu : on voit à Versailles plusieurs beaux vases faits de cette pierre qui est indestructible : on conserve encore à Rome plusieurs monumens précieux de Porphyre antique, & qui ne sont aucunement altérés. Le Porphyre étoit si estimé des Anciens, qu'ils le faisoient tailler en bijoux & en plaques, pour porter en amulettes afin d'arrêter le sang & dissiper la mélancolie : on en fait aujourd'hui des vases, des bustes, des tables, des molettes, &c Nous avons reconnu, d'après M. Estéve, dans la vaste forêt de Lesterelle, en Provence, un Porphyre dont la dureté, la beauté, le prix & l'usage dans la sculpture & l'architecture, ne le cédent en rien au Porphyre de l'Arabie.

PORPHYRION, ou L'OISEAU POURPRE, ou POULE SULTANE, *Porphyrio*, est, selon Albin, une espece de Poule d'eau : le plumage du corps est d'un beau pourpre violet, tacheté de bleu, de verd, de gris & de blanc : le col & le devant de la tête sont bleuâtres, la queue est de couleur de frêne blanchâtre : le bec, les jambes & les pieds, sont d'un rouge d'écarlate ; les griffes sont noires : ses jambes sont hautes, & ses pieds grands ; le bec est gros, long, pointu & un peu courbé : il a trois doigts devant & un autre doigt derriere : ses ongles sont longs, pointus & crochus.

Cet oiseau a plusieurs qualités qui ne sont propres

qu'à lui seul, savoir de mordre l'eau quand il boit; de tremper sa nourriture de tems en tems dans l'eau; & de la porter à son bec avec sa patte.

Les Anciens estimoient si fort la beauté de cet oiseau, qu'ils en faisoient un des ornemens de leurs palais & de leurs temples. Le Porphyrion est d'un caractere farouche & difficile à apprivoiser : il frequente ordinairement les bords des rivieres : on le trouve à Comagêne.

PORPILE. On donne ce nom à une espece de pierre nummulaire, ou à des especes de petits coraux elliptiques ou arrondis de la grandeur d'une petite piéce de monnoie, & de la même forme qu'un bouton de crin; on y remarque une surface, tantôt convexe & tantôt platte, comme dans la pierre lenticulaire; mais toujours garnie de cercles ou de rayons très faciles à distinguer les uns des autres : souvent on en trouve plusieurs attachés les uns sur les autres.

PORREAU : *voyez* POIREAU.

PORTE CHAPEAU : *voyez* PALIURE.

PORTE-CORNE, c'est le *Rhinoceros* : voyez *ce mot*.

PORTE-ETENDARD, *Signifer*, poisson des Indes, qui marche dans ces Contrées, à la tête d'un grand nombre de Poissons plus petits que lui, & qui le suivent. Il ressemble assez au poisson que les Hollandois ont nommé l'*Idole des Maures*, mais il est plus petit : sa chair n'est pas bonne à manger : on n'en prend qu'à cause de ses belles couleurs; c'est ce qui le fait rechercher des Curieux, qui le conservent dans la liqueur. Il est si doux, qu'il vient aux personnes qui lui presentent quelque chose, & il se laisse prendre facilement. Dans ce même pays, on donne le nom de *Porte pique* a un poisson qui a sur le dos une longue pointe, courbée par le bout.

PORTE-LANTERNE. Les Naturalistes donnent ce nom à un rare & bel insecte lumineux de l'Amérique, dont nous avons parlé à la suite du mot *Acudia*. Nous ajouterons ici que la position de sa partie lumineuse est d'autant plus singuliere, qu'elle est située sur la partie antérieure de sa tête; au lieu que la lumiere de nos Vers & Mouches ou Scarabées luisans, vient de dessous le ventre d'auprès du derriere. Mlle. de Mérian, qui a

observé ces sortes de mouches à Surinam, dit que leur lumiere est telle, qu'un seul lui a suffi pour en peindre les figures qui sont gravées dans son Ouvrage sur les Insectes de ce Pays. M. de Réaumur en avoit reçu de Cayenne. *Voyez l'article* ACUDIA.

PORTE-MIROIR. Les Curieux donnent ce nom à un beau Papillon de Surinam, fort grand, de couleur d'or & rouge, avec des raies blanches tant sur les ailes de dessus que sur celles de dessous, sur chacune desquelles il y a une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles; l'un blanc, qui est en dedans; & l'autre noir, qui est en dehors; de sorte que cette tache ressemble beaucoup à un miroir avec son cadre. Ce beau Papillon sort d'une chenille qui vit sur les citronniers. Voyez *Pl. 65 des Inject. de Surinam, par Mlle. Mérian.*

PORT-OR, espece de marbre noir, mêlé de grandes veines d'un jaune d'or : *voyez* MARBRE.

POTÉE DE MONTAGNE : *voyez à l'article* OCHRES.

Pour la *Potée d'Emeril* & *d'Etaim* : voyez ÉMERIL *à l'article du* FER *& le mot* ÉTAIN.

POTELOT : *voyez* MOLYBDÈNE.

POTIRON, *Melopepo verrucosus*, est une espece de Citrouille arrondie, dont l'écorce est quelquefois chargée de tubercules semblables à des verrues. Ce fruit est charnu, spongieux, divisé intérieurement en cinq quartiers, dans lesquels on trouve deux rangs de semences oblongues & applaties. On cultive cette plante dans les jardins; son fruit est d'un grand usage dans les cuisines : il est fort humectant, rafraichissant, pectoral : sa semence est une des quatre grandes semences froides; les Grainiers l'appellent *Graine de Citrouille* : voyez CITROUILLE.

POTTO ou STUGGARD. Par la lecture des Observations que les Voyageurs nous donnent d'un animal qui se trouve à la Côte d'Or, & qui y porte ce nom, il nous a paru que c'étoit le même que l'*Ai*, dont nous avons parlé au mot *Paresseux*.

POU, *Pediculus*, est un insecte aptere, c'est-à-dire, sans ailes, qui s'engendre sur le corps de l'homme, sur

celui des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, même sur les végétaux. L'histoire de cet insecte est très curieuse : nous commencerons par celui de l'homme.

Le Pou de l'Homme, *Pediculus humanus.* Cet insecte vermineux, quoique fort dégoutant aux yeux, a cependant merité l'attention des plus grands Naturalistes, tant anciens que modernes. Swammerdam, dans le premier ordre des transformations ou développemens des Insectes, prend pour exemple le Pou de l'homme. Jean Muralto en a donné l'Anatomie. Le célébre Hoock, Anglois, dans sa Micographie, a aussi fait la description de cette sorte de vermine. Léewentsoech rapporte, dans les *Transact. Philosop. ann.* 1693, *n.* 94, *art.* 181, qu'il a observé dans le Pou un nez court & conique, percé d'un trou, par lequel cet insecte pousse son aiguillon lorsqu'il veut manger, & que cet aiguillon lui a paru vingt fois plus petit qu'un cheveu; que sa tête est sans suture; qu'il a cinq articulations à ses antennes, & deux griffes à chaque pied; l'une est semblable à celle d'une Aigle, l'autre est droite & très petite; & entre ces deux griffes, il a une petite bosse, pour mieux saisir les cheveux & s'y attacher. Le Pou a une tête oblongue en avant, & arrondie en arriere; la peau qui le couvre de toutes parts est dure, velue, transparente, & tendue comme un parchemin : les yeux sont noirs & situés derriere les antennes; ils ne sont point à réseau : le col est fort court, il se joint au corselet qui se divise en trois parties : le dos est garni d'une espece de bouclier : sur les deux côtés, on voit les six pieds qui s'articulent à la partie inférieure du corselet; ils ont chacun six articulations ou phalanges de différentes grandeurs, pointillées, velues, à griffes, au moyen desquelles il saisit les corps d'un volume proportionné, sur lesquels il court assez vîte. On apperçoit très bien, par le moyen du microscope, tous les mouvemens intérieurs de ce petit animal. Le ventre se divise en six parties, & finit en dessous par une espece de queue.

Les Lendes sont les œufs du Pou : on en voit journellement les cheveux des enfans qui sont peu soignés, ainsi que ceux des hommes pauvres ou mal-propres, tout remplis. Les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux,

& les écailles des poissons en sont aussi garnis ; & on discerne plus ou moins facilement celles qui sont encore pleines, de celles d'où l'animal est sorti.

Le Pou, dit Swammerdam, acquiert sa forme parfaite dans son œuf, qu'on nomme *Lende* ; on y apperçoit, vers les derniers tems, au travers de la coque, les yeux & le battement du cœur : il a déjà, en petit, la forme qu'il doit conserver. Pour sortir de son œuf, il force le limbe ovale qui termine sa coque du côté de sa tête, & qui se leve comme une boîte à charniere. Swammerdam, ayant égard à l'état actuel du Pou, & de tous les autres insectes, qui sont dejà dans l'œuf ce qu'ils doivent être, les nomme *Nymphe-animal oviforme* ; au lieu qu'il nomme *Nymphe ver-oviforme*, les insectes qui sont renfermés dans l'œuf, sous la forme de ver.

Le Pou change plusieurs fois de peau, à mesure qu'il prend son accroissement ; mais quand il est en état d'engendrer, il n'en change plus. A considerer ce petit animal par les parties intérieures, l'on est presque tenté de le regarder comme le chef-d'œuvre des insectes. Il a fallu la sagacité de plusieurs génies, pour en connoître toutes les merveilles ; il est impossible d'en bien donner un extrait raisonné, sans entrer dans de longs détails ; c'est pourquoi nous renvoyons aux Auteurs qui ont traité de ces recherches anatomiques. Nous dirons seulement que son cœur est caché dans la poitrine, & qu'on voit reluire ses vaisseaux pulmonaires au travers de son corps. Ce vil insecte, n'a ni bec ni dents, ni aucune sorte de bouche ; l'œsophage paroît absolument fermé, & n'a d'autre ouverture que celle de la trompe, dont l'insecte se sert pour percer la peau humaine, sucer le sang & l'attirer dans son corps. Lorsque cet animal est gonflé de sang, son ventricule paroît, à travers la peau, d'un brun foncé. Le mouvement de ce viscere est si admirable, que selon Swammerdam, on pourroit l'appeller *animal dans un animal*, à cause des fortes agitations, contractions, froncemens, développemens qui lui sont propres, & qu'on ne sauroit voir sans étonnement à travers le corps, quand l'estomac est plein de nourriture, & que par la suction il y entre un nouveau sang.

Nous avons dit que la trompe du Pou est fort aiguë,

ce n'est même que par hazard qu'on peut l'appercevoir ; pour en expliquer la structure, le Naturaliste Hollandois la compare à une corne de limaçon, qui a la propriété de se replier comme un gand ; de sorte, dit il, que si cette corne étoit surmontée d'une trompe au lieu d'un œil, l'on auroit une idée de la trompe du Pou. Un Observateur Philosophe & intelligent reconnoîtra toutes ces particularités, en mettant un Pou sur sa main ; il suffit de le suivre avec un bon microscope, tandis qu'il cherche quelque pore de la peau, où il puisse enfoncer sa trompe ; laquelle, y compris sa gaîne, n'est qu'une petite ligne rougeâtre, de la plus grande finesse. Un Pou affamé est le plus propre à cette observation ; on reconnoît que son estomac est vuide, quand tout son corps est transparent : alors on le pose sur sa main, qu'on a un peu frottée auparavant ; il furete çà & là, toute situation lui est bonne pourvu qu'il suce ; & dès qu'il a trouvé un pore, il plonge sa trompe, & presque au même instant, on voit un ruisseau de sang passer dans sa tête, avec une rapidité capable d'effrayer l'Observateur microscopique. Pendant la suction, les ongles & les crochets de la gaîne de la trompe s'enfoncent & se cramponent dans les parois intérieures du pore de la peau ; de sorte que la gaîne est fixe, mais la trompe agit librement. Il n'est pas possible de se débarrasser du Pou quand il est ainsi caserné.

Quoique Swammerdam ait vu quelquefois ces insectes monter les uns sur les autres, la dissection qu'il en a faite de quarante, ne l'a cependant point éclairé sur la distinction des sexes, ce qui lui a fait soupçonner que le Pou est hermaphrodite, & qu'il a peut être tout à la fois une verge & un ovaire comme un Limas. Toujours est il vrai que cet Observateur a compté, dans un seul ovaire, dix gros œufs & quarante quatre petits : il dit aussi que dans tous les Poux, il y a un double ovaire. A l'égard de la peau, qui paroît aussi unie qu'un parchemin, elle est en plusieurs endroits (dit le même Naturaliste) sillonnée par des stries déliées, qui sont autant de ramifications de trachées. Ses œufs, (qu'on appelle ordinairement *Lendes*) examinés en différens sens & distances, présentent des choses toujours variées. L'œuf

ou la Lende, qui est véritablement le Pou même, venant à sortir de sa membrane, sitôt que l'humidité superflue s'en est évaporée, devient incontinent propre à la génération; & c'est cette promptitude avec laquelle il engendre immédiatement après être sorti de son œuf, qui a fait dire par plaisanterie, qu'un Pou devient bisayeul dans l'espace de vingt-quatre heures. Il est vrai que cette vermine multiplie prodigieusement en peu de tems; mais pour cela, il faut que ses œufs soient tenus en un lieu chaud & humide, car autrement les Lendes meurent; & c'est aussi ce qu'on voit arriver à celles qui étant engendrées la nuit dans les cheveux, pendant qu'ils sont chauds & humectés de la sueur, meurent ensuite le jour, lorsqu'elles viennent à être exposées à l'action de l'air, &, après être restées quelques mois collées aux cheveux, perdent enfin tout-à-fait la forme extérieure qu'elles avoient.

Cette espece de Pou s'attache à toutes les parties du corps de l'homme, mais particuliérement à la tête des enfans: il s'en trouve beaucoup dans les habits des pauvres, des mendians, des matelots, des soldats, & dans ceux des personnes mal-propres, qui n'ont pas soin de changer de linge.

M. Linnæus dit qu'il n'a point trouvé de plus gros Poux, que dans les cavernes chaudes de Falhun en Suede; & que le Pou qui vit dans les habits, n'est qu'une variété de celui qui vit sur la tête.

Comme cette vermine suce le sang en perçant la peau; elle y fait souvent naître des pustules, qui dégénerent en gale, & quelquefois en teigne. On a vu naître sur plusieurs personnes, une maladie mortelle, provenant d'une très grande quantité de Poux qui s'engendrent sur la chair, & qui font par-tout le corps, des plaies pénétrantes jusqu'aux os.

L'Histoire fait mention d'un bon nombre d'hommes frappés de la maladie Pédiculaire, & qui ont été dévorés tous vivans. Ce fut la troisieme plaie dont Dieu frappa toute l'Egypte.

Oviedo a observé qu'à un certain point de latitude, les Poux quittent les Espagnols qui vont aux Indes, & les reprennent à leur retour dans la même latitude.

parquoique les Domestiques & les Matelots, qui sont en grand nombre dans leurs vaisseaux, soient fort mal propres, il n'y en a cependant aucun qui ait des Poux, lorsqu'ils arrivent aux Tropiques. Dans les Indes, quelque sale que l'on soit, personne n'en a qu'à la tête : cette vermine se multiplie de nouveau, lorsqu'on est venu à la hauteur des Isles de Madere, dans la traversée d'Amérique en Europe.

Quoique le Pou soit une si vilaine vermine, il y a pourtant parmi les hommes les Hottentots, & parmi les animaux les Singes, qu'on nomme pour cela *Phthirophages*, qui en mangent. C'est ainsi que, du côté de la Mer rouge il y a un peuple de petite structure, & noir, qui ne se nourrit que de sauterelles qu'il sale pour toute préparation. Avec un tel aliment, ces hommes vivent jusqu'à quarante ans; enfin, ils meurent de la maladie pédiculaire. Des poux aîlés les déchirent; leur corps tombe en pourriture, & ils meurent dans de grandes douleurs. On sait encore qu'un des plaisirs des Negres de la Côte occidentale de cette partie du monde est de se faire chercher leurs poux par leurs femmes, qui ont grand soin de les manger, à mesure qu'elles en trouvent.

Les Auteurs disent que, pour se préserver des Poux, il faut se nourrir de viandes succulentes, user de boissons salutaires, & se tenir le corps propre, sur tout si l'on est vêtu de laine. Pour remédier à la maladie même, J. Mercurial conseille de purger souvent : il faut aussi se frotter d'ail, de moutarde, avaler de la thériaque, des nourritures salées & acides, se baigner, se fomenter d'une décoction de lupins ou de noix de galles; mais les remedes qu'on emploie avec le plus de succès, sont les poudres de semence de staphisaigre, de coques du Levant, le soufre, le tabac; on se sert aussi du mercure & du vinaigre.

En Médecine, les Poux sont estimés, apéritifs, fébrifuges & propres à guérir les pâles couleurs : la répugnance, comme dit Lémery, d'avaler ces vilaines bêtes, contribue peut-être plus à chasser la fievre, que le remede même; pour la jaunisse l'usage est d'en faire avaler à jeun, cinq ou six dans un œuf mollet. Pour la suppression d'urine qui arrive quelquefois aux enfans nouveaux-

nés, on en introduit un vivant dans l'uretre, qui, par le chatouillement qu'il excite sur ce canal, qui est doué d'un sentiment exquis, oblige le sphincter à se relâcher, & à laisser couler l'urine : une punaise produit le même effet. Mais, pour bien faire la médecine pédiculaire, disent les Continuateurs *de la Mat. médic* il faudroit être en Afrique où ces insectes sont recherchés soigneusement, & mangés comme quelque chose de délicieux.

Les Poux different suivant les lieux où ils naissent : il y en a de gros, de petits, de bruns, de noirâtres & de blancs; tels sont ceux dont nous venons de parler. Nous allons citer quelques autres insectes aussi appellés *Poux*, & qui sont très connus des Naturalistes.

POU AQUATIQUE : *voyez* MOUCHERON.

POU DE BALEINE, *Pediculus ceti*, est un insecte marin & crustacée, dont nous avons parlé à la suite du mot *Baleine*, *page* 248 *du premier Volume*. Il moleste étrangement la Baleine; & quelques mouvemens que produise ce cétacée, il ne peut se délivrer d'un parasyte si incommode : il se loge d'ordinaire ou sous les nageoires ou vers le membre génital, d'autres fois dans les oreilles; quand on presse avec les doigts ce coquillage encore vivant, il répand une liqueur noirâtre : sa tête ne se montre jamais à découvert; elle est toujours cachée sous son enveloppe pierreuse.

Seba (*Thes.* 1, *Tab.* 98, *n.* 5.) donne la figure d'un Pou de Baleine qui se place dans les oreilles, & les perce. Il a, dit il, la figure d'une araignée à douze pattes, armées d'ongles aigus & crochus; sa tête est petite. Ce même Auteur parle de Poux marins de Groënlande, qui sont la nourriture des Baleines : ils ont seize pieds garnis d'ongles; ils portent sur le dos, à la maniere des Cancres, des écailles articulées de maniere à pouvoir s'étendre & se ramasser en rond; leur tête est large : c'est une chose surprenante, dit Seba, que d'aussi petits animaux puissent nourrir les Baleines de Groënlande.

POU DE BOIS ou FOURMI BLANCHE, est un insecte fort commun dans toute l'Amérique & dans les Indes orientales; il s'attache au bois, le mange, se gâte & le pourrit. Cet insecte a la figure des fourmis ordinaires; il est d'un blanc sale, & paroît huileux à la vue &

au toucher ; il a une odeur fade & dégoûtante ; il multiplie prodigieusement. En quelque lieu que ces insectes s'attachent, ils font une motte d'une matiere comme de la terre noire, dont le dessus, quoiqu'assez peu uni & raboteux, est si ferme, que l'eau ne peut pas le pénétrer. On ne remarque au dessus aucune ouverture, parceque ces insectes ne vont jamais à découvert. Ils font une multitude de petites galeries, grosses & creuses comme un tuyau de plume à écrire, de la même matiere que la motte, & qui y aboutissent, & conduisent à tous les endroits où ils veulent aller ; le dedans de la motte est un labyrinthe de ces galeries tellement entrelacées les unes dans les autres, & si peuplées, qu'il est impossible de concevoir combien cet insecte multiplie, & l'artifice qu'il emploie dans la construction de son logement. Si on fait une breche à la motte, ou qu'on détruise une galerie, on voit aussi-tôt des milliers d'ouvriers qui travaillent à la réparer. Il est très difficile de les chasser d'un endroit où ils se sont une fois établis. Quelque quantité qu'on en tue, & quelque dégât que l'on fasse à leur habitation, il suffit qu'il en reste quelques-uns pour repeupler en peu de tems la colonie qui construit de nouveau, en rongeant & pourrissant le cuir, les toiles, les étoffes, le bois de sapin, & sur-tout les bois tendres que l'on apporte de l'Europe. Ils sont capables de détruire une maison par ses fondemens. Comme ces vers sont un friand morceau pour les poules, & que l'on a lieu de craindre qu'ils ne se répandent de côté & d'autre, voici ce que l'on fait ; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on y assujettit la motte au haut du piquet ; & à mesure qu'on en a besoin pour engraisser les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette. C'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme ils brisent ces mottes avec leur bec & leurs pieds, pour les obliger de se montrer. Voilà le seul avantage que les habitans tirent d'un insecte aussi pernicieux.

POU DE MER, du Cap de Bonne-Espérance. Selon Kolbe, c'est un insecte qui ressemble fort au Taon ; il est couvert d'une écaille dure, & il a un grand nombre de pieds, qui ont chacun une espece de crochet à l'extrémité.

Il vit sous l'eau, & il tourmente cruellement les poissons : pour cela, il se cramponne sur leur dos, & plantant dans leur chair ses dents affilées, il les suce jusqu'à ce qu'il les ait tués. *Voyez* aussi la fin du mot POU DE BALEINE.

POU DE MER, nom qu'on donne à une espece de petit coquillage, univalve du genre des Porcelaines : sa coquille est rayée & tachetée.

POU DE PHARAON : on donne ce nom aux *Chiques*. Voyez *ce mot*.

POU DE POISSONS, *Pediculus piscium* : on appelle ainsi des animalcules aquatiques, fort singuliers, qui habitent principalement dans les branchies des poissons, ou hors des branchies au dessus des clavicules, où ils ont un mouvement : on en trouve dans la Perche, dans le Brochet. M. Bernard de Jussieu nous a appris qu'on en voit beaucoup dans la riviere des Gobelins, & qu'ils s'attachent à toutes sortes de poissons. Le genre de cet insecte est difficile à trouver. Il approche, en quelque sorte, du Monocle ou Perroquet d'eau à queue fourchue, de M. Linnæus; mais il en differe beaucoup; & M. Læfling pense qu'on peut en faire un genre nouveau d'insectes. Nous avons déja dit quelque chose de cet insecte, à l'article *Binocle*. Voyez *ce mot*.

M. Læfling donne la description du Pou des Poissons, dans les *Act. d'Upsal* 1750, *p.* 42. Cet insecte aquatique a le corps membranacé, transparent, oblong, plat, un peu convexe par dessus, & un peu concave par dessous : la tête, qui est très menue & diaphane, tient de chaque côté aux ailes par derriere : ses antennes sont si déliées, qu'à peine les voit-on, les autres parties de la tête ne sont pas moins fines & difficiles à voir. Il a la queue plate & horisontale, membranacée : entre les yeux & le commencement du tronc sont deux petits suçoirs perpendiculaires, très courts, creux, fixes à leur base, & joints au corps. Tout proche sont deux pieds pointus comme une alene, & très difficiles à appercevoir : proche de ces deux pieds il y a vers la queue, aux côtés du tronc, quatre pieds de chaque côté placés horisontalement, gros vers la base ; mais leurs bouts sont très minces, pointus & fourchus : ainsi, cet insecte est

fourni de dix pieds, dont la premiere paire est placée au commencement du tronc; & la derniere, au bout, proche de la queue. Ils se servent, pour marcher, de leurs deux suçoirs, & non de leurs pieds, dont ils ne font usage que pour s'attacher aux poissons. Ces membres sont construits de façon que, quand ils touchent quelque chose de solide, ces insectes s'y attachent, & pour changer de place, ils les avancent l'un après l'autre; de cette maniere, leur mouvement est très lent: mais ils nagent très vîte & d'une maniere dégagée: alors les huit pieds de derriere leur servent, & les deux autres, ainsi que les suçoirs, sont tranquilles. Ils nagent sur l'eau & dans l'eau, leur queue étant recourbée en haut. Lorsqu'en nageant, ils trouvent le fond de la vase ou quelque autre chose solide, ils y restent attachés; & tant qu'ils sont dans cet état, les huit pieds de derriere sont toujours en mouvement. Quelquefois ils nagent sur le dos.

POU DES POLYPES: il est ordinairement blanc & d'une figure ovale. M. Trembley, qui l'a remarqué avec la Loupe, dit qu'il lui a paru plat sur le corps, & arrondi par dessus: il marche avec vîtesse sur le corps des Polypes, & peut les quitter, & se mettre à la nage. Ces Poux se rassemblent, sur-tout près de la tête des Polypes: on en voit cependant un grand nombre qui courent sur tout le corps & sur les bras.

POU SAUTEUR: M. de Jussieu le nomme *Podura viridis subglobosa*. Cet insecte se trouve sur les plantes: il a les yeux noirs & placés sur la tête; les pieds, d'un verd tirant sur le blanc; les antennes recourbées.

M. Linnæus donne le nom de *Podura* à huit autres insectes de ce genre. Le premier se trouve sur les champignons sauvages: la seconde espece est brune, & se rencontre sur les bois pourris: la troisieme est de couleur de plomb, & habite les arbres & les prairies; il y en a dans les champignons. Cet insecte est de la grandeur du pou vulgaire; ses pieds sont blancs, il court & saute quelquefois. La quatrieme espece est d'un blanc cendré, & tiqueté de noir. On le trouve l'hiver en grande quantité dans la neige: il y court avec agilité; mais quand la neige se fond, il y périt; on en trouve en été sur le fruit du groseiller

rouge. La cinquieme est petite, d'un noir brillant; on la trouve dans des monceaux de bois pourri : sa queue, qui est fourchue, est blanche, ainsi que ses pieds & ses antennes. La sixieme est tout-à-fait noirâtre; elle habite les eaux paisibles, & s'assemble en troupe le matin sur le bord des étangs, des viviers & des réservoirs. La septieme, que les Suédois nomment *Jordkprut*, se trouve en très grande abondance dans les chemins de Smolande. La huitieme espece enfin, est blanchâtre, & c'est la plus petite espece de ceux dont nous venons de parler : elle se trouve dans les terres labourées, sur-tout dans les jardins où l'on cultive des melons & d'autres plantes printanieres : on les voit en quantité sauter, après une petite pluie; on diroit une foule d'atômes qui voltigent.

POU VOLANT. Les Naturalistes font mention d'une espece de Poux aîlés & noirs, qui se trouvent en été dans les endroits marécageux, & qui se jettent volontiers sur les pourceaux qui vont se veautrer : ils sont de la grosseur des Poux de Cochon, & ne different des Poux ordinaires qu'en ce qu'ils ont des aîles. Ils mordent jusqu'au sang, & causent une démangeaison insupportable : quand ils voltigent en l'air, ils font un petit bruit. On prétend que ces Poux aîlés ressemblent à ceux qui sortent du corps des Acridophages qu'ils mangent, & dont nous avons parlé à l'article du Pou de l'homme.

POUDINGUE ou CAILLOU D'ANGLETERRE, est la pierre que les Anglois appellent *Pudden-stone* ou *Poudingt-stoone*. Elle est composée d'un mélange de petits cailloux communément arrondis, très durs, & de la nature du Silex, quelquefois du Quartz, lesquels sont fortement cimentés les uns à côté des autres, de maniere, qu'à l'aide du poli vif & éclatant dont plusieurs d'entr'eux sont susceptibles, ainsi que leur ciment, ils produisent une pierre fort agréable, & qui a une ressemblance grossiere avec le Porphyre, au moins ils nous donnent l'idée de sa formation.

Les Anglois ont donné le nom de *Pouding* à cette pierre, parcequ'elle ne représente pas mal un mets composé de différentes choses & de différentes couleurs dont ils font usage. Le ciment de la pierre dite *Poudingue*,

est tantôt argilleux, tantôt ferrugineux, quelquefois sablonneux, & quelquefois silicé; c'est pourquoi cette pierre varie par la couleur, par le dégré de dureté & par la conmposition, ainsi que par la facilité que l'on a de la tailler.

M. Guettard a donné à l'*Académie des Sciences*, *ann.* 1757, un Mémoire sur les Poudingues. Ce Naturaliste dit qu'on fait en Angleterre de très beaux ouvrages avec ces cailloux. Il y en a, dit il, dont le ciment est calcaire, c'est à-dire, sur lesquels l'eau forte agit; d'autres sont vitrescibles: dans les uns, le ciment qui unit les cailloux est visible; & dans d'autres, on ne peut le distinguer. Il dit encore avoir trouvé de ces cailloux près de Rennes, lesquels sont aussi beaux que ceux d'Angleterre. Il y a beaucoup d'especes de Poudingues dans les environs d'Etampes, de Chartres, de Rouen, &c. lesquels sont de différentes grosseurs; leurs caillous sont ovales, blancs ou jaunes ou rouges, mais bien inférieurs pour la beauté à ceux d'Angleterre. On rencontre les Poudingues dans des gorges & des vallées où il y a des torrens.

POUDRE A VERS, ou SANTOLINE, ou SEMENCINE, ou BARBOTINE: *Semen contra Vermes.* C'est une poudre grossiere, composée de petites têtes écailleuses oblongues, d'un verd jaunâtre, mêlée avec de petites feuilles, & de petites branches cannelées: elle a une odeur aromatique dégoûtante, & qui cause des nausées, un goût désagréable, amer, avec une certaine acrimonie aromatique.

L'origne de cette poudre, quoique d'un usage des plus fréquens, est encore inconnue: les uns pensent que c'est la graine d'une espece d'Absinthe, d'autres que c'est la capsule séminale, ou les germes des feuilles & des fleurs de quelques autres plantes, soit de la *Zedoaire*, ou de l'*Aluyne*, ou du *petit Cyprès*: elle nous vient du Royaume de Boutan & de la Caramanie, Province Septentrionale de la Perse, par la voie de Marseille.

Tavernier, ce célebre Voyageur de l'Orient, dit avec Herman, que la Poudre à vers est la graine d'une espece d'aurone, & que les peuples la recueillent avec des vans, n'osant pas toucher à la graine avec les mains, parcequ'ils

croient que le moindre attouchement des doigts la corromproit. Quoi qu'il en soit, la Poudre à vers, par sa grande amertume, est un excellent vermifuge : elle est regardée comme stomachique & hysterique : elle est employée avec succès dans les infusions purgatives, lorsque les matieres glaireuses empêchent l'effet des purgatifs.

POULAIN, *voyez* CHEVAL.

POULE, POULET, POULARDE, & POULE-D'INDE *Voyez* à l'article COQ.

POULE D'AFRIQUE, *voyez* PINTADE.

POULE D'EAU, ou POULE DE MARAIS. On en distingue deux especes; la grande & la petite.

1°. La premiere se nomme en latin *Gallinula cloropus major*. Selon Albin cet oiseau a 17 pouces de longueur, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & 22 pouces d'envergeure : le bec est noir, & long d'un pouce; la machoire inférieure est d'un jaune pâle jusqu'au coin de la bouche, & ensuite elle est rouge; l'iris est rouge; les jambes sont vertes, & les griffes d'un brun sombre; les doigts sont longs comme ceux de la *Foulque*, mais plus larges & plus unis par le bas que ceux des autres oiseaux à pieds fourchus, ce qui lui aide beaucoup à nager : le doigt de derriere est large (peut-être sert-il à l'oiseau de gouvernail pour diriger son cours) : les cuisses sont garnies de plumes presque jusqu'aux genoux; le reste est rouge: l'étendue de l'aîle est ornée d'une raie blanche; le plumage de la poitrine est de couleur de plomb. Cette *Poule* agite sa queue quand elle nage, & alors elle montre le plumage blanc qui est en dessous : les plumes du dos & celles du petit rang de l'aîle, sont d'un gris de fer : l'oiseau est presque noirâtre; il engraisse beaucoup: sa chair est savoureuse, & peut être comparée à celle de la *Cercelle* : il cherche sa nourriture sur les bords herbeux des rivieres, & dans les rivieres mêmes où il y a des herbes sauvages : il mange aussi les insectes qui se trouvent parmi ces herbes : il fait son nid sur des arbrisseaux près de la mer, & il couve deux ou trois fois l'été : il chasse ses petits dès qu'ils sont en état de se pourvoir : ses œufs sont pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre, & marquetés de taches rouges : il bequette

quette comme une Poule, & il se perche sur des branches d'arbres & sur les plus forts joncs de rivieres : il se tient près des fossés & des grands étangs : il vole les pieds pendans : son corps est assez retréci, ce qui est le contraire dans les Canards.

2°. La PETITE POULE D'EAU, *Poliopus Gallinula minor*. Elle est d'un tiers plus petite que la précédente : elle a la figure d'un petit Râle d'eau : son bec est applati, étroit & pointu ; l'iris est blanc : le plumage de la tête est d'un brun nuancé de rouge : le dessus du dos, du col, des aîles, est aussi de cette même couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers : le plumage de la poitrine est d'un blond jaunâtre : le bas du ventre est rougeâtre & sale, la queue est courte ; & ce qui est remarquable, c'est qu'étant unie, elle forme un creux singulier : les plumes du milieu sont les plus longues, & tiquetées de blanc : le reste est comme dans l'espece précédente.

Il ne faut pas confondre les *Foulques*, *Macreuses* & *Rales*, &c. avec la vraie *Poule d'eau*. Voyez *ces mots*.

Kolbe dit que les *Poules d'eau* du Cap de bonne Esperance, n'y fréquentent pas la mer, mais les eaux douces : elles sont noires, & de la grandeur de nos Poules ordinaires : elles bâtissent leur nid sur l'eau. Comme leur chair n'est pas délicate, on n'en tue guéres.

POULE GRASSE, *voyez* MACHE.

POULE DE GUINÉE, *voyez* PINTADE.

POULE DE JAVA. On en distingue de deux sortes. Quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renversées ou repliées : on en voit qui ne sont pas plus grosses que des Pigeons ; il y en a d'autres qui ont les os, la chair & la peau noires, avec des plumes quelquefois très blanches. Les Indiens attribuent une très grande vertu médicinale à ces dernieres.

POULE DE MARAIS, *voyez* POULE D'EAU.

POULE DE MER, est un oiseau à-peu-près de la grandeur du *Canard* privé : il a tout le champ du plumage supérieur d'une couleur brune noirâtre, & l'inférieur est blanc : les dards des aîles sont blanchâtres : la queue n'a que deux pouces de longueur. Cet oiseau est niais ; il engendre annuellement sur les rochers escarpés

POURCEAUX VOLANS. Des Curieux donnent, d'après Swammerdam, ce nom à certains Scarabées dont le col est long, & parcequ'ils ont une espece de grouin qui a quelque ressemblance avec celui des Cochons.

POURCELET ou PORCELET. *Voyez* CLOPORTE.

POURPIER, *Portulaca.* Plante dont il y a deux especes ; une cultivée dans les jardins, & l'autre sauvage.

Le *Pourpier cultivé* pousse, à la hauteur d'environ un pied, plusieurs tiges tendres, succulentes, qui se divisent en rameaux, qui portent des feuilles grosses, charnues, polies, luisantes, d'un goût visqueux, tirant un peu sur l'acide, & placées alternativement : des aisselles des feuilles sortent de petites fleurs jaunes en roses, auxquelles succedent des fruits qui ressemblent à de petites urnes, de couleur herbeuse : ces capsules s'ouvrent horizontalement, & contiennent plusieurs semences menues & noires.

Il y a une autre espece de Pourpier dont les feuilles sont plus larges, jaunâtres, & chargées de petites marques dorées : on le nomme *Pourpier doré*, mais ce n'est qu'une variété.

Le *Pourpier sauvage* differe du premier en ce qu'il est plus petit dans toutes ses parties. On seme le Pourpier en Mars ou Avril.

Cette plante se mange jeune en salade ; mais elle est sur-tout estimable en Médecine par ses propriétés. Elle est rafraichissante, & très propre pour le Scorbut : son eau distillée est employée avec le plus grand succès dans les hémorhagies & les pertes de sang des femmes. Cette eau est très bonne contre les vers : elle réussit tous les jours parfaitement pour les enfans attaqués de cette maladie. Le suc à la même dose fait le même effet, & est très utile pour diminuer l'ardeur du sang dans les fiévres chaudes. Les feuilles de Pourpier machées appaisent la douleur de dents gâtées pour avoir mangé des fruits verds : sa semence est une des quatre semences froides mineures, qui sont celles de *Laitue*, de *Pourpier*, d'*Endive* & de *Chicorée*.

POURPIER DE MER ou SOUTENELLE, *Halimus* : végétal que nous avons cité au mot *Arroche en arbrisseau*, & qui soutient la rigueur de l'hyver après s'être

dépouillé de quelques feuilles. Le Pourpier de mer croît aux lieux maritimes & sabloneux, principalement en Zélande, en Flandre & en Angleterre; c'est un petit arbrisseau, dont la racine est ligneuse, & qui pousse des tiges, longues d'environ un pied & demi, grêles, pliantes, couchées à terre, purpurines, blanchâtres, garnies de feuilles oblongues, grasses, lisses, semblables à celles du Pourpier des Jardiniers, mais plus dures, plus blanches, d'un goût salé: ses fleurs sont verdâtres, purpurines, composées de cinq ou six étamines, & soutenues par un calice à cinq feuilles: à ces fleurs succedent des semences menues & arrondies.

On emploie ses feuilles dans les alimens; on les confit dans la saumure pour les manger en salade: sa racine excite le lait aux nourrices & adoucit les tranchées.

POURPRE. *Purpura*, est un coquillage univalve & operculé, nommé ainsi de ce qu'il fournit une liqueur de couleur de pourpre: il a en cela la propriété d'une espece de *Murex* ou buccin du Poitou, & de certains grains découverts par M. de Réaumur, qui donnent aussi une couleur de Pourpre. M. Duhamel a fait plusieurs expériences sur ce coquillage: le suc qui s'y trouve est blanc quand il est bien sain & bien conditionné; mais dès qu'il est exposé au soleil, il devient successivement en moins de cinq minutes, verd pâle & jaunâtre, verd d'émeraude, verd plus foncé, bleuâtre, rouge, pourpre vif & très foncé: quand le suc est verd dans l'animal, (ce que M. Duhamel attribue à une maladie), il devient aussitôt d'un beau rouge au soleil; sa coquille même, qui, en ce cas là, est quelquefois verte, rougit aussi. Un linge frotté de ce suc, & dont une partie seulement est exposée au soleil, ne rougit que dans cette partie, & ce qui ne devient pas pourpre ou rouge, reste verd. M. Duhamel, (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1736, p. 6.), dit que cette Pourpre auroit, par sa grande viscosité, un grand avantage dans la teinture: elle a résisté aux grands débouillis par lesquels il l'a fait passer.

La robbe de la Pourpre, selon M. d'Argenville, est assez semblable au Murex, on l'en distingue cependant en ce qu'elle n'a pas la bouche si allongée, ni si garnie de dents & d'aîles: son corps & sa tête ne sont point

si élevés, ils sont garnis de feuillets comme la chicorée, & quelquefois de longues pointes, avec une queue plus ou moins longue, creusée en tuyau, & souvent recourbée : en général, quand on considere cette coquille, on trouve qu'elle est découpée, depuis le sommet jusqu'à la base, de tubercules, de stries, de boutons & de pointes, avec une bouche mince & presque ronde & une queue courte ; quelques-unes ont cependant, dit cet Auteur, leur base en une longue queue. On trouve des exemples de ces caracteres dans les coquilles suivantes, & qui sont très connues des Amateurs, savoir la Brulée, la Chausse-trape ou Cheval de Frise, la Chicorée, la Bécasse épineuse, & non épineuse, la Masse d'Hercule. M. Adanson dit que l'animal, qui habite cette famille de coquilles, est du genre des limaçons ; & pour éviter de tomber dans l'erreur, ou pour en rendre les rapports plus faciles, il les a divisées en sept sections, tirées de la forme du canal supérieur de leur ouverture, comme étant, dit il, la seule partie qui soit constante ; elle est cependant sujette à quelques legeres variétés dans ses differens âges. *Voyez l'Ouvrage, avec fig. de cet Auteur, ainsi que celui de M. d'Argenville.*

On trouve, dans le *Journal Etranger, Juin* 1754, *p.* 24 *& suiv.* la traduction d'une dissertation sur la Pourpre des Anciens, tirée du magasin de Décembre 1753, par M. Templemann : dans la description que l'on donne des coquilles, qui produisent la liqueur pourprée, l'on a joint la maniere de la retirer : c'est en partie ce que nous avons rapporté aux articles BUCCIN, MUREX, & dans celui-ci. Nous ajouterons ici, d'après M. Templemann, 1°. que la maniere d'écraser le Buccin Pourpre pour en retirer sa liqueur colorante est défectueuse, en ce que plus il se trouve de chair & d'excrémens de l'animal même, & moins la couleur en est belle, 2°. qu'on se sert d'un chaudron d'étain pour chauffer & évaporer l'eau, dans laquelle on a étendu, & comme dissous l'animal écrasé ; 3°. qu'on y met du sel marin, non, dit il, pour aviver la couleur, mais pour la préserver de corruption ; 4°. qu'Aristote & Pline n'ont point connu les changemens de couleur qui arrivent à la liqueur pourprée, comme nous l'avons rapporté plus

haut, parcequ'ils la faisoient passer tout d'un coup à la couleur rouge, en la délayant dans une grande quantité d'eau.

POURSILLE. Nom que l'on donne en Amérique à la seconde espece de Marsouin : *voyez au mot* BALEINE *l'article* MARSOUIN.

PORVOYEUR ou GUIDE DU LION : *voyez* CARACAL.

POUSSE ou MOUPHETTE : *voyez son article au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES.

POUSSEPIEDS, *Pollici pedes*, c'est, selon M. d'Argenville, un genre de coquillage multivalve & plat, composé d'un grand nombre de battans & de pieces pointues : la racine des plus grands est contournée, & attachée à un pedicule court, qui est extérieurement d'un gris de souris, & ressemble assez à la peau de chagrin; il est rempli d'une chair blanche, mais étant cuite, elle devient rouge, & est plus délicate à manger que la chair des écrevisses.

Le poisson qui est contenu dans cette coquille, est presque le même que celui des vraies conques anatiferes, excepté la longueur & la grandeur de ses bras ou panaches qui ont d'ailleurs la même figure.

Les Poussepieds naissent toujours en nombre, formant des grouppes en masse, qui s'attachent par paquet aux rochers sous l'eau : ils ne se découvrent qu'en basse marée : cette réunion de Poussepieds forme comme un arbre, dont les differens pedicules sont les branches : le sommet est chargé d'une multitude de petits battans triangulaires, qui ont chacun leur houpe : c'est particulierement sur les côtes de Bretagne & de Basse Normandie qu'on rencontre les Pousse-pieds.

POUTING POUT : *voyez à l'article* MORUE.

POZZOLANE, *Pozzolana*. On donne ce nom à une espece de sable qui se trouve dans le territoire de Pouzzol ville d'Italie près de Naples; on en trouve aussi à la Guadeloupe, à la Martinique, à l'isle de France. On doit regarder la Pozzolane comme un mélange de parties sableuses, terreuses, & ferrugineuses, endurcies, liées & accrochées ensemble, jusqu'à la grosseur d'un pois, & desséchées par des feux souterrains. Cette espece

de ſable eſt d'un rouge brun & d'une forme crouteuſe ou graveleuſe. On s'en ſert avec ſuccès, pour cimenter les pierres des moles & des édifices qu'on conſtruit dans les lieux maritimes, & même dans la mer : on y joint un tiers de chaux : on l'étend dans une très grande quantité d'eau, & on l'emploie auſſitôt ; car elle a la propriété de ſe durcir auſſi promptement que la pierre à plâtre calcinée & fuſée.

PRAIRIE. On diſtingue les Prairies en naturelles & en artificielles. Les Prairies naturelles ſont les terreins où différentes eſpeces d'herbes croiſſent naturellement. On les fauche ; & étant fanées, elles donnent le foin pour la nourriture des animaux. *Voyez* FOIN.

Les Prairies artificielles ſont celles qu'on a ſemées, & qui ſont formées d'une ſeule eſpece de plantes. Ces Prairies artificielles ſont regardées, par tous les meilleurs Agriculteurs, comme un agent eſſentiel & même unique pour l'amélioration de notre agriculture ; la raiſon en eſt, que le même eſpace de terrein, cultivé de cette maniere, fournit beaucoup plus de nourriture pour les beſtiaux, & met en état d'en élever davantage ; plus on a de beſtiaux, plus on fait d'engrais, & les bons engrais ſont toute la baſe de l'agriculture. Le même eſpace de terre, bien préparé & bien fumé, donne une plus grande récolte de grains & de meilleure qualité, qu'une étendue beaucoup plus grande, qui n'eſt point nourrie d'engrais ; plus on a de Prairies artificielles, plus on peut élever de beſtiaux, & tout ſe vivifie en raiſon de leur augmentation, comme tout dépérit en proportion de la diminution du bétail. On fait des Prairies artificielles avec le grand treffle à fleurs rouges, la luzerne, le ſain-foin : on peut en faire avec le faux ſeigle, mais qui ſont inférieures à celles qu'on peut faire avec le ray-graſſ. On peut voir, à chacun de ces mots, la culture de ces diverſes eſpeces de végétaux. Ce ſont-là les plantes vivaces les plus connues juſqu'à préſent, par le grand produit qu'elles donnent lorſqu'on les cultive ſeules & ſans mélange ; ç'a été en les ſéparant des autres plantes, qu'on s'eſt apperçu qu'elles perdoient à être confondues ; en les cultivant, elles ſont devenues méconnoiſſables, par l'abondance avec laquelle elles ont crû ; & étant coupées

avant la maturité de leurs graines, elles ont soutenu deux & trois coupes par années.

Ces observations ont fait penser à la Société d'Agriculture de Bretagne, qu'il pourroit peut-être y avoir dans les Prairies plusieurs autres végétaux, qui, séparés & cultivés ainsi dans des terres préparées, donneroient les plus belles Prairies : en observant les terreins dans lesquels les diverses plantes croissent naturellement, on pourroit multiplier les moyens de tirer parti de la diversité des terreins, puisqu'on pourroit choisir, sur un plus grand nombre de végétaux, ceux qui peuvent le mieux s'assortir à la nature & à l'exposition des terreins ; d'autant mieux que les Agriculteurs voient, avec regret, que les végétaux, déja connus pour former des Prairies artificielles, ne réussissent point portés dans quelques especes de terres. Il faut donc chercher, pour chaque sol en particulier, la plante qui y doit réussir. La nature révele presque toujours son secret, lorsqu'elle est interrogée persévéramment & avec intelligence.

La Société de Bretagne nous présente un tableau bien ingénieux de la maniere dont il faut s'y prendre pour parvenir à extraire d'une Prairie les plantes qui pourroient être cultivées avec succès pour former des Prairies artificielles, appropriées aux différens sols : elle le présente comme un essai, dans l'espérance que son exemple aura des imitateurs, & que par-là les Prairies naturelles, mieux connues, seront plus aisément & plus généralement appréciées.

Le tableau des Prairies des environs de Rennes, est en sept colonnes. La premiere est destinée à marquer le nombre des différentes especes de plantes qui y croissent. La seconde contient les phrases botaniques, &, autant qu'on a pû, les noms vulgaires de ces plantes, qui varient beaucoup dans les diverses Provinces. Les trois suivantes marquent, 1°. si ces plantes se trouvent ou ne se trouvent pas dans les Prairies moyennes, hautes ou basses ; 2°. le dégré de hauteur auquel elles parviennent le plus communément dans chacune de ces trois expositions. La sixieme marque à peu-près à quel point les plantes sont rares ou communes dans chaque espece de Prairies. La septieme colonne porte les quali-

fications qu'on peut donner à ces plantes, comme de *bonnes*, *inutiles*, *utiles*, *mauvaises* & *très bonnes*.

On voit d'un seul point de vue dans ce tableau, toutes les plantes qui croissent dans la Prairie : on observe, dans cette division de *Prairies moyennes*, *hautes* & *basses*, qu'il y a des plantes qui se trouvent dans les unes, & presque jamais dans les autres; indication que donne la Nature, que, pour avoir de bonnes Prairies, il seroit essentiel de placer les plantes, dans la position qu'elle leur rend favorable ou plutôt nécessaire. On a mesuré celles qui croissent dans ces trois classes de Prairies, & on en a trouvé qui étoient persévéramment plus hautes dans une de ces classes que dans les autres. Nouveau témoignage, fourni par la Nature, que chaque plante doit être mise à sa vraie place, & qu'on perd sur le volume, & peut être sur la quantité des fourrages, en laissant subsister ce mélange fortuit des végétaux qui composent nos prés ordinaires.

On observe, par ce tableau, que de quarante-deux especes de plantes, qui forment les Prairies des environs de Rennes, il y en a peu qui parviennent à trois pieds de hauteur; qu'on n'en compte que dix-sept qui fournissent de bonne nourriture au bétail; qu'il y en a vingt-cinq qui sont inutiles ou dangereuses; inutiles parcequ'elles sont si petites, que la faulx passe par-dessus, ou parcequ'elles sont si ligneuses, que le bétail les rejette; dangereuses, tel que les *Renoncules*, *l'Anante aquatica*. Si chaque espece croissoit en nombre égal, il s'ensuivroit qu'on perd trois cinquiemes de fourage à ne pas cultiver dans chaque classe de Prairies les seules plantes utiles, & en particulier celles qui conviennent à leur position. De plus, ces mauvaises plantes ôtent la nourriture aux bonnes.

Cette séparation des mauvaises plantes seroit d'autant plus avantageuse, que les animaux feroient beaucoup moins de perte du fourage; car un fait qu'il est aisé à tout le monde de vérifier, est, que les animaux qui mangent au ratelier, & qui attirent avec le bon foin un seul brin d'une plante dont le goût leur déplaît, abandonnent le foin avec la mauvaise plante, ensorte qu'il ne sert que de litiere.

Le ſeul moyen de retirer des fourages abondans de toutes les Prairies à la fois, pendant les années de température moyenne, c'eſt d'aſſortir la nature des plantes à la qualité des terreins. Les Cultivateurs inſtruits, placent toujours le Sainfoin dans un ſol ſec, & le grand Trefle dans des lieux un peu humides. Il n'y a peut-être pas une ſeule plante des Prairies qui ne demande la même attention.

Un autre avantage bien important de ces diverſes eſpeces de Prairies, c'eſt qu'on pourroit obſerver quels ſont les fourages qui peuvent procurer aux Vaches le meilleur lait, & le plus propre à donner d'excellent beurre ; car, en diviſant ainſi les plantes, on a obſervé, par exemple, que le Treffle fournit aux Vaches une plus grande quantité de lait que les fourages ordinaires ; mais auſſi, le beurre qu'on en retire eſt aſſez ordinairement inférieur à celui des Vaches nourries de fourages communs : on en trouveroit peut-être qui leur fourniroient un meilleur lait ; ou, ſi l'excellence du beurre dépend de la réunion des ſucs, qui, pris ſéparément, contribueroient peut-être à l'altérer : la ſeule expérience apprendra la vérité de ces faits. C'eſt en recueillant des graines de ces bonnes eſpeces de plantes des Prairies, & en les ſemant à part, qu'on apprendra toutes ces vérités ſi importantes.

Peut-être ces expériences conduiroient-elles à découvrir des Plantes qui, cultivées ſans mêlange, donneroient des fourages verds, depuis le mois d'Octobre juſqu'à la fin d'Avril, tems où s'épuiſent & renaiſſent les Prairies artificielles connues : ce ſeroit une découverte très importante pour l'agriculture en général ; car les beſtiaux, qui font un objet conſidérable dans pluſieurs Provinces, donneroient encore de plus grands produits, étant toujours nourris avec des fourages verds. On a déja une de ces eſpeces de fourage dans l'*Ajonc ou Geneſt épineux*, qui fournit au bétail une nourriture très ſaine, & dont on ne peut faire uſage que pendant l'hiver.

Quoiqu'un très-grand nombre de perſonnes conviennent de la ſupériorité des Prairies artificielles, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent ſe réſoudre à leur ſacrifier les *Pâtures*, c'eſt-à-dire ces terreins qui ſont en

jacheres. Pour démontrer la ſupériorité de ces Prairies ſur les pâtures, la Société d'Agriculture préſente un tableau, comme le precédent, des pâtures hautes & baſſes, où l'on voit d'un coup d'œil, que dans les Pâtures hautes ſur trente huit plantes, il ne s'en trouve que huit d'utiles pour la nourriture des beſtiaux, & que les autres ſont inutiles ou dangereuſes ; & dans les Pâtures baſſes on n'en voit que quatre d'utiles, ſur vingt-neuf dont elles ſont compoſées.

PRASE, *Praſius* : Pierre qu'on eſtime être la matrice de l'Emeraude ; elle eſt peu reſplendiſſante, & de couleur de Porreau, mêlé de jaune. Lémeri dit qu'elle eſt propre pour fortifier le cœur, comme l'Emeraude. *Voyez* ce que c'eſt que le Praſe, & ce que l'on dit des vertus de ces ſortes de pierres, à l'article EMERAUDE. On trouve le Praſe ſur-tout dans le Bourbonnois, & en Auvergne ; mais par-tout cette Pierre eſt très peu eſtimée.

PRENEUR DE MOUCHES. En Europe on donne ce nom à l'Oiſeau appellé *Bouvier*. Cateſby dit qu'à la Caroline on appelle auſſi de ce nom cinq petites eſpeces d'Oiſeaux de différentes couleurs ; l'un eſt huppé, & eſt verdâtre, l'autre a les yeux & les pieds rouges, &c.

PRESLE, ou QUEUE DE CHEVAL, ou PERELLE, ou ASPRELE, en latin *Equiſetum*. Plante dont il y a deux eſpeces, la grande & la petite. Cette Plante, qui croît dans les lieux marécageux, eſt remarquable par ſa forme : elle eſt compoſée de tuyaux ſtriés, creux, & emboités les uns dans les autres. On remarque à l'endroit de leur articulation des filets longs, ſtriés, diſpoſés en rayons circulaires : ſes tiges ſont terminées par une tête en maniere de chaton, renflée vers le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines chargées chacune d'un ſommet en champignon. Les ſemences naiſſent ſur des pieds qui ne portent point d'étamines : ce ſont des grains noirs & rudes. Cette plante eſt un excellent aſtringent : ſes feuilles pilées & appliquées ſur les plaies les conſolident, même lorſque les nerfs ſont bleſſés. On prétend qu'elle agit avec tant d'aſtriction, qu'elle amaigrit, ou empêche d'engraiſſer les Bœufs qui en mangent. En Toſcane, au défaut de meilleur

aliment, quelques personnes mangent les sommités de la Presle, comme des Asperges : on les appelle *Paltrusalo.*

Les cannelures des tiges de la grande espece de Presle sont si rudes, qu'on s'en sert pour polir le bois, & même le fer : pour cet effet, on met dans les cavités de la tige des fils de fer qui soutiennent l'écorce & l'appliquent fortement contre les pieces d'ouvrages à polir, sans qu'elle se brise : il a des Doreurs qui s'en servent aussi pour adoucir le blanc qui sert de couche à l'or.

PRIAPES DE MER, *Pince.* Ce sont, dit Redi, des Insectes qui errent au fond de la Mer, & qui n'ont souvent dans leurs boyaux qu'une substance sableuse très fine, dont ils paroissent se nourrir. Cet Auteur leur donne un cœur, & ajoute qu'ils sont toujours attachés aux rochers.

PRIAPOLITES, *Priapolithes.* On donne ce nom à des pierres ordinairement calcaires, & qui ont été ainsi nommées de leur ressemblance avec le membre viril. Leur forme est un cylindre de douze à quinze lignes de diametre, plus ou moins, de cinq à six pouces de longueur, & arrondi par les extrêmités; composé de plusieurs couches paralleles & tenaces. L'axe de ce cylindre est toujours rempli d'une cristallisation spatheuse qui imite assez celle des cristaux qu'on voit dans la plupart des cailloux creux. Les Priapolites ne sont que des especes de stalactites. *Voyez* ce mot.

PRIMEROLE ou PRIMEVERE, *Primulaveris* : Cette plante, que l'on nomme aussi *fleur de Coucou*, *herbe à la Paralysie*, & *Brayes de Cocu*, croît presque par-tout dans les Champs, dans les Prés, dans les Bois, & près des Ruisseaux, où elle fleurit dès le premier printems, *primulaveris* : sa racine est assez grosse, écailleuse, rougeâtre, d'un goût astringent, d'une odeur agréable, aromatique, garnie de longues fibres blanches : elle pousse en Mars des feuilles oblongues, larges, ridées, couchées par terre, & chargées d'un duvet fort léger : il s'éleve d'entre ces feuilles une ou plusieurs tiges, à la hauteur de quatre pouces, rondes, un peu velues, sans feuilles, portant en leurs sommets des bouquets de fleurs simples mais belles, jaunes, odorantes, formées en tuyaux évasés en leur partie supé-

rieure, & diſpoſées comme en ombelles, au nombre de ſept, de douze, quelquefois de vingt-quatre, & même plus : à ces fleurs ſuccedent des coques ovales qui renferment de petites ſemences rondes & noires.

Toute cette plante eſt d'un goût acre & amer, & donne, ſelon Rai, autant de variétés que l'eſpece à fleur blanche : ſes feuilles ſont d'uſage en Médecine, & principalement ſes fleurs. On tient dans les boutiques une eau diſtilée, & une conſerve de Primevere, qui s'emploient avec ſuccès dans l'apoplexie & dans la paralyſie : on preſcrit les fleurs en infuſion théiforme. On a remarqué que cette plante avoit quelque choſe de ſomnifere, en ce qu'elle calme les vapeurs, & qu'elle diſſipe la migraine & les vertiges des filles mal reglées : le ſuc des fleurs nétoie le viſage, & emporte les taches de la peau, ſi l'on s'en ſert en liniment.

PRINCE : nom que les Naturaliſtes donnent au plus petit des Papillons qui portent des points d'argent ſur les aîles : communément on en compte neuf. On donne le nom de *Princeſſe* au Papillon qui en a trente.

PRINCE DES SERPENTS : *Voyez* ASMODÉE.

PRINCESSE, ou POISSON-PRINCESSE. Les Hollandois appellent ainſi un Poiſſon ſaxatile qui ſe trouve proche d'Hilas, Ville peu diſtante d'Amboine : ils en diſtinguent trois eſpeces : la premiere a la tête longue, & le corps cannelé ; ſon corps eſt orné de quatre lignes longitudinales, & ſon dos de quelques aiguillons : la ſeconde eſt rougeâtre, & tachetée de bleu : la troiſieme a un bec d'oiſeau ; il eſt de couleur violette, & l'on voit ſur ſa queue une tache jaune.

PROCESSIONNAIRES, nom que M. de Réaumur donne à des Chenilles qui, paſſant d'un lieu dans un autre, ont un chef à leur tête : *voyez le mot* CHENILLES-PROCESSIONNAIRES.

PROCIGALES. On donne ce nom à des eſpeces de Mouches vielleuſes, dont la ſtructure de la trompe eſt des plus ſingulieres ; tel eſt le *Porte-lanterne.*

PRODUCTIONS A POLYPIER. On donne ce nom aux Litophytes, aux Coraux, à la plupart des Corallines, & à toutes les eſpeces de Madrepores : *voyez ces différens mots.*

PRODUCTIONS DE VOLCAN, *Producta igni vomorum*, sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui par l'action d'un feu souterrain, ont été, ou calcinées comme les Pierres de Volcan proprement dites, ou à demi vitrifiées & rendues poreuses comme les Ponces, ou totalement vitrifiées comme le Verre de Volcan ou la Pierre Obsidienne ; en un mot, toutes les especes de Laves sont des résultats de Volcan : *voyez ces mots.*

PROPOLIS : *voyez au mot* ABEILLE, *l'article de la récolte de la* PROPOLIS.

PROSCARABÉES, sont des insectes coléopteres ; tel est le Scarabée des Maréchaux, qui est mol & noir, & qui, pourvu qu'on le touche, rend par ses pieds, &c. une huile très claire. Le Ver de Mai est aussi un Proscarabée : *voyez à l'article* ESCARBOT.

PROYER, ou PRUYER, ou PRIER ; oiseau de passage, nommé des Latins *Miliaris* : il est très connu des Paysans, qui en prennent beaucoup au printems dans les plaines voisines des montagnes & des forêts : il a le plumage de l'Alouette, il est plus grand que le Cochevis : son bec est gros, court, & élevé par dessus ; la partie inférieure est échancrée de chaque côté. Il n'y a aucun oiseau qui ait le bec fendu comme le Proyer. Cet oiseau est pâle sous le ventre, & un peu tiqueté de brun ; il ne se perche gueres sur les branches, communément il se tient contre terre ; il vit dans les prés, sur le bord des eaux : il aime l'orge & le millet : il fait son nid dans les champs semés d'avoine, d'orge, ou dans les prés, &c. On le nomme *Teriz* en quelques pays, parceque le jour il se met sur le haut d'un palis, & chante *tirter tireiitz*, ce qu'il repete souvent. Quand il vole, il ne retire pas ses jambes à lui comme les autres oiseaux, & il remue fréquemment & irréguliérement les ailes. On engraissoit autrefois cet oiseau à Rome avec du millet ; on le servoit dans les festins.

PRUNE DES ANSES, est le fruit d'un arbrisseau qui se trouve dans les Anses au bord de la mer, connu aux Isles sous le nom d'*Icaque* : c'est le *Guajeru* de Marcgrave : *voyez* ICAQUE.

PRUNE-COTTON, est encore une espece d'Icaque : on l'appelle ainsi, parceque sa chair est aussi blanche que du cotton. C'est un fruit un peu long, de couleur cramoisie foncée d'un côté, & claire de l'autre : quoique d'une saveur astringente, on le mange avec plaisir. Voyez *Maison Rust. de Cayenne*.

PRUNELLIER ou PRUNIER SAUVAGE, *Prunus silvestris*. C'est un arbrisseau épineux & fort garni de branches, très commun dans les haies. Ses feuilles sont en forme de lance, dentelées, d'un goût astringent. Ses fleurs sont en rose, blanches, ameres, un peu odorantes, & nombreuses : il leur succéde de petits fruits moins gros que les cerises ordinaires, verts avant leur maturité, d'un bleu foncé quand ils sont mûrs. Les feuilles, l'écorce, & les fruits non mûrs de cet arbrisseau rafraichissent & sont astringens, aussi en fait-on fréquemment usage dans les hémorrhagies & les flux de ventre. Mais les fleurs de ce Prunier & ses fruits mûrs, ont la propriété de lâcher le ventre ; au lieu qu'ils sont astringens quand ils sont verds. En Allemagne on prépare, avec les Prunelles, des vins & de la bierre, qui sont utiles dans les flux de ventre & les régles immodérées : on fait sécher au four les Prunes sauvages non mûres, & on les fait ensuite fermenter avec du moût ou de la bierre.

On exprime encore le suc de ces Prunelles non mûres, & on le fait cuire & épaissir, jusqu'à la consistance d'extrait solide ; on lui donne le nom d'*Acacia d'Allemagne*, & on le substitue au vrai Acacia ; cependant il est plus acide, & passe pour être plus rafraichissant & plus astringent. On met ce suc épaissi dans des vessies ; lorsqu'on les rompt, on le trouve pesant, noir, brillant en dedans.

PRUNES DES INDES : *voyez* MIROBOLANS, *& le mot* HOBUS *qui s'y trouve*.

PRUNES DE MONBAIN : *voyez* ACAJA.

PRUNIER, *Prunus*. On distingue en général deux sortes de Pruniers, l'un cultivé & l'autre sauvage ; on nomme aussi ce dernier *Prunellier* ou *Acacia nostras* : voyez PRUNELLIER.

Il y a plusieurs especes de Pruniers cultivés, qui donnent

ment tous de Prunes différentes pour la forme, la couleur, la saveur : nous ne parlerons ici que des especes les plus estimées.

Les fleurs des Pruniers sont disposées en rose ; il leur succede des fruits succulens, qui different de goût selon les especes. Les feuilles de ces abres sont simples, presque ovales, dentelées par les bords, relevées en dessous de nervures, creusées de sillons en dessus, & elles sont attachées alternativement sur les branches.

Le Prunier est un arbre qui se multiplie par la greffe, par le noyau ou l'amande, & par des rejettons qui sortent des sauvageons. On peut greffer sur toutes sortes de Pruniers, comme aussi sur le Guignier, le Pêcher & l'Amandier : mais le meilleur plant pour toutes sortes de Pruniers, ou même de Pêchers, c'est celui qu'on leve au pieds des Pruniers de Damas noirs & de S. Julien ; ces arbres poussent quantité de rejettons ; ils ont la seve plus douce & durent davantage que les autres Pruniers. On les greffe, soit en fente, soit en écusson.

On peut se procurer des rejets qui donnent de très bons fruits, & qui n'ont pas besoin d'être greffés ; il ne s'agit, par exemple, que de greffer une Reine-claude sur un sauvageon, mais bien bas : lorsque la greffe est bien reprise, on la fait planter très avant en terre, il pousse des racines au bourlet de l'insertion de la greffe, & alors on a un Prunier dont tous les rejets produiront de bonnes Reines-claudes. Comme il est quelquefois incommode d'avoir des arbres qui donnent beaucoup de rejets, nous avons greffé, dit M. Duhamel, des Reines-claudes sur des noyaux de Pêchers ; ces arbres, qui sont un peu délicats, nous ont donné de très bons fruits.

Le Prunier demande une terre plus séche qu'humide, plus sabloneuse que forte ; au reste, cet arbre est de tous pays, il vient & pullule beaucoup : mais il est longtems dans les terres fortes sans rapporter, & il y donne toujours trop de bois.

La *Prune de Damas noir*, ou *le gros Damas violet de Tours*, quitte le noyau ; c'est une bonne Prune qui charge beaucoup : on la mange crue, on en fait aussi des Pruneaux ; sa pulpe est laxative, elle est d'usage pour le

Diarprun dont elle fait la base. On en prépare & on en fait sécher beaucoup en Touraine sur des clayes, où on a, dit on, l'industrie d'en réunir plusieurs sous une même enveloppe, afin de les rendre plus belles à la vue, plus moëlleuses, & plus savoureuses au goût.

La *Prune de Monsieur* est très belle & grosse, d'un jaune violet; elle est excellente, sur-tout dans les climats chauds, comme dans nos Provinces méridionales de France. La *Prune de Ste. Catherine* est blanche, grosse; elle quitte rarement le noyau; elle est bonne à manger, & est très estimée pour faire des Pruneaux.

Le *Damas gris*, ou *la Prune abricotée* est blanche, grosse, ronde; elle prend avec le tems un petit rouge, qui la fait ressembler à un petit abricot; son goût est exquis & des plus rélevés.

La *Prune de Brignoles* est petite, d'un rouge clair, d'une chair un peu ferme comme celle du coing; elle est légérement acide & vineuse, souhaitée ardemment des Fébricitans, qu'elle rafraîchit & humecte. On nous apporte ces sortes de Prunes dans des cabas, mises comme en peloton, à la maniere des Raisins passés & des Figues grasses. Elles tirent leur nom de Brignoles, Ville de la Provence méridionale, d'où elles viennent.

La *Reine-claude* est la meilleure de toutes les Prunes; sa peau est fine, verte, colorée d'un rouge brun; sa chair est succulente & sucrée. La *Mirabelle* est particuliérement estimée en confitures; ce Prunier charge beaucoup. Toutes ces Prunes sont humectantes, laxatives & émollientes; mais les Prunes sauvages sont astringentes, ainsi qu'on peut le voir au mot PRUNELLIER.

Le *Prunier à fleurs doubles*, fait un bel effet dans les bosquets printaniers: le *Prunier de Canada*, est d'un grand ornement dans les bosquets d'été, tant par la quantité prodigieuse de ses fleurs, qui forment un joli bouquet, que par le panache de ses feuilles.

On fait avec les Pruneaux de Prunes aigres, un sirop rafraichissant, qui calme la bile & arrête les diarrhées; la décoction, faite avec des Prunes douces, est légérement purgative. Il découle des Pruniers une gomme blanche, luisante, transparente, que les Marchands

mêloient autrefois avec la Gomme Arabique ; mais que l'on vend aujourd'hui aux Chapeliers, sous le nom de *Gomme de Pays*.

Le bois de Prunier est marqué de belles veines rouges ; mais sa couleur passe en peu de tems, & il brunit, à moins qu'on ne le couvre d'un vernis. Ce bois pourroit être utile aux Tabletiers & aux Ébenistes.

PRUNIER JAUNE-D'ŒUFS : *voyez* JAUNE-D'ŒUF.

PRUNIER DE MONBIN DE CAYENNE : *voyez* MONBIN.

On nomme celui du Ceylan *Acaja* : voyez *ce mot*.

PSI. Les Naturalistes donnent ce nom à un Phalêne ou Papillon nocturne, qui provient de la Chenille admirable, dit Goedard. Ce Papillon se trouve sur l'abricot, le pommier & le chêne. On distingue le mâle de sa femelle, en ce qu'il a sur les ailes supérieures, la lettre Y fort bien marquée : la femelle, au lieu de l'Y, a la lettre O marquée sur les mêmes ailes.

PUANT, nom que l'on donne à l'*Opassum* ou l'une des especes de *Didelphe*, & au *Putois* : voyez *ces mots*.

PUCE, *Pulex*, est un genre d'insecte aptere, c'est-à-dire, qui n'a point d'ailes, mais il a six pieds qui lui servent à marcher & à sauter.

La *Puce vulgaire*, celle qui s'attache aux hommes & sur-tout aux femmes, est un très petit insecte de couleur brune, qui a la tête presque ronde, six pieds, la bouche pointue, la poitrine cuirassée & un gros ventre ; sa tête est en quelque maniere semblable à celle de la sauterelle commune ; ses yeux sont très noirs, ronds & brillans ; elle a sur le front deux petites cornes qui ont six noeuds velus, sous lesquels on voit sortir de la bouche un aiguillon long & rond, cannelé & velu, dont la pointe est très fine & très propre à piquer. A côté de la bouche & de l'aiguillon, sortent les pieds de devant, qui se replient sur trois articulations ; ils sont hérissés d'épines & garnis de deux crochets qui servent de mains à cet insecte : de la poitrine naissent les autres pieds également épineux ; ceux de derriere sont fort musculeux & les plus longs ; ils servent à la puce pour sauter ; les crochets des pieds sont tous élevés en haut : il y a sur le dos six fourreaux qui rendent l'insecte écailleux ; il y a aussi des

épines ou des poils, le ventre est fillonné ou un peu velu.

Les œufs de la puce sont blancs, Lewenhoëch a observé que l'insecte sort de son œuf sur la fin de l'été, à la maniere des vers, & qu'il se renferme dans une coque, où il reste caché jusqu'au mois de Mars suivant. Swammerdam croit cependant que la puce subit les changemens de forme & de couleur, dans l'œuf même.

Tout le monde sait que cet insecte s'attache à l'homme & l'incommode, & que les chiens & les chats en sont fort tourmentés, sur-tout en été & en automne: on en trouve en quantité dans les nids d'*hirondelles* de rivage, les rats en sont toujours couverts, & l'endroit où la puce a mordu, est toujours rouge. Lemery dit que ces taches proviennent de ce que, quand l'insecte a piqué la chair, il en suce le sang, & il l'éjacule aussitôt par le derriere à quelque distance de lui. Cet insecte ne s'attache jamais aux personnes mortes, ni à celles qui tombent du haut mal, non pas même aux moribonds, parceque leur sang est corrompu pour lui. Quand une puce veut sauter, elle étend ses six jambes en même tems, & ses différens articles venant à se débander ensemble, sont autant de ressorts qui par leur propriété élastique, lui font faire un saut si prompt, qu'on la perd de vue. On voit la figure de la puce dans la Micographie de M. Hoock: on y découvre un petit ressort très délié & si merveilleusement élastique, qu'il lui fait sauter deux cens fois la hauteur de son corps. Lémery dit avoir vu une puce de médiocre grosseur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle trainoit: ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux, mais pesant quatre-vingt fois plus que la puce; il étoit soutenu de deux petites roues; en un mot il avoit exactement la figure d'un canon, dont on se sert à la guerre: on y mettoit quelquefois de la poudre à canon & on l'allumoit sans que la puce en parut épouvantée. Sa maîtresse la gardoit, dit-il, dans une petite boîte veloutée qu'elle portoit dans sa poche, & elle la nourrissoit aisément en la mettant tous les jours un peu de tems sur son bras, d'où la puce su-

soit quelques goutes de sang, sans se faire presque sentir; l'hiver la fit mourir, quoiqu'elle fût gardée bien chaudement. Cet Auteur ajoute qu'on détruit les puces par l'onguent mercuriel ou par le soufre, &c.

PUCE AQUATIQUE ARBORESCENTE. *Voyez* son histoire à l'article du mot BINOCLE.

PUCE D'EAU. Swammerdam donne ce nom à un petit scarabée aquatique qui, en se plongeant dans l'eau, sait introduire en même tems & renfermer adroitement dans sa queue une petite bulle d'air.

PUCE DES FLEURS DE SCABIEUSE. J. Muralto appelle ainsi une espece de sauterelle verdâtre, dont les aîles sont velues & bleues : il sort de sa tête une pointe velue & très aiguë, dont il se sert, dit le Naturaliste, pour tirer sa nourriture des fleurs : ses pieds sont comme argentés. *Voyez Ephemer. des Cur. de la Nat. Observ.* 55.

PUCE MARINE : on donne ce nom au *Perce-oreille aquatique*. (Mouffet.)

PUCE DE MER, *Psillus marinus*, est un petit animal qui se trouve sur la mer du Cap de Bonne-Espérance : on lui a donné ce nom, parceque rassemblant ses jambes, comme un peloton, il saute à-peu-près de même que les puces ordinaires. Il est de la grosseur d'une chevrette, & couvert d'écailles qui ressemblent assez à celles d'un petit poisson ; aussi lorsqu'il est au fond de l'eau, où il descend quelquefois, on s'y tromperoit aisément ; il est armé d'un petit aiguillon dont il se sert pour attaquer les poissons dans l'occasion, & il le plante si fortement dans leur chair, qu'ils ne sauroient s'en débarrasser : alors ces poissons se débattent, & dès qu'ils se sont fatigués, ils les tire promptement vers le bord ou contre quelque rocher, afin que le poisson s'y donnant encore du mouvement, il se tue en se frappant contre la pierre. Rondelet dit avoir souvent trouvé de ces puces dans les ordures que la mer jette. Cette petite bête couverte d'une coque fort mince, & ressemblant par la face à une marmote, est, pour le reste du corps, comme la langouste : elle a aussi de petites nageoires au bout de la queue. Il faut la considerer de près pour pouvoir distinguer toutes ses parties, à cause de sa petitesse. Ces

puces de mer naissent au fond de la mer, & en si grand nombre, que si un appas de chair de poisson demeure quelque tems au fond de la mer, elles l'ont aussitôt mangé. Aussi n'est-il pas rare que des Pêcheurs retirent leurs amorces toutes investies de ces petits animaux. (*Diction. des Anim.*)

PUCE DE NEIGE. Plusieurs Observateurs font mention d'une espece de puce qui paroît dans la neige sous la forme de petits points noirs, qui échappent en sautant dès qu'on en approche le doigt : elles vivent tant qu'il fait un grand froid, & que la neige reste concrete ; mais dès qu'elle se fond, elles périssent. Divers auteurs font aussi mention de vers trouvés *dans la* neige. *Voyez* le *Gentleman-magazine* : (Journal Anglois) & les *Ephemer. des Cur. de la Nat.*

PUCE DE TERRE, est un insecte du Cap de Bonne-Espérance ; il ressemble à une puce, & fait un grand dégat dans les jardins & dans les champs, où il gâte les semences & broute les jeunes & tendres jets ; aussi les Européens du Cap savent les détruire, dès qu'ils en découvrent dans quelque endroit.

PUCELAGE, nom donné à une espece de coquillage univalve du genre des *Porcelaines.* Voyez *ce mot.* Il a une longue fente dentée des deux côtés & de forme oblongue : on l'appelle aussi *Cauris* des Maldives ou *colique*, ou *monnoie de Guinée.* Il ne faut pas le confondre avec la Conque de Venus, dite en latin *Concha Veneris*, qui est une bivalve. *Voyez* CONQUE DE VENUS. Quant à l'utilité de la coquille appellée pucelage, *voyez Tom. II*, *p.* 97. de ce Dictionnaire. On donne encore le nom de *petit Pucelage* à une espece de *Pervenche* : voyez *ce mot.* M. Adanson ne range pas le *Pucelage* parmi les Porcelaines. *Voyez* les raisons de cet Auteur dans son *Histoire des coquilles du Sénégal.*

PUCELLE, est le poisson que les Rouennois nomment *Feinte*, les Angevins *Convers* : ce n'est qu'une petite Alose qui n'est pas encore pleine d'œufs : on la pêche dans le même tems que les Maqueraux : *voyez* ALOSE. L'on donne aussi le nom de Pucelle à une fille non déflorée : *voyez* au mot HOMME.

PUCERON, *Aphis.* Les Pucerons sont au rang des

plus petits animaux, & leur classe est extrêmement nombreuse en especes différentes. Quelques especes vivent à découvert sur les feuilles & sur les tiges des arbres; d'autres font courber les feuilles en façon de cornets, pour y être plus en sûreté; d'autres se cachent sous l'écorce; d'autres font croître sur les plantes & sur les arbres, des tubérosités, que l'on appelle *Galles*, dans lesquelles elles se renferment. Nous ne parlerons ici que de ce que ces especes de Pucerons ont de commun, & des particularités les plus remarquables de quelques-unes.

Tout le monde connoit les Pucerons. On en voit quelquefois les tiges de certaines plantes toutes couvertes, entr'autres le Chevrefeuil: ces insectes sont petits, tranquilles; ils ont sur la tête deux antennes. On remarque à leur partie postérieure deux cornes, quelquefois elles sont si courtes qu'elles ne semblent être que des mamelons plats. L'usage de ces cornes est de donner passage à une liqueur sucrée, dont nous parlerons plus bas. Ces insectes ont pour organe une trompe fine qui leur sert à percer les feuilles, du suc desquelles elles se nourrissent. Quand l'animal marche, il porte cette trompe appliquée sous son ventre. Dans certaines especes, elle est très courte; & dans d'autres, elle est si longue, qu'elle leur forme une queue dont la longueur surpasse une ou deux fois celle du corps.

Les especes de Pucerons different entr'elles pour la couleur; les uns sont verts, d'autres sont de couleur de citron, de canelle ou de nacre de perle. On en trouve qui sont toutes couvertes, comme les moutons, d'une laine blanche; mais cette apparence de laine blanche n'est autre chose qu'une liqueur qui transpire par les pores de la peau du Puceron, & qui se releve en filet, non comme le poil, mais comme une végétation saline. Les Pucerons, qui s'attachent sur le hêtre, sont de cette espece.

Ces insectes vivent en société souvent trop nombreuse pour notre malheur; ils s'attachent sur les jeunes tiges, sur les feuilles & les jeunes pousses, comme on le voit sur le Chevrefeuil, le Pêcher, le Prunier, sur les rejettons des arbres, en pompent le suc avec leur trompe, & les font souvent périr. Les Pucerons étant vivipares, mettent leurs petits au monde vivans. Si on regarde

avec attention une assemblée de Pucerons, on en observera plusieurs qui jettent par leur anus de petits corps verdâtres : ce sont de petits Pucerons qui sortent du ventre de leurs meres, mais dans un sens différent de celui des autres animaux, c'est-à dire, que le derriere sort le premier. L'accouchement entier ne dure pas plus de six ou sept minutes.

La fécondité des meres Pucerones est prodigieuse. Ont-elles une fois commencé à mettre bas, elles semblent ne faire plus autre chose ; elles jettent des quinze & vingt petits dans une journée d'été, & tout le reste de leur vie jusqu'à l'hiver, se passe dans ce pénible travail. Dès que le petit Puceron est né, il commence à sucer les feuilles. On voit quelquefois les Pucerons prendre un exercice singulier : on les voit tous lever le derriere en l'air, chacun ne se soutenant que sur les pattes de devant

Quelques especes de Pucerons piquent des feuilles d'arbres ; le suc s'extravase & forme une vessie ; la mere Pucerone s'y trouve enfermée toute vivante : elle y met au monde un grand nombre de petits, qui, dès qu'ils sont éclos, sucent l'intérieur de cette vessie ; le suc y abonde davantage, la vessie s'augmente, & ces petits Pucerons trouvent sous ces parois le vivre & le couvert. Aussi les trouve-t-on remplies d'une famille de Pucerons, ou d'une mere qui n'a pas encore donné le jour à ses petits. A la fin de l'automne, lorsque la seve cesse d'entretenir ces excroissances, elles se dessechent, se fendent, & la prison est ouverte.

Ces vessies causées par les Pucerons, ne sont pas à négliger.

Si les Savans continuent à les examiner, elles pourroient bien devenir un jour une branche utile de commerce. On sait que les Turcs ont une espece de Noix de galle rougeâtre, de la grosseur d'une noisette, qu'ils nomment *Bad-zenge*, & à Damas, en Syrie, *Baisonge*, & qu'ils en mêlent trois parties avec la cochenille, pour faire leur écarlate. Si nous avions de cette Baisonge en France, nous épargnerions dans nos teintures trois parties d'écarlate ; & cette épargne seroit un très grand gain ; car la Cochenille, qui est une marchandise étrangere, est d'un prix très considérable.

Il n'est plus question que de savoir si nous n'avons pas de Baisonge en France. Il croît en Provence sur les Térébinthes des galles ou vessies qui ne sont autre chose que des logemens de Pucerons. Ces vessies confrontées avec les Baisonges de Syrie, ont été reconnues par M. de Réaumur, pour être une même chose; ce qui lui a donné lieu de penser que nous pourrions ramasser dans le Royaume ce que nous faisons venir de loin à grands frais.

C'est à tort que l'on impute aux Fourmis le mauvais état des arbres où on les voit voyager en si grand nombre : elles ne font que peu de tort aux arbres; elles y vont chercher les Pucerons pour sucer une liqueur qui transpire du corps de ces insectes, & sur-tout des deux cornes qui sont à leur partie postérieure. Cette liqueur sucrée, qui découle de leurs cornes, prend, en séchant, la consistance d'un miel épais, dont le goût est d'un sucre plus agréable que celui du miel des abeilles. On a cherché bien des vertus à cette liqueur.

Quelques-uns lui en ont attribué qui n'ont encore rien de constant. On trouve beaucoup de cette eau dans les vessies où les Pucerons se renferment, & où l'air n'en excite pas l'évaporation.

Génération des Pucerons.

Parmi les Pucerons, les uns sont aîlés, les autres ne le sont pas; ces caracteres ne désignent point de sexe, car on voit les uns & les autres mettre au jour des petits vivans. M. Bonnet a eu la preuve que les Pucerons naissent avec la faculté singuliere de produire leur semblable sans le secours d'un autre. Il reçut un Puceron dans l'instant où la mere venoit de le mettre bas; il l'éleva solitairement : celui-ci donna aussi un autre Puceron, qu'il séquestra de même; & il obtint ainsi, sans qu'il y eût le concours d'aucun mâle, cinq générations consécutives, pendant l'espace de cinq semaines : on assure même que quelques Observateurs les ont conduits jusqu'à la septieme génération. Cependant comme d'excellens Observateurs, tels que M. de Réaumur, ont vu des Pucerons s'accoupler, & qu'ils ont reconnu dans certains Pucerons tous

les caracteres des mâles, il reste à savoir si le premier accouplement n'influe pas sur un certain nombre de générations.

On soupçonne que la raison pour laquelle la nature a donné des aîles à certaines especes de Pucerons ; c'est en quelque sorte, afin de les répandre sur la terre pour la nourriture de divers animaux, de même qu'elle a répandu les plantes, à l'aide des graines aîlées Quand on pense à la multitude effrayante de ces animaux, qui naît pendant un été, on a de la peine à concevoir comment la terre n'en est pas couverte. Lorsque d'autre part on considere la quantité prodigieuse d'insectes qui s'en nourrissent, & la délicatesse des Pucerons, on n'imagine pas qu'il puisse en rester pour repeupler l'année suivante.

Les ennemis destructeurs des Pucerons sont les vers sans jambes & les vers à six jambes, dont les uns sont nommés *Lions-Pucerons ;* les autres, *Hérissons blancs* ou *Barbets*, qui deviennent de petits Scarabées hémisphériques. *Voyez* ces mots.

Pucerons branchus.

Ce sont de petits insectes aquatiques, remarquables par deux bras ramifiés qui s'élevent au dessus de leur tête, & qui leur servent de nageoires : ils sautillent continuellement dans l'eau, & sont ordinairement rougeâtres : ils servent de nourriture aux Polypes.

Faux Pucerons.

Ces insectes ressemblent parfaitement aux Pucerons par leur petitesse, par la tranquillité avec laquelle ils se tiennent constamment dans la même place, par la maniere dont ils se nourrissent du suc de la plante, par la nature des excrémens qu'ils rejettent, & souvent par les poils cotonneux dont ils sont couverts. Ce sont ces ressemblances qui ont déterminé M de Réaumur à les appeller faux Pucerons. Il y en a deux sortes, les *faux Pucerons du Figuier*, & ceux *du Buis*.

Ces insectes se tiennent ordinairement sous le dessous des feuilles de figuier, & on en trouve aussi d'attachés

contre les figues mêmes vertes & dures. M. de Reaumur croit qu'ils ne font ni bien ni mal aux *Figues* : ils se métamorphosent en Moucherons à quatre aîles, qui sont dans la classe des *Moucherons sauteurs.*

Les *faux Pucerons du Buis* se cachent davantage ; mais lorsqu'on connoît une fois leur retraite, on ne les trouve que plus facilement : ce sont eux qui sont dans ces petites boules de buis des feuilles de l'année ; en suçant les feuilles avec leurs trompes, ils les ont fait recourber, & elles leur ont formé alors un domicile. Ces faux Pucerons se métamorphosent aussi en *Moucherons sauteurs.*

Les *faux Pucerons du Figuier* jettent par l'anus une eau sucrée ; mais les *faux Pucerons du Buis* rendent pour excrément une espece de Manne, qui en séchant acquiert de la solidité, & leur forme quelquefois une longue queue tortueuse.

PUFFIN ou CANARD ARCTIQUE. Est un oiseau du genre des *Mouettes.* Voyez *ce mot.*

PUITS. On donne ce nom à un trou creusé perpendiculairement en terre, jusqu'à ce qu'on ait rencontré un courant d'eau souterraine : ces eaux ne s'affoiblissent ni ne tarissent guéres qu'à la suite des longues sécheresses : ce sont autant de sources ou fontaines souterraines qui renaissent & se raniment au retour des pluies dont l'eau venant à s'infiltrer dans les ouvertures de la terre, dissout dans son trajet souterrain ce qu'elle peut abreuver. Ces eaux sont toujours plus crues, plus indigestes que celles qui coulent à l'air libre. Il y a des Puits d'eau douce, d'eau salée, &c. En concevant la méchanique des sources ou fontaines ordinaires, on doit concevoir celle des Puits. L'on ne doit donc pas être étonné s'il y a également des Puits où l'eau est intermittente ou perpétuelle, & froide ou chaude : nous avons cependant la connoissance d'un Puits qui présente un phénomene trop singulier pour le passer sous silence.

Sur la Côte de Plougastel, près de Brest, au passage de Saint-Jean, du côté de Cornouaille, il y a sur l'embouchure de la riviere de Landernau un Puits d'eau continuellement douce, dont le niveau du sol se trouve quelquefois égal à celui de la basse mer. Le phénomene éton-

nant qu'on remarque dans ce Puits, c'est qu'il s'emplit à mer basse, & se vuide à mer montante, sans aucune apparence de mêlange des deux sortes d'eaux, ainsi que nous nous en sommes assurés par la dégustation sur le lieu même. La source d'eau qui entretient ce Puits, diminue comme la plupart des autres eaux de source en tems de sécheresse. M. Deslandes, Commissaire & Controlleur de la Marine, que nous avons déja cité avec éloge, a fait part de ce phénomene à l'Académie des Sciences de Paris.

On nomme *Bures* les Puits que l'on fait dans les Mines pour gagner le filon & les eaux, afin d'en retirer d'abord ce fluide, & ensuite le minérai.

PULMONAIRE, *Pulmonaria.* Les Botanistes distinguent plusieurs especes de *Pulmonaire* : nous citerons ici les deux especes principales qui sont particulierement d'usage en Médecine. Nous avons parlé au mot *Herbe à Epervier* de la Pulmonaire des François à feuilles tachées.

1°. LA GRANDE PULMONAIRE, OU L'HERBE AUX POUMONS, OU L'HERBE DU CŒUR, OU L'HERBE AU LAIT DE NOTRE-DAME, *Pulmonaria latifolia.* Cette plante croît dans les forêts, dans les bosquets, aux lieux montagneux & ombrageux : nous l'avons rencontrée sur toutes les hautes montagnes de la France, mais particulierement sur les Alpes & les Pyrenées. Sa racine est blanche, vivace, fibreuse, & d'un goût visqueux : elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, anguleuses, velues, de couleur purpurine : ses feuilles sortent les unes de sa racine, éparses, & couchées à terre ; les autres embrassent leur tige sans queues : toutes ces feuilles sont oblongues, larges, terminées en pointe, traversées par un nerf dans leur longueur, lanugineuses, & marbrées le plus souvent de taches blanchâtres : ses fleurs sont soutenues plusieurs ensemble ; ce sont de petits tuyaux évasés par le haut en bassinets, découpés chacun en cinq parties, de couleur ou purpurine, ou violette : à ces fleurs succedent quatre semences arrondies, enfermées dans le calice qui contenoit la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins : elle sort de terre au commencement du printems, & donne aussi-tôt sa

fleur : ses feuilles périssent en automne. Rai observe que les Anglois font fréquemment usage de cette plante en guise de légume, & qu'ils l'appellent *Sauge de Jerusalem* ou *de Bethléem*. Jean Bauhin dit aussi qu'on range notre *Pulmonaire* au nombre des légumes, & que les Femmelettes en mettent les feuilles dans les bouillons & les omelettes, les estimant utiles contre les affections du poumon, & pour fortifier le cœur.

2°. La PETITE PULMONAIRE, *Pulmonaria angustifolia*. Elle differe de la précédente en ce que ses feuilles sont étroites : ses fleurs sont d'abord purpurines, ensuite bleues : sa racine est fibreuse, & noircit en vieillissant.

Cette plante croît presque part-tout dans les forêts & les bois taillis, aux lieux ombrageux & montagneux : elle reste long-tems en fleur.

La *Pulmonaire* a un goût d'herbe un peu salé & gluant : elle est très adoucissante, vulnéraire & consolidante : on en fait des tisanes ou des bouillons avec le mou de veau, destinés contre les maladies de la poitrine, lorsque les crachats sont salés, purulents ou sanguinolents, c'est-à-dire dans l'*hémophtisie*.

PULMONAIRE DE CHÊNE, *Lichen arboreus, aut Pulmonaria arborea*. On trouve cette plante, qui est d'un genre différent des précedentes, attachée sur les troncs des vieux Chênes, des Hêtres, des Sapins & d'autres arbres, dans les forêts épaisses, quelquefois sur les pierres mousseuses : elle est semblable à l'*hépatique des Puits* ou des Fontaines, mais elle est beaucoup plus grande de toute maniere : elle est plus séche & plus rude : ses feuilles sont fort entrelacées, & placées les unes sur les autres comme des écailles : leurs découpures sont extrémement variées & plus profondes que celles de l'*hépatique ordinaire*. Cette plante est compacte, & pliante comme du chamois, & elle représente en quelque maniere par sa figure un poumon desséché : elle est blanchâtre du côté qu'elle est attachée aux écorces des arbres, verte de l'autre côté, d'une saveur amere, avec quelque astriction : on la trouve aussi sur les rochers à l'ombre. On recueille communément celle qui se trouve sur les Chênes, quoiqu'il y ait des personnes qui préfe-

rent celle qui vient sur les vieux Sapins, à cause de quelques parties résineuses qu'on prétend qu'elle tire de ces arbres.

La *Pulmonaire de Chêne* convient pour la jaunisse opiniâtre & la toux invétérée : elle arrête le sang qui coule, referme les plaies recentes, resserre le ventre, & arrête les regles. Dodonée rapporte que des Bergers & des Maréchaux donnoient avec succès à leurs bestiaux, quand ils toussoient & respiroient difficilement, la poudre de cette plante en y ajoutant du sel ; en conséquence on a cru qu'elle pouvoit être utile aux hommes, & l'expérience a confirmé qu'elle étoit très bonne pour les ulceres des poulmons & le crachement de sang. *J. Rai* rapporte que les Anglois en font usage avec succès pour la phtisie & la consomption.

PULPE, *Pulpa*. En Médecine on donne ce nom à la substance charnue des fruits mols ou desséchés : on dit *Pulpe* d'*Abricot*, *Pulpe* de *Prune*, *Pulpe* de *Coloquinte* & *Pulpe* de *Casse*, &c.

PULPO, est un animal de la mer du Sud : il est d'une figure si singuliere qu'à le voir sans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce semblable à celle d'un Chataignier : il est de la grosseur du petit doigt, long d'un demi pied, divisé en quatre ou cinq articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue, qui ne paroît, non plus que la tête, autrement que comme un bout de branche cassée. Lorsqu'il déploie ses six jambes, & qu'il les tient rassemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Cette sorte d'animal est l'*Arumago* du Bresil, dont Marcgrave & Frézier ont parlé : ce sont les Chinois qui lui ont donné le nom de *Pulpo* : ils disent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment sans faire d'autre mal. On soupçonne que c'est une espece de Sauterelle aquatique que le P. du Tertre a désignée & décrite sous le nom de *Cocsigruë*, à l'exception qu'on ne lui a point remarqué une queue à deux branches, ni les excroissances épineuses que cet Auteur met à sa Cocsigruë. D'ailleurs, comme le dit très bien l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, il ne parle point d'une petite vessie qu'on trouve dans le *Pulpo*,

pleine d'une liqueur noire, & qui fait une très bonne encre à écrire. La figure singuliere & l'immobilité du *Pulpo*, le feroient soupçonner d'ête un *Zoophyte* : Voy. *ce mot.*

PULSATILLE ou PASSE-FLEUR. *V.* COQUELOURDE.

PUMA. Selon Nieremberg on donne ce nom à une espece de Lion du Pérou, plus petite que celle d'Afrique. Nous avons dit à l'article *Lion* en quoi il differe du véritable Lion d'Afrique ou d'Asie.

PUMICIN, *voyez* au mot PALMIER DE CAYENNE.

PUNAISE, *Cimex* On donne ce nom à un genre d'insecte qui sent fort mauvais, & dont il y a grand nombre d'especes différentes pour la grandeur & pour la couleur : on les trouve dans les champs, dans les jardins potagers, dans les vergers, sur les légumes, sur les arbres, sur les murs & dans les maisons : il n'y a que celle-ci qui n'a point d'aîles.

I. La PUNAISE DE LIT, *Cimex domesticus.* Cet insecte, qui n'est que trop connu à une certaine quantité d'hommes, est de la figure & de la grosseur d'une petite lentille, court, fort plat, rhomboïdal, molet, facile à écraser pour peu qu'on le touche, roussâtre, d'une odeur puante & fort désagréable. On distingue dans cet insecte trois parties principales, la *tête*, la *poitrine* & le *ventre :* la tête est munie sur les côtés de deux petits yeux bruns un peu saillants : en devant il y a deux petites antennes composées chacune de trois articulations fort déliées, & en dessous est une trompe recourbée dans son état de repos, & renflée dans son milieu ; la pointe est logée entre les deux jambes de devant : la poitrine ou le corselet n'est formé que d'un anneau un peu large qui tient à la tête par un étranglement, & auquel est attachée inférieurement la premiere paire des jambes : le corps, qui va en s'élargissant, est composé de neuf anneaux, dont le premier est comme séparé en deux par une petite échancrure formée d'une piece triangulaire qui fait la jonction du corps avec le corselet : sous le ventre sont deux dernieres paires de jambes qui ont également chacune trois articulations ; la derniere, qui est le pied, est armée d'un crochet aigu ressemblant à un hameçon.

Tout le corps de la Punaise est lisse, excepté quelques

petits poils que le microſcope y fait découvrir. Quand l'animal eſt plein de ſang, il a le dos un peu convexe, mais le ventre eſt toujours applati. Le mâle & la femelle s'accouplent enſemble queue à queue : la femelle dépoſe toujours ſes œufs dans un lieu propre à les faire éclorre, & il en ſort par le bout de petites Punaiſes, qui quoique nées tout récemment & à peine viſibles ; ne laiſſent pas que de courir très vîte.

Preſque toutes les *Punaiſes* périſſent pendant l'hiver dans les climats froids ; mais le lieu où les femelles ont dépoſé leurs œufs, eſt tellement convenable, qu'aux approches de l'été ils s'ouvrent toujours pour laiſſer ſortir les petits animaux qu'ils renferment ; car ces inſectes ne ſont que trop féconds, & multiplient prodigieuſement à la faveur des matieres putrides qui s'exhalent des corps animés. Auſſi naiſſent-ils abondamment dans les vieux bâtimens, dans les appartemens voiſins des Poulaillers, des Colombiers, des cages de Cailles & des fours ; dans les vieilles ſolives des maiſons, dans les lits, ſur tout dans ceux dont le bois eſt de ſapin, où il y a de vieilles paillaſſes, où dont la paille & les draps ne ſont pas aſſez ſouvent renouvellés, ainſi que les matelats ; dans ceux qui ſont proche de vieilles cloiſons ou de vieilles murailles enduites de plâtre, ou près de vieux livres : on en voit une plus grande quantité aux chambres d'en haut, aux lieux ſecs & expoſés au midi ; principalement dans les grandes villes bien peuplées, & où les maiſons ſont à pluſieurs étages, comme à Paris.

La maxime ſi ſouvent citée contre nous, dit M. de Reaumur, qu'il n'y a que l'homme qui faſſe la guerre à l'homme, & que les animaux de même eſpece s'épargnent, a été ſurement adoptée & avancée par des gens qui n'avoient pas étudié les inſectes. En effet, l'hiſtoire que nous en donnons dans le corps de cet ouvrage, fait voir que parmi les inſectes les Araignées, les Chenilles, & même les Punaiſes ſont aſſes carnacieres, & en mangent fort bien d'autres de leurs eſpeces quand elles le peuvent : quand l'intérieur des *Punaiſes* a été percé & ſucé par l'aiguillon ou la trompe de leurs compagnes ; leur ſquelette reſſemble alors à cette dépouille complette dont elles ſe défont tous les ans.

Mathiole a raison de dire que les *Punaises* sont les ennemis les plus facheux & les plus importuns qu'on puisse avoir au lit pendant la nuit ; car outre qu'ils sont le fléau de la vanité & de la molesse, ils nous piquent cruellement pour sucer notre sang ; d'ailleurs ils sont si puants que nos sens & nos esprits sont plus offensés par leur mauvaise odeur, que les parties de notre corps ne peuvent l'être par leurs morsures.

Les Punaises fuient la lumiere, & se tiennent cachées pendant le jour ; mais dès que la lumiere est éteinte, & qu'elles ont senti qu'on est couché, elles se laissent tomber des rideaux & du ciel du lit ; elles sortent en foule de leurs différentes retraites ; elles assiegent celui qui veut dormir, & le tourmentent sans cesse, se jettant principalement au visage, & aux parties du corps où la peau est la plus tendre. Elles se montrent d'autant plus terribles, qu'elles ont jeuné plus long-tems ; car il en est à-peu-près des Punaises comme des Cousins ; les uns & les autres sont avides de notre sang : elles préferent aussi de piquer certaines peaux, plutôt que d'autres, soit que les unes paroissent trop dures, soit que l'odeur ou le goût de leur sueur ou de leur transpiration les éloigne ou les rebute : on voit effectivement des personnes qui dorment tranquillement au milieu d'une légion de Punaises, sans se sentir incommodés de leurs morsures, tandis que d'autres en sont dévorés, & en perdent le repos : il en est pour qui une seule Punaise est un supplice.

Il est étonnant de voir la quantité de recettes que les Anciens & les Modernes nous donnent pour empêcher que ces vilains insectes ne troublent notre repos : huiles, graisses, onguens, lotions, fumigations, talismans, amulettes, &c., tout a été mis en usage ; mais les plus spécifiques sont l'huile de vitriol versée sur le sel marin, la fumée de tabac, de soufre, de mercure, de cuir brûlé, & toutes autres drogues fortes ; c'est la raison pourquoi l'on ne voit que peu ou point de cette vermine chez les Droguistes, les Apoticaires, & sur-tout chez les Corroyeurs. Aldrovande approuve fort l'usage des claies d'osier mises au chevet du lit, car les Punaises s'y retirent volontiers quand elles voient le jour ; & il suffit

de secouer ces nattes ou claies pour les écraser : plus les nattes sont vieilles, & meilleures elles sont, parceque ces insectes ayant l'odorat très fin, l'odeur de leurs semblables les y attire en foule ; les Araignées les mangent quand elles en peuvent attraper.

M. Linnæus, en finissant l'énumération des Punaises, qu'il fixe à quarante-trois especes, nous fournit une idée qui a quelque chose de singulier : ce Naturaliste pense qu'il faudroit rechercher s'il ne se trouveroit point parmi les Punaises de campagne, quelques especes qui, étant introduites dans les maisons, pussent détruire les Punaises de lit.

II. Parmi les quarante-trois autres especes de *Punaises* qui se trouvent en Suede, & dont M. Linnæus fait mention, il y en a de figure ronde, & les autres de figure oblongue : on les rencontre presque toutes en France.

III. Les Actes d'Upsal font aussi mention d'un grand nombre de Punaises, dont plusieurs se transforment en insectes ailés. On trouve des Punaises dans le fumier ; celles ci se métamorphosent en mouches qui sentent fort mauvais. Il y a des Punaises de bois ; différentes plantes en nourrissent. Il y a aussi des Punaises aquatiques qui volent, & qui ont dans la bouche un aiguillon avec lequel elles piquent fortement. Swammerdam a décrit seize especes de Punaises de terre, volantes, aussi agréables à la vûe, par les belles couleurs dont elles sont ornées, qu'elles sont incommodes par l'odeur qu'elles exhalent : enfin, les forêts, les prairies & les campagnes en fournissent. Nous ne pouvons nous dispenser de donner une notice abrégée des especes de Punaises que le Naturaliste du Nord a citées ; ou au moins de celles qui sont les plus faciles à reconnoître dans notre Pays.

1°. La *Punaise stercoraire* : elle porte une trompe courbée, & faite en arc ; elle est noire, très grande & velue ; elle est couverte d'une crasse qu'elle change souvent ; elle vit de rapine, se nourrit de mouches & d'autres insectes.

2°. La *Punaise verte* : elle se trouve par-tout à la campagne ; elle est tachetée de quelques points blanchâtres,

3°. La *Punaise d'un noir cendré* : elle est fort maigre :

on la trouve dans les forêts, sur les troncs d'arbres secs.

4°. La *Punaise grise* : M. Guettard nous l'a fait connoître : on la trouve communément, en automne, dans les baies ou fruits des arbres, auxquels elle donne une mauvaise odeur : elle a une tache d'un jaune rouge sur les élytres ou fourreaux des aîles.

5°. La *Punaise grise à forme d'œuf* : elle est très grande : ses antennes sont rouges & noires vers la base ; le dos est tout gris, la pointe du corselet rouge, les pieds roux, &c.

6°. La *Punaise grise pointue* : elle est en général d'une couleur plus pâle que la précédente.

7°. La *Punaise rouge à deux aîles* : elle se trouve sur les orties, ainsi que sur d'autres plantes : tout son corps est rouge ; les élitres sont marquées d'un point pourpre.

8°. La *Punaise d'un bleu cuivreux* : elle a une marque rouge aux épaules : on la trouve sur les grandes plantes.

9°. La *Punaise noire* : elle est sursemée de trois ou quatre taches blanches : on la trouve sur les plantes : celle du coudrier n'a aucunes taches.

10°. La *Punaise mouche* : elle est de figure ovale, d'un cendré blanchâtre, tiquetée de noir & de brun.

11°. La *Punaise d'un rouge noir & varié* : elle se trouve sur les feuilles de la jusquiame.

12°. La *Punaise d'un brun mêlé de blanc* : on la trouve sur les troncs du peuplier : ses pieds sont longs, noirs & blancs.

13°. La *Punaise à élytres tiquetées de jaune* : on la rencontre sur le sapin : ses pieds sont roux.

14°. La *Punaise sauteuse* : elle est d'un noir foncé ; elle saute comme la cigale : on la trouve sur les bords de la mer, des lacs & des rivieres : elle a des taches jaunes sur la queue.

15°. La *Punaise blanchâtre* : elle se trouve dans les pâturages.

16°. La *Punaise jaunâtre ou brunâtre* : elle habite les champs : ses antennes sont noires ; elle a une ligne blanche le long du dos ; ses fourreaux sont plus longs que dans aucune espece de Punaise.

17°. La *Punaise tipule* ou *aquatique* : elle court sur les eaux, & vit dans celles qui sont dormantes : cet insecte est blanc en dessous, & noir en dessus.

18° La *Punaise d'arbre culiciforme* : son corps est droit comme une ligne, ses pieds sont soyeux.

19°. La *Punaise à avirons*, *Notonecta* : cet insecte, ainsi nommé de sa grande ressemblance avec la Punaise, & de ce qu'en nageant dans l'eau il se sert de ses pattes, principalement de celles de derriere, comme d'avirons pour se conduire, a une maniere de nager qui est assez singuliere, puisqu'il est toujours sur le dos dans l'eau, & présente en haut le dessous de son ventre. Cet insecte que l'on trouve dans les eaux douces des lacs, est très vif : il a six pattes, en forme de nageoires & applaties; celles de derrieres sont bordées de petits poils sur un de leurs côtés. On distingue deux sortes de Punaises à avirons, la grande & la petite : la premiere a la tête arrondie & les yeux fort gros; au-devant de la tête est une trompe fort piquante qui se recourbe entre les premieres jambes; sur les côtés sont des antennes fort petites. Le corselet est large, court & lisse; jaune en devant, noir par derriere. L'écusson est grand, ainsi que les étuis qui sont croisés & d'une couleur nébuleuse.

La petite espece de Punaise à avirons paroît dans l'eau comme un point gris. Cet insecte est d'autant plus singulier, qu'il est sans étuis & sans ailes; de sorte qu'on le prendroit pour une nymphe, du reste il ressemble au précédent. *Hist. abrég. des Insectes.*

20°. La *Punaise de riviere* est le même insecte que le *Scorpion aquatique*. Voyez *ce mot.*

PURAQUE, espece de poisson du Bresil, que l'on soupçonne être la Torpille, parcequ'en le touchant, il cause un engourdissement aux membres; il suffit de le toucher d'un bâton pour que le bras demeure endormi. Ce poisson est bon à manger, & ne fait alors aucun mal.

PURETTE, *Puretta.* On donne ce nom à une espece de sable rougeâtre, attirable à l'aimant, qui se trouve au bord de la mer en un lieu sec, nommé *Mortuo*, près de Gênes. On l'y rencontre toujours après de grandes tempêtes. Ce sable est d'autant plus singulier,

qu'il ne se rouille ni dans l'eau douce, ni dans l'eau de la mer, ni dans l'urine, ni dans les liqueurs acides, ni dans l'eau forte : il ne pétille point étant jetté sur la flamme d'une bougie, comme la limaille de fer. M. Joblot conclut de-là que ce n'est point du fer. Voilà en effet un phénomene singulier & contraire aux connoissances physiques. Les Gênois ne se servent de la Purette que pour sécher l'écriture.

PURPURINE est une matiere rougeâtre, que les seuls Vénitiens ont l'art, dit-on, de tirer du cuivre : on la distribue en Italie sous le nom de *Bronze rouge*, & l'on s'en sert pour bronzer les carrosses de prix.

PURPURITE. On donne ce nom aux pourpres devenues fossiles : *voyez leur caractere au mot* POURPRE.

PUTOIS, *Putorius*. Le Putois, dit M. de Buffon, ressemble beaucoup à la fouine, par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & aussi par la forme du corps : il est plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais & plus noir : il a du blanc sur le front, aussi bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en differe encore par la voix : la fouine a le cri aigu & assez éclatant ; le Putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux aussi bien que la Marte & l'Écureuil, un grognement d'un ton grave & colere, qu'ils répetent souvent lorsqu'on les irrite ; enfin le Putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué & dénommé par là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair, & sa peau quoique bonne, est à vil prix, parcequ'elle ne perd jamais entierement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueuse, dont l'odeur est très désagréable dans le Putois, le Furet, la Belette, le Blaireau, &c. qui n'est au contraire qu'une espece de parfum dans la Civette, la Fouine, la Marte, &c.

Le Putois, ainsi que la fouine, s'approche des habi-

tations, monte sur les toîts, s'établit dans les greniers, & ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basse-cours; monte aux volieres & aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégat; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles; & ensuite il les transporte une à une, & en fait un magasin: si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entieres, parceque le trou par où il est entré, se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle & emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel. Il attaque les ruches en hiver & force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guere des lieux habités; il entre en amour au printems; les mâles se battent sur les *toits*, & se disputent la femelle, ensuite ils l'abandonnent & vont passer l'été à la campagne où dans les bois. La femelle, au contraire, reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmene ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été: elle en fait trois ou quatre ou quelquefois cinq, ne les allaite pas long tems, & les accoutume de bonne heure à sucer du sang & des œufs.

A la ville, ils vivent de proie & de chasse; à la campagne, ils s'établissent pour passer l'été dans des terriers de lapins ou dans des fentes de rochers, d'où ils ne sortent gueres que la nuit pour aller dans les champs, dans les bois, chercher les nids de perdrix, d'alouettes, de cailles: ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parcequ'ils entrent aisément dans leurs trous; une seule famille de Putois suffit pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans; le Putois fait aussi la chasse aux poules, & en mange les œufs.

Le Putois, dit M. de Buffon, paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils sont plus rares que la fouine dans les pays méridionaux.

Le Puant d'Amérique est un animal différent; & l'espece du Putois paroît être confinée en Europe depuis l'Italie jusqu'à la Pologne.

PUTOIS RAYÉ, *Putorius striatus*. C'est le Putois puant de l'Amérique : il est à-peu-près de la grandeur du précédent ; mais il a le museau un peu plus long : il est noir, avec cinq bandes blanches longitudinales & paralleles sur le corps. On le trouve dans tout le Continent Septentrional de l'Amérique.

PYLORIDES, *Conchæ Pylorides*. Ce sont des coquilles marines & bivalves, dont les battans ne se ferment pas exactement, ou qui ont une bouche béante ; telles sont les *Pholades*, les *Couteliers*, les *Pinces-marines*, &c. Voyez *ces mots*.

PYRITES, *Pyrites*, sont des substances composées par la Nature, minéralisées, plus ou moins compactes, pesantes & cristallisées, dans différens états, formant souvent des veines très profondes & immenses, ou des masses énormes dans les montagnes, & qui se trouvent communément avec les mines. Les parties constituantes qui leur donnent un éclat métallique, sont assez différentes entr'elles : il y a des Pyrites qui contiennent ou du vitriol, ou du soufre, ou de l'arsénic, ou une substance métallique, tantôt deux de ces choses à la fois, quelquefois davantage, & toujours mêlangées avec de la terre ou de la pierre. Toutes les Pyrites tombent en efflorescence à l'air, ou se détruisent au feu ; il en faut excepter celles qu'on appelle proprement *Marcassites* : voyez *ce mot*.

Division des Pyrites.

1°. On appelle *Pyrites sulphureuses* ou *Pierres à feu*, celles qui donnent beaucoup d'étincelles bleues & puantes, étant frappées avec le briquet, & dont le tissu est aigre, cassant, d'une couleur jaune pâle ; souvent elles sont cristallisées en aiguilles qui divergent du centre à la circonférence, informes extérieurement, ou globuleuses ; elles se décomposent, s'enflamment à l'air, & augmentent considérablement de poids & de volume à l'instant de leur entiere efflorescence : elles finissent par produire des cristaux de vitriol ; les glaisieres des environs de Paris en sont remplies : on les nomme *Féramines*.

2°. On appelle *Pyrites cuivreuses*, celles qui sont

d'un jaune ou foncé ; ou verdâtre, & changeant comme la gorge de pigeon, qui, quoique compactes, sont beaucoup plus tendres & donnent bien moins d'étincelles avec le briquet ; en se décomposant, elles produisent des cristaux vitrioliques, d'un verd bleuâtre : on met ces pyrites dans le nombre des mines de cuivre, *voy. ce mot.*

3°. On donne le nom de *Pyrites arsénicales* ou de *Pyrites de poison* à celles qui sont d'un blanc sale, pesantes, très dures, susceptibles d'un beau poli, peu altérables aux impressions de l'air & du feu, donnant peu d'étincelles avec le briquet, mais exhalant une odeur d'ail : telles sont les pierres des Incas du Pérou, & la pierre de santé, dont on fait depuis quelque tems *des* bijoux si agréables, *aigrettes*, *bracelets*, *bagues*, &c. Ces Pyrites sont des *Marcassites* : voyez *ce mot.* Leur figure est peu constante, tantôt écailleuse, en trapeze, en parallélipipedes, en cristaux octaedres ou cubiques. Il y a aussi des pyrites pierreuses & cendrées d'arsenic ; celles qui sont rougeâtres & testacées, sont les mines ordinaires d'arsénic : *voyez* la *Pyrithologie de Henckel.* Il ne faut pas confondre ces dernieres pyrites avec la *mine de Cobalt.*

4°. On donne le nom de *Pyrites martiales* à celles qui sont d'un brun fauve, ou de couleur terreuse, peu ou point éclatantes, ne donnant presque point d'étincelles avec le briquet, s'altérant peu à l'air, & qui sont privées de soufre. Ces pyrites semblent n'être qu'une ochre de fer précipitée & ensuite agglutinée très fortement.

5°. On nomme *Pyrites alumineuses*, celles qui ont peu d'éclat, qui sont peu dures, qui ne contiennent que peu ou point de fer, mais beaucoup de soufre, qui se détruisent facilement à l'air, & finissent par donner des cristaux d'alun. *Voyez* ALUN & PIERRE ASSIENNE.

Cette différence des pyrites dépend, comme nous l'avons déja avancé, des mélanges & de leur proportion. Henckel dit, que plus une pyrite contient de cuivre, moins il s'y trouve de soufre ; plus elle contient de fer, & plus elle a de soufre ; plus il y a d'arsénic dans une pyrite, moins elle contient de soufre ; plus une pyrite

est jaune, verdâtre, anguleuse & compacte, moins elle fait feu avec le briquet, parcequ'elle contient beaucoup de cuivre ; plus la pyrite se détruit à l'air, plus elle est vitriolique ou sulphureuse & martiale, mais peu cuivreuse ; enfin dans un minéral où l'on trouve du soufre sans arsénic, on ne trouve jamais de cuivre. Ce sont ces mêmes différences de combinaisons (d'où l'on pourroit déduire les différens endroits qui conviennent pour la production des pyrites) qui changent les propriétés extérieures, c'est-à-dire, qui operent la densité, la couleur, la diversité & la bizarre cristallisation dans les pyrites. *Voyez* le *Mémoire sur les pyrites & les vitriols*, que nous avons lu à l'Académie Royale des Sciences en 1760.

Quant aux altérations qu'éprouvent les pyrites sulfureuses, ce phénomene n'est dû qu'à la singuliere propriété qu'a le fer qui s'y trouve, de décomposer le soufre au moyen de l'eau : c'est alors que la vitriolisation se fait. Si le fer étoit mal uni avec le soufre, la pyrite ne se décomposeroit que peu ou point ; c'est ce qu'on remarque dans les terreins argilleux qui contiennent de ces pyrites ; celles qui s'y décomposent en tout ou en partie, minéralisent l'argille feuilletée : de là le schiste, les glaises marbrées dont le goût est vitriolique : peut-être que de telles pyrites sont le principe colorant de certains marbres, fluors, cristaux, &c.

Comme la pyrite sulfureuse est abondamment répandue dans toute la terre, ne pourroit on pas présumer que la chaleur des eaux thermales, n'est dûe qu'à son efflorescence & à son ignition ; peut-être que les mouffettes, ces exhalaisons mortelles appellées *vapeurs* ou *pousse* dans les mines de charbon, &c. & qui sont quelquefois enflammées & inflammantes, n'ont pour cause générale, & même peut-être unique, que les pyrites sulfureuses. Cette idée embrassée dès les premiers siecles de l'Histoire Naturelle, est renouvellée de nos jours, & la pratique journaliere semble confirmer cette théorie. Communément ceux qui travaillent à l'álun & au vitriol, sont peu instruits des subtilités chymiques, ils ignorent que la pyrite la plus ordinaire

est composée de soufre uni à du fer ; mais ils savent que cette pyrite commune se détruit par l'eau, qu'elle s'échauffe au point de prendre feu si le soufre y domine, & qu'elle brûle des semaines & des mois entiers, selon l'abondance de sa matiere combustible, & relativement aux circonstances locales. Le principe inflammable se détruit dans les monceaux de pyrites exposées à l'air libre, & on en tire par lexiviation les sels, &c.

L'inflammation de la Pyrite, au moyen de l'air & de l'eau étant certaine, il est facile de concevoir les mêmes effets dans les entrailles de la terre, où on la trouve communément : mais la consommation de la matiere y sera plus lente, la chaleur plus égale, plus uniforme, & durera plus long-tems, que si elle étoit exposée à l'air extérieur.

La Pyrite échauffée exhale une vapeur subtile, raréfiée & acide qui ôte à l'air son jeu si nécessaire pour le soutien de la vie & pour la production de la flamme ; telle est la Mouffette des Charbonniers : cette vapeur si pernicieuse aux Mineurs, est quelquefois si chargée de phlogistique, qu'elle prend feu facilement, & avec tant de violence, qu'on ne sauroit l'éteindre ; souvent même elle produit une explosion terrible, sur-tout lorsqu'elle est renfermée dans des mines, dont les cavités ou cavernes sont trop étroites. Si cette vapeur se trouve au dessus de la surface de la terre au grand air, elle produit une flamme très claire, tant que la matiere combustible ne tarit point. On sera sans doute surpris en apprenant que l'Ingénieur des mines de Whitehaven en Angleterre, a employé utilement cette pernicieuse vapeur enflammée, en lui donnant issue hors des mines par des soupiraux convenables & y mettant le feu dès qu'elle en sort, elle continue à brûler jour & nuit ; ainsi en détruisant la vapeur empoisonnée qui feroit périr les malheureux Mineurs, & détruiroit la miniere, elle produit au dehors une flamme qui sert de phare pour les Navigateurs, & qui éclaire l'entrée du port.

L'embrasement des mines de charbon n'a lieu que par les pyrites qui s'y trouvent : ces amas de charbons exposés à l'air libre dans divers endroits, & qui prennent

feu quelquefois, en sont des exemples non équivoques; quantité de nos mines d'Europe en contiennent une très grande quantité, & il paroît probable que les embrasemens terribles des Monts *Hécla*, *Etna*, *Vésuve*, &c. ont été occasionnés par la faculté de s'enflammer qu'ont les Pyrites.

Toutes les mines, soit des pays chauds, soit des pays froids, qui ne contiennent que peu ou point de pyrites, sont constamment sans chaleur dans telle saison que ce soit; au lieu que celles qui contiennent des pyrites, quelques profondes qu'elles soient, dans tout climat & en toute saison, ont toujours une chaleur plus ou moins grande, mais dominante en été.

Les Naturalistes instruits de la Chymie, qui ont voyagé & visité les galleries des mines contenant des pyrites, ont toujours reconnu dans leurs cavités, ou des efflorescences pyriteuses, ou des stalactites vitrioliques, ou des eaux thermales d'une saveur styptique, & ont trouvé les parois ou la voute des terres ou pierres comme calcinées, ils ont respiré dans ces souterrains pendant l'été un air échauffé, une vapeur subtile qui empêchent souvent les Mineurs d'y pouvoir travailler, si ce n'est dans l'hiver.

Cet exposé confirme que la pyrite est la vraie cause du feu souterrain, & l'origine de la chaleur des eaux thermales, simples ou composées. Les Volcans d'Italie, du Nord, de l'Amérique & de l'Afrique sont probablement entretenus par la même cause, puisque ces volcans sont toujours accompagnés de vapeurs sulphureuses, de soufre en nature, de récrémens métalliques, semblables à une pyrite torrefiée. L'on en peut encore déduire la cause des tremblemens de terre. Que la décomposition de la pyrite ait lieu dans des cavités souterraines remplies d'air & d'eau, il y aura inflammation, raréfaction de l'air, dilatation & expansion de l'eau en vapeurs, enfin des explosions dont l'odeur est analogue à celle que laisse le tonnerre dans le lieu où il tombe. Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer si les feux volans, les courans d'air périodiques appellés *vents alisés*, sont produits par des pyrites enflammées dans le sein de

la terre, nous-nous éloignerions trop de notre objet, qui d'ailleurs est discuté à son article. Nous avons cru devoir nous permettre ces détails, pour donner à nos Lecteurs une idée des effets de la pyrite exposée à l'humidité de l'air, & des plus importans phénomenes qui en résultent. Nous croyons devoir conseiller à nos Lecteurs de lire aussi les mots *exhalaisons minérales*, *volcans*, *tremblemens de terre*, *eaux chaudes*, *soufre*, *bitume*, *lave*, *charbon de terre*, en un mot tous ceux où il est parlé des effets produits par la décomposition des pyrites.

PYRETHRE ou RACINE SALIVAIRE, *Pyrethrum*. On trouve chez les Droguistes deux à trois sortes de racine sous le nom de *Pyrethre*. La premiere est de la longueur & de la grosseur du doigt, ridée, de couleur grise, roussâtre en dehors, blanchâtre en dedans, ayant quelques fibres, d'un goût fort âcre & très brûlant : on l'apporte séche de Tunis à Marseille, elle n'a point d'odeur. Breyn dit que c'est la racine de l'œil de Bœuf de Crete, *Buphthalmum Creticum*, espece de plante qui ressemble à la camomille ; ses feuilles sont découpées comme celles du fenouil & ressemblantes à celles de la carotte : ses tiges sont hautes d'un pied & portent en leurs sommets, des fleurs larges, radiées, ayant beaucoup de rapport à l'œil de bœuf des Alpes, espece de paquerette de couleur incarnate. A ces fleurs succedent une grande quantité de graines applaties, purpurines ; ces semences servent à multiplier cette plante chaque année dans les jardins, où l'on est curieux de la cultiver, parceque sa fleur dure presque tout l'été. M. Shaw dit qu'on transporte à Constantinople & au grand Caire une grande quantité de cette racine, & qu'étant confite, on la mange dans les douleurs des dents & de la poitrine : cette plante est fort jolie.

L'autre *racine salivaire* appartient à une Marguerite de Canarie, *Leucanthemum canariense* : cette racine est blanchâtre, plus menue que la précédente, ligneuse & moins brulante. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & davantage ; elle est rameuse, garnie de feuilles semblables à celles de la camomille, & colorées d'un

bleu tirant sur le verd de mer : aux extrémités des rameaux, naissent de petites tiges nues, qui portent à leur sommet des fleurs composées de demi-fleurons blancs placés autour d'un disque de fleurons jaunes ; toutes les graines sont applaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

L'on donne aussi le nom de *Pied d'Alexandre* à une pyrethre sauvage & ombellifere, dont la racine est longue d'un demi pied, fibreuse en son sommet comme la racine du Meum. On nous l'apporte, entassée par petites bottes, de Hollande & de plusieurs autres lieux, ses fleurs sont disposées en parasols & de couleur pâle.

La racine de la premiere de ces pyrêtres a plus de force & de vertu que les autres ; les Vinaigriers l'emploient dans la composition de leur vinaigre. Quand on mache cette racine, elle produit bientôt une saveur âcre & violente qui ouvre les conduits salivaires : c'est pourquoi c'est un spécifique pour les maux de dents qui viennent d'obstructions & de catarrhes : c'est encore un très bon remede pour les affections soporeuses & la paralysie de la langue, tant son acrimonie irrite les nerfs.

PYROLE ou VERDURE D'HIVER, *Pyrola*, est une plante qui croît aux lieux montagneux, ombrageux, & un peu humides, dans les forêts & les bois : on la trouve particulierement dans la haute Champagne, ainsi que dans les environs de Paris ; mais elle se plaît sur-tout dans les pays froids & septentrionaux, tels que la Bohéme, la Moravie, &c. Sa racine est flexible, déliée, fibreuse, traçante & blanchâtre ; elle pousse cinq ou six feuilles arrondies, lisses, d'un beau verd, qu'elle conserve durant l'hiver ; elles sont attachées à des queues longues & tombent vers la terre ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ un pied, anguleuse, garnie de quelques petites feuilles pointues, portant en sa sommité des fleurs odorantes, agréables à la vue, disposées en rose & blanchâtres. A chaque fleur succede un fruit à cinq pans arrondis, divisé intérieurement en cinq loges remplies de semences roussâtres, & menues presque comme de la poussiere, semblables à de la sciure de bois.

Toute la plante a un goût amer & fort astringent ;

elle se soutient difficilement dans les jardins, malgré la culture; elle y meurt communément : elle fleurit en Juin & Juillet. La Pyrole a toujours été regardée par les Praticiens, comme propre à arrêter les pertes de sang, les fleurs blanches & les hémorrhagies : on la fait infuser comme ce thé : c'est un des vulnéraires de Suisse les plus célebres : cette plante commence à se multiplier dans toutes nos Provinces.



QUA

QUABEBES. *Voyez* CUBEBES.

QUACAMAYAS ou ALO, est le nom que les Mexiquains donnent à leurs perroquets, qui sont tout rouges, à la réserve des épaules & de la queue qui sont d'un bleu d'azur ou bleu céleste. Ces oiseaux sont de la grandeur de nos poules : leur bec est blanc & crochu ; leurs pieds sont noirs : ils s'apprivoisent facilement dans les maisons ; mais ils imitent mal le langage humain.

QUADRUPEDES, *Quadrupedes*, sont des animaux vivipares, couverts de poils, & qui conviennent avec l'homme, en ce qu'ils ont du sang, qu'ils respirent par les poumons, qu'ils ont deux ventricules au cœur, qu'ils allaitent leurs petits ; ils marchent sur quatre pieds ou ongulés ou onguiculés, & analogues aux pieds & aux mains de l'homme. On divise ces animaux en *Solipedes*, en *Pieds-fourchus* & en *Fissipedes*.

1°. Les SOLIPEDES, *Solipeda aut Soliungula*, sont ceux qui n'ont qu'un seul ongle aux pieds, comme sont le Cheval, l'Ane & le Zèbre.

2°. Les ANIMAUX A PIEDS FOURCHUS ou BISULCES, *Bisulca*, ont le sabot fendu en deux comme le Bœuf, la Brebis, la Chevre, le Cerf, &c.

3°. Les FISSIPEDES ou DIGITÉS, *Digitata* ; ils sont ainsi appellés à cause de la pluralité des doigts fendus qu'ils ont aux pieds ; tels sont le Chien, le Lievre, le Lion, le Renard, &c.

Des Naturalistes ajoutent à ces divisions, celles des Quadrupedes qui ont le pied fendu en trois, *trisulces*, tel est le Rhinoceros ; ou qui ont le pied fendu en quatre *quadrisulces*, comme l'Hippopotame, ou le pied fendu en cinq *pentisulces*, comme l'Eléphant : mais à examiner de bien près, ces animaux ne sont qu'ou *bisulces* ou *quadrisulces* ; le Porc, par exemple, que l'on regarde comme *quadrisulce*, ne s'appuie que sur deux ongles en marchant.

On donne le nom d'ONGULÉS, *ungulata*, à ceux des Quadrupedes qui ont les doigts, ou les extrémités des pieds couverts & entourés d'ongles ; cette substance est

dure, de consistance de corne & concave; elle couvre & contient les extrêmités des doigts, & c'est sur elle que l'animal marche en partie; tels sont les Solipedes, les Bisulces & les Quadrisulces.

Par ANIMAUX ONGUICULÉS, *unguiculata*, on entend ceux qui ont les doigts découverts & seulement armés au bout supérieur d'ongles naissans, souvent étroits, pointus, courbés & garnis de poils, sur-tout en dessous, & quelquefois larges comme sont ceux des Singes.

On peut encore considérer les Quadrupedes comme *ruminans*, tel est le genre des Bœufs, celui des Brebis, celui des Chevres, celui des Cerfs; ou comme *nonruminans*, tels que sont les Porcs, &c: *voy.* RUMINANS.

Division des Quadrupedes.

M. Linnæus donne trente-quatre genres de Quadrupedes dans six ordres qu'il établit.

Le premier ordre contient les *Anthropomorphes*, c'est-à-dire, ceux à figure humaine; tels sont, les Singes, les Bradypes ou les Paresseux du Ceylan & de l'Amérique.

Dans le second, il comprend les féroces, *feræ*, tels que l'Ours, le Lion, le Léopard, le Loup-cervier, le genre des Martes, la Loutre, les Chiens, les Loups, le Renard, le Phocas, le Blaireau, la Civette, le Hérisson, les Armadilles, la Taupe & les Chauves-souris.

Dans le troisieme ordre, les bêtes sauvages, *Agriæ*, telles que les Tamandua ou Fourmilliers.

Dans le quatrieme ordre, qui comprend les *Glires*, sont renfermés les Porcs-épics, les Ecureuils, les Lievres, le Castor, les Souris, les Rats, le Cochon-d'Inde, les Marmottes, les Philandres.

Dans le cinquieme, sont les *Jumenta*; tels que l'Élephant, le Rhinoceros, l'Hippopotame ou Cheval de riviere, le Cheval, l'Ane, le Zebre, le Mulet, les Cochons, les Sangliers.

Dans le sixieme, sont les *Pecora*; tels que le Dromadaire, le Pacos; le Chameau, la Gazelle, les Cerfs, les Chevres, les Chevreuils, le Bouquetin, l'Elan, le Chamois,

Chamois, le Rhenne, le Daim, la Brebis, le Bœuf, le Bison & le Buffle.

M. Klein réduit tous les Quadrupedes vivipares à deux genres : le premier comprend les *ongulés*, c'est-à-dire, qui ont des ongles ou cornes aux pieds, & il en fait cinq familles ; le second renferme les *digités* ou *onguiculés*, dont il fait aussi cinq familles : *voyez* l'Ouvrage de cet Auteur, imprimé à Leipsick, & intitulé : *Quadrupedum dispositio, brevisque Historia Naturalis*.

Ce même Auteur a aussi fait une classe de *Quadrupedes ovipares*, dans laquelle il comprend les Grenouilles, les Crocodiles, &c. tous animaux que l'on trouve chez M. Linnæus, dans la classe des Amphibies, & qui composent la quatrieme classe de M. Brisson, sous le nom de *Reptiles*.

M. Brisson a divisé tout le Regne animal en neuf classes, qu'il a soudivisées en dix-huit ordres, dont les caracteres sont tirés du plus ou du moins de dents, soit molaires, soit canines, soit incisives, même de leur position & de leur figure. Ce Naturaliste y joint aussi la comparaison, ou les marques caractéristiques que fournissent les pieds, tant ongulés qu'onguiculés, dans les Solipedes, dans les Bisulces, &c. ainsi que le nombre des doigts antérieurs & des postérieurs, celui des mamelles, & la longueur différente des jambes.

D'autres Zoologistes ont considéré les animaux par l'espece d'habillement & d'habitation, par la maniere de vivre, par leurs armes, &c.

Plus nous lisons les Ouvrages de ces Méthodistes, & plus nous rendons hommage au zele qui les a excités dans leurs recherches, qui d'ailleurs supposent beaucoup de savoir, & des facilités pour la comparaison de tant d'animaux si différens à tous égards. Nous allons citer en exemple quelques-uns des Quadrupedes, qui suffiront au Lecteur pour lui présenter un tableau de la variété des genres de ces individus.

Différences principales & extérieures des Quadrupedes.

Entre ces sortes d'animaux, les uns sont couverts de poils & n'ont point du tout de dents, tel est le Fourmil-

lier ; d'autres ont des écailles tuilées & mobiles comme le Tatou, ou non tuilées & fixes comme le Crocodile ; d'autres ont la peau chargée d'aiguillons comme le Hérisson & le Porc-épic ; les uns marchent lentement, & n'ont que des dents molaires comme le Pareſſeux ; d'autres ont pour défenſe, une trompe mobile comme l'Elephant, ou une corne fixe ſur le nez comme le Rhinoceros, ou ſur la tête comme le Cerf & le Bœuf ; d'autres ont les pattes palmées comme la Loutre, ou garnies de poils & digitées comme le Tigre, ou garnies de corne & le ſabot non fendu comme le Chéval ; d'autres ont des membranes étendues en ailes, qui fixent ou joignent les jambes poſtérieures aux antérieures, comme *dans la* Chauve ſouris ; d'autres ont cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derriere comme le Chien ; d'autres s'appuient ſur le talon en marchant comme l'Ours, d'autres ont les jambes très courtes & vivent ſous terre comme la Taupe.

Les uns ont les cuiſſes de devant beaucoup plus longues, tel que le Caméléopard ; ou d'égale hauteur, tel que le genre du Bouc, qui a de plus les cornes tournées en haut ; d'autres les ont en arriere comme le genre du Bélier, ou vers les côtés comme le genre du Bœuf, ou rameuſes comme le Cerf ; d'autres n'ont rien de tout cela, mais ils ont une figure humaine, tels ſont les Singes ; d'autres ont la queue plate comme le Caſtor, ou longue & chevelue comme l'Ecureuil, ou courte comme le Lapin ; d'autres ont la tête ronde, & leurs doigts quoique crochus peuvent être entiérement retirés & cachés, comme dans le Chat. Les uns ont la tête écraſée, & ſont frugivores comme le genre du Lapin ; d'autres ſont inſectivores comme le Tamandua : il y en a qui peuvent s'allonger & pour ainſi dire ſe rétrécir pour paſſer par de petits trous, tel que le genre des Belettes, &c.

On apperçoit déjà l'immenſité des détails dans la diſtribution ſyſtématique des Quadrupedes : ces animaux n'occupent qu'un très petit eſpace dans l'Univers, & ne compoſent qu'une petite partie de l'Hiſtoire Naturelle, & cependant nous ſommes encore bien éloignés d'avoir une diſtribution exacte & ſans replique de ce genre d'individus.

Dans l'admirable Ouvrage que l'illustre M. de Buffon a donné sur l'*Histoire Naturelle*, les animaux qui sont les plus nécessaires & les plus utiles, tiennent le premier rang. Cet Auteur donne la préférence, dans l'ordre des animaux, au Cheval, au Chien, au Bœuf, à la Brebis, &c., & il appelle cet ordre, le plus naturel de tous. Ne vaut-il pas mieux, dit M. de Buffon, faire suivre le Cheval qui est solipede, par le Chien qui est fissipede, & qui a coutume de le suivre en effet, que par un Zébre qui nous est peu connu, & qui n'a peut-être d'autre rapport avec le Cheval que d'être solipede? Le rang qu'il donne aux animaux ne plaît pas à M. Klein, qui veut que l'arrangement des Quadrupedes en *ongulés* ou *digités*, soit le plus naturel & le plus simple; mais dans un Ouvrage tel que celui de M. de Buffon, fait pour être entre les mains de tout le monde, & où le Lecteur ne veut apprendre que la vie & les mœurs des animaux, on se passe de méthode, & cet Académicien a eu probablement raison de n'en point adopter. Ces ordres systématiques n'affectent que ceux qui font une étude particuliere de l'Histoire Naturelle, & qui sont plutôt Observateurs qu'Historiens; tels que Gesner, Aldrovande, Jonston, Ray & M. Klein lui-même. En effet, dans ces Auteurs on ne trouve que des Naturalistes qui se sont attachés à nous faire connoître les animaux comme ils ont cru qu'ils étoient: & dans M. de Buffon, au contraire, on voit un Observateur attentif, qui, après avoir été à la recherche des merveilles de la Nature, sait, en habile Ecrivain, nous les représenter sous les images les plus riantes & les plus agréables. Qualités rares, sur tout dans un Naturaliste, presque tous ceux qui ont écrit sur cette matiere ne s'étant attachés qu'à décrire fidellement les animaux, sans beaucoup s'inquiéter de l'aménité du style: telle est la Réflexion qu'on lit dans le *Dictionnaire des Animaux*, *Tom. III*, *pag. 639*.

Il ne nous convient pas de décider sur cet objet: nous nous contenterons de dire ici, avec ce dernier Auteur, que les Quadrupedes semblent n'avoir été formés que pour l'usage de l'homme; les Tigres, les Lynx, les Ours, les Elans, les Castors & les Renards

ont des fourrures dont nous profitons : quelques especes de Chiens servent à courir le Cerf, le Chevreuil, le Lievre, dont nous faisons nos repas ; les autres especes servent pour nous garder, ou pour notre amusement : le Furet fait sortir le Lapin de sa retraite ; le Cheval, l'Elephant & le Chameau paroissent nés pour porter des fardeaux ; le Taureau pour subir le joug, la Vache pour fournir du lait, & le Mouton pour donner de la laine.

Amours ; cris ; multiplication, nourriture, habitation ; caracteres, ruses, combats & destruction des Quadrupedes.

Nous avons déja insinué que le desir violent de perpétuer son espece est différemment caractérisé dans chaque animal. Entre les Quadrupedes, les Loups & les Renards hurlent dans les bois ; les Chiens suivent en troupe les Chiennes en chaleur ; les Taureaux ont un regard sombre & féroce ; ainsi que les Cerfs, dont le bois tombe chaque année & se répare après leur accouplement.

Les femelles des quadrupedes conservent leur fœtus dans une chaleur modérée ; & l'on remarque que si ces animaux ont un vif instinct pour se reproduire & multiplier, ils en ont aussi un très tendre pour la conservation de leurs petits. Cette tendresse est même remarquable dans les plus féroces, sur-tout pendant tout le tems que les petits sont encore trop foibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins : ils les gardent, les nourrissent & les soignent jusqu'à ce qu'ils soient assez grands ; & quand ils les voient menacés de quelque danger, il n'est rien à quoi ils ne s'exposent pour les sauver.

Les Quadrupedes ne nourrissent leurs petits de leur lait qui est une liqueur douce & propre à la foiblesse de leur âge, que jusqu'à ce que leur estomac soit devenu assez fort pour digérer des alimens plus solides, & que leurs dents soient en état de les broyer.

La *Brebis*, quand elle fait deux agneaux d'une seule portée, n'allaite point l'un, que l'autre ne tette en même-tems, de peur que l'un ne périsse de faim, pendant que l'autre seroit bien nourri.

D'après ce que nous avons exposé ci-dessus sur la différente forme des Quadrupedes, par rapport à la structure de leur corps, ou à la peau qui les enveloppe, on voit que cet arrangement est tellement relatif à l'instinct & aux propriétés de chaque espece, & répond si bien aux différens lieux que les uns & les autres habitent, qu'il semble que tout autre endroit seroit absolument contraire à leur destination.

Par exemple, les *Singes*, les *Eléphans* & les *Rhinocéros* ont leur demeure fixe dans les pays chauds, parceque c'est dans ces pays seulement que croissent pendant toute l'année les végétaux dont ils se nourrissent; & comme les ardeurs du soleil y sont excessives, ils ont reçu de la nature une constitution particuliere qui fait qu'ils ne sont point incommodés de la chaleur. D'autres, tels que les *Rhennes*, au contraire, semblent être destinés à habiter les climats glacés de la Laponie, parceque c'est le pays du monde où croît plus abondamment l'espece de *lichen* dont ils font leur principale nourriture : & comme il y fait un froid excessif, ils ont la peau extrêmement dure & velue comme tous les autres animaux du Nord, & sont, par ce moyen, suffisamment munis contre les rigueurs de l'hiver.

D'autres, tels que le *Chameau* restent dans les déserts chaux & sablonneux, parcequ'ils y trouvent des plantes qui font leur nourriture ordinaire : mais rien n'est si admirable que les ressources que la Providence a assignées & ménagées pour leurs besoins particuliers. *Voyez* CHAMEAU.

D'autres, tels que les *Bœufs* se plaisent dans les bas pâturages, parcequ'ils y trouvent l'herbe qu'ils aiment le plus.

Les *Moutons*, au contraire, préferent les collines à tout autre endroit, parcequ'ils y trouvent de petites herbes aromatiques qui sont fort de leur goût.

Les *Chevres* grimpent au haut des rochers ou des monts escarpés, pour y brouter les sommités des arbrisseaux; c'est pour cela que la nature leur a donné des jambes grêles & menues, au moyen desquelles elles peuvent facilement grimper & sauter par-tout.

Les *Chevaux* demeurent plus volontiers dans les Bois où ils se nourrissent de feuillages.

La diversité des goûts chez les animaux est si grande, qu'il n'y a presque aucune plante sur la terre qui ne plaise à l'un, & ne déplaise à l'autre. C'est ainsi que le Cheval abandonne la ciguë aquatique à la chevre; la Vache cede la ciguë à la Brebis; la Chevre laisse l'aconit au Cheval, méprise la feuille & le fruit du fusain, &c. Il y a des herbes qui engraissent les uns, & que les autres évitent comme un poison. Celles qui sont venimeuses, ne le sont que respectivement & non absolument: l'euphorbe, par exemple, est très nuisible à l'homme; & c'est une nourriture utile pour une espece de Papillon nocturne. Mais comme les animaux pourroient s'empoisonner, faute de savoir ce qui leur convient; chaque espece a une finesse de goût & d'odorat qui lui fait distinguer, sans peine, ce qui lui est salutaire de ce qui peut lui être funeste: c'est ainsi que les Pourceaux fouillent dans la terre avec leur grouin, pour trouver des racines succulentes destinées à leur nourriture. Quelques autres vivent de feuilles & des fruits des arbres, tels que le Paresseux & l'Ecureuil: aussi ont ils des pattes qui semblent taillées tout exprès pour s'accrocher aux branches.

Pour peu que l'on fasse attention à toutes ces singularités, on est forcé de convenir que rien n'est si sage que ce bel ordre & cette harmonie parfaite. On ne peut voir, sans admiration, comment la Nature veille à la conservation de certains Quadrupedes qui, dans certains tems de l'année, à cause du froid excessif ou des tempêtes, ne sauroient se procurer les secours ordinaires dont ils ont besoin pour vivre. Aussi voit-on l'*Ours* en automne s'envelopper dans un grand monceau de mousse dont il a eu soin de faire sa provision, & s'y tenir caché pendant tout l'hiver, ne vivant que de la graisse qui s'est amassée durant tout l'été, dans sa membrane cellulaire, & qui le nourrit pendant tout ce tems d'abstinence. Il tire encore une sorte de substance de ce suc graisseux que contiennent les glandes qui se trouvent sous ses pattes, & qu'il exprime, en les lechant. *Voyez* au mot OURS. Le *Hérisson*, le *Taisson* & la *Taupe* ont coutume aussi

de remplir leur trou de plusieurs sortes de plantes, & y restent endormis pendant les grands froids. La *Chauve-Souris* paroît toute glacée & comme morte durant tout l'hiver, & la plupart des Quadrupedes amphibies passent cette saison dans un trou ou au fond d'un lac ou d'un marais. La *Chauve-Souris* & le *Tette-Chèvre* ne volent que la nuit pour attraper les phalenes ou papillons nocturnes qui voltigent alors de tous côtés.

Entre les Quadrupedes dont nous faisons mention, les bêtes féroces & carnacieres sont les plus cruelles de toutes, étant accoutumées à exercer leur rage sur les autres, pour assouvir leur faim. Mais quelle que soit la fureur des animaux de rapine quadrupedes, la nature, qui met des bornes à tout, a sagement prévenu les ravages excessifs qu'ils pourroient faire, en les faisant naître en plus petit nombre que les autres bêtes qui ne sont pas malfaisantes, & en ne leur accordant même qu'une vie plus courte qu'à ces dernieres. D'ailleurs, les animaux féroces ne sont pas également nombreux dans tous les pays. Il n'y a point de Lions, ni de Tigres dans les Pays septentrionaux. Ajoutons à cela que les animaux nés avec un instinct cruel se détruisent réciproquement. Ne voit-on pas le Loup manger le Renard? Souvent même des Loups rassemblés ne craignent point d'attaquer un Ours. Les Tigresses dévorent quelquefois les mâles de leur portée.

Quoique chaque animal ait un ennemi particulier qui ne cesse de lui nuire ou de lui tendre des pieges, il a toujours des ressources pour s'en garantir, & il emploie souvent des ruses qui lui réussissent. Le *Lievre*, par ses détours, met en défaut le Chien qui le poursuit. Quand l'*Ours* attaque les bestiaux ou autres troupeaux domestiques, ceux-ci se rassemblent pour leur commune défense : les chevaux se rangent front contre front, & combattent à coups de pieds. Les Bœufs se joignent ensemble queue contre queue, & repoussent l'ennemi à coups de cornes. Les Pourceaux se servent de leurs dents, & se défendent avec tant de vigueur, que l'Ours a bien de la peine à les vaincre.

Une chose remarquable, c'est que toutes ces especes de troupeaux placent leurs petits au centre; c'est-à-dire,

au milieu d'eux, jusqu'à ce que le combat soit fini. La précaution que prennent encore certains animaux pour leur sûreté, pendant la nuit, n'est pas moins admirable.

Quand les Chevaux dorment en troupes dans les forêts, il y en a un qui fait sentinelle, & ils se relevent tour à tour. Dans le Bresil, lorsque les Singes passent la nuit sur les arbres, il y en a toujours un qui fait la garde pour donner le signal, quand quelque Tigre veut y grimper; & malheur à la sentinelle qu'il trouve endormie, car il la met en pieces sur le champ.

Par cette précaution, les bêtes de rapine sont souvent sujettes à manquer leur gibier. Il leur arrive même de chasser durant tout un jour, sans rien prendre C'est aussi pour cela que l'Auteur de la nature leur a donné la facilité de supporter long tems la faim, sans en être incommodés, puisqu'il leur est fort ordinaire de n'avoir pas toujours, à point nommé, de quoi la satisfaire. Le Lion reste souvent plusieurs jours dans sa caverne, sans manger. Le Loup, après avoir fait un bon repas, peut se passer de nourriture pendant plusieurs semaines. Ainsi, les animaux foibles servent de pâture à ceux de rapine; ceux-ci se détruisent mutuellement, ou périssent par d'autres événemens : delà une juste proportion parmi toutes les especes qui subsistent toujours également.

Nous avons rapporté que les oiseaux imantopedes & scolopaces nettoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont tout le pays estcouvert, après les inondations du Nil; & qu'ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine. Le Renard blanc, ainsi que l'observe M. Linnæus, qui se trouve dans les Alpes de la Laponie, rend aussi le même service, en détruisant les rats qui, sans cela, multiplieroient à l'excès, & dévoreroient toutes les plantes des champs & des jardins. Delà, la nécessité des bêtes carnivores; toute la terre seroit couverte de cadavres infects de toute espece, s'il n'y avoit pas des animaux avides de semblable nourriture : ainsi, lorsqu'il y a une bête morte dans les champs, les Loups, les Ours, les Renards, les Corbeaux, les Chiens l'ont bientôt consumée, sans qu'il en reste le moindre morceau. Si un Cheval ou tout autre animal vient à périr sur les grands

chemins où les bêtes féroces n'osent se présenter; au bout de quelques jours, le cadavre est rempli d'une multitude innombrable de nymphes & de mouches carnivores qui consomment toutes les chairs, de sorte que les passans sont bientôt délivrés de l'horrible puanteur qui s'en exhaloit.

QUADRUPEDES PÉTRIFIÉS, *Xiosteites Quadrupedum*. On n'a pas encore d'exemple d'avoir rencontré tout un animal quadrupede pétrifié, ou fossile, mais seulement des parties, tels que des os, des cornes, des dents. *Voyez* OSTÉOLITHES, IVOIRE FOSSILE & TURQUOISES.

QUARANTE LANGUES : *voyez* POLIGLOTE.

QUARRELET : *voyez* CARRELET *& le mot* PLIE.

QUARTZ, *Quartzum*, est une pierre très dure, fort pesante, ne se dissolvant point aux acides, mais donnant beaucoup d'étincelles avec le briquet, d'un éclat vitreux, comme gercée dans l'endroit des fractures, se divisant en morceaux anguleux, inégaux, luisans, & de figures irrégulieres. Cette pierre, quoique fort dure, n'est pas susceptible de recevoir un beau poli, à cause de la quantité des gerçures dont elle est remplie. Elle est, en quelque sorte, indestructible à l'air; on la trouve abondamment répandue sur la terre : & quoi qu'en disent quelques Minéralogistes, le Quartz, ainsi que le Spath, sont souvent l'indice & la matrice de certains métaux : son tissu gercé le rend très propre à recevoir l'infiltration des vapeurs métalliques; en un mot, à contenir du minéral, ainsi qu'on l'observe très communément. Il forme quelquefois des filons qui traversent les mines; & plus il s'en trouve, & plus elles sont pauvres. C'est souvent lui qui, comme la Pyrite, produit des étincelles dans les mines par le choc des outils des Mineurs.

Le Quartz se forme presque toujours contre les parois des cavernes, ou dans les fentes des montagnes : les corps étrangers qu'il renferme sont une preuve que s'il y a du Quartz de toute antiquité, il s'en produit encore actuellement, puisque l'on en trouve qui se coagule & se durcit dans des lieux qui en étoient épuisés, & qui se groupe avec des crystaux ou des substances d'une nature différente, ce qui forme des especes de Drusen. Le

Quartz est de différentes couleurs, il entre dans la composition des roches composées, & notamment dans le porphyre, dans le granit, &c. Lorsqu'il est sans couleur, & qu'on lui fait subir l'action du feu, il n'en est que peu altéré; mais si on le mêle avec des substances d'une propriété différente, alors il se vitrifie; il produit aussi dans les fontes des métaux une scórie comme liquide, qui, en surnageant le métal, le couvre, & l'empêche de se détruire en partie par le contact de l'air. On trouve beaucoup de cette pierre dans le lit des rivieres. Voici les différentes sortes de Quartz.

1°. Le QUARTZ GRAINU, *Quartzum arenaceum*. Il ressemble à un assemblage de grains de sel, ou de crystaux de sable pur, & aggrégés ensemble. Lorsque ces grains de Quartz sont colorés & friables, on l'appelle *Quartz en grenats*. Le Quartz proprement appellé *friable*, est d'une couleur blanche ou grisâtre, comme marbrée, & se casse très facilement, comme si c'étoit une crystallisation qui eut été brusquée.

2°. Le QUARTZ CARIÉ, *Lapis molaris*, est comme vermoulu ou criblée de trous, on prendroit certains endroits de cette pierre, pour du bois rongé de vers, qui auroit été ensuite pétrifié : elle est composée de fragmens de Quartz. On en fait des meules de moulin; on trouve des carrieres considérables de cette pierre, en Champagne, en Poitou, dans les environs de Paris & en beaucoup d'autres endroits.

3°. Le QUARTZ GRAS, *Quartzum compingue*. Il est fort compacte & très brillant dans ses fractures. Il a un œil gras comme si toutes ses surfaces étoient enduites d'une graisse blanchâtre, mélée de bleu. Les Mineurs prétendent que la rencontre d'une semblable pierre est l'indice d'un minéral précieux; ce Quartz est ou opaque ou demi-transparent. Nous en avons trouvé près de Dinant, en Basse-Bretagne.

4°. Le QUARTZ LAITEUX, *Quartzum lactescens*. Il est entiérement opaque, d'un blanc matte de lait; il est d'une grande dureté. Nous en avons trouvé en Auvergne, près de Châteauneuf, qui ressemble à de la crême, étendue, mais non délayée, dans de l'eau.

5°. Le QUARTZ COLORÉ, *Quartzum coloratum* : il

est presque toujours opaque, & quelquefois panaché de rouge, de verd & de bleu; il n'a point de figure déterminée.

6°. Le QUARTZ CRYSTALLISÉ, *Quartzum crystallisatum.* On donne ce nom à un Quartz dont les crystaux quelquefois pentagones ou hexaédres sont toujours laiteux, opaques & vitreux intérieurement. Nous en avons ramassé dans une cavité des carrieres d'ardoises, près d'Angers.

7°. Le QUARTZ TRANSPARENT, *Quartzum crystallinum.* Il est assez pesant, d'un tissu serré, moins diaphane que le crystal de roche, quelquefois coloré, & sans figure déterminée. On en trouve dans les mines de l'Alsace; il est en forme de Drusen. *Voyez* ce mot.

Les Naturalistes regardent le Crystal de Madagascar comme un Quartz transparent; mais nous serions tentés de le ranger parmi les crystaux de montagnes, proprement dits. On le trouve en masses informes, blanches, & très grosses. On en fait dans le pays des urnes & des vases. Ce prétendu Quartz entre difficilement en fusion, même au miroir ardent; au moins il résiste au dégré du feu qu'on opere par cette machine, & qui suffit pour fondre le cuivre & le schiste.

Quant à la pierre appellée *Feld-spath* (ou Spath dur des champs,) il nous paroît encore que ce n'est qu'un Quartz très dur, blanchâtre & irrégulier. Nous en avons rencontré en quantité dans les montagnes d'Aray, en Basse-Bretagne.

QUATRE-AILES. Des François ont donné ce nom à un oiseau extraordinaire, qui se trouve au Sénégal; il est de la grosseur d'un coq d'Inde, il a le plumage blanc, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un oiseau de proie: cet oiseau est très gras: il est de la grosseur d'un pigeon, il ne paroît jamais plutôt qu'une heure avant la nuit: comme le tems de sa chasse est la nuit, on n'a pu encore déterminer, quelle est sa nourriture: il a les aîles très grandes, très fortes & bien emplumées; mais dans la partie qui touche à l'épaule, les plumes de dessous sont unies & couvertes néanmoins d'autres plumes plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre

à cinq pouces, portent une espece de poil long & épais, de sorte qu'une aîle, en s'étendant paroît en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un espace vuide entre les deux, de sorte que son corps semble placé entre deux paires d'aîles: de la vient qu'on l'a appellé *Quatre-aîles*, & tout le monde croiroit qu'il n'en a pas moins. Comme il est robuste, ses aîles jouent parfaitement; il vole fort haut & longtems. Jobson prétend qu'il a effectivement quatre aîles, & Moore soupçonne que c'est une espece de Chauve souris. *Hist. Génér. des Voy. Liv. VI. & Liv. VII.*

QUAUPECOTLI, espece de Blaireau de la nouvelle Espagne, dont le museau est long, menu & un peu tortu à la partie superieure: il a la queue longue: les *pieds* noirs & les ongles crochus: le poil de cet animal est long, d'un blanc mêlé de brun vers le ventre, noir vers le dos & blanc ailleurs: ce quadrupede s'apprivoise aisément: il est vorace; il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne: il est paisible & fait mille caresses; mais il est méchant vis-à-vis de ceux qu'il ne connoît pas: il se plaît dans les montagnes.

QUELLE est le nom qu'on donne au Léopard dans le pays des Negres en Afrique: on y nomme *Quellyqua* le Tigre. *Voyez* LEOPARD & TIGRE.

QUERCERELLE ou CERCERELLE ou CRESSERELLE, *Tinnunculus*, est une espece d'oiseau de proie, que les Suédois, chez qui il est fort commun, appellent *Kirkiofalk*. Les Italiens lui ont donné le nom, assez peu décent, de *Fouti-vento*, parceque pour surprendre sa proie il se tient en l'air, sans changer de place, étudiant les moyens de pouvoir s'en saisir: il tombe dessus avec impétuosité. Cet oiseau a peu de courage, il ne se plaît qu'à prendre des souris, des mulots, des rats, des lezards, & d'autres animaux qui désolent les campagnes; il rend par-là de grands services aux laboureurs, ainsi que la *Buse* & le *Milan*. Voyez *ces mots*.

La Quercerelle a, dit-on, beaucoup de sympathie avec l'homme, toujours est-il vrai qu'elle en a singulierement avec le Pigeon, puisqu'elle le défend des autres oiseaux de proie, qui appréhendent son regard & son cri: communément, les femelles des oiseaux de proie ne

font que deux œufs, la quercerelle en fait quatre, qui sont peints d'une couleur rougeâtre; elle fait son nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, les tours & les rochers, & même dans les creux des arbres. Le mâle qui est plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu courbé & noir par la pointe : cet oiseau, qui a le col long & bien affilé, a la prunelle extrêmement noire & le reste de l'œil jaune, les paupieres & les plumes qui sont autour des yeux sont jaunes aussi; le sommet de la tête est un peu applati, & de couleur cendrée, sa gorge, sa poitrine & son ventre sont jaunâtres & semés de taches noires : le manteau & le dos sont remplis de plumes de couleur de rouille, tiquetée de noir : le grand pennage est noirâtre : les plumes de la queue, pour la plus grande partie, sont cendrées & comme divisées en deux, à cause de leur tuyau qui est noir; celles des côtés ont des taches noires : le bout de la queue est blanchâtre : les jambes sont jaunes, les pieds sont garnis de grands doigts & d'ongles robustes & aigus, qui sont noirs & jaunes.

On prétend qu'il y a des personnes qui ont réussi à dresser des Quercerelles au vol du Merle & du Moineau : cet oiseau nourrit long-tems ses petits, quoiqu'ils volent, en un mot, jusqu'à ce qu'ils puissent vivre de leur chasse : on a remarqué que quand la femelle s'éloigne & s'absente du mâle, il en conçoit une douleur si grande qu'il fait des cris & des plaintes continuelles.

QUEREIVA, est un oiseau du Bresil, dont les Sauvages font un très grand cas à cause de la beauté de son plumage : les aîles sont noires, & le reste du corps est d'un très-beau bleu céleste.

QUET-PATEO, est un lezard du Bresil assez remarquable : le sommet de la tête est couvert de très petites écailles, que d'autres plus grandes environnent; celles du front sont grandes & blanchâtres; celles qui revêtent le dessus du corps, les cuisses & les pattes sont uniformes & grisâtres; le bord des oreilles est brun : sur la nuque du col, est un collier noir, divisé dans le milieu. Toute la queue, qui paroît comme formée par anneaux est très pointue & très-mince à l'extrémité, elle

eſt munie d'écailles, larges, piquantes, qui ſemblent être formées d'une corne dure. (Seba)

QUEUE DE BICHE SAVANE. *Voyez* YAPPÉ.

QUEUE BLANCHE. Nom donné à une eſpece d'Aigle à queue, ou de Milan, qui quand il vole en planant, ne leve pas ſa tête comme les oiſeaux de proie, mais ne regarde que la terre : il vole plus au lever & au coucher du ſoleil, qu'en aucun autre tems. Cet oiſeau prend des poules, des perdrix, des lapins, & des lievres; il frequente le bord des bois.

QUEUE DE CHEVAL : *voyez* PRESLE.

QUEUES DE CRABE, ou D'ECREVISSE, PETRIFIÉES, *Lapides caudæ cancri.* Toutes les pierres que nous avons vues ſous ce nom, étoient tantôt le noyau d'un nautile chambré & foſſile dont les concamérations étoient comprimées, tantôt c'étoient des noyaux d'orthocératites, foſſiles, comprimées & défigurées : *voyez ces mots.*

QUEUE DE POURCEAU, *Peucedanum.* Cette Plante, qu'on nomme auſſi *Fenouil de Porc* & *Peucedane*, croît aux lieux marécageux, ombrageux, maritimes, & même ſur les montagnes; ſa racine qui eſt très vivace, eſt longue, groſſe, chevelue, noire en dehors, blanchâtre en dedans, pleine de ſuc, rendant, quand on y fait des inciſions une liqueur jaune, d'une odeur de poix, virulente ou fétide : elle pouſſe une tige haute d'environ deux pieds, creuſe, rameuſe & cannelée : ſes feuilles ſont beaucoup plus grandes que celles du fenouil: elles ſont découpées, leurs ſubdiviſions qui ſont de trois en trois, ſont longues, étroites, plates, reſſemblantes aux feuilles du chiendent. Dans les mois de Juillet & d'Août cette plante porte à ſes ſommets des ombelles, amples, garnies de petites fleurs jaunes à cinq feuilles diſpoſées en roſes : à ces fleurs ſuccedent en automne des ſemences jointes deux à deux preſque ovales, rayées ſur le dos, d'un goût âcre & amer. On prétend que la racine de cette plante eſt plus ſucculente au printems. Tragus dit avec raiſon, que quand on l'arrache de la terre, il en exhale une odeur forte qui porte ſouvent à la tête, c'eſt pour cela que les anciens

prenoient des précautions avant que d'entreprendre de la tirer de terre, en se frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur, dans la crainte d'être surpris du vertige.

Des Botanistes disent que le grand Peucedane d'Italie ne differe du précédent que parcequ'il est plus grand en toutes ses parties : il y en a même qui prétendent que celui de France, qui a les feuilles plus étroites & plus courtes, n'est qu'une variété du Peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde convient qu'on peut substituer l'un à l'autre.

La racine de la Queue de Pourceau est hysterique, aperitive & béchique : on fait épaissir au feu ou au soleil le suc résino gommeux qui en sort par les incisions qu'on y a faites; ce suc est très utile dans la toux opiniâtre, & pour la difficulté d'uriner : on le prend en bol. Quant à l'usage extérieur de cette racine, elle nettoye les plaies & les ulceres, étant appliquée dessus : tous les Anciens Médecins l'estimoient propre, singulierement contre toutes les maladies des nerfs; mais sa mauvaise odeur fait qu'on ne s'en sert plus guere aujourd'hui.

QUEUE DE RENARD DES JARDINS ou LILAC. *Voyez ce mot.*

QUEUE ROUGE : est l'oiseau que les Italiens ont nommé *Cauda rossa*, parceque sa queue est d'un rouge très éclatant : il frequente les montagnes escarpées & pleines de rochers, de précipices & d'écueils : il y fait son nid : son plumage est très beau. On en distingue de trois sortes. On préfére le mâle de l'espece qui a aussi la poitrine rouge, il chante parfaitement bien : cet oiseau est rare en France : on le trouve en Italie : & il vit en cage l'espace de huit ans.

QUEUE DE SOURIS, *Myosuros*, est une petite plante basse, qui croît dans les champs entre les bleds, dans les prés & dans les jardins : sa racine est fibrée, & pousse des feuilles fort étroites, épaisses : il s'éleve d'entr'elles de petites tiges cylindriques, nues, portant à leurs sommités de petites fleurs à cinq feuilles, de couleur herbeuse : à ces fleurs succede un épi oblong, fait à peu-près comme celui du plantain, pointu, doux

au toucher & ayant la figure de la queue d'une souris, il contient des semences très-menues.

Les grenouilles sont fort friandes de cette Plante, qui est astringente & dessicative : prise en décoction elle convient dans les cours de ventre & pour les gargarismes.

QUEUX, est une pierre dont les Couteliers se servent pour aiguiser leurs couteaux & autres ferremens : c'est une espece de *pierre Naxienne*. Voyez *ce mot*.

QUFONSU ou QFONSU, est un oiseau gros à peu-près comme un corbeau : il se trouve dans le Royaume de Quoja, pays des Noirs : il a le corps noir & le col blanc : son nid, qu'il fait sur les arbres, est composé de ronces & d'argille : les Negres disent que quand les petits sont prêts à éclore, la femelle arrache ses plumes, pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes de nourriture, & que les plumes soient revenues à la mere.

QUIBEI. Plante venimeuse de quelques Isles de l'Amérique; elle est mortelle pour les bêtes : sa feuille est piquante, & ses fleurs ressemblent à la violette.

QUIMBA : est une plante des Indes occidentales, dont la graine, qui est blanche, sert de nourriture aux habitans de divers pays : ils en font aussi un breuvage. Le Quimba croît de la hauteur d'un homme, & ses feuilles ressemblent à la Blette : sa fleur est purpurine, & sa graine est contenue dans des épis.

QUINCAJOU, animal quadrupede de l'Amérique, de la grosseur d'un Chat, armé de griffes, d'un poil roux brun; il a une longue queue qui fait deux ou trois tours sur son dos : c'est l'ennemi de l'*Orignac*, espece d'*Elan*. Voyez ELAN.

Le Quincajou est fort léger; il monte sur les arbres, & se couche sur une branche : lorsque quelqu'*Orignac* vient à passer, il se jette adroitement sur son cou, l'accolle de ses griffes, & ne le quitte point qu'il ne l'ait terrassé. L'Orignac tâche de courir à l'eau pour s'y plonger; alors son ennemi, qui craint l'eau, se jette à terre, & l'abandonne. On dit que le Renard & le Quincajou

font

font de concert la chasse de l'*Orignac* : plusieurs Renards le cherchent à l'odorat ; & lorsqu'un d'entr'eux l'a fait lever en jappant, les autres Renards qui sont sur les côtés ne jappent que lorsqu'ils le jugent nécessaire pour déterminer l'*Orignac*, dans sa fuite, à passer à l'endroit où le *Quincajou* est en embuscade : celui-ci ne manque pas de se jetter à son cou, & de le lui ronger jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé ; ils se mettent ensuite tous après, & le dévorent.

QUINQUINA AROMATIQUE. *Voyez* CASCARILLE.

QUINQUINA ORDINAIRE, *Kina-kina*. C'est la fameuse écorce fébrifuge que l'on nous apporte du Pérou : elle est très séche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, & intérieurement lisse, un peu résineuse, de couleur de rouille de fer, d'un goût fort amer, astringent, & d'une odeur qui n'est pas désagréable. Souvent on nous apporte le Quinquina en écorces grandes, longues de trois pouces ou environ, & de la grosseur du doigt : quand elles ne sont pas roulées, on présume qu'elles ont été prises sur le tronc de l'arbre ; au lieu que celles qui sont minces, roulées en petits tuyaux, ont été prises sur les petites branches : d'autres fois elles sont par morceaux très petits, ou coupés fort menu, jaunes en dedans, & blanchâtres en dehors : on prétend que c'est le *Quinquina* qu'on a levé des racines ; celui-ci est fort estimé des Espagnols : le vrai *Quinquina* ne doit pas être mucilagineux dans la bouche.

L'arbre d'où l'on tire cette écorce fébrifuge est appellé *Palo de calenturas* (c'est-à-dire bois des fiévres), par les Espagnols : il vient de lui-même dans le Pérou, surtout auprès de Loxa ou Loja, sur les montagnes qui environnent cette ville à 60 lieues de Quito. M. Dufay, dans une assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1738, lut une description de cet arbre, qui lui avoit été envoyée du Pérou par M. de la Condamine. Par cette description nous apprenons que l'*arbre du Quinquina* n'est pas fort haut : sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches : les

feuilles sont lisses, entieres, assez épaisses & opposées : leur contour est uni, & en forme de fer de lance : elles sont larges de deux pouces, longues de trois, & nerveuses : chaque rameau du sommet de l'arbre finit par des bouquets de fleurs, qui avant d'être épanouis ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la Lavande : ces fleurs deviennent rougeâtres, & il leur succede des graines roussâtres, applaties, & comme feuilletées.

Il y avoit long tems que le hazard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu fébrifuge de l'*écorce de Quinquina*, lorsque les Européens arriverent dans leurs pays. Les Espagnols furent les premiers qui en apporterent en Europe en 1640 : jusques là ce remede, quoique certain, n'eut pas encore grande vogue ; mais vers l'année 1649, le Provincial des Jesuites de l'Amérique passa en Europe, & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede : chacun d'eux guérissoit les fiévres comme par enchantement : dès-lors on appella le Quinquina la *Poudre des Peres* : les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *Poudre Jesuitique*, THE JESUIT'S-POWDER. Quelques Médecins ne connoissant point suffisamment la vertu de ce nouveau remede, s'éleverent contre son usage : d'ailleurs on s'en étoit dégoûté par son prix excessif ; car les Jesuites la vendoient fort cher : ce fut alors qu'on vit paroître des Brochures intitulées : *Funerailles du Quinquina*, & *Résurrection du Quinquina*. En 1679 le Chevalier Talbot, Anglois de nation, à force de remontrer l'utilité de ce spécifique, & même d'en exagérer les vertus, fit revivre en France l'usage du Quinquina : l'on en fit un nouveau secret, que l'on vendit une grosse somme à Louis XIV ; ce Prince en donna la connoissance à tout le monde, & fit par là un très grand bien à l'humanité.

Le Quinquina contient bien plus de matiere résineuse que de gommeuse : il est, comme la plupart des amers, mis au rang des remedes stomachiques : il fortifie l'estomach, rétablit l'appetit, aide la digestion, & tue les vers ; mais, comme nous l'avons déja dit, sa vertu recommandable est de guérir les fiévres intermittentes ; car quand on le donne comme il convient, il les guérit

furement & promptement : on le donne ou en poudre, ou en décoction, ou en infusion; soit à l'eau, soit au vin : mais pris en substance, son effet est plus certain, de même que l'infusion au vin est plus efficace que celle à l'eau : au reste ses effets & la maniere d'administrer ce remede, sont trop connus des Médecins praticiens pour insister plus long tems. Sur cela nous ajouterons seulement que si le Quinquina ne guérit pas à coup sûr toutes especes de fiévres malignes, putrides, &c c'est souvent faute d'avoir préparé le malade, ou de joindre à ce remede les correctifs & accessoires convenables; enfin le Quinquina agit avec un succès merveilleux dans la gangrène & dans le sphacele extérieur.

M. de la Condamine fait encore mention d'une nouvelle espece de Quinquina. *Voyez* le Voyage de cet Académicien au Pérou, *p.* 83.

QUINTE-FEUILLE, *Quinque folium.* C'est une plante qui croît abondamment dans les champs, aux lieux sabloneux & pierreux, dans les prés, au bord des eaux & des lieux ombrageux : elle est longue & quelquefois grosse comme le petit doigt, fibreuse, noirâtre en dehors, rouge en dedans, & d'un goût astringent : elle pousse, comme le Fraisier, plusieurs tiges longues d'environ un pied & demi, rondes, grêles, flexibles, velues, rougeâtres, genouillées par intervalles, & poussant de leurs nœuds des feuilles & des racines, par le moyen desquelles la plante se répand au large & se multiplie : ses feuilles sont oblongues, arrondies à leurs extrémités, nerveuses, velues, crénelées à leurs bords, verdâtres, & rangées au nombre de cinq sur la même queue; la grande espece en a sept : ses fleurs naissent en Mai & en Juin aux sommets des tiges, seules à seules, composées chacune de cinq feuilles, jaunes, disposées en rose, un peu larges & arrondies en cœur : ces fleurs sont de peu de durée; il leur succede un fruit arrondi, composé de plusieurs semences pointues, ramassées en forme de tête, & enveloppées par le calice de la fleur.

On se sert particulierement de sa racine en Médecine : on la ramasse au printems; on en ôte la premiere écorce

noirâtre, qui est mince, & on l'ouvre pour en rejetter le cœur : on fait ensuite sécher la seconde écorce en l'entortillant autour d'un bâton, puis on la garde séche pour l'employer au besoin. Cette plante est balsamique, vulneraire & astringente : les racines s'emploient utilement dans les tisanes & dans les bouillons astringents, lorsqu'il s'agit d'arrêter les flux immoderés.

QUIOQUIO, est le nom de la graisse qu'on retire de l'*Aouara*. Voyez PALMIER AOUARA.

QUIS. Les Mineurs donnent ce nom ou celui de *Pierre vitriolique* à la Pyrite dont on tire du *Soufre* & du *Vitriol*. Voyez *le mot* PYRITE.

QUOCOLOS. *Voyez* PIERRE A VERRE.

QUOGGELO. On donne cé nom à un Lezard des plus remarquables de la Côte d'or : sa longueur est d'environ huit pieds, & sa queue seule en prend plus de quatre. Les écailles de cet animal ressemblent aux feuilles d'Artichaux ; mais elles sont plus pointues, fort serreés, & si dures qu'elles peuvent le défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses principaux ennemis sont les Tigres & les Léopards : ils le poursuivent, & quoiqu'il court vîte, ils l'ont bien-tôt atteint ; mais il se roule alors dans sa cotte de maille, qui le rend invulnerable. Les Negres, qui le tuent par la tête, vendent sa peau ou cuirasse aux Européens : ils en font un grand commerce, & mangent sa chair, qui est blanche & d'un bon goût. Ce Lézard, qui pourroit bien être une grande espece de *Pholidote*, vit de Fourmis, qu'il englue avec sa langue longue & gluante. Le Quoggelo ne fait point de mal aux hommes qui ne l'attaquent pas, mais il blesse dangereusement avec ses écailles ceux qui cherchent à le tuer.

QUOJAVAURAU, espece de Singe de l'Afrique que les Portugais nomment *el selvago*, le sauvage ; il a cinq pieds de long : sa figure est hideuse : il a la tête, le corps & le bras d'une grosseur extraordinaire, mais il est docile : il marche souvent droit sur ses pieds, & il porte d'un lieu à un autre des fardeaux fort pesants : on lui apprend aussi à puiser de l'eau, & à la porter dans un bassin sur sa tête, à piler du millet dans un mortier, &

rendre d'autres services ; en un mot à faire la tâche d'un Esclave. Lorsque cet animal n'a pas eu d'éducation, il est assez à craindre étant naturellement fort & mechant : il attaque quelquefois un homme, & le renverse, lui arrache les yeux ou lui fait quelqu'autre mal. Autant le mâle de ce Singe ressemble à l'homme, autant la femelle a la gorge pleine & le ventre rond, & ressemble à la femme.



RABETTE. Graine d'une espece de Chou dont on tire par expression une huile qui sert à brûler. *Voyez* l'article CHOU COLSA.

RACINE, *Radix*. On appelle ainsi les parties inférieures de la plante, qui sont ordinairement cachées dans la terre, ou attachées à quelqu'autre corps, mais dans le lieu où la graine a germé Il y a trois especes de Racines, *bulbeuse*, *tubereuse* & *fibreuse*. La bulbeuse, *bulbosa radix*, est ce qu'on appelle vulgairement un *Oignon* : la tubereuse, *Radix tuberosa*, est en tubercule charnu & solide, qui grossit bien plus que la tige ; il est adhérent ou suspendu par un filet, & de différentes figures. La Racine fibreuse, *Radix fibrosa*, est composée de plusieurs autres Racines plus petites que le tronc d'où elles partent : ce tronc est la mere Racine.

On dit *Racine fibrée*, lorsqu'elle est toute composée de fibres égales en grosseur, ou à-peu près.

La principale Racine d'un arbre s'appelle *Pivot*, parcequ'elle est ordinairement dirigée comme le tronc. Enfin les Racines sont les premiers organes de la plante ; c'est à elles que la terre transmet la principale partie du suc nécessaire pour alimenter toute la plante. Or les plantes pompent principalement la partie nourriciere des *Racines*, & ces Racines sont ou *pivotantes* ou *rampantes*. Si elles pivotent, elles s'enfoncent profondement en terre ; si au contraire elles rampent, elles s'allongent presque horisontalement sans s'éloigner de sa surface. C'est à la nature de la semence, à la qualité du sol, à l'art du Cultivateur, que les plantes doivent leur extension, leur multiplication, & sur-tout les Racines.

Nous disons que l'on comprend sous le nom de *Racines* toutes ces parties de l'arbre qu'on dépouille en plein champ, ou dans les forêts, ou dans les jardins, de la terre qui les environne : les Racines paroissent être une des parties les plus essentielles ; car on ne voit aucunes plantes qui n'en aient : la cuscute n'en est pas même

exceptée: Il n'en est pas des Racines comme des *Fleurs*. *Voyez* ce mot.

Les *Racines* étant destinées à servir la plante dans l'obscurité, n'ont été pourvues d'aucune parure; mais en les considerant sous d'autres points de vue, on appercevera facilement leur utilité.

Les *Racines* des arbres, se pliant en terre selon la nature des obstacles qu'elles trouvent à leur accroissement, sont plus tortueuses & plus noueuses que le reste de l'arbre. Ces parties dont les fibres ont été courbées en cent façons, tantôt tenues fort séchement, tantôt inondées de différentes liqueurs, fournissent aux Ebenistes des pieces veinées, & nuancées de tant de couleurs, que l'assemblage qu'ils en font, dit M. Pluche, semblent sortir de l'attelier d'un Peintre.

Les Charpentiers & les Charrons trouvent dans ces mêmes parties de l'arbre des pieces naturellement pliées en arc, & d'autres morceaux d'une dureté qui les rend presque inalterables & parfaitement propres pour les endroits de leurs ouvrages les plus exposés à la fatigue.

Les Teinturiers font aussi usage de plusieurs Racines; telles sont le *Curcuma*, la *Thymelée*, &c.

En Médecine on se sert d'un très grand nombre de Racines tirées des arbres, des arbrisseaux, & des plantes mêmes; telles sont le *Pareira brava*, l'*Ipecacuanha*, le *Gingembre*, le *Galanga*, le *Genseng*, le *Jalap*, la *Rhubarbe*, &c. *Voyez* ces mots.

Les Parfumeurs font aussi usage de diverses Racines, telles que l'*Acorus verus*, l'*Iris*, le *Souchet*, l'*Angelique*, &c.

Parmi les alimens légumineux il y a aussi des Racines potageres, telles que les *Salsifis*, les *Navets*, les *Bettes-raves*, les *Panais*, les *Carotes*, les *Poires de terres*, les *Truffes*, l'*Oignon*, &c. *Voyez* ces différens mots & celui de Plantes.

RACINE D'AMERIQUE. *Voyez* Massue des Sauvages Mabouia

RACINE D'ARMENIE, *Ronas*. C'est, dit Lemery, une Racine un peu plus grosse que celle de la Réglisse, & qui, comme elle, s'étend beaucoup dans la terre: elle croît en Arménie ou Turcomanie, sur les frontieres

de la Perse, proche de la ville d'Estabac, & non ailleurs. Elle donne une forte teinture rouge à l'eau en peu de tems : on s'en sert au Mogol pour teindre les toiles. On en fait un grand commerce en Perse & aux Indes : elle rend une teinture rouge si prompte & si forte, qu'au rapport de Tavernier dans la Rélation qu'il a donnée de son voyage de Perse, une barque Indienne, qui en étoit chargée, ayant été brisée à la Rade d'Ormus, la Mer parut toute rouge pendant quelques jours le long du rivage où les sacs de *Ronas* flottoient.

RACINE DU BRESIL. *Voyez* PAREIRA BRAVA.

RACINE DE S. CHARLES ou INDIENNE, *Radix Carlo Sancto*, est une Racine que l'on apporte de la Province de Méchoachan en Amérique, où elle croît dans les lieux tempérés : elle a une grosse tête, de laquelle sortent plusieurs autres Racines de la grosseur du pouce, de couleur blanchâtre : sa tige & ses feuilles sont semblables à celles du Houblon, s'entortillant comme elles autour des échalas, si l'on y en met, ou se courbant & se répandant à terre : elle est verdâtre, d'une odeur forte : on n'y voit paroître aucune fleur ni fruit.

L'écorce de cette Racine se sépare aisément : elle a une odeur aromatique & un goût amer, un peu âcre. Le nerf de la Racine dépouillé de son écorce est composé de fibres très déliées, qui se détachent facilement l'une d'avec l'autre : son écorce est estimée sudorifique antiscorbutique : elle fortifie l'estomac & les gencives : elle donne bonne bouche étant machée. Les Espagnols ont donné le nom de *S. Charles* à cette Racine, à cause de ses grandes vertus ; car elle est bonne encore pour l'épilepsie, pour la vérole, pour les hernies, & pour hâter l'accouchement

RACINE DE CHARCIS. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE LA CHINE. *Voyez* SQUINE.

RACINE DE DIPTAMBLANC, ou FRAXINELLE. *Voyez* DICTAME BLANC.

RACINE D'EMERAUDE. *Voyez* PRASE.

RACINE DE FLORENCE. *Voyez* IRIS.

RACINE DE SAINTE HELENE. *Voyez* à l'article SOUCHET.

RACINE INDIENNE. *Voyez* RACINE DE SAINT-CHARLES.

RACINE DE MÉCOACHAN. *Voyez* MÉCOACHAN.

RACINES PÉTRIFIÉES, *Rizolithi.* Ces parties de plantes ou d'arbres ont été changées en pierres, de la même maniere que nous l'avons dit pour le bois pétrifié, au mot *Pétrification* : on en rencontre plus communément dans des terreins sablonneux que par tout ailleurs ; mais comme la structure des Racines est à-peu près toujours la même, on ne peut jamais distinguer à quelle espece de plantes elles appartiennent.

RACINE DES PHILIPPINES. *V.* CONTRA YERVA.

RACINE DE RHODE, ou ORPIN-ROSE. *Voyez* ce mot à la suite de l'article ORPIN.

RACINE DE SAFRAN, ou CURCUMA. *Voyez* TERRA MERITA.

RACINE SALIVAIRE. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE DE THYMELEA, ou GAROU. *Voyez* THYMELÉE.

RACINE VIERGE ou SCEAU DE NOTRE-DAME, *Tamnus racemosa* : c'est une plante qui a beaucoup de rapport avec la Bryonne ; aussi quelques-uns la nomment-ils de ce nom : on verra la différence par la comparaison des descriptions. Cette plante a une racine grosse, tubéreuse, noire en dehors, blanche en dedans, d'une saveur âcre sans être désagréable : elle pousse des tiges sarmenteuses, qui s'entortillent autour des arbrisseaux comme le liseron, & n'a point de mains ou vrilles, en quoi elle differe de la Bryonne ; ses feuilles sont alternes, d'un verd gai ; ses fleurs naissent par grappes, & sont d'une seule piece en forme de petit bassin, & découpées en six parties ; leur couleur est jaune verte : de ces fleurs, les unes sont stériles, les autres portent un embrion qui se change en une baie rouge, de la grosseur d'une cerise. Les propriétés de cette plante, pour l'usage intérieur, ne sont pas bien constatées ; mais appliquée extérieurement, c'est un puissant résolutif : on la ratisse, on la pile, & on l'applique sur la partie où il y a extravasion de sang, & elle le dissipe aussitôt. On dit que pilée avec du vinaigre & de la bouze de vache, & réduite en cataplasme, elle appaise les douleurs de la goutte.

RACINE DE VIRGINIE ou HABASCON : c'est une racine de la grosseur & figure de nos Panais : les Indiens en mangent. Lémery soupçonne que c'est une espece de *Patate*.

RADIEUX : Poisson des Indes orientales, qui tire son nom des rayons qui sortent de ses yeux : ces rayons y forment des taches d'un rouge obscur : il est armé d'aiguillons sur le dos ; ses nageoires sont rondes ; celles du ventre ne le sont pas : sa couleur est bleue, mêlée de larges lignes rouges : les Habitans d'Amboine s'en nourrissent ; mais la plupart n'en font point de cas. *Collect. Pisc. Amb. de Ruisch. p.* 38.

RADIS, *Raphanus vulgaris* : on donne ce nom à une espece de *Raifort*, que plusieurs appellent aussi *petite Rave*. Le Radis a à-peu-près la forme d'un navet, mais il est d'un gout piquant qui excite l'appétit : c'est la grande espece de Rave des Parisiens.

RADIS. Les Conchyliologistes donnent ce nom à une espece de coquillage univalve, du genre des *Conques sphériques* ou *Tonnes*, dont la coquille est allongée en queue recourbée ; ses couleurs imitent celles d'un Radis : *voyez* le mot TONNE.

RAGOT : on appelle ainsi le Sanglier qui a deux ans, & qui sort de compagnie : *voyez* au mot SANGLIER.

RAGOUMINIER : *voyez* CERISIER.

RAIE ou RAYE, *Raia* : c'est un Poisson plat, large, cartilagineux, & très connu dans les Poissonneries. Rondelet en distingue de quinze especes : nous rapporterons ci-après les plus connues.

Marques caractéristiques des Raies.

En général les Raies sont des poissons sans nageoires ; car ils nagent sur leur largeur, & ils ont des piquans à la queue semblables à ceux des ronces : les especes d'aîles ou de nageoires que les Raies ont à la queue ne servent qu'à diriger leur route : elles regardent toutes de côté ; & elles ont toutes devant les yeux une taie nommée en latin *nebula* ; & proche des yeux de grands trous, qui sont ouverts quand la bouche est béante, & qui sont presque fermés quand la bouche l'est : elles ont aussi d'autres

trois devant la bouche, au lieu de narines. Il y a des Raies qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont point : elles ont en place un os âpre. Toutes les différentes especes de Raies ont inférieurement les ouies découvertes ; elles different entre elles par les aiguillons ; car les unes en sont armées dessus & dessous ; les autres dessus seulement, & d'autres dessous le museau : enfin il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue : quelques especes en ont trois rangs, & d'autres n'en ont qu'un : ces aiguillons sont foibles, mous & longs dans les unes, & fermes, forts & petits dans les autres ; mais tous sont tournés vers la queue, à l'exception des plus longs, qui le sont vers la tête. Il y a des Raies qui ont le foie rouge, & d'autres l'ont jaune ; la rate est dans l'entortillure de l'estomac. Cette sorte de Poisson est fort féconde, & très commune, parcequ'il n'y a presque point de Poisson, excepté la Lamie, qui ait la gueule assez grande pour avaler les Raies : de plus, leurs aiguillons font qu'aucun Poisson n'ose en approcher. Quoique les Raies femelles aient beaucoup d'œufs, elles n'en déposent qu'un ou deux à la fois : ceux qui sortent sont couverts d'une coque qu'ils acquierent quand ils sont descendus dans la matrice ; les autres sont au-dessus de la matrice, & comme dans le corps des poules ; ils se détachent les uns après les autres pour se perfectionner, c'est-à-dire, pour se revêtir d'une coque qui est quarrée.

Toutes les especes de Raies sentent le sauvagin, & ont une mauvaise odeur de mer : cette derniere qualité se perd en les gardant quelque tems. On sait que la Raie transportée est meilleure que celle que l'on mange sur les bords de la mer ; la chair en est dure, & de difficile digestion ; mais elle est meilleure en hiver qu'en été. Le foie de ce poisson passe pour un mets délicat, sur-tout en France ; car sur les côtes de la mer, en Angleterre & en Hollande, on en fait peu de cas. Les Raies se nourrissent de petits poissons, & habitent dans les lieux fangeux & bourbeux de la mer, proche des rivages.

Description des différentes Raies.

1°. La Raie Bouclée, *Raia clavata* : c'est la *Clavelade* des Provençaux, & le *Thorn-back* des Anglois :

elle a beaucoup de rapport avec les autres Raies ; elle a le bec plus court & moins pointu : on la nomme bouclée, parceque ses aiguillons ont la figure de clous : elle a un rang de piquans courbés sur le dos, & trois autres à la queue ; son foie est gras & délicat ; la peau de son dos est noire.

La Raie Bouclée, ou Ronce des Languedociens, a le museau plus pointu que la précédente, mais il n'y a point d'aiguillons : elle a sur les côtés huit arrêtes, ce que n'ont pas toutes les autres Raies ; son dos est garni de quatre aiguillons ; sa peau est d'un gris de cendre, & sa chair est dure, & sent le sauvagin. Rai cite une espece de Raie piquante qui n'a des piquans que sur la queue & sur les nageoires.

La Raie Cardaire, *Raia spinosa* : son corps est tout couvert d'aiguillons semblables aux pointes de ces outils dont on se sert pour carder la laine.

La Raie a Foulon, *Raia fullonica*, est toute garnie d'épines semblables à ces outils garnis de pointes de fer dont se servent les Foulons pour apprêter les draps.

La Raie Bouclée ou Piquante dessus et dessous : elle ressemble à la Raie cardaire : on ne la peut toucher que par la pinnule de sa queue : elle n'a point de dents.

2°. La Raie Étoilée, *Raia stellata* : sa tête ressemble plus à la Pastenaque qu'aux autres Raies ; son corps est orné de taches étoilées ; elle a des aiguillons qui commencent tout près de la tête, & vont finir à la premiere nageoire de la queue : elle habite la haute mer, & rarement les bords du rivage : sa chair est plus tendre, plus facile à digérer, & nourrit davantage que celle des autres Raies.

3°. La Raie lisse ou Miraillet, *Raia oculata* : espece de Raie, qui a sur le dos deux figures d'yeux, & qui sont des marques semblables à de petits miroirs. Son museau est cartilagineux & transparent : son corps est brun au-dessus ; sa peau est lisse & garnie de deux grandes nageoires ; ses aiguillons sont en plus grand nombre que ceux des Raies à long bec & à bec pointu ; le dessous de son museau est rude. Les yeux, qui regardent de côté, de même que dans les autres Raies, sont entourés de deux aiguillons, & la queue en est toute gar-

nie ſur trois rangs : il y en a auſſi quelques-uns en-deſſous, près de la bouche, & diſpoſés de maniere à retenir les poiſſons dont elle veut faire ſa nourriture. Les trous qui ſont auprès des yeux ſont aſſez grands pour y mettre le doigt. La bouche eſt garnie d'os durs, au lieu de dents. Ce poiſſon, comme toutes les autres eſpeces de Raies, ſent d'abord le ſauvagin, & a une mauvaiſe odeur de mer, mais qui ſe paſſe en la gardant quelque tems ; auſſi la mange-t-on meilleure dans l'intérieur du Royaume que ſur les bords de la mer. La chair en eſt dure & difficile à digérer : elle eſt meilleure l'hiver que l'été : ſon foie eſt exquis ; on prétend que toutes ſes entrailles ſont également bonnes à manger.

4°. La RAIE LISSE ORDINAIRE, *Raia lævis*, c'eſt le *Fumat* des Languedociens : elle a la peau liſſe, & deux eſpeces de grandes nageoires, avec un aiguillon ſur chaque œil. La ligne du dos eſt garnie d'un rang d'aiguillons clair-ſemés ; mais ſur la queue il y en a trois ; il s'en auſſi trouve quelques-uns en deſſous, près de la bouche, qui ſont recourbés & placés à propos pour retenir les poiſſons, dont cette Raie veut faire ſa proie. On l'appelle *Raie liſſe*, parcequ'elle a peu d'aiguillons, en comparaiſon des autres Raies. Son muſeau eſt un cartilage tendre, demi-tranſparent & de moyenne longueur : les trous des yeux ſont aſſez grands pour y mettre le doigt ; la bouche eſt placée en deſſus : elle eſt garnie d'os durs, au lieu de dents. De chaque côté ſont les ouies, avec un cartilage, auquel eſt attaché le diaphragme, pour ſéparer les ouies mêmes & le cœur, de l'eſtomac, du foie, & des autres parties qui ſervent à la digeſtion.

5°. La RAIE AU BEC POINTU. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit le *Bœuf marin* des Anciens, ou la *Vache de mer*. Voyez *la difference de cet animal au mot* VACHE DE MER. Elle devient fort grande, & elle a de petites dents, qui ſont foibles & cachées. Dans quelques pays on l'appelle *Flaſſade*, à cauſe de ſa grandeur ; ce qui ſignifie *Couverture de lit*. Cette eſpece de Raie a les nageoires fort grandes & étendues ; le tronc du corps étroit, venant en pointe vers la tête ; ſa queue eſt garnie d'un petit rang d'aiguillons ; d'ailleurs elle reſſemble à toutes

les Raies. Sa chair est molle & plus agréable au goût que celle des autres, sur-tout quand elle est vieille. Les Pêcheurs la font sécher à la fumée & au soleil

6°. La Raie au long bec. On donne ce nom à une espece de Raie lisse, que nous appellons quelquefois *Raie alêne*, & les Italiens *Perosa rasa*. Elle a sur la peau des taches pareilles à une lentille, d'où lui est venu, en Languedoc, le nom de *Lentillade* : elle a, près des yeux, quatre aiguillons, & sa queue en est garnie de quatre rangs : elle a des dents placées au-devant de la mâchoire : elle a le dos brun, & le ventre blanc ; & elle est moins grande que la Pastenaque : on l'appelle encore *Sot*.

7°. La Raie ondée ou cendrée, *Raia undulata, cinerea*. Elle n'a pas le corps en losange comme les autres especes de Raies, mais plus rond ou plus ovale : elle a, sur le milieu du dos, une ligne garnie de quelques aiguillons ; elle en a autour des yeux, & trois rangs à la queue. Ces aiguillons sont plus grands & plus épais que ceux de la Raie lisse : elle lui ressemble d'ailleurs, excepté encore par sa couleur cendrée, & ses traits ondés & noirs. C'est une des grandes especes de Raies ; Rai dit qu'il y en a qui pesent deux cents livres.

8°. La Raie piquante, *Raia oculata* : elle a des figures d'yeux sur les nageoires ou ailes ; elle est armée d'aiguillons à la tête, au dos, à la queue & aux nageoires : ceux de la queue sont plus grands, plus forts, & en plus grand nombre. Sa chair est dure & de mauvaise qualité : l'on donne le nom de *Raie piquante étoilée* à l'espece qui a, sur les côtés & sur la queue, des étoiles ; au lieu de dents, elle a des os durs & âpres dans la bouche. Sa chair est dure & séche. Sa peau est fort épineuse.

Les différentes especes de *Torpilles* & l'*Ange*, sont aussi des especes de Raies. Voyez *ces mots*. Il y a des Raies d'une grandeur demesurée, témoin celle qu'on prit en 1714, près de l'Isle Saint-Christophe, qui, quoique harponnée en différens endroits, & perdant beaucoup de sang, fut long-tems sans céder aux efforts de quarante hommes qui étoient dans deux barques : elle avoit douze pieds de longueur & dix de largeur. Labat

en cite une beaucoup plus grande encore. Plus on pêche ce poisson près des côtes, plus il est petit & tendre; tandis que les grosses Raies, qui habitent la haute mer, sont dures. Dans les Antilles, on trouve une petite Raie dont la queue est fort longue, noire & pyramidale. A l'origine de cette même queue sont deux petits dards, en maniere d'hameçon, dont la piquûre est mortelle; mais pour en guérir, il ne faut, dit-on, qu'appliquer dessus un morceau de la chair de ce poisson. On prétend que la cendre du dardillon, brûlé & incorporé avec le vinaigre, produit le même effet. La Raie du Cap de Bonne Espérance a, aux deux côtés de la bouche, une grande tache ronde, qui ressemble à un miroir, tant elle est éclatante. Cette Raie jette beaucoup de frai: on trouve jusqu'à deux & trois cents œufs dans une Raie du Cap. Elle est d'un mauvais goût; au lieu que celles de la Côte d'Or sont d'une saveur exquise.

La Raie de Seram est d'un meilleur goût, & plus délicate que celle de l'Europe; mais sa peau est si dure & si bien marbrée, que les femmes du pays s'en servent pour couvrir leur nudité. Enfin M. Barrere (*Histoire Nat. de la France Equinox. pag.* 177) fait mention de cinq especes différentes de Raies dans l'Isle de Cayenne. Il y a, entre autres, la *Raie diable* qui est monstrueuse, ayant plus de vingt pieds de longueur: elle s'élance hors de l'eau à une certaine hauteur, & se laissant tomber tout-à-coup, elle fait un bruit épouvantable: elle se bat avec l'*Espadon*. Voyez *ce mot à l'article* Baleine.

RAIFORT, *Raphanus*, plante d'un grand usage en Médecine. Nous en décrirons deux especes principales; savoir, le Raifort cultivé & le Raifort sauvage, que l'on compte entre les especes de *Cochléaria*. Voyez *ce mot*.

1°. Le Raifort cultivé ou la Rave des Parisiens, *Raphanus major oblongus*. Sa racine est longue, charnue, plus ou moins grosse & tortue, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, mais moins que le Radis: elle pousse des feuilles assez semblables à celles de la Rave, mais un peu plus sinueuses: elle pousse des tiges hautes de deux pieds, ron-

des & rameuſes ; leſquelles portent des fleurs à quatre feuilles, purpurines, & diſpoſées en croix. Il leur ſuccede des fruits formés en maniere de corne, ſpongieux en dedans, qui renferment deux rangs de ſemences arrondies, rouges & âcres au goût. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle fleurit d'aſſez bonne heure, & l'on retire ſa racine de terre, principalement au printems, pendant qu'elle eſt tendre, ſucculente, facile à rompre, & bonne à manger crue. On la nomme improprement *Rave* à Paris & en quelques autres endroits : on l'appelle *Cordée*, quand elle devient dure & ligneuſe ; & alors elle n'eſt plus eſtimée pour la table. Quand elle eſt très groſſe, & que ſa tige eſt montée en graine, elle ne convient pas plus en aliment.

Ce Raifort a à peu-près les mêmes propriétés que la vraie Rave : il eſt également venteux ou cauſant des rapports & des maux de tête, quand on en mange trop. Fernel trouve, dans le ſuc de Raifort, un vomitif des plus doux, ami de l'eſtomac, & qu'on peut donner même aux femmes groſſes.

2°. Le Raifort sauvage, ou le Grand Raifort, ou le Cram, ou la Moutardelle, *Raphanus ruſticanus*, eſt une plante qui croît naturellement aux bords des lieux aquatiques, mais que l'on cultive auſſi dans les jardins, aux lieux humides & ombrageux. Sa racine eſt longue & rampante, blanche, d'un goût fort âcre & brûlant. Elle pouſſe de grandes feuilles, longues, larges, pointues, d'un beau verd, un peu reſſemblantes à celles de la rhubarbe des Moines. Sa tige eſt haute d'un pied & demi, droite, ferme, cannelée, garnie de feuilles, & creuſe : elle porte, au printems, de petites fleurs à quatre feuilles, blanches, diſpoſées en croix. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques, enflées, arrondies, & renfermant quelques ſemences rougeâtres.

Les gens de la campagne mangent ſa racine, comme celle du Raifort ordinaire : on l'emploie quelquefois dans les ragoûts : on la rape, & on en fait une eſpece de moutarde, pour aſſaiſonner les viandes & réveiller l'appétit. Quelques uns l'appellent *Moutarde des Capucins*, & plus communément la *Moutarde des Allemands*.

Cette

Cette plante se multiplie aisément; car outre qu'elle rampe beaucoup par elle-même, si l'on coupe des rouelles de sa racine nouvellement tirée de terre, à l'épaisseur d'environ trois lignes, & qu'on la mette aussi-tôt dans la terre, il en naîtra, de chaque rouelle, une longue racine & une plante nouvelle, comme si l'on avoit planté une racine entiere. *Mém. de l'Acad. des Sciences.* Ce qui fait connoître qu'une même plante contient beaucoup de germes dans sa substance, sans compter ses semences.

Le Raifort sauvage est apéritif, anti-scorbutique & résolutif; c'est une des plantes usuelles, dont les vertus sont les moins équivoques : il purifie le sang, convient dans l'enrouement, & sur-tout pour la voix éteinte, & dans la toux séche ou accompagnée de crachement de sang (Boerhaave.) On en cite plusieurs exemples dans les Journaux d'Allemagne : c'est encore un excellent remede, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour l'hydropisie & les rhumatismes.

RAINE ET RAINETTE : *voyez à l'article* GRENOUILLE.

RAIPONCE ou REPONCE, *Rapunculus.* Nous décrirons sous ce nom deux especes de plantes, quoique d'un genre différent.

1°. La PETITE RAIPONCE DE CARÊME, ou la CAMPANULE RAIPONCE, *Rapunculus esculentus*; plante qui naît d'elle-même sur les bords des fossés, dans les prés & dans les champs parmi les bleds : on la cultive aussi dans les jardins potagers. Sa racine est comme une petite Rave, longue & grosse comme le petit doigt, rarement branchue, blanche, douce & bonne à manger : elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grêles, anguleuses, cannelées, velues, revêtues de feuilles étroites, pointues, collées à la tige par une base un peu large, peu dentelées, & empreintes d'un suc laiteux : ses fleurs naissent aux sommités, & à chaque fleur il y a, suivant M. de Tournefort, une cloche évasée & échancrée en cinq parties, de couleur bleue ou purpurine, quelquefois blanche : il lui succede un fruit membraneux, divisé en trois loges qui renferment plusieurs semences menues, luisantes & roussâtres.

Toute la plante donne du lait comme les autres *Campanules* : elle fleurit en Juin ; on la cueille, étant encore tendre, avec sa racine, pour la mêler dans les salades du printems en Carême. Cette racine est de la même nature que celle du Raifort sauvage, car si on la coupe par tranches, & qu'on les mette en terre, il en naîtra une nouvelle plante de chaque tranche.

2°. La Raiponce sauvage ordinaire, ou la grande Raiponce, *Rapunculus spicatus*. Sa racine est comme celle de la précédente : elle pousse des feuilles semblables à celles de la Violette de Mars, tachetées quelquefois de noir : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, creuse & rendant du lait, revêtue de feuilles oblongues & étroites, portant à sa sommité un épi de belles fleurs blanches ou purpurines d'une seule piece, coupées ordinairement en étoile à cinq rayons : les semences sont rougeâtres. On trouve cette plante sur les montagnes, dans les prés froids, & dans les vallées ombrageuses & pleines de bois : sa racine est moins en usage que celle de la précédente, elle est apéritive & facilite la digestion, elle rafraîchit & augmente aussi le lait des Nourrices.

RAISIN DES BOIS. On donne ce nom à l'*Airelle* : voyez *ce mot*.

RAISINS DE CORINTHE, DE DAMAS, &c. *voyez à la suite de l'article* Vigne.

RAISIN DE MER, *Ephedra*, plante curieuse, dont on distingue quatre especes.

1°. Celle que l'on appelle particuliérement Raisin de Mer, *Ephedra maritima major*, est un arbrisseau sans feuilles, qui croît à la hauteur d'un homme : sa racine est oblongue & noueuse : son tronc est quelquefois gros comme le bras ; il jette plusieurs rameaux grêles, déliés presque comme ceux du jonc, séparés par des nœuds comme la Presle, de couleur noirâtre, se divisant en plusieurs autres rameaux, dont les extrêmités sont garnies d'épines dures : ses fleurs sortent des nœuds des branches, & sont disposées en petites grappes, de couleur herbeuse, blanchâtre ; il leur succede des baies pleines de jus, soutenues par un calice en forme de calotte, & prenant une couleur rouge quand ils sont mûrs,

d'un goût acide & agréable, renfermant des semences triangulaires, pointues, dures & astringentes. Cette plante croît aux lieux sablonneux & maritimes en Provence & en Languedoc.

2°. Le RAISIN DE MER appellé *Anabasis*, est moins haut que le précédent : ses branches sont grimpantes ; ses fleurs sont petites, mousseuses & pâles. Cet arbrisseau croît particulièrement le long des vallées du Mont-Olympe & dans l'Illyrie, (Tournefort.)

La 3me. espece est l'*Ephedra maritima minor*, elle est encore moins haute que le précédent : sa tige est ligneuse, & pousse plusieurs rameaux verds, cannelés, faciles à rompre, noueux, remplis de moëlle visqueuse qui rougit en se séchant : ses fleurs naissent aux sommets des branches, elles sont petites, jaunes & ramassées plusieurs ensemble : il leur succede des fruits semblables à ceux de l'If, rouges, d'un goût doux, contenant des semences oblongues, jointes deux à deux. On trouve cette plante en Languedoc près du Port de Cette, vers Frontignan, aux lieux pierreux & voisins de la Mer.

4°. Cette derniere espece de Raisin de mer differe des autres, en ce qu'elle porte beaucoup de feuilles, très menues : on la trouve en Espagne.

Les sommités de ces arbrisseaux & leurs fruits sont détersifs, astringens, propres pour les hernies, & pour arrêter toutes sortes de flux.

RAISIN DE MER, *Uva marina*, est, selon Lemery, un insecte marin, qu'on peut placer entre les especes de Limaçons : sa figure est, dit-il, oblongue, informe, toute couverte de glandes rouges & bleues, qui représentent en quelque maniere des raisins ; son mouvement est lent : il a deux cornes à la tête comme le Limaçon. On trouve quelquefois cet insecte sur les rivages de la mer.

Le même Auteur dit qu'il y a une autre espece de *Raisin de mer*, provenant des os de Seche, qui s'amassent & s'agglutinent ensemble en forme de grappe de Raisin, & qui sont teints en noir par la liqueur qui sort de la Seche : voyez *ce mot*.

RAISIN D'OURS, *Uva Ursi*, est un petit arbrisseau qui croît aux pays chauds, en Espagne, &c. lequel res-

femble au Mirtille ou *Airelle*; voyez *ce mot* : mais ses feuilles sont plus épaisses, oblongues, arrondies, approchantes de celles du Buis, plus étroites, rayées des deux côtés, nerveuses, d'un goût astringent accompagné d'amertume; ces feuilles sont attachées à des rameaux ligneux, longs d'un pied, couverts d'une écorce mince & facile à séparer : ses fleurs naissent en grappes au bout des branches, elles sont formées en grêlots, & de couleur rouge : à ces fleurs succedent des baies arrondies, molles, rouges, renfermant chacune cinq osselets, rangés ordinairement en côte de melon, arrondis sur le dos; ces baies ont un goût styptique : toutes les parties de la plante sont fort astringentes.

RAISIN DE RENARD, *Herba Paris*, plante qui a une odeur puante & désagréable, & qui croît d'elle-même dans les bois ombragés, principalement en terre grasse : sa racine est menue, longue, articulée & rampante; elle pousse une tige ronde à la hauteur d'un demi pied, rouge à sa base & verte en son sommet, garnie de quatre feuilles disposées en croix, oblongues, larges, ridées, veinées, luisantes en dessous, noirâtres en dessus : sa sommité soutient une petite fleur herbacée, à quatre feuilles vertes, rangées aussi en croix : à cette fleur succede une baie molle, grosse comme un Raisin, purpurine, rélevée de quatre coins, & divisée en quatre cellules remplies de semences menues, ovales & blanches.

Toute cette plante est d'usage; elle passe pour céphalique, résolutive & anodine; elle est encore bonne pour la peste & les poisons, & notamment pour les vertiges. Nous conseillons cependant de n'en prendre intérieurement qu'à très petite dose, dans la crainte de se procurer le sommeil pour toujours. On applique ses feuilles sur les bubons pestilentiels.

RALE, *Crex*, est un genre d'oiseau, dont le caractere est d'avoir le bec long de plus d'un pouce, fort étroit : ses doigts sont longs ainsi que ses jambes, & les ongles courts. On distingue cet oiseau en terrestre & en aquatique. Dans cette division, des Auteurs ont parlé du *Râle noir terrestre*, du *Râle rouge*, du *Râle de genêt*, de la *Poulette d'eau* qui est le *Râle aquatique*.

1°. Le RALE AQUATIQUE, *Rallus aquaticus*, est le plus grand des Râles : il a un pied de longueur ; & quoiqu'il ressemble beaucoup à la Poule-d'eau, il ne sait ni nager ni se plonger dans l'eau ; mais il court fort vîte, & va se cacher sur le bord des rivieres, & il semble marcher sur l'eau : en volant il tourne ses pattes par en bas ; sa queue est aussi plus longue, & la tache sur le sommet de la tête proche du bec plus petite que dans la Poule d'eau : son bec ressemble à celui du Héron étoilé ; la machoire inférieure est un peu rouge ; le champ de son plumage approche, pour la couleur, de celui du Râle terrestre ; en général, cet oiseau n'a aucun des caracteres qui conviennent au Râle proprement dit, ni à la Poule d'eau : il a une plume blanche de chaque côté de la queue, le dessous de la poitrine bleu, le dessus du dos tanné, les plis des ailes blancs : sa chair est tendre, on lui trouve le goût de la Poule d'eau ; & sa maniere de nicher & de nourrir ses petits, est comme celle du Râle.

Albin, dans sa *Nouvelle Histoire des Oiseaux*, parle de trois *Râles d'eau* : le premier est celui dont nous venons de parler : le deuxieme est une espece de *Foulque*, qui, quand il est gras, est aussi bon que la *Quercerelle*, voyez *ce mot :* le troisieme est un *Râle d'eau de Bengale ;* il a le bec long & jaune, les yeux entourés d'un cercle blanc, l'iris jaune & le sommet de la tête blanc, le col brun, la poitrine & les cuisses blanches, les ailes verdâtres mêlées de pourpre & de taches orangées, la queue courte & bigarée comme le plumage des ailes, les jambes dépourvues de poils & d'un jaune verdâtre, ainsi que les pieds ; les griffes sont noires.

2°. Le RALE DE GENÊT. On le nomme ainsi parce qu'il habite dans les genêts, & qu'il en mange la semence : il fréquente aussi les vignes & les petits bois-taillis ; il est plus grand que le Râle noir : le champ de son plumage est roussâtre ; sa tête est semblable à celle d'une Perdrix grise, ses cuisses sont parsemées de taches blanches ; il a les jambes & les pieds comme le Râle noir : la chair de cet oiseau a quelque chose de plus délicat & de plus agréable que celle de la Perdrix, & Belon le re-

garde comme une espece de Perdrix champêtre; *Perdix rusticula.* Ce qui a fait dire au Poëte Martial :

Rustica sum Perdix, quid refert si sapor idem?
Carior est Perdix, sed sapit illa magis.

Quelques-uns croient que le Râle de genêt sert, ainsi que le Râle noir terrestre, de conducteur aux Cailles.

3°. Le RALE NOIR, est beaucoup plus commun que les autres especes de Râles : ses jambes sont courtes comme celles des oiseaux qui ont le pied plat : ses doigts sont très longs, excepté celui de derriere, qui est fort court : son plumage le fait paroître beaucoup plus gros qu'il n'est; celui de ses cuisses est tacheté de blanc sur une couleur noire & bleuâtre; le dessus du corps est noir ainsi que la poitrine, & marqueté d'une couleur tannée : son bec est grêle, & rouge en dessus : sa queue est courte, de même que dans tous les oiseaux de rivage qui ne nagent pas : il est charnu comme un Merle, & très bon à manger.

On voit beaucoup de ces oiseaux; ils courent si vîte, qu'on dit proverbialement *courir* comme un Râle; ils fréquentent les bords des ruisseaux, c'est là que les Paysans les prennent aux lacets ou aux filets : on peut voler le Râle noir à l'épervier; il n'a qu'un vol, & il est bientôt pris en pays découvert.

L'oiseau qu'on appelle le *Roi des Cailles*, est une espece de Râle noir terrestre, qui differe peu du précédent. *Voyez au mot* CAILLE.

4°. Le RALE ROUGE differe du Râle noir, non-seulement par la couleur, mais aussi par le bec; c'est le moins commun de tous les Râles : sa couleur tire sur le roux, & il vit dans les bois-taillis.

Catesby dit qu'on trouve en Amérique un Râle terrestre noir, qui devient si gras qu'il est facile aux Indiens de le prendre : sa chair est aussi bonne que celle de l'Ortolan.

RAMIER. On donne ce nom à un Pigeon sauvage, qui se perche sur les arbres : *voyez son article au mot* PIGEON.

RAMPEUR, est un poisson du Cap de Bonne-Espérance, qui ressemble beaucoup à la Raie de ce même pays : sa peau est unie & d'un brun obscur.

RANATRA, est le nom que Petivert donne à deux insectes hémipteres, du genre des Cigales. Le premier est de deux couleurs, jaune & noir ; il se trouve dans les prés durant le tems de la fauchaison ; son chant imite à-peu-près le cri des Grenouilles. Le second se trouve dans les plantes & les herbes ; il sort de son anus une maniere d'écume ; sa couleur est jaune, tachetée de blanc.

RAPE ou RATISSOIRE, nom propre d'une coquille bivalve, du genre des Pétoncles, dit M. d'Argenville. Cette coquille est toute de couleur blanche, on ne lui remarque point d'oreilles : elle est garnie de petites éminences qui suivent ses stries, & qui la rendent fort dure au toucher.

RAPHIDIA. M. Linnæus appelle ainsi un insecte, dont les ailes sont nerveuses : il est de la grandeur, & à-peu-près de la même figure que la Mouche-Scorpion : il sort de son anus un aiguillon soyeux, de couleur noire, fait en arc, & long de la moitié de son abdomen. Il y a de ces insectes qui varient par leur aiguillon, & d'autres qui n'en ont point : cette variété peut venir de la différence des sexes. (*Act. d'Upsal.* 1736. *pag.* 28, *n.* 1.)

RAPONTIC, *Rhaponticum, sive Rha.* Cette racine qui differe de la Rhubarbe des boutiques, est oblongue, grosse d'environ deux pouces, jaune en dehors & en dedans ; coupée transversalement, on y distingue des cannelures disposées en rayons tirés de la circonférence au centre : elle est molasse, spongieuse, d'une odeur moins odorante & moins amere que la rhubarbe, mais un peu âcre & astringente, visqueuse & gluante lorsqu'on la tient dans la bouche.

Ce Rhapontic vient dans les pays situés le long du Bosphore sur le mont Rhodope dans la Thrace, & dans plusieurs endroits de la Scythie : on le cultive communément dans les jardins de l'Europe. M. de Tournefort ne la place point parmi les especes de Patience, il en fait un genre particulier, & il l'appelle *Rhabarbarum fortè Dioscoridis & Antiquorum.*

Sa racine, qui est ample & branchue, pousse des feuil-

les aussi larges que celles de la Bardane, mais plus roides, & munies de nerfs épais comme le Plantain & d'un verd obscur; du milieu de ses feuilles s'éleve une tige haute d'un pied & demi & plus, d'un pouce de grosseur, creuse, cannelée; & aux endroits de ses nœuds, il vient des feuilles alternatives, qui rondes d'abord, vont se terminer en pointe; les fleurs naissent au haut de la tige, disposées en grosses grappes rameuses, formées en campane, découpées ordinairement en six parties: à ces fleurs succedent des semences triangulaires, grandes, pleines d'un suc rouge & roussâtre. Sa racine est un bon remede dans la diarrhée & la dyssenterie.

On substitue quelquefois au rapontic & à la rhubarbe, les racines d'une espece de Patience à feuille ronde que l'on apporte seche des montagnes de l'Auvergne, ainsi que des Alpes & des Pyrenées. *Voyez* à l'article PATIENCE.

RAPONTIC DE MONTAGNE ou RHUBARBE DES MOINES. *Voyez Patience des jardins* au mot PATIENCE.

RAPONTIC VULGAIRE. *Voyez* CENTAURÉE GRANDE.

RAQUETTE ou NOPAL: *voyez* OPUNTIA.

RASCASSE: *voyez* SCORPENO.

RASPECON ou TAPECON, est un très beau poisson des rivages de la Méditerranée, à nageoires ou ailerons épineux: il dort le jour sur le sable, & la nuit il veille pour butiner. Les Anciens en ont parlé sous le nom d'*Uranoscopus*, comme qui diroit poisson qui contemple le ciel. A Rome on l'appelle *Mesoro*, & à Venise *Pesce Prete*. Ce poisson est long d'un pied de la tête à la queue, il a deux rangs d'écailles, le reste du corps est couvert d'une peau dure qui se peut écorcher: son dos est noir & son ventre blanc; sa tête est grosse; sa bouche qui est grande & ouverte, est située sur la tête, la machoire d'en bas la couvre; quand il l'avance en haut, il sort de sa bouche une peau située entre sa langue & la machoire inférieure. Cette peau lui sert pour attirer les autres poissons dont il veut faire sa proie. Rondelet dit, que pour les attrapper, il se plonge dans la fange, & dès que les petits poissons vont mordre cette espece de filet,

qu'ils prennent pour un ver, le Rafpeçon l'attire à lui & les englume. Il eft fi goulu qu'il creve à force de manger; fes yeux font fur fa tête & regardent directement le ciel; les os de la tête de ce poiffon, finiffent en pointe vers la queue, ainfi que ceux de fes ouies qui font au nombre de quatre de chaque côté. Proche de la fente des ouies, font deux grandes & fortes nageoires, de diverfes couleurs, & deux autres plus petites de couleur blanche près de la machoire inférieure. Après ces nageoires, fuit une arrête faite comme un os de poitrine, & qui eft garnie de trois aiguillons; il a une autre nageoire près de l'anus, deux au dos; fa queue eft large, & quand le poiffon vit, elle reffemble affez à la queue du Paon.

RASTELLUM eft une forte d'huitre à plis engrainés les uns dans les autres : elle eft affez rare.

RAT, *Mus*. Le caractere du genre de ces animaux, dit M. Briffon, eft d'avoir deux dents incifives à chaque machoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue nue, ou couverte de poils clair-femés. Les efpeces de ce genre fe diftinguent entr'elles par la longueur de leurs queues & par leurs couleurs. Les uns ont la queue plus longue que le corps, d'autres l'ont à-peu-près de la longueur du corps, & d'autres l'ont beaucoup plus courte. Toutes ces efpeces de rats ont les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

1°. Le RAT DOMESTIQUE, *Mus vulgaris domefticus*, connu de tout le monde, & qui habite dans les granges ou dans les vieilles maifons, a environ fept pouces de longueur, fa queue eft plus longue que fon corps; fes oreilles font grandes, arrondies, tranfparentes; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere; tout fon corps eft couvert d'un poil d'un brun obfcur, & fa queue de très petites écailles, entre lefquelles font quelques poils très clair-femés.

Le Rat, dit M. de Buffon, eft carnaffier, & même omnivore; il femble feulement préférer les chofes dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, fe loge dans l'épaiffeur des planchers; il en fort pour chercher fa fubfiftance, & fouvent il y tranfporte tout

ce qu'il peut traîner ; il y fait même quelquefois magazin, sur tout lorsqu'il a des petits. Il produit plusieurs fois par an, presque toujours en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six ; il cherche les lieux chauds, & se niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poison, les pieges, les appas, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. C'est sur tout dans les vieilles maisons, à la campagne où on garde du bled dans les greniers, & où le voisinage des granges & des magazins à foin facilite leurs retraites & leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de déserter, s'ils ne se détruisoient eux-mêmes ; mais heureusement ils se tuent, ils se mangent entre eux, pour peu que la faim les presse ; en sorte que quand il y a disete à cause du grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête, & mangent d'abord la cervelle, & ensuite le reste du corps ; le lendemain la guerre recommence & dure ainsi, jusqu'à la destruction du plus grand nombre ; c'est par cette raison qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un tems, ils semblent souvent disparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-tems. Il en est de même des *Mulots*, dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Aristote a attribué cette destruction subite à l'effet des pluies : mais les rats n'y sont pas exposés, & les mulots savent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent sous terre, ne sont pas même humides.

Les rats sont aussi lascifs que voraces, ils glapissent dans leurs amours, & crient quand ils se battent ; ils préparent un lit à leurs petits & leur apportent à manger ; lorsqu'ils commencent à sortir de leurs trous, la mere les veille, les défend, se bat même contre les chats pour les sauver. Un gros rat est plus méchant, & presque aussi fort qu'un jeune chat. Le rat le mord, & le chat ne se défend guere que de la griffe ; ainsi il faut pour résister au rat, qu'il soit, non seulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus pe-

rise que le chat, est un ennemi que le rat redoute ; parcequ'elle le poursuit jusque dans son trou, & qu'elle le suce pendant le tems même qu'il la mord, aussi le rat succombe-t-il presque toujours.

M. Morand, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & de l'Académie Royale des Sciences, a étudié pourquoi certains animaux sont sujets à certaines maladies, comme le chien en général à la rage, les épagneuls & les chiens courants, les perroquets, les alouettes, & les oiseaux de complexion chaude, au mal caduc & aux aposthumes ; les oiseaux en cage au mal de croupion ; le rossignol à la goutte ; la linote à la phtisie, &c. Il a observé que les rats sont particulierement sujets à la maladie de la pierre, quand ils sont vieux, sur-tout les mâles. Ces pierres se trouvent dans les voies urinaires ; en général les rats ont communément les reins malades, ulcérés & d'un gros volume, principalement quand ils n'ont pas la pierre, & qu'ils deviennent vieux. M. Morand déduit la cause de cette maladie, tant chez les rats, que chez les personnes de cabinet, de la vie sédentaire qui rétrecit les passages urinaires, de la situation du corps, lorsque l'on est assis ou plié en rond, de l'espece d'aliment, &c. Voyez la lettre de M. Morand adressée à M. le Comte de Loss.

Dans cette espece, comme dans toutes celles qui sont très nombreuses en individus, on trouve des variétés : outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs. Ces rats blancs ont les yeux rouges, comme le lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espece entiere avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre Continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds, que dans les pays froids. Ceux qui sont aujourd'hui en Amérique, y ont débarqué avec les Européens ; ils multiplierent d'abord si prodigieusement, qu'ils ont été pendant long-tems le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les grosses couleuvres, qui les avaloient tous vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes Orientales, & dans toutes les Isles de

l'Archipel Indien, il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le Nord au contraire, ils ne se sont guere multipliés au delà de la Suede, & ce qu'on appelle des rats en Norvege & en Laponie, sont des animaux différens de nos rats. *Voyez* Rat de Norvege à l'article Leming.

2°. Le Rat de Bois, *Mus sylvestris*. Sa queue est très longue, & couverte de très petites écailles; toute la partie supérieure du corps & l'extérieur des jambes, sont d'un fauve clair, & la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes sont blanchâtres, il n'habite que les bois. M. de Buffon pense que ce prétendu rat de bois, est un *Surmulot* : voyez *ce mot*. Le rat de bois de *la* Louisiane ou du Bresil, est aussi extraordinaire, qu'il est laid. Il est de la grosseur & de la longueur du chat ordinaire; il a quelque chose des mœurs du Castor: c'est à proprement parler l'*Opassum* des Naturalistes, c'est à dire, une espece de *Philandre*, dont nous avons parlé à l'article Didelphe. Cet animal se sert de sa queue pour s'accrocher aux arbres. Il n'a point la vivacité du rat ordinaire; quand il se voit pris, il contrefait le mort: alors on le prend par la queue qui s'entortille au doigt; mais dès qu'il ne sent plus personne auprès de lui, il fuit très promptement. Il chasse la nuit &, vient jusques dans les poulailliers sucer le sang de la volaille: il en abbat beaucoup & n'en mange pas la chair, ensuite il s'endort. Il peut grimper sur les arbres. La femelle fait ses petits à terre au pied d'un arbre garni de broussailles; après avoir fait avec son mâle un amas d'herbes seches & fines, elle se couche sur le dos les quatre pattes en l'air, ensuite le mâle lui charge le ventre de cette herbe & la traine par la queue jusqu'à son nid. Le poil de cette bête, quoique fin, n'est jamais lisse; les femmes des Naturels du pays le filent & en font des jarretieres, qu'elles teignent d'un rouge assez vilain; la chair de cet animal est d'un bon goût, étant grillée; elle a la saveur de celle d'un cochon de lait rôti: on croiroit que c'en est un, tant il est gras; les gens du pays l'estiment beaucoup, & on prétend que sa graisse est propre pour appaiser les douleurs des membres. On verra au mot Didelphe, comment la mere de ce genre d'animaux,

porte & allaite ses petits. Mademoiselle Merian dit qu'à Surinam, la femelle du rat de bois ou de forêt, porte ses petits sur son dos, & qu'ils s'attachent à sa queue par la leur, tandis qu'à la Louisianne, les femelles voiturent leurs petits dans une bourse douce & chaude qu'elles ont sous le ventre.

3°. Le RAT DES CHAMPS, *Mus campestris* : il a, comme le rat domestique, la queue longue, grosse & arrondie; tout son corps couvert de poils bruns, excepté aux côtés : on ne le trouve que dans les champs : c'est une espece de *Campagnol* : voyez *ce mot.*

4°. Le RAT D'AMÉRIQUE, *Rattus Americanus* : sa queue est longue de quatre pouces, elle est blanchâtre & hérissée de poils; ses oreilles sont assez grandes, blanchâtres & placées plus en arriere, que dans les autres especes de ce genre; ses pieds de derriere sont plus grands & plus gros que ceux de devant; son dos & la partie supérieure de sa tête, sont d'un roux jaunâtre, le ventre & les quatre pieds sont blancs.

5°. Le RAT BLANC, *Mus albus Virginianus* : sa queue est longue de deux pouces & demi, grosse à son origine & se terminant en pointes; elle est garnie de poils longs & clair-semés. Il a la tête oblongue & une moustache composée de poils noirâtres. Tout le corps de cet animal est couvert de poils blancs & courts : on le trouve dans la Virginie.

6°. Le RAT ORIENTAL, *Mus Orientalis.* Ce rat que l'on trouve dans les Indes Orientales, n'a guere que deux pouces de longueur depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue. Sa queue est longue d'un pouce & demi; il a les oreilles & les jambes très courtes; les pieds sont assez larges, & la queue est grosse; la couleur de son poil est rousse, il a sur le dos des raies blanches qui paroissent perlées. *Voyez Seba, Thés. II. p. 22. Tab. 21. fig. 2.*

RAT D'EAU, *Mus aquaticus.* Le Rat d'eau est un animal de la grosseur d'un Rat, mais qui, par le naturel & par les habitudes, ressemble beaucoup plus à la Loutre qu'au Rat : il a la tête plus courte que le Rat, le museau plus gros, le poil plus hérissé, & la queue beaucoup moins longue; ses poils sont mêlés de jaune

& de noir dans la partie supérieure de son corps ; & dans la partie inférieure ils sont cendrés & mêlés d'un peu de jaune : comme la Loutre, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément sur le bord des rivières, des ruisseaux & des étangs ; comme elle, il ne vit guere que de poissons. Les Goujons, les Verrons, les Ablettes, le fray de la Carpe, du Brochet & du Barbeau sont sa nourriture ordinaire ; il mange aussi des Grenouilles, des insectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la Loutre, des membranes entre les doigts des pieds : il a tous les doigts des pieds séparés, & cependant il nage facilement, se tient sous l'eau longtems, & rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou : les Pêcheurs l'y surprennent quelquefois en pêchant des Ecrevisses ; il leur mord les doigts, & cherche à se sauver en se jettant dans l'eau.

Il fuit, comme la Loutre, les rivieres trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espece de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges : il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne pas même autant que la Loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays sec, à plus d'une lieue : les mâles & les femelles se cherchent sur la fin de l'hiver ; ces dernieres mettent bas au mois d'Avril : les portées sont de six ou sept. Leur chair n'est pas absolument mauvaise : les Paysans la mangent les jours maigres, comme celle de la Loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle.

RAT D'EGYPTE, ou RAT D'INDE, ou MANGOUSTE : *voyez* ICHNEUMON.

RAT MUSQUÉ, *Mus moschiferus* : est un animal amphibie, mis par Messieurs Linnæus & Brisson dans le genre des Castors, & par M. Klein, dans celui des Loirs.

Il y a de ces animaux tout-à-fait noirs en Russie, en Moscovie & en Laponie ; & en général, plus le pays qu'il habitent est froid, plus leur couleur est foncée : cet animal a la tête & le corps ensemble longs de neuf pouces : le tour du corps est de sept pouces : son museau est alongé comme celui d'une Taupe ; l'ouverture de sa

bouche est petite, & ses yeux à peine visibles : sa queue, qui est plate verticalement, a six pouces & demi de long & huit lignes de large, & se termine en pointe obtuse : elle est couverte de très petites écailles tuilées, d'entre lesquelles poussent quelques poils ; ses jambes sont courtes ; il a à chaque pied cinq doigts, tous joints ensemble par de fortes membranes, & armés d'ongles forts & longs : les pieds de derriere sont plus longs que ceux de devant : tout son corps est garni de poils très doux & fort épais, d'un brun brillant sur le dos, & d'un gris blanchâtre & brillant sous le ventre : il a une forte odeur de musc, ainsi que le Pilotis : *Voyez* ce mot.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1725, *p.* 323, l'histoire du Rat musqué du Canada : cet animal, qui a aussi une forte odeur de musc, a assez de rapport avec le Castor : les Sauvages les disent freres ; mais le Castor est beaucoup plus gros, & a plus d'instinct. Au premier coup d'œil on prendroit un vieux Rat musqué & un Castor d'un mois pour deux animaux de même espece. M. de Brisson dit que le Rat musqué du Canada a un pied de long ; sa queue écailleuse, un peu velue, & qui est plate verticalement, a neuf pouces de long & environ dix lignes de large : elle se termine en pointe obtuse : sa tête est oblongue ; ses yeux sont grands, & ses oreilles très courtes, ainsi que ses jambes : il a à chaque pied cinq doigts, tous séparés les uns des autres, armés d'ongles forts, & le pouce bien distinct ; les pieds de derriere plus grands que ceux de devant : son poil est aussi très doux & fort épais, & d'un roux plus foncé sur le dos qu'ailleurs ; la gorge & le ventre sont d'un blanc jaunâtre : il se nourrit pendant l'été de toutes sortes d'herbes, & pendant l'hiver de différentes especes de racines, telles que de celle du nénufar jaune & blanc, & du calamus aromatique.

Ces animaux paroissent avoir les mêmes inclinations & la même industrie dans le travail, que le Castor : ils vivent en société, au moins pendant l'hiver : ils se bâtissent des cabanes, dont les unes plus petites, ne sont habitées que par une seule famille ; les autres plus

grandes en contiennent plusieurs: leur génie se montre dans le choix du lieu même où ils s'établissent. Ils bâtissent leurs loges dans des marais, ou sur le bord des lacs & des rivieres qui ont beaucoup d'étendue, & dont le lit est plat, où, par conséquent, l'eau est dormante, & où, enfin, le terrein produit abondamment des plantes dont les racines sont convenables à leur nourriture. C'est sur les endroits les plus hauts d'un pareil terrein qu'ils construisent leurs loges, afin que les eaux puissent s'élever sans les incommoder. Si leur loge est trop basse, ils l'élevent, & l'abaissent si elle trop élevée; ils la disposent par gradins, pour se retirer d'étage en étage, à mesure que l'eau monte: lorsque cette loge est destinée pour sept à huit Rats, elle a environ deux pieds de diametre en tout sens, & elle est plus grande, proportionnellement, lorsqu'elle en doit contenir davantage: il y a autant d'appartemens qu'il y a de familles.

Ces loges sont environnées de joncs, que les Rats collent avec de la glaise qu'ils ont amollie avec les pieds, & qu'ils appliquent & unissent avec leurs queues qui leur servent de truelles, à la maniere des Castors. Il y a cependant des Chasseurs qui disent, que pour cette opération les Rats se servent moins de leurs queues que de leurs pattes de devant: ils se ménagent une ouverture, par laquelle ils peuvent entrer & sortir; mais ils la bouchent entierement quand l'hiver s'est tout-à-fait déclaré, & qu'ils veulent se renfermer dans la retraite qu'ils se sont préparée: il n'est pas rare de voir ces loges couvertes de trois à quatre pieds de neige.

Ces Rats musqués ont dans leurs loges les commodités essentielles: ils n'ont rien à craindre pendant l'hiver des Chasseurs, mais aux mois de Mars & d'Avril, quand leurs habitations commencent à se découvrir, les Chasseurs renversent leurs cabannes, & les assomment à coups de bâton. Le mois de Mai est le tems de leurs amours, lequel leur est funeste, parceque les Chasseurs pipent les mâles, en imitant le cri des femelles, qui est une espece de gémissement, & les tuent à coup de fusil. Une cabanne ne sert qu'un hiver: ils en font de nouvelles au commencement de l'hiver suivant. Les Rats musqués qui vivent dans les pays chauds n'ont pas le même

même besoin de cabaner; aussi sont-ils terriers comme nos Lapins.

Le Rat musqué pese environ trois livres: il a, comme le Castor, deux sortes de poils; le plus long est d'un pouce ou environ; le plus court est une espece de duvet très fin, long de cinq ou six lignes. Si sa peau ne sentoit pas toujours le musc, elle seroit admirable pour toutes les fourrures, à cause de sa grande délicatesse. Le duvet garantit le Rat du froid; & le grand poil, qui est bien plus rude, conserve & défend le duvet de la fange, dans laquelle il se veautre souvent, sur-tout en bâtissant sa loge. Les écailles de sa queue n'ont gueres qu'une ligne de surface, encore sont elles un peu empiétées les unes sur les autres: ses pieds antérieurs ressemblent à ceux de tous les animaux qui rongent; pour ceux de derriere, ils n'ont aucune ressemblance aux pieds du Rat domestique, non plus qu'à ceux du Castor: il marche comme une canne, mais beaucoup moins que le Castor & les Oiseaux de riviere. On trouvera dans les *Mémoires de l'Académie*, cités ci-dessus, une description anatomique du Rat musqué, & un extrait de M. de Réaumur, fait sur les Mémoires & Lettres que M. Sarrazin, Médecin du Roi à Quebec, a envoyés sur le Rat musqué.

RAT DE NORWEGE, *Voyez* LEMMING.

RAT PALMISTE, *Mus palmarum*: on lui donne aussi le nom d'*Ecureil palmiste*: c'est un animal qu'on trouve en Asie, en Afrique & en Amérique, & qu'on dit être du genre de l'Ecureuil: il est très petit; sa queue est longue & pointue; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere: tous les poils de son corps sont variés de roux & de noir; ceux de la queue le sont de noir & de jaunâtre: en dessus & en dessous ils sont d'un jaune roux, ayant de chaque côté deux bandes étroites longitudinales, noires, & terminées par une bande longitudinale blanchâtre; il a aussi sur le dos trois bandes jaunâtres, qui s'étendent dans toute sa longueur; savoir, une de chaque côté, & l'autre au milieu.

RAT-PENNADE, est la *Chauve-Souris*. Voyez ce mot.

RAT DE PHARAON ou D'EGYPTE. *Voyez* ICHNEUMON.

RAT DE PONT ou DE TARTARIE : nom donné à une espece d'*Ecureuil volant* : voyez *ce mot*.

RAT SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE : nom que divers Naturalistes donnent à l'*Agouty* : voyez *ce mot*.

RAT VELU : c'est le *Loir* : voyez *ce mot*.

RATAN. *Voyez* ROTIN.

RATON : espece d'animal assez joli, qui se familiarise aisément, connu en Angleterre sous ce nom, & bien différent du *Coati*, nom sous lequel plusieurs Auteurs l'ont indiqué.

M. de Buffon en a eu un vivant ; il étoit de la grosseur & de la forme d'un petit *Blaireau*, couvert d'un poil doux, long, touffu, noirâtre ; il avoit une tête de Renard, les yeux grands, d'un verd jaunâtre, les dents comme le Chien, la queue annelée alternativement de zônes noires & blanches, touffue & très longue : lorsqu'on lui donnoit quelque chose, il le prenoit avec ses deux pieds de devant, qui lui servoient de mains, & le portoit à sa gueule ; à l'aide de ses ongles pointus comme des épingles, il grimpoit légerement jusque sur l'extrêmité des branches d'arbres ; il alloit toujours par saut ; il gambadoit plutôt qu'il ne marchoit.

Cet animal furetoit par-tout, & mangeoit aussi de tout, & même des insectes ; il se plaisoit même à chercher les araignées ; & lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers : il aimoit le lait, le sucre, & les autres nourritures douces, à l'exception des fruits ; il se retiroit au loin pour faire ses besoins ; au reste, il étoit familier & même caressant, sautant sur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers, & d'assez bonne grace ; leste, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup, dit M. de Buffon, de la nature du Maki, & un peu des qualités du Chien.

Il seroit avantageux d'essayer si ces animaux pourroient s'accoutumer dans ce climat, & y multiplier ; car alors ils rendroient de grands services dans les jardins en détruisant les insectes malfaisans qui les dévorent.

RAVE, *Rapa* : Plante très connue, & dont on dis-

tingue deux especes, l'une mâle, & l'autre femelle.

1°. La RAVE MASLE ou la VRAIE RAVE, *Rapa sativa, rotunda, Radice candidâ* : c'est la Rave ronde & ordinaire : sa racine est tubereuse, charnue, ventrue, ronde, grosse quelquefois comme la tête d'un enfant, de couleur verte, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre en dehors; garnie en dessous de quelques fibres, remplie d'une chair assez dure, blanche, d'un goût tantôt doux, & tantôt âcre : elle pousse des feuilles oblongues, grandes, amples, couchées sur terre, découpées presque jusqu'à leur côte; rudes au toucher, vertes, brunâtres, & d'un goût d'herbe potagere : il s'éleve d'entre elles une tige à la hauteur de deux pieds, quelquefois davantage, rameuse, portant de petites fleurs jaunes, composées chacune de quatre feuilles disposées en croix : à ces fleurs succedent des siliques rondes, qui renferment des semences rougeâtres, approchantes de celles du chou. Cette plante fleurit au printems & en été. Pline & Tragus disent avoir vu des racines de Rave peser jusqu'à quarante livres : Amatus en a vu qui pesoient cinquante à soixante livres; & Mathiole assure en avoir vu quelques-unes du poids de cent livres; reste à savoir en quel pays c'étoit, car il y a des endroits où cent livres de poids ne font que soixante livres du poids de Paris; au reste, un terroir gras & humide, joint à la chaleur du climat, peut beaucoup contribuer à une grosseur si énorme, ajoutez à cela l'effet de la culture; car plus on a soin d'ôter les feuilles, plus les racines deviennent grandes.

2°. La RAVE FEMELLE ou la RAVE EN NAVET, *Rapa sativa, oblonga, seu fœmina* : elle ne differe de la précédente, que par sa racine qui est oblongue, & moins grosse; elle est aussi plus estimée & plus délicate au goût que l'autre : elle a extérieurement tant de rapport avec le navet, qu'il y a des gens qui les prennent indistinctement l'une pour l'autre; cependant ces plantes different beaucoup entre elles, par la consistance, la couleur & le goût de leurs racines.

Les Raves servent plus dans les alimens qu'en médecine : on les doit choisir tendres, bien nourries, d'un

bon goût, ayant peu de feuilles, & le nâvet long. On les estime adoucissantes, & propres aux jeunes gens bilieux; cependant elles sont venteuses, & se digerent difficilement. Les Paysans d'Auvergne & du Limousin les mangent cuites sous la cendre: nous nous en servons quelquefois dans la soupe, à laquelle elles communiquent un très bon goût: le syrop de Rave est aussi estimé que celui de Navet dans les rhumes opiniâtres, & dans la coqueluche des enfans; en un mot, contre toutes les maladies de poitrine, dans lesquelles la respiration est difficile, & quand la voix est rauque. La semence de Rave est alexipharmaque. La décoction de la plante est excellente pour les engelures.

On peut en semer la graine tous les mois, *depuis* Février jusqu'en Septembre, dans les champs, & en bonne terre labourable, ainsi qu'il se pratique en Limousin: on laisse monter les premieres Raves semées pour avoir de la graine; qu'on seme ensuite sur couche ou sur planche, dans des trous faits avec les doigts, & à quatre pouces de distance: on met trois graines dans chaque trou; on les recouvre de terre.

Tout Paris sait que les R R. P P. Minimes de Passy excellent dans l'art de faire venir en tout tems des Raves de salade: voici, dit-on, leur secret. On fait tremper de la graine de Rave pendant vingt-quatre heures, dans de l'eau de riviere, puis on la met dans un petit sac de toile, bien lié, qu'on expose à la plus forte chaleur du soleil, pendant le même espace de tems; la graine germe au bout de ce tems: on la seme dans une terre bien exposée au soleil, & on a soin de la couvrir avec des baquets qui s'adaptent exactement aux autres baquets qui contiennent la terre & la semence: au bout de trois jours on trouvera des Raves de la grandeur & grosseur de petites civettes blanches, ayant à leur extrêmité deux petites feuilles jaunes ou rougeâtres hors de terre: ces Raves sont bonnes à couper & à mettre en salade. Dans l'hiver, il faut que l'eau soit tiede; on chauffe aussi les baquets: on arrose la terre bien fumée avec de l'eau chaude, & on porte les baquets dans des souterrains chauds.

RAVAGEANT est le nom que Goëdard donne à un papillon rouge, à cause du dégât qu'il fait parmi les fleurs. Il provient d'une chenille qui fait un grand ravage dans le cœur de l'œillet : elle se cache sous terre pendant le jour. L'Auteur dit en avoir nourri une avec une feuille d'œillet, qui est la seule nourriture de cette sorte de chenille.

RAVET est un insecte assez semblable à un hanneton dépouillé de ses ailes, mais un peu plus plat & plus mol : il y en a une grande quantité dans les Antilles, & sur-tout dans l'Isle de la Guadeloupe. On en trouve de deux sortes; les plus gros sont, pour l'ordinaire, aussi gros & de la même couleur que les hannetons ; les autres sont plus petits de la moitié : on dit même qu'il y en a dans la Martinique qui sont larges d'un pouce, & longs d'un pouce & demi, & qui volent comme des oiseaux. Cette espece d'animaux fait un tort singulier aux habitans, en se glissant à milliers dans leurs coffres, & y rongeant, de même que font les rats, tout ce qu'ils peuvent attraper, à l'exception du coton qui n'a pas encore été mis en œuvre. On a remarqué qu'ils sont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne se fourrent pas volontiers dans les coffres faits de bois de senteur, & qui sont communs dans toutes ces Isles. Heureusement que ces cruels insectes deviennent la proie d'une espece d'araignée étrangere dont nous avons parlé, *pag. 168 du Tome premier de ce Dictionnaire.*

RAVENELLE. On donne ce nom au violier jaune : *voyez* GIROFLIER JAUNE.

RAYE. *Voyez* RAIE.

RAY-GRASS, FROMENTAL, ou FAUX-FROMENT. Cette plante, qui est cultivée en Angleterre pour former des prairies artificielles, a toutes sortes d'avantages qui devroient nous engager à la cultiver.

C'est une plante des plus avantageuses en ce que tout sol lui convient. Elle réussit également dans un terrein froid, humide, argilleux, ou dans un sol sec, aride, pierreux, sablonneux. Elle est de toutes les herbes celle qui résiste le plus parfaitement aux gêlées, aux frimats. En un mot il est de son essence de braver la nature des

ſols & des climats ; par conſéquent les recoltes de ce fourrage ne peuvent jamais manquer d'être abondantes, quelque facheuſes que deviennent les ſaiſons. De plus ce herbage eſt celui de tous qui nourrit le mieux les Moutons & les autres beſtiaux, ſoit qu'on le leur donne en verd à l'étable, ſoit en pâture ſur le pré, ſoit enfin en ſec pendant l'hiver. Le foin qui provient de la fenaiſon de cette plante devient un fourrage non-ſeulement très ſalubre, mais délicieux pour les Chevaux, qui le préferent à tous les autres, lorſqu'on a eu ſoin de le faucher peu de tems après que l'épi eſt formé, parcequ'alors ce foin eſt très tendre & plein de ſuc.

Après les éloges pompeux que les Agriculteurs Anglois faiſoient de cette plante, les Amateurs zelés de l'Agriculture ont voulu faire venir de la graine de *Ray - grass* d'Angleterre, nom Anglois ſous lequel preſque ſeul cette graine de *faux froment* eſt connu : mais comme il eſt arrivé que les Anglois donnent à-peu-près le même nom à deux graines de fourrages toutes fois fort différentes en nature & en qualité ; ſavoir, à l'une le nom de *Ray-grass* ou *faux froment*, & l'autre celui de *Rye-grass* ou *fauſſe orge*, cette reſſemblance des noms Anglois a induit naturellement en erreur, d'où il ſuit que pluſieurs bons Citoyens qui ont voulu s'adonner en France à la plantation du *Ray - grass*, n'ont cultivé que le chétif herbage du *Rye - grass* ; c'eſt ce qui a occaſionné des plaintes contre le vrai *Ray-grass*, qui dégénérant en mépris ont entrainé le diſcrédit de cet excellent fourrage, du moins dans l'eſprit de ceux qui n'ont pu en avoir de connoiſſances plus particulières.

Quelques Agriculteurs ont auſſi cultivé une autre plante dont ils ont été fort ſatisfaits, & qu'ils ont pris pour le vrai *Ray - grass* ou *faux froment* ; mais qui n'eſt réellement que le *faux ſeigle*, fourrage paſſablement bon, & mille fois au - deſſus du *Rye - grass* ou *fauſſe orge*, plante plutôt nuiſible qu'utile, qui croît naturellement dans les ſentiers, ſur les bords des chemins, dont l'épi eſt comme celui de l'orge, & dont la tige & les feuilles deviennent dures, coriaces, &c.

C'est ainsi que Dom Miroudot, Naturaliste du Roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en Lorraine la prairie artificielle de *Ray-grass*, tandis qu'il n'a effectivement semé & recueilli que du *faux seigle*; mais cependant ce dernier fourrage est très bon en lui-même, & il tient le milieu entre l'*avoine* & le *seigle*.

Le *Ray-grass* ou *faux froment* n'est donc point ni le *faux seigle* ou *fausse avoine*, ni bien moins encore la *fausse orge* ou *Rye-grass*; mais c'est une sorte d'yvraie, un vrai *Lolium* de la bonne espece, c'est à-dire, de celle que les anciens Agriculteurs prétendoient se convertir à la suite des tems en bled, ou plutôt qui, selon d'autres, provenoit d'un bled dégéneré faute de culture. En effet, à bien examiner le *Ray-grass*, on reconnoît que c'est un *faux froment*; en sorte que, comme il est certain que la bonne culture bonifie, ameliore, & change en quelque maniere les especes, de même que le manque de culture les abatardit, il se pourroit bien faire que le systême des Anciens ne fût pas aussi absurde qu'il le paroît du premier abord : car presque toutes, pour ne pas dire généralement toutes les plantes, & tous les arbres à fruit que nous cultivons, n'avoient pas la même saveur, ni précisément la même force, lorsque la nature seule prenoit soin de leur entretien. Chaque jour en fait découvrir de nouvelles, auxquelles on reconnoît quelques propriétés utiles, soit pour la Médecine, soit simplement pour la nourriture des hommes & des bestiaux, ou pour servir dans nos Manufactures. Ces plantes, ces arbres jusques là inutiles & ignorés, semblent n'attendre que la main industrieuse de l'homme pour contribuer à ses plaisirs, ou pour subvenir à ses divers besoins. Or le *Ray-grass* étoit précisément dans ce cas avant que quelque Agriculteur se fût avisé en Angleterre d'en examiner les propriétés, & d'en essayer la culture.

Description du vrai Ray-Grass.

Les RACINES du *vrai Ray-grass* sont extrêmement multipliées; quelques-unes sont fortes : elles se croisent toujours en s'étendant & s'enfonçant; ce qui donne

à la tige une assiette sure & solide, & la met en état de resister à la dent des bestiaux. Ces mêmes racines sont blanchâtres, & forment une touffe fort épaisse, d'où partent plusieurs jets, qui deviennent autant de tiges; car le *Ray-grass* tale volontiers. Ses feuilles sont nombreuses & d'un beau verd, étroites & pointues : les tiges sont vertes, tubuleuses, fermes & de beau brin, ayant quelques nœuds, sur-tout vers le pied : elles portent chacune un épi plus ou moins long, & même suivant la force de la tige. Ces épis contiennent des grains ou semences, qui ont à-peu près la figure du bled, mais qui sont plus petites, & qui sont précédées d'une petite fleur à-peu-près semblable à celle du froment, si ce n'est qu'elle tire un peu plus sur le blanc sale.

Le *Ray-grass* se divise naturellement en deux especes, l'une appellée *blanche*, l'autre *rouge* : toutes deux sont semblables dans toute la texture de la plante, à l'exception des nœuds qui se rencontrent par intervalle dans les tiges. Les nœuds d'une espece sont blancs, ceux de l'autre tirent sur le rouge, ou plutôt sur un brun clair. Le *Ray-grass blanc* devient plus grand que le rouge; mais le rouge croît plus promptement, pousse beaucoup plus de feuilles, & resiste beaucoup mieux aux intempéries des saisons; ce qui par conséquent lui doit faire mériter la préference dans la formation des prairies artificielles.

Au reste toutes les deux especes viennent avec la plus grande facilité, & n'exigent, pour ainsi dire, aucune culture. Un seul labour suffit pour leur semaille. La terre ne demande pas le secours des engrais pour la réussite de cet herbage : il est le moins affamé de tous, & la terre lui fournit toujours assez de sucs. Si on y met de l'engrais, alors il croît plus vîte, & il en resulte plus de coupes, ou plus de tems pour la pâture des bestiaux; car plus il est mangé de près, plus il repousse avec vigueur. Le tems le plus propre pour la semaille du *Ray-grass*, est immédiatement après la moisson des bleds, jusqu'à la fin du mois d'Octobre; & au printems, dans tout le courant du mois d'Avril. On doit choisir un tems calme pour semer la graine, parcequ'elle est très

légere. Il est très avantageux de passer le rouleau sur la terre ; cette pratique est même très importante pour toutes sortes de *prairies artificielles*, parcequ'elle resserre & affermit le sol, le rend moins sujet à être desséché, & rend l'herbe plus facile à faucher en unissant le terrein. On peut, si on le veut, semer le *Ray-grass* avec diverses especes de treffles, d'où résultent diverses sortes de fourrages. Suivant la nature du terrein, on peut le semer avec le *Treffle rouge*, ou le *Treffle houblonné*.

Le *Ray-grass* peut être en état d'être fauché un peu plutôt ou un peu plus tard, selon que la saison lui a été plus ou moins favorable ; mais ce qui est certain & invariable, c'est que, quoi qu'il arrive, il est toujours le premier fourrage qui soit en état d'être recueilli. Si on veut le donner en verd, on peut le faucher dès le mois d'Avril, pourvu qu'il ait été semé en Septembre précédent ; & c'est là un de ses premiers avantages, d'autant qu'alors, comme sa végétation est prématurée, & que les autres fourrages manquent, il devient nécessairement d'une ressource infinie pour les bestiaux. Il est, surtout au printems, d'une utilité infinie pour les Moutons, étant pour eux un aliment plus sain, qui corrige même les mauvaises qualités des autres herbes, & par là obvie à plusieurs maladies. Après la premiere recolte coupée, on peut encore en avoir une, ou même deux autres, & faire manger la derniere par les bestiaux sur le terrein. Du reste il n'y a d'autre précaution à prendre que de le faucher à tems, parcequ'il se fanne très aisément sans jamais se noircir ; & ce foin conserve mieux que tout autre sa belle couleur, sa saveur, & ses autres bonnes qualités.

On voit nombre de Cultivateurs & de Nourriciers de bestiaux, semer des bleds qu'ils fauchent en verd au printems, lorsque l'épi est tout prêt à se former : cette méthode utile pour rafraichir les bestiaux & leur donner une nouvelle vigueur, est incontestablement dommageable à l'humanité, en ce qu'elle nous enleve cette même quantité de grains qui auroit servi à la nourriture des hommes. Mais aujourd'hui en introduisant dans le Royaume les *prairies artificielles de Ray-grass*, tout rentrera dans l'ordre, le froment sera uniquement destiné à l'aliment de l'espece humaine, & les bestiaux

n'en auront pas moins, dès le commencement du printems, une nourriture fraiche, savoureuse & substantielle.

Le *Ray-grass* a encore un autre avantage, c'est qu'il ne souffre auprès de lui aucunes mauvaises herbes; il les étouffe toutes, même les orties, & il regne seul dans les endroits où il s'est fixé.

Il résulte de toutes ces observations tirées d'un Traité fait sur cet objet, d'après les connoissances d'une personne qui a suivi la culture du *Ray-grass* en Angleterre; il résulte, dis-je, que ce fourrage est d'une utilité infinie, qu'il est celui de tous qui a le plus d'affinité avec le froment, & qu'on n'en sauroit trop recommander la propagation, non celle du *faux seigle*, comme on a fait à tort jusqu'ici, mais celle du *faux froment* qui est plus avantageuse.

REALGAL, ou REALGAR, *Arsenicum rubrum*. Est une substance arsenicale, naturellement combinée avec le soufre dans les entrailles de la terre. Cet arsenic est rouge, très luisant, mais peu ou point transparent, fort inflammable, & exhalant alors une odeur d'ail & de soufre.

On en trouve en morceaux plus ou moins gros, compactes & pesans, dans la Transylvanie, la Turquie, la Suéde, & en Allemagne. Plus cet arsenic est rouge & transparent, plus il y a de soufre. On l'appelle *Rubine d'arsenic*, à cause de sa couleur semblable à celle du rubis; mais souvent ce n'est que ce que nous nommons *Soufre rouge de Quito*.

L'arsenic vierge rouge est plus communément opaque; il n'est pas moins vitreux dans ses fractures: s'il contient moins de soufre, il a un œil jaunâtre: il est plus actif que celui qui est transparent, mais il l'est moins que l'*arsenic blanc*. Voyez *ce mot*. En général l'*arsenic* rouge natif a beaucoup de ressemblance avec la *mine d'argent rouge*.

Cet arsenic sert en teinture: les Orfévres l'emploient aussi dans quelques unes de leurs opérations: les Maréchaux en font usage comme d'un escarrotique utile sur les plaies des Chevaux: les Indiens en font des Pagodes, des Idoles, & des vases médicamenteux: ce sont même

des especes de curiosités que les Grands de l'Asie offrent en présent aux Etrangers. Ils estiment une tasse faite de *Réalgar* comme la médecine universelle.

Ces tasses, qui contiennent environ trois onces, ont une couleur rouge, jaunâtre, sale & livide : elles sont toujours farineuses, ou couvertes d'une poussiere jaunâtre, qui ne manque pas de se former immédiatement après qu'on les a lavées Ce phénomene est l'effet de l'efflorescence *Salino-métallique* ou *arsenicale* ; car l'arsenic participe de ces deux propriétés. *Voyez* le II. volume de notre *Minéralogie*.

On lit dans les Mémoires de l'*Académie des Sciences de Paris*, *ann.* 1703, que l'action du *Réalgar* de la Chine est plus violente en quelque sorte que celle de notre *Orpiment* d'Europe (qui est aussi un combiné d'arsenic & de soufre) ; que cependant les Siamois, & la plus grande partie des Nations barbares, qui ne connoissent point de meilleur remede que l'émétique, destinent ces tasses aux mêmes usages que nous faisons des gobelets de regule d'antimoine, dans lesquels nous faisons tremper du vin pendant quelques heures, pour s'empreindre d'une partie de leur éméticité : il est étonnant qu'il faille aux Siamois une tasse de Réalgar pour l'effet auquel une tasse de regule d'antimoine nous suffit. Mais, comme le dit l'Historien de l'Académie, il faut que la dose des remedes soit infiniment plus forte dans la Zône torride que dans nos climats, parceque la grande transpiration enleve tout le volatil des humeurs, & rend ce qui en reste dans le corps beaucoup plus visqueux, plus tenace, & plus difficile à détacher : aussi les Indiens sont-ils obligés de prendre vingt fois plus que nous d'*Ippecacuanha* pour être purgés ; dose qui nous seroit mortelle, & qui n'est qu'un remede pour les Siamois.

Comme le *Réalgar* naturel est assez rare, & que l'on en consomme une certaine quantité sous le nom d'arsenic rouge, l'on a été obligé d'avoir recours à l'Art. Wallerius dit qu'on en prépare à Ehrenfriedsdorf, en faisant sublimer de la farine d'arsenic mêlée avec des pyrites (probablement sulfureuses).

REBLE ou GRATERON. *Voyez* ce mot.

RECINE. *Voyez* BENOITE.

RÉDOUL ou ROUDOU. Les Provençaux ont donné ce nom au *Rhus myrtifolia Monspeliaca*, qui est le Sumach dont on se sert en teinture, & le *Coriaria* des Botanistes, c'est-à-dire, l'*Herbe aux Tanneurs* : il porte aussi le nom de *Rédoul* dans les Reglemens de teinture. M. Linnæus range cette plante parmi les plantes qui ont des fleurs mâles sur des pieds différens de ceux qui portent les femelles : elle a dix étamines à sa fleur mâle, & la femelle est baccifere ; toutes deux sont sans petales : les feuilles sont entieres, lisses, & trois ou quatre fois plus grandes que celles du Myrthe, opposées deux à deux le long des tiges.

On fait sécher cette espece de *Sumach*, puis on le fait moudre sous une meule posée de champ, qui tourne autour d'un pivot vertical ; & cette poudre est un tan beaucoup plus fort que celui de l'écorce du Chêne verd : car quand les Tanneurs veulent hâter la préparation des cuirs, ils ne font que mêler le tiers ou le quart de cette poudre au tan ordinaire, au moyen de quoi le tan est plutôt nourri ; mais il en vaut beaucoup moins pour l'usage.

Tous les Modernes, qui ont écrit sur cette plante, se sont contentés, dit M. Sauvage de la Croix, de dire qu'elle servoit aux Tanneurs à nourrir les cuirs, & aux Teinturiers à teindre en noir les Maroquins : mais les Anciens ont avancé de plus, sur la foi de Pline, que le *Frutex coriarius*, ou *Rhus sylvestris* à feuilles de myrte, sert non-seulement aux Tanneurs, mais même qu'il est utile dans les maladies pour resister au venin, pour guérir les maladies appellées *Cœliaques*, pour les ulceres du fondement & des oreilles ; qu'il chasse les Teignes ; & même quelques-uns l'ont pris pour le *Rhus obsoniorum*, qui est le Sumach ordinaire, avec lequel la ressemblance des noms & le défaut des caracteres l'avoient fait confondre.

Après tous ces éloges, on ne soupçonneroit pas, dit M. Sauvage, que le Rédoul fût un poison ; bien des gens sont au contraire persuadés que ses baies peuvent servir dans les ragoûts : cependant c'en est un, & des plus singuliers, ayant la propriété de causer l'épilepsie aiguë aux hommes qui mangent de ses fruits ; & le vertige aux animaux qui broutent ses jeunes rejettons. L'on

voit quelquefois en Languedoc des Chevreaux & des Agneaux qui au retour du pâturage chancelent, tournoient, & enfin tombent à la renverse avec des tremoussemens & des convulsions de tout le corps ; ces animaux se relevent ensuite, mais ils portent la tête basse, donnent étourdiment de la tête contre ce qui se présente à leur passage, & enfin ils restent des heures entieres dans cet état d'épilepsie ou de vertige : des Bergers consultés sur cela, ont répondu que le *Rédoul* enivre ces animaux, & que ce n'étoit que les jeunes qui s'y laissoient attraper, les plus vieux se donnant bien de garde d'y toucher : ils ajouterent que cette ivresse ne tiroit guéres à conséquence. Au reste, les Bergers ont coutume d'arroser d'eau bien fraiche les animaux qui tombent en épilepsie par l'usage du *Rédoul*, & ce remede appaise beaucoup les crises. M. Sauvage a fait faire des expériences sous ses yeux, & a remarqué que ces animaux ne mangent que les feuilles tendres & nouvelles : les fruits & les feuilles anciennes sont un poison plus violent, au lieu que les nouvelles ne font qu'enivrer. Deux expériences funestes, & qui couterent la vie à deux personnes, ont convaincu l'Académie de Montpellier, que le *Rédoul* est aussi un poison pour les hommes. Dès que l'on a mangé des baies, l'on est attaqué de convulsions, de délire ; on devient livide, enfin, l'on en meurt. M. Sauvage ayant fait ouvrir des personnes mortes par ce poison, n'a pu rien comprendre à la maniere d'agir du *Rédoul* : il dit que le goût, la vue, l'odeur de son fruit, qui ressemble aux mûres de Ronce, ne le rendent suspect qu'autant qu'il faut pour ne pas manger d'un fruit dont on ne connoît pas les propriétés. Ces baies, qui paroissent d'abord agréables, ne se démentent pas pour être mâchées plus long-tems : l'extrait de sa pulpe est mucilagineux, doux, aigrelet, & se fond à l'air après avoir été desséché.

REGAIN. On donne ce nom à la seconde herbe qu'on retire d'un pré après la premiere fauchaison.

REGIME. Ce nom se donne aux rameaux du Palmier, du Bananier, du Figuier, &c qui sont chargés de fruits : ainsi l'on dit un *regime de Dattes*, un *regime*

telées à leurs bords, vertes en dessus comme celles de l'Orme, & blanchâtres en dessous. Ses fleurs, qui paroissent en Juin & Juillet, sont petites, ramassées en grappe aux sommets de la tige & des rameaux, composées chacune de plusieurs feuilles blanches, disposées en rose, & d'une odeur agréable approchante de celle de la fleur de vigne. A cette fleur succede un fruit composé de quelques gaînes torses & ramassées en forme de tête : chaque gaîne contient une semence assez menue. Ce fruit mûrit en automne.

Les feuilles de la Reine des prés ont un goût d'herbe salé & gluant : toute la plante est sudorifique, cordiale & vulnéraire; la décoction de sa racine est très propre dans les fievres malignes, & pour déterger les ulceres : les feuilles tendres, & les fleurs de cette plante mises dans le vin, dans la bierre ou dans l'Hydromel, leur donnent une saveur & une odeur agréables, qui les fait ressembler au vin de Crete, connue sous le nom de Malvoisie.

REINE DES SERPENS, *Regina serpentum.* Seba, *Thes. II*, *p.* 105, *Tab.* 99, *n.* 2, donne ce nom à un beau Serpent du Bresil, du pays de Guaira.

REM ou RÉEM, mot hébreu qu'on lit dans différens passages de l'Ecriture-Sainte, & qui est traduit dans la Version grecque & dans la Vulgate, tantôt par le nom de *Rhinoceros*, & tantôt par celui de *Monoceros* ou *Unicorne.* M. Ladvocat, dans sa Lettre sur le Rhinoceros, imprimée en 1749, dit que les Interpretes ne conviennent pas que le mot *réem* ou *rem* signifie le *Rhinoceros;* ils abandonnent sur ce point les Versions grecques & latines, parceque les Septantes & l'Auteur de la Vulgate ne sont point constans dans leur Traduction. Il n'est donc pas certain que le *Réem* de la Bible soit le même animal que le Rhinoceros; & il y a même plusieurs raisons qui portent à croire qu'il n'est jamais parlé du Rhinoceros dans le Texte de l'Ecriture.

Le Réem devoit être très commun dans la Palestine, dans l'Idumée & dans l'Arabie, puisque l'Ecriture en parle si souvent : or, il n'y a point de Rhinoceros dans ces trois pays : de plus, le Réem avoit deux cornes; car Moïse, en parlant de Joseph, dit que *sa beauté est semblable*

blable à celle du Taureau, & que sa force ressemble à celle des cornes du Réem. (Deuteron. 33, ℣. 17.) David prie aussi le Seigneur de le délivrer de la gueule du Lion & des cornes du Réem. (Psal. 22, ℣. 21.)

Mais quoique le Rhinoceros mâle ait quelquefois deux cornes, on ne peut pas dire que ce soit le Réem : d'ailleurs, le Réem, dans l'Ecriture, est un animal farouche, indomptable, & qui ne peut être apprivoisé à la charrue, &c. or, le Rhinoceros, chez les Abyssins, sert pour le travail, de même que l'Eléphant. Enfin, comme le Réem est un animal dont le propre est de bondir, de sauter, & que les Ecrivains Arabes parlent sans cesse sous le nom Réem, des Bœufs sauvages qui se trouvent dans les déserts de Syrie & d'Arabie, ainsi que dans la Palestine & l'Idumée, nous serions portés à croire que le Réem est une de ces especes de Bœufs sauvages, indomptables, & qui ne peuvent être attachés à la charrue comme le Bœuf domestique; & c'est ce que Dieu dit à Job.

REMORE ou REMORA. La plupart des Auteurs, qui ont écrit sur le Remore, ont mal décrit & peu fixé la nature de ce poisson : d'ailleurs ils ont donné dans le merveilleux, en disant qu'il n'étoit ainsi nommé, que parcequ'il avoit la propriété d'arrêter seul un vaisseau en pleine mer, quand même il auroit le meilleur vent en poupe. Nous fixerons ici quels sont les animaux à qui les Marins donnent constamment le nom de *Remore*.

Le Remora, appellé des François aux Indes & à Cayenne, *Sucet* ou *Arrête-nef*, est un poisson de mer à nageoires molles, connu dans le Brésil sous le nom de *Piraquibà* ou d'*Iperuquiba*; c'est l'*Echineis* des Anciens : sa peau n'est point écailleuse; & sa couleur est cendrée; sa longueur est d'un pied ou d'un pied & demi, & son épaisseur d'environ quatre doigts : il est menu vers la queue; il a la tête applatie, la bouche très ouverte, la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure; il a les yeux petits, l'iris en est jaune; ses dents sont fort fines. On remarque depuis le milieu du corps, tant en haut, qu'en bas, une nageoire étroite qui s'étend jusqu'à la peau, & deux autres derriere les ouies.

Le dessous de la tête du Remora est fort gluant & raboteux comme une lime; c'est par là qu'il se colle aux

vaisseaux & aux gros poissons, quand il se voit poursuivi. Si l'on passe le doigt dessus, en coulant depuis la mâchoire jusqu'à la queue, l'aspérité est peu considérable; mais si on la passe en sens contraire, l'on est aussitôt arrêté. Qu'on se figure une rangée transversale de dix-neuf lames tranchantes & dentelées, comme tuilées, affermies dans le milieu par un filet longitudinal; le tout présentant une surface fort horisontale, de forme ovalaire, & qui part immédiatement du bourrelet de la mâchoire inférieure; telle est la partie qui sert au Remora pour s'attacher comme les Lamproies, au bois ou à la pierre, de sorte que le reste du corps se trouve suspendu: quand ils sont fixés contre un vaisseau, souvent toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette situation.

Barbot (*Histoire générale des Voyages*, *Liv. III*, *p.* 242,) est porté à croire qu'ils se multiplient par le même accouplement que les Requins. Il ajoute que dans le Golfe de Guinée ils s'attachent à suivre les vaisseaux pour recueillir les excrémens humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur suite; c'est pourquoi les Hollandois les nomment *Poissons d'ordures*.

Quand il se trouve un grand nombre de ces Sucets attachés au gouvernail, à la quille du vaisseau, &c. il est assez naturel qu'ils en retardent de beaucoup la course: mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables de l'arrêter tout court. Ainsi, dit-on, le vaisseau amiral que montoit Antoine, dans la bataille d'Actium, fut tout d'un coup retardé, quoique le vent ne cessât d'enfler les voiles: celui du Prince Caïus Caligula qui revenoit d'Asture à Antium, fut également retardé; & comme de toute la flotte, son vaisseau à cinq rangs de rames étoit le seul qui n'avançoit point, des gens sauterent du vaisseau pour chercher ce qui pouvoit causer ce retardement. Ils trouverent une espece de poisson collé contre le gouvernail, & le porterent à Caïus, qui fut fort indigné que si peu de chose eût pu l'arrêter & l'emporter sur les forces de quatre cens Rameurs: ceux qui le virent alors, & qui l'ont vu depuis, ont dit qu'il étoit semblable à un grand Limaçon. Il y en avoit beaucoup sous la quille du vaisseau. Mutianus rapporte qu'il s'en

étoit collé une si grande quantité, sous le vaisseau que Periandre, tyran de Corinthe, envoyoit, avec ordre de mutiler inhumainement trois cens enfans nobles de Corcyre, qu'il ne pût presque avancer, malgré le vent favorable; & que l'on honoroit à Gnide, dans le Temple de Venus, les coquillages qui avoient opéré cette merveille.

Nos Marins observent tous les jours qu'ils sont également retardés, ou par le grand nombre de Remores, ou par une multitude de Conques anatiferes qui tapissent la surface inférieure d'un vaisseau.

On conçoit aisément que quand la quille d'un navire est plus ou moins garnie ou de Sucets ou de coquillages, cette surface étant devenue raboteuse & sillonnée, elle glisse plus difficilement sur l'eau. C'est ce qu'assurent tous les Auteurs. *Tardius ire creduntur naves, morari.* Il est donc essentiel de détacher tous les corps étrangers qui se collent aux vaisseaux avant que de se mettre en route, autrement leur marche pourroit être retardée.

RENARD ou GOUPIL, *Vulpes.* Le Renard ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures; cependant il en differe par la tête qu'il a plus grosse à proportion de son corps: il a aussi les oreilles plus courtes; la queue beaucoup plus grande; le poil plus long & plus touffu; les yeux plus inclinés: il en differe encore par une mauvaise odeur très forte qui lui est particuliére, & enfin par un caractere plus essentiel, par son naturel; car il ne s'apprivoise pas aisément, & jamais tout-à-fait. Il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui, quand on veut le garder trop long-tems en domesticité: il ne s'accorde point avec la chienne; s'ils ne sont pas antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit ordinairement en moindre nombre; les portées sont de quatre ou cinq, rarement & jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se roule, & sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver, & on trouve déja de petits Renards au mois d'Avril. Lorsqu'elle s'apperçoit que sa retraite est découverte, & qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous, les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naissent les

yeux fermés ; ils sont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même treize ou quatorze ans.

Le Renard, dit M. de Buffon, est fameux par ses ruses, & mérite sa réputation : ce que le Loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, & réussit plus souvent ; sans chercher à combattre les Chiens ni les Bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même ; ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux, & prudent même jusqu'à la patience, il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve, qu'il sait n'employer qu'à-propos : il veille de près à sa conservation ; quoiqu'aussi infatigable, & même plus léger que le Loup, il ne se fie pas entiérement à la vitesse de sa course, il sait se mettre en sureté, en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il éleve ses petits : il n'est point animal vagabond, mais domicilié.

Le Renard a les sens aussi bons que le Loup, le sentiment plus fin, & l'organe de la voix plus souple & plus parfait. Le Loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux ; le Renard glapit, aboie, & pousse un son triste, semblable au cri du Paon : il a des tons différens, suivant les sentimens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse, l'accent du desir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre, car il ne crie pas pour toute autre blessure ; & il se laisse tuer à coup de bâton comme le Loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage : il mord dangereusement, opiniâtrément, & l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espece d'aboiement, qui se fait par des sons semblables & très précipités. En hiver, sur-tout pendant la neige & la gelée, il ne cesse de donner de la voix ; & il est, au contraire, presque muet en été.

Voici comme M. de Buffon trace les traits qui carac-

térisent l'esprit & la finesse du Renard, qui a toujours été regardé comme le symbole de la ruse & de la subtilité. Cet animal se loge aux bords des bois, à la portée des hameaux ; il écoute le chant des Coqs, & le cri des Volailles, il les savoure de loin ; il prend habilement son tems, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clotures, ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, & se retire ensuite lestement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou qu'il porte à son terrier : il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisieme, une quatrieme fois, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & les boquetaux où l'on prend les Grives & les Bécasses au lacet : il devance le pipeur, va de grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui sont empétrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, sous la mousse, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes Levrauts en plaine, saisit quelquefois les Lievres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les Lapereaux dans les garennes, découvre les nids de Perdrix, de Cailles, prend la mere sur les œufs & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Si le Loup nuit plus au Paysan ; le Renard nuit plus au Gentilhomme.

On dit que quelquefois deux Renards se joignent ensemble pour chasser le Lievre ou le Lapin. Quand un Renard poursuit son gibier, il jappe comme un Chien basset après la bête ; & pendant ce tems-là, un autre Renard se tient au passage, ou sur le bord du terrier, en attendant que le gibier vienne à passer, & qu'il puisse le surprendre. On dit qu'il se débarasse de ses Puces, en se mettant dans l'eau peu-à-peu, le derriere le premier, & les Puces avançant toujours jusqu'au bout du museau, alors il se plonge dans l'eau & s'en débarasse.

Chasse du Renard.

La chasse du Renard demande moins d'appareil que celle du Loup, elle est plus facile & plus amusante. Tous les Chiens ont de la répugnance pour le Loup; tous les Chiens au contraire chassent aisément le Renard, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très forte, ils le préferent souvent au Cerf, au Chevreuil & au Lievre. On peut le chasser avec des Bassets, des Chiens courans, des Briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier, les Bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de Renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les Bassets, on tâche de découvrir le terrier par dessus, & on la tue, ou on la saisit vivante avec des pinces. La façon la plus agréable & la plus sûre de chasser le Renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le Renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une premiere décharge; s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vitesse, fait un grand tour & revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, & où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des Chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre: il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parcequ'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand peine à le suivre; & quand il prend la plaine, il va très loin sans s'arrêter.

Il est encore plus commode pour détruire les Renards, de tendre des piéges, où l'on met pour appas, un pigeon, une volaille vivante: il leur arrive quelquefois de se couper la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour se sauver. Je fis un jour, dit M. de Buffon, suspendre, à neuf pieds de hauteur, sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la premiere nuit, les Renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le ter-

rein autour de l'arbre étoit battu comme un aire de grange. Le Renard est aussi vorace que carnassier : il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & sur-tout des raisins. Lorsque les Levrauts & les Perdrix lui manquent, il se rabat sur les Rats, les Mulots, les Serpens, les Lézards, les Crapauds, & il en détruit un grand nombre; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très avide de miel, il attaque les Abeilles sauvages, les Guêpes, les Frêlons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillons; il se retire en effet, mais c'est pour les écraser en se roulant, & il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier; alors il le déterre & en mange le miel & la cire. Il prend aussi les Hérissons, les roule avec ses pieds, & les force à s'étendre. Enfin, il mange du poisson, des Ecrevisses, des Hannetons, des Sauterelles, &c.

Dans l'été, le poil des Renards tombe & se renouvelle. On fait peu de cas de la peau des jeunes Renards, ou des Renards pris dans l'été. La chair du Renard est moins mauvaise que celle du Loup, les chiens & même les hommes en mangent en automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri & engraissé de raisins. Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller: lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derriere, & demeure étendu sur le ventre; c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des levées. Les Geais, les Merles sur-tout, le conduisent du haut des arbres, répétant souvent le petit cri d'avis, & le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cens pas.

M. de Buffon fit élever des Renards pris jeunes, en fit garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des Chiennes; quoiqu'ils n'eussent jamais vu de femelles de leur espece, & qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refuserent constamment les Chiennes; mais dès qu'on leur pré-

senta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits.

M. Daubenton pense que l'odeur qui exhale du corps des Renards sauvages, est peut-être la cause de l'aversion que les Chiens ont pour ces animaux. Cette odeur changeroit, par les alimens & par le repos, dans les Renards domestiques, après une longue suite de générations; alors les Chiens, dit-il, pourroient s'accoupler avec les Renards, & produire par ce mêlange, des *Métis*, semblables aux *Chiens de Laconie*, dont Aristote fait mention, qui étoient produits par le Chien & le Renard..

Les mêmes Renards, dont nous avons parlé plus haut, qui se jettoient sur les Poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne. On attachoit souvent auprès d'eux une Poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & n'attaquoient point la Poule.

L'espece du Renard est une des plus sujettes aux influences du climat, l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos Renards sont roux; il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté; mais je ne puis décider, dit M. de Buffon, si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui, peut-être, blanchit en vieillissant. Au reste, tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du Nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des blancs, des blancs à tête noire, &c. l'espece commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres; on la trouve par-tout, en Europe, en Asie; on la retrouve de même en Amérique, mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'Equateur.

Les Renards sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espece, & qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême.

La fourrure des Renards blancs n'est pas fort estimée, parceque le poil tombe aisément ; ces Renards abondent dans toute la Lapponie : les gris argentés sont meilleurs ; les bleus, & les croisés, c'est-à-dire les fourrures qui sont marquées de lignes noires en croix, sont recherchées à cause de leur rareté ; mais les noirs sont les plus précieux de tous, leur poil est si fin & si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en sorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles : c'est, après la Zibeline, la fourrure la plus belle & la plus chere. On en trouve aussi à Spitzberg, en Groenland, en Lapponie, en Canada.

L'huile de Renard, qu'on prépare en faisant bouillir l'animal entier dans de l'huile d'Olive, est adoucissante, nervine, résolutive : on l'emploie avec succès dans les rhumatismes, dans la rétraction des membres, la dureté des tendons. Sa graisse a les mêmes vertus, & est usitée dans les tremblemens, ainsi que dans les maux d'oreilles.

RENARD MARIN, *Vulpecula marina*, est un poisson cartilagineux, dont on a donné la description dans les *Mem. de l'Acad. des Scienc. T. III*, *p.* 1. en voici le précis.

Sa longueur étoit de huit pieds & demi ; sa plus grande largeur qui étoit au ventre, étoit de quatorze pouces, son corps alloit en s'élargissant, & se rétrecissoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit presque aussi longue que tout le reste du corps & faite en maniere de faulx un peu recourbée vers le ventre. A l'endroit où cette figure de faulx commençoit, il y avoit une seule nageoire au dessous : ce poisson avoit deux crêtes élevées sur le dos, une grande au milieu & une plus petite vers la queue ; il y avoit trois nageoires de chaque côté, les deux près de la tête étoient longues de quinze pouces & larges de cinq, & représentoient les ailes d'un oiseau plumé ; celles qui étoient au milieu du ventre étoient moins grandes ; elles étoient à côté du nombril, & avoient chacune une pointe pendante, ce qui est le propre des mâles entre cette sorte de poissons : les dernieres & proche de la queue étoient fort petites ; la peau étoit lisse & sans écailles, la crête & les na-

geoires dures & composées d'arrêtes serrées par la peau qui les couvroit, d'une couleur grise ou brunâtre : la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & elle étoit armée de deux sortes de dents qui méritent d'être connues; le côté droit de la machoire supérieure, jusqu'à l'endroit où sont les canines des autres animaux, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toutes d'un seul os dur & en forme de scie, les autres dents qui bordoient le reste de cette machoire & toute l'inférieure, faisoient six rangs par-tout, & étoient mobiles, & attachées par des membranes charnues. Leur figure étoit triangulaire, un peu aiguë, d'une substance infiniment moins dure que celle des autres dents qui étoient en forme de scie; la langue étoit toute adhérente à la machoire inférieure & composée de plusieurs os, fortement joints les uns aux autres & recouverts d'une chair fibreuse, puis d'une peau fort âpre & rude en dehors, mais fort lisse & glissante au dedans; les petites pointes dont elle étoit hérissée, vues au microscope, étoient transparentes.

Tous les Naturalistes qui ont parlé du *Renard marin*, en on fait une espece de *chien de mer*; mais celui dont parlent les Académiciens, paroît différent. Selon Ray, il y en a qui pesent cent livres : on les trouve dans la Méditerrannée aux lieux bourbeux & fangeux; ils mangent des poissons & des plantes, ils sont fort charnus, on leur trouve plus d'un pouce d'épaisseur de graisse en quelques endroits : leur chair est d'assez bon goût. Le caractere spécifique du véritable RENARD MARIN, est d'avoir le foie partagé en deux lobes, cinq ouies de chaque côté, des pointes pendantes aux nageoires, la queue faite en faulx, & le gosier fort large.

RENETTE ou GRENOUILLE DE BOIS. *Voyez* GRENOUILLE.

RENNE ou RANTHIER, espece de Cerf de la Laponie. *Voyez* au mot RHENNE.

RENONCULE, *Ranunculus*, est une famille de plantes très nombreuse : nous ne parlerons ici que des especes sauvages qui sont d'usage en Médecine, & qui naissent sans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, les marais, sur les montagnes, sur les ro-

chers, & de celles que l'on cultive pour la pure curiosité dans les jardins.

1°. La Renocule bulbeuse ou le Bacinet, *Ranunculus bulbosus* : cette plante qu'on appelle aussi *Pied de Corbin*, ou le *Pied de Coq à racines rondes*, se trouve presque par-tout dans les pâturages, dans les prés hauts, un peu secs & le long des sentiers aux lieux sablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois si petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de hauteur. Sa racine est ronde, bulbeuse, plus ou moins grosse. Elle pousse une ou plusieurs tiges droites, quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en plusieurs lanieres, minces & un peu longues : au sommet des tiges naissent des fleurs bien ouvertes, d'une belle couleur jaune, luisantes, ordinairement simples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectariferes, disposées en rose ; à ces fleurs succedent des fruits arrondis, dans chacun desquels sont ramassées plusieurs semences en maniere de tête : cette plante fleurit en Mai. Tragus remarque qu'elle enfonce tous les ans plus profondément en terre sa vieille racine, au dessus de laquelle il s'en engendre une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs simples à la campagne ; mais si on la transplante & qu'on la cultive dans les jardins, elle donnera une agréable variété à fleur double, quelquefois même la premiere fleur en pousse une seconde, & cette seconde une troisieme.

Il est très essentiel d'observer, qu'en général toutes les especes de renoncules contiennent beaucoup de sel âcre & corrosif, & qu'ainsi on doit les regarder comme pernicieuses prise intérieurement : on doit même s'en méfier dans l'usage extérieur. La racine du Bacinet est puissamment âcre & caustique ; quelques Auteurs la recommandent pour faire des cauteres & des vésicatoires. Cette pratique est cependant suspecte & dangereuse, parcequ'elle attire la gangrene ; il n'y a guere que les Charlatans qui s'en servent & qui l'appliquent sur les articulations des parties affligées de la goutte, ou sur les cors des pieds. Les Gueux, dit Gaspard Hoffman, se frottent la peau de cette plante pour se faire de petits ulceres ou écorchures qu'ils montrent avec de grandes

plaintes, afin d'exciter la charité des passans ; dès que ces mendians ont fait leur récolte, ils guérissent leurs plaies avec des feuilles de bouillon blanc. On ne peut donc trop recommander d'être en garde sur les effets de cette plante, lorsqu'on en met sur les poignets pour guérir de la fievre : car souvent l'on acquiert de plus une érésipele.

29. La RENONCULE DES BOIS, *Ranunculus nemorosus aut sylvaticus*. On la nomme encore le *Bacinet* blanc ou purpurin, ou la fausse *Anemone* printanniere des forêts. On la trouve dans les bois & les brosailles un peu humides ; sa racine est un peu grosse, longue, rampante, roussâtre en dehors, blanche en dedans, fibrée, d'un goût âcre qui enflamme le gozier : sa tige est haute d'un demi pied ; il naît vers son sommet trois feuilles fort découpées en trois parties, d'une couleur tantôt verdâtre, & tantôt purpurine. L'extrémité de la tige est garnie vers le commencement d'Avril, d'une seule fleur, blanche ou incarnate, composée de six feuilles oblongues, quelquefois elle est à fleur double ; il lui succede des semences nues, oblongues, velues, à pointe recourbée, ramassées en tête à la maniere des renoncules : cette espece de renoncule du printems, que quelques-uns appellent *Anemone des bois*, à cause de la ressemblance de sa fleur avec celle des Anemones simples de jardin, fait un bel effet dans sa premiere saison. M. Chomel, dans son *Histoire des Plantes Usuelles*, dit avoir vu de bons effets de cette espece de renoncule appliquée sur la tête des enfans teigneux ; mais on a plusieurs observations, que de pareilles malades ont tombé dans des syncopes, dans des convulsions ; en un mot elle peut affecter le genre nerveux.

30. La RENONCULE DES PRÉS OU LE BACINET RAMPANT ET VELU, *Ranunculus pratensis* : elle croît presque par-tout dans les prés, aux lieux ombrageux, dans les vignes, & même dans les jardins négligés & humides, le long des sentiers herbus, aux bords des ruisseaux. Sa racine est petite, fibreuse & rampante ; elle pousse plusieurs petites tiges, rampantes à terre qui jettent de nouvelles racines de leurs nœuds par intervalles ; ses feuilles sont découpées en trois segmens, dentelées

sur les bords, velues des deux côtés, & tachetées de blanc en dessus; les sommets des tiges portent au mois de Mai des fleurs à cinq feuilles, jaunes & luisantes, comme si elles étoient vernissées: il leur succede des semences noirâtres. On trouve quelquefois cette plante à fleur double, & on la cultive aussi dans les jardins: elle est douce & a peu d'âcreté. Tragus assure que le petit peuple en Allemagne en mange les feuilles tendres dans le mois d'Avril avec les autres herbes potageres. Les bestiaux mangent impunément de cette renoncule, qui passe même pour leur donner abondamment du lait.

4°. La RENONCULE DES MARAIS ou LA GRENOUILLETTE D'EAU ou L'HERBE SARDONIQUE, *Ranunculus palustris*: on la trouve fréquemment le long des petits ruisseaux d'eaux croupissantes ou qui coulent lentement, aux lieux humides & marécageux. Sa racine est fort grosse, creuse & fibreuse, d'un goût fort chaud & brulant; elle pousse plusieurs tiges, quelquefois d'une grosseur considérable, creuses, cannelées & rameuses; ses feuilles sont verdâtres luisantes & lustrées comme celles de l'ache de marais, quelquefois marquetées de petits points blancs; ses fleurs naissent en Mai & Juin aux sommets, & sont des plus petites entre les renoncules, elles sont composées de cinq feuilles dorées, & suivies par des semences lisses & même plus déliées que dans les autres especes du même genre. Cette plante convient, dit-on, pour discuter & résoudre les tumeurs scrophuleuses; mais étant prise intérieurement, c'est un des plus dangereux poisons qui soient dans la nature; elle ulcere l'estomac, produit le ris sardonique, cause bientôt des convulsions horribles & la mort, si l'on n'est pas secouru promptement par des vomitifs & des remedes onctueux pour en émousser la causticité; c'est pourquoi on l'appelle *Herba scelerata* ou *Apium risûs*.

Il y a une espece de renoncule de marais, qu'on appelle *Douve*, c'est le *Ranunculus longifolius palustris* des Botanistes. Cette plante est un poison pour les moutons, & même pour toute espece de bétail.

Ce n'est pas seulement l'usage intérieur des renoncules qui est très dangereux: on s'est aussi apperçu que l'odeur de celles des jardins, qui sont un des ornemens du

printems, étoit quelquefois suivie d'accidens, tels que des anxiétés, défaillances, douleurs de tête. Combien de personnes portent pour tout bouquet un faisceau de renoncules de jardin à fleurs doubles, & qui à force de le sentir, en sont incommodées !

5°. La Renoncule des Fleuristes, *Ranunculus hortorum.* En général les renoncules, par la vivacité de leurs couleurs, leur figure majestueuse, & leurs grandes variétés, tiennent le même rang que l'*oeillet*, la *tulipe*, la *jacinte*, l'*oreille d'ours*; elles sont au nombre de ces belles fleurs favorites cultivées avec des soins particuliers par les Amateurs. C'est pouquoi nous nous étendrons sur la culture de la renoncule des jardins, ainsi que nous avons fait à l'article des fleurs du même ordre. Plusieurs observations générales faites à ces articles, peuvent s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Ce n'est que sous le regne de Mahomet IV (en 1683) que la renoncule commença à briller dans les jardins de Constantinople. Cette plante, eu égard à sa fleur, se divise en simple, en double, en semi-double : trois especes qui comprennent toutes les variétés. La simple est composée de cinq à six feuilles disposées en rose; la double en porte une quantité considérable, & la semi-double tient le milieu entre la simple & la double. Elle est aujourd'hui la plus estimée, à cause de la prodigieuse variété de couleurs qu'une même planche rassemble; d'ailleurs la graine de la même fleur produit de nouvelles couleurs d'une année à l'autre. Les Renoncules doubles sont stériles, & les semi-doubles sont nommées *Porte graines*.

Toute Renoncule est composée de racine, de feuilles, de semences, & de fleurs disposées en rose. La racine, qu'on nomme quelquefois *Griffe*, & quelquefois *Oignon*, est grisâtre en dehors, blanche en dedans, & formée de doigts ou pieces qui tiennent par une extrémité commune; le nombre & la figure de ces doigts varient selon la vigueur & la diversité des especes; les feuilles varient aussi de forme dans les diverses especes de Renoncules, ce qui les a fait désigner sous les noms de *Renoncule à feuilles d'ache* & *à feuilles de coriandre*, &c. Quand la saison est venue, un petit bouton perce la touffe des

feuilles ; c'est la fleur qui s'annonce ; un léger duvet la recouvre, & garantit la fleur naissante du froid qui lui seroit mortel, & peut-être lui facilite, par cette infinité de petits tuyaux, le moyen de se nourrir de la rosée & de la pluie. Cette fleur est soutenue par une tige qui transmet au bouton ce que ses sucs ont de plus épuré ; le petit embrion s'enfle, profite, & devient le riche chapiteau de la colonne qui le soutient. Les pétales sont disposés en rose, & d'une multitude de nuances différentes dans les semi-doubles ; aux fleurs succedent des semences applaties, en forme de lentilles. La Renoncule double se distingue aisément de la semi-double, parceque sa tête est garnie d'une grande abondance de pétales, qui remplissent exactement la place du pistile.

Culture des Renoncules.

On éleve ordinairement les Renoncules en planches isolées, afin qu'elles puissent faire jouir de l'avantage & de l'effet du tableau que produisent la variété, le feu, & la délicatesse de leurs couleurs. Comme on plante les Renoncules en automne, qu'elles regnent l'hiver & le printems, & que leur fin est l'annonce des chaleurs de l'été, il leur faut une terre légere, qui soit susceptible de l'impression du soleil, qui est très affoibli dans ces saisons. La meilleure est un mélange de terre neuve, de terreau, de fumier préparé, mêlé de récurures de mares, & de feuilles d'arbres : c'est en Septembre que l'on doit mettre, dans cette terre préparée, les griffes de Renoncules. Quelques especes, plantées à la fin d'Août, telles que la Pivoine, l'Aurone, éclosent vers la fin d'Octobre. Elles font l'honneur des terres pendant une partie de l'hiver ; mais la plupart de leurs griffes périssent absolument. Lorsqu'on n'a pû planter à la mi-Octobre, il faut remettre à l'année suivante ; car, si l'on vouloit planter au printems, ce seroit un travail inutile, & on risqueroit de perdre tout.

On met des gravas au fond des pots, dans lesquels on plante les Renoncules, pour donner de l'écoulement aux eaux ; & en plantant les Renoncules, on les place sur

une couche de ſable fin, que l'on remet par-deſſus la terre, afin d'éviter qu'elles ne ſe pourriſſent. Lorſque la Renoncule commence à paroître, on doit l'arroſer, avec ménagement. En hiver, lorſqu'il ſurvient de la neige, on en peut mettre ſur les pots de renoncules ; cette neige fortifie la plante & lui ſert d'abri, ſans trop l'humecter. On doit placer les Renoncules au ſoleil Levant, ou au Midi ; le Nord leur eſt funeſte. Du reſte, le Fleuriſte doit interroger ſes fleurs, étudier leurs beſoins : il aura le plaiſir de voir qu'elles ſe contentent aiſément, & qu'elles rempliront tous ſes deſirs.

On doit, avec des paillaſſons, garantir les Renoncules du grand froid. Si malheureuſement elles avoient été gelées dans les pots, il faudroit bien ſe garder de les expoſer tout de ſuite au ſoleil, ni dans un lieu trop chaud ; mais il faudroit les paſſer dans un endroit moins froid que celui où elles ont été gelées, & les ammener ainſi par dégrés, juſqu'à la chaleur de la ſerre. Lorſque tous les élémens preſſent la terre de ſortir de ſa léthargie, à ce réveil général de la Nature, les Renoncules s'agitent dans la ſerre, & ſemblent marquer leur impatience : il faut les mettre à l'air, & on les verra profiter à vue d'œil. On doit retrancher tous les jets qui diſſipent inutilement la ſeve, & garantir du ſoleil brûlant tous les boutons nés ſur la tige du premier, c'eſt le moyen d'avoir de belles fleurs ; il faut arroſer de deux jours en deux jours, pendant la fleuraiſon ; faire la guerre aux inſectes qui font des attaques mortelles à ces fleurs, ſur-tout aux pucerons verds & noirs, aux chenilles de couleur griſâtre, aux fourmis, aux limaçons, aux araignées, & aux vermiſſeaux blancs.

Il y a pluſieurs moyens pour les détruire, entr'autres de jetter autour des pots une forte décoction d'abſinthe, de tabac, ou de coloquinte. Le ſuc de juſquiame, mêlé avec du fort vinaigre, l'huile de petrole, le galbanum brute, ſont les remedes les plus ſûrs pour détruire toutes ſortes de pucerons & d'inſectes. Un ſecret pour garantir les ſemailles, ſur-tout les petites raves, les jeunes choux qui ſont dévorés par ces inſectes deſtructeurs, c'eſt de couvrir la terre enſemencée d'une pouſ-

ſiere

tiere faite de parties égales de suie & de fiente de pigeons : ces insectes n'aiment ni la mobilité du sol, ni le goût & l'odeur qui en résulte.

Le *Taupe-grillon*, qui ravage continuellement les potagers, en coupant tout ce qui se rencontre sur son passage, attaque aussi les Renoncules : c'est un des grands fléaux des Jardiniers. Ce que l'on peut faire de mieux pour s'en débarrasser, c'est de répandre environ le quart d'une cuillerée d'huile d'olive, & tout de suite assez d'eau pour inonder la petite mine qu'il a creusée sous terre : cette eau parcourt tout le chemin de la bête, & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr : elle essaie envain de l'éviter, en quittant sa retraite ; on la tue lorsqu'elle vient se sauver dehors : c'est avec beaucoup de peine qu'on l'attaque dans des couches, à cause de la facilité que l'huile trouve à s'échapper ; au lieu qu'il est presque impossible de la manquer dans les terres fortes.

On doit ôter les Renoncules de terre, quelque tems après que les tiges sont fannées. On recueille la graine dans sa maturité ; on sépare les petites griffes de leurs meres, & elles donnent des fleurs toutes semblables : on doit enlever tout ce qu'elles ont de corrompu, les laisser sécher au grand air, & les serrer dans un lieu sec, en attendant le tems de les replanter : lorsqu'elles sont reposées un an ou deux, elles n'en valent que mieux pour être replantées.

RENOUÉE, *Polygonum* : ce nom se donne à deux plantes différentes.

1°. La RENOUÉE ARGENTÉE, *Paronychia hispanica* : est une plante fort belle, de couleur argentée, luisante : elle croît aux lieux pierreux & montagneux, dans les pays chauds : sa racine est longue, assez grosse, rameuse & blanche ; elle pousse des tiges longues d'environ un demi pied, nouées, éparses, & couchées à terre : ses feuilles sont semblables à celles de la Renouée ordinaire, mais plus petites & plus courtes : sa fleur est terminée par une sorte de capuchon. A cette fleur succede une capsule pentagone qui renferme une semence.

Cette plante est astringente : on l'emploie en Espagne pour les crachemens de sang : on l'y appelle *Sanguinalia*.

2°. La RENOUÉE VULGAIRE, OU CENTINODE, OU

TRAINASSE, ou CORRIGIOLE, *Centinodia*, est une des plantes les plus communes dans la campagne : elle croît indifféremment presque par-tout, aux lieux incultes, ou cultivés, principalement le long des chemins, & dans les endroits fréquentés : sa racine est longue, grosse comme le doigt, dure, ligneuse, fibreuse, & d'un goût astringent ; elle pousse plusieurs tiges longues d'un pied & demi, ou environ, greles, rondes, solides, tenaces, communément rampantes à terre, lisses, ayant beaucoup de nœuds, revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, vertes, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement ; ses fleurs sortent des aisselles des feuilles : elles sont petites, composées chacune de cinq étamines blanches ou purpurines : à cette fleur succede une semence assez grosse, triangulaire, de couleur fauve, & contenue dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Cette Renouée fleurit en été, & demeure verte presque toute l'année, excepté durant l'hiver : elle a un goût d'herbe gluant & un peu acide ; elle est astringente, vulnéraire, & excellente pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies, prise intérieurement ou appliquée extérieurement : son suc convient pour le cours de ventre, la dyssenterie & les pertes de sang.

REPARÉE ou POIRÉE BLANCHE : *voyez* BETTE.

REPONCE : *voyez* RAIPONCE.

REPRISE : *voyez* ORPIN.

REPTILES, *Reptilia*. Les Naturalistes donnent ce nom à des animaux qui rampent. Entre les Méthodistes, il y en a, tels que M. Linnæus, qui comprennent dans l'ordre des Reptiles, les Tortues, les Grenouilles & les Lezards, parceque, non-seulement ils sont ovipares, mais encore parceque leurs pieds sont courts, & qu'ils ne leur servent presque pas à marcher ; cependant les Lézards vont communément très vite. M. Brisson, dans la Table synoptique, qu'il a donnée du regne animal, à la tête des classes des Quadrupedes & des Cétacées, place dans sa quatrieme classe les animaux qui ont ou le corps nud & quatre pieds, ou le corps couvert d'écailles & quatre pieds, ou point de pieds : tous ceux-là ont du sang, & n'ont qu'un ventricule au cœur : quelques-

unes de leurs femelles, ajoute M. Brisson, sont vivipares; les autres sont ovipares. Toutes cependant ont des œufs; mais dans quelques-unes l'incubation se fait hors du corps. Tous les animaux de cette classe rampent; c'est pourquoi on leur a donné le nom de Reptiles; & voila, dit-on, les Reptiles, proprement dits, parmi lesquels on doit comprendre les Serpens. Il y a de petits animaux qui ont le corps, ou du moins quelque partie du corps, capable d'un mouvement de contraction & d'extension; de sorte que ce corps, ou cette partie du corps, peut occuper plus ou moins d'espace à volonté: ils n'ont ni antennes, ni pieds, ni stigmates. On a donné à ces animaux le nom de *Vers : voyez ce mot*. Ces Reptiles composent la derniere classe du regne animal de M. Brisson.

Quant à nous, nous serions tentés de n'appeller proprement *Reptiles*, que les animaux dépourvus de pieds & de nageoires, qui ne peuvent marcher sur terre ou nager dans l'eau, que par les replis tortueux dont leur corps est susceptible. Entre ces animaux, les uns sont nuds comme les Vers, certaines Chenilles, les Sangsues, la Limace, ou écailleux comme la Vipere & presque tous les Serpens, ou portant sur leur dos une coque pierreuse, comme les animaux à coquilles.

REQUIN ou REQUIEM, poisson cétacée & cartilagineux, qui est le même que le poisson Antropophage, le poisson a deux cents dents, la Lamie & le Carcharias, & peut-être le Tiburon des Nomenclateurs: *voyez* ces mots.

Description du Requin.

Le Requin est le plus grand, & le plus redoutable des Chiens de mer ou marins: *voyez* ce mot. C'est un poisson à nageoires cartilagineuses, du genre des Squales: il est d'une prodigieuse grandeur; il a la tête très large, & la gueule extrêmement fendue, située en dessous, comme dans tous les chiens de mer, son gosier est très large: c'est le plus vorace & le plus goulu de tous les poissons; il digere en peu de tems. Cet animal est singulierement favorisé de la nature, sur-tout l'espece appellée *Lamie*; car sa gueule est armée d'un appareil de

ſix rangs de dents diſpoſées de façon qu'il s'en trouve toujours de prêtes à prendre la place de celles tombées par vieilleſſe ou par accidens. Stenon dit que ce poiſſon a plus de deux cens dents, & qu'il n'en voit pas l'utilité, en ce que la plus grande partie eſt placée à la face interne de la machoire, & recouverte de chairs molaſſes & fongueuſes. Cette ſingularité a invité M. Hériſſant à vérifier l'obſervation de Stenon : il a examiné pluſieurs têtes de Requins, & a trouvé que l'obſervation étoit exacte; mais il a trouvé de plus, ce que Stenon n'avoit pas rencontré, c'eſt-à-dire l'uſage de ces dents prétendues inutiles, & la maniere dont elles prennent la place de celles qui viennent à manquer. Les dents du Requin ſont plattes, & triangulaires, aiguës & découpées comme une *ſcie* : elles ne ſont point engagées, comme celles des animaux terreſtres, dans une cavité pratiquée dans l'os de la machoire ; cet os eſt entierement recouvert par une épaiſſe membrane, à laquelle les dents ſont fortement attachées par leur baſe : derriere chacune des dents qui garniſſent le contour de la gueule du Requin, il y a une rangée d'autres dents couchées les unes ſur les autres, & ſur la ſurface interne de la machoire, à-peu près comme les feuilles d'un artichaud : la pointe de ces dents eſt tournée vers le bas de la machoire, & elles ſont recouvertes d'une chair fongueuſe & mollaſſe, qu'il faut enlever pour les appercevoir ; les plus intérieures même, ſur-tout dans les jeunes Requins, ſont membraneuſes, & preſque ſemblables, pour la conſiſtance, aux dents naiſſantes d'un fœtus humain. Lorſque l'animal a perdu quelque dent, la membrane s'étend vers le vuide qu'elle laiſſe ; & par-là une nouvelle dent ſe redreſſe, & vient prendre la place de celle qui a été ôtée. Il eſt aiſé de remarquer les dents qui ont été ainſi renouvellées ; car celles qui ne l'ont point été, ſont placées de maniere, qu'un de leurs bords eſt recouvert par la dent qui les précede, & l'autre recouvre celle qui les ſuit ; au lieu que les dents qui ont été renouvellées ſont recouvertes des deux côtés par celles qui les joignent ; & il eſt aiſé de voir que, venant du dedans de la gueule au dehors, cette poſition leur eſt inévitable : on peut même voir combien de fois elles ont été renouvellées ; car on en

trouvera d'autant moins dans la colomne de dents de réserve, qu'il y en a eu davantage de remplacées. On voit de plus, en dehors du rang extérieur de dents, sur la membrane qui les porte, les impressions de celles qui n'existent plus, & qui sont assez semblables aux vestiges qui restent au fond d'un artichaud dont on a ôté les feuilles. C'est par cette méchanique que les dents du Requin, plus exposées peut-être à se rompre que celles d'aucun animal, par les efforts qu'il fait pour attaquer & pour déchirer sa proie, peuvent être promptement remplacées lorsqu'elles viennent à manquer: peut être n'est-il pas le seul à qui cette propriété ait été accordée; mais c'est au moins le seul exemple qu'on ait eu jusqu'ici de ce singulier renouvellement.

Nous disons que ces dents sont disposées par six rangs, dont le premier paroît en dehors de la gueule, & tend vers le devant; celles du second sont droites, & les autres courbées en dedans: chaque machoire contient soixante-douze dents. Ce poisson, dont la peau est très rude, est fort long, & est une masse si pesante, que Rondelet dit qu'on en a vu qui pesoient trente mille livres. A Nice & à Marseille on en a pris qui avoient dans leur estomac des hommes entiers, & même un tout armé: voilà pourquoi les Normands ont nommé ce poisson *Requiem*. Rondelet ajoute que si on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aisément pour manger ce qui est dans l'estomac. Gesner confirme la même chose. L'on ne peut pas douter à présent que ce ne soit là le vrai poisson dans le ventre duquel le Prophête Jonas passa trois jours & trois nuits, & dont il est fait mention dans l'Ecriture. Ce poisson, que l'on nomme dans le Nord *Pert-fisch*, c'est-à-dire, poisson de montagne, a la tête grosse, le dos court, & très large; il aime la chair, & dévore des cadavres en entier; il a de la graisse sous la peau; sa chair est blanche, dure, & sent le sauvagin: quelques-uns la préferent à toutes les autres especes de Chien marin. Sa femelle est vivipare; sa matrice ressemble à celle da la chienne, & ses autres parties à celles des poissons. Belon dit avoir vu une femelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de te-

niques, mais attachés seulement par un cordon ombilical à la matrice de la mere.

Labat dit que le Requin est un véritable chien de mer, qui n'a d'avantage sur ceux qu'on prend sur nos côtes, que sa grandeur, qui est quelquefois démesurée. Anderson dit aussi que le Requin d'Islande est le chien de mer : le Requin des mers d'Afrique a jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, & quatre pieds de diamètre : ses dents ne sont point crenelées comme celles de la Lamie, mais extrêmement dures : ses yeux sont ronds, & petits à proportion de son corps, mais d'un rouge enflammé : les muscles destinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à gauche, se voient manifestement ; on y distingue plus clairement que dans aucun autre animal, toutes les humeurs & les tuniques, sur-tout celle qui enveloppe le crystallin, quoiqu'elle soit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très transparente. Barbot dit que les os de sa machoire ont un ressort si singulier, qu'il peut ouvrir sa gueule d'une largeur prodigieuse, en un mot, suivant la grosseur de sa proie : heureusement cette gueule meurtriere est à près d'un pied de distance du bout de son museau, ce qui fait que le monstre pousse sa proie devant lui au lieu de la mordre, s'il veut la prendre étant dans la situation ordinaire à tous les poissons. On observe, qu'après avoir mangé l'amorce, il y retourne jusqu'à quatre fois, quoique déchiré jusqu'au sang par le croc de fer qui sert d'hameçon. Pour mordre facilement, il se met un peu sur le côté. Ses nageoires sont plus grandes que dans les autres chiens de mer ; il en a deux aux côtés, vers les ouies, & un aîleron sur le dos, au tiers de sa longueur du côté de la tête ; il en a en outre, un autre plus petit vers la queue, & deux moyens sous le ventre, où se trouve l'anus : la queue est grande, très forte & échancrée ; & la partie supérieure qui est munie de vertebres, s'éleve plus haut que l'inférieure, qui, par ce moyen, représente la figure d'un croissant : sa peau est d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté sous le ventre, où elle est blanchâtre : elle n'a point d'écailles, mais elle est revêtue d'une sorte d'enduit, dur, épais, & grainelé comme le chagrin, divisé par des raies ou des lignes qui se croisent

régulierement : on le trouve en pleine mer, sur les côtes, & à l'embouchure des fleuves : il y en a en abondance entre les Tropiques, particulierement depuis Arguim, au long de la côte, jusqu'au Royaume d'Angola.

Pêche du Requin.

Ce poisson poursuit sa proie avec tant de vivacité, qu'il échoue quelquefois sur le rivage : il est vorace, hardi & dangereux. Labat dit qu'il dépeupleroit la mer & les rivieres, sans la difficulté qu'il a de pouvoir mordre sa proie. Le mouvement qu'il fait, quoique très vif, donne à ce qu'il poursuit le tems de s'échapper ; c'est ce moment que les Negres prennent pour le percer ; lorsqu'ils le voient à portée de pouvoir s'élancer sur eux en se tournant, ils plongent sous lui, & lui fendent le ventre en passant dessous. Toute sorte de chair l'accommode ; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un Negre, & celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744, un Matelot Provençal, se baignant dans la méditérannée, près d'Antibes, s'apperçut qu'un Requin nageoit au-dessous de lui, & le suivoit ; le Matelot fit un cri lamentable pour implorer le secours de ses compagnons qui étoient sur le bord du Vaisseau, à côté duquel il se trouvoit ; ils lui jetterent une corde, avec laquelle il s'attacha au-dessous des bras, & ils l'enleverent rapidement : le Requin alors s'élança hors de l'eau si vivement, qu'il put encore lui emporter une jambe, comme s'il l'eut coupée avec une hache. Il ne faut pas beaucoup d'adresse pour prendre ce poisson : comme il est extrêmement goulu, il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente ; ordinairement c'est un gros hameçon, couvert d'une piece de lard, attaché à une bonne chaîne de fer, de deux aunes de long : lorsqu'il n'est pas affamé, il s'approche de l'appas, l'examine, tourne autour, semble le dédaigner ; il s'en éloigne un peu, & puis revient quelquefois ; il se met en devoir d'engloutir l'appas, & le quitte ; lorsqu'on a pris assez de plaisir à voir toutes ses démarches, on tire la corde, & on feint de vouloir retirer l'appas hors de l'eau, son appétit se réveille ; alors tout de bon il se jette goulu-

ment sur le lard, & l'avale; mais comme il se sent pris & retenu par la chaîne, c'est un nouveau divertissement de voir tous les mouvemens qu'il se donne pour se décrocher; il fait jouer ses machoires, pour couper la chaîne, il tire de toutes ses forces pour arracher la corde qui le tient attaché; souvent il s'élance en avant, & fait des bonds furieux : Labat dit en avoir vu qui vouloient vomir ce qu'ils avoient pris, & qui sembloient près de mettre toutes leurs entrailles dehors par la gueule. Lorsqu'il s'est assez débattu, on tire la corde jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau, alors on glisse une autre corde avec un nœud coulant, qu'on lui fait passer jusqu'à la naissance de la queue, où on la serre; il est aisé alors de l'enlever dans le bâtiment, ou de le tirer à terre, où on acheve de le tuer : il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir, car après l'avoir coupé en pieces, on voit encore remuer toutes les parties. Au reste, lorsqu'un Requin est pris, & tiré à bord, il n'y a point de Matelot assez hardi d'en approcher sans précaution : outre ses morsures, qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si forts, qu'ils peuvent casser les bras ou les jambes de ceux qui en seroient atteints.

M. Anderson dit que le Requin est assez commun sur les côtes d'Irlande; mais on n'en prend, dit-il, que la plus grande espece pour en tirer la graisse & le foie. Ce poisson mord mieux à l'hameçon pendant la nuit; c'est pourquoi on le prend vers Noël où les nuits sont plus longues; & avec l'amorce dont nous avons parlé : il a un foie d'une grosseur si énorme, qu'un seul suffit pour remplir un petit tonneau de plusieurs pintes; on en tire par la voie de l'ébullition dans l'eau douze livres de thran (huile) qu'on garde dans de petites barriques. Ce foie est divisé en deux lobes; son ovaire est aussi fort grand; & les Norwégiens en font de fort bonnes omelettes, qu'ils appellent *Haakage*. Sa graisse a la qualité singuliere de se conserver long tems, & de durcir, en se séchant comme le lard de cochon; aussi les Irlandois s'en servent au lieu de lard, & la mangent avec leur stocfisch; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On coupe la chair du bas-ventre de

ce poisson en tranches fort minces, qu'on laisse sécher, en les tenant suspendues pendant un an & davantage, jusqu'à ce que toute la graisse en soit dégoûtée : & on prétend que cette sorte de poisson desséché, ensuite cuit, est assez bon à manger.

Sur nos Côtes, & particuliérement dans la Méditerranée, où ce poisson se trouve abondamment, on mange sa chair, quand on n'a rien de meilleur, parcequ'elle est dure, coriace, maigre, gluante, de mauvais goût, & très difficile à digérer. La seule partie supportable est le ventre qu'on fait mariner pendant vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle avec quelques petits dans le ventre, on se hâte de les en tirer ; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraiche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Nos Matelots Européens ne dédaignent pas tout-à-fait ce poisson ; les Negres en font leur aliment ordinaire ; nos Navigateurs, accoutumés à la bonne chere qu'on fait sur terre, dédaignent la chair du Requin pris sur nos côtes, parcequ'elle est trop dure ; mais les Negres savent remédier à ce défaut, en la gardant huit à dix jours, jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais ; après quoi ils la regardent comme un mets exquis ; aussi s'en fait-il un commerce très considérable dans la Guinée, notamment sur la Côte d'Or. M. de la Moriée, de la Société Royale de Montpellier, & qui a donné à l'Académie des Sciences, un Mémoire sur l'impossibilité du vomissement des Chevaux, a découvert un organe particulier dans le Chien de mer, jusques-là inconnu des Naturalistes. Cet organe consiste en un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, à-peu-près de la grosseur de ce viscere, de la consistance & de la couleur du corps vitré ; & il trans-sude par les petits trous de la peau, ce qui sert, dit-il, à graisser ou lubrifier la pointe ou la proue avec laquelle ce poisson fend l'eau. Tous les poissons sont enduits plus ou moins d'une espece de colle, d'huile ou de graisse, qui sert aussi à les défendre des impressions nuisibles que l'eau pourroit faire sur leur peau & sur leurs écailles, ce qui est apparemment un produit de leur transpiration ; mais on ne

leur remarque point le même organe que le Requin a pour cet effet.

M. Stenon, dans un Traité particulier ajouté à son *Essai de Myologie*, qu'on pourra consulter, a décrit la tête du Requin : les vaisseaux de la peau en sont très dignes de remarques ; ce sont des sources d'une humeur onctueuse qui enduit la surface du corps, & qui est nécessaire pour faciliter le mouvement du poisson. Souvent le Requin est précédé dans la mer d'un petit poisson, que l'on nomme *Pilote* : voyez *ce mot*. Quelquefois on le trouve attaché sur son dos, ainsi que le Remora appellé *Sucet* : voyez REMORA. Les Requins paroissent ordinairement dans les tems calmes.

On trouve dans la mer du Cap de Bonne-Espérance deux sortes de Requins, que les Européens appellent *Hayes*.

La premiere espece a seize pieds de long ; les dents, dont il a trois rangées, sont fortes, crochues & très pointues; il a une fente considérable sous le ventre, entre les deux nageoires, près de la queue : sa peau est fort rude. La deuxieme espece est beaucoup plus large, & a six rangs de dents ; c'est une Lamie : sa peau est aussi rude qu'une lime ; sa queue se termine aussi en croissant.

On trouve dans la tête des Requins quelques onces de cervelle très blanche, laquelle étant séchée & mise en poudre, est fort apéritive & diurétique. On prétend qu'elle provoque aussi l'accouchement ; la dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros dans un verre de vin blanc. On assure que cette même cervelle rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. On recommande aussi les dents du Requin réduites en poudre, & prises à la dose de deux scrupules, pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies, & pour provoquer les urines, & détruire la pierre : cette derniere propriété nous paroît suspecte ; on enchasse celles de ces dents qui sont unies dans de l'argent pour en faire des hochets, dont les enfans se servent pour aider leurs dents à percer. Les Orfevres enchâssent aussi celles qui sont dentelées, & les vendent pour porter en amulettes, afin de soulager les maux de dents, & de guérir la peur. Rondelet dit qu'on en prépare d'excel-

lens dentrifices propres à blanchir les dents, & à les affermir. On a reconnu que les dents qu'on nous apporte de Malte, sous le nom de *Langues pétrifiées de Serpens* ou de *Glossopetres* sont des dents de Chien de mer : *voyez* GLOSSOPETRES. Enfin, la peau du Chien de mer est d'usage chez plusieurs Artisans qui l'emploient pour couvrir des étuis de lunettes, & pour d'autres ouvrages, ou pour polir le bois, & même le fer.

RÉSÉDA ou HERBE MAURE ou HERBE D'AMOUR. Cette plante est plus connue sous ce premier nom, quoique latin, que sous les autres : elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; ses tiges sont cannelées, creuses, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées, crêpées, d'une saveur amere, rougissant le papier bleu ; ses rameaux soutiennent des épis de fleurs, en forme de thyrses, ces fleurs sont composées de plusieurs feuilles irrégulieres, jaunes, & d'un très grand nombre d'étamines. A ces fleurs succedent des capsules membraneuses à trois angles : c'est en Juin, Juillet & Août que cette plante fleurit ; on la rencontre dans les champs, le long des chemins, dans les terres crayeuses.

Ce Réséda, qui est sans odeur, ressemble exactement en tout au petit Réséda d'Egypte, qui a une odeur des plus suaves. M. d'Alibard a présumé que ces deux plantes n'étoient peut-être qu'une variété l'une de l'autre ; la premiere ayant plus d'odeur, parcequ'elle vient des pays chauds : il s'en est assuré, en semant en Décembre de la graine du Réséda odorant dans des pots pleins de diverses terres, & dans un autre rempli d'une terre sabloneuse. Tous les Réséda, qui ont crû dans la terre préparée & la terre de jardin, ont donné des fleurs extrêmement odorantes, au lieu que celles du Réséda venues dans le sable, n'ont point eu du tout d'odeur. Cette odeur paroît donc déterminée dès l'instant de la germination ; car les Réséda transplantés alternativement du sable dans la terre, & de la terre dans le sable, n'ont perdu, ni acquis d'odeur. On éprouve tous les jours pour la qualité des légumes recueillis en différens pays, ce que nous venons de voir pour l'odeur.

Il reste présentement à examiner, dit M. d'Alibard, si la culture & la qualité de la terre pourroient rendre l'r-

deur aux plantes qui proviendroient de la graine du petit Réséda commun : c'est ce qu'il se propose de faire, comme de tenter les mêmes essais sur plusieurs autres plantes qui sont dans le même cas. Il seroit bien autrement agréable de venir à bout d'en donner à celles qui n'en ont point, ou du moins d'augmenter le peu qu'elles ont. Un certain nombre d'expériences faites avec succès sur cette matiere, pourroit peut-être répandre quelques lumieres sur la cause des bonnes ou des mauvaises odeurs des végétaux, & sur les moyens de se procurer les unes, & de se garantir des autres. *Voyez* son Mémoire imprimé dans le Tome premier des *Mémoires présentés à l'Académie*.

Le Réséda est estimé adoucissant & résolutif; on s'en sert appliqué extérieurement contre les tumeurs inflammatoires, dont il calme la douleur, & dissipe l'inflammation.

RÉSIDU ou DÉPOT, est un sédiment en forme de concrétion pierreuse, dont on fera mention à l'article STALACTITES.

RÉSINE, *Resina*, est essentiellement une substance inflammable qui ne se dissout pas dans l'eau, mais bien dans l'esprit de vin ou dans les huiles. On distingue deux especes de Résines, l'une qui est liquide, & en même-tems gluante & tenace, comme grasse & oléagineuse; tels sont les Baumes naturels dont nous avons parlé: l'autre espece de Résine est seche & ordinairement friable; mais elle s'amollit par la chaleur. Telles sont les Résines dont il est mention ci-après, indépendamment des autres, telles que le Benjoin, le Camphre, le Storax, l'Oliban, le Sandaraque, le Mastich, le Sang de Dragon, le Labdanum, la Caragne, &c. dont on trouve la description dans cet Ouvrage. On donne souvent le nom de Résine à la substance concrete qui découle du Pin : *voyez* son article au mot PIN. Toutes les Résines découlent, de même que les Gommes, avec, ou sans incision, des arbres dont elles portent communément le nom. *Voyez* ce que nous avons dit au mot GOMME.

RÉSINE ANIMÉ. Il y a deux sortes de Résine animé; l'une d'Orient, l'autre d'Occident : ces deux especes de Ré-

ſine ſont appellées improprement dans les boutiques *Gomme animé;* ce ſont de vraies Réſines, car elles ſont diſſolubles dans l'eſprit de vin. La Réſine animé d'Orient reſſemble, en quelque façon, à la Myrrhe; elle répand une odeur agréable, quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie; elle eſt très rare préſentement; on lui ſubſtitue celle d'Occident, ou la Réſine que l'on appelle *Courbaril.*

La Réſine de Courbaril ou la Réſine animé occidentale ou le Joticacica des Breſilois eſt d'un blanc citrin, d'une odeur très agréable, & ſe conſume facilement, étant miſe ſur les charbons. Elle nous vient de la Nouvelle-Eſpagne, des Iſles de l'Amérique & du Breſil: elle découle d'un arbre connu en Amérique, ſous le nom de *Courbaril.* Cet arbre eſt un des plus grands & des plus utiles; ſon bois eſt dur, rougeâtre & excellent pour toutes ſortes d'ouvrages; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Laurier, attachées deux à deux à chaque queue; elles ſont tranſparentes, & paroiſſent percées de trous comme celles du Millepertuis; ſes fleurs ſont légumineuſes, tirant ſur le pourpre, ramaſſées en pyramide: le fruit eſt une gouſſe longue d'environ un pied, couverte d'une écorce aſſez ſemblable à celle de la Chataigne, remplie de petites fibres réunies par paquets, & parſemée de farine jaunâtre, agréable au goût. Les Negres recueillent ces fruits avec empreſſement, pour en faire une eſpece de pain.

Dans ces pays on fait uſage de la fumigation de cette Réſine, pour guérir les maux de tête ou des autres parties du corps attaquées du froid. Cette même Réſine, diſſoute dans de l'huile ou de l'eſprit de vin, eſt bonne pour la goutte & les maladies de nerfs.

RÉSINE DE CACHIBOU. *Voyez* au mot GOMMIER.

RÉSINE CAREIGNE. *Voyez* CARAGNE.

RÉSINE DE CEDRE. Elle eſt aſſez ſemblable à du Galipot par ſa forme grenue & friable, & par ſa couleur jaunâtre. On appelle *cedria* celle qui eſt en petits grains, & qui découle ſans inciſion. *Voyez* CEDRIA, & l'on donne le nom de *reſine de Cedre* à celle qui eſt en ſtalactites, & qui ſort de l'arbre lorſqu'on y a fait des inciſions: elle a une odeur aſſez agréable. Ces véritables

Résines sont rares en France : on leur substitue souvent le *Galipot*.

RÉSINE DE CONE. On donne ce nom à la Terebenthine qui découle naturellement sans incision. *Voyez* aux articles *Pin*, *Sapin* & *Pistachier*.

RÉSINE COPAL, que l'on appelle improprement *Gomme Copal*, est une Résine dure, luisante, transparente, & de couleur citrine, odorante, mais moins que l'animé : elle découle naturellement ou par scarification, d'un grand arbre qui croît à la nouvelle Espagne, dont les feuilles sont semblables pour la figure à celles du Chêne ; le fruit en est arrondi, de couleur de pourpre : on le nomme *Copallifera*. Cette Résine a une odeur très forte quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce parfum en l'honneur de leurs Dieux, & ils firent la même chose à l'égard des premiers Conquérans de l'Amérique, qu'ils eurent la foiblesse, pendant quelque tems, de regarder comme des Dieux. On fait un grand usage de cette Résine pour les vernis : on en fait un grand commerce à Nantes & à la Rochelle. La *Copale Orientale* est fort rare en Europe. Bien des Naturalistes croient que la Copale ordinaire est la matiere premiere du *Succin*, apparemment à cause des ressemblances qu'a la *Résine Copal* avec le *Succin* : elle a en effet la couleur, la belle transparence, la dureté, & l'indissolubilité dans l'esprit de vin qu'on observe dans le Succin. *Voyez* AMBRE JAUNE.

RÉSINE ÉLASTIQUE : c'est une Résine des plus singulieres, tant par l'usage auquel on peut l'employer, que par sa nature qu'on peut proposer en problême, aux plus habiles Chimistes : elle découle d'un arbre qui croît en Amérique. Elle est nommée par les Indiens *Caoutchouc*. On sait qu'une des propriétés essentielles des Résines, est d'être totalement indissolubles dans l'eau, & de ne ceder qu'à l'action de l'esprit de vin, plus ou moins continuée : cette propriété est presque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextensibilité ; elles n'ont communément d'autre ressort que celui qu'ont presque tous les corps durs. Mais l'espece singuliere dont il est ici question, & dont M. de la Condamine a parlé dans un des Mémoires de l'Académie

pour l'année 1751, ne se dissout point dans l'esprit de vin : elle a l'extensibilité du cuir, & une très forte élasticité. Pour completer sa singularité, rien ne ressemble moins à une Résine que cette matiere, quand on la tire de l'arbre duquel elle sort.

On trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la Province des Émeraudes : on les appelle *Hhévé.* Il en découle par la seule incision une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit peu-à-peu à l'air. Les habitans en font des flambeaux d'un pouce & demi de diametre sur deux pieds de longueur : ces flambeaux brûlent très bien sans méche, & donnent une clarté assez belle ; ils répandent en brûlant une odeur qui n'est pas désagréable : un seul de ces flambeaux peut durer allumé environ 24 heures.

Dans la Province de Quito, on enduit des toiles de cette Résine, & on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons ici la toile cirée.

L'arbre d'où l'on tire cette Résine croît aussi le long des bords de la riviere des Amazones : les Indiens en font des bottes d'une seule piece, qui ne prennent point l'eau, & qui, lorsqu'elles sont passées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. C'est sans doute de cette même matiere, ou de quelqu'autre fort analogue, que sont faits ces anneaux, dont quelques Voyageurs ont rapporté qu'on fait des bagues qui deviennent, quand on veut, des bracelets, des colliers, & même des ceintures, quoiqu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans ce dernier fait.

L'usage que fait de cette Résine la Nation des Omaguas, située au milieu du Continent de l'Amérique, est encore plus singulier : ils en construisent des bouteilles en forme de poire, au goulot desquelles ils attachent une cannule de bois ; en les pressant, on en fait sortir par la cannule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables seringues. Ce seroit chez eux une espece d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a prié à manger, un pareil instrument rempli d'eau chaude, dont on ne manque pas de faire usage avant que de se mettre à table. Cette bisarre coutume a fait nommer par les

Portugais l'arbre qui produit cette Résine, *Bois de seringue.*

Cet arbre est fort haut & très droit; il n'a qu'une petite tête, & nulle autre branche dans sa longueur; les plus gros ont environ deux pieds de diametre; sa feuille est assez semblable à celle du *Manioc*; son fruit est triangulaire, & a quelque rapport à celui du *Palma Christi.* Il renferme trois semences, dans chacune desquelles on trouve une amande. Ces amandes étant pilées, & bouillies dans l'eau, donnent une huile épaisse en forme de graisse, de laquelle les Indiens se servent au lieu de beurre pour préparer leurs alimens. Le bois de cet arbre est léger, extrémement liant, & propre à faire de petits mats.

Pour tirer le suc laiteux ou la Résine, on lave le pied de l'arbre, & on y fait ensuite plusieurs entailles qui doivent pénétrer toute l'écorce. Ces entailles se placent au dessus les unes des autres; & au-dessous de la plus basse on mastique une feuille de *Balivier*, qui sert de gouttiere pour conduire le suc laiteux dans un vase placé pour le recevoir.

Pour employer ce suc, on en enduit des moules préparés pour cela. Si c'est une bouteille, par exemple, que l'on veut faire, on fait le moule avec de la terre grasse, on applique dessus un enduit, on l'expose à la fumée épaisse d'un feu, que l'on allume à cet effet: dès que l'on voit que l'enduit a pris une couleur jaune, on retire la bouteille, & on y met une seconde couche qu'on traite de même, & on en ajoute jusqu'à ce qu'elle ait l'épaisseur qu'on veut lui donner. Quand la Résine est desséchée, on casse le moule en pressant la bouteille, & on y introduit de l'eau pour délayer les morceaux du moule, & les faire sortir par le goulot.

Vers l'année 1744, la Colonie de Cayenne découvrit qu'elle possédoit aussi l'arbre dont on retire la *Résine élastique.* On doit mettre en œuvre cette Résine sur le lieu même où sont les arbres, parceque le suc laiteux se desséche & s'épaissit très promptement, lorsqu'il est tiré de l'arbre: ce sera problablement un objet de commerce exclusif pour la Colonie qui posséde cette espece de trésor. L'eau tiéde, ou une chaleur de 20 ou 30 degrés

grés ; ramollit cette matiere, la rend souple, à raison de son plus ou moins d'épaisseur ; mais elle ne l'amene pas au point de pouvoir être pêtrie ou moulée de nouveau. Les ouvrages faits de cette Résine élastique sont sensibles à la moindre gêlée, mais l'ardeur du Soleil n'y fait aucune impression. M. Fresneau, qui a fait toutes ces recherches sur le Caoutchouc, est parvenu à le dissoudre dans de l'huile de noix, en l'y tenant en digestion à un feu de sable doux. Des expériences suivies & des tentatives réiterées, nous apprendront peut-être bien d'autres propriétés de cette Résine.

Il croît aussi en Amérique plusieurs autres especes d'arbres dont on retire des sucs laiteux, qui mêlés les uns avec les autres en certaine proportion, sont propres à faire des ouvrages semblables à ceux que l'on fait avec la Résine élastique, mais qui ne sont pas d'une aussi bonne qualité.

RÉSINE ELEMI, *Resina Elemi*, est une substance totalement inflammable, dont on distingue deux sortes dans les boutiques où elles sont connues sous le nom impropre de *Gomme Elemi* : l'une vraie, qui vient d'Ethyopie ; & l'autre batarde, qui vient d'Amérique.

La vraie *Résine Elemi* est jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu sur le verd, solide extérieurement, sans être absolument séche, souvent molle & gluante, formée en morceaux cylindriques, du poids de deux livres, d'une odeur forte de fénouil, peu agréable : ces morceaux sont communément enveloppés de grandes feuilles de Palmier, ou de Canne-d'Inde, espece de roseaux.

On prétend que l'arbre d'où elle découle, est une sorte d'Olivier sauvage de moyenne hauteur, dont les feuilles sont longues & étroites, de couleur verte blanchâtre, argentée : sa fleur est rouge, & son fruit ressemble à l'olive : on trouve cet arbre en Egypte, dans l'Ethyopie.

L'*Elemi* d'*Amérique* est une Résine blanche, jaunâtre, transparente, ressemblant à la Résine du Pin : sa consistance est ordinairement molle, grasse & gluante : elle devient avec le tems très friable : on la trouve très communément dans les boutiques : on l'apporte du Bresil, de la nouvelle Espagne, & des Isles de l'Amérique : elle découle d'un arbre que les Bresilois appellent *Icicariba*,

& qui est haut comme un *Hêtre* : son tronc est médiocrement gros ; son écorce est unie & grise ; ses feuilles sont semblables à celles du *Poirier* : les étamines des fleurs sont jaunâtres ; les fruits sont de la grosseur & figure d'une olive, & de la couleur d'une *Grenade* : la pulpe de ces fruits a la même odeur que la *Résine Elemi* ; car si l'on fait une incision à l'écorce, il en découle pendant la nuit une Résine verdâtre très odorante, qui sent l'anis nouvellement écrasé, & que l'on peut recueillir : le lendemain elle a la consistance de la manne, & elle se manie aisément. Il suffit de presser l'écorce des différentes parties de cet arbre, pour qu'il en exhale aussitôt une odeur vive.

L'une & l'autre *Résine Elemi* est fondante, détersive, calmante, resiste à la corruption : c'est un excellent mondificatif qui entre dans le *Baume digestif d'Arcæus*.

Les différentes odeurs, couleurs, & consistances qu'on remarque dans les diverses *Résines Elemi*, font soupçonner que la plupart d'entr'elles sont adultérées dans le pays au moyen d'autres Résines jaunes grisâtres, plus ou moins odorantes ; peut-être même avec le *Galipot*, *voyez* ce mot : c'est la raison pourquoi elles sont moins odorantes & leurs vertus bien inférieures.

RÉSINE DE GENEVRIER ou DE VERNIS, est la *Sandaraque*. Voyez *au mot* GENEVRIER (grand).

RÉSINE LACQUE. *Voyez*, à l'article *Fourmi*, cette espece d'insecte qui donne la *Lacque*.

RÉSINE DE LIERRE, ou HEDERÉE. *Voyez* à l'article *Lierre*.

RÉSINE LIQUIDE DE LA NOUVELLE ESPAGNE. *Voyez* LIQUIDAMBAR.

RESINE DE MELEZE ou DE LARIX. *V.* MELEZE.

RÉSINE DU MOLLE ou DU POIVRIER DU PÉROU. *Voyez* MOLLE.

RÉSINE OLAMPI. Sous ce nom, on nous a envoyé plusieurs fois de l'Amérique une Résine jaunâtre, grumeleuse, dure, friable, quelquefois transparente, quelquefois blanchâtre un peu opaque, ayant beaucoup de rapport avec les Résines *Animé*, *Copal* & *Courbaril*. Voyez *ces mots*.

RÉSINES DE PIN, DE PISTACHIER, DE SAPIN & DE TEREBINTHE. *Voyez* ces mots.

RÉSINE TACAMAQUE, *Tacamahaca*, est une substance résineuse qui découle, soit naturellement, soit par incision, d'un arbre beau & grand, nommé *Tacamaque* ou *Horame*, qui ressemble au Peuplier. Il porte des fruits qui sont petits, arrondis, & renferment un noyau qui differe peu de celui de la Pêche. Il découle naturellement de cet arbre une Résine tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, un peu molle, d'une odeur suave, qui approche de celle de l'Ambre gris & de la Lavande, & que l'on recueille dans des coquilles faites de fruits de Cucurbite : c'est ce qu'on appelle *la Tacamaque en coque* ou *en couis*, ou *sublime*, & qui est fort rare. L'espece la plus commune est en masse, ou en grains jaunâtres, ou verdâtres, parsemés de larmes blanches : son odeur est pénétrante, & moins suave que celle de la premiere espece. Avant que les Espagnols l'eussent apportée de la nouvelle Espagne, elle étoit inconnue. Cette Résine est vulnéraire, astringente, nervale : on n'en fait point usage intérieurement, mais on l'applique extérieurement en emplâtre pour les douleurs de goutte, de rhumatisme, & les maladies de la matrice : on dit que cette Résine mise, dans le creux d'une dent gâtée, préserve le reste de la corruption. Le *bois de Tacamaque* est odorant : on l'emploie en planches & dans la construction des Navires.

La *Tacamaque* de l'Isle-Bourbon & de l'Isle de Madagascar est verdâtre, & est tout-à-fait différente de la précédente ; elle est quelquefois en roseaux : elle a beaucoup de rapport avec la *Caragne* & la Résine *Elemi*. Voyez *ces mots*.

RÉSINE DE VERNIS, est la Sandaraque dont nous avons parlé au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINIER D'AMERIQUE. *Voyez* ce que nous en avons dit à l'article *Gommier*.

RESSORT ou MARECHAL. Nom donné à un genre de Scarabées dont il y a plusieurs especes. *V.* SCARABÉE.

RETS MARIN, *Reticulum marinum*. Nom donné à une petite plante marine du genre des éponges, séche, pliante, semblable en quelque maniere à du parchemin,

formée ordinairement, dit Lémery, en bourse, grosse comme une petite pomme, & percée comme un retz; de couleur cendrée, d'une odeur & d'un goût marin, elle se trouve aux rivages de la mer. Lémery dit que si on la calcine au feu dans un creuset, elle sera propre pour le gouêtre & pour le scorbut.

RETEPORE, *Retepora*, est une production à polypier marin, mince, poreuse ou marquée de petits points, comme un ouvrage à réseau: c'est une espece de madrépore, à branches plates & irrégulieres, en forme de dentelles. Leur porosité & leur forme d'écorces qui se croisent, fait le caractere distinctif de cette espece.

Parmi les Rétépores, on en distingue de plates & de minces, en forme de croute piquée de petits points, comme des trous d'aiguilles: on les appelle *Frondipores*. D'autres sont à branches en forme de buisson. Ces branches ressemblent à des cornes de daim, ou à des feuilles épaisses & entrelassées. D'autres enfin sont formées en buisson, à larges feuilles, dont les compartimens imitent la dentelle ou le point d'Angleterre: on les appelle *Manchette de Neptune* Voyez *ce mot à l'article* ESCARE, *à la suite du mot* CORALLINE.

Ce que quelques Naturalistes appellent *Pierre réticulaire* est un madrepore ou strié, ou ondé, ou à filet, ou ponctué, & qui, considéré par parties, a la figure d'un retz diversement poreux: *voyez* MADREPORE.

RETORTUNO. On a donné ce nom à un fruit jaunâtre, & fait en spirale; lequel provient d'une espece d'Acacia du Pérou. On dit que les Indiens s'en servent pour les dyssenteries: ce fruit est nouvellement connu en France.

REVERSUS est le nom que les Indiens donnent à un assez beau poisson, qui est de la longueur de la main, & couvert d'écailles ridées. Ses nageoires sont pointues: sa chair est bonne à manger.

Le Reversus est d'un naturel très doux & même il s'apprivoise: il vient, dit Gesner, à la voix de celui qui lui parle; les Indiens s'en servent pour prendre d'autres poissons.

RHASUT est une sorte d'Aristoloche étrangere, que les Maures appellent *Rumigi*. Sa racine est assez grosse,

profonde en terre, d'un goût très amer : elle pousse plusieurs tiges, menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de sept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, opposées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs sont semblables à celles des autres aristoloches, de couleur obscure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur succede des fruits membraneux, qui renferment des semences plates, posées les unes sur les autres. Toute cette plante a une odeur désagréable : elle croît principalement chez les Maures ; elle est vulnéraire & résolutive.

RHENNE, ou RENNE, RANTHIER, ou RANGLIER, ou RAMPIER, *Rangifer*, est un animal du genre des cerfs, qui se voit dans la Norwege, dans la Suede & dans les pays du Nord, du côté du Pôle Arctique.

Description du Rhenne.

Ce quadrupede est le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de son genre : il a la figure du cerf, mais il est plus grand & plus gros ; tous ses membres sont encore plus déliés ; ses deux cornes, qui vont en arriere, sont grandes & branchues, rondes près de la tête, & toutes leurs extrémités sont en palmes, terminées par des pointes. Du milieu de ses cornes sort communément une branche partagée en divers andouilliers : elle est tournée sur le devant ; & à cause de cette situation, elle peut passer pour une troisieme corne. Il arrive aussi fort souvent que chacune des deux grandes cornes pousse une branche, & qu'ainsi il paroît jusqu'à quatre cornes, deux en arriere, comme aux cerfs, & deux en devant, ce qui est particulier aux Rhennes. La femelle du Rhenne a aussi des cornes, mais elles sont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuses. Ces cornes sont d'ordinaire couvertes d'une sorte de duvet. Cela arrive, lorsqu'elles renaissent, après que les premieres sont tombées ; car quand elles poussent au printems, elles sont tendres, velues, pleines de sang au dedans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne.

Le Rhenne a les pieds semblables à ceux des Bufles ;

plus courts que ceux du Cerf, & beaucoup plus gros. La corne de son pied est fendue en deux, comme celle d'une vache; & soit qu'il aille lentement ou qu'il courre, les jointures de ses jambes font autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un sur l'autre; ce bruit s'entend lorsque l'on commence à découvrir l'animal. (Si ce fait existe, il est étonnant que MM. de Maupertuis & Linnæus n'en aient pas fait mention.) La couleur du poil, qui change selon les saisons, est d'un gris cendré, excepté sous le ventre, sur les côtés & les épaules, où il est blanc: il a des poils assez longs, qui pendent sur col; & qui sont tout-à-fait semblables à ceux des boucs & des Chévres. Au lieu de la vessie du fiel, il a seulement un petit conduit ou filet noir dans le foie, dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le Rhenne est farouche de sa nature; & il y en a une très grande quantité de sauvages par toute la Laponie; mais les habitans ont trouvé moyen de l'apprivoiser. Celui qui provient d'une Rhenne privée, est privé de même, & on en voit plusieurs grands troupeaux. Il y en a une troisieme espece qui provient de toutes les deux, & qui tient le milieu entre le sauvage & le domestique. Les Rhennes femelles portent quarante semaines, & mettent bas dans le mois de *Mai*: elles ne portent chacune qu'un Faon à la fois, & il y en a fort peu de stériles. Celles qui ont mis bas, demeurent au milieu des champs, où elles allaitent leurs petits, sans se retirer sous aucun toit, & sans que la grande quantité qu'il y en a empêche chaque petit de suivre sa mere, qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans, comme il en est parfaitement reconnu. Dès qu'ils sont un peu grands, ils se nourrissent d'une espece de *Gramen*, de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent sur les montagnes. La couleur de leur premier poil est d'un jaune & d'un roux mêlés, & rougeâtre en quelque sorte. Ce poil étant tombé, il leur en revient un autre tirant sur le noir.

Education du Rhenne ; avantages qu'on retire de cet animal ; ses maladies ; sa pâture ; son instinct ; sa course & sa retraite.

Le Rhenne, âgé de quatre ans, est dans sa juste grandeur : si tôt qu'il est dans sa force, on le dompte & on le dresse au travail. On apprend aux uns à traîner les traineaux à la course & en poste, & aux autres à tirer des charges, comme il sera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de couper tous ceux dont ils doivent se servir pour travailler, afin qu'ils soient plus traitables. Ce qu'ils font avec les dents, lorsqu'ils ont un an, affoiblissant & brisant par la morsure tous les nerfs qui sont autour des parties de la génération ; sans quoi ils seroient féroces & difficiles à manier : ainsi pour une centaine de femelles, on ne garde qu'un très petit nombre de mâles. Les femelles fournissent aux Lapons du lait, du fromage & des petits ; les hommes & les femmes les traient indifféremment, & seulement une fois par jour, vers les deux heures après midi. Le lait, qui leur revient jusqu'au lendemain matin, est destiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles, qui ont des petits, fournissent un lait mieux conditionné que celles dont les petits sont morts. Ce lait est gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs, & par conséquent fort nourrissant. Les Lapons en vivent, & ils font d'assez bons fromages de celui qu'ils ne font pas cuire. Le Rhenne vit rarement plus de treize ans ; on dit qu'il meurt quand on le transporte hors du pays où il est né.

Lorsque les Lapons veulent prendre des Rhennes sauvages, ils leur présentent dans les bois des femelles privées dans le tems qu'elles sont en chaleur, c'est-à-dire, vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troisieme espece de Rhennes, qui sont plus grands & plus forts que les autres, sont aussi plus propres à mener le traineau. Ceux-là retiennent toujours quelque chose de leur férocité, & sont quelquefois rétifs & fantasques ; ensorte qu'il se ruent sur celui qui est dans le traineau.

La chair des Rhennes est excellente à manger fraiche

ou sechée ; elle est plus succulente & plus grasse dans l'automne, sur-tout celle des Rhennes stériles, aussi on les tue d'ordinaire dans cette saison. Leur peau fait des vêtemens de toute espece ; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu frisé, est une pélisse extrêmement douce, dont les Finnoises doublent leurs habits. Aux Rhennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robbes connues par toute l'Europe sous le nom de *Lappmudes* : on les porte le poil en dehors, & elles font un vêtement fort léger. La peau du vieux Rhenne s'apprête comme celle du Cerf & du Daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles vestes, & les plus beaux ceinturons. Les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux des Rhennes, & ne se servent guere d'autre fil. Enfin pour que tout en soit utile, les Lapons sacrifient les cornes du Rhenne à leurs Dieux. M. Linnæus dit que la peau du Rhenne qui couvre le front, les narines & les pieds, est si dure & si adhérente au corps, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant sillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & pressé, est moins exposée aux déchiremens que pourroient y occasionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand soin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort sûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes sauvages ne les insultent. On les distingue par quelque marque particuliere, afin que s'ils s'égarent ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puisse reconnoître. Ces marques se gravent sur les cornes ; mais parceque les cornes leur tombent, elles se font aussi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs Rhennes dans de grands parcs près des forêts ; ces parcs ont deux portes, l'une est destinée à y faire entrer les Rhennes, & l'autre à les en faire sortir pour les mener paître. Leur pâture en été consiste en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées ; ils y mangent aussi des feuilles tendres, qui sont épaisses & grasses ; & de petits arbrisseaux qui naissent sur les côteaux des montagnes de Norwege ; ils ne

broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui soit dure & rude. En tout autre tems ils se nourrissent d'une espece particuliere de mousse blanche qui croît en très grande quantité sur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mousse, dit M. Linnæus, est un Lichen, rarement plus long que le doigt, il approche de la figure de la corne de cerf; mais il a plusieurs variétés & croît mieux dans des terres stériles, que par-tout ailleurs. Souvent les Finnois le ramassent durant les tems pluvieux avec des rateaux & le magasinent pour l'hiver.

Quand la terre est couverte de neige fort haute, cet animal, par un instinct naturel, fait un trou avec le pied, & ayant découvert un peu de terrein; il mange la mousse qu'il y trouve toujours; cette sorte de nourriture l'engraisse beaucoup: son poil est dans cette saison, net, & plus beau que quand il mange en été les meilleures herbes. Ce qui est cause que les Rhennes sont plus gras & se portent mieux en automne & en hiver, c'est que le chaud leur est tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os, ils ne peuvent pas même supporter long-tems la température du Dannemarck. Tous les ans vers le commencement d'Avril, ils sont attaqués d'un mal qui les moleste beaucoup. Ce sont des vers qui s'engendrent dans leur dos, & en sortent aussitôt qu'ils ont pris vie. Si on tue un Rhenne dans ce tems-là, la peau est aussi tôt perforée en un millier d'endroits, & n'est plus propre à rien.

On trouve une description anatomique du Rhenne dans les Actes de Copenhague en 1672. *Obs.* 135., par Bartholin. On y remarque entr'autres, que la structure d'un des pieds de derriere est singuliere, tant à cause des différentes poulies des muscles, que par rapport à leur insertion. On observe dans les différens animaux, qu'elle est d'autant plus éloignée du centre du mouvement, que l'animal a plus de vitesse & de légereté.

D'après ce qui précede, M. de Maupertuis a eu raison de dire que les Rhennes sont des especes de Cerfs, dont les cornes sont fort rameuses, jettent leurs branches sur le front, & que ces animaux semblent destinés par la Nature à remplir tous les besoins des Lapons, puisqu'ils leur servent de chevaux, de vaches, & de brebis; on

attache le Rhenne à un petit bateau appellé *Pulka*, pointu par devant, pour fendre la neige sans résistance, & sur laquelle il doit glisser, c'est pour cela qu'on lui fait une quille étroite : un homme moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut (sauf la posture incommode, faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne pas de verser, ni d'être à tous momens submergé dans la neige.

En voyageant ainsi, l'on porte sa nourriture sur l'avant-traineau : quelquefois aussi du bois, sur tout dans les voyages de *Wardhus*. On est souvent obligé encore de porter avec soi une provision de mousse qu'on mêle avec de la neige & de la glace, & en forme des pains très durs qui servent en même tems de fourage & de boisson à ces animaux qui les rongent avec avidité : on voyage ainsi sur des chemins de neige foulés & marqués de branches de sapin ; si l'on quittoit ces chaussées, on tomberoit dans des abîmes de neige. On est donc fort attentif à n'en pas sortir ; on suit le creux d'une espece de sillon formé par tous les Pulkas qui y passent, & on garde bien l'équilibre afin de ne pas rouler & verser continuellement le petit batteau, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps du voyageur bien enveloppé pour se garantir du froid, & attaché par une longe au poitrail du Rhenne, qui court avec fureur, lorsque c'est sur un chemin de neige battu & ferme, c'est-à-dire, que le traineau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable, il ne fait le plus souvent que changer de route, quelquefois il entre en fureur, se retourne, & vient se venger à coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir, est de renverser le traineau & de se tenir à couvert dessous ce bouclier, jusqu'à ce que la colere de l'animal soit passée. M. de Maupertuis dit, qu'étant peu capable de cette ressource, toute sa défense fut un petit baton qu'on lui mit à la main, & qui est comme le gouvernail avec lequel il faut diriger le batteau & éviter les troncs d'arbres. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir soin de se faire lier dans son Pulka, précaution sans laquelle, lorsque le Rhenne court, on ne

resteroit pas long tems dans la voiture. Mais il vient un tems où cette précaution contre la rapidité des Rhennes seroit bien inutile, lorsque ce ne sont plus ces coursiers indomptables & comme volans. Leurs cornes velues ne sont plus alors que des os blancs & secs, qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long tems ; leurs os leur percent la peau, & ils ne paroissent pas capables de trainer un Pulka à cent pas. La cause de ce changement est, comme nous l'avons dit plus haut, le changement de saison. Quand ces animaux reviennent de Norwege, où pendant l'été ils n'ont rien à faire, que paître & s'engraisser, c'est alors qu'il est dangereux de voyager en Pulka; mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de la Laponie, on n'auroit à craindre des Rhennes, que d'être laissé en chemin. S'il est difficile d'arrêter cet animal quand il est dans sa force, il n'est pas plus facile de le faire marcher dans le tems de son épuisement.

M. de Maupertuis dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra sur le bord du fleuve de Torneo, plusieurs caravanes de Lapons qui apportoient jusqu'à Pello les peaux & les poissons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues suites de Pulkas ; le premier Rhenne est conduit par un Lapon à pied qui traine le premier Pulka, auquel est attaché le second Rhenne, & ainsi de suite jusqu'à quarante, qui passent tous précisément par ce petit sillon tracé dans la neige par le premier & creusé par tous les autres. Lorsque les Rhennes sont las, & que les Lapons ont choisi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les Rhennes attachés à leurs Pulkas. Chacun se couche dans la neige au milieu du fleuve, & leurs conducteurs leur distribuent la mousse. *Voyez*, à l'article NEIGE, comment se forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons consistent dans leurs Rhennes ; les plus voluptueux d'entr'eux, étendus sur quelques peaux de Rhennes ou d'Ours, passent leur tems à fumer du tabac & à mépriser les occupations des autres hommes. Un Lapon est réputé très riche quand il a mille Rhennes, dont chacun ne se vend à-peu près que trois

florins : c'est même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il possede de Rhennes, si le nombre ne va pas jusqu'à cent, il passe pour n'être guere à son aise.

Indépendamment des especes de vers dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les Rhennes, les Taons, les Mouches & les Cousins, dont il y a quantité d'especes différentes en Lapponie, sont encore le fléau de ces animaux, & des Lappons mêmes. Dans les déserts, les Lappons brûlent continuellement de l'Agaric, du Pin & du Sapin, qui repandent une fumée épaisse par-toute la cabanne ; cette fumée chasse les Taons des Rhennes, & les Cousins : delà vient que dans les forêts on voit les Rhennes revenir deux fois à la cabanne, & se coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres allumées du côté que le vent soufle, afin qu'il disperse la fumée sur tout le troupeau. Les Rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment ; ou bien ils secouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues : mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laissent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le sang ; c'est ce qui fait que ces mêmes cornes portent souvent des andouillers monstrueux Nous donnerons au mot *Taon*, la description & l'histoire de ce cruel insecte : *voyez* TAON.

A l'égard des Rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit se trouver, sous le nom d'*Orignaux*, dans l'Amérique septentrionale, c'est une erreur ; car l'Orignac de la Nouvelle France, est le même que l'Elan des pays du Nord de l'Europe : *voyez* ELAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes, les ossemens d'un Rhenne : ce cadavre étoit à micôte, sous une roche, dans un lit de sable gris, d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des ossemens d'Hippopotame. Ce sont là deux beaux médaillons de la catastrophe du globe terrestre.

RHINOCÉROS ou PORTE CORNE, est le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupedes, après l'Elephant : on le trouve dans les déserts de l'Afrique & de l'Asie. Le caractere du Rhinocéros, dit M.

Brisson, *pag.* 113, est d'avoir à chaque mâchoire deux dents incisives, très éloignées l'une de l'autre; trois doigts onglés à chaque pied, & une corne conique sur le nez : la partie antérieure de chacune de ses mâchoires est en quelque façon applatie, ou plutôt comme coupée quarrément; & chacune des dents incisives est placée à-peu près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le Rhinocéros n'a point de dents canines; mais il a à chaque mâchoire douze dents mollaires, six de chaque côté.

Description du Rhinocéros.

Ce grand Quadrupede a, depuis la partie supérieure du dos jusqu'à terre, environ six pieds de hauteur; & depuis le bout du museau jusqu'à la queue, environ douze pieds : le tour de son corps est égal à sa longueur : il a la tête oblongue, grosse, & assez semblable à celle du Sanglier, excepté le museau qui est rond; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles semblables à celles d'un Cochon, larges & hautes de onze pouces : la bouche est peu fendue, elle n'a environ qu'un demi pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque chose pour le manger, que la peau de sa lévre supérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'Aigle, & retirer à sa volonté, est beaucoup plus longue que l'inférieure qui a sept pouces de largeur : la corne qui est sur son nez est quelquefois double, sur-tout dans ceux d'Afrique, mais rarement.

Sa peau, qui est très épaisse, s'étend l'éspace de trois pieds, depuis les oreilles jusque vers le commencement du dos : elle se replie, & se rabat ensuite des deux côtés du col, en forme de capuchon applati; ce qui lui a fait donner, par les Portugais, le surnom de *Moine des Indes*. Cette premiere peau fait, à son exrêmité, une espece de bourrelet; elle descend des deux côtés jusqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuisses antérieures de l'animal, jusqu'auprès des genoux, comme si c'étoient des bottes : au dessous du col pend un au-

tre cuir, arrondi, très épais, & long d'environ un pied, assez semblable à la partie inférieure du collier d'un Bœuf de charrue : depuis les oreilles jusqu'au premier bourrelet, il y a trois pieds. Dessous ce premier bourrelet, que Strabon compare à un baudrier, sort une peau qui s'étend jusqu'à la croupe; elle est fort épaisse, & ressemble à ces couvertures que l'on met sur le dos des chevaux blessés : cette seconde peau s'étend aussi des deux côtés, & forme, à toutes ses extrémités, un bourrelet très dur : elle a environ quatre pieds de longueur sur le dos, & huit de largeur, c'est-à dire, quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naissance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrêmité du second bourrelet, elle a près de trois pieds de longueur; mais elle est attachée au corps de l'animal jusqu'au fondement, l'espace de huit pouces : elle est assez mince, & composée de plusieurs nœuds très serrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui sont fort longs & très durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du Rhinoceros est tout-à-fait singuliere; elle est entourée de deux gros bourrelets, qui naissent de chaque côté, à l'extrémité de la seconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement : ainsi la croupe du Rhinocéros est partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi cercle, ou un arc *tendu* d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuisses de derriere, sont aussi enveloppées jusqu'au près des deux genoux, dans des especes de bottes à plusieurs plis. La peau du ventre n'est qu'à dix-huit pouces de terre; elle sort de dessous les extrémités de celle du dos, & est comme si elle sortoit d'une housse de selle; car les bourrelets ne sont pas attachés au corps, mais ils débordent d'un, de deux, & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces : elle est mince & déliée, & n'a que deux pieds de largeur; cela étoit nécessaire, parcequ'autrement la peau du Rhinocéros ne pouvant s'étendre, il lui seroit impossible de manger, & la femelle ne pourroit avoir de petits : d'un autre côté, si elle avoit eu plus de largeur, elle

feroit plus exposée aux traits & aux attaques de l'ennemi, n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reste du corps.

La peau du Rhinocéros est d'un gris brun : elle est couverte par-tout, excepté à la tête & dessous le ventre, de durillons fort semblables à des boutons d'habits, élevés au dessus de la peau de plus d'une ligne ; les plus apparens, sont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau, l'animal n'est pas moins sensible, puisqu'on l'a vu frissonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds sont faits de trois fourchons, desquels celui du milieu est de corne par le devant, & de durillons sur le derriere : les deux autres sont des especes de griffes.

On voit par cette description, que le Rhinocéros est à-peu-près de la longueur de l'Elephant ; mais il est moins gros, & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748, n'avoit qu'un pied depuis le bout des genoux jusqu'à terre. Les quatre dents incisives de cet animal ressemblent à de gros dez à jouer : les dents molaires sont si tranchantes, qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres, comme si c'étoient des ciseaux.

Le Rhinocéros a les narines assez grandes, distantes l'une de l'autre d'un demi pied, & éloignées d'un pied des yeux, qui ont dix pouces de distance entre eux. Une singularité remarquable, c'est que le Rhinocéros d'Asie a la langue douce comme du velours ; tandis que celle du Rhinocéros d'Afrique est rude, épineuse comme une lime, & écorche tout ce qu'elle léche. Celui qu'on a vu à Paris, léchoit le visage d'un de ses gardiens sans lui faire aucun mal. Il fut pesé à Stutgard, dans le Duché de Wirtemberg, il pesoit, dit-on, cinq mille livres.

Kolbe dit que le Rhinocéros d'Afrique a aussi les oreilles plus petites, & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie, nourriture, & pays où naissent les Rhinoceros.

Le Rhinocéros mâle est conformé comme l'Eléphant & le Chameau ; cet animal tient beaucoup du Bœuf. La

femelle a un pis & deux tettes; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il est difficile d'appercevoir son pis dans les autres tems. Le cri du Rhinoceros ressemble à celui d'un Bœuf poussif; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines : ce cri ne s'entend pas de fort loin; mais lorsqu'il courre, & qu'il est animé, on l'entend alors à une grande distance.

Au rapport de Bochard, Damir & Alkazuin, Auteurs Arabes, disent que le Rhinocéros femelle met bas son petit après l'avoir porté trois ans; qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans, & qu'elle vit sept cens ans. Tout cela a bien l'air d'un conte; & s'il est vrai que le Rhinocéros acquiert toute sa grandeur en quinze ans, sa gestation ne peut gueres être de plus de quinze mois, & sa vie de cent ans ou environ : c'est ce qu'un Turc véridique & grand voyageur nous a assuré. On trouve des Rhinocéros par-tout où il y a des Eléphans, c'est-à-dire, dans les déserts d'Afrique, dans l'Abyssinie, dans les Royaumes de Bengale & de Patame, en Asie. Il y en a aussi quelques-uns dans la Province de Quang-si, à la Chine. Mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre, sont les Etats du Grand Mogol, & ceux du Roi d'Ava, de Cambaye & de Jacatra : celui qu'on a montré à Paris, a été pris dans la Province d'Achem, au Royaume d'Ava. Il étoit apprivoisé, doux & même caressant; il mangeoit continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes, & généralement de tout ce qu'on lui donnoit, excepté de la viande & du poisson : il buvoit à proportion : ceux qui en avoient la garde, assuroient qu'il mangeoit par jour soixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il buvoit quatorze seaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac; & ceux qui le montroient, prenoient plaisir à lui en souffler dans les narines & dans la bouche : il buvoit aussi de la bierre & du vin.

Cet animal, dit le Pere le Comte, mange aussi avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de pointes d'épines vertes, avec des feuilles qu'il brise & plie avec une avidité & une adresse singulieres. Aussi le Rhinocéros, dont la langue est rude, ne se nourrit pas d'herbes; il préfere les buissons, le genêt & les chardons,

dons, & sur-tout une espece de plante qui ressemble beaucoup au genevrier, mais qui ne sent pas aussi bon, & dont les piquans ne sont pas, à beaucoup près, aussi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante, l'*Arbrisseau du Rhinocéros*.

Le Rhinocéros d'Asie aime les marais & les gras pâturages, & mange l'herbe comme le Bœuf : on assure qu'il sait nager, qu'il aime à se plonger dans l'eau, & qu'il court avec une telle légéreté, qu'il fait quelquefois jusqu'à soixante lieues dans un jour ; ce qui est presque incroyable, vu l'énorme pesanteur de l'animal, & sa structure.

Chasse du Rhinocéros ; sa force & sa fureur, son combat contre l'Eléphant.

Il ne faut pas croire, d'après ceux qui montroient le Rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canon, quand il court ; ou dans l'hiver, à coups de fleches, quand il est endormi, dans un marais. Sa peau est trop dure pour être percée par des fleches ; & il court trop vîte pour qu'on puisse mener & braquer le canon après lui. Voici ce que quelques Naturalistes rapportent de la chasse du Rhinocéros, & de la maniere de le prendre : ils disent que quand la femelle allaite son petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fusils, vont l'attaquer ; s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fusil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vîte, ni se défendre. Mais cette chasse est très dangereuse, car quoique le Rhinocéros ne fasse naturellement aucun mal à l'homme ; cependant, lorsqu'il est blessé, il va quelquefois au feu, & renverse, dit Bontius, tout ce qui se trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même Bontius ajoute que la femelle du Rhinoceros ne va au feu que quand elle a mis son petit en sûreté ; telle est la maniere de prendre les petits Rhinocéros.

A l'égard du Rhinocéros mâle, la chasse n'en est pas si dangereuse. Les Indiens construisent dans les lieux où vont ces animaux, une forte cabane à plusieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages ; ils mettent dans

une partie de cette cabane une femelle de Rhinocéros, déja apprivoisée, dans le tems qu'elle est en chaleur, & laissent ouverte la porte antérieure : le Rhinocéros mâle, attiré par la femelle, n'est pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens, qui se sont cachés, ferment aussitôt la porte ; ensuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle est la seule maniere de prendre le Rhinocéros vivant, du moins en Asie.

En Afrique, dit Kolbe, les Peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le Rhinocéros: leur méthode est d'ouvrir, dans les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en retrécissant vers le fond. Ils les couvrent de branches d'arbres, & de gazon, qui cachent le piege ; les Rhinocéros y tombent, & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à peu-près de même : comme ces animaux suivent presque toujours la même route pour aller aux rivieres ; la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître, à cause de la pesanteur de leur corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu ; ils le couvrent ensuite avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. Le Rhinocéros, en tombant dans cette fosse : ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le col, & qui l'arrête assez pour donner le tems aux Chasseurs de l'achever à grands coups de sagayes.

Le Rhinocéros a l'odorat extrêmement subtil : avec le vent il sent de loin toutes sortes d'animaux ; il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage ; buissons, arbres, grosses pierres, rien ne l'oblige à se détourner : avec la corne qu'il a sur le nez, il déracine les arbres, il enleve les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derriere lui fort haut, à une grande distance ; en un mot, il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise: s'il ne rencontre rien, lorsqu'il est en colere, il se contente de baisser la tête, & de faire des sillons sur la terre, dont il jette une grande quantité sur sa propre tête: il attaque assez rarement les hommes, à moins qu'on ne

le provoque, ou que l'homme n'ait un habit rouge : dans ces deux cas il se met en colere, & tâche de saisir la personne par le milieu du corps, & la fait voler par dessus sa tête avec une telle force qu'elle est tuée par la violence de sa chûte : alors il vient la lécher fortement, de maniere à lui enlever toutes les chairs : il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter, quelque furieux qu'il soit ; s'il va fort vîte, il ne se tourne qu'avec peine : d'ailleurs, il ne voit que devant lui ; ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit ou dix pas, & alors se mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il poursuivoit, & ne peut que très difficilement le retrouver.

Pline & tous les Auteurs assurent que le Rhinocéros est l'ennemi naturel de l'Eléphant. Il semble aiguiser sa corne contre les rochers ; il la frotte aussi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mouvement naturel.) Quand il se prépare au combat, & quand il attaque l'Eléphant, il tâche de lui enfoncer sa corne dans le ventre, à l'endroit où il sait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. Ces animaux se font la guerre à cause des pâturages dont ils sont l'un & l'autre très voraces, & pour s'empêcher de pâturer dans les mêmes lieux. L'Eléphant, qui est rusé & subtile, évite quelquefois la corne du Rhinocéros, le fatigue avec sa trompe, le hache & le met en pieces avec ses grandes dents ou défenses : mais le Rhinocéros remporte souvent la victoire. Plusieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux ; mais Emmanuel, Roi de Portugal, fit combattre en 1515 un Rhinocéros mâle contre un Eléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arêne de Lisbonne.

Selon le rapport des Jésuites Portugais & des Ecrivains orientaux, on voit assez souvent des Eléphans étendus morts & percés par la corne du Rhinocéros ; cependant les Peres Jésuites Portugais, qui ont demeuré long-tems en Abyssinie, assurent que les habitans de ce pays nourrissent & apprivoisent des Rhinocéros dont ils se servent, & les accoutument au travail, comme ils font à l'égard des Eléphans. *Voyez* ce mot.

Tems où l'on a vu des Rhinoceros en Europe : usage de la corne, du sang, & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguste, après avoir vaincu Cléopâtre, fit paroître à Rome, pour la premiere fois, un Rhinoceros à son triomphe. Pline, plus instruit de l'Histoire romaine, assure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le spectacle d'un tel animal : dans la suite on en fit paroître souvent dans le Cirque : le Peuple Romain prenoit beaucoup de plaisir à les considérer, tantôt dans le tems qu'on ne les faisoit pas combattre, (spectacle innocent, & plus agréable aux personnes d'un caractere doux & humain, puisqu'il se faisoit sans effusion de sang); tantôt, lorsqu'ils étoient aux prises avec l'Eléphant, l'Ours, le Taureau, ou même les Gladiateurs; enfin, Auguste procura souvent de tels amusemens au Peuple. Sous Domitien on vit souvent le Rhinoceros se battre avec le Taureau; & Martial dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'Arêne avec plus de force & de férocité : ce même Auteur ajoute que le Rhinoceros étoit fort lent à se mettre en colere, mais que lorsqu'il étoit une fois irrité, rien n'étoit plus terrible : on a vu, dit-il, cet animal enlever un Ours avec ses deux cornes, & le jetter en l'air très lestement. En considérant le Rhinoceros femelle, qui étoit à Paris en 1748, on s'est aisément apperçu que le Rhinoceros mâle, en tournant sa tête vers son épaule droite, peut se servir des deux cornes qu'il a quelquefois, & que c'est même dans cette situation qu'il rassemble toutes ses forces, comme sur un point d'appui. On vit encore deux Rhinoceros sous Antoine le Pieux; mais depuis la décadence de l'Empire Romain, il n'en parut plus en Europe jusqu'en 1515, qu'on en vit un à Lisbonne; depuis ce tems-là on en a encore transporté quelques-uns en Portugal & en Espagne; enfin on en fit voir un à Londres en 1684, & un autre il y a quelques années; mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais mené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748; il avoit été amené en Hollande, par mer, par un Capitaine de cette nation, de-là en Allemagne, & d'Allemagne en France. Pour le trans-

porter par terre, on s'est servi d'une voiture couverte, sur laquelle il falloit dans les mauvais chemins jusqu'à vingt chevaux. A cause de la différence du climat de l'Europe on avoit soin de le graisser souvent avec de l'huile de poisson, pour empêcher sa peau de s'endurcir & de se fendre.

On prétend que le Rhinoceros mâle a une petite corne sur le dos, à l'épaule droite : toujours est-il vrai que la corne qui est située & fixe sur le nez, est claire en sa base, & d'un brun noirâtre en haut, comme la peau ; elle n'est pas tout à-fait ronde, mais un peu écrasée aux côtés ; elle est fort grosse, un peu recourbée vers le dos, & très dure ; celle de la femelle est plus grosse & plus longue ; elle a quelquefois plus de deux pieds & demi de longueur, en partant de la racine, & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie : au reste, ces cornes varient suivant l'âge : nous en avons une très belle qui est d'un gris brun ; & quoiqu'il y en ait un bout de la pointe de retranché, elle a encore vingt-deux pouces de longueur, & sept de diametre en sa base.

La corne du Rhinoceros étoit de très grand prix chez les Romains : tout le monde sait qu'ils avoient poussé le luxe des bains jusqu'à l'excès : des femmes y tenoient des vases à bec remplis d'huile & d'essence à l'usage de ceux qui prenoient les bains. Ces vases étoient, chez les Princes & les riches, des cornes de Rhinoceros qui étoient artistement creusées en dedans, & bien travaillées sur l'extérieur. Les Ecrivains Arabes, & les Orientaux débitent beaucoup de fables sur cette espece de corne : ils prétendent que quand elle est fendue, on y voit mille figures plus merveilleuses les unes que les autres, des hommes, des oiseaux, des chevres, &c., ce qui fait, disent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en servent pour orner leurs Baudriers & leurs Trônes ; l'on en fait aussi des colliers & des manches de couteaux à l'usage des Rois des Indes, qui se servent toujours à table de ces couteaux, & qui les achetent bien cher, parcequ'ils croient que la corne sue à l'approche de quelque sorte de venin que ce soit, & que quand on y verse de bon vin, on le voit sur-le-champ s'élever

& bouillonner. Kolbe n'a pas craint d'assurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomene.

Une des raisons qui concourent encore au grand prix de cette corne, même dans les Indes, c'est sa dureté extraordinaire qui permet qu'on en fasse des ouvrages sculptés, de toute beauté & de très longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du Rhinoceros, jointe à la propriété de suer ou de se fendre en deux à l'approche du venin, a passé des Indes en Europe. On sait que Clément VII fit présent d'une corne de Rhinoceros au Roi de France, croyant lui envoyer quelque chose de très précieux : les Vénitiens en acheterent alors une très cher d'un Juif ; & Paul Jove raconte que quand les François pillerent le Palais de Médicis, grand Duc de Toscane, ils trouverent un trésor, c'étoit une corne de Rhinoceros. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe, on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux : on les vend encore cent *écus* dans l'Inde. Plusieurs personnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement, soit en or, soit en argent. Les Tourneurs qui font ces vases, ont grand soin d'en ramasser les raclures : on les croit d'un excellent usage dans les convulsions, les foiblesses, & plusieurs autres incommodités.

Le sang de cet animal est aussi fort estimé au Cap. Les Européens, qui en peuvent avoir de frais, le mettent dans un boyau du Rhinoceros, & l'exposent au soleil pour le faire sécher : on dit que c'est un vrai spécifique contre les obstructions, & pour consolider les plaies internes : on le prend dans un verre de vin, dans une tasse de thé ou de caffé. On assure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de sang, & provoquer les menstrues des femmes, deux effets entierement opposés, dit Redi.

Les Maures Indiens, dit Bontius, mangent avec plaisir la chair du jeune Rhinoceros ; mais quand il est vieux, cette chair est si dure & si coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait usage en médecine de la peau, de la

corne, des ongles, du ſang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du Rhinoceros: on en tire des remedes volatils, qui paſſent chez les Indiens & chez les Abyſſins pour des antidotes ſouverains contre le poiſon & le venin; ils ont le même uſage dans leur Pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée pendant trois jours conſécutifs, guérit, dit on, les dégoûts, ſoit qu'ils viennent de foibleſſe d'eſtomac, ou de quelqu'autre cauſe: cette peau eſt ſi dure, que les mêmes Indiens & Abyſſins s'en ſervent pour faire des cottes d'armes, des cuiraſſes, des boucliers, & même des ſocs de charrues: ces cuiraſſes de peau ſont beaucoup plus légeres & plus commodes que les nôtres; elles ſont à l'épreuve des pertuiſannes & des armes à feu: enfin, on n'apportoit autrefois des Indes à Rome le meilleur *Lycium*, que dans des outres de peau de Rhinoceros. Charles de Bergan dit que les excrémens de cet animal ſont moulés en crottes preſque ſemblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préferent le fumier de Rhinoceros à tout autre.

A l'égard du *Réem*, que quelques uns appellent *Rhinoceros*, voyez ce que nous en avons dit au mot *Rem*: on a auſſi donné improprement le nom de *Taureau* ou de *Bœuf d'Ethyopie* au Rhinoceros: il paroît encore que l'*Abada* & le *Monoceros quadrupede* de quelques Auteurs eſt le même que le *Rhinoceros d'Afrique*.

RHINOCEROS DE MER: eſt le nom que l'on donne à la *Licorne de mer* ou *Narhwal*. Voyez ces deux mots.

RHINOCEROS: on appelle ainſi une eſpece de Corbeau cornu des Indes: il eſt beaucoup plus grand que nos Corbeaux d'Europe: ſon bec eſt petit, par rapport à ſon corps: c'eſt le *Topau* du *Muſæum* de Wormius, & le *Jager-vogel* de Nieuhoff. *Voyez* auſſi ce qu'en ont dit Bontius, Aldrovande, Willughby & Ray.

RHINOCEROS. Les Naturaliſtes donnent ce nom à trois eſpeces de Scarabées.

Le premier porte ſur la tête une corne recourbée: il a le ventre velu, & le corſelet convexe.

La ſeconde eſpece a la figure du *Scarabée pillulaire*;

ou *Fouille mèrde*, autrement dit *Stercoraire*. Cet insecte a le devant de la tête fait en forme de bouclier, taillé en croissant, à bord élevé, d'où sort une petite corne échancrée : ses fourreaux sont polis, & marqués de sept ou huit sillons.

La troisieme espece est le petit Rhinoceros noir, qui est de forme cylindrique, dont les fourreaux sont sillonnés & pointillés en creux. Sa corne est repliée : il a le corselet échancré en devant, & on lui voit cinq dentelures. (*Linnæus*.)

Nous parlerons plus amplement du Rhinoceros insecte à l'article *Scarabée monoceros* au mot SCARABÉE.

RHOMBITE. Sous ce nom, on désigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un Turbot, mais plus communément on exprime par là, une famille de coquilles appellées *Rouleaux* ou *Cylindres*. Voy. *ces mots*.

RHUBARBE, *Rhabarbarum aut Rheum*. Dans les boutiques, on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux assez gros, inégaux, de la longueur de quatre pouces ou environ, & de la grosseur de deux à trois : elle est assez pesante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement, comme la noix muscade, un peu fongueuse, d'un goût légerement âcre, mêlé de viscosité, amer & un peu astringent, d'une odeur de drogue, donnant une teinture de safran à l'eau.

Cette racine, qui est sujette à se carier & à noircir, sur-tout quand elle est en grands morceaux, appartient à une espece de plante de la Chine encore peu connue. Montingius, dans son *Histoire des Plantes d'Angleterre*, a donné une description de la Rhubarbe, & une figure tirée de Mathiole, sous le nom de *Rhabarbarum lanuginosum, sive Lapathum Chinense longi-folium*; mais l'histoire qu'il en donne n'est surement pas fidele, & ne convient point à la Rhubarbe. Le R. P. Michel Boyn dit, dans son Livre intitulé *Flora Sinensis, Viennæ Austriæ edita*, *1656*, que la Rhubarbe naît dans toute la Chine, & qu'elle s'y appelle *Tayhuam*, ce qui signifie très jaune : elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen, Xen-sy & Socieu, qui est la Ville la plus proche des murs des Chinois. La terre, dans laquelle elle vient, est rouge & limoneuse. Dès

que les Chinois ont tiré cette racine de la terre, ils la nétoient, la raclent, la coupent en morceaux, qu'ils mettent d'abord sur de longues tables, & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour; car l'expérience leur a appris que s'ils les faisoient sécher en les suspendant à l'air libre, ces morceaux deviendroient trop légers, & que la Rhubarbe perdroit de sa vertu. Au bout de quatre jours, quand les morceaux ont déja pris une sorte de consistance, on les perce de part en part, & on les enfile, ensuite on les expose au vent à l'ombre. L'hiver est le meilleur tems pour tirer la Rhubarbe de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pousser. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été, ou dans le tems qu'elle pousse des feuilles vertes, non-seulement elle ne seroit pas mûre & n'auroit point de suc jaune ni de veines rouges, mais elle seroit encore poreuse & très légere, & par conséquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font, par cette préparation, trois especes de Rhubarbe; l'une est plate; l'autre est en morceaux ronds, & l'autre est quarrée; ce qui fait dire aux Marchands, *Rhubarbe de la Chine* ou *de Tartarie* ou de *Moscovie*.

On apportoit autrefois la Rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormuz & à Alep, de-là à Alexandrie, & enfin à Vienne; c'étoit celle que l'on appelloit *Rhubarbe du Levant*. Les Portugais l'apportoient sur leurs vaisseaux de la ville de Canton, qui est un Port & où se tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie; présentement on nous l'apporte des Indes orientales & de Moscovie: elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie; nous ne savons pas encore si elle naît aussi en Moscovie, & il paroît vraisemblable que les Moscovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaisseaux de la Compagnie des Indes s'en chargent aussi à Canton & à Ormuz. Il y a quelques années qu'on envoya de Moscovie à M. de Jussieu, une plante qui s'appelle *Rhabarbarum folio oblongo, crispo, undulato, flabellis sparsis*. Cette même plante avoit déja été envoyée du même pays pour la vraie Rhubarbe de la Chine par M. Rand, Directeur du Jardin de Chel-

ſey en Angleterre, ſous le nom de *Lapathum Bardanæ folio undulato, glabro.* La maniere dont cette plante fructifie fait croire que c'eſt effectivement une vraie eſpece de Rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante ſont tout-à-fait ſemblables à la Rhubarbe que M. Vandermonde, Médecin de la Faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des plantes à Paris, où elle vient très bien : elle y fleurit, & ſupporte les hivers les plus froids En voici la deſcription.

C'eſt une groſſe racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors : quand on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la ſubſtance pulpeuſe de la racine, panachée de points d'un beau jaune de ſafran, ſur-tout en ſon milieu : on reconnoît l'odeur, qui lui eſt particuliere, en la flairant vers ſon collet : ſon goût eſt amer, viſqueux & aſtringent : du ſommet de la racine naiſſent pluſieurs feuilles couchées ſur la terre, diſpoſées en rond les unes ſur les autres : elles ſont très grandes, entieres, vertes, taillées en forme de cœur, garnies de deux oreillettes à leur baſe, & portées ſur de longues queues qui fourniſſent à la feuille même cinq nervures principales : du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuſe, cannelée, haute d'un pied & demi, garnie de quelques enveloppes particulieres, membraneuſes : les fleurs en ſortant de ces enveloppes forment de petites grappes, & chaque fleur eſt portée ſur un petit pedicule particulier : elles ſont ſemblables à celles de notre Rhapontic, mais beaucoup plus petites, ſans calice, & d'une ſeule piece en forme de petite cloche, découpée en ſix quartiers : à chaque fleur ſuccede une graine pointue triangulaire, bordée d'un feuillet membraneux : elle pouſſe dans le printems, & fleurit en Juin : ſes graines mûriſſent en Août.

Par le moyen de l'eau, on retire de la racine de rhubarbe de la Chine plus de moitié de ſon poids d'extrait gommeux ; car elle contient très peu de Réſine. Tous les Médecins reconnoiſſent deux vertus dans la rhubarbe ; ſavoir, d'évacuer les humeurs, ſur-tout celles qui ſont bilieuſes, & de fortifier par une douce aſtriction

les fibres de l'estomac & des intestins : elle léve les obstructions du foie ; c'est pour cela que quelques-uns l'appellent l'*ame*, la *vie* & la *thériaque du foie*. On l'emploie utilement dans la jaunisse, & dans les diarrhées : elle a aussi la propriété de tuer les vers, & convient à toutes les personnes & à tout âge, lorsqu'elle est prescrite à propos ; car il y a des cas où elle desséche le ventre, & attaque les reins, &c. Il faut s'en abstenir dans les fiévres chaudes : on l'ordonne en substance avant le repas, pour aider la digestion, & pour fortifier l'estomac : la dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros, selon l'âge & le tempérament. Lémery dit avoir reconnu par expérience, que la partie brunâtre, qui semble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, est plus astringente & plus propre pour le flux de sang & la diarrhée, que la bonne rhubarbe. Enfin la rhubarbe entre dans quantité de compositions galeniques ; son nom est très célebre en Médecine.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACHAN.

RHUBARBE DES MOINES. *V.* à l'article PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'Oursin fossile. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

Fin du quatrieme Volume.





